THE LIBRARY
THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
TORONTO

PRESENTED BY

Rev. A.A. Vaschalde, C.S.B.

TRAITÉ

DE

GRAMMAIRE SYRIAQUE

PAR

RUBENS DUVAL

PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67
1881

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Extrait du Catalogue des livres de fonds ouvrages relatifs à l'Orient.

AMARAKOCHA, Vocabulaire d'Amarasinha publié en sanscrit avec une traduction française, des notes et un index par A. Loiseleur Deslongchamps. Paris, 1839 et 1845, 2 vol. gr. in-8. Au lieu de 32 fr. 15 fr.

AMROLKAIS, Diwan, précédé de la vie de ce poëte par l'auteur du Kitab El-Aghani, accompagné d'une traduction et de notes par le baron Mac Guckin de Slane. Paris, 1837, 1 vol., in-4. au lieu de 20 fr. 6 fr.

BARBIER DE MEYNARD, C., Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes, extrait du Mo'djem-el-Bouldan de Yaqout, et complété à l'aide de documents arabes et persans pour la plupart inédits. Paris, 1861, gr. in-8, br. 10 fr.

BERGAIGNE, A., De conjunctivi et optativi in indoeuropæis linguis informatione et vi antiquissima. Facultati litterarum Parisiensi thesim proponebat. Paris, 1877, in-8, br. 4 fr.

— La Religion védique d'après les hymnes du Rig Veda. Tome I. Paris, 1878, in-8, br. 12 fr.

L'ouvrage complet formera trois volumes. Les tomes II et III sont sous presse.

— Quelques observations sur les figures de rhétorique dans le Rig-Veda. Extrait des Mémoires de la Société de linguistique de Paris. Paris, 1880, in-8, br. 2 fr.

BERGER, PH., Notice sur les caractères phéniciens destinés à l'impression du Corpus inscriptionum semiticarum. Extrait du Journal asiatique. Paris, 1880, in-8, br. 2 fr.

BHAMINI-VILASA, Recueil de Sentences du Pandit Djagannâtha. Texte sanscrit publié pour la première fois en entier avec une traduction en français et des notes par A. Bergaigne. Paris, 1872, gr. in-8, br. 8 fr.

BRÉAL, M., Les Tables Eugubines. Texte, traduction et commentaire, avec une grammaire, une introduction historique et un index, et accompagné d'un album de 13 planches photogravées. Paris, 1875, in-8, br. 30 fr.

CHEREF-EDDIN-RAMI, Anis-el-'Ochchâq, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté, traduit du persan et annoté par Cl. Huart. Paris, 1875, in-8, br. 5 fr. 50 c.

CLERMONT-GANNEAU, Ch., Études d'archéologie orientale. Tome I, Ie liv. avec gravures dans le texte. Paris, 1881, in-4, br. 6 fr.

D'ABBADIE, A., Dictionnaire de la langue Ammariñña. Paris, 1881, in-8. br. 50 fr.

DARMESTETER, A., Glosses et glossaires hébreux-français, notes sur des manuscrits de Parme et de Turin. (Extrait des archives des missions scientifiques et littéraires, S. III, T. IV.) 1878, in-8, br. 2 fr. 50 c.

— Traité de la formation des mots composés dans la langue française comparée aux autres langues romanes et au latin. Paris, 1875, in-8, br. 12 fr.

DARMESTETER, J, Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta. Paris, 1875, gr. in-8. 4 fr.

DARMESTETER, J., Ormazd et Ahriman, leurs origines et leur histoire. Paris, 1877, gr. in-8, br. 12 fr.

DERENBOURG, J., Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine, d'après les Thalmuds et les autres sources rabbiniques. Première partie. Histoire de la Palestine depuis Cyrus jusqu'à Adrien. Paris, 1867, in-8, br. (Épuisé.) 20 fr.

DEVÉRIA, F., La nouvelle table d'Abydos. Paris, s. d., in-8, br. 2 fr.

— Quelques personnages d'une famille pharaonique. Paris, s. d., in-8, br. 3 fr.

DJAROUMIA, la, Nouvelle édition du texte arabe par E. Combarel. Paris, 1844, in-16, br. 60 c.

DOMICILE le, des esprits, Papyrus du musée de Turin publié en fac-similé par le professeur R. V. Lanzone de Turin, 11 pl. et 2 p. de texte. Paris, 1879, in-fol. 30 fr.

DUMAST, P. G., de, Sur la vraie prononciation du *Ghaïn* arabe. Paris, 1857, in-8, br. 1 fr. 50 c.

EBN-AL-FARAD, poésies. En arabe. Marseille, gr. in-8, br. 40 fr.

EBN-HAUCAL, Description de Palerme au milieu du Xe siècle de l'ère vulgaire. Traduit par M. Amari. Paris, 1845, in-8, br. 1 fr. 50 c.

FARHAT, G., Dictionnaire arabe. Revu, corrigé et considérablement augmenté sur le manuscrit de l'auteur par Rochaïd Dahdah. Marseille, 1849, gr. in-8, br. 70 fr.

GRÉBAUT, E., Hymne à Ammon-Ra des papyrus égyptiens du musée de Boulaq traduit et commenté. Paris, 1875, gr. in-8, br. 22 fr.

GUIEYSSE, P., Rituel funéraire égyptien. Chapitre 64e. Textes comparés, traduction et commentaires d'après les papyrus du Louvre et de la Bibliothèque nationale. Paris, 1876, in-4, br. 20 fr.

GUYARD, S., Nouvel essai sur la formation du pluriel brisé en arabe. Paris, 1870, gr. in-8, br. 2 fr.

LEDRAIN, E., Les monuments égyptiens de la Bibliothèque nationale (cabinet des médailles et antiques). 1re partie. Paris, 1879, in-4, br. 12 ft.

— 2e et 3e parties. Paris, 1881, in-4, br. 25 fr.

LEFÉBURE, E., Le Mythe osirien, 1re partie: les Yeux d'Horus. Paris, 1874, in-4, br. 20 fr.

— 2e partie: Osiris. Paris 1875, in-4, br. 20 fr.

Voir: Rituel funéraire égyptien.

LEPSIUS, C. R., Les métaux dans les inscriptions égyptiennes. Traduit de l'allemand par W. Berend. Paris, 1877, in-4. br. Orné de 2 planches en couleur. 12 fr.

LETHIERRY-BARROIS, A., Hébreu primitif, formation des lettres ou chiffres, signes du Zodiaque et racines hébraïques avec leurs dériviés dans les langues de l'Orient et de l'Europe. Paris, 1867, in-4, br. 15 fr.

LEVY-BING, L., La linguistique dévoilée. Liv. 1e et 2e. Paris, 1880 et 1881, in-8, br. 5 fr.

a. vaschalde
Paris Sept. 1882

TRAITÉ

DE

GRAMMAIRE SYRIAQUE

PAR

RUBENS DUVAL

PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67
1881

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

NOV 20 1942

12081

A

MON TRÈS HONORÉ MAÎTRE ET AMI

M. JOSEPH DERENBOURG

MEMBRE DE L'INSTITUT

PRÉFACE.

Le manque d'une grammaire syriaque écrite en français justifie suffisamment, croyons-nous, ce livre. Nous nous sommes inspiré, en le composant, des travaux les plus récents, parmi lesquels ceux de M. l'Abbé Martin en France et ceux de M. Nœldeke en Allemagne occupent le premier rang autant par leur valeur que par leur importance. La première partie, traitée au point de vue comparatif et historique, a reçu des développements que comporte le sujet; car une connaissance exacte des lois de la phonétique et de l'orthographe est indispensable à celle des formes. On verra par les citations, que nous avons largement mis à contribution les œuvres grammaticales de Barhébræus, qui sont le document ancien le plus complet que nous possédions sur la grammaire syriaque.

Les quinze premières feuilles de ce livre étaient tirées, quand parut à Leipzig la grammaire syriaque de l'illustre professeur M. Nœldeke. Nous n'avons donc pu la mettre à profit que pour la syntaxe que nous n'avions pas encore achevée. Elle a été pour

PJ
5421
.D8

nous d'un grand secours; nous ne pouvions mieux faire que de suivre son excellente méthode, qui en fait une œuvre de beaucoup supérieure à toutes les grammaires syriaques précédentes.

Avons-nous atteint le but que nous poursuivions? Nous savons combien un travail de ce genre prête le flanc à la critique; certaines parties peuvent être facilement attaquées. Nous nous défendrons, cependant, de ne pas avoir adopté la nouvelle théorie, qui envisage la plupart des racines faibles, notamment celles concaves ou géminées, comme d'anciens bilittères imparfaitement développés [1]. Quelque spécieuse qu'elle soit, cette théorie ne sera définitivement admissible que lorsque les sérieuses objections qu'elle soulève, auront été écartées.

Un volume aussi détaillé que celui-ci, est difficilement abordable à ceux qui commencent l'étude du syriaque; cette raison nous a conduit à mettre, en tête, des tables complètes qui, par elles-mêmes, forment une grammaire élémentaire. On pourra, pour se reporter aux explications données dans le corps de l'ouvrage, consulter la table analytique qui se trouve à la fin.

Nous avons ajouté une liste des principaux termes techniques et des divisions en usage chez les grammairiens syriaques. Cette liste a un double but : faciliter la lecture des traités grammaticaux des auteurs indigènes; fournir quelques données pour l'histoire de la grammaire. Elle est suivie d'un index des mots d'une forme rare ou exceptionnelle, qui ont été expliqués dans les deux premières parties.

On voudra bien parcourir les corrections et les additions qui se trouvent à la fin du volume. Les fautes restées dans le texte,

1. V. A. Müller dans la *Zeitschr. der D. M. G.* XXXIII, p. 698 et Bernhard Stade, *Lehrbuch der hebr. Sprache,* Leipzig 1879, § 143.

malheureusement en trop grand nombre, trouvent leur excuse en partie, dans l'éloignement où nous nous trouvions du lieu d'impression, en partie, dans la confusion à laquelle prêtent quelques-uns des caractères syriaques. Nous avons relevé les plus importantes et négligé celles de ponctuation, faciles à reconnaître.

En terminant, nous adressons nos remerciements à M. Vieweg, éditeur à Paris, et à M. Holzhausen, imprimeur à Vienne, pour les soins qu'ils ont donnés à cette publication, dont ils nous ont rendu la tâche aisée.

RUBENS DUVAL.

INTRODUCTION.

I. Du syriaque en général.

On sait que le nom de *Syrie* est d'origine grecque, Συρία, et qu'il a été formé de Ἀσσυρία pour désigner la partie occidentale de l'empire assyrien, en deçà de l'Euphrate [1]. Le nom primitif de cette contrée, seul connu de l'ancien testament, est Aram, אֲרָם; on distinguait: אֲרַם מַעֲכָה, אֲרַם רְחֹב, אֲרַם צוֹבָה, אֲרַם דַּמֶּשֶׂק, אֲרַם נַהֲרַיִם, פַּדַּן אֲרָם ou שְׂדֵה אֲרָם [2]. Quelle qu'ait été la position primitive d'Aram, ce nom fut de bonne heure étendu aux populations de la Mésopotamie, qui parlaient la même langue et qui étaient également vouées à l'idolâtrie, et araméen finit par devenir aux yeux des Juifs monothéistes synonime de païen, à peu près comme le mot גוי. Cette acception passe dans la langue syriaque même, comme en témoignent les nombreux endroits de la P'šiṭtâ où ܐܪܡܝܐ et ܐܪܡܝܬܐ traduisent l'original ἕλλην et ἕλληνες (v. *Thesaurus*, Payne-Smith, sous ܐܪܡܝ). On comprend dès lors que ceux qui embrassèrent le christianisme, s'empressèrent d'accepter le nom de Syriens que leur avaient donné les Grecs, tandis qu'ils réservaient celui d'Araméens pour les habitants des villes idolâtres, comme Harran en Mésopotamie.

Le syriaque, à proprement parler, est donc la langue des Syriens chrétiens et son histoire est intimement liée à celle de l'église chrétienne en Syrie. Cependant le mot araméen ne cessa

1. V. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 4e édition, p. 213 note.

2. V. *Journ. asiatique* 1835, p. 214 et suiv. Selon M. J. Halévy, *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie*, p. 72 et suiv., l'Aram biblique, y compris Ḥaran, Bêth-Naharaïm, Paddan-Aram, Our-Kašdim, doit être placé dans la Syrie ciseuphratique, à l'exclusion de la Mésopotamie.

pas, d'une manière absolue, de désigner la nationalité; il se rencontre souvent, du reste, dans les Écritures comme nom de peuple, là où le sens de païen était inapplicable; *araméen* et *syriaque* étaient donc aussi synonimes. Dans la littérature talmudique, pareille confusion existe; quelquefois, néanmoins, le syriaque, לשון סורסי, se dit du dialecte vulgaire de la Palestine, et l'araméen, לשון ארמי, du dialecte vulgaire de la Babylonie (Bâbâ qâmâ 83 *a* et Sota 49 *b*). Les Jacobites firent aussi une distinction : ils conservèrent la forme ܐܪܡܝܐ dans le sens de *païens,* mais ils prononcèrent ܐܪܡܝܐ dans celui d'*Araméens,* par dérivation de ܐܪܡ (Gen. 10, 22) [1].

Aujourd'hui, on groupe sous le nom d'aramaïsme les anciens dialectes sémitiques de la Babylonie, de la Mésopotamie et de la Syrie proprement dite, auxquels on joint le samaritain et le palestinien qui se substituèrent à l'hébreu dans la Samarie et dans la Judée. Dans ce groupe, l'aramaïsme chrétien ou le syriaque forme la langue la plus importante; il se divise lui-même en plusieurs dialectes littéraires ou vulgaires.

II. Du syriaque littéraire.

Déjà avant l'ère actuelle, Edesse apparaît comme le centre d'une grande civilisation; elle a ses dynastes et frappe monnaie [2]. Elle était donc bien préparée pour recevoir la nouvelle religion, le christianisme, auquel, suivant une tradition constante, elle se convertit, elle et ses rois, dès le premier siècle. Les contrées adjacentes, au contraire, comme Harran, demeurent encore longtemps vouées au paganisme; le christianisme n'y fait des progrès sensibles que lorsqu'il est la religion reconnue par l'état romain et qu'il combat avec les armes du gouvernement. A ce moment, la version des Écritures dite P'šiṭtâ, faite à Edesse vraisemblablement au second siècle, a acquis toute l'autorité

1. Cette ponctuation qui imite celle de אֲרָם ܐܪܡ, s'écarte de la prononciation vulgaire אֲרַם conservée par les massorèthes hébreux; v. Nœldeke, *Zeitschr. der D. M. G.*, XXV, p. 118. Les Nestoriens ne font aucune distinction et s'en tiennent dans tous les cas à la forme primitive; v. Barhébræus, *Œuvres grammaticales*, I. 19, 16.

2. V. *La chronique d'Edesse* dans Assemani, *Biblioth. orientale*, I, p. 387; J. P. N. Land, *Anecd. syr.*, I, p. 64.

d'un livre ancien, et elle ne dut pas peu contribuer à assurer la suprématie du dialecte édessénien, comme langue littéraire [1].

Edesse devient, dès lors, le foyer qui rayonne sur toute la Syrie chrétienne, non-seulement sur les provinces romaines, mais aussi sur les contrées limitrophes du Tigre soumises aux Perses. L'école persane est même une des plus illustres dans cette ville. Malheureusement l'esprit de rivalité qui anime les deux fractions du peuple syrien est surexcité par les schismes qui se produisent dans le sein de l'Eglise; les Persans se prononcent pour le nestorianisme, tandis que les Edesséniens se rattachent à la doctrine monophysite. La lutte aboutit à l'expulsion d'Edesse des Nestoriens et à la destruction de leur école, en 489, sur l'ordre de l'empereur Zénon et à l'instigation de l'évêque d'Edesse, Kyr. Les Nestoriens fondent une nouvelle école à Nisibes et les deux principaux dialectes qui avaient mené une vie commune à Edesse, sont définitivement séparés et suivent leur voie à part pour l'exégèse des Écritures. De là, une double tradition ou massore : celle des Monophysites ou Jacobites, et celle des Nestoriens; les premiers sont désignés aussi sous le nom d'Occidentaux, et leur dialecte est dit l'occidental, le mésopotamien ou l'édessénien; les seconds sont appelés quelquefois les Orientaux, et leur dialecte est dit l'oriental ou le nisibite.

Dans la Syrie antérieure, en deçà de l'Euphrate, le christianisme s'étant développé dans des milieux où dominait l'élément grec, comme Antioche, l'idiome vulgaire ne s'éleva pas à la hauteur d'une langue littéraire. Ce n'est que plus tard, lorsque la nouvelle religion se fut généralisée et jouit de la protection du pouvoir civil, que le syriaque ecclésiastique fut cultivé dans les couvents autour d'Antioche et d'Alep. L'édessénien devint alors la langue savante non-seulement des Jacobites, mais aussi des Melkites et des Maronites, en un mot, des Syriens occidentaux.

Cependant les Judéo-chrétiens, relégués au-delà du Jourdain dans la Pérée, s'étaient soustraits à l'influence grecque et se servaient de leur idiome araméen pour les pratiques du culte.

1. C'est au sixième siècle seulement (508), qu'à côté de la P'šiṭtâ prend place chez les Jacobites la version du nouveau Testament dite la Philoxénienne; mais chez les Nestoriens, celle-là demeure seule et sans rivale.

Il naît dans ce cercle étroit une littérature ecclésiastique, dont il nous est parvenu un évangéliaire dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican et divers fragments (notamment quelques psaumes, des hymnes religieuses, des parties de l'ancien et du nouveau Testament), conservés dans la bibliothèque du British Museum et dans celle de Saint-Pétersbourg[1]. Ce dialecte est désigné sous le nom de christo-palestinien ou syro-palestinien; il occupe une place à part dans le groupe araméen et demeure en dehors du syriaque proprement dit.

Le syriaque littéraire ne comprend donc que deux dialectes, l'occidental et l'oriental, dont les différences, à peu près nulles au point de vue de la forme des mots et de la syntaxe, portent principalement sur la prononciation et la ponctuation. Ces différences sont ou dialectales, comme celles qui concernent les consonnes et les voyelles, v. ci-après §§ 25, 39, 44 et suiv., 116, 134; ou grammaticales, comme celles des signes diacritiques et des accents, §§ 143 à 154, 162 et suiv.

L'ère florissante de cette culture littéraire se prolonge jusqu'au 8e siècle; pendant cette période, le grec sert de modèle et exerce une influence prépondérante sur le syriaque: une foule de mots nouveaux pénètrent dans la langue savante, v. ci-après, p. 138, note 2. Ces mots étrangers se distinguent de ceux qui ont passé antérieurement dans la langue vulgaire, en ce qu'ils sont reçus avec leur forme originale et leurs désinences, v. § 280 ci-après; c'est surtout dans les traductions qu'ils abondent. Mais, si l'on excepte les versions littérales, comme l'Hexapla syriaque et l'Héraqléenne, la syntaxe demeure foncièrement araméenne et ne porte trace de l'influence grecque, que d'une manière toute superficielle, comp. §§ 301*a*, 320*h*, 405, 411*a*.

L'exégèse des livres saints engendre la grammaire syriaque qui devient l'objet de travaux importants aussi bien dans les écoles jacobites, que dans les écoles nestoriennes, v. § 164 ci-après.

1. Le manuscrit du Vatican a été publié par M. le Comte Miniscalchi Erizzo à Vérone, T. I, 1861, T. II, 1864; cette publication a servi de base au travail de M. Nœldeke sur ce dialecte, paru dans la *Zeitschr. der D. M. G.*, XXII, p. 443 et suiv. Les fragments de Londres et de Saint-Pétersbourg se trouvent dans le 4e volume des *Anecd. syr.* de M. Land, p. 103 à 224, comp. l'analyse critique, p. 177 et suiv.

Le 8e siècle met fin à cette ère de progrès. La Syrie, tombée aux mains des Musulmans, reçoit leur langue avec leur autorité; les troubles qui agitent la Mésopotamie et la Syrie, désorganisent les institutions les plus prospères; les écoles sont délaissées et la tradition s'efface; les études émigrent dans les couvents et les cloîtres. C'est alors qu'on sent le besoin de fixer la lecture exacte des textes sacrés en notant les voyelles et les lettres quiescentes; c'est l'époque des travaux importants des moines Karkaphiens chez les Jacobites, v. ci-après §§ 71 et 73.

Cependant le 10e siècle voit éclore une renaissance littéraire qui est comme le contre-coup de la culture scientifique de l'Iraq arabe; ainsi, après avoir été les initiateurs des Arabes aux sciences philosophiques, les Syriens subissent l'influence de la civilisation de ces derniers. Le syriaque demeure la langue classique, à côté de l'arabe, la langue usuelle. Cette restauration a pour centres : chez les Jacobites, les couvents des environs d'Edesse, de Mélitène et du Ṭour ʿAbdin au nord de Mardin; chez les Nestoriens, Nisibes, Tagrit et les provinces au-delà du Tigre. Un certain nombre de Jacobites se mêlent dans ces provinces aux Nestoriens et forment l'école mixte, où se confondent les deux traditions, v. § 71.

Ces derniers temps sont marqués par de nombreux exégètes et grammairiens qui, en ce qui concerne la grammaire, reflètent les doctrines des célèbres écoles arabes de Basra et de Coufa. Le plus illustre est, au 13e siècle, le primat jacobite Barhébræus. Ses prédécesseurs jacobites ou nestoriens, n'avaient traité que des parties spéciales de la grammaire[1]; Barhébræus dans une œuvre de première valeur, nous a donné un système complet où sont signalées les principales différences des traditions et des dialectes syriaques. On peut lui reprocher, cependant, de suivre trop servilement les divisions des grammairiens arabes, v. la liste des termes techniques, à la fin de l'ouvrage.

1. V. *Syrische Gramm. des Mar Elias von Tirhan*, herausgegeben und übersetzt von Friedrich Baethgen, Leipzig 1880, chap. 18; et *Œuvres grammaticales d'Aboulfaradj dit Barhébræus*, éditées par M. l'Abbé Martin, Paris, Maisonneuve, 1872, T. I renfermant la grande grammaire, T. II, comprenant la grammaire métrique et un traité en vers des mots ambigus. Dans sa grande grammaire, p. 1, l. 18, il parle de compléter les travaux de ses devanciers; p. 7, l. 24, il qualifie de prémices les règles qu'il établit.

Ses grammaires servent de modèle à celles qui sont rédigées dans la suite; les Maronites, notamment Amira, leur empruntent la plupart de leurs règles.

On trouvera dans la première partie de cet ouvrage les principaux points de l'histoire de la grammaire chez les Syriens.

III. Des dialectes populaires.

Le syriaque vulgaire était divisé en trois dialectes principaux; voici un passage de Barhébræus où cette division est clairement établie : « On doit savoir que le syriaque plus que toute autre langue a subi un mélange important, en sè répandant et en se propageant dans des contrées lointaines. Cette altération l'a affecté à ce point que ceux qui le parlent ne s'entendent pas entre eux, c'est-à-dire, les Syriens, les Palestiniens et les Orientaux. Le dialecte de ces derniers, plus que ceux des deux autres, est tombé dans une grossière barbarie et se rapproche du Chaldéen avec lequel il a beaucoup d'affinité ». Suit un parallèle où la supériorité du dialecte mésopotamien ou édessénien est exaltée, au détriment du dialecte oriental ou nestorien [1].

Il y a tout lieu de croire qu'il n'est question dans cette citation que des dialectes en usage chez les populations chrétiennes et que le mot *Palestiniens* désigne les Judéo-chrétiens de la Pérée dont nous avons parlé plus haut, ainsi que les chrétiens du Liban et de Damas. Dans plusieurs passages de sa grande grammaire, Barhébræus se réfère évidemment aux livres saints des premiers : p. 31, l. 10, il parle de la P'šiṭtâ palestinienne; p. 73, l. 25, il indique une écriture propre aux anciens Palestiniens. Mais dans d'autres endroits, p. 66, l. 11 et p. 206, l. 23, il signale des différences de la prononciation palestinienne qui peuvent être communes à la Palestine et au Liban. Nous n'avons aucun document ancien de cette dernière localité, qui nous permette de juger jusqu'à quel point le syriaque qu'on y parlait,

1. V. *Œuvr. gramm.* II, p. 5, *commentaire.* Barhébræus reproduit cette division presque dans les mêmes termes dans son *Histoire des dynasties,* éd. Pococke, p. 16; comp. *Journ. asiat.*, 1835, p. 214, et Renan, *Histoire des langues sémitiques,* 4e éd., p. 273. Mais quand il parle du syriaque littéraire, il ne distingue que deux traditions, celle des Occidentaux et celle des Orientaux, v. *Œuvr. gramm.* I, p. 1, l. 18.

différait de l'araméen palestinien. On sait seulement qu'il formait, comme celui-ci, la troisième personne masc. de l'imparfait au moyen de la préformante youdh, au lieu du noun propre à l'araméen oriental. Les renseignements que nous ont fournis quelques relations de voyage sur l'idiome parlé encore à Ma'loula au nord de Damas, sont insuffisants pour porter un jugement plus étendu[1]. On devra attendre, pour en parler plus sciemment, la publication des textes que MM. Socin et Prym ont recueillis pendant leur séjour à Damas.

Le mésopotamien occidental était répandu dans les villes de Syrie depuis l'Euphrate jusqu'à Mardin. On peut dire que chaque grand centre présentait des particularités dialectales; Barhébræus en cite de Mélitène[2], de Samosate[3]; d'autres, de Harran[4]. Cependant l'influence qu'exerça l'édessénien comme langue littéraire, dut effacer progressivement ces nuances, et ce dernier dialecte est indiqué comme étant non-seulement celui d'Edesse, mais aussi celui de Mélitène, de Mardin et des environs de ces villes[5]. Après même que l'usage de l'arabe se fut répandu dans la Syrie, le syriaque subsista comme langue vulgaire à côté de la nouvelle langue, surtout dans les montagnes du Kourdistan. On le parle encore, de nos jours, dans cet ancien plateau situé au nord de Mardin et de Nisibes et si célèbre autrefois par ses nombreux couvents, auxquels il doit son nom de Ṭour 'Abdin, *Montagne-des-serviteurs*. MM. Prym et Socin sont les premiers qui nous aient donné sur ce néo-syriaque des renseignements importants, propres à le faire connaître[6].

Le dialecte oriental des provinces du Tigre comprend également plusieurs variétés. Le plus pur était celui de Nisibes, à droite du Tigre, le plus mélangé, celui de Bèth-Garmai ou des

1. Sur ce dialecte, v. *Zeitschr. der D. M. G.* XXI, p. 183 et suiv. et *Journ. asiat.*, 7e série, XIII, p. 456.

2. *Œuvr. gramm.* II, p. 82, l. 4 du comment.

3. *Id.* I, p. 65, 18.

4. Kitâb el-Fihrist, cité par M. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 4e éd., p. 275.

5. *Œuvr. gramm.* II, p. 5, l. 22.

6. V. *Der neu-aramäische Dialect des Tûr' Abdîn*, von Eugen Prym und Albert Socin, Göttingen 1881, erster Theil, die Texte; zweiter Theil, die Uebersetzung.

Garaméens, sur la rive gauche, au sud du petit Zâb. Ce dernier, comme le nabatéen de l'Iraq, appartient plutôt à l'araméen oriental, qu'au syriaque proprement dit. Bar 'Ali et Bar Bahlul mentionnent encore d'autres idiomes dans leurs lexiques, notamment le dialecte de Bêth-Armâyé [1], ܟܬܪܝܐ ܐܪܡܝܐ, et le dialecte supérieur ou septentrional, ܟܬܪܝܐ ܥܠܝܐ, qui paraît désigner le syriaque du Boḥtan et des montagnes kourdes de la rive gauche du haut Tigre. On parle encore aujourd'hui un syriaque plus ou moins altéré dans les environs de Mossoul, dans le Boḥtan et dans les districts du lac Van et du lac d'Ourmiah. Les missionnaires américains établis à Ourmiah ont traduit et publié différents textes dans le dialecte de cette localité, lequel ne descendrait pas de l'ancien nestorien, mais serait altéré d'un dialecte vulgaire contemporain de celui-ci.

Ces dialectes ont fait l'objet d'un travail important de M. Stoddard qui avait pu les étudier sur place. Depuis, M. Nœldeke en a repris l'examen, au point de vue comparatif, avec toute la compétence qui lui est propre [2].

1. On entend par là la Babylonie proprement dite ou la partie nord de la Babylonie, appelée par les Arabes سواد كوفة, v. Nœldeke, *Zeitschr. der D. M. G.* XXV, p. 114.

2. Stoddards *Grammar of the modern syriac language as spoken in Ooromiah, Persia and in Koordistan*, New-York et London, 1855, publiée dans le 5e volume du *Journ. of the amer. orient. soc.*; Theodor Nœldeke, *Grammatik der neu-syrischen Sprache am Urmia-See und in Kurdistan*, Leipzig, 1868. M. Merx a publié dans ce dialecte divers textes qui en facilitent l'étude: *Neusyrisches Lesebuch, Texte im Dialecte von Urmia, gesammelt, übersetzt und erklärt von Adalbert Merx*, Breslau 1873.

Première partie. Planche I.

Alphabet syriaque.

N° d'ordre	Lettres isolées	Lettres jointes				Lettres hébr.	Signes de transcription	Noms des lettres	Valeur numér.
1	ܐ	ܐ				א	' ou rien	ܐܠܦ ou ܐܠܦ aleph ou alaph	1
2	ܒ	ܒ	ܒ	ܒ		ב	b, bh	ܒܝܬ beth	2
3	ܓ	ܓ	ܓ	ܓ		ג	g, gh	ܓܡܠ gámal	3
4	ܕ	ܕ				ד	d, dh	ܕܠܬ dálath	4
5	ܗ	ܗ				ה	h	ܗܐ hé	5
6	ܘ	ܘ				ו	w	ܘܘ waw	6
7	ܙ	ܙ				ז	z	ܙܝܢ zaïn	7
8	ܚ	ܚ	ܚ	ܚ		ח	ḥ	ܚܝܬ ḥeth	8
9	ܛ	ܛ	ܛ	ܛ		ט	ṭ	ܛܝܬ ṭeth	9
10	ܝ	ܝ	ܝ	ܝ		י	y	ܝܘܕ youdh	10
11	ܟ	ܟ	ܟ	ܟ		כ	k, kh	ܟܦ káph	20
12	ܠ	ܠ	ܠ	ܠ		ל	l	ܠܡܕ lamadh	30
13	ܡ	ܡ	ܡ	ܡ		מ	m	ܡܝܡ mim	40
14	ܢ	ܢ	ܢ	ܢ		נ	n	ܢܘܢ noun	50
15	ܣ	ܣ	ܣ	ܣ		ס	s	ܣܡܟܬ semkath	60
16	ܥ	ܥ	ܥ	ܥ		ע	'	ܥܝܢ	70
17	ܦ	ܦ	ܦ	ܦ		פ	p, ph	ܦܐ pé	80
18	ܨ	ܨ				צ	ṣ	ܨܕܝ ṣádhé	90
19	ܩ	ܩ	ܩ	ܩ		ק	q	ܩܘܦ qoph	100
20	ܪ	ܪ				ר	r	ܪܝܫ riš	200
21	ܫ	ܫ	ܫ	ܫ		ש	š	ܫܝܢ šin	300
22	ܬ	ܬ				ת	t, th	ܬܐܘ tau	400

Première partie. Planche II.

TABLEAU SYNOPTIQUE DES ALPHABETS SYRIAQUES.

Palmyrien	Estrangelâ	Cursif jacobite	Cursif nestorien	Syro-palestinien
ܐ	ܐ	ܐ ܐ	ܐ	ܐ
ܒ	ܒ	ܒ ܒ	ܒ	ܒ
ܓ	ܓ	ܓ ܓ	ܓ	ܓ ܓ
ܕ	ܕ	ܕ ܕ	ܕ	ܕ ܕ
ܗ ܗ	ܗ	ܗ ܗ	ܗ ܗ	ܗ
ܘ	ܘ	ܘ ܘ	ܘ	ܘ
ܙ	ܙ	ܙ ܙ	ܙ	ܙ
ܚ ܚ	ܚ	ܚ ܚ	ܚ ܚ	ܚ ܚ ܚ ܚ
ܛ	ܛ	ܛ ܛ	ܛ	ܛ
ܝ	ܝ	ܝ ܝ	ܝ ܝ	ܝ
ܟ	ܟ	ܟ ܟ	ܟ	ܟ ܟ
ܠ	ܠ	ܠ ܠ	ܠ	ܠ
ܡ	ܡ	ܡ ܡ	ܡ	ܡ
ܢ	ܢ	ܢ ܢ	ܢ	ܢ
ܣ	ܣ	ܣ ܣ	ܣ	ܣ
ܥ	ܥ	ܥ ܥ	ܥ	ܥ
ܦ	ܦ	ܦ ܦ	ܦ	ܦ
ܨ	ܨ	ܨ ܨ	ܨ	ܨ
ܩ	ܩ	ܩ ܩ	ܩ	ܩ
ܪ	ܪ	ܪ ܪ	ܪ	ܪ
ܫ	ܫ	ܫ ܫ	ܫ	ܫ
ܬ	ܬ	ܬ ܬ	ܬ	ܬ

Première partie. Planche III.

I. Signes de numération palmyréniens.

' 1, y 5, ⊃ 10, ʒ 20.

⊃ʒʒ⊃IIII = 450, ⊃y = 500, IIIy⊃ʒʒ = (5)58.

II. Signes de numération syriaques.

ܐ 1, ܒ 2, ܓ 5, ܕ ou ܗ 10, ܘ 20.

ܙ 100, ÷ 500.

ܓܐ 3, ܓܒ 4, ܓܓ 6, ܓܕ 7, ܓܗ 8, ܓܘ 9, ܓܙ 11, ܓܚ 12, ܓܛ 15, ܓܝ 18, ܓܝܐ 19, ܓܟ 25, ܓܟ 26, ܓܠ 30, ܓܡ 40, ܓܢ 50, ܓܢ 53 etc.

ܓܢܓ 143, ܓܢܓ 157, ܓܓ ou ܬ 300 (ou 800 en sous-entendant le signe :), ܓܬ 820, ܓܬ 824, ܓܓ ܬ 840, ÷ 563.

III. Voyelles de Jacques d'Edesse (*Œuv. gramm.* de Barhébræus, p. 149, l. 25).

ܐ *à* ܐ *ê* ܐ *è* ܐ *î* ܐ *ì* ܐ *où* ܐ *où* ܐ *pé grec.*

Ex.: ܐܝܠܝܐ ܕܐܝܠܝܐ ܕܐܝܠܝܐ = ܐܝܠܝܐ ܕܐܝܠܝܐ ܕܐܝܠܝܐ.

IV. *Id.* D'après un manuscrit de Londres (Wright, *Catalog. of syriac manusc.*, p. 1169).

ܐ *à* ܒ *ê* ܓ *è* ܕ *î* ܗ *ì* ܘ *oû* ܙ *où* ܚ *pé grec.*

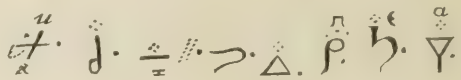
Ex. : ܟܬܒܐ ܕܡܪܝܐ ܕܥܠ ܡܠܟܐ = ܟܬܒܐ ܕܡܪܝܐ ܕܥܠ ܡܠܟܐ.

V. *Id.* D'après les *Fragments of a syriac grammar* (Wright, *Catalog.*, p. 1169 à 1172).

ܐ *à* ܒ *ê* ܓ *è* ܕ *î* ܗ *ì* ܘ *oû* ܙ *où.*

Ex.: ܡܫܝܚܐ, ܡܠܟܐ ܕܝܗܘܕܝܐ = ܡܫܝܚܐ, ܡܠܟܐ; ܡܠܟܐ = ܡܠܟܐ; ܡܫܝܚܐ = ܡܫܝܚܐ.

VI. *Id.* D'après un manuscrit dans la *Zeitschrift der D. M. G.* XXII, p. 550.



â *où* *oû* *è* *ì* *î* *ê* *à*

TABLES GRAMMATICALES.

Table I. Pronoms. §§ 174—178.

Pronoms personnels isolés : ܐܢܐ *moi,* ܐܢܐ *je,* ܐܢܬ fém. ܐܢܬܝ *tu, toi,* ܗܘ *lui,* ܗܝ *il,* ܗܝ ܗܝ *elle,* ܢܚܢܢ ܢܚܢܢ *nous,* ܐܢܬܘܢ fém. ܐܢܬܝܢ *vous,* ܗܢܘܢ *eux,* ܗܢܝܢ *ils,* ܗܢܝܢ ܗܢܝܢ *elles.*

Pronoms suffixes nus : ܠ (ܐ dans les noms) + ܥ ܢ (ܝ ܐ) ܗ . . ܟ . ܟ ܗ ܗ (ces deux derniers seulement avec les noms) ; *joints à une consonne :* ܠ (ܐ dans les noms) + ܥ ܢ ܗ . ܗ . ܟ . ܟ ܗ ܗ (ces deux derniers seulement avec les noms), comp. tabl. X, XI et XIV.

Pronoms démonstratifs : ܗܢܐ ، ܗ *celui-ci,* ܗܝܐ *celle-ci,* ܗܢܢ *ceux-ci, celles-ci.*

ܗܘ *celui-là,* ܗܝ *celle-là,* ܗܢܘ *ceux-là,* ܗܢܝ *celles-là.*

Pronom relatif : ܕ *qui, lequel, laquelle, lesquels, lesquelles.*

Pronoms interrogatifs : ܡܢ *qui?* ܡܢܐ ܡܢ ܡܢ . ܡܢ *quoi?* ܐܝܢܐ *quel?* ܐܝܢܐ *quelle?* ܐܝܢܢ *quels? quelles?*

Table II. **Verbe**

	P″al		Ethp″el	Pa′el
Parf. 3. m.	ܩܛܠ	ܩܛܶܝܠ	ܐܶܬܩܛܶܠ	ܩܛܶܠ
3. f.	ܩܛܠܬ	ܩܛܶܠܬ	ܐܶܬܩܛܶܠܬ	ܩܛܶܠܬ
2. m.	ܩܛܠܬ	ܩܛܶܠܬ	ܐܶܬܩܛܶܠܬ	ܩܛܶܠܬ
2. f.	ܩܛܠܬܝ	ܩܛܶܠܬܝ	ܐܶܬܩܛܶܠܬܝ	ܩܛܶܠܬܝ
1. c.	ܩܛܠܬ	ܩܛܶܠܬ	ܐܶܬܩܛܶܠܬ	ܩܛܶܠܬ
Plur. 3. m.	ܩܛܠܘ, ܗ.	ܩܛܶܠܘ, ܗ.	ܐܶܬܩܛܶܠܘ, ܗ.	ܩܛܶܠܘ, ܗ.
3. f.	ܩܛܠܬ, ܗ	ܩܛܶܠܬ, ܗ	ܐܶܬܩܛܶܠܬ, ܗ	ܩܛܶܠܬ, ܗ
2. m.	ܩܛܠܬܘܢ.	ܩܛܶܠܬܘܢ.	ܐܶܬܩܛܶܠܬܘܢ.	ܩܛܶܠܬܘܢ.
2. f.	ܩܛܠܬܝܢ	ܩܛܶܠܬܝܢ	ܐܶܬܩܛܶܠܬܝܢ	ܩܛܶܠܬܝܢ
1. c.	ܩܛܠܢ, ܠ	ܩܛܶܠܢ, ܠ	ܐܶܬܩܛܶܠܢ, ܠ	ܩܛܶܠܢ, ܠ
Infinitif	ܩܛܠܐ	ܩܛܶܠܘ	ܐܶܬܩܛܶܠܘ	ܩܛܶܠܘ
Impér. 2. m.	ܩܛܠ	ܩܛܶܠ	ܐܶܬܩܛܶܠ	ܩܛܶܠ
2. f.	ܩܛܠܝ	ܩܛܶܠܝ	ܐܶܬܩܛܶܠܝ	ܩܛܶܠܝ
Plur. 2. m.	ܩܛܠܘ, ܗ.	ܩܛܶܠܘ, ܗ.	ܐܶܬܩܛܶܠܘ, ܗ.	ܩܛܶܠܘ, ܗ.
2. f.	ܩܛܠܬ, ܗ	ܩܛܶܠܬ, ܗ	ܐܶܬܩܛܶܠܬ, ܗ	ܩܛܶܠܬ, ܗ
Imparf. 3. m.	ܢܩܛܠ	ܢܩܛܶܠ	ܢܶܬܩܛܶܠ	ܢܩܛܶܠ
3. f.	ܬܩܛܠ, ܕ	ܬܩܛܶܠ, ܠ	ܬܶܬܩܛܶܠ, ܕ	ܬܩܛܶܠ, ܕ
2. m.	ܬܩܛܠ	ܬܩܛܶܠ	ܬܶܬܩܛܶܠ	ܬܩܛܶܠ
2. f.	ܬܩܛܠܝ, ܠ	ܬܩܛܶܠܝ	ܬܶܬܩܛܶܠܝ	ܬܩܛܶܠܝ
1. c.	ܐܩܛܠ	ܐܩܛܶܠ	ܐܶܬܩܛܶܠ	ܐܩܛܶܠ
Plur. 3. m.	ܢܩܛܠ.	ܢܩܛܶܠ.	ܢܶܬܩܛܶܠ.	ܢܩܛܶܠ.
3. f.	ܢܩܛܠ	ܢܩܛܶܠ	ܢܶܬܩܛܶܠ	ܢܩܛܶܠ
2. m.	ܬܩܛܠ.	ܬܩܛܶܠ.	ܬܶܬܩܛܶܠ.	ܬܩܛܶܠ.
2. f.	ܬܩܛܠ	ܬܩܛܶܠ	ܬܶܬܩܛܶܠ	ܬܩܛܶܠ
1. c.	ܢܩܛܠ	ܢܩܛܶܠ	ܢܶܬܩܛܶܠ	ܢܩܛܶܠ
Part. act.	ܩܛܠ	ܩܛܶܠ		ܡܩܛܶܠ
Part. pass.	ܩܛܝܠ	ܩܛܝܠ	ܡܶܬܩܛܶܠ	ܡܩܛܶܠ

fort. § 180 et suiv.

Ethpa'al	Aph'el	Ettaph'al	Šaph'el	Eštaph'al
ܐܬܬܥܒܕ	ܐܥܒܕ	ܐܬܬܥܒܕ	ܫܥܒܕ	ܐܫܬܥܒܕ
ܐܬܬܥܒܕܘ	ܐܥܒܕܘ	ܐܬܬܥܒܕܘ	ܫܥܒܕܘ	ܐܫܬܥܒܕܘ
ܐܬܬܥܒܕܘ	ܐܥܒܕܘ	ܐܬܬܥܒܕܘ	etc., comme Aph'el	etc., comme Ettaph'al
ܐܬܬܥܒܕܢ	ܐܥܒܕܢ	ܐܬܬܥܒܕܢ		
ܐܬܬܥܒܕܬ	ܐܥܒܕܬ	ܐܬܬܥܒܕܬ		
ܐܬܬܥܒܕܗ ,ܗ.	ܐܥܒܕܗ ,ܗ.	ܐܬܬܥܒܕܗ ,ܗ.		
ܐܬܬܥܒܕܬ ,ܡ	ܐܥܒܕܬ ,ܡ	ܐܬܬܥܒܕܬ ,ܡ		
ܐܬܬܥܒܕܬ.	ܐܥܒܕܬ.	ܐܬܬܥܒܕܬ.		
ܐܬܬܥܒܕܬܡ	ܐܥܒܕܬܡ	ܐܬܬܥܒܕܬܡ		
ܐܬܬܥܒܕ ,ܠ	ܐܥܒܕ ,ܠ	ܐܬܬܥܒܕ ,ܠ		
ܡܬܥܒܕܗ	ܡܥܒܕܗ	ܡܬܬܥܒܕܗ	ܡܫܥܒܕܗ	ܡܫܬܥܒܕܗ
ܐܬܬܥܒ	ܐܥܒ	ܐܬܬܥܒ (ܥܒ)	ܫܥܒ	ܐܫܬܥܒ
ܐܬܬܥܒܕ	ܐܥܒܕ	ܐܬܬܥܒܕ	comme Aph'el	(ܐܫܬܥܒ) comme Ettaph'al
ܐܬܬܥܒܕ ,ܗ.	ܐܥܒܕ ,ܗ.	ܐܬܬܥܒܕ ,ܗ.		
ܐܬܬܥܒܕ ,ܡ	ܐܥܒܕ ,ܡ	ܐܬܬܥܒܕ ,ܡ		
ܐܬܬܥܒ	ܥܒ	ܐܬܬܥܒ	ܫܥܒ	ܐܫܬܥܒ
ܐܬܬܥܒ ,ܥ	ܥܒ ,ܥ	ܐܬܬܥܒ ,ܥ	comme Aph'el	comme Ettaph'al
ܐܬܬܥܒ	ܥܒ	ܐܬܬܥܒ		
ܐܬܬܥܒܡ	ܥܒܡ	ܐܬܬܥܒܡ		
ܐܬܬܥ	ܐܥ	ܐܬܬܥ		
ܐܬܬܥ.	ܥܒ.	ܐܬܬܥ.		
ܐܬܬܥ	ܥܒ	ܐܬܬܥ		
ܐܬܬܥ.	ܥܒ.	ܐܬܬܥ.		
ܐܬܬܥ	ܥܒ	ܐܬܬܥ		
ܐܬܬܥ	ܥܒ	ܐܬܬܥ		
	ܡܥܒ		ܡܫܥܒ	
ܡܬܬܥ	ܡܥܒ	ܡܬܬܥ	ܡܫܥܒ	ܡܫܬܥ

Table III. **Verbes**

	P″al		Ethp″el	Pa'el
Parf. 3. m.	ܐܰܥܶܕ		ܐܶܬܥܰܕ, ܐܶܬܥܶܕ	ܐܰܥܶܕ
3. f.	ܐܰܥܰܕَܬ		ܐܶܬܥܰܕَܬ	ܐܰܥܰܕَܬ
2. m.	ܐܰܥܰܕْܬَ		ܐܶܬܥܰܕْܬَ	ܐܰܥܰܕْܬَ
2. f.	ܐܰܥܰܕْܬِܝ		ܐܶܬܥܰܕْܬِܝ	ܐܰܥܰܕْܬِܝ
1. c.	ܐܰܥܰܕْܢَ		ܐܶܬܥܰܕْܢَ	ܐܰܥܰܕْܢَ
Plur. 3. m.	ܐܰܥܰܕُو, ܐܰܥܰܕُوا		ܐܶܬܥܰܕُو, ܐܶܬܥܰܕُوا	ܐܰܥܰܕُو, ܐܰܥܰܕُوا
3. f.	ܐܰܥܰܕْܢَ, ܐܰܥܰܕْܢَܝ		ܐܶܬܥܰܕْܢَ, ܐܶܬܥܰܕْܢَܝ	ܐܰܥܰܕْܢَ, ܐܰܥܰܕْܢَܝ
2. m.	ܐܰܥܰܕْܬُو		ܐܶܬܥܰܕْܬُو	ܐܰܥܰܕْܬُو
2. f.	ܐܰܥܰܕْܬُܢ		ܐܶܬܥܰܕْܬُܢ	ܐܰܥܰܕْܬُܢ
1. c.	ܐܰܥܰܕْܢَ, ܐܰܥܰܕْܢَܝ		ܐܶܬܥܰܕْܢَ, ܐܶܬܥܰܕْܢَܝ	ܐܰܥܰܕْܢَ, ܐܰܥܰܕْܢَܝ
Infinitif	ܡܰܥܳܕܳܐ	ܡܰܥܳܕܳܢܳܐ	ܡܶܬܥܳܕܳܐ, ܡܶܬܥܳܕܳܢܳܐ	ܡܰܥܳܕܳܐ
Impér. 2. m.	ܐܰܥܶܕ	ܐܰܥܶܕِܝ	ܐܶܬܥܰܕ, ܐܶܬܥܶܕ	ܐܰܥܶܕ
2. f.	ܐܰܥܰܕْܬِܝ	ܐܰܥܰܕْܬِܝ	ܐܶܬܥܰܕْܬِܝ	ܐܰܥܰܕْܬِܝ
Plur. 2. m.	ܐܰܥܰܕُو, ܐܰܥܰܕُوا	ܐܰܥܰܕُو, ܐܰܥܰܕُوا	ܐܶܬܥܰܕُو	ܐܰܥܰܕُو, ܐܰܥܰܕُوا
2. f.	ܐܰܥܰܕْܬَܝ, ܐܰܥܰܕْܬَܝ	ܐܰܥܰܕْܬَܝ, ܐܰܥܰܕْܬَܝ	ܐܶܬܥܰܕْܬَܝ	ܐܰܥܰܕْܬَܝ, ܐܰܥܰܕْܬَܝ
Imparf. 3. m.	ܢܰܥܰܕ	ܢܰܥܶܕ	ܢܶܬܥܰܕ, ܢܶܬܥܶܕ	ܢܰܥܰܕ
3. f.	ܢܰܥܰܕ, ܢܰܥܰܕَܬ	ܢܰܥܶܕ, ܢܰܥܶܕَܬ	ܢܶܬܥܰܕ, ܢܶܬܥܶܕَܬ	ܢܰܥܰܕ, ܢܰܥܰܕَܬ
2. m.	ܢܰܥܰܕ	ܢܰܥܶܕ	ܢܶܬܥܰܕ	ܢܰܥܰܕ
2. f.	ܢܰܥܰܕْܬِܝ	ܢܰܥܶܕْܬِܝ	ܢܶܬܥܰܕْܬِܝ	ܢܰܥܰܕْܬِܝ
1. c.	ܐܰܥܰܕ	ܐܰܥܶܕ	ܐܶܬܥܰܕ	ܐܰܥܰܕ
Plur. 3. m.	ܢܰܥܰܕُو.	ܢܰܥܶܕُو.	ܢܶܬܥܰܕُو.	ܢܰܥܰܕُو.
3. f.	ܢܰܥܰܕْܢَ	ܢܰܥܶܕْܢَ	ܢܶܬܥܰܕْܢَ	ܢܰܥܰܕْܢَ
2. m.	ܢܰܥܰܕْܬُو.	ܢܰܥܶܕْܬُو.	ܢܶܬܥܰܕْܬُو.	ܢܰܥܰܕْܬُو.
2. f.	ܢܰܥܰܕْܬُܢ	ܢܰܥܶܕْܬُܢ	ܢܶܬܥܰܕْܬُܢ	ܢܰܥܰܕْܬُܢ
1. c.	ܢܰܥܰܕ	ܢܰܥܶܕ	ܢܶܬܥܰܕ	ܢܰܥܰܕ
Part. act.	ܡܰܥܳܕ	ܡܰܥܶܕ		ܡܰܥܳܕ
Part. pass.	ܡܰܥܺܝܕ	ܡܰܥܺܝܕ	ܡܶܬܥܺܝܕ, ܡܶܬܥܺܝܕ	ܡܰܥܺܝܕ

Pé-aleph. §§ 202—205.

Ethpa'al	Aph'el	Ettaph'al	Šaph'el	Eštaph'al
ܐܬܬܦܥܠ, ܐܬܬܦܥܠܬ ܐܬܬܦܥܠܬ ܐܬܬܦܥܠܢ ܐܬܬܦܥܠܬܢ ܐܬܬܦܥܠܬ ܐܬܬܦܥܠ, ܗ. ܐܬܬܦܥܠܬ, ܗ ܐܬܬܦܥܠܬܘ. ܐܬܬܦܥܠܬܝ ܐܬܬܦܥܠ, ܠ	ܐܦܥܠ ܐܦܥܠܬ ܐܦܥܠܢ ܐܦܥܠܬܢ ܐܦܥܠܬ ܐܦܥܠ, ܗ. ܐܦܥܠܬ, ܗ ܐܦܥܠܬܘ. ܐܦܥܠܬܝ ܐܦܥܠ, ܠ	ܐܬܬܦܥܠ ܐܬܬܦܥܠܬ ܐܬܬܦܥܠܢ ܐܬܬܦܥܠܬܢ ܐܬܬܦܥܠܬ ܐܬܬܦܥܠ, ܗ. ܐܬܬܦܥܠܬ, ܗ ܐܬܬܦܥܠܬܘ. ܐܬܬܦܥܠܬܝ ܐܬܬܦܥܠ, ܠ	ܫܦܥܠ comme Aph'el	ܐܫܬܦܥܠ comme Ettaph'al
ܡܫܬܦܥܠ, ܡܫܬܦܥܠ	ܡܫܦܥܠ	ܡܫܬܦܥܠ	ܡܫܦܥܠ	ܡܫܬܦܥܠ
ܐܬܬܦܥܠ, ܐܬܬܦܥܠ ܐܬܬܦܥܠ ܐܬܬܦܥܠ, ܗ. ܐܬܬܦܥܠ ܗ	ܐܦܥܠ ܐܦܥܠ ܐܦܥܠ, ܗ. ܐܦܥܠ, ܗ	ܐܬܬܦܥܠ (ܦܥܠ) ܐܬܬܦܥܠ ܐܬܬܦܥܠ, ܗ. ܐܬܬܦܥܠ, ܗ	ܫܦܥܠ comme Aph'el	ܐܫܬܦܥܠ ܐܫܬܦܥܠ comme Ettaph'al
ܬܬܦܥܠ, ܬܬܦܥܠ ܬܬܦܥܠ, ܟ ܬܬܦܥܠ ܬܬܦܥܠܟ ܐܬܬܦܥܠ ܬܬܦܥܠ. ܬܬܦܥܠ ܬܬܦܥܠ. ܬܬܦܥܠ ܬܬܦܥܠ	ܬܦܥܠ ܬܦܥܠ, ܟ ܬܦܥܠ ܬܦܥܠܟ ܐܦܥܠ ܬܦܥܠ. ܬܦܥܠ ܬܦܥܠ. ܬܦܥܠ ܬܦܥܠ	ܬܬܦܥܠ ܬܬܦܥܠ, ܟ ܬܬܦܥܠ ܬܬܦܥܠܟ ܐܬܬܦܥܠ ܬܬܦܥܠ. ܬܬܦܥܠ ܬܬܦܥܠ. ܬܬܦܥܠ ܬܬܦܥܠ	ܬܦܥܠ comme Aph'el	ܬܫܬܦܥܠ comme Ettaph'al
ܡܫܬܦܥܠ ܡܫܬܦܥܠ, ܡܫܬܦܥܠ	ܡܫܦܥܠ ܡܫܦܥܠ	ܡܫܬܦܥܠ	ܡܫܦܥܠ ܡܫܦܥܠ	ܡܫܬܦܥܠ

Table IV. **Verbes**

	P″al		Ethp″el	Aph'el
Parf. 3. m.	ܡܫܚ	ܡܫܝܚ	ܐܬܡܫܝܚ	ܐܡܫܝܚ
3. f.	ܡܫܝܚܬ	ܡܫܝܚܬ	ܐܬܡܫܝܚܬ	ܐܡܫܝܚܬ
2. m.	ܡܫܝܚܬ	ܡܫܝܚܬ	ܐܬܡܫܝܚܬ	ܐܡܫܝܚܬ
2. f.	ܡܫܝܚܬ	ܡܫܝܚܬ	ܐܬܡܫܝܚܬ	ܐܡܫܝܚܬ
1. c.	ܡܫܝܚܢ	ܡܫܝܚܢ	ܐܬܡܫܝܚܢ	ܐܡܫܝܚܢ
Plur. 3. m.	ܡܫܝܚܘ ,ܗ.	ܡܫܝܚܘ ,ܗ.	ܐܬܡܫܝܚܘ ,ܗ.	ܐܡܫܝܚܘ ,ܗ.
3. f.	ܡܫܝܚܝܢ ,ܗܝ	ܡܫܝܚܝܢ ,ܗܝ	ܐܬܡܫܝܚܝܢ ,ܗܝ	ܐܡܫܝܚܝܢ ,ܗܝ
2. m.	ܡܫܝܚܬܘܢ.	ܡܫܝܚܬܘܢ.	ܐܬܡܫܝܚܬܘܢ.	ܐܡܫܝܚܬܘܢ.
2. f.	ܡܫܝܚܬܝܢ	ܡܫܝܚܬܝܢ	ܐܬܡܫܝܚܬܝܢ	ܐܡܫܝܚܬܝܢ
1. c.	ܡܫܝܚܢ. ,ܠܢ	ܡܫܝܚܢ. ,ܠܢ	ܐܬܡܫܝܚܢ. ,ܠܢ	ܐܡܫܝܚܢ. ,ܠܢ
Infinitif	ܡܫܝܚܘܬܐ	ܡܫܝܚ	ܐܬܡܫܝܚܘܬܐ	ܐܡܫܝܚܘܬܐ
Impér. 2. m.	ܡܫܝܚ	ܡܫܝܚ	ܐܬܡܫܝܚ	ܐܡܫܝܚ
2. f.	ܡܫܝܚܝ	ܡܫܝܚ	ܐܬܡܫܝܚܝ	ܐܡܫܝܚܝ
Plur. 2. m.	ܡܫܝܚܘ ,ܗ.	ܡܫܝܚ ,ܗ.	ܐܬܡܫܝܚܘ ,ܗ.	ܐܡܫܝܚܘ ,ܗ.
2. f.	ܡܫܝܚܝ ,ܗ	ܡܫܝܚ ,ܗ	ܐܬܡܫܝܚܝ ,ܗ	ܐܡܫܝܚܝ ,ܗ
Imparf. 3. m.	ܢܫܝܚ	ܢܫܝܚ	ܢܬܡܫܝܚ	ܢܡܫܝܚ
3. f.	ܬܫܝܚ ,ܝܬ	ܬܫܝܚ ,ܝܬ	ܬܬܡܫܝܚ ,ܝܬ	ܬܡܫܝܚ ,ܝܬ
2. m.	ܬܫܝܚ	ܬܫܝܚ	ܬܬܡܫܝܚ	ܬܡܫܝܚ
2. f.	ܬܫܝܚܝܢ	ܬܫܝܚܝܢ	ܬܬܡܫܝܚܝܢ	ܬܡܫܝܚܝܢ
1. c.	ܐܫܝܚ	ܐܫܝܚ	ܐܬܡܫܝܚ	ܐܡܫܝܚ
Plur. 3. m.	ܢܫܝܚܘ.	ܢܫܝܚ.	ܢܬܡܫܝܚ.	ܢܡܫܝܚ.
3. f.	ܢܫܝܚ.	ܢܫܝܚ	ܢܬܡܫܝܚ.	ܢܡܫܝܚ.
2. m.	ܬܫܝܚܘ.	ܬܫܝܚ.	ܬܬܡܫܝܚ.	ܬܡܫܝܚ.
2. f.	ܬܫܝܚ.	ܬܫܝܚ	ܬܬܡܫܝܚ.	ܬܡܫܝܚ.
1. c.	ܢܫܝܚ	ܢܫܝܚ	ܢܬܡܫܝܚ	ܢܡܫܝܚ
Part. act.	ܡܫܝܚ	ܡܫܝܚ		ܡܫܝܚ
Part. pass.	ܡܫܝܚ	ܡܫܝܚ	ܡܬܡܫܝܚ	ܡܫܝܚ

Pé-youdh. §§ 206 et 207.

Ettaph'al	Šaph'el	Estaph'al
ܐܬܬܥܒܕ	ܫܥܒܕ	ܐܫܬܥܒܕ
ܐܬܬܥܒܕܬ	ܫܥܒܕܬ	ܐܫܬܥܒܕܬ
ܐܬܬܥܒܕܬ	ܫܥܒܕܬ	ܐܫܬܥܒܕܬ
ܐܬܬܥܒܕܢ	ܫܥܒܕܢ	ܐܫܬܥܒܕܢ
ܐܬܬܥܒܕܬ	ܫܥܒܕܬ	ܐܫܬܥܒܕܬ
ܐܬܬܥܒܕ ܐ.	ܫܥܒܕ ܐ.	ܐܫܬܥܒܕ ܐ.
ܐܬܬܥܒܕ ܐ.	ܫܥܒܕ ܐ.	ܐܫܬܥܒܕ ܐ.
ܐܬܬܥܒܕ.	ܫܥܒܕ.	ܐܫܬܥܒܕ.
ܐܬܬܥܒܕܬ	ܫܥܒܕܬ	ܐܫܬܥܒܕܬ
ܐܬܬܥܒܕ ܠ.	ܫܥܒܕ ܠ.	ܐܫܬܥܒܕ ܠ.
ܐܬܬܥܒܕ	ܫܥܒܕ	ܐܫܬܥܒܕ
ܐܬܬܥܒܕ ܐ.	ܫܥܒܕ ܐ.	ܐܫܬܥܒܕ ܐ.
ܐܬܬܥܒܕ ܐ.	ܫܥܒܕ ܐ.	ܐܫܬܥܒܕ ܐ.
ܐܬܬܥܒܕ ܐ.	ܫܥܒܕ ܐ.	ܐܫܬܥܒܕ ܐ.
ܐܬܬܥܒܕ ܐ.	ܫܥܒܕ ܐ.	ܐܫܬܥܒܕ ܐ.
ܐܬܬܥܒܕ	ܫܥܒܕ	ܐܫܬܥܒܕ

Table V. **Verbes Pé-noun. § 208.**

	P″al	Aph'el	Ettaph'al
Parf. 3. m.	ܢܦܰܠ, ܢܦܰܠ ܠܗܘܢ	ܐܰܦܶܠ	ܐܶܬܰܦܰܠ
3. f.	ܢܦܰܠܬ	ܐܰܦܶܠܬ	ܐܶܬܰܦܰܠܬ
2. m.	ܢܦܰܠܬ	ܐܰܦܶܠܬ	ܐܶܬܰܦܰܠܬ
2. f.	ܢܦܰܠܬܝ	ܐܰܦܶܠܬܝ	ܐܶܬܰܦܰܠܬܝ
1. c.	ܢܦܰܠܢܐ	ܐܰܦܶܠܢܐ	ܐܶܬܰܦܰܠܢܐ
Plur. 3. m.	ܢܦܰܠܘ, ܢܦܰܠܘ	ܐܰܦܶܠܘ, ܐܰܦܶܠܘ	ܐܶܬܰܦܰܠܘ, ܐܶܬܰܦܰܠܘ
3. f.	ܢܦܰܠܬܝܢ, ܢܦܰܠܬܝܢ	ܐܰܦܶܠܬܝܢ, ܐܰܦܶܠܬܝܢ	ܐܶܬܰܦܰܠܬܝܢ, ܐܶܬܰܦܰܠܬܝܢ
2. m.	ܢܦܰܠܬܘܢ, ܢܦܰܠܬܘܢ	ܐܰܦܶܠܬܘܢ, ܐܰܦܶܠܬܘܢ	ܐܶܬܰܦܰܠܬܘܢ, ܐܶܬܰܦܰܠܬܘܢ
2. f.	ܢܦܰܠܬܝܢ	ܐܰܦܶܠܬܝܢ	ܐܶܬܰܦܰܠܬܝܢ
1. c.	ܢܦܰܠܢ, ܢܦܰܠܢ	ܐܰܦܶܠܢ, ܐܰܦܶܠܢ	ܐܶܬܰܦܰܠܢ, ܐܶܬܰܦܰܠܢ
Infinitif	ܢܦܰܠ	ܐܰܦܳܦܳܠܳܐ	ܐܶܬܰܦܰܠ
Impér. 2. m.	ܢܦܰܠ, ܢܦܰܠ ܠܗ	ܐܰܦܶܠ	ܐܶܬܰܦܰܠ, ܐܶܬܰܦܶܠ
2. f.	ܢܦܰܠܝ	ܐܰܦܶܠ	ܐܶܬܰܦܰܠ
Plur. 2. m.	ܢܦܰܠܘ, ܢܦܰܠܘ	ܐܰܦܶܠ, ܐܰܦܶܠ	ܐܶܬܰܦܰܠ, ܐܶܬܰܦܰܠ
2. f.	ܢܦܰܠܬ, ܢܦܰܠܬ	ܐܰܦܶܠ, ܐܰܦܶܠ	ܐܶܬܰܦܰܠ, ܐܶܬܰܦܰܠ
Imparf. 3. m.	ܢܦܘܠ, ܢܦܘܠ ܠܗ	ܢܦܘܠ	ܢܶܬܰܦܰܠ
3. f.	ܢܦܘܠ, ܢܦܘܠ	ܢܦܘܠ, ܢܦܘܠ	ܢܶܬܰܦܰܠ, ܢܶܬܰܦܰܠ
2. m.	ܢܦܘܠ	ܢܦܘܠ	ܢܶܬܰܦܰܠ
2. f.	ܢܦܘܠܝ	ܢܦܘܠܝ	ܢܶܬܰܦܰܠܝ
1. c.	ܐܦܘܠ	ܐܦܘܠ	ܐܶܬܰܦܰܠ
Plur. 3. m.	ܢܦܘܠ, ܢܦܘܠ	ܢܦܘܠ, ܢܦܘܠ	ܢܶܬܰܦܰܠ, ܢܶܬܰܦܰܠ
3. f.	ܢܦܘܠ	ܢܦܘܠ	ܢܶܬܰܦܰܠ
2. m.	ܢܦܘܠ, ܢܦܘܠ	ܢܦܘܠ, ܢܦܘܠ	ܢܶܬܰܦܰܠ, ܢܶܬܰܦܰܠ
2. f.	ܢܦܘܠ	ܢܦܘܠ	ܢܶܬܰܦܰܠ
1. c.	ܢܦܘܠ	ܢܦܘܠ	ܢܶܬܰܦܰܠ
Part. act.	ܢܦܘܠ	ܡܦܰܠ	
Part. pass.	ܢܦܝܠ	ܡܦܰܠ	ܡܶܬܰܦܰܠ

Table VI. **Verbes ´é-aleph. § 209.**

P''al	Ethp''el	Pa'el	Etpa'al	Aph'el	Ettaph'al
ܥܐܡܪ	ܐܬܥܐܡܪ, ܐܬܥܐܡܪ	ܥܐܡܪ	ܐܬܥܐܡܪ	ܐܥܐܡܪ[1]	ܐܬܬܥܐܡܪ[1]
ܥܐܡܪܬ	ܐܬܥܐܡܪܬ	ܥܐܡܪܬ	ܐܬܥܐܡܪܬ	ܐܥܐܡܪܬ	ܐܬܬܥܐܡܪܬ
ܥܐܡܪܬ	ܐܬܥܐܡܪܬ	ܥܐܡܪܬ	ܐܬܥܐܡܪܬ	ܐܥܐܡܪܬ	ܐܬܬܥܐܡܪܬ
ܥܐܡܪܢ	ܐܬܥܐܡܪܢ	ܥܐܡܪܢ	ܐܬܥܐܡܪܢ	ܐܥܐܡܪܢ	ܐܬܬܥܐܡܪܢ
ܥܐܡܪܬ	ܐܬܥܐܡܪܬ	ܥܐܡܪܬ	ܐܬܥܐܡܪܬ	ܐܥܐܡܪܬ	ܐܬܬܥܐܡܪܬ
ܥܐܡܪ ܀	ܐܬܥܐܡܪ ܀	ܥܐܡܪ ܀	ܐܬܥܐܡܪ ܀	ܐܥܐܡܪ ܀	ܐܬܬܥܐܡܪ ܀
ܥܐܡܪܬ ܀	ܐܬܥܐܡܪܬ ܀	ܥܐܡܪܬ ܀	ܐܬܥܐܡܪܬ ܀	ܐܥܐܡܪܬ ܀	ܐܬܬܥܐܡܪܬ ܀
ܥܐܡܪܬ	ܐܬܥܐܡܪܬ	ܥܐܡܪܬ	ܐܬܥܐܡܪܬ	ܐܥܐܡܪܬ	ܐܬܬܥܐܡܪܬ
ܥܐܡܪ ܠܢ	ܐܬܥܐܡܪ ܠܢ	ܥܐܡܪ ܠܢ	ܐܬܥܐܡܪ ܠܢ	ܐܥܐܡܪ ܠܢ	ܐܬܬܥܐܡܪ ܠܢ
ܥܐܡܪܐ	ܐܬܥܐܡܪܐ	ܡܥܐܡܪܐ	ܡܬܥܐܡܪܐ	ܡܥܐܡܪܐ	ܡܬܬܥܐܡܪܐ
ܥܐܡܪ	ܐܬܥܐܡܪ	ܥܐܡܪ	ܐܬܥܐܡܪ	ܐܥܐܡܪ	ܐܬܬܥܐܡܪ
ܥܐܡܪ ܀	ܐܬܥܐܡܪ ܀	ܥܐܡܪ ܀	ܐܬܥܐܡܪ ܀	ܐܥܐܡܪ ܀	ܐܬܬܥܐܡܪ ܀
ܥܐܡܪܬ	ܐܬܥܐܡܪܬ	ܥܐܡܪܬ	ܐܬܥܐܡܪܬ	ܐܥܐܡܪܬ	ܐܬܬܥܐܡܪܬ
ܢܥܐܡܪ[1]	ܢܬܥܐܡܪ	ܢܥܐܡܪ	ܢܬܥܐܡܪ	ܢܥܐܡܪ	ܢܬܬܥܐܡܪ
ܢܥܐܡܪ ܗܘ	ܢܬܥܐܡܪ ܗܘ	ܢܥܐܡܪ ܗܘ	ܢܬܥܐܡܪ ܗܘ	ܢܥܐܡܪ ܗܘ	ܢܬܬܥܐܡܪ ܗܘ
ܢܥܐܡܪ	ܢܬܥܐܡܪ	ܢܥܐܡܪ	ܢܬܥܐܡܪ	ܢܥܐܡܪ	ܢܬܬܥܐܡܪ
ܢܥܐܡܪܝܢ	ܢܬܥܐܡܪܝܢ	ܢܥܐܡܪܝܢ	ܢܬܥܐܡܪܝܢ	ܢܥܐܡܪܝܢ	ܢܬܬܥܐܡܪܝܢ
ܐܬܥܐܡܪ	ܐܬܥܐܡܪ	ܐܥܐܡܪ	ܐܬܥܐܡܪ	ܐܥܐܡܪ	ܐܬܬܥܐܡܪ
ܢܥܐܡܪܗ ܀	ܢܬܥܐܡܪܗ ܀	ܢܥܐܡܪܗ ܀	ܢܬܥܐܡܪܗ ܀	ܢܥܐܡܪܗ ܀	ܢܬܬܥܐܡܪܗ ܀
ܢܥܐܡܪ	ܢܬܥܐܡܪ	ܢܥܐܡܪ	ܢܬܥܐܡܪ	ܢܥܐܡܪ	ܢܬܬܥܐܡܪ
ܢܥܐܡܪ	ܢܬܥܐܡܪ	ܢܥܐܡܪ	ܢܬܥܐܡܪ	ܢܥܐܡܪ	ܢܬܬܥܐܡܪ
ܥܐܡܪ		ܡܥܐܡܪ		ܡܥܐܡܪ	
ܡܥܐܡܪ	ܡܬܥܐܡܪ	ܡܥܐܡܪ	ܡܬܥܐܡܪ	ܡܥܐܡܪ	ܡܬܬܥܐܡܪ

1. Le ܥ peut être aussi aspiré et ponctué avec roukkâkh.

Table VII. Verbes

	P″al		Ethp″el	Pa'el
Parf. 3. m.	ܟܬܰܒ	ܟܬܰܒ ܟܬܰܒܘ	ܐܶܬܟܬܰܒ	ܟܰܬܶܒ
3. f.	ܟܬܰܒܬ	ܟܬܰܒܬ etc.	ܐܶܬܟܬܰܒܬ	ܟܰܬܰܒܬ
2. m.	ܟܬܰܒܬ	ܟܬܰܒܬ	ܐܶܬܟܬܰܒܬ	ܟܰܬܰܒܬ
2. f.	ܟܬܰܒܬܝ	ܟܬܰܒܬܝ	ܐܶܬܟܬܰܒܬܝ	ܟܰܬܰܒܬܝ
1. c.	ܟܬܰܒܬ	ܟܬܰܒܬ	ܐܶܬܟܬܰܒܬ	ܟܰܬܰܒܬ
Plur. 3. m.	ܟܬܰܒܘ, ܟܬܰܒ.	ܟܬܰܒܘ, ܟܬܰܒ.	ܐܶܬܟܬܰܒܘ, ܟܬܰܒ.	ܟܰܬܰܒܘ, ܟܬܰܒ.
3. f.	ܟܬܰܒܢ, ܟܬܰܒ	ܟܬܰܒܢ, ܟܬܰܒ	ܐܶܬܟܬܰܒܢ, ܟܬܰܒ	ܟܰܬܰܒܢ, ܟܬܰܒ
2. m.	ܟܬܰܒܬܘܢ.	ܟܬܰܒܬܘܢ.	ܐܶܬܟܬܰܒܬܘܢ.	ܟܰܬܰܒܬܘܢ.
2. f.	ܟܬܰܒܬܝܢ	ܟܬܰܒܬܝܢ	ܐܶܬܟܬܰܒܬܝܢ	ܟܰܬܰܒܬܝܢ
1. c.	ܟܬܰܒܢ, ܟܬܰܒ	ܟܬܰܒ, ܟܬܰܒ	ܐܶܬܟܬܰܒ, ܟܬܰܒ	ܟܰܬܰܒ, ܟܬܰܒ
Infinitif	ܟܬܳܒܳܐ	ܟܬܳܒ ܟܬܳܒܳܐ	ܐܶܬܟܬܳܒܳܐ	ܟܰܬܳܒܳܐ
Impér. 2. m.	ܟܬܽܘܒ	ܟܬܽܘܒ ܟܬܽܘܒܘ	ܐܶܬܟܬܽܘܒ	ܟܰܬܶܒ
2. f.	ܟܬܽܘܒܝ	ܟܬܽܘܒܝ	ܐܶܬܟܬܽܘܒܝ	ܟܰܬܰܒܝ
Plur. 2. m.	ܟܬܽܘܒܘ, ܟܬܽܘܒ.	ܟܬܽܘܒܘ, ܟܬܽܘܒ.	ܐܶܬܟܬܽܘܒܘ, ܟܬܽܘܒ.	ܟܰܬܰܒܘ, ܟܬܰܒ.
2. f.	ܟܬܽܘܒܢ, ܟܬܽܘܒ	ܟܬܽܘܒܢ, ܟܬܽܘܒ	ܐܶܬܟܬܽܘܒܢ, ܟܬܽܘܒ	ܟܰܬܰܒܢ, ܟܬܰܒ
Imparf. 3. m.	ܢܟܬܽܘܒ	ܢܟܬܽܘܒ ܢܟܬܽܘܒܘ	ܢܶܬܟܬܽܘܒ	ܢܟܰܬܶܒ
3. f.	ܢܟܬܽܘܒ, ܢܟܬܽܘܒ	ܢܟܬܽܘܒ, ܢܟܬܽܘܒ	ܢܶܬܟܬܽܘܒ, ܢܟܬܽܘܒ	ܢܟܰܬܰܒ, ܢܟܬܰܒ
2. m.	ܢܟܬܽܘܒ	ܢܟܬܽܘܒ	ܢܶܬܟܬܽܘܒ	ܢܟܰܬܰܒ
2. f.	ܢܟܬܽܘܒܝܢ	ܢܟܬܽܘܒܝܢ	ܢܶܬܟܬܽܘܒܝܢ	ܢܟܰܬܰܒܝܢ
1. c.	ܐܟܬܽܘܒ	ܢܟܬܽܘܒ	ܐܶܬܟܬܽܘܒ	ܐܟܰܬܶܒ
Plur. 3. m.	ܢܟܬܽܘܒܘ.	ܢܟܬܽܘܒܘ.	ܢܶܬܟܬܽܘܒܘ.	ܢܟܰܬܰܒܘ.
3. f.	ܢܟܬܽܘܒܢ	ܢܟܬܽܘܒܢ	ܢܶܬܟܬܽܘܒܢ	ܢܟܰܬܰܒܢ
2. m.	ܢܟܬܽܘܒܘܢ.	ܢܟܬܽܘܒܘܢ.	ܢܶܬܟܬܽܘܒܘܢ.	ܢܟܰܬܰܒܘܢ.
2. f.	ܢܟܬܽܘܒܢ	ܢܟܬܽܘܒܢ	ܢܶܬܟܬܽܘܒܢ	ܢܟܰܬܰܒܢ
1. c.	ܢܟܬܽܘܒ	ܢܟܬܽܘܒ	ܢܶܬܟܬܽܘܒ	ܢܟܰܬܶܒ
Part. act.	ܟܳܬܶܒ	ܟܳܬܶܒ ܟܳܬܒܺܝܢ		ܡܟܰܬܶܒ
Part. pass.	ܟܬܺܝܒ	ܟܬܺܝܒ ܟܬܺܝܒܺܝܢ	ܡܶܬܟܬܽܘܒ	ܡܟܰܬܽܘܒ

'ó-waw. § 210—211.

Ethpa'al	Aph'el	Ettaph'al	Palpel	Ethpalpal
ܐܬܕܥܡܪ	ܐܥܡܪ	ܐܬܬܥܡܪ	ܕܥܡܪ	ܐܬܕܥܡܪ
ܐܬܕܥܡܪܢ	ܐܥܡܪܢ	comme Ethpe'el	ܕܥܡܪܢ	ܐܬܕܥܡܪܢ
ܐܬܕܥܡܪܢ	ܐܥܡܪܢ		ܕܥܡܪܢ	ܐܬܕܥܡܪܢ
ܐܬܕܥܡܪܢܢ	ܐܥܡܪܢܢ		etc., comme Pa'el	etc., comme Ethpa'al
ܐܬܕܥܡܪܢ	ܐܥܡܪܢ			
ܐܬܕܥܡܪܗ, ܗ.	ܐܥܡܪܗ, ܗ.			
ܐܬܕܥܡܪܬ, ܗ	ܐܥܡܪܬ, ܗ			
ܐܬܕܥܡܪܢܗ.	ܐܥܡܪܢܗ.			
ܐܬܕܥܡܪܢ	ܐܥܡܪܢ			
ܐܬܕܥܡܪ, ܠ	ܐܥܡܪ, ܠ			
ܡܬܕܥܡܪܗ	ܡܥܡܪܗ		ܡܥܡܪܗ	ܡܬܕܥܡܪܗ
ܐܬܕܥܡܪ	ܐܥܡܪ		ܕܥܡܪ	ܐܬܕܥܡܪ, ܐܬܕܥܡܪ
ܐܬܕܥܡܪܗ	ܐܥܡܪܗ		etc.	etc.
ܐܬܕܥܡܪܗ, ܗ.	ܐܥܡܪܗ, ܗ.			
ܐܬܕܥܡܪܬ, ܗ	ܐܥܡܪܬ, ܗ			
ܬܬܕܥܡܪ	ܬܥܡܪ		ܬܥܡܪ	ܬܬܕܥܡܪ
ܬܬܕܥܡܪ, ܗ	ܬܥܡܪ, ܗ		etc.	etc.
ܬܬܕܥܡܪ	ܬܥܡܪ			
ܬܬܕܥܡܪܢ	ܬܥܡܪܢ			
ܐܬܕܥܡܪ	ܐܥܡܪ			
ܬܬܕܥܡܪ.	ܬܥܡܪ.			
ܬܬܕܥܡܪ	ܬܥܡܪ			
ܬܬܕܥܡܪ.	ܬܥܡܪ.			
ܬܬܕܥܡܪ	ܬܥܡܪ			
ܬܬܕܥܡܪ	ܬܥܡܪ			
	ܡܥܡܪ		ܡܥܡܪ	
ܡܬܕܥܡܪ	ܡܥܡܪ		ܡܥܡܪ	ܡܬܕܥܡܪ

Table VIII. Verbes

	P″al	Ethp″el	Pa'el	Ethpa'al	Aph'el
Parf. 3. m.	ܥܒܕ	ܐܬܥܒܕ	ܥܒܕ	ܐܬܥܒܕ	ܐܥܒܕ
3. f.	ܥܒܕܬ	ܐܬܥܒܕܬ	ܥܒܕܬ	ܐܬܥܒܕܬ	ܐܥܒܕܬ
2. m.	ܥܒܕܬ	ܐܬܥܒܕܬ	comme	comme	ܐܥܒܕܬ
2. f.	ܥܒܕܬܝ	ܐܬܥܒܕܬܝ	ܥܒܕܬ	ܐܬܥܒܕܬ	ܐܥܒܕܬܝ
1. c.	ܥܒܕܬܝ	ܐܬܥܒܕܬܝ			ܐܥܒܕܬܝ
Plur. 3. m.	ܥܒܕܘ ,ܗ.	ܐܬܥܒܕܘ ,ܗ.			ܐܥܒܕܘ ,ܗ.
3. f.	ܥܒܕܬ ,ܗܝ	ܐܬܥܒܕܬ ,ܗܝ			ܐܥܒܕܬ ,ܗܝ
2. m.	ܥܒܕܬܘ.	ܐܬܥܒܕܬܘ.			ܐܥܒܕܬܘ.
2. f.	ܥܒܕܬܝ	ܐܬܥܒܕܬܝ			ܐܥܒܕܬܝ
1. c.	ܥܒܕ. ,ܢ	ܐܬܥܒܕ. ,ܢ			ܐܥܒܕ. ,ܢ
Infinitif	ܥܒܕ	ܡܬܥܒܕܘܬܐ	ܡܥܒܕܘܬܐ	ܡܬܥܒܕܘܬܐ	ܡܥܒܕܘܬܐ
Impér. 2. m.	ܥܒܕ	ܐܬܥܒܕ	ܥܒܕ	ܐܬܥܒܕ	ܐܥܒܕ
2. f.	ܥܒܕܝ	ܐܬܥܒܕܝ			ܐܥܒܕܝ
Plur. 2. m.	ܥܒܕܘ ,ܗ.	ܐܬܥܒܕܘ ,ܗ.			ܐܥܒܕܘ ,ܗ.
2. f.	ܥܒܕܬ ,ܗܝ	ܐܬܥܒܕܬ ,ܗܝ			ܐܥܒܕܬ ,ܗܝ
Imparf. 3. m.	ܢܥܒܕ	ܢܬܥܒܕ	ܢܥܒܕ	ܢܬܥܒܕ	ܢܥܒܕ
3. f.	ܬܥܒܕ ,ܝܬ	ܬܬܥܒܕ ,ܝܬ			ܬܥܒܕ ,ܝܬ
2. m.	ܬܥܒܕ	ܬܬܥܒܕ			ܬܥܒܕ
2. f.	ܬܥܒܕܝܢ	ܬܬܥܒܕܝܢ			ܬܥܒܕܝܢ
1. c.	ܐܥܒܕ	ܐܬܥܒܕ			ܐܥܒܕ
Plur. 3. m.	ܢܥܒܕܘ.	ܢܬܥܒܕܘ.			ܢܥܒܕܘ.
3. f.	ܢܥܒܕ.	ܢܬܥܒܕ.			ܢܥܒܕ.
2. m.	ܬܥܒܕܘ.	ܬܬܥܒܕܘ.			ܬܥܒܕܘ.
2. f.	ܬܥܒܕ.	ܬܬܥܒܕ.			ܬܥܒܕ.
1. c.	ܢܥܒܕ	ܢܬܥܒܕ			ܢܥܒܕ
Part. act.	ܥܒܕ		ܡܥܒܕ		ܡܥܒܕ
Part. pass.	ܥܒܝܕ	ܡܬܥܒܕ	ܡܥܒܕ	ܡܬܥܒܕ	ܡܥܒܕ

double-ʿé. § 212.

Ettaph'al	Palpel	Ethpalpal	Šaph'el	Eštaph'al
ܐܬܬܥܒܕ ܐܬܬܥܒܕܬ ܐܬܬܥܒܕܬ ܐܬܬܥܒܕܬܡ ܐܬܬܥܒܕܬ ܐܬܬܥܒܕܘ, ܐ. ܐܬܬܥܒܕܡ, ܡ ܐܬܬܥܒܕܬܘ. ܐܬܬܥܒܕܬܡ ܐܬܬܥܒܕ, ܢ	ܥܒܕ comme ܥܒܕ	ܐܬܥܒܕ comme ܐܬܥܒܕ	ܡܥܒܕ ܡܥܒܕ comme ܥܒܕ	ܐܡܬܥܒܕ ܐܡܬܥܒܕ comme ܐܬܥܒܕ
ܡܬܬܥܒܕܘ	ܡܥܒܕܘ	ܡܬܥܒܕܘ	ܡܥܒܕܘ	ܡܬܡܥܒܕܘ
ܐܬܬܥܒ ܐܬܬܥܒܡ ܐܬܬܥܒܘ, ܐ. ܐܬܬܥܒܡ, ܡ	ܥܒ	ܐܬܥܒ	ܡܥܒ	ܐܡܬܥܒ
ܬܬܥܒ ܬܬܥܒ, ܐ ܬܬܥܒ ܬܬܥܒܡ ܐܬܬܥܒ ܬܬܥܒܘ. ܬܬܥܒ. ܬܬܥܒܘ. ܬܬܥܒ. ܬܬܥܒ	ܬܥܒ	ܬܬܥܒ	ܬܥܒ	ܬܡܬܥܒ
ܡܬܬܥܒ	ܡܥܒ ܡܥܒ	ܡܬܥܒ	ܡܥܒ ܡܥܒ	ܡܬܡܥܒ

Table IX. **Verbes**

	P″al		Ethp″el	Pa'el
Parf. 3. m.				
3. f.				
2. m.				
2. f.				
1. c.				
Plur. 3. m.				
3. f.				
2. m.				
2. f.				
1. c.				
Infinitif				
Impér. 2. m.				
2. f.				
Plur. 2. m.				
2. f.				
Imparf. 3. m.				
3. f.				
2. m.				
2. f.				
1. c.				
Plur. 3. m.				
3. f.				
2. m.				
2. f.				
1. c.				
Part. act.				
Part. pass.				

lâmadh-aleph. § 213.

Ethpa'al	Aph'el	Ettaph'al	Šaph'el	Eštaph'al
إتـ̇ـنـ̇ـم	أ̇ـنـ̇ـم	أتـ̇ـنـ̇ـم	مـ̇ـنـ̇ـم	إمـ̇ـتـ̇ـنـ̇ـم
إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇	أ̇ـنـ̇ـمـ̇	إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇	مـ̇ـنـ̇ـمـ̇	إمـ̇ـتـ̇ـنـ̇ـمـ̇
إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇	أ̇ـنـ̇ـمـ̇	إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇	مـ̇ـنـ̇ـمـ̇	إمـ̇ـتـ̇ـنـ̇ـمـ̇
إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇ـم	أ̇ـنـ̇ـمـ̇ـم	إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇ـم	etc.	etc.
إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇	أ̇ـنـ̇ـمـ̇	إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇		
إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇ ,ـه .	أ̇ـنـ̇ـمـ̇ ,ـه .	إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇ ,ـه .		
إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇ ,إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇	أ̇ـنـ̇ـمـ̇ ,أ̇ـنـ̇ـمـ̇	إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇ ,أتـ̇ـنـ̇ـمـ̇		
إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇ـه .	أ̇ـنـ̇ـمـ̇ـه .	إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇ـه .		
إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇ـم	أ̇ـنـ̇ـمـ̇ـم	إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇ـم		
إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇ ,ـن	أ̇ـنـ̇ـمـ̇ ,ـن	إتـ̇ـنـ̇ـمـ̇ ,ـن		
عـ̇ـتـ̇ـنـ̇ـمـ̇	عـ̇ـنـ̇ـمـ̇	عـ̇ـتـ̇ـنـ̇ـمـ̇	عـ̇ـمـ̇ـنـ̇ـمـ̇	عـ̇ـمـ̇ـتـ̇ـنـ̇ـمـ̇
إتـ̇ـبـ̇	أ̇ـبـ̇	إتـ̇ـبـ̇	مـ̇ـصـ̇	إمـ̇ـتـ̇ـصـ̇
إتـ̇ـبـ̇ـمـ̇	أ̇ـبـ̇ـمـ̇	أتـ̇ـبـ̇ـمـ̇	etc.	etc.
إتـ̇ـبـ̇ـه . ,ـه .	أ̇ـبـ̇ـه . ,ـه .	أتـ̇ـبـ̇ـه . ,ـه .		
إتـ̇ـبـ̇ـتـ̇ ,ـهـ̇	أ̇ـبـ̇ـتـ̇ ,ـهـ̇	إتـ̇ـبـ̇ـتـ̇ ,ـهـ̇		
دـ̇ـبـ̇	دـ̇ـبـ̇	دـ̇ـتـ̇ـبـ̇	دـ̇ـمـ̇ـصـ̇	دـ̇ـمـ̇ـتـ̇ـصـ̇
دـ̇ـتـ̇ـبـ̇ ,إ̇ـ	دـ̇ـبـ̇ ,إ̇ـ	دـ̇ـتـ̇ـبـ̇ ,إ̇ـ	etc.	etc.
دـ̇ـتـ̇ـبـ̇	دـ̇ـبـ̇	دـ̇ـتـ̇ـبـ̇		
دـ̇ـتـ̇ـبـ̇ـم	دـ̇ـبـ̇ـم	دـ̇ـتـ̇ـبـ̇ـم		
إتـ̇ـبـ̇	أ̇ـبـ̇	إتـ̇ـبـ̇		
دـ̇ـتـ̇ـبـ̇ـه .	دـ̇ـبـ̇ـه .	دـ̇ـتـ̇ـبـ̇ـه .		
دـ̇ـتـ̇ـبـ̇ـم	دـ̇ـبـ̇ـم	دـ̇ـتـ̇ـبـ̇ـم		
دـ̇ـتـ̇ـبـ̇ـه .	دـ̇ـبـ̇ـه .	دـ̇ـتـ̇ـبـ̇ـه .		
دـ̇ـتـ̇ـبـ̇ـم	دـ̇ـبـ̇ـم	دـ̇ـتـ̇ـبـ̇ـم		
دـ̇ـتـ̇ـبـ̇	دـ̇ـبـ̇	دـ̇ـتـ̇ـبـ̇		
	عـ̇ـبـ̇		عـ̇ـمـ̇ـصـ̇	
عـ̇ـتـ̇ـبـ̇	عـ̇ـبـ̇ـم	عـ̇ـتـ̇ـبـ̇	عـ̇ـمـ̇ـصـ̇ـم	عـ̇ـمـ̇ـتـ̇ـصـ̇

Table X. **Verbe fort**

		Sing. 1. c.	2. m.	2. f.
P''al. Parf. 3. m.	ܩܛܠ	ܩܛܠܬܝ	ܩܛܠܬ	ܩܛܠܬܝ
3. f.	ܩܛܠܬ	ܩܛܠܬܝ	ܩܛܠܬ	ܩܛܠܬܝ
2. m.	ܩܛܠܬ	ܩܛܠܬ	*	*
2. f.	ܩܛܠܬ	ܩܛܠܬ	*	*
1. c.	ܩܛܠܢ	*	ܩܛܠܢ	ܩܛܠܢ
Plur. 3. m.	ܩܛܠܘ ܩܛܠܘ.	ܩܛܠܘ ܩܛܠܘ	ܩܛܠܘ ܩܛܠܘ	ܩܛܠܘ ܩܛܠܘ
Plur. 3. f.	ܩܛܠ ܩܛܠ	ܩܛܠ ܩܛܠ	ܩܛܠ ܩܛܠ	ܩܛܠ ܩܛܠ
2. m.	ܩܛܠܬܘ.	ܩܛܠܬܘ	*	*
2. f.	ܩܛܠܬ	ܩܛܠܬ	*	*
1. c.	ܩܛܠ	*	ܩܛܠ	ܩܛܠ
Infinitif	ܩܛܠ	ܩܛܠ	ܩܛܠ	ܩܛܠ
Impér. 2. m.	ܩܛܘܠ	ܩܛܘܠ	*	*
2. f.	ܩܛܘܠ	ܩܛܘܠ	*	*
Plur. 2. m.	ܩܛܘܠ ܩܛܘܠ.	ܩܛܘܠ ܩܛܘܠ	*	*
Plur. 2. f.	ܩܛܘܠ ܩܛܘܠ	ܩܛܘܠ ܩܛܘܠ	*	*
Imparf. 3. m.	ܢܩܛܘܠ	ܢܩܛܘܠ	ܢܩܛܘܠ	ܢܩܛܘܠ
Plur. 3. m.	ܢܩܛܘܠ.	ܢܩܛܘܠ	ܢܩܛܘܠ	ܢܩܛܘܠ
Pa'el. Parf.	ܩܛܠ	ܩܛܠ	ܩܛܠ	ܩܛܠ
Infinitif	ܩܛܠܘܬ	ܩܛܠܘܬ	ܩܛܠܘܬ	ܩܛܠܘܬ

avec les suffixes objectifs. § 220.

3. m.	3. f.	Plur. 1. c.	2. m.	2. f.
ܥܠܘܗܝ	ܥܠܘܗܝ	ܥܠܘܗܝ	ܥܠܘܗܘ	ܥܠܘܗܝ
ܥܠܘܗܝ	ܥܠܘܗܝ	ܥܠܘܗܝ	ܥܠܘܗܘ	ܥܠܘܗܝ
ܥܠܘܗܝ	ܥܠܘܗܝ	ܥܠܘܗ	*	*
ܥܠܘܗܝ	ܥܠܘܗ	ܥܠܘܗ	*	*
ܥܠܘܗܝ	ܥܠܘܗ	*	ܥܠܘܗܘ	ܥܠܘܗܝ
ܥܠܘܗ ܥܠܘܗ	ܥܠܘܗ ܥܠܘܗ	ܥܠܘ ܥܠܘ	ܥܠܘ ܥܠܘ	ܥܠܘ ܥܠܘ
ܥܠܘ ܥܠܘ	ܥܠܘ ܥܠܘ	ܥܠ ܥܠ	ܥܠ ܥܠ	ܥܠ ܥܠ
ܥܠ ܥܠ	ܥܠ ܥܠ	ܥ ܥ	*	*
ܥܠ ܥܠ	ܥܠ ܥܠ	ܥ ܥ	*	*
ܥܠ	ܥܠ	*	ܥܠ	ܥܠ
ܥܠ ܥܠ	ܥܠ ܥܠ	ܥ ܥ	ܥ ܥ	ܥ ܥ
ܥ ܥ	ܥ ܥ	ܥ ܥ	*	*
ܥ ܥ	ܥ ܥ	ܥ ܥ	*	*
ܥ	ܥ	*	ܥ	ܥ
ܥ, ܥ	ܥ, ܥ	ܥ	ܥ	ܥ
ܥ	ܥ	ܥ	*	*
ܥ	ܥ	ܥ	*	*
ܥ ܥ	ܥ ܥ	ܥ ܥ	*	*
ܥ	ܥ	ܥ	*	*
ܥ	ܥ	ܥ	ܥ	ܥ
ܥ	ܥ	ܥ	ܥ	ܥ
ܥ	ܥ	ܥ	ܥ	ܥ
ܥ	ܥ	ܥ	ܥ	ܥ

Table XI. Verbe låmadh-aleph

			Sing. 1. c.	2. m.	2. f.
Parf. sing. 3. m.	P″al	ܡܨܐ	ܡܨܝܬܝ	ܡܨܬ	ܡܨܬܝ
	Pa'el	ܫܕܪ	ܫܕܪܬܝ	ܫܕܪܬ	ܫܕܪܬܝ
3. f.	P″al	ܡܨܬܐ	ܡܨܝܬܬܝ	ܡܨܝܬܬ	ܡܨܝܬܬܝ
	Pa'el	ܫܕܪܬ	ܫܕܪܬܬܝ	ܫܕܪܬܬ	ܫܕܪܬܬܝ
1. c.	P″al	ܡܨܝܢ	*	ܡܨܝܢ	ܡܨܝܢ
Plur. 3. m.	P″al	ܡܨܘ	ܡܨܘܢܝ ܡܨܝܢܝ	ܡܨܘ ܡܨܝ	ܡܨܘܢ ܡܨܝܢ
	Pa'el	ܫܕܪܘ	ܫܕܪܘܢܝ	ܫܕܪܘ	ܫܕܪܘܢ
3. f.	P″al	ܡܨܝ ܡܨܝܢ	ܡܨܝܢ ܡܨܝܢܝ	ܡܨܝ ܡܨܝ	ܡܨܝ ܡܨܝ
Infinitif	P″al	ܡܨܝܢܘܬܐ	ܡܨܝܢܘܬܝ	ܡܨܝܢܘܬ	ܡܨܝܢܘܬ
Impér. 2. m.	P″al	ܡܨܝ	ܡܨܝ	*	*
	Pa'el	ܫܕܐ	ܫܕܐ		
2. f.	P″al	ܡܨܝ	ܡܨܝ ܡܨܝܢ	*	*
Plur. 2. m.	P″al	ܡܨܘ	ܡܨܘܢ ܡܨܝ	*	*
2. f.	P″al	ܡܨܝܢ	ܡܨܝܢ	*	*
Imparf. 3. m.	P″al	ܢܡܨܐ	ܢܡܨܐ	ܢܡܨ	ܢܡܨ

avec les suffixes objectifs. § 221.

3. m.	3. f.	Plur. 1. c.	2. m.	2. f.
ܡܫܡܗ	ܡܫܡܗ	ܡܫ .	ܡܫܡܗ .	ܡܫܡܟ
ܫܡܗ	ܫܡܗ	ܫܡܢ	ܫܡܟ .	ܫܡܟ
ܡܫܝܗ	ܡܫܝܗ	ܡܫܝ .	ܡܫܝܟ .	ܡܫܝܟ
ܫܡܝܗ	ܫܡܝܗ	ܫܡܝ .	ܫܡܝܟ .	ܫܡܝܟ
ܡܫܝܗ	ܡܫܝܗ	*	ܡܫܝܟ .	ܡܫܝܟ
ܡܫܘܗ	ܡܫܘܗ	ܡܫܘ .	ܡܫܘܟ .	ܡܫܘܟ
ܡܫܐܗ	ܡܫܐܗ	ܡܫܐ .	ܡܫܐܟ .	ܡܫܐܟ
ܫܡܗ	ܫܡܗ	ܫܡ .	ܫܡܟ .	ܫܡܟ
ܡܫܡܗ	ܡܫܡܗ	ܡܫ	ܡܫܡܟ .	ܡܫܡܟ
ܡܫܠܗ	ܡܫܠܗ	ܡܫܠ	ܡܫܠܟ .	ܡܫܠܟ
ܡܫܡܗ	ܡܫܡܗ	ܡܫ	*	*
ܫܡ	ܫܡ	ܫ .		
ܡܫܡܗ	ܡܫܡܗ	ܡܫ ܡܫܠ	*	*
ܡܫܘܗ	ܡܫܘܗ	ܡܫܘ .	*	*
ܡܫܐܗ	ܡܫܐܗ	ܡܫܐ .		
ܡܫܠܗ	ܡܫܠܗ	ܡܫܠ	*	*
ܡܫܡܗ	ܡܫܡܗ	ܡܫ	ܡܫܡܟ .	ܡܫܡܟ

*

Table XII. Verbe avec point diacritique. § 69.

	3. m.	3. f.	2. m.	1. c.
Parf. P″al sing.	ܥܒܰܛ	ܥܒܛܬ ܥܒܛܬܳ	ܥܒܛܬ	ܥܒܛܬܺܝ
	ܥܒܰܛ	ܥܒܛܬ	ܥܒܛܬ	ܥܒܛܬܺܝ
	ܥܒܰܛ	ܥܒܛܬ	ܥܒܛܬ	ܥܒܛܬܺܝ
Plur.	ܥܒܛܘ ܥܒܛܘ	*	*	ܥܒܛܢ
	ܥܒܛܘ ܥܒܛܘ			ܥܒܛܢ
Imparf. sing.	ܢܶܥܒܰܛ	ܬܶܥܒܰܛ	ܬܶܥܒܰܛ	ܐܶܥܒܰܛ
	ܢܶܥܒܰܛ	ܬܶܥܒܰܛ	ܬܶܥܒܰܛ	ܐܶܥܒܰܛ
	ܢܶܥܒܰܛ	ܬܶܥܒܰܛ	ܬܶܥܒܰܛ	ܐܶܥܒܰܛ
Plur.	ܢܶܥܒܛܘܢ		ܬܶܥܒܛܘܢ	ܢܶܥܒܛ
	ܢܶܥܒܛܘܢ	*	ܬܶܥܒܛܘܢ	ܢܶܥܒܛ
	ܢܶܥܒܛܘܢ		ܬܶܥܒܛܘܢ	ܢܶܥܒܛ

Impér. sing. m. ܥܒܰܛ ܥܒܰܛ ܥܒܰܛ, plur. m. ܥܒܛܘ ܥܒܛܘ.

Infinitif ܡܶܥܒܰܛ ܡܶܥܒܰܛ ܡܶܥܒܰܛ, part. act. ܥܳܒܶܛ, pass. ܡܶܥܒܰܛ.

Pa'el parf. ܥܒܰܛ ܥܒܰܛ, ܥܒܛܬ, ܥܒܛܬ, ܥܒܛ.

Ethp″el ܐܶܬܥܒܰܛ, Ethpa'al ܐܶܬܥܒܰܛ, Aph'el ܐܰܦܥܶܒ ܐܰܦܥܶܒ, part. act. ܡܰܬܥܒܶܛ, part. pass. ܡܰܬܥܒܰܛ ܡܰܬܥܒܰܛ, Ettaph'al ܐܶܬܬܥܒܰܛ.

Lâmadh-aleph : ܐܶܬܦܠ Ethp'ni, ܐܶܬܦܠ Ethpanni, ܐܶܬܦܠ Ethpannâi.

Table XIII. Flexion des noms. §§ 257—279.

		Singulier		Pluriel		
		abs. et const.	emph.	absolu	const.	emph.
Masculins avec voyelle immuable	*(bon)*	ܛܒ	ܛܒܐ	ܛܒܝܢ	ܛܒܝܬ	ܛܒܝܬܐ
	(planche)	ܦܠܚ	ܦܠܚܐ	ܦܠܚܝܢ	ܦܠܚܝܬ	ܦܠܚܝܬܐ
	(voleur)	ܓܢܒ	ܓܢܒܐ	ܓܢܒܝܢ	ܓܢܒܝܬ	ܓܢܒܝܬܐ
	(parent)	ܐܒܐ	ܐܒܐ	ܐܒܝܢ	ܐܒܝܬ	ܐܒܝܬܐ
	(premier)	ܩܕܡ	ܩܕܡܐ	ܩܕܡܝܢ	ܩܕܡܝܬ	ܩܕܡܝܬܐ
Mono-syllabiques avec voyelle mobile	*(roi)*	ܡܠܟ	ܡܠܟܐ	ܡܠܟܝܢ	ܡܠܟܝܬ	ܡܠܟܝܬܐ
	(justice)	ܙܕܩ	ܙܕܩܐ	ܙܕܩܝܢ	ܙܕܩܝܬ	ܙܕܩܝܬܐ
	(sainteté)	ܩܘܕܫ	ܩܘܕܫܐ	ܩܘܕܫܝܢ	ܩܘܕܫܝܬ	ܩܘܕܫܝܬܐ
	(main)	ܐܝܕ	ܐܝܕܐ	ܐܝܕܝܢ	ܐܝܕܝܬ	ܐܝܕܝܬܐ
Poly-syllabiques avec voyelle mobile	*(témoin)*	ܣܗܕܐ	ܣܗܕܐ	ܣܗܕܝܢ	ܣܗܕܝܬ	ܣܗܕܝܬܐ
	(agneau)	ܐܝܠܐ	ܐܝܠܐ	ܐܝܠܝܢ	ܐܝܠܝܬ	ܐܝܠܝܬܐ
	(autel)	ܡܕܒܚ	ܡܕܒܚܐ	ܡܕܒܚܝܢ	ܡܕܒܚܝܬ	ܡܕܒܚܝܬܐ
	(achevant)	ܡܫܠܡ	ܡܫܠܡܐ	ܡܫܠܡܝܢ	ܡܫܠܡܝܬ	ܡܫܠܡܝܬܐ
Avec une diphthongue variable	*(jour)*	ܝܘܡ	ܝܘܡܐ	ܝܘܡܝܢ	ܝܘܡܝܬ	ܝܘܡܝܬܐ
	(œil)	ܥܝܢ	ܥܝܢܐ	ܥܝܢܝܢ	ܥܝܢܝܬ	ܥܝܢܝܬܐ
	(faon)	ܓܕܝܐ	ܓܕܝܐ	ܓܕܝܐܝܢ	ܓܕܝܐܝܬ	ܓܕܝܐܝܬܐ
	(maison)	ܒܝܬ abs. / ܒܝܬ const.	ܒܝܬܐ	ܒܝܬܝܢ	ܒܝܬܝܬ	ܒܝܬܝܬܐ
Radicaux lâmadh-aleph	*(buvant)*	ܫܬܐ	ܫܬܝܐ	ܫܬܝܝܢ	ܫܬܝܝܬ	ܫܬܝܝܬܐ
	(découvert)	ܓܠܐ	ܓܠܝܐ	ܓܠܝܝܢ	ܓܠܝܝܬ	ܓܠܝܝܬܐ
	(rejeté)	ܡܫܠܐ	ܡܫܠܝܐ	ܡܫܠܝܝܢ	ܡܫܠܝܝܬ	ܡܫܠܝܝܬܐ
	(gazelle)	*	ܛܒܝܐ	ܛܒܝܝܢ	ܛܒܝܝܬ	ܛܒܝܝܬܐ
		ܡܠܐ	ܡܠܝܐ	*	*	*
	(petit fauve)	(ܓܕܝ*)	ܓܕܝܐ	ܓܕܝܝܢ	ܓܕܝܝܬ	ܓܕܝܝܬܐ

Suite de la table XIII.

		Singulier			Pluriel		
		État abs.	const.	emph.	abs.	const.	emph.
Noms fémin. avec voyelle immuable	*(voiture)*	ܟܠܐ	ܟܠܟܬ	ܟܠܟܬܐ	ܟܠܟܝܢ	ܟܠܟܝܢ	ܟܠܟܝܢܐ
	(vierge)	ܒܬܘܠܬܐ	ܒܬܘܠܬܬ	ܒܬܘܠܬܬܐ	ܒܬܘܠܬܝܢ	ܒܬܘܠܬܝܢ	ܒܬܘܠܬܝܢܐ
	(juste)	ܙܕܝܩܐ	ܙܕܝܩܬ	ܙܕܝܩܬܐ	ܙܕܝܩܝܢ	ܙܕܝܩܝܢ	ܙܕܝܩܝܢܐ
Avec voyelle mobile	*(génisse)*	ܥܓܠܬܐ	ܥܓܠܬܬ	ܥܓܠܬܬܐ	ܥܓܠܬܝܢ	ܥܓܠܬܝܢ	ܥܓܠܬܝܢܐ
	(plaine)	ܒܩܥܬܐ	ܒܩܥܬ	ܒܩܥܬܐ	ܒܩܥܝܢ	ܒܩܥܝܢ	ܒܩܥܝܢܐ
	(mesure)	ܡܫܚܬܐ	ܡܫܚܬ	ܡܫܚܬܐ	ܡܫܚܝܢ	ܡܫܚܝܢ	ܡܫܚܝܢܐ
	(veuve)	ܐܪܡܠܬܐ	ܐܪܡܠܬ	ܐܪܡܠܬܐ	ܐܪܡܠܝܢ	ܐܪܡܠܝܢ	ܐܪܡܠܝܢܐ
Avec diphthongue variable	*(vache)*	ܬܘܪܬܐ	ܬܘܪܬ	ܬܘܪܬܐ	ܬܘܪ.	ܬܘܪ	ܬܘܪܐ
	(cueillette)	ܒܩܘܬܐ	ܒܩܘܬ	ܒܩܘܬܐ	ܒܩܝ	ܒܩܝ	ܒܩܝܐ
de lāmadh-aleph	*(folle)*	ܡܫܬܬܐ	ܡܫܬܬ	ܡܫܬܬܐ	ܡܫܬܝ	ܡܫܬܝ	ܡܫܬܝܐ
	(créature)	ܒܪܝܬܐ	ܒܪܝܬ	ܒܪܝܬܐ	ܒܪܝ	ܒܪܝ	ܒܪܝܐ
	(coup)	ܡܫܚܬܐ	ܡܫܚܬ	ܡܫܚܬܐ	ܡܫܚ.	ܡܫܚ	ܡܫܚܐ
	(animal)	ܫܬܬܐ	ܫܬܬ	ܫܬܬܐ	ܫܬ.	ܫܬ	ܫܬܐ
	(chose)	ܡܕܡ	ܡܕܡܐ	ܡܕܡ	ܡܕܡ.	ܡܕܡ	ܡܕܡܐ

Pluriels forts : ܥܡܡܐ ܥܡܡܬ ܥܡܡܬܐ de ܥܡܐ *peuple*

ܟܠܬܐ ܟܠܬ ܟܠܬܐ de ܟܠܬܐ *fiancée*

ܐܒܐ ܐܒܬ ܐܒܬܐ de ܐܒܐ *père*

ܐܒܐ ܐܒܐ ܐܒܐ.

ܐܡܐ ܐܡܬ ܐܡܬܐ de ܐܡܐ *mère*

ܐܡܐ ܐܡܬ ܐܡܬܐ.

ܐܡܐ ܐܡܬ ܐܡܬܐ de ܐܡܐ *peuple*

ܐܡܐ ܐܡܬ ܐܡܬܐ.

ܐܬܪܐ ܐܬܪ ܐܬܪܐ de ܐܬܪܐ *lieu*

ܢܗܪܐ ܢܗܪ ܢܗܪܐ. de ܢܗܪ *fleuve*

Table XIV. Noms avec les suffixes possessifs. §§ 281—284.

État const. sing.	*roi*	*garçon*	*reine*	*fille*
Sing. 1. c.				
2. m.				
2. f.				
3. m.				
3. f.				
Plur. 1. c.				
2. m.				
2. f.				
3. m.				
3. f.				
État const. plur.				
Sing. 1. c.				
2. m.				
2. f.				
3. m.				
3. f.				
Plur. 1. c.				
2. m.				
2. f.				
3. m.				
3. f.				

Avec *fils* :

père :

eaux :

Table XV. Noms de nombre. §§ 285—287.

Cardinaux.

	masc.	fém.		masc.	fém.
1	ܚܰܕ	ܚܰܕܳܐ	11	ܐܚܰܕܥܶܣܪܵܐ	ܐܚܰܕܥܶܣܪܵܐ
2	ܬܪܶܝܢ	ܬܪܶܬܝܢ	12	ܬܪܶܬܥܶܣܪܵܐ	ܬܪܶܬܥܶܣܪܵܐ
3	ܬܠܳܬܳܐ	ܬܠܳܬ	13	ܬܠܳܬܥܶܣܪܵܐ	ܬܠܳܬܥܶܣܪܵܐ
4	ܐܰܪܒܰܥܬܳܐ	ܐܰܪܒܰܥ	14	ܐܰܪܒܰܥܥܶܣܪܵܐ	ܐܰܪܒܰܥܥܶܣܪܵܐ
5	ܚܰܡܫܳܐ	ܚܰܡܫ	15	ܚܰܡܫܥܶܣܪܵܐ / ܚܰܡܫܬܥܶܣܪܵܐ	ܚܰܡܫܥܶܣܪܵܐ
6	ܫܬܳܐ	ܫܬ	16	ܫܬܥܶܣܪܵܐ / ܫܬܬܥܶܣܪܵܐ	ܫܬܥܶܣܪܵܐ
7	ܫܒܥܳܐ	ܫܒܰܥ	17	ܫܒܥܥܶܣܪܵܐ	ܫܒܥܥܶܣܪܵܐ
8	ܬܡܳܢܝܳܐ	ܬܡܳܢܝ	18	ܬܡܢܥܶܣܪܵܐ / ܬܡܢܬܥܶܣܪܵܐ	ܬܡܢܥܶܣܪܵܐ
9	ܬܫܥܳܐ	ܬܫܰܥ	19	ܬܫܥܥܶܣܪܵܐ	ܬܫܥܥܶܣܪܵܐ
10	ܥܶܣܪܵܐ	ܥܶܣܪ			

20 ܥܶܣܪܝܢ, 30 ܬܠܬܝܢ, 40 ܐܰܪܒܰܥܝܢ, 50 ܚܰܡܫܝܢ, 60 ܫܬܝܢ, 70 ܫܒܥܝܢ, 80 ܬܡܢܝܢ, 90 ܬܫܥܝܢ, 100 ܡܳܐܬܳܐ ou ܡܳܐ, 200 ܡܳܐܬܝܢ ou ܡܳܐܬܝܢ, 300 ܬܠܬܡܳܐܬܳܐ ou ܬܠܬ ܡܳܐܬ etc., 1000 ܐܶܠܦܳܐ pl. ܐܶܠܦܶܝܢ, 2000 ܬܪܶܝܢ ܐܶܠܦܶܝܢ, 3000 ܬܠܬܳܐ ܐܶܠܦܶܝܢ etc., 10,000 ܪܪܒܳܐ pl. ܪܪܒܳܬܳܐ.

Ordinaux.

	masc.	fém.		masc.	fém.
1er	ܩܰܕܡܳܝܳܐ	ܩܰܕܡܳܝܬܳܐ	6e	ܫܬܝܳܐ	ܫܬܝܬܳܐ
2e	ܬܪܝܳܐ	ܬܪܝܬܳܐ	7e	ܫܒܝܥܳܐ	ܫܒܝܥܬܳܐ
3e	ܬܠܝܬܳܐ	ܬܠܝܬܬܳܐ	8e	ܬܡܢܝܳܐ	ܬܡܢܝܬܳܐ
4e	ܪܒܝܥܳܐ	ܪܒܝܥܬܳܐ	9e	ܬܫܝܥܳܐ	ܬܫܝܥܬܳܐ
5e	ܚܡܝܫܳܐ	ܚܡܝܫܬܳܐ	10e	ܥܣܝܪܳܐ	ܥܣܝܪܬܳܐ

11e ܐܚܕܥܣܪܳܐ ou ܥܣܪܳܐ ܐܚܕ, 12e ܬܪܬܥܣܪܳܐ ou ܥܣܪܳܐ ܬܪܬ etc., 20e ܥܣܪܝܢܳܐ f. ܥܣܪܝܢܬܳܐ, 30e ܬܠܬܝܢܳܐ f. ܬܠܬܝܢܬܳܐ etc.

½ ܦܠܓܳܐ, ⅓ ܬܠܬܝܢܳܐ, ¼ ܪܒܝܥܳܐ ou ܪܒܝܥܬܳܐ, ⅕ ܚܡܝܫܳܐ ou ܚܡܝܫܬܳܐ etc.

LIVRE PREMIER.

L'écriture, la phonétique et l'orthographe.

Chapitre I.

Objets employés par les Syriens pour écrire, manière d'écrire.

1. L'encre dont se servaient les Syriens, ܡܘܠܐ ou ܡܝܠܐ, était faite d'une solution de noix de galle, additionnée d'un peu de vitriol, à laquelle on ajoutait souvent de la gomme arabique, pour la rendre plus dense [1]. Dans les derniers siècles on faisait aussi usage d'une préparation de noir de fumée, ܣܘܡܩܐ [2]. Les Syriens, établis en Égypte dans les couvents du désert de Scète, composaient leur encre avec les racines de la plante appelée أرطى, qui croît dans ce désert; ils faisaient de ces racines une décoction, à laquelle ils mêlaient du vin chargé en couleur, du vinaigre de vin, un peu de vitriol et de la gomme arabique [3]. On écrivait de diverses couleurs les parties qui devaient ressortir sur le texte, telles que rubriques, clausules, renvois ou signes diacritiques. La plus commune était le rouge de minium, avec lequel on traçait aussi au copiste le cadre de la page qu'il avait à remplir [4]. Les couleurs vertes, bleues, violettes ou jaunes

1. V. les formules reproduites par le catalogue de M. W. Wright des manuscrits syriaques du British Museum, p. 581 *a*, 1085 *a*, 1207 *b*, préface de la 3e partie X *b*.

2. V. Land, *Anecdota syriaca* I, p. 58; comp. Herbin, *Essai de calligraphie orientale*, à la suite des *Développements des principes de la langue arabe moderne*, Paris 1803, p. 228.

3. Catal. Wright, p. 580 *b*.

4. V. dans ce sens le mot ܣܘܡܩܐ dans la lettre de Jacques d'Edesse sur l'orthographe syriaque, publiée par M. l'Abbé Martin, Paris 1869, p. ܨ, l. 22 et 25 et par M. Philipps, London 1869, p. ܬ, l. 17 et p. ܬ, l. 12.

étaient produites par des acides de fer, ou de cuivre, ou par des laques [1].

2. Tous les manuscrits anciens sont sur parchemin, mais le papier dut être employé de bonne heure [2] pour les actes de commerce ou les écrits courants qui n'étaient pas destinés à une longue durée. Les manuscrits sur papier ne remontent pas au-delà du XIe siècle; à partir de cette époque, le bon marché de cette matière est plus à la portée des couvents peu prospères; une meilleure préparation lui assure peut-être aussi plus de chance de durer.

3. Les Syriens empruntèrent aux Arabes leur roseau à écrire ou qalam; on en trouve l'usage établi au XIIe siècle. Auparavant ils avaient recours aux plumes d'oiseau, comme il résulte de plusieurs clausules de manuscrits [3]. Peut-être même ne les abandonnèrent-ils pas d'une manière absolue; il est difficile de croire qu'une écriture aussi fine que celle des manuscrits minuscules du XIIIe siècle, dont M. Land a donné deux spécimens dans sa table *e codicibus Hartwellianis* [4], ait pu être tracée autre-

1. La Mišna, *gittin* 2—3, distingue, outre l'encre, quatre matières avec lesquelles on écrit : « On écrit, dit-elle, avec toute chose, avec de l'encre, avec de l'orpiment, avec du minium, avec de la gomme-gutte, avec du vitriol ». בכל כתבין בדיו בסם בסיקרא בקומוס בקנקתום. L'orpiment ou arsenic jaune donnait cette belle couleur d'or que les Arabes appellent ماء الذهب v. Herbin l. c. Le minium, סיקרא de la mišna, s'appelle en syriaque ܣܝܡܩܐ v. Catal. Wright, p. 105 *b*, l. 7, 10, 21 et 22, man. add. 12138, écrit ܣܡܝܡܩܐ dans un passage du man. add. 14667 reproduit par M. l'Abbé Martin dans la Massore chez les Syriens, *Journ. Asiat.* 1875, 1er sem. pl. V. La racine ܣܝܩ dans le sens de *être rouge* est une métathèse de ܣܡܩ comme en arabe شقر et شرق et en hébreu שרק et שקר (Isaïe 3—16).

2. La Mišna en fait mention et défend de se servir du papier gratté ou palimpseste נייר מחוק pour les contrats. Le parchemin était préparé de trois manières dont la plus défectueuse était le דיפתרא διφθέρα; l'usage en était prohibé au même titre que le papier gratté, comme trop fragile, V. gittin 2—4.

3. V. Catalog Wright, p. 107 *a*, man. add. 12138, p. 745 *a* man. 14606 add., catal. de Rosen et Forshall, p. 4—6, man. rich. 7149. Comp. Land *Anecd. syriaca* I, p. 58 et 59 et II, p. 13 citant le man. add. 14451 et Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 116 citant le man. add. 12138. Ces clausules se composent de trois ou quatre vers de douze syllabes, souvent boiteux par suite de l'ignorance des copistes, ou des changements de la formule, lorsque le qalam fut substitué aux plumes

4. V. *Anecdota syriaca*, la première planche du tome I et p. 87, n° 17.

ment que par une plume d'oiseau. On peut comparer aussi les caractères évidés, dit doubles § 9.

4. Les Syriens divisaient leur parchemin par colonnes; cependant ils prirent de bonne heure l'habitude d'écrire le feuillet dans toute sa largeur, quand il était de moyenne dimension. On trouve déjà au Ve siècle des manuscrits écrits de cette manière.

Les Jacobites n'écrivaient pas horizontalement mais verticalement[1], renversant leur cahier de manière que le sommet fut à la place du côté gauche et la base à la place du côté droit. Mais ils lisaient de droite à gauche, après avoir redressé le feuillet. Cette observation a son importance, car elle rend compte d'expressions familières aux grammairiens, qui en dehors de cette hypothèse sont incompréhensibles. Ainsi veut-on désigner les deux points qui notent la voyelle *a* dans le mot ܟܬܒܐ *k'thabh*, on pourra dire, en songeant à la position verticale de la ligne qu'on écrit un point en avant et un point en arrière du taw; mais, si on lit, on dit que le taw est marqué d'un point en haut et d'un point en bas. Cette habitude date sans doute de l'usage du qalam et fut nécessitée par la position oblique que celui-ci prenait dans la main des écrivains. Les Jacobites passés maîtres dans l'art de la calligraphie, trouvaient dans cette manière d'écrire plus de facilité à lier les traits et à leur donner de la souplesse et de la grâce. Il est douteux que les Nestoriens aient jamais pratiqué cette méthode et aient renoncé à l'usage ancien d'écrire horizontalement. Les Monophysites eux-mêmes après s'être rapprochés des Nestoriens revinrent à l'écriture horizontale. Maints passages des œuvres grammaticales de Barhébræus[2], du XIIIe siècle, ne s'entendent que de l'écriture verticale. Bientôt après lui cependant l'écriture horizontale dut reprendre ses droits, et alors on ne comprit plus toujours le sens de ses expressions *avant* ou *après* la lettre, comme le montrent certaines corrections interlinéaires (p. 245, l. 17 et 18 de ses œuvres t. I).

1. *Syriens orientaux et occidentaux*, par M. l'Abbé Martin. Paris 1872, p. 327 et suiv. et 439; Land l. c. p. 60; Hoffmann, *Gramm. Syr.* Hal. 1827, p. 72.

2. V. *Œuvres grammaticales d'Abou'lfaradj dit Barhébræus*, par M. l'Abbé Martin. Paris 1782, t. I, 4e partie, ch. V et suiv.

Chapitre II.

De l'écriture en général.

5. Antérieurement au Ve siècle avant notre ère, la Syrie ne connaissait pas d'autre alphabet, que l'ancien alphabet phénicien, commun à tous les peuples sémitiques. A partir de cette époque, les caractères des inscriptions accusent des formes plus cursives qui, progressivement, à travers les six siècles qui conduisent à l'ère chrétienne, aboutissent à l'alphabet à forme carrée. A ce moment, le rameau araméen est divisé en palmyrénien, édessénien, auranite, nabatéen etc.[1] Les formes des lettres ne sont pas encore arrêtées d'une manière fixe et régulière; souvent elles varient suivant les temps et les localités. Dans la première colonne de notre tableau synoptique des alphabets syriaques (pl. 2), nous donnons l'alphabet des inscriptions palmyréniennes des IIe et IIIe siècles après J.-Ch., d'après les estampages reproduits par M. le comte Melchior de Vogué. Ce type peut passer pour le chaînon qui relie à l'écriture carrée hébraïque l'écriture d'Edesse, appelée aujourd'hui estrangélâ.

La forme la plus ancienne que nous ayons de cette dernière écriture, nous est donnée par quelques monnaies d'Edesse du Ier siècle après J.-Ch. publiées par M. Scott dans le *Numismatic Chronicle* (vol. XVIII, Lond. 1855) et reproduites en partie par M. Land (o. l. t. I, p. 64 et tab. B). Ces caractères archaïques rappellent assez bien l'estrangélâ des manuscrits; les lettres sont encore souvent isolées, quelquefois cependant jointes entre elles par un trait, comme cela se présente fréquemment en palmyrénien. C'est là qu'apparaissent les premiers essais de la liaison des lettres qui devient générale quelques siècles plus tard et se transmet dans les diverses écritures dérivées de l'édessénien.

6. Dans vingt-quatre tables annexées à son premier volume des *Anecdota syriaca*, M. Land a donné 117 spécimens d'écriture tirés des manuscrits syriaques de la riche collection du British Museum de Londres. Ces tables avec les 20 autres que M. Wright

1. V. M. Melchior de Vogué : *Revue archéologique*, av. 1865, p. 329 et *Syrie centrale, inscriptions sémitiques*, fol. Paris 1868.

a jointes à son catalogue[1] forment les documents les plus complets pour l'étude de la paléographie syriaque.

Les plus anciens manuscrits du commencement du Ve siècle montrent l'alphabet édessénien arrivé à son complet développement. Les lettres sont reliées entre elles dans le mot, à l'exception des 9 suivantes : ܐ ܕ ܗ ܘ ܙ ܚ ܛ ܝ ܠ, qui s'unissent à la précédente mais non pas à la suivante; ܦ ܟ ܥ affectent à la fin du mot la forme particulière que l'on sait. Déjà l'alphabet palmyrénien possédait un noun final; l'hébreu carré qui exclut les ligatures a de plus un pé final et un sâdé final.

Si on cherche les mobiles qui guidèrent les inventeurs de l'écriture édessénienne, on reconnaîtra avec M. Land (o. l. p. 64) qu'ils s'ingénièrent à former une écriture gracieuse claire et expéditive. De la recherche de l'art et de celle de la promptitude naissent la liaison des lettres et le trait final qui distingue les trois lettres dont nous venons de parler. Aux besoins de la clarté répond le point diacritique du dâlath et du riš; le premier porte un point intérieur, le second un point supérieur. Les inscriptions palmyréniennes du IIe siècle ont déjà le point du riš, mais non pas celui du dâlath (M. de Vogué, *Syrie centr.* p. 3). Ce fait est d'autant plus remarquable qu'il se reproduit en syro-palestinien (voy. notre tabl. synopt.), tandis que l'hébreu carré ne connaît pas un tel point.

7. Les caractères du Ve siècle possèdent donc leur dernière forme; on les trouve aussi bien comme minuscules que comme majuscules; cependant ils n'ont pas encore la plénitude, la régularité, et la symétrie de ceux du VIe et du VIIe siècles. Mais ici il y a lieu d'établir une distinction entre les deux principales fractions des Syriens qui se séparent à la fin du Ve siècle et se partagent la Mésopotamie.

Les Nestoriens plus absorbés par les études scientifiques, paraissent moins soucieux de l'art de la calligraphie, dans lequel les Jacobites excellent. La réputation de ces derniers traverse les siècles : « en troisième lieu, dit Barhébræus dans son parallèle des dialectes syriaques (*Œuv. gram.*, t. II, p. 5., l. 21),

1. *Catalog. of syr. manusc. in British Museum*, acquired sime 1838 by W. Wright part. III, Lond. 1872. Comp. Adleri *Novi testamenti versiones* .... Hafniæ 1789 et J. B. Silvestre, *Paléographie universelle*, Paris 1841, 1re partie.

si ces deux dialectes, l'occidental et l'oriental, sont comparés dans leur écriture, on ne peut nier, serait-on d'une audace insigne, que l'occidental est plus vivant[1], tandis que l'oriental a l'air d'être écrit par des vieillards d'un âge très avancé ». Quelle que soit la partialité de Barhébræus pour ses coreligionnaires, on ne peut nier qu'il a parfaitement raison, au point de vue de l'esthétique orientale qui envisage la plénitude des traits comme le cachet de la beauté. Chez les Jacobites le qalam arabe devint par la suite un instrument précieux pour la calligraphie; ils savaient le tourner et l'obliquer dans leurs doigts, incliner leur cahier, prendre les positions les plus propres à donner de la grâce aux traits de l'écriture, comme nous l'avons dit sous le chapitre précédent § 4. Le caractère nestorien a des formes moins pleines et moins assurées; il ressemble en effet à l'écriture d'un vieillard qui tremble : qu'on jette un coup d'œil sur les spécimens du manuscrit addit. 12138 du British Museum de l'année 899, donnés par M. Land (tabl. XVI) et par M. l'Abbé Martin (*Syriens orient. et occident.*, Paris 1872, pl. 17), et on se convaincra de la vérité de cette assertion. Mais le jugement de Barhébræus est surtout vrai pour les cursifs en usage chez ces peuples (v. notre tabl. synopt.).

8. Dès le VIe siècle les Jacobites se servent d'un cursif, libre d'allure, indécis dans ses premiers essais, mais qui n'est qu'une modification de l'ancien caractère. L'inclinaison vers la gauche n'est plus aussi prononcée, les angles s'arrondissent; les altérations sont surtout sensibles pour les lettres ܐ ܗ ܡ ܥ ܣ ܬ ܕ ܠ, dont les traits sont déjà tels qu'on les trouve plus tard, mais moins fermes et moins réguliers. Le dâlath ayant effacé son angle et ne faisant plus ventre, prend un point inférieur, au lieu d'un point intérieur; ܐ ܥ et ܠ sont quelquefois liés à la lettre suivante, mais cette licence n'a pas été consacrée par l'usage et n'a été qu'une tentative isolée, ܬ au contraire est toujours uni à la suivante. On n'aperçoit pas encore le prolongement du trait final des lettres ܢ ܨ, qui en remontant le long du trait principal en forme le redoublement; les premiers exemples de ce trait double apparaissent dans les manuscrits du VIIIe siècle (v. Land, tabl. XII, sp. 59 et 62). C'est sans doute à cette

1. Au lieu de ܫܠܐ que porte le texte il vaut mieux lire ܫܡܐ.

époque que le cursif jacobite parvint à son complet développement. Auparavant il n'avait dû guère être usité que pour les notes et clausules hors texte ou pour les contrats particuliers; son élévation au même rang que l'ancien caractère porta à celui-ci un coup sensible.

9. A la fin du VIIIe siècle en effet, remarque M. Land (o. l. p. 75), à Edesse même on avait perdu cette puissance d'écrire en beaux caractères majuscules. Cette décadence se prolongea pendant le IXe siècle; les lettres sont serrées les unes contre les autres et prennent une forme presque horizontale, comme si les copistes n'avaient visé qu'à l'économie du parchemin. L'éclipse du vieux caractère édessénien devient bientôt totale: à la fin du Xe siècle, Jean de Qartemin est obligé de le reconstituer dans le Ṭour 'abdin, aux environs de la célèbre Mardin, par l'étude des anciens manuscrits [1]. Déjà en effet une renaissance des anciennes études a succédé à l'ère d'obscurantisme qui pendant deux cents ans de la conquête musulmane a pesé sur la Syrie; on revient aux sources primitives; on soumet à un nouveau travail la Bible et les œuvres des Pères de l'Église; l'écriture profite de ce mouvement et recouvre sa vieille noblesse avec ses traits d'autrefois. Cependant le cursif ne perd pas ses droits et continue d'être l'écriture courante; aussi est-ce vers cette époque qu'on doit faire remonter l'appellation d'Estrangélá ܐܣܛܪܢܓܝܠܐ = سَطْر أنْجيلىّ, *écriture de l'Evangile* [2], donnée à l'ancien caractère édessénien et celle de ܫܒܝܠܐ ܦܫܝܛܐ *trait simple*, que reçoit le cursif, nommé aussi quelquefois d'un seul de ces mots, ܫܒܝܠܐ *le trait*, ܦܫܝܛܐ *le simple* [3]. Le caractère majuscule des Evangéliaires de la basse époque se distingue effectivement par l'empâtement des traits de celui des siècles antérieurs; précédemment le cursif se confondait avec l'ancien édessénien dont il n'était qu'une modification et ne nécessitait pas une dénomination spéciale.

1. Assemani, *Bibl. Orient.* II, p. 352; Land, o. l. t. I, p. 79; Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, I, p. 85 et 100.

2. Cette étymologie due à J. D. Michaelis, *Gr. syr.*, p. 15, a fait oublier celle proposée par Assemani (*Bibl. Or.*, t. III, pars II, p. 378) de στρογγύλος *rond*.

3. Assemani, t. III l. c. — Amira, *Gram. syr.*, p. 1. — Hoffmann, *Gr. syr.*, p. 69.

On considéra comme un embellissement de l'écriture de ne tracer que le contour des lettres, laissant l'intérieur en blanc; ce genre d'écriture fut appelé ܟܦܠܐ *doublé;* il est surtout usité pour distinguer du contexte les parties hors texte, comme titres et clausules, mais on le rencontre aussi en dehors de ces cas. Il n'était pas étranger au syro-palestinien, à en juger par un fragment de Londres (Land, tab. VI du tom. IV). Un certain mélange des deux écritures en usage, estrangélâ et cursif, devait finalement se produire, comme on le remarque dans les manuscrits postérieurs au XIe siècle, qui n'ont plus cette sûreté et cette précision des lignes qui distinguent ceux d'une époque antérieure.

10. L'écriture chez les Nestoriens n'a pas suivi les mêmes phases. Les manuscrits de cette secte nous sont parvenus en bien moins grand nombre que ceux des Jacobites; néanmoins les plus anciens n'accusent qu'un estrangélâ qui se transmet à travers les siècles et ne varie guère, car on le retrouve presque sans changement au IXe siècle, dans le manuscrit 12138 add. du British Museum de l'an 899 et dans le manuscrit 15 de la Bibliothèque Nationale du Xe ou XIe siècle[1]. Ce n'est qu'à partir du XIVe ou XVe siècle, que le cursif nestorien prend des formes bien arrêtées (Land, o. l. t. I, tab. 22 et Abbé Martin, o. l. pl. I et VI à VIII), telles qu'on les trouve encore usitées aujourd'hui chez les Néo-Syriens des environs de Mossoul, du lac Ormiah et même chez les chrétiens de St.-Thomas établis sur la côte du Malabar[2]. Ce caractère se signale surtout par la forme du dâlath et du riš qui se rapproche de celle du kaph et une forme toute particulière du taw (v. notre tabl. synopt.). Malgré ces anomalies et ses traits grêles, le cursif nestorien, pris dans son ensemble, décèle avec l'estrangélâ une parenté beaucoup plus proche que le cursif jacobite, fait qui s'explique par le peu de vicissitudes que l'ancien caractère édessénien subit dans la Syrie orientale et dans l'Adiabène.

11. Un caractère très voisin de l'estrangélâ est le syro-palestinien (v. tabl. synopt.). Il ne nous était d'abord connu

1. Abbé Martin, *Syriens orient. et occid.*, planches II à V et p. 324 à 326 et 385.

2. Land, o. l. t. I, p. 89. — Silvestre, *Paléogr. univ.* 1re partie, IIe pl. des caractères syriaques.

que par le manuscrit XIX de la Bibliothèque du Vatican du XIe siècle, dont Adler avait pris un bon spécimen mal reproduit dans la table VIII de son ouvrage cité ci-dessus : *Novi testamenti versiones syriacæ*. C'est ce qui a engagé M. Land à reproduire par la photographie la copie originale d'Adler qui se trouve à la Bibliothèque de Kiel et à la publier dans la table V du 4e volume de ses *Anecdota syriaca* (comp. ibid. p. 180). Ce savant nous a donné en outre des spécimens de divers fragments du Musée de Londres (tab. VI à VIII comp. p. 181) et de quelques autres rapportés d'Orient par M. Tischendorf et déposés à la Bibliothèque de St.-Pétersbourg. Le catalogue de M. Wright contient également plusieurs spécimens de cette écriture. La plupart de ces fragments sont écrits avec ces caractères raides mais symétriques qu'offre l'alphabet d'un lectionnaire de la Bibliothèque de St.-Pétersbourg publié par M. Land au bas de sa VIIIe table. Le manuscrit du Vatican ainsi que quelques fragments de Londres (tabl. VII et VIII de M. Land), d'une écriture moins bonne, se distinguent par une brisure du trait supérieur des trois lettres gâmal, ṭeth et lâmadh (v. notre tabl. synopt.); cette brisure propre à ces lettres ne se rencontre pas dans les autres fragments.

Au premier coup d'œil la parenté du syro-palestinien avec l'édessénien apparaît d'une manière indiscutable, mais aussitôt surgit la question de savoir si ce caractère n'est qu'un estrangélâ altéré ou s'il ne nous a pas conservé au contraire des formes archaïques de l'ancien édessénien antérieur au Ve siècle? M. Land (t. IV, p. 212 et 232) se déclare pour la première hypothèse. Il trouve à ce caractère une analogie frappante avec l'onciale grecque et suppose que les Melkites, par haine des Jacobites, modifièrent le caractère édessénien en imitant le grec que la domination des Séleucides avait fait prévaloir dans toute la région en deçà de l'Euphrate. Cette opinion que M. Nœldeke rejette [1], nous paraît combattue par l'examen de ces alphabets. Le ḥet syro-palestinien présente suivant les fragments quatre types différents que nous avons reproduits dans notre tableau, et que M. Land avait déjà remarqués mais mal classés à notre avis (v. p. 213). Ne semble-t-il pas évident que

1. *Zeitschr. der D. M. G.*, t. XVI, p. 446.

les deux types de gauche sont presque identiques aux deux formes les plus usitées du ḥeth palmyrénien, tandis que les deux types de droite qui rappellent le ḥet édessénien ne sont qu'une modification de ceux de gauche, nécessitée par l'habitude qu'on prit de relier les lettres entre elles par un trait continu? Le trait qui relie les lettres est resté grêle et se distingue parfaitement du corps de la lettre ; en estrangélâ au contraire il en a la grosseur et se confond avec lui. La queue du gâmal très tenue et terminée par un point n'est qu'un simple appendice plus voisin du petit prolongement de cette lettre en palmyrénien et en hébreu carré que du jambage inférieur du gâmal estrangélâ qui est le principal membre de la lettre. Le pé et le šin appartiennent également à une époque reculée. Nous avons déjà noté que le riš seul avait un point diacritique, fait qui concorde avec les inscriptions palmyréniennes du IIe siècle. Enfin la brisure du gâmal, du ṭeth et du lâmadh dans quelques manuscrits ne doit-elle pas être considérée comme un vestige de la ligne torse qu'affectent ces lettres dans les alphabets palmyréniens et hébreu cassé ? Ces considérations paléographiques sont confirmées par l'histoire. Si en effet le petit monde chrétien de la Palestine et de la Pérée reçut son écriture de l'Osrhoène avec la version des écritures qu'il appropria à sa langue, en la révisant sur le texte grec, ne dut-il pas faire cet emprunt dès les premiers temps de son établissement dans la Décapole, qui eut lieu au premier siècle comme le constate Eusèbe (*Hist. eccles.* III. 5, comp. Land, l. c., p. 229)? Ne dut-il pas le faire avant que l'Osrhoène, devenue le foyer du Jacobitisme, ne fût odieuse aux Melkites? Ne le dût-il pas surtout avant que le grec, dont l'usage s'était généralisé dans les contrées en deçà de l'Euphrate avant l'ère chrétienne, n'eût complètement évincé le dialecte national? Plus tard, même sous la domination musulmane, l'église palestinienne, à l'instar des autres églises de Syrie, conserva les anciens monuments de sa foi, qu'elle reproduisit et multiplia autant que les besoins du culte l'exigeaient, mais comme un texte stéréotypé qui n'est plus susceptible de perfectionnement. Ainsi s'explique comment l'ancien édessénien dans les petites confréries de la Palestine et de la Pérée conserva ses formes archaïques, à l'abri des modifications qu'éprouva l'estrangélâ pendant l'ère florissante de la culture mésopotamienne.

On remarquera que le pé affecte une double forme : celle de gauche dans notre tableau est le type primitif, celle de droite n'est qu'un pé renversé qui rend le π grec. Nous verrons plus loin § 25 *b* que lorsque l'influence du grec prévalut à Edesse, Jacques, évêque de cette ville, inventa également un signe distinctif du pi grec ; il n'est pas étonnant que les Syro-Palestiniens qui subirent plus tôt l'influence du grec, l'aient devancé dans cette invention.

En syro-palestinien le principe de la liaison des lettres est étendu à des lettres qui restent isolées en estrangélâ ; le dâlath, le riš et le zaïn sont les seuls qui ne sont pas joints à la lettre suivante. Nous avons vu plus haut que le cursif jacobite avait fait une tentative en ce sens.

12. Les peuples orientaux attachent un caractère sacré à l'écriture qu'ils considèrent comme révélation divine. Aussi ont-ils toujours reçu plus volontiers les mœurs et la langue des conquérants que leur écriture, fut-elle mieux appropriée que la leur à exprimer les sons de la langue importée. Les Syriens, à l'exemple de plusieurs autres peuples, conservèrent leur alphabet et s'en servirent souvent pour écrire l'arabe, lorsqu'ils eurent adopté cette langue ; mais comme l'arabe a porté à vingt-huit lettres l'ancien alphabet sémitique qui n'en compte que vingt-deux, une même lettre syriaque dut représenter plusieurs lettres arabes, ainsi : ـت = ت ou ث, ـجـ = ج ou غ, ـخـ = خ ou ك, ـد = د ou ذ et ـط = ط ou ظ ou ض. Cette valeur multiple d'une même lettre était tout indiquée, car nous verrons sous le chapitre IV, que ces lettres étaient également susceptibles de plusieurs articulations en syriaque, mais un tel procédé faisait une véritable énigme d'une écriture peu claire qui n'exprimait pas les voyelles. On remédia à cet inconvénient au moyen du point diacritique, dont furent affectés le gâmal, le ṭeth et le kaph, quand ils avaient la valeur du ghaïn, du ṭha et du ḍhad arabes ; quelquefois cependant ce point est omis.

Ce genre d'écriture est appelé *karšounique* سطر كارشونى, nom encore inexpliqué [1].

1. L'explication de ce nom par celui d'un soi-disant *Karšoun* qui en serait l'inventeur n'est qu'une hypothèse ; il en est de même de celui de *gerisoni* que porte cette écriture au Malabar. V. Land, *Anecd. syr.*, t. I, p. 11. Il y a tout lieu de croire qu'elle se forma d'elle-même, sans avoir

Les Chrétiens de la Palestine écrivirent également l'arabe avec leurs propres caractères à en juger par une clausule reproduite par M. Land (o. l. t. I, tabl. XVIII, spéc. 88 et p. 90). Cet usage est également très répandu chez les Chrétiens de la côte du Malabar. Ils écrivent avec les caractères syriaques la langue de ce pays, le malayalam, et comme celle-ci comprend beaucoup plus d'articulations que le syriaque, ils ont dû inventer un certain nombre de lettres additionnelles, dont on peut voir un facsimile publié par M. Land dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. 22, p. 55 (comp. *Anecd. syr.*, t. 1, p. 11 et 91).

13. Un alphabet cursif admet facilement des enchevêtrements ou ligatures de lettres; le syriaque cependant s'en est généralement abstenu. L'aleph et le lâmadh en présentent quelques exemples, ainsi : ܟܠܐ *tout homme;* la symétrie fait que dans un même mot ces deux lettres prennent la même position oblique ou droite, comme ܐܠܗ suivant que le lâmadh suit ou précède. Les queues du ṣadé et du noun se croisent dans les quelques mots où elles se rencontrent ܡܨܝ ܡܢܨܐ.

14. Il n'est pas rare de rencontrer dans les notes finales qui scellent un manuscrit, un nom ou même une formule entière [1] écrite en chiffres syriaques dont nous avons donné les signes dans notre table III. Mais un autre jeu de l'esprit auquel les Syriens ne demeurèrent pas étrangers consiste à écrire une lettre pour une autre à laquelle elle correspond dans un alphabet artificiel. Ceux-ci furent cependant bien plus sobres à cet égard que les cabalistes juifs; ils se contentèrent d'une seule espèce d'alphabet fictif, répondant à l'*aṯbaḵ* de la cabale [2], et qui chez eux porte le nom d'alphabet de Bardesanes ܐܠܦܒܬܐ ܕܒܪܕܨܢܐ ou ܐܠܦܒܬܐ ܕܒܪܕܨܢ. Non pas que celui-ci en fut l'inventeur, car les Syriens le reçurent vraisemblablement des Juifs, que

besoin d'un inventeur spécial; son nom est peut-être né d'une légende qui voulait en attribuer la paternité au fils aîné de Moïse, Gerson, comme on croyait Moïse l'inventeur de l'écriture.

1. V. notamment Wright, *Catalog. of syriac manusc.*, p. 587 *a*.

2. Outre l'*aṯbaḵ* אתבח, la cabale a l'*athbaš* אתבש qui était l'inversion complète de l'alphabet, le ת valant le א etc., et l'*albam* אלבם, suivant lequel l'alphabet était coupé en deux au ל et les lettres d'une moitié étaient prises comme l'équivalent de celles correspondantes de l'autre moitié, v. Buxtorf, *Lexicon talmudicum* à ces mots et les *abbreviaturæ* de la lettre א dans la nouvelle édition du Dr. Fisher.

les subtilités des discussions talmudiques poussaient dans cette voie, mais parce que Bardesanes est le premier et le plus célèbre des gnostiques de la Syrie et devait naturellement endosser la paternité de tout ce qui touchait aux sciences occultes. Son introduction dans la littérature syriaque est due sans doute à la secte des gnostiques; elle remonte du reste haut, car on en rencontre déjà des traces dans les manuscrits du VIe siècle [1]. Voici, d'après les manuscrits [2] l'ordre que présentait cet alphabet comparé avec l'alphabet ordinaire :

Bardesanes: ܐܒܓܕ ܗܘܙܚܛ ܝܟܠܡܢ ܣܥܦܨ ܩܪܫܬ
Ordinaire: ܐܒܓܕ ܗܘܙܚܛ ܝܟܠܡܢ ܣܥܦܨ ܩܪܫܬ

Dans cet alphabet la permutation des lettres n'était pas obtenue par un renversement des pieds à la tête, comme dans l'*athbaš* ou par une coupe en deux moitiés égales, comme dans l'*albam* de la cabale juive, mais par une combinaison de la valeur numérique des lettres. Deux lettres permutaient en effet, lorsque l'addition des nombres qu'elles représentaient, donnaient au total 10,100 ou 1000; à cet effet une unité prenait la valeur d'une dizaine pour s'additionner avec une dizaine, une dizaine valait une centaine, quand elle entrait en calcul avec une centaine, ce qui n'a rien que de très normal, comp. § 17 ci-après [3]. De cette manière ܐ représente ܝ, ܒ représente ܟ etc., parce que leur total est dix, ܩ qui vaut 50 forme un total de 100 avec ܩ qui a la même valeur, élevé au rang des dizaines. Mais pour les quatre dernières lettres ܩܪܫܬ, l'alphabet syriaque s'écarte de la règle, à laquelle l'aṭbaḥ juif était resté fidèle.

15. Les noms des lettres dont quelques-uns seulement donnent un sens incontestable paraissent être réellement d'origine phénicienne [4] et non pas araméenne comme on l'a pensé. Ils remontent à une époque lointaine et sont le bien commun de

1. *Catalog.* Wright, p. 14*b*.

2. Id. p. 349*a* et 1182*b*, comp. p. 467*a*, 744*b*, 1001*b*, 1073*a*, 1182*a* et 1207*b*.

3. M. Merx est le premier, croyons nous, qui ait étudié cet alphabet dans son livre sur *Bardesanes* (Halle 1863), p. 61, note 1, d'après le catalogue d'Assemani qui l'avait trouvé dans le manuscrit 96 de la Bibliothèque Vaticane. Il s'est livré à cet égard à des calculs que ne comporte pas le sujet; il est évident que ce n'est rien autre que l'aṭbaḥ des juifs qui a dû suivre la valeur numérique des lettres.

4. V. M. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XXXII, p. 592.

toutes les langues sémitiques : ils restent donc en dehors du cadre d'une grammaire syriaque. Nous en dirons autant de la question d'origine de l'ancien alphabet sémitique que certains auteurs font descendre des hiéroglyphes égyptiens, tandis que d'autres le rapportent aux cunéiformes de l'Assyrie [1]. Nous avons donc cru devoir exclure de notre tableau synoptique des alphabets syriaques ceux qui n'ont pas un rapport immédiat avec eux, tels que le phénicien, l'ancien hébreu, le sinaïtique, le coufique etc., que l'on trouve facilement dans les ouvrages spéciaux [2].

Chapitre III.

Des signes de numération.

16. Les signes de numération syriaques tels qu'on les trouve usités dans quelques manuscrits (Land, o. l. I, p. 94, comp. notre pl. 3) descendent au premier degré de ceux des inscriptions palmyréniennes, recueillies par M. de Vogué (Syrie cent.) et à un degré plus éloigné du système de numération phénicien. De plus que le palmyrénien le syriaque possède un signe pour le nombre 500 ; ce nombre était exprimé en palmyrénien par le signe de 5 placé devant le signe de 10, tandis que le nombre 50 était indiqué par deux signes de 20 suivis du signe de 10. Dans les inscriptions palmyréniennes du VIe siècle de l'ère macédonienne, le signe du nombre 500 est souvent sous-entendu, comme allant de soi, et on n'exprime que les dizaines et les unités ; le même fait se reproduit aussi dans les nombres syriaques où souvent l'antécédent ÷ est omis. Comme en palmyrénien le nombre 100 est noté par le signe de *un* suivi du signe 10, mais ce dernier un peu modifié ; le nombre 300 est donc formé de trois signes de 10, tandis que 30 se compose du signe de 20 et de celui de 10. Le signe de 2 n'existe pas non plus en palmyrénien ; en syriaque il affecte la même forme que celui arabe, ce qui portait M. Land (l. c. p. 96) à croire que ce signe aurait été importé de l'Inde ; M. Rœdiger [3] au

1. V. M. Deecke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XXXI, p. 102 et suiv.

2. V. notamment la *Semitische Schrifttafel*, entworfen von J. Euting, Strasbourg, 1877.

3. V. *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XVI, p. 578.

contraire, avec peut-être plus de raison, n'y voit qu'une fusion de deux signes de 1 ; on le retrouve aussi dans une inscription cypriote du musée du Capitole.

Un léger examen de notre troisième planche rendra compte des diverses associations des signes de numération que nous empruntons à la table XXV du premier tome des *Anecdota syriaca* de M. Land.

Il est difficile de préciser jusqu'à quelle époque ce système de numération fut en vigueur. Dans les manuscrits les nombres sont généralement écrits par des lettres, rarement figurés par des signes. M. Wright[1] a trouvé ces derniers dans des manuscrits du VIe et du VIIe siècles et pense qu'ils sont rares après cette époque. En effet, dans un manuscrit du VIIIe siècle on voit des nombres exprimés en partie par des signes et en partie par des lettres (voyez notre planche et table XXV de M. Land). On serait donc autorisé à croire que vers cette époque l'usage des lettres pour les nombres commença à supplanter le vieux système de signes.

17. La valeur numérique des lettres de l'alphabet est indiquée dans la dernière colonne de notre première planche ; elle est la même chez les Juifs et les Arabes. Les lettres suffisent par elles-mêmes pour les nombres qui ne dépassent pas 499 ; pour éviter toute confusion, elles sont généralement marquées d'un trait supérieur, ainsi ܕܙܥ = 477. Au-dessus de 499, le nombre peut être exprimé par un groupe de lettres, ainsi ܬܩ = 600 ou par un point au-dessus de la lettre qui vaut la dizaine correspondante : ܬ̇ = 600. Par analogie les premières centaines peuvent être indiquées de même : ܩ̇ 100, ܪ̇ 200, ܫ̇ 300, ܬ̇ 400.

Les neuf premières lettres désignent les mille quand elles ont une virgule au-dessous d'elles : ܐ̣ 1000, ܒ̣ 2000, ܓ̣ 9000 ; un trait horizontal inférieur leur donne la valeur de dizaines de mille : ܐ̣ 10,000, ܒ̣ 20,000, ܓ̣ 90,000 ; et en suivant on a les nombres plus forts : ܐ̣ 100,000, ܒ̣ 200,000, ܓ̣ 900,000, ܐ̣ 1,000,000, ܐ̣ 4,000,000.

Pour exprimer les dizaines de millions et les milliards, on se sert d'une double virgule : ܐ̣ 10,000,000, ܒ̣ 20,000,000,

1. V. *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XVI, p. 579.

ܬ 1,000,000,000, ܬ 2,000,000,000. Enfin une virgule supérieure et une inférieure notent les dizaines de milliards : ܬ 10,000,000,000, ܬ 20,000,000,000. Cependant les grammairiens maronites qui ont traité de cette numération ne sont pas tous d'accord sur la valeur de ces différents traits diacritiques. On ne voit pas du reste comment on exprimerait les nombres 5,000,000 à 9,000,000 et 5,000,000,000 à 9,000,000,000.

Ces grammairiens notent les fractions au moyen des lettres et d'une virgule oblique au-dessus de la lettre ܬ = 1/2, ܬ = 1/3, ܬ = 1/100, ܬ = 1/400 ; mais ils n'indiquent aucun signe pour les fractions supérieures.

Chapitre IV.

Des consonnes.

18. L'ordre des consonnes dans l'alphabet (pl. I) est ancien, car on le retrouve le même dans l'alphabet grec emprunté des Phéniciens et dans les poésies alphabétiques de l'ancien testament. Il n'est pas fixé suivant les organes qui servent à l'articulation des lettres, mais selon la qualité de celles-ci. Les grammairiens distinguaient trois espèces de sons : les tenus ou grêles, ܬܢܝܢܐ ou ܩܠܝܠܬܐ, les épais ou larges ܪܚܝܒܬܐ ou ܥܒܝܬܐ et les moyens ܡܨܥܬܐ qui tenaient le milieu entre les deux [1]. A la première espèce appartiendraient les neuf premières lettres, les sons épais comprendraient les dix suivantes et les moyens, les trois dernières. Chaque catégorie se subdiviserait en dures ܩܫܝܐ, molles ܪܟܝܟܐ [2] et fortes ܚܡܝܡܐ [2], de la manière suivante [3] :

	dures	molles	fortes
tenues.....	ܐ ܒ ܓ ܕ ܗ	ܘ ܙ ܚ ܛ ܝ	ܟ ܠ ܡ ܢ ܣ
épaisses	ܥ ܦ ܨ ܩ ܪ	ܫ ܬ ܟ ܠ ܡ	ܢ ܣ ܥ ܦ ܨ
moyennes ...	—	ܩ ܪ	ܫ ܬ

1. V. *Fragments of the syriac grammar of Jacob of Edessa by Wright for priv. circ. p.* ܒ *col. a*, réédités dans le *Catalog. of the syriac manusc. part. III, p. 1169, col. a.* La même division s'appliquait aussi aux voyelles v. *Jacobi Edesseni epistola de syr. orthogr.* par M. l'Abbé Martin, Paris 1869, p. ܐ avant-dernière ligne.

2. Comp. Barhébræus, *Œuv. gram.* I, p. 197, l. 4 et suiv.

3. Cette division a été proposée pour l'hébreu avec quelques modifications par M. Ed. Böhmer dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XVI, p. 579.

Ce classement prête assurément le flanc à la critique, mais il est assez spécieux pour être venu à l'esprit des auteurs de l'alphabet [1]. Suivant Barhébræus (*Œuv. gram.* I, p. 195, dern. lig.), les lettres n'auraient pas été classées suivant leurs organes, à cause de la difficulté qu'on aurait eue à les articuler l'une après l'autre, tandis que dans leur groupement actuel, elles se laissent diviser en vocables faciles à retenir. Cette raison d'ordre pédagogique a quelque poids, si l'on admet que les maîtres d'école ont dû s'occuper de ces questions avant les philosophes.

19. Le tableau suivant donne la division des consonnes suivant leur qualité et suivant leurs organes.

Tableau des consonnes.

		suivant leur qualité					
		explosives			continues		
		sonores	sourdes	emphat.	sonores	sourdes	emphat.
suivant leurs organes	gutturales	ܐ	—	ܩ	—	ܚ	ܥ
	palatales linguales	ܓ	ܛ	ܛ	ܩ	ܫ ،	ܨ
	dentales	؟	ܬ	ܬ	ܠ	ܣ ܬ	ܨ
	labiales	ܒ	ܦ	—	ܡ	ܘ	—

1. Les raisons qui militent en faveur d'une coupe en deux moitiés égales de l'alphabet, ne prévalent en rien contre l'hypothèse de ce classement qui est antérieur. Cette coupe s'explique par le genre d'écriture appelé boustrophédon, d'après lequel l'alphabet présentait la forme suivante:

ܐ ܒ ܓ ؟ ܕ ܗ ܘ ܙ ܚ ܛ ܝ ܟ ܠ ܡ ܢ ܣ ܥ ܦ ܨ ܩ ܪ ܫ . ܬ ܨ ؛ ܛ ܦ ܬ

On prit ensuite chaque moitié à part et on la considéra comme l'égale de l'autre avec laquelle elle pouvait permuter; ainsi se forma l'alphabet cabalistique appelé atbaš; on put aussi, en lisant de gauche à droite commencer l'alphabet par les lettres *l, m, n,* comme le montrent l'alphabet éthiopien et peut-être aussi l'étymologie du mot *elementum.* V. Dillmann

Cette classification a une grande importance au point de vue des modifications ou des permutations dont les consonnes sont susceptibles [1]. Elle ne saurait être cependant plus parfaite que l'alphabet lui-même qui, en donnant les grands traits de la prononciation, en a négligé les nuances. Ces nuances, on ne saurait les omettre, car elles donnent la clef de phénomènes linguistiques qui sans elles resteraient inexplicables; elles naissent de la tendance qu'ont les muettes ou explosives à s'aspirer et à devenir fricatives ou chuintantes, comme nous le verrons sous les paragraphes suivants.

20. *Des gutturales.*

a) Aleph n'est qu'un léger éclat de voix ou spiritus lenis, il représente l'articulation la plus faible. En dehors des racines où il est radical, il sert à émettre une voyelle et à maintenir l'hiatus entre deux voyelles qui se rencontrent. Mais son rôle est bien plus amoindri en araméen qu'en hébreu et surtout en arabe: il ne se maintient guère que comme première radicale, si on excepte quelques racines très faibles où il demeure comme deuxième ou troisième radicale. Il disparaît comme hiatus, dans la prononciation qui nous est indiquée par la tradition, quoique l'écriture témoigne d'un état plus ancien, § 56. Du rôle actif de porte-voix qu'il remplissait primitivement, il passe au rôle passif de signe voyelle; il désigne notamment à la fin du mot les voyelles *å é* que l'hébreu et l'arabe qui lui conservent sa force de gutturale, notent par un hé [2].

b) Le *ʿ* est la gutturale forte ou emphatique du même ordre,

Gramm. der ethiop. Spr., Leipzig 1857, p. 17. En tous cas, la classification proposée par Ewald (*Lehrbuch der hebr. Spr.*, 7e édition, § 12) ne saurait être admise, quelqu'ingénieuse qu'elle soit, car elle suppose des transpositions de lettres que tous les documents s'accordent à démentir.

1. Les Syriens désignent les consonnes plus volontiers d'après leur qualité que suivant leurs organes. Barhébræus dans son chap. 3 de la quatrième partie, t. I, p. 194, traite, il est vrai, des différentes places où les consonnes ont leur siége dans le gosier ou dans la bouche, mais sans donner, comme nous faisons, une appellation spéciale à celles qui appartiennent à un même organe.

2. L'écriture mixte que l'on trouve dans l'araméen biblique, se rencontre aussi dans les inscriptions palmyréniennes et nabatéennes et aussi dans celle de Carpentras, v. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, t. XXIV, p. 87. On sent là une époque indécise, où l'on hésitait entre les deux gutturales les plus faibles.

aussi apparaît-il dans les permutations de consonnes comme renforcement d'aleph § 33 *b*. Son articulation diffère de celle-ci, en ce que le larynx se soulève en se contractant et exige un effort plus grand que pour celle d'aleph.

En dehors de son articulation naturelle, le *ʿé* syriaque (ou l'ʿaïn hébreu) était-il susceptible d'une seconde prononciation dans laquelle, perdant sa force explosive, il devient fricatif, comme le gaïn arabe qui contracte le larynx sans le fermer hermétiquement et fait entendre un son rauque, au passage de l'air sur les parois de celui-ci ? Cette question surgit à la pensée que les Arabes distinguent par cette double prononciation deux racines différentes que l'écriture confond, comme ענה בגן *être soucieux* et *chanter* = غنى et غنى, en outre les racines arabes ont tantôt un ʿaïn tantôt un gaïn, quoiqu'elles ne diffèrent pas pour le sens de celles syriaques et hébraïques, comme : عجل ܥܓܠ ܐܝܟ ܕܥܓܠ ܥܓܠ ܥܓܠ = صبغ صغر غلم à côté de سبع بعد צבע זער עלם שבע בעד עגל etc. A considérer avec quelle souplesse l'arabe se prête aux diverses nuances des sons et des formes, combien aussi il offre d'acceptions pour une même racine, ne serait-on pas tenté de croire que la distinction de gaïn du ʿaïn fut une conséquence de cette grande variété qui naît de la fusion des dialectes, mais n'a rien de primitif? Ne pourrait-on pas admettre que le gaïn était une prononciation propre à quelque dialecte et qu'elle aura reçu droit de cité dans l'arabe à côté de l'ancien ʿaïn ? On comprendrait dans cette hypothèse que le gaïn exprimât les acceptions secondaires ou figurées d'une racine, mais on s'expliquerait difficilement pourquoi des racines qui se retrouvent dans toutes les langues sémitiques avec le même sens, comme celles que nous venons de citer, fussent tantôt prononcées avec un ʿaïn tantôt avec un gaïn, si cette double prononciation n'avait pas existé à l'origine des langues [1]. Les articulations avec le temps s'usent, se rapprochent et se confondent, plutôt qu'elles ne se développent, se diversifient et se multiplient. En araméen, ce

1. L'éthiopien qui pour les sons se rapproche de l'arabe n'a pas, il est vrai, de gaïn, ce qui n'a rien d'étonnant vu l'état de confusion et d'altération des gutturales dans cette langue, mais il exprime souvent cette prononciation fricative au moyen du ḥarm. V. Dillmann, *Gramm. der ethiop. Spr.*, p. 37.

principe trouve une large application; nous aurons occasion de le constater souvent en traitant des autres consonnes. Au reste les Septante connaissaient cette double prononciation, à en juger par leurs transcriptions des noms bibliques, où ʿaïn muet est rendu par un spiritus lenis et ʿaïn fricatif par un gamma, comme Ἔσαῦ עֵשָׂו, Ἀβδίας עֹבַדְיָה, mais Γομόῤῥα עֲמֹרָה (غمر), Γάζα עַזָּה غَزَّة etc. Nous pensons que la prononciation fricative est secondaire et qu'elle exprimait surtout des sens figurés; mais elle a dû exister déjà pendant la vie commune des langues sémitiques. Son effacement ultérieur dans le rameau du nord a pu contribuer à l'appauvrissement de ces langues. Avant l'ère chrétienne, elle existait encore, puisque les Septante en portent trace, mais elle avait déjà perdu la valeur étymologique que les Arabes lui ont conservée. Nous verrons en effet sous le chapitre suivant, que les modifications que les consonnes subissent, donnent en principe les divers sens que l'on peut dériver d'une idée; mais en araméen, comme en hébreu, elles deviennent ensuite purement euphoniques. On peut admettre que dès les premiers siècles de l'ère chrétienne toute distinction avait disparu entre les deux prononciations dans le nord, car la *Massore* qui au VIIe siècle s'occupe de ces questions paraît l'avoir complètement ignorée. Cette disparition explique pourquoi le karšounique exprime le gaïn arabe non pas par un *ʿé* mais par un gâmal, voyez § 12. Elle est due sans doute à l'affaiblissement de cette gutturale qui, comme on sait, perd toute valeur dans certains dialectes, tels que le galiléen, le mandéen et le néo-syriaque.

c) Le hé est la gutturale continue faible; elle se prononce par une légère contraction du larynx qui laisse libre le passage de l'air. Par la tendance qu'éprouve une explosive à s'aspirer et à devenir continue, s'explique la permutation des deux gutturales hé et aleph, qui cependant n'a guère lieu que d'une langue à une autre, voyez § 33 *b*. En syriaque, le hé ne fait fonction d'aleph que dans quelques pluriels où il maintient l'hiatus entre deux voyelles, comme ܐܲܬܘܿܗܝܹܐ ܐܲܬܘܿܗܝܹܐ.

d) Le ḥeth se prononce par la même position du larynx que pour le hé, mais en chassant l'air des poumons avec un grand effort. De toutes les gutturales, c'est celle qui possède le plus de fermeté.

Les mêmes raisons qui militent en faveur de l'admission d'une double prononciation primitive du ʿ́ font supposer également une prononciatien fricative du ḥeth à côté de sa prononciation aspirée, comme en arabe. Aux racines ܦܬܚ ܠܚܡ ܚܠܒ פתח לחם חלב correspondent celles arabes فتح لحم حلب, mais d'autres telles que ܛܒܚ ܐܚܪ ܚܛܐ טבח אחר חטא rappellent le hâ fricatif des racines طبخ اخر خطف. Une même racine renferme également ici deux sens différents distingués en arabe par le hâ aspiré et le hâ fricatif : ܚܦܪ חפר = حفر *creuser* et خفر *être honteux*, ܚܒܠ חבל = حبل *être enceinte* et خبل *corrompre*, ܚܘܛ = حوط *entourer* et خيط *coudre*. Les Septante traduisirent cette double prononciation dans les noms propres : le ḥeth aspiré est exprimé par un spiritus lenis, ainsi : חַוָּה Εὔα (حوى), יִצְחָק Ἰσαάκ (ضحك), mais le ḥeth fricatif, par un chi, comme : רָחֵל Ῥαχήλ (رحل), חֹרֵב Χωρήβ (خرب) [1]. Cette double prononciation du ḥeth se retrouve encore en néo-syriaque, quoique la prononciation fricative tende à se généraliser (Nœldeke, *Neu-syr. gramm.* § 26). En syriaque elle a dû disparaître en même temps que celle du ʿ́, car en karšounique, le ḥa fricatif est rendu par le kaph syriaque.

21. *Des palatales.*

a) Les trois muettes palatales ܓ ܩ ܛ ont leur siége à la partie postérieure de la voûte palatine; ܛ s'articule à la racine de la langue appuyée au fond du palais, ܩ et ܓ un peu plus en avant [2].

Ces deux dernières, ainsi que les dentales ܕ ܬ et les labiales ܦ ܒ, réunies dans le mot mnémotechnique ܒܓܕܦܬ s'aspirent en syriaque comme en hébreu, sous l'influence d'une voyelle qui précède, voyez chap. 22. Cette aspiration est tout euphonique et nullement distinctive du sens des racines. Au contraire on peut à bon droit envisager la prononciation aspirée du *gâmal* et du *kaph* comme une cause de la disparition fricative du ʿ́ et du

1. Une certaine confusion entre ces deux prononciations n'aurait rien d'étrange, puisque le sentiment de l'étymologie s'était effacé de bonne heure, ainsi le nom Χάμ חָם paraît se rapporter à la racine حمّ *être noir*; cependant cette prononciation peut faire allusion à خام *grossier brut*.

2. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 195, l. 11 à 13, où on doit lire ligne 11 d'après la ligne 13 ܥܠ ܫܢܐ ܕܠܫܢܐ ܘܥܠ ܫܦܝܐ ܕܦܡܐ *à la racine de langue et à la partie de la voûte du palais, qui lui correspond.*

ḥeth, qu'elle confinait de très près, de sorte qu'elle serait un exemple de l'euphonie prévalant sur l'étymologie. En effet, dans les transcriptions des Septante, le *gamma grec* représente aussi bien le *gâmal aspiré* que le *'aïn fricatif,* comme en karšounique le *gâmal* rend le *gim* et le *gaïn arabes;* de même, le *chi* des Septante exprime et le *kaph aspiré* et le *ḥeth fricatif,* comme le *kaph* en karšounique répond aux deux lettres arabes ك et خ.

b) Bien que les Syriens distinguassent les muettes dures des aspirées, les premières avaient cependant perdu de la force explosive qu'elles avaient conservée en grec. Barhébræus remarque que dans les transcriptions du grec en syriaque, les muettes de ces langues ne se correspondaient plus exactement. Le gamma grec n'était pas l'équivalent du gâmal syriaque, mais était beaucoup plus fort; il affectait dans la bouche d'un Syrien un son chuintant qui le rapprochait du gim arabe, comme dans les mots ܐܘܢܓܠܝܘܢ *évangile,* ܓܐܘܡܛܪܝܐ *géométrie,* ܓܐܘܓܪܦܝܐ *géographie*[1]. Ce gâmal chuintant était distingué chez les Syriens occidentaux par un point intérieur, du gâmal dur qui avait un point supérieur et du gâmal aspiré qui avait un point inférieur[2].

c) Le kaph n'avait pas non plus la valeur du kappa grec; il n'en avait plus le son détonant comme le montre en hébreu la transcription des Septante qui le rend par un *chi.* En syriaque également, le *chi grec* est exprimé par un *kaph,* comme dans ܟܘܠܐ = ὄχλος *foule,* ܟܘܪܬܐ σχῆμα *forme.* Rarement le kappa rendait le kaph, comme dans Κηφᾶς = ܟܐܦܐ *pierre;* mais ce nom n'en était pas moins entaché d'une aspiration qui trahissait son origine araméenne, comme l'indique son passage en syriaque sous la forme ܟܐܦܐ Jean 1—43[3]. Nous verrons plus loin, en parlant du taw qu'un effet semblable s'est produit pour

1. Barhébræus, *Œuv. gr.*, II, p. 37, l. 15 et suiv. Dans d'autres noms cependant, le gamma était assimilé à un gâmal aspiré, v. § 133.

2. V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 417 et *La Massore chez les Syriens*, 2e partie, p. 202, 203; et Wright, *Catalogue of syriac manuse.*, p. 111*d*.

3. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 207, l. 22, comp. ibid. p. 212, l. 6 et II, p. 37, l. 15 et suiv. Voir aussi G. Hoffmann dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 746. Barhébræus dit I, p. 206, l. 19 que ܓܒܦܬܐ = γαββαθᾶ (Jean, 19 - 13) est pour ܓܒܦܬܐ.

le nom Θωμᾶς = ܬܳܐܳܡܳܐ. D'une manière générale le kappa était représenté par un qoph syriaque, comme ܩܰܪܝܳܠܳܤ = κυρίλος.

d) Le qoph est la palatale forte et emphatique. Il était aussi sans doute susceptible d'une prononciation plus faible qui le rapprochait de celle du kaph, suivant la distinction établie par quelques grammairiens et mentionnée par Sa'adia[1], car ces deux consonnes permutent quelquefois suivant les dialectes, § 34. Cependant cette prononciation affaiblie était bien plus restreinte qu'en arabe où le groupe قت n'est pas rare, tandis qu'en syriaque, suivant la loi d'affinité dont nous parlerons plus loin § 39, l'emphatique qoph attire toujours l'emphatique ṭeth; en voici quelques exemples : ܩܛܰܠ et قتل *tuer*, ܩܛܳܢܳܐ et مَقْثَاة *champ du concombres*, ܩܛܺܝܢ et قتن *être chétif*, tandis que la racine arabe قطن avec qoph emphatique a le sens d'*habiter*. De la même manière s'explique ܩܛܳܡ, à côté de l'hébreu et du syro-palestinien קָטַם.

22. Les palatales-linguales continues ont leur siége à la partie antérieure de la voûte palatine : youdh et riš se prononcent au milieu de la langue et du palais, lâmadh avec le bout de la langue appuyée à la naissance du palais et noun à la même place avec le côté de la langue.

Ces palatales sont séparées des muettes du même organe par une ligne de démarcation bien tranchée qui peut être difficilement franchie.

a) Youdh est moins dur que notre *j* et à plus forte raison que le *j* guttural des Espagnols; il répond plutôt à l'*y*; il passe facilement en la voyelle *i* et rentre dans la classe des semi-voyelles, § 106. La prononciation dure et chuintante de youdh redoublé qui, dans certains dialectes arabes, confondait cette lettre avec le gim[2] ne paraît pas avoir pénétré en syriaque ou y avoir laissé de traces[3].

1. V. J. Derenbourg, *Manuel du lecteur*, p. 209.

2. V. J. Derenbourg, *Manuel du lecteur*, p. 209, et les citations note 2, ajout. Freytag, *Einleitung in das Studium der arabischen Sprache*, Bonn 1861, p. 67 et 81. M. Derenbourg pense avec raison que le nom arabe si répandu de Dja'far peut être une prononciation de ce genre pour يَعْفَر. Ne pourrait-on pas aussi considérer que le mot araméen דיוקן *image* qui paraît avoir été aussi usité en syriaque, répond de la même manière au grec εἰκών, syr. ܐܝܩܘܢܐ ?

3. Le rapprochement que fait Ewald, *Lehrb. d. hebr. Spr.*, p. 135, entre

b) Le riš se distingue du youdh par le roulement que fait entendre l'air, lors de l'articulation de cette consonne. Si ce roulement, au lieu d'être effectué au bout de la langue, est produit par le refoulement de l'air au fond du gosier, comme dans les prononciations grasseyantes, cette consonne confine les gutturales, des propriétés desquelles elle participe dans le groupe sémitique du nord, v. § 88. C'est pourquoi Barhébræus (*Œuv. gr.*, I, p. 196, l. 13) l'appelle une gutturale bâtarde ܪܘܚܐ ܡܥܪܒܬܐ. Mais cette aspiration était une cause d'affaiblissement qui le faisait rentrer dans la classe des liquides; il permute en effet facilement avec une autre liquide, § 34 *a*, ou est évincé, § 110 *c*. En syriaque, il apparaît dans des compositions syllabiques, où on est habitué à rencontrer la nasale noun, dans d'autres dialectes [1]. On doit donc admettre une double espèce de riš : un riš dur et un riš aspiré [2]. Le riš aspiré était devenu de règle, le riš dur susceptible de redoublement ne se rencontrait que dans quelques mots, § 115.

c) Le lâmadh prenait quelquefois dans la bouche des Syriens occidentaux une prononciation emphatique ܠܐܗܐ ܠܐܗܐ. Cette prononciation dans le mot alâhâ *Dieu*, était empruntée de l'arabe *allah;* mais dans les mots syriaques, elle avait lieu lorsque deux lâmadh se suivaient sans être séparés par une voyelle pleine, comme ܡܠܠܝܢ *mallin;* c'est un tort, dit Barhébræus, car, suivant la grammaire on devait faire entendre deux articulations distinctes, *mal'lin;* les Orientaux qui avaient conservé le redoublement n'étaient pas entraînés à faire cette contraction, et ils prononçaient *mallᵉlin* [3].

Dans d'autres cas, au contraire, il était très faible et faisait entendre un son mouillé, comme chez nous le double *l* dans

כשר et ישר être *droit, juste* n'est pas immédiat. On doit supposer les intermédiaires עשר et אשר, v. plus loin § 31. Que la racine אשר avait autrefois le même sens, c'est ce qui résulte notamment de Isaïe 1, 17; 3, 12; 9, 15; de même ܫܝܫܐ *vieux* comparé avec יָשִׁישׁ suppose un intermédiaire, comme ܥܬܝܩ.

1. V. plus loin § 117 et 172, 7°.

2. Sur le riš aspiré en hébreu v. *Manuel du lecteur*, p. 151 et 187 et *Die dikduke Ha-te amin des Ahron ben Ascher* par MM. J. Baer et H. L. Strack. Leipzig 1879, p. 7, § 7.

3. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 194, l. 13; Abbé Martin, *Syriens orient. et occident*, p. 375; J. Derenbourg, *Manuel du lecteur*, p. 208.

certains mots; il devient alors quiescent ou tombe, v. les verbes ܢܦܠ et ܫܩܠ, § 217 [1].

d) Noun se signale en syriaque par sa faiblesse, il se maintient difficilement à la fin de la syllabe, § 110*a*, tandis que d'autres dialectes tels que le mandéen et l'araméen biblique se servent volontiers de cette nasale pour décomposer une lettre redoublée, § 117.

Comme nasale, il permute suivant les dialectes avec l'autre nasale mim, notamment dans les terminaisons du pluriel (comp. Esra לְהוֹם *à eux*, Daniel לְהוֹן); comme palatale, il permute avec lâmadh et quelquefois avec youdh, voyez § 35*b*. Que l'articulation nasale *gn* n'était pas absolument inconnue aux Syriens, c'est ce que prouve la forme ܫܓܢܝ *šagni* à côté de ܫܢܝ *šanni*.

23. Les trois consonnes ܬ ܛ ܬ sont les dentales explosives; les deux premières appartiennent aux muettes aspirables, voyez chap. 22. Leur facilité à s'aspirer leur enlevait de leur force détonante et elles ne répondaient plus exactement à la prononciation des mêmes consonnes en grec.

a) Le dâlath est rendu par le delta grec et réciproquement, mais le tau grec que Barhébræus appelle un dâlath dur, est exprimé par le ṭeth, tandis que le ܛ est représenté par le θ grec, ainsi : ܦܛܪܘܣ Πέτρος, ܬܐܘܡܐ Τιμόθεος [2]. Le *t* latin était transcrit de la même manière, ainsi ܩܛܢܛܘܪܝܘܢ *centurio* [3]. Cette aspiration dont était entaché le taw dur syriaque aux oreilles d'un Grec se trahit notamment dans le nom Θωμᾶς = ܬܐܘܡܐ *jumeau* avec taw dur, lequel passe ensuite dans la version syriaque avec un taw aspiré ܬܐܘܡܐ Jean 20, 24.

Le thêta grec tenait donc le milieu entre le taw dur et le taw aspiré syriaques. Le mot ܬܚܡܐ *armée* = τάγμα fait excep-

1. L'écriture ܐܫܩܠܬ *tu as retiré*, avec aleph, n'indique pas un affaiblissement du lâmadh, mais un pa'el, v. p. 57, note 1 ci-après; à l'exemple de Castelli, dans son *Lexicon*, ajoutez Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 1, l. 8.

2. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 207, l. 22, 208, l. 17, 212, l. 6; II, p. 37, l. 15; c'est ce qui faisait dire à Barhébræus (I, p. 212, l. 7) que le taw n'avait aucun équivalent en grec.

3. M. Renan a judicieusement observé que les mots latins se transmettaient en syriaque par les Grecs et recevaient la prononciation propre à ceux-ci. V. *Éclaircissements tirés des langues sémitiques sur quelques points de la prononciation grecque*, Paris 1849, in 8°, p. 17.

tion à cette règle et dénote une importation qui remonte loin; de même le mot ܫܟܠܐ *cadavre* avec *d* dur = σκελετόν, comp. ܦܬܓܡܢܝܐ = Γεθσημανεῖ, ܦܓܪܐ = σῶμα, ܦܘܕܓܪܐ = ποδάγρα.

b) L'aspiration qui dans le groupe sémitique affecte les muettes sourdes et sonores, est tout euphonique[1]; mais il est vraisemblable qu'elle succéda, en la supplantant, à celle qui à l'origine avait une valeur étymologique. Ainsi les racines ܥܡܕ ܩܕܫ devaient avoir un dâlath dur, comme en hébreu et en arabe עמד קדש דבר عمد قدس دبر; mais d'autres, comme ܐܚܙ ܙܘܪ, avaient un dâlath aspiré, comme en arabe اخذ بذر ذبح, lequel en hébreu est devenu spirant et a passé en zaïn אחז בזר זבח[2].

c) Le taw subit les mêmes modifications. Les racines ܫܒܬ ܟܬܒ ܦܬܠ ܬܡ avaient un *t* dur, comme en hébreu et en arabe: שבת כתב פתל תם سبت كتب فتل تم; mais ܬܠܬ ܚܕܬ ܡܫܠ avaient un taw aspiré comme en arabe ثلث حدث مثل, lequel devient chuintant en hébreu : שלש חדש משל. Cette prononciation chuintante n'était pas inconnue au syriaque, comp. ܬܪܟ *laisser;* elle explique le pluriel ܢܫܐ femmes (נָשִׁים) du singulier אִשָּׁה ܐܢܬܬܐ, lequel se retrouve encore dans l'arabe نِسوان à côté du sing. أُنْثَى.

Cette triple prononciation du taw, dure, aspirée, chuintante est parfaitement distincte dans le dialecte syriaque, parlé encore aujourd'hui à Ma'loula au nord de Damas[3]. Mais elle n'avait pas pris d'extension en syriaque, car les grammairiens n'en parlent pas.

1. Ainsi en allemand *p* et *t* se sont aspirés en *b* et *d*, et par contre, *b* et *d* se sont endurcis en *p* et *t*.

2. L'araméen ד se prononçait autrefois ז comme dans les autres langues, ainsi qu'en témoigne l'inscription de Carpentras et le syriaque ܐܠܟ où ܐ devant ܟ est peut-être le démonstratif (ذ), comme en grec on dit avec l'article ὁ ἡ ὀεῖνα. En mandéen la prononciation oscille entre ד et ז (Nœldeke, *Mand. gram.*, p. 43). Ainsi en Saho *d* peut être dur, aspiré ou spirant dans un même mot, suivant les dialectes. V. Reinisch dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 417.

3. V. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXI, p. 183 et suiv. et notre notice dans le *Journal Asiatique*, année 1879, 1er sem., p. 466. On serait tenté d'expliquer par une prononciation semblable un point placé quelquefois au milieu du taw dans la massore karkaphienne et un double point horizontal placé sous le taw dans certains manuscrits nestoriens, comme celui de l'édition de Bar'ali par M. Hoffmann.

d) Le ṭeth pouvait aussi s'aspirer suivant l'étymologie. Il était dur dans des racines, comme ܛܥܡ – ܛܥܡ ܛܥܡ לקט קטף لقط قطف طعم, il était aspiré ou spirant dans d'autres comme ܛܦܪܢܐ ظُفْر צִפֹּרֶן *ongle*, ܛܒܝܬܐ ظَبْيَة צְבִי *gazelle*, ܢܛܪ נצר نظر ou ܚܦܛ חפץ حفظ *observer, prêter attention*. Ainsi une même racine syriaque peut avoir les sens de deux racines hébraïques ou arabes, comme ܛܠ = ظل טל *rosée* ou ظل צל *ombre*. Tandis qu'en hébreu cette aspiration passait en sifflante, en syriaque elle disparaissait.

24. Les sifflantes sont les dentales continues par excellence : ܣ ܙ correspondent aux muettes ܬ ܕ qui en s'altérant permutent avec elles, voyez ci-dessus § 23 et plus loin § 35 *b*.

a) Les sifflantes permutent également avec les gutturales, en s'aspirant; nous en verrons plusieurs exemples sous le chapitre suivant § 36 *b*. En syriaque, il faut distinguer dans les racines deux espèces de ṣâdhé : le premier pur se trouve dans les racines ܨܒܐ ; ܨܦܪ ; ܨܦܪ ; ܨܡܚ ; ܨܦܐ ; ܨܦܢ etc. qui ont également en hébreu et en arabe un ṣâdhé ou un ṣâd; le deuxième aspiré apparaît dans des racines comme ܨܥܝܢܐ ; ܨܥܝ, qui ont bien un ṣâdhé en hébreu חמץ מצה צמד, mais en arabe ont un dâd ضمد مضى حض. Le premier se maintient intact, mais le deuxième s'est souvent altéré en *'é*, comme ܥܢܐ *troupeau* צאן ضان, ܥܝ *être malade* מרץ مرض, ܐܪܥܐ *terre* ארץ ارض. Il peut même arriver que *'é* naturel et *'é* venant de ṣâdhé se trouvent dans des racines différentes qui affectent la même forme, comme ܪܥܐ = רעה رعى *paître* et ܪܥܐ = רצה رضى *être satisfait*, ܪܒܥ = רבע ربع *être carré* et ܪܒܥ רבץ ربض *être accroupi*. D'autrefois ces deux espèces de *'é* se rencontrent dans une même racine : dans ce cas, le premier s'affaiblit devant celui qui suit et passe en aleph, comme ܐܥܠܥ *côte* צֵלָע ضِلْع, ܐܥܦܐ *double*[1] ضِعْف (peut-être aussi צָעִיף *voile double?*), ܐܪܥ *rencontrer* ערץ عرض.

1. Sic Ewald, *Lehrb. d. hebr. Spr.*, p. 145. Les mots ضعف ضعيف ضعف sont de formation secondaire. Les sens de *doubler* et *être faible* que contient la racine arabe s'expliquent par cette raison que *doubler* est aussi *diviser, plier en deux*. Les diverses racines qui ont le premier sens renferment aussi le second, comme كِفْل *double* et *partie*, صعّ *soustraire* et *doubler*, ثنى *plier* et *doubler*.

L'arabe أفعى *serpent* est une forme araméenne correspondant à l'hébreu צֶפַע, tandis que le syriaque ܐܦܥܐ *hyène* = צָבוּעַ. En néo-hébreu צבוּע per-

b) La sifflante naturelle semkath se retrouve dans les mêmes racines des langues sémitiques telles que : ܣܓܪ اسر ستر سجد אסר סתר.

c) La chuintante ܫ n'est qu'une forte aspiration de semkath [1], avec une valeur différente dans les racines, ainsi : فرس *étendre,* فرش *briser.* Mais, si en arabe les consonnes gardent leur aspiration première, dans le groupe sémitique du nord, elles la perdent dans le sens étymologique, comme nous l'avons vu pour les muettes : le šin se rapproche alors de la prononciation du semkath et devient un sin en hébreu ; en araméen, la fusion est complète et on ne distingue plus le sin du semkath, de sorte que فرش devient en hébreu פרש et en syriaque ܦܪܫ, comp. ܥܣܪ ܫܢܝ ܫܒܥ عشر شنى شبع עשר שנא שבע. La nuance qui distinguait le sin du semkath finit par disparaître, en hébreu même, où un mot est écrit quelquefois par l'une ou l'autre lettre indifféremment. Ce fait se présente aussi dans les inscriptions de Palmyre (Nœldeke, *Zeitschr. d. D. M. G.* XXIV, p. 95) [2].

Mais à l'aspiration étymologique disparue, succéda en hébreu et en araméen une aspiration euphonique, de sorte qu'un semkath primitif devient souvent de cette manière un šin. Ainsi s'explique comment des racines qui ont un sin en arabe, ont un šin en hébreu et en syriaque comme : ܩܕܫ ܫܠܡ قدس قسا سلم קדש קשה שלם. Mais il est digne de remarque que cette aspiration ne s'est pas généralisée et que la sifflante s'est maintenue dure dans quelques racines, comme nous l'avons dit plus haut. Le rapport entre ces langues est donc celui-ci : س = ס ש

mute avec אפעה dans le sens de *serpent.* La théorie de M. Bernard Fischer dans la nouvelle édition du *Lexicon* de Buxtorf, p. 783, d'après laquelle *'é* serait primitif, mais se serait affaibli en spiritus lenis et aurait passé ainsi en sifflante, n'est pas soutenable en face de l'arabe ; du reste cette sifflante devrait être semkath ou šin, mais non pas l'emphatique ṣâdhé.

1. L'aspiration de šin résulte de ce fait, qu'il est quelquefois transcrit en grec par un χ (v. Renan, *Éclaircissements tirés des langues sémitiques,* p. 10) et qu'il peut venir de gâmal ou de taw fortement aspirés § 23*c* et 39*g* ; c'est pourquoi Barhébræus l'appelle une sifflante bâtarde (*Œuv. gr.*, I, p. 196, l. 20).

2. Par suite de cette confusion de sin avec semkath, cette dernière consonne a disparu en arabe et son signe a représenté le sâd qui correspond au ṣâdhé hébreu et araméen.

ou ش, ש = ش, ש — س[1]. Ce rapport une fois établi s'est maintenu d'une manière fixe : les mots araméens qui ont un šin passent en arabe avec un sin, comme כְּנִישָׁה[2] *église* devient en arabe كَنِيسَة, *prêtre* قسيس.

Le grec n'a qu'une sifflante pour exprimer les sifflantes syriaques, c'est le sigma qui lui même est rendu par le semkath, comme φιλόσοφος, mais dans les noms sémitiques qui avaient un šin, celui-ci reparaît comme dans Ἰησοῦς Σίμων Σιλᾶς .

d. Nous avons vu plus haut § 23*c*, que la prononciation chuintante du taw dégénérait en šin; en sens inverse, les Nestoriens donnaient au šin la prononciation forte du gim arabe, quand il précédait une des muettes sonores dures ج ; § 39*g*[3].

25. *Des labiales.* Les labiales comprennent les quatre consonnes réunies par les grammairiens sous le mot mnémotechnique . Les deux explosives ب et ف appartiennent aux muettes sujettes à l'aspiration euphonique ; les deux autres sont naturellement aspirées ou continues. La prononciation du waw est tellement voisine de la voyelle *ou-o*, que cette consonne passe facilement en cette voyelle § 106 et la voyelle au contraire se consolide quelquefois en waw. Mais cette affinité n'est pas exclusivement propre au waw : elle s'étend aux autres labiales, par suite de l'affaiblissement, auquel les consonnes sont si exposées en araméen. Nous aurons souvent occasion, en traitant des formes, de constater la prédilection des labiales pour la voyelle *ou*; les noms propres y sont eux-mêmes assujettis, πάμφιλος. Une conséquence de cette affinité est la confusion de ب et ف aspirés avec la voyelle *ou* ou *a* qui précède, formant une diphthongue *au* avec cette dernière; dans le ب n'était plus sensible chez les Nestoriens, qui prononçaient ب et ف comme le waw d'une diphthongue dans etc. (Barhébr., *Œuv. gr.*, I, 206, 12,

1. V. M. Philippi dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 30.

2. En syro-palestinien v. Land, *Anecd. syr.*, IV, p. 217.

3. V. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 196, l. 20; comp. Nœldeke, *Neusyr. Gramm.*, § 27; cette prononciation est également mentionnée par Sa'adia dans le passage cité par M. J. Derenbourg, *Manuel du lecteur*, p. 209; comp. aussi Wright, *Catalog. of the syriac manusc.* 104*a*, l. 4 et 5.

II, 40). Cette prononciation vicieuse se retrouve en néo-syriaque (Nœldeke, *Neu-syr. Gramm.*, § 23). Les Jacobites se défendirent mieux contre une altération aussi forte, mais ils décèlent aussi une tendance analogue[1]. Il est de règle que dans les noms formés par réduplication d'une racine géminée, le ܬ ou ܦ seconde radicale se confonde avec la voyelle de la première. V. § 110 *e*.

a) Beth et pé durs n'avaient pas conservé la même force explosive qu'en grec. En fait, le pé syriaque était l'équivalent du bêta grec, comme le remarque Barhébræus[2] et son observation est confirmée notamment par la forme γαζβαθᾶ de ܓܙܒܬܐ, Jean, 19, 13[3]. Cependant en général *bêta grec* est rendu par *beth syriaque,* comme le πι par le *pé* dur, quoique le πι eût une prononciation beaucoup plus forte[4]. Le φ était aussi exprimé par un pé syriaque, ce qui devait nécessairement susciter de l'embarras à un Syrien. Dans sa propre langue, nul n'a besoin d'un signe pour connaître la prononciation dure ou aspirée d'une lettre, mais dans un mot étranger une distinction était nécessaire. Comme le pé syriaque aspiré correspondait bien au φ, on songea à distinguer le πι. Les Syro-Palestiniens ressentirent

1. Comp. ܒܨܦܐ ou ܨܦܐ *fuseau*, Bar Ali, éd. Hoffmann 45, 90, en hébreu חבל et חול *avoir les douleurs de l'enfantement*, חור *trou* ܚܘܪܐ *caverne* v. חפר *creuser*, שול et שבל *traîne de robe* v. שפל *descendre bas*, comp. ar. سَوِلَ سبل et سبل, ذبل et ذيل.

2. *Œuv. gr.*, I, p. 212, l. 5, II, p. 37, l. 15.

3. Barhébræus, id. p. 206, l. 19, veut que la forme primitive soit כפיפתא ce qui ne paraît pas justifié.

4. V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 375 et suiv., *Josephi Accurensis. gr. syr.*, p. 108; Merx, *Gr. syr.*, p. 73; G. Hoffmann, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 746. La prononciation emphatique du π grec explique la présence de l'emphatique ܛ au lieu de taw dans le réfléchi ܐܬܬܝܡܬ, formé du grec πεῖσις ; la distinction que les grammairiens établissent entre ܐܬܬܝܡܬ et ܐܬܬܝܡܬ (Jacques d'Edesse, *Epistola de orthogr. syr.*, éd. Martin, ܝ, l. 22; éd. Philipp, ܥ, l. 20; Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 38, l. 20) n'a rien de primitif.

La différence de la prononciation du πι grec avec celle du pé sémitique remonte haut, car on en trouve trace dans les psaumes alphabétiques 25 et 34, où le pé sémitique a sa place ordinaire et le pé emphatique, la dernière place. L'éthiopien a aussi un pé de provenance grecque. V. Dillmann, *Ethiop. Gr.*, § 28.

plus tôt le besoin de créer une lettre spéciale pour le πι; ils lui donnèrent la forme d'un ܦ renversé, v. pl. 2, col. 5 et ci-dessus p. 11. En dehors des mots grecs, ce pé renversé est souvent usité pour le pé redoublé dans les mots syriaques[1].

b) En Mésopotamie, cette nécessité ne s'imposa qu'avec le développement que prirent les études grecques au VIe et VIIe siècles. Aussi est-ce dans la deuxième moitié de ce dernier siècle que Jacques d'Edesse[2] songea à inventer une type pour le pi grec, en même temps qu'il créait ses voyelles intercalées (v. pl. 3, spécimen III). Dans l'édition des œuvres de Barhébræus par M. l'Abbé Martin l. c., cette lettre a de l'analogie avec le ܡ hébreu, mais d'après un manuscrit de Londres, cité par M. Wright dans ses *Fragments of the syriae grammar of Jacob of Edessa*, p. 1, col. a, elle ressemble au delta grec majuscule Δ. C'est aussi la forme du quatrième des huit signes que M. Land a trouvés dans un manuscrit de Londres et qu'il a publiés dans la *Zeitschr. d. D. M. G.* XXII, p. 550 (v. notre pl. 3, spécimen VI); mais comme ce signe paraît être celui de *i* bref, cette similitude est sans doute de pur hasard.

c) Le type inventé par Jacques d'Edesse pour le pi grec n'eut pas d'ailleurs meilleur sort que ses voyelles et il n'en reste pas trace dans les manuscrits. Il faut sans doute attribuer cette malechance au développement du système des points diacritiques qui eut lieu vers cette époque dans la massore karkaphienne, et qui remplaça avantageusement ces types difformes. Le pi grec fut donc finalement indiqué par un point diacritique. Les Orientaux se séparent dans cette notation des Occidentaux; ils superposaient à ce pé deux points, un seul point marquant le pé dur syriaque, et un point inférieur le pé aspiré; les Occidentaux donnèrent un point inférieur au pé

1. V. Land, *Anecdota syriaca*, IV, p. 214. Ce fait témoigne du maintien en syro-palestinien du redoublement des consonnes qui avait disparu en mésopotamien occidental, mais s'est conservé dans le dialecte syriaque de Ma'loula. V. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXI, p. 183 et suiv. et notre notice dans le *Journal Asiatique* 1879, 1er sem., p. 464. Selon M. Land, ce fait prouverait encore qu'en dehors du redoublement, l'aspiration du pé s'est généralisée en palestinien.

2. V. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 194, l. 23 à 27.

syriaque aspiré, un point intérieur au pé syriaque dur et un point supérieur au pi grec [1].

Chapitre V.

Des consonnes dans la composition des racines.

26. L'étude des racines syriaques comparées avec celles des autres langues sémitiques et surtout de l'arabe nous fait remonter jusqu'à l'âge le plus ancien, où le syriaque n'avait pas encore subi dans ses éléments les profondes altérations qu'il décèle à l'époque où il devient langue littéraire.

Sous le chapitre précédent nous avons constaté, surtout à l'aide de rapprochements, les modifications qui s'étaient introduites dans la prononciation des consonnes syriaques et hébraïques. Cette thèse est aussi confirmée par l'examen des lois qui président à la composition des racines. En effet les muettes apparaissent comme les premières articulations qui expriment l'idée simple et naturelle, les aspirées ou sifflantes au contraire sont les articulations secondaires qui expriment les nuances ou les sens dérivés : ܙܟܝ *être pur,* ܙܟܐ *être victorieux* (v. *Lexicon Castelli* sous ܙܟܝ). ܦܬܚ *ouvrir,* ܦܨܚ *fendre,* ܚܬܡ *imprimer,* ܨܒܥ *teindre.* Dans un groupe de racines, comme ܙܒܚ *égorger,* ܙܒܚ *immoler en sacrifice,* ܙܒܚ *sacrifier à une divinité, la célébrer,* où il y a une gradation bien marquée, on admettra en ce qui concerne ܙܒܚ que l'arabe a conservé la prononciation primitive aspirée ذبح qui se reflète dans l'hébreu זבח. On pourrait multiplier les racines de cette espèce : ܙܪܩ *repousser, chasser,* d'ou ܙܪܐ *disperser* (זרה), ܙܪܥ *retrancher,* d'où ܙܪܥ *réserver, consacrer* (נזר); ainsi ܨܦܪ *éclairer, fendre la nue* s'explique par l'aspiration du ܨ de ܦܪܨ *fendre;* de la même manière, ܚܢܩ *étrangler* devient ܚܢܩ *suffoquer,* ܣܟܪ *fermer,* ܨܟܪ *crier,* ܨܟܪ *écorcer* deviennent avec des nuances de sens souvent difficiles à saisir, ܣܟܪ ܨܟܪ. En principe donc une muette passe en la muette plus faible de même organe, au moyen de l'aspiration.

27. Un degré d'aspiration de plus et une palatale passe en la gutturale ʿé qui en est très proche voisine; ܥܪܩ *tordre,* ܥܪܩ

1. V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 417; *La Massore chez les Syriens*, II° partie, p. 202, 203; Wright, *Catalogue of syriac manusc.*, p. 111*a*, et Barhébræus, I, p. 242, l. 10 et suiv.

filer, ܥܛܐ *cacher,* ܥܛܐ *ensevelir,* ܥܛܦܐ *épaule,* ܥܛܦ *se couvrir* (les épaules), ܥܛܐ *scruter,* ܥܛܐ *chercher, vouloir*[1].

Le *ʿé* s'abaisse ensuite facilement jusqu'au spiritus lenis, comme : ܚܢܐ *serrer,* ܐܣܪ *lier.*

28. Un effet contraire est l'endurcissement d'une aspirée ou le renforcement d'une lettre faible pour exprimer un sens énergique, comp. ܚܢܐ (ܚܢܘ) *presser,* ܚܢܟ *bander, panser,* ܢܛܪ *puiser* (de ܢܛܪ *pendre*), ܐܫܦ *verser,* ܐܫܦ *troubler* (en puisant trop), ܫܗܐ *désirer* (ܫܗܐ), ܨܒܐ *vouloir,* ܐܙܥ *être petit,* ܙܥ *mépriser* (regarder comme peu de chose). Quelquefois ce renforcement n'est qu'euphonique, ainsi dans ܒܣܡ *rire,* comparé avec ضحك צחק, la première radicale devrait être *ʿé,* voyez § 24 *a,* mais à cause de la gutturale qui suit, *ʿé* s'est changé en la palatale voisine gâmal[2].

29. Les continues s'associent, soit entre elles, soit avec les explosives pour composer toute la série des racines qui, à la suite de l'idée mère, rendent les nuances, les sens secondaires et les sens dérivés qui forment le troisième degré dans l'échelle des dérivations. Les liquides et les sifflantes sont les plus malléables et se prêtent à des combinaisons multiples avec les autres consonnes. Mais ces combinaisons ne naissent pas de la simple juxtaposition des lettres appropriées au sens, mais d'une agglutination dans laquelle les articulations se modifient suivant les lois de l'euphonie : une emphatique appelle une emphatique, une sourde suit une sourde, une sonore est attirée par une sonore, toutes les fois que l'association de deux consonnes de qualité différente serait choquante à l'oreille. Ainsi les groupes ܒܛ ܒܕ ܨܛ ܒܙ ܒܓ ܒܟ sont possibles étymologiquement, mais en araméen ils sont évités et ne se rencontrent guère. L'euphonie s'attaque même aux groupes de consonnes qui n'ont rien de dur et elle est la cause des permutations qui s'observent dans

1. Ainsi en néo-hébreu דקדק ayant pris le sens de *discuter minutieusement,* ce radical est devenu דערק dans le sens de *diminuer.*

2. Par une cause semblable le ʿ de ܐܪܥܐ *terre,* mot composé de lettres faibles, se change en qof dans certain dialecte araméen, où on trouve ארקא. Ainsi ܥܨܐ *bois* se compare avec hébreu עץ, araméen אָע, arabe عِضاه, d'autant mieux que l'idée de dur qui est l'idée première de bois, est exprimée par les deux racines عصى et قسا (comp. صلب *dur* et *bois pour crucifier,* אִילָן *arbre* de איל *être dur* et *fort).*

les langues congénères ou dans leurs dialectes. Ces permutations feront l'objet du chapitre suivant.

30. Chaque lettre ayant sa valeur propre ne peut se trouver deux fois dans la même racine; les racines géminées s'expliquent par l'assimilation des deux dernières radicales. D'autres exceptions à cette règle s'expliquent, soit par le redoublement partiel d'une racine faible, soit par des permutations, soit par la chute d'une radicale faible, ainsi : ܫܒܫ *être épais* ou שבש *être entremêlé* se retrouve en arabe sous la forme شاب ou شبث, ܚܘܪ *entourer* se compare avec ܟܘܪ *rouler*, ܐܫܬܡܫ *servir une divinité* vient de שמר *la garder*, ܐܝܬ *convenir* de ܐܝܬ *être égal*. On remarquera que la disparition des éléments faibles d'une racine est facilitée par la tendance d'une telle racine à se redoubler, ainsi בבה *trou, porte* (باب), se ramène à la racine בוא *entrer*. De cette manière, on comprendra la formation de noms anciens d'animaux, de plantes et d'outils, comme : ܥܟܒܐ *araignée*, ܣܘܣܐ *cheval*, ܫܫܐ *mite*[1], ܩܩܐ *pélican*, ܙܘܢܐ *ivraie*, ܬܘܬܐ *mûrier*, ܫܢܝܢܐ *créneaux*, ܣܣܐ *clou* etc., comp. en hébreu צִיץ חָח וִיז יָן. Quant aux formes comme ܣܢܝܢܐ ܣܢܝܢܐ ܣܣܐ ܣܢܝܢܐ etc., voyez ci-après § 110 *e f*.

31. On se rendra compte du jeu des consonnes dans la composition des racines, si, prenant une idée avec ses sens secondaires et dérivés, comme : *être dur, lier, bander, serrer, opprimer, être ferme, droit, juste, heureux* etc., on groupe les nombreuses racines qui donnent ces sens : 1° קשר *être dur* et *lier*, ܩܫܐ *être dur*, ܩܦܐ *être gelé*, ܩܦܐ *être glacé*, ܩܦܐ *glace*, קשב *fixer les yeux* ou *l'esprit*, כשר *être droit, juste*; 2° ܟܦܐ *presser*, ܟܦܐ *comprimer*, ܟܦܐ *bander*, ܟܦܐ et ܟܦܐ *serrer*, עטר *ceindre, couronner*, ܟܫܐ *être dur, difficile*, ܟܫܐ *être opiniâtre*, עשר *être noble et riche*; 3° ܣܦܐ *cerner*, ܣܦܐ et ܣܦܐ *presser*, ܣܦܐ *entourer*, ܣܦܐ *l'emporter*, ܣܦܐ *sevrer*, ܣܦܐ *contenir, empêcher*; 4° ܐܫܪ *lier*, אשר *marcher droit et ferme, imprimer une trace, être heureux*, ישר *être juste*, ישב *se fixer* etc.; 5° ܐܝܪ *lier*, ܐܝܪ *comprimer*; 6° ܐܝܪ *être solide*. Ces racines que le sens rapproche les unes des autres, peuvent sans doute s'expliquer par des modifications successives des articulations : la

1. Le mot ܣܘܣܐ *cheval* est considéré comme un mot étranger par quelques savants, v. Nœldeke, *Mand. gramm.* p. 147. Il en est peut-être de même du mot ܫܫܐ comp. ܫܝܫ, hébreu עָשׁ.

palatale qof passe en la gutturale ʿ § 27, celle-ci s'affaiblit en aleph, aleph lui-même se consolide en youdh ou tombe et disparaît, de sorte que la racine קשר peut en dernier lieu devenir שר ou avec renforcement de la sifflante צר [1]. La deuxième radicale, šin, peut permuter avec une autre sifflante plus faible ou plus forte, se fortifier en la muette dentale ܬ ou ܛ après une emphatique. La troisième radicale, la liquide *r*, permute avec la deuxième qui est une consonne faible ou s'aspire, et en s'aspirant s'affaiblit, ou se consolide, suivant les exigences du sens, en une gutturale ou autre consonne. Cette grande latitude dans l'échange des consonnes, on peut l'accepter sans crainte pour la formation des racines, car la faculté du langage agit en pleine liberté sur le vaste champ où elle se meut, mais on ne saurait, sans confusion, la transporter dans le domaine des permutations euphoniques. Là tout doit être nécessairement limité par les lois d'une comparaison étroite et précise.

On pourrait de cette manière distinguer un certain nombre de racines principales autour desquelles se grouperaient une foule d'autres voisines par le sens et la forme. Partout on verrait la langue associer les sons forts aux sons faibles et agir en toute indépendance, sans autre restriction que le principe de la trilittérité dans lequel la racine est renfermée en sémitique. Vouloir remonter plus haut et chercher une couche primaire où la racine n'aurait eu que deux consonnes, c'est tomber dans l'arbitraire [2]. Si la faiblesse dont les racines sont entachées

1. Pour le passage de qoph en ḥeth, voyez ci-après § 33*d*.

2. M. Merx, *Gramm. syr.* p. 144 et suiv. compare l'éclosion des langues sémitiques à la pousse d'une plante. Le germe, dit-il, donne naissance à la racine qui produit la tige d'où sortent les feuilles; de même un germe bilittère engendre une racine trilittère qui elle même engendre les radicaux. Cette comparaison est évidemment mauvaise, car la tige sort du germe aussi bien que la racine. Mais comment comprendre ces deux états successifs de la bilittérité et de la trilittérité? Une racine n'est qu'une analyse, une abstraction fictive, dont la réduction aux consonnes seules a pu se présenter facilement à l'esprit des Sémites, aux yeux desquels les consonnes sont les éléments constitutifs des mots (ܐܘܬܝܘܬܐ ܐܣܛܘܟܣܝܘܢ στοιχεῖα), tandis que les voyelles n'en sont que les accidents qui les mettent en jeu (ܢܨܦܬܐ *pulsations*). Mais une racine suppose nécessairement un mot, comme une analyse suppose un composé; on se demande donc par quel phénomène linguistique, l'état bilittère serait devenu trilittère.

vient souvent de la dernière radicale, elle est souvent aussi occasionnée par la deuxième ou la première, comme dans les racines concaves ou celles pé-aleph, comp. نقز *sauter* avec صدا, رسم *marquer* et وسم etc.

Quelques mots sont, il est vrai, monosyllabiques, et la tendance qu'ils affectent à prendre la forme trilittère n'a peut-être rien de primitif[1], tels sont par exemple : يد *main*, سمو *nom* etc.; mais ce ne sont là que des exceptions qui ne préjugent en rien la question. On rencontre également quelques rares quadrilittères, qui ne s'expliquent pas par le redoublement d'une racine faible ou d'une radicale, et qui témoignent de la puissance créatrice d'une langue, mais le principe de la trilittérité n'en domine pas moins tout le groupe sémitique.

Chapitre VI.

Des permutations euphoniques des consonnes.

32. Dans le chapitre précédent, nous nous sommes reportés vers le premier âge du sémitisme où les diverses ramifications en lesquelles il se divise, n'existent pas encore. Nous arrivons maintenant à la deuxième période : chaque rameau suit sa voie propre et se subdivise à son tour en dialectes ; les racines sont définitivement constituées, elles se prêtent encore aux besoins linguistiques, prennent de nouveaux sens dérivés ou figurés, mais les changements de forme qui se manifestent alors sont surtout euphoniques.

Suivant la nature des lieux ou la condition sociale des peuples, les articulations sont entraînées dans la voie de l'aspiration, comme nous l'avons déjà constaté sous le chapitre IV, pour le groupe sémitique. C'est à cette cause que sont dues la plupart des permutations que présente le syriaque, comparé dans ses dialectes ou avec les autres langues congénères et que nous nous proposons d'examiner ici.

Cette question que M. Renan avait posée *(Histoire générale des langues sémitiques*, 4e édition, p. 97 à 99) est loin d'avoir reçu sa solution par la comparaison de M. Merx que celui-ci aurait dû laisser de côté.

1. Sic Nœldeke, *Mandaische Gramm.* § 87, contra Ewald, *Lehrb. der hebr. Spr.* p. 380 et 389, v. ci-après 2e partie, chap. IX.

La même cause engendre des altérations encore plus profondes, telles que la chute ou l'absorption d'une consonne; mais comme ces phénomènes sont intimement liés à la composition de la syllabe, c'est-à-dire aux rapports entre consonnes et voyelles, les permutations euphoniques seront étudiées en premier lieu. Dans le chapitre suivant nous parlerons seulement des métathèses ou transpositions des consonnes.

33. Si on excepte aleph, deux gutturales ne se suivent pas dans les mots. Des groupes, comme ܚܥ ܚܢ ܚܬ, sont cependant possibles, mais dans le dialecte occidental de Syrie, le *'é* s'affaiblit et se prononce comme un aleph [1].

a) Aleph se consolide en hé dans ܗܥܬܐ *troupeau de porcs* comparé avec ܐܥܬܐ *troupeau de chameaux,* إبل, ܐܚܐ *être honteux* באש, ܗܢܐ *buisson* אָטָד; quelquefois en *'é* comme ܥܬܢܐ *azur* (قتأ) et ܥܬܢܐ. En sens inverse *'é* s'affaiblit en aleph dans ܐܥܢܐ *plomb,* hébreu עֹפֶרֶת, ܐܢܐ *courge,* arabe قرع; il permute avec ḥeth dans ܚܨ *embrasser,* hébreu et néo-syriaque חבק.

34. Les palatales permutent facilement entre elles : ܐܚܐ et ܐܚܨܐ *rayon,* ܩܫܬܐ *arc,* ܩܫܬܐ *sagittaire,* ܨܪܨܐ ou ܨܪܥܐ *mortier* (rac. ܨܪ), ܚܪܨܐ *rat,* hébreu עכבר, ܩܝܪܝܬܐ *soufre,* hébreu et syro-palestinien גָּפְרִית, ܙܓܘܓܝܬܐ *verre,* hébreu זְכוּכִית.

a) La permutation d'une palatale avec la gutturale *'é* que nous avons constatée dans la formation des racines, § 27, est également dialectale, ainsi : ܚܘܪܐ et ܚܘܪܐ [2] *jaune paille* ou *citron* (*Bar 'ali,* édition Hoffmann n° 4046), ܩܕܘܪܐ et ܩܕܘܪܐ *balbutiement* (id. n° 3765), ܡܕܒܪܐ et ܡܕܒܪܐ *désert,* et quelques autres mots dont la prononciation est aussi peu fixe que leur origine est obscure. Comp. aussi ܟܟܐ *bègue,* arabe لكن. C'est par le changement de qoph en 'aïn qui dans les dialectes du nord de la Palestine n'était plus articulé, comme on sait, que s'explique la prononciation du qoph comme aleph dans ces dialectes, dans

1. V. Barhébræus, *Œuv. gr.* I. p. 205 l. 25 et 240 l. 17. Les Hébreux dans ce cas, changent le hé en voyelle, comp. עִיר עֵד, mais les Arabes conservent l'articulation naturelle.

2. Ce mot se compare avec l'hébreu חָרוּץ *or,* par le changement de ṣadhé en *'é,* § 24 *a*; dans ܚܘܪܐ le gâmal vient donc de *'é,* au contraire ܥܪܥܪܬܐ *tempête* est formé d'un radical ܥܪܥܪ *rouler.* Le mot ܚܪܥ *tempête* dans le lexicon de Castelli ne s'appuie sur aucune autorité.

les mots ܩܘܦܐ *amphore*, ܩܘܦܐ etc., si on en croit Barhébræus, *Œuv. gramm.* I, p. 206, l. 24.

b) La prononciation peu différente du kaph aspiré et du ḥeth rauque (§ 21 *a*) explique la possibilité d'une permutation entre ces consonnes. Cette permutation fréquente en néo-syriaque (Nœldeke, *Neu-syr. Gr.* § 20) est plus rare en syriaque, comp. ܐܚܡ et ܐܟܡ *être noir*, ܟܫ et ܟܚܫ *lécher*. Puis la permutation de kaph en qoph rend possible le passage de cette dernière palatale en ḥeth, comp. בִּקֵּשׁ et ܒܚܬ *chercher*, זרח *lever du soleil* et ܫܪܩ dont le premier sens est *être rouge, aurore*[1] (voyez ci-dessus, p. 2, note 1).

c) Le passage d'une palatale en dentale paraît plus difficile; ces articulations se rapprochent cependant en s'aspirant. Le gâmal chuintant ou ǵim arabe, *dsch*, est en effet analogue à un dâlath chuintant. Nous avons vu aussi, § 23 *c*, que le taw par une prononciation chuintante se rapprochait du šin, et § 24 *d* que le šin avait quelquefois la prononciation d'un gâmal chuintant : de cette manière ܐܬܐ *venir* se compare avec ܓܝ, ܓܘܢ *murmurer* avec רגן, ܫܕ *préciser* avec חקק, ܩܦܙ avec ܩܦܙ *sauter*, ܐܫܬܐ *boire* avec ܐܫܩܐ *donner à boire*, ܟܘܫܐ *oppression* avec ܟܘܨܐ etc.[2] Voyez ci-après § 172, 6°.

35. *a)* Les liquides ܠ, ܢ permutent fréquemment. Le syriaque affecte une prédilection marquée pour le son clair ܢ, au lieu de la nasale ܡ qu'affectionnent d'autres dialectes, comp. § 22 *b* et 117, ainsi : ܒܪܐ *fils* = בֵּן, ܬܪܝܢ *deux* שְׁנַיִם etc. ܙܪܚ *lever du soleil* et זרח offrent un exemple de permutation en sens inverse, comp. aussi ܢܓܡܐ et נגינה *musique*, ܪܩܕ et נקד *sauter* — au lieu de ܠ, dans ܐܪܡܠܬܐ *veuve*, hébreu אַלְמָנָה, en sens opposé ܣܦܝܪܐ *saphir* סַפִּיר. ܠ et ܢ se rencontrent dans un pareil échange : ܡܪܓܢܬܐ *perle*, targ. מַרְגָּלִיתָא, ܢܬܠ *il donnera*, hébreu יִתֵּן, ܪܫܥܐ et ܪܫܠܐ *impie*, ܟܠܬܐ et כַּלָּה *bru*.

1. La permutation de qoph et de ḥeth s'expliquerait également par le passage de la palatale en la gutturale *'é* et de celle-ci en la gutturale voisine ḥeth, comp. § 34 *b* et 39, 1.

2. Comp. dans les *Targoums* דלוסקמא à côté de גלוסקמא = γλωσσόκομον *boîte*, en arabe مَتين *solide* et مَكين. Mais il ne paraît pas qu'une palatale permute avec une labiale; il faudrait se garder de rapprocher ܡܬܢܐ *attelage* et ܡܬܢܐ qui appartiennent à des racines différentes, cependant dans l'hébreu אֵיכָה *ici* et l'éthiop. ኬፍ *comment?* le phé vient d'un kaph.

b) La semi-voyelle youdh prend quelquefois le son nasal ܢ. En dehors de la préformante de la troisième personne du futur qui est noun en syriaque et youdh dans les autres langues, on rapprochera ܢܫܦ *déchausser* de יָחֵף *déchaussé*, en hébreu נאה et יאה *être beau* [1].

36. *a)* Les dentales muettes offrent de nombreux exemples de permutation entre elles, en voici quelques-uns : ܢܨ *rumeur* de דִּבָּה (v. ܕܒ *ramper*), ܩܛܠ *tuer* قتل, ܛܝܡ *encenser* עתר, v. § 21 *d*, ܩܫܛ *vérité* קשט.

b) En s'aspirant, ces muettes peuvent devenir sifflantes, v. § 23 *b, c, d,* ܢܩܕ *point* נקד, ܫܪܐ *rester* ترك.

37. *a)* Les sifflantes en sémitique offrent la plus grande variété § 24 *c*, comp. ܢܨ ܢܡ *signe* نص. Quelques permutations sont facilitées par le voisinage d'une consonne de même qualité, comme ܨܕܩ *justice,* hébreu צדק, arabe صدق, ܩܣܡ *divination*, hébreu et syro-palestinien קֶסֶם, ܩܣ et ܩܣ *sort*, בזה *mépriser*, ܨܣ etc.

b) Une sifflante peut s'aspirer et passer en gutturale § 24 *a*; une gutturale peut aussi devenir sifflante, comp. ܡܚܠܦܢ *changeur* arabe صَرَّاف, ܣܗܕ *être témoin* עֵד de ܥܗܕ § 33, ܐܥܪ et ܚܫܟ *être noir*, ܣܪܝ *mutilé* אָחֲרִים חָרוּם, ܣܡܐ *être aveugle* عمى, araméen סַגְוֵר *aveugler* עִוֵּר עַוֵּר [2], ܣܠܩ *étrangler*, ܚܠܩ *torturer*, ܚܙܐ *veiller*, ܥܘܪ *éveiller*.

38. L'aspiration apparaît encore comme la principale cause

1. Comparez les autres exemples cités par Gesenius dans son *Thesaurus* sous la lettre yodh, et qui contredisent l'assertion de M. Merx prétendant que ces deux lettres ne permutent pas, *Gramm. syr.*, p. 199.

2. Il est vrai que dans la plupart de ces mots, on pourrait voir une forme saph'el ou šaph'el contractée par élimination de la gutturale; on pourrait dériver ܚܣܪ de ܚܪ et comparer d'autres formes comme ܫܦܪ *évacuer* de ܦܪ *vide*. Cependant la fusion de la gutturale avec la sifflante ne s'est opérée dans ces cas que grâce à la facilité avec laquelle ces lettres permutent.

Comp. aussi ܫܪܛ *transcrire*, ܫܪܛܐ *écriture*, v. p. 7, שרט שרט *faire des incisions*, avec ܫܪܛ *graver*, חָרֻט *écriture*, Isaïe, 8, 1. Par une permutation ancienne de riš, il s'est formé une racine analogue, سطر qui a aussi le sens d'écrire et a fait souche en arabe; mais en hébreu et en araméen, elle n'a laissé que quelques dérivés, שטר *scribe*, שִׁטֵּר ou ܣܛܪܐ *acte écrit, contrat.*

des permutations des labiales entre elles; mais souvent aussi elles sont dues à un effet contraire de renforcement, comp. ܥܘܦܪܐ *plomb* עֹפֶרֶת, ܥܘܦܪܝܬܐ *soufre* עִפְרִית, ܒܩܥܐ *plaine* בִּקְעָה, ܒܩܥܬܐ *fer* בַּרְזֶל, ܦܘܪܥܬܐ *puce* פַּרְעֹשׁ בְּרַגְּעוֹת (racine éthiopienne **ፈጋዐ** *sauter*), ܦܘܪܣܝܐ *coussin*, néo-hébreu פסדיות وساد, ܦܘܣ et ܐܦܘܣ *mépriser*, ܥܕܢܐ *temps*, targ. זמן, arabe زمن, ܒܘܨܬܐ et ܒܘܨܝܬܐ *fosse*, ܨܡܚ et צמח *germer*, ܨܘܨ *rursùs* (ܨܘܨ *revertere*), araméen תו (pour תוו) et תוך[1] arabe ثُمّ.

Dans quelques dialectes de Syrie, le pé avait dans certains mots une prononciation chuintante qui le faisait permuter avec taw chuintant, ainsi ܦܘܡܐ *bouche* devenait ثُمّ (*Zeitschr. d. D. M. G.*, XXI, p. 193). En sens inverse, les Palestiniens auraient changé le ܬ en ܛ dans les mots ܬܘܪܐ *lieu*, ܬܐ *venir* etc., selon Barhébræus (*Œuv. gr.*, I, p. 206, l. 23).

39. Telles sont les permutations euphoniques qui s'établissent par la comparaison des langues et des dialectes de même origine. Cependant ces prononciations avaient pris dans le parler vulgaire beaucoup plus d'extension : le sentiment de l'harmonie, en vertu duquel une emphatique appelle une emphatique, une sourde attire une sourde, et une sonore une autre sonore, n'agissait plus exceptionnellement mais était devenu une loi dont Barhébræus nous donne les diverses applications dans le chapitre X du quatrième livre de la première partie de ses *Œuvres grammaticales* (éd. Martin, p. 205 à 208; comp. *Gr. métrique*, éd. Martin, p. 39, éd. Bertheau, p. 36). Que ces prononciations n'étaient pas des altérations tardives, mais remontaient haut, c'est ce qui résulte des fragments de la grammaire de Jacques d'Edesse, publiés par Wright (p. ܪ, col. *a*, dans le catalogue des manuscrits syriaques, p. 1170, col. *b*), où cette harmonie des sons est parfaitement établie suivant la division des consonnes en tenues, épaisses et moyennes. Comme elles expliquent souvent les permutations que l'on constate dans la langue écrite, nous allons les résumer succinctement en quelques paragraphes.

1. Cette forme se trouve dans le texte palestinien de Tobie, publié par M. Ad. Neubauer, Oxford 1878 et dénote un dialecte où le pé aspiré se prononçait comme un beth, comparé ci-dessus § 25.

1. ܒ dur[1] était prononcé comme ܦ devant ܬ aspiré, ܟܬܒܐ ܦܬܓܡܐ[2]; dans les mots empruntés du grec où il suivait ܛ, il était prononcé comme ܒ par les Occidentaux qui ne supportaient pas facilement un groupe ܛܒ § 29, comme dans ܛܒܝܬܐ, tandis qu'au contraire ils prononçaient ܒ comme ܛ devant ܨ dans ܛܒܝܐ ܨܒܝܐ. Les Nestoriens prononçaient ܒ comme ܛ devant ܨ, dans ܐܢܛܘܢ par exemple, sans doute parceque l'affaiblissement que cette gutturale avait éprouvé dans leur dialecte, lui avait fait perdre le caractère emphatique que le ḥet avait conservé et qui répondait à celui de qoph.

2. ܨ était prononcé ܦ dur devant ܬ aspiré dans ܦܪܨܐ ܦܪܨܐ ܦܪܨܐ ܦܪܨܐ ܦܪܨܐ ܦܪܨܐ et chez les Nestoriens devant ܛ et ܬ dur, ex. : ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ. En outre ceux-ci prononçaient ܨ comme ܛ dur devant ܨ ; durs et ܕ, ex. : ܛܘܢܨܐ (עכבר) ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ.

3. ܕ se prononçait comme ܛ devant ܬ aspiré et ܦ dur et aspiré, ex. : ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ, et comme ܛ chez les Nestoriens dans ܦܪܨܐ, à cause de l'emphatique qoph.

4. Au contraire ܛ prenait le son de ܕ devant ܨ dur, ex. : ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ, et en outre devant ܨ et ܛ durs chez les Nestoriens, ex. : ܛܘܢܨܐ . ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ.

Les Nestoriens avaient encore d'autres manières de prononcer qui leur étaient propres ; ils articulaient[3] :

a) ܨ comme ܦ dur et ܛ comme ܬ dur devant ܬ aspiré et ܛ dans les mots ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ ; en sens inverse, ܦ comme ܨ devant ܨ aspiré ܛ et ܛ, ex. : ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ, comp. § 25.

b) ܨ comme ܬ dur devant ܬ aspiré ܛܘܢܨܐ ܛܘܢܨܐ.

c) ܬ comme ܨ aspiré devant ܨ dur et ܛ aspiré et dur dans ܛܘܢܨܐ . ܛܘܢܨܐ ; les Occidentaux le prononçaient comme ܛ devant ܨ qui chez eux avait conservé sa force emphatique, ainsi : ܛܘܢܨܐ.

d) ܛ comme ܨ dur devant ܨ dans ܛܘܢܨܐ . ܛܘܢܨܐ, à cause de l'affaiblissement du *p* dans leur dialecte, § 25. Les Occidentaux

1. Sur la distinction des muettes dures et des muettes aspirées voyez le chapitre XXII, ci-après.

2. Comme dans *ac-tus* de *ag-ere*. V. pour la classification des consonnes notre tableau sous le paragraphe 19.

3. Comp. aussi Wright, *Catalog. of the syriac. manusc.*, p. 104 *a*.

prononçaient ܙ comme ܨ dans ܥܡܨܐ *auprès* = צד ; les deux prononciations arabes ضد et صدد expliquent les diverses prononciations syriaques, comp. § 23 *d*.

e) ܙ comme ܠ devant ܨ et ܬ durs dans ܙܝܥܐ ܙܝܥܐ (comp. ܙܝܥ et צדק § 37 *a*), excepté dans ܥܡ ܬ Math. 20, 2 où il était prononcé ܨ de même dans ܥܡܢ ܥܡ Math. 20, 13.

f) ܨ comme ܙ devant ܨ représentant le τ grec, ܐܢܛܝܦܐ, parce qu'ils donnaient à ce ܨ la prononciation emphatique du ܨ syriaque.

g) ܓ comme un *ǵim arabe* devant ܨ ܨ et ܬ durs, comme dans ܓܡܥ, ܓܡܥ, ܓܡܥ, voyez § 24 *d*.

40. Enfin les consonnes emphatiques agissaient sur le timbre des voyelles qui les précédaient ou les suivaient et leur donnaient un son mat et obscur. Envisagées à ce point de vue, ce sont des consonnes assombrissantes dont l'effet est encore sensible en néo-syriaque et en arabe[1]. Le riš partageait cette propriété des emphatiques, et mérite sous ce rapport d'être rangé parmi elles, voyez § 88.

Chapitre VII.

Des transpositions ou métathèses.

41. Les métathèses en syriaque sont, comme en hébreu, plus rares qu'en arabe et surtout qu'en éthiopien; en voici quelques exemples : ܚܩܠܐ *champ (héréditaire)*, ܚܨܐ *part (d'héritage)*, ܓܘܙܠ جَوْزَل *pigeon*, ܒܘܓܥܬܐ פַּרְעוֹשׁ, ܩܡܠ *pou, puceron*, ܦܘܪܥܬܐ *puce* ܚܫ *être tranquille* (سكت *se taire*) et ܫܬܩ *se taire* (שתק), ܠܚܫ et ܠܚܫ *lécher;* ces dernières s'expliquent par le § 34 *b* et *c*. La liquide *r* se prête facilement aux métathèses : ܗܘܠ impératif de ܗܪܠ *courir*, ܫܪܨ et ܫܨܪ *être rouge*, comp. p. 2, note 1.

Dans le réfléchi des verbes, si le radical commence par une sifflante, le ܬ du préfixe ܐܬ passe derrière cette sifflante, ex. : ܐܬܚܫ ܐܬܚܫ ܐܬܚܫ de ܚܫ ܚܫ ܚܫ. Si

1. V. Nœldeke, *Gramm. d. neusyr. Sprache*, p. 7; Caussin de Perceval, *Gramm. arabe vulgaire*, 4e éd., p. 6, § 17; Caspari, *Gramm. d. arab. Sprache*, 3e éd., p. 5; de Sacy, *Gramm. arabe*, 2e éd., I, p. 35, § 67.

cette sifflante est ܣ ou ܨ, le ܬ se change en la muette de même organe correspondant à la sifflante, c'est-à-dire en ܨ ou ܨ, § 24, comme dans ܐܝܬܥܨ ܐܝܬܥܨ ܐܝܬܥܨ ܐܝܬܥܨ de ܐܝܬܥܨ ; ܐܝܬܥܨ ܐܝܬܥܨ. Mais si le ܬ est géminé, la métathèse n'a pas lieu : ܐܢܬܥܨ ; ܐܢܬܥܨ. Ces transpositions euphoniques remontent à l'âge où le groupe sémitique ne s'était pas encore divisé, car on les rencontre dans toutes les langues de ce groupe.

Chapitre VIII.

Des voyelles, des diphthongues et des voyelles furtives.

42. Les consonnes, comparées avec les voyelles, forment la charpente du mot et en sont les éléments stables considérés en sémitique comme constitutifs, ܐܬܘܬܐ ou ܐܣܛܘܟܝܐ στοιχεῖα; c'est pourquoi ils figurent seuls en principe dans l'écriture et à ce titre, sont appelés aussi ܟܬܒܐ les lettres écrites. Les voyelles, au contraire, sont le mouvement, ܐܘܚܐ ou ܨܘܬܐ, qui met en jeu et anime le corps des consonnes groupées en vocables.

Les trois voyelles simples *a, i, ou,* avec leur division en brèves et en longues, apparaissent à la base du vocalisme en sémitique; mais il est de leur nature mobile qu'au lieu de rester pures, elles se colorent des diverses nuances qu'un son peut recevoir et sont assujetties à des altérations bien plus profondes et plus variées que celles qui affectent les consonnes et dont nous avons rendu compte dans les chapitres IV à VI[1].

1. En sémitique l'arabe littéral fait seul exception : il conserve pures les trois voyelles primitives ou du moins en néglige les nuances, n'attachant de valeur réelle qu'à leur quantité; ceci tient à la nature de leur rythme, inséparable de la déclamation de toute poésie. Ce rythme après s'être transmis d'âge en âge dans les tribus nomades d'Arabie fut appliqué aux lectures publiques du Coran et ainsi s'explique comment le vocalisme primitif s'est maintenu dans l'arabe littéral, tandis que l'arabe vulgaire se rapproche davantage de l'araméen. L'arabe littéral né du Coran est donc en face de l'arabe vulgaire une langue savante; mais il serait contraire à toute logique de prétendre avec M. Wetzstein (*Sprachliches aus der syrischen Wüste* dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 194) que les dialectes vulgaires offrent l'état primitif de la langue et que le syllabisme des anciennes poésies et du Coran n'est qu'artificiel, créé pour les besoins du rythme. La poésie et le rythme se plient nécessairement aux conditions linguistiques

43. Au premier degré de ces altérations se place l'obscurcissement des voyelles. Les brèves aiguës *i*, *ou* s'émoussent et s'obscurcissent en *e*, *o*, tandis que les longues offrent plus de stabilité et se maintiennent pures. La voyelle *a* qui est le son naturel par excellence n'a pas de nuance particulière, malgré une tendance remarquable à s'infléchir en *è*. Elle reste à la tête de la gamme qui se compose des six voyelles *ă ĕ ŏ ā ī ōū*, à laquelle viennent s'ajouter les sons intermédiaires *ē*, *ō*, quand *ĕ*, *ŏ* brefs doivent s'allonger.

44. La coloration des voyelles purement euphonique d'abord, devient ensuite un principe linguistique, forme antithèse à la loi de quantité et prend bientôt la haute main sur celle-ci qui finit par perdre toute valeur réelle : les longues ne se distinguent plus des brèves par la durée du son mais par la qualité du timbre; elles prennent un son obtus, et celles-ci, un son aigu. De cette manière *a* aigu se rapproche de *è* aigu, avec lequel il permute souvent, § 83, *i* bref devient *è* aigu d'une manière absolue; de même *ou* et *o* brefs ne sont plus distincts. Les longues se maintiennent pures, avons-nous dit, il en est ainsi au moins dans la prononciation orientale : *a*, *i*, *ou* sont les voyelles longues naturelles, *e*, *o* les voyelles longues par position. Si à ces sons on ajoute les aiguës ou brèves primitives *à*, *è*, car les nuances de *ou*, *o* brefs se confondent comme timbre avec celles de *ou*, *o* longs, on obtient la gamme de sept voyelles *á*, *à* *é è i o ou*, en usage non seulement chez les Nestoriens, mais chez tous les Sémites où la coloration a fait sentir son influence, excepté cependant les Syriens occidentaux [1]. Chez ceux-ci en

du milieu où ils se produisent, quoique une fois créés, ils deviennent un rempart contre le mauvais parler. Si le vocalisme des Hébreux et encore plus des Araméens décèle une période d'altération avancée c'est que leur poésie et leur rythme remontent à une époque moins lointaine que ceux des nomades arabes.

1. M. J. N. P. Land, professeur à Leyde et l'auteur de l'ouvrage si justement apprécié des *Anecdota syriaca*, est le premier qui a reconnu pour l'hébreu que la coloration des voyelles s'est substituée au principe de leur quantité. V. *The principles of hebrew grammar by J. N. P. Land translated from dutch by R. Lane Pool*, London 1876, p. XVI à XVII et 44 et suiv. Mais il considère cette coloration comme un effet du principe de l'égalité de mesure des syllabes : « La quantité des voyelles, dit-il p. 44, ne se perdit pas d'un coup, mais s'effaça par degrés sous l'influence de

effet la coloration a atteint *a* long qui a été prononcé *o* et cette prononciation a entraîné la confusion de *o* et *ou*; ils ont confondu en outre la nuance *é* soit avec *è* soit avec *i*, de sorte qu'ils n'ont plus distingué que cinq voyelles *a â i e ou* [1].

45. Les Syriens occidentaux connurent cependant les mêmes nuances entre les sons aigus et les sons obtus que leurs voisins orientaux, mais ces nuances s'effacèrent dans la suite et laissèrent peu de traces.

La coloration de *a* obtus en *o* était un fait accompli, quand les voyelles grecques furent employées pour la notation des voyelles syriaques, v. § 73; car dans ce système c'est *o* grec (omicron ou oméga) qui est le signe de *a* obtus syriaque. En était-il de même avant l'introduction de ce système, c'est-à-dire avant la seconde moitié du VIIIe siècle ? On serait tenté de le nier, en considérant que Jacques d'Edesse dans les types qu'il inventa (v. notre planche III, spéc. 3 à 6) représentait *â* par

ce sentiment rythmique qui exige que chaque syllabe, comme chaque pas dans la marche, ait à peu près la même durée. On chercha à remplacer la distinction de quantité dès qu'elle disparut, par une distinction de son.» La coloration n'aurait donc été qu'une conséquence médiate de l'égalité de durée des syllabes. Nous croyons au contraire que la coloration des voyelles est un phénomène euphonique, comme les autres modifications que subissent les consonnes ou les voyelles et que cette coloration substitua une différence de timbre à une différence de quantité des voyelles et entraîna en conséquence l'égalité de mesure des syllabes; il s'est passé à cet égard en araméen et en hébreu le même phénomène que dans les langues romanes. (V. *Compte-Rendu de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, séance du 19 septembre 1879, lecture par M. Gaston Paris d'un chapitre préliminaire à une étude grammaticale du texte des serments de Strasbourg.)* La coloration des voyelles a lieu en effet en éthiopien et aussi en arabe vulgaire sans que la syllabe soit arrivée dans ces langues à l'unité de mesure.

1. La notation de *a* primitivement long de cette manière *å* a l'avantage tout en indiquant la prononciation trouble et obscure de cette voyelle chez les Jacobites, de laisser voir au premier coup d'œil sa valeur grammaticale; elle évite en outre une double transcription pour répondre à la différence de prononciation des Orientaux et des Occidentaux. Du reste, même chez les Jacobites, cet *a* avait un son mixte entre *â* et *ô*, comme nous allons le dire sous le paragraphe suivant.

On sait que la différence de prononciation qui existait entre les Jacobites et les Nestoriens pour *â* se retrouve la même pour le qâmeṣ hébreu entre les juifs polonais et les juifs espagnols.

aleph; comme il prenait pour modèle l'écriture grecque, v. § 72, on est porté à conclure que *â* syriaque répondait à *ā* grec qui était écrit par alpha. Cependant on chercherait vainement la cause d'un changement de prononciation aussi brusque.

Il est plus probable que, dès une époque reculée *a* obtus dans le dialecte édessénien tenait le milieu entre *a* et *o*, à peu près comme l'*a* long des Suédois, de sorte qu'on pouvait le comparer à un *a*, si l'on envisageait plutôt sa valeur grammaticale comme le faisait Jacques dans sa grammaire, v. § 76, ou à un *o*, si on cherchait à exprimer sa prononciation exacte, ce qui était le but des Massorètes syriaques. Cette manière de voir semble confirmée par les transcriptions syriaques de noms propres pris du grec, comme ܐܓܪܦܐ ou ܐܓܪܦܐ Ἀγρίππας, ܐܩܘܠܐ ou ܐܩܘܠܐ Ἀκύλας, ܐܢܕܪܝܐ ou ܐܢܕܪܝܐ Ἀνδρέας etc.; le même échange entre aleph et waw se remarque dans les désinences des pluriels grecs ܐܪܟܝܐ ou ܐܪܟܘܬܐ de ἀρχή, ܡܬܩܢܐ ou ܡܬܩܢܘܬܐ de διαθήκη, ܐܬܪܐ ou ܐܬܪܘܬܐ de ἀήρ, où ܐ et ܘ répondent à ας grec [1]. On exprimait donc cet *a* tantôt par aleph et tantôt par waw [2].

46. Qu'autrefois les Occidentaux distinguaient *é* obtus de *i*, l'écriture en a conservé de nombreuses traces dans des mots comme ܟܦܐ *pierre*, ܙܦܐ *fraude*, ܙܕܩܐ *juste*, ܙܐܒܐ *loup*, ܢܦܫܐ *respiration* etc., que les Nestoriens prononçaient *képhá, zéphá, kéná, débhá, n'phéšá*, prononciation conforme à l'écriture avec aleph, tandis que les Occidentaux prononçaient *kiphâ, ziphâ, kinâ, dibhâ, n'phišâ* (Barhébræus, l. c. p. 239, l. 11). L'aleph ne fut plus pour ceux-ci une *mater lectionis* convenable et on le remplaça quelquefois par un youdh qui était plus de saison, comme ܟܝܦܐ; plus souvent par respect de la tradition on le maintint, mais on inséra après lui un youdh comme ܟܐܦܝܐ. Mais en général

1. Il est vrai qu'on a cru que l'écriture ܘܬ répond aussi à des terminaisons du pluriel αις ou ες; mais il est difficile de croire que le waw ait été pris pour un tel usage; des mots comme ܦܪܟܣܝܬ pour πράξεις, ܡܬܝܬܢܘܬ pour διαιτητής, ܡܬܠܘܬ pour διάλυσις, ܡܬܩܢܘܬ pour διοσπολίτης (v. Payne-Smith, *Thes.* et Wright, *Catalog.*, 114 *a* et *b*), sont de mauvaises écritures qui s'expliquent soit par un génitif ionien ιος ou la terminaison ordinaire ος. Mais Barhébræus (II, p. 20, vers 144) ne distingue que les terminaisons ܐܝܬ ou ܝܬ pour les pluriels de cette espèce répondant à des accusatifs grecs.

2. Comp. Hoffmann, *De Hermeneuticis*, Leipzig 1873, p. 147.

é s'est confondu chez eux avec *è*, notamment à la fin des mots ܒܝܬܐ ܩܕܝܫܐ, comp. aussi ܐܬܪܐ etc. Le hêta grec fut aussi prononcé *é* par eux, comme l'indique l'écriture avec aleph, comp. ܠܡܐ λιμήν, ܒܐܬܐ βῆμα, ܦܠܩܣܛܝܢܐ παλαιστίνη, ܕܝܬܝܩܐ διαθήκη, surtout avec hé ܦܗܬܘܣ φῆστος, ܦܝܬܐ[1], tandis que l'écriture ܦܗܠܝܩ ܪܘܡܐ Φῆλιξ Ρώμη trahit une prononciation postérieure où hêta grec est devenu *i* en syriaque. En présence de ces écritures, on n'admettra donc pas que l'itacisme du hêta est venu en Syrie d'un dialecte grec où il existait, comme en béotien; les Syriens jacobites en sont bien les auteurs, puisque les Nestoriens prononçaient encore *é* le hêta grec[2].

47. Nous avons dit que les nuances de *ou* obtus et de *ou* aigu n'étaient pas tranchées; l'écriture ne les distingue plus ni chez les Occidentaux, ni chez les Orientaux et on a pu douter que les Syriens aient jamais prononcé *u*[3]. Cependant le passage de *ou* en *è*, *i* si fréquent, § 91, ne s'expliquerait guère sans cette prononciation intermédiaire. Nous possédons d'ailleurs quelques documents qui nous permettent de l'établir. Les fragments publiés par M. Wright de la grammaire de Jacques d'Edesse nous apprennent que celui-ci avait inventé trois types pour cette voyelle : deux exprimaient les sons *ou*, *o*, le troisième indiquant la nuance *u* apparaît dans les mots ܨܠܘܬܐ, *prière*, ܟܘܣܐ *copeau*, ܚܕܘܬܐ *joie*, ܙܥܘܪܬܐ *petite*, ܥܪܘܬܐ *jeune chamelle* etc. Que ce troisième type indiquait la prononciation aiguë *u*, voisine de *i*, quoique les Nestoriens prononçassent plutôt *o* dans ces noms, c'est ce qui apparaît clairement de sa

1. Sans doute le choix de ܐ dans ces mots au lieu d'aleph est dû à l'aspiration du φ et du ρ grecs, comme dans ܦܗܠܝܩ, mais il n'en représente pas moins la voyelle *é*, comp. § 62 ci-après. Au temps de Jacques d'Edesse, ces hé ne se prononçaient plus, aussi cet auteur en blâme-t-il l'écriture dans sa lettre sur l'orthographe syriaque; mais Barhébræus, II, p. 25 comment., en rapportant cette opinion de Jacques d'Edesse, constate que c'est l'écriture en usage dans les anciens manuscrits. Il fait la même observation I, p. 205, l. 11 pour aleph, qui est l'écriture ancienne, et youdh celle moderne. Dans les inscriptions palmyréniennes פלקס sans youdh indiquerait une prononciation è du hêta de Φῆλιξ, contrà הגמונא = ἡγέμων.

2. V. *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXIV, p. 91, not. 2.

3. Renan, *Éclaircissements tirés des langues sémitiques*, p. 20.

forme ܝ[1] (plus tard signe de la voyelle *i*) et qui n'est autre que le η grec renversé. L'upsilon grec est généralement rendu en syriaque par un waw, bien plus rarement par un youdh[2]. Cette preuve est encore confirmée par un passage de la grande grammaire de Barhébræus (I, p. 3, l. 11) : « Le Religieux (Jacques d'Edesse) comptait aussi huit voyelles, mais il retranchait le r'wâṣâ bref qui est nécessaire pour introduire entre ''ṣâṣâ bref et ''ṣâṣâ long un ''ṣâṣâ moyen qui n'est pas nécessaire. Le ''ṣâṣâ moyen se trouve dans ܦܪܝܨܐ *parcage,* comme le bref dans ܐܕܬܐ Edesse, mais cet ''ṣâṣâ est évidemment bref »[3]. On voit qu'au temps de Barhébræus près de six siècles après Jacques d'Edesse, la prononciation aiguë s'était perdue. Cependant les moines karkaphiens, dans leurs travaux de Massore sur le nouveau testament, faisaient encore cette distinction, à en juger par la ponctuation ܙܥܘܪܐ *des petits poissons*[4]. Si on observe que dans tous les mots où cette prononciation est indiquée, les Nestoriens mettaient un point au-dessus du waw, signe chez eux de la voyelle *o,* on en tirera la déduction que cette prononciation forma un degré intermédiaire dans le passage de *o* en *ou* chez les Occidentaux ; et c'est avec raison, que d'après Barhébræus, Jacques l'appelait un ''sâsâ intermédiaire. On peut même supposer qu'avant de prendre le son aigu *i, u,* la voyelle *o* avait dû passer dans ces mots en *è,* suivant une permutation bien fréquente, § 91. Les Nestoriens en effet avaient cette prononciation, au moins dans les siècles de la décadence, car ils donnaient quelquefois au waw les points de *i* ou *è,* comme en témoigne le manuscrit de Bar 'ali qu'a publié en partie M. G. Hoffmann, ainsi : ܡܨܝܢܐ *fétide,* ܗܘܠܐ ὕλη *matière,* ܚܘܠܐ pl. ܚܘܠܐ χυλός *chyle* (voyez n°s 3436, 4593, 4630 et 4631). Dans d'autres mots, cette prononciation intermédiaire est notée par un point au-dessus du waw et un autre

1. V. notre planche III, spécimen 5.

2. Renan, l. c. Peut-être est-ce à cause d'une prononciation semblable, accentuée dans les mots ܟܠܠ ܡܬܠ, que ceux-ci sont écrits comme s'ils étaient prononcés *kèll, metèll,* comp. en éthiopien *kuello* ኩሎ.

3. V. Abbé Martin dans le *Journal Asiatique* 1875, 1er sem., p. 169, corrigeant le texte reproduit dans le même journal 1869, 1er sem., p. 463.

4. V. Abbé Martin, *Tradition karkaphienne* ou *La Massore chez les Syriens,* annex. tabl. IV, col. 3, le dernier mot de la colonne.

au dessous : ܐܦܘܪܝܢ, ܐܦܘܢܐ *chant*, ܒܘܪܟܐ *caroubier*, ܡܪܝܪܘܬܐ *amer*, ܐܦܫܪܘܬܐ *possibilité*, ܚܕܬܐ *nouveauté*, ܐܬܘܬܐ *lettre*, ܓܘܢܐ *genoux* (v. n°s 1800, 2314, 3459, 3683, 4045, 6691, 6808)[1]. En présence de ces divers témoignages, on ne devra donc pas s'arrêter à l'assertion d'Ewald qui dit dans ses *Abhandlungen zur orientalischen und biblischen Literatur* (Göttingen 1832, p. 79, § 28) : « Il n'y a aucune différence entre le point supérieur et le point inférieur du waw, et on ne rencontre jamais les deux points ensemble, comme l'enseignent à tort quelques grammairiens. »

48. Les Nestoriens distinguaient-ils des nuances de son, en dehors de leurs voyelles *á à é è i o ou?*

M. l'Abbé Martin (*Syriens orient. et occident.*, p. 449), s'appuyant sur un passage de Barhébræus (I, p. 132, l. 6 et suiv.) pense que ceux-ci prononçaient quelquefois *o* l'*a* long. Dans ce passage, le célèbre grammairien dit que les Nestoriens prononçaient les verbes à la forme pa'el, qui avaient pour deuxième radicale un riš ou un *'é*, tels que ܒܪܟ ܩܪܒ ܪܥܝ, non pas selon le p'thâḥâ qui appartient grammaticalement à la première radicale, mais comme si cette lettre avait été marquée de z'qâphâ. Est-ce à dire qu'ils prononçaient *borekh, qorebh, ro'i,* au lieu de *barekh, qarebh, ra'i,* parce que la deuxième radicale ne pouvait être redoublée? Non certes. Nous verrons plus loin, § 79, que l'oreille d'un Jacobite ne distinguait plus *a* obtus de *a* aigu et qu'ils ne saisissaient la différence de ces deux sons dans la prononciation orientale qu'autant qu'il y avait redoublement de la consonne suivante; dans ce cas, en effet, *a* était nécessairement aigu, puisque le redoublement n'avait pas lieu après *a* obtus (*a* primitivement long). Dans le passage en question, Barhébræus dit seulement que les Nestoriens prononçaient la première lettre des mots ܒܪܟ ܩܪܒ ܪܥܝ comme si elle avait été marquée de z'qâphâ, bien qu'elle le fût en fait de p'thâḥâ, parce qu'ils ne faisaient pas entendre de redoublement de la deuxième radicale, comme ils le faisaient dans les autres radicaux. M. l'Abbé Martin ajoute :

1. En néo-syriaque la prononciation aiguë n'est pas inconnue. (V. Nœldeke, *Neusyr. Gramm.*, p. 11, 12); en syro-palestinien on trouve aussi ponctué ܥܝ v. *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 452.

« On trouve, du reste, la même habitude chez leurs descendants d'Urmiah » (Nœldeke, *Gramm. der neusyr. Spr.*, p. 7 et 8). Mais comme l'a parfaitement observé M. Nœldeke, cette prononciation *â* n'a lieu qu'avec des consonnes assombrissantes, v. § 40; elle est donc inhérente à la nature de ces consonnes et ne vient nullement de l'altération de la voyelle.

49. Si les Orientaux conservèrent les nuances de *a* obtus et *a* aigu, ils finirent par perdre celles de *é* obtus et *è* aigu. Dans les manuscrits anciens, les points qui distinguent ces voyelles sont placés exactement, selon qu'il s'agit de *e* primitivement long ou de *e* primitivement bref, mais dans les manuscrits des derniers siècles on remarque une confusion fâcheuse qui ne peut s'expliquer que par l'effacement des nuances de cette voyelle[1]. Une semblable confusion règne aussi en néo-syriaque (Nœldeke, *Neusyr. Gramm.* p. 9 à 10).

50. Nous avons montré sous le § 47 que les Nestoriens distinguaient encore *u* de *ou;* cette double prononciation venait sans doute d'une première distinction de *ou* obtus et *ou* aigu qui correspondait elle-même à celle de *ou* long et *ou* bref.

C'est donc par erreur que les anciens grammairiens enseignaient que le son *ou* indiquait *ou* long et le son *o, ou* bref. La vérité est que *ou* long naturel se maintient intact, comme ܢܩܘܡ *il se lèvera,* ܢܘܪܐ *feu,* ܬܚܘܡܐ *limite,* ܡܕܝܢܬܐ *chose,* ܡܠܟܘܬܐ *royaume,* à quelques nuances près; de même *o* long par position, comme ܗܢܘܢ *eux,* ܢܩܛܠܘܢ *ils tueront,* ܩܛܘܠܐ *meurtrier* etc. Mais, où il y a plus d'arbitraire, c'est quand il s'agit de *ou* bref dans une syllabe fermée ayant ou précédant l'accent tonique, comme ܩܘܕܫܐ *sainteté,* ܡܘܠܦܢܘܬܐ *action de conduire,* ܢܦܠܐ *merveille,* ܒܟܝܢܐ *pleurs* etc., à côté de ܒܘܪܬܐ *auge* ܓܘܪܢܐ, ܫܘܒܚܬܐ *cantique.*

Dans les mots grecs, upsilon est généralement rendu par *ou* avec le point au-dessous du waw, et omicron ou omega par *o* avec le point au-dessus du waw, comme ܛܘܪܐ ὄρος, ܡܘܪܝܙܘܢ ὁρίζων, ܙܘܢܐ ζώνη, ܛܘܦܣ τύπος, ܙܘܬܐ ζύθος; quelquefois cependant *ou* syriaque apparaît pour *o* grec, comme ܡܓܠܘܬܐ μεγλός, ܠܘܓܘܣ λόγος, ܟܒܘܬܐ κιβώτος.

1. V. Notamment l'édition de Bar'ali par M. Hoffmann.

51. *Des diphthongues.* Les diphthongues ordinaires en syriaque sont les trois suivantes : *ai*, *âi*, *au* chez les Occidentaux, *ài*, *ái*, *áu* chez les Orientaux, ou suivant leur ponctuation ܰܝ ܰܝ ܰܘ chez les premiers, et ܲܝ ܲܝ ܲܘ chez les seconds; *ai* est composé de *a* aigu et *i*, *âi* de *a* obtus et *i*, *au* de *a* aigu chez les Occidentaux, mais *a* obtus chez les Orientaux et de *ou*. Cependant il est généralement admis que les Nestoriens ne prononçaient plus la diphthongue *au* qui s'était contractée chez eux en *o*, comme dans le néo-syriaque oriental [1]. Cependant la seule différence d'écriture que nous venons de constater pour cette diphthongue entre les Syriens occidentaux et les Syriens orientaux n'autorise pas à admettre qu'à l'époque de cette écriture, vers la fin du VIIIe siècle, *au* était déjà prononcé *o* par les derniers. Ce serait se faire illusion que de considérer le z'qâphâ ̈ qui précède le waw comme un signe de la prononciation *o*, car il n'a cette valeur que dans le dialecte occidental, *a* long étant devenu *a* obtus chez les Orientaux, comme nous l'avons dit plus haut. Si ceux-ci avaient prononcé *o*, ils se seraient servis du signe de cette voyelle, c'est-à-dire du point au-dessous du waw, comme les Massorètes hébreux s'en servirent pour le ḥolem. Or cette ponctuation ne se rencontre que dans les manuscrits de la basse époque; et non pas encore au temps de Barhébræus qui fait parfaitement la distinction dans sa *Grammaire métrique* (éd. Bertheau, p. 4, éd. Martin II, p. 7) : « Les Orientaux, dit-il, marquaient de z'qâphâ le waw des mots ܒܝܬܐ ܕܐܠܗܐ ܕܐܠܗܝܢ, ce qu'ils ne faisaient pas pour les mots ܢܐܘܣ = ναός, ܙܝܢܘܢ *Zénon* [2], tandis qu'eux Occidentaux ne se servaient pas du z'qâphâ pour les premiers mots, mais

1. Sic Merx, *Gramm. syr.*, p. 42, § III; Nœldeke, *Mand. gramm.*, p. 21, note 3 et *Neusyr. Gramm.*, p. 12; Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 453. Les juifs ne prononçaient plus la diphthongue *au*, mais elle s'est encore maintenue dans le dialecte syriaque de l'Anti-liban, en mandéen (Nœldeke l. c.), en arabe vulgaire et en éthiopien (Dillmann, *Aethiop. Gramm.*, § 39) malgré sa tendance à passer en *o*; comp. *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXIV, p. 94, note 1.

2. M. Bertheau dans son édition p. 95, explique la différence de ces prononciations et dit que les Nestoriens articulaient sûrement nousâ et zinoun, ce qui est non moins sûrement faux; αυ, ω et ο grecs étaient prononcés par les Syriens *o* et transcrits par les Occidentaux au moyen du z'qâphâ ̈ ̊ et par les Orientaux au moyen du point supérieur ̇, v. § 70.

bien pour les seconds. » Admettre que z'qâphâ comme signe de la diphthongue, était prononcé *o*, tandis que comme signe de voyelle il avait le son *á* est une pure fantaisie qui ne repose sur aucun fondement [1]. On objectera, il est vrai, que dans quelques noms cette ponctuation répondait à un ο grec, comme ܝܘܣܦ = Ἰωσήφ du nouveau testament, mais la diphthongue *au* appartient étymologiquement à ce nom sémitique et apparaît également chez les Jacobites ܝܘܣܦ ou ܝܳܣܶܦ; et on sait que les noms sémitiques qui figurent dans le nouveau testament, reprennent dans les versions syriaques leur forme sémitique.

On doit donc admettre que les Nestoriens prononçaient cette diphthongue *áu* avec *a* obtus, comme *ái* répondant à celle *âi* des Jacobites, quand elle était suivie d'une consonne, ܝܳܡܳܐ *yáumá,* et qu'ils la décomposaient en *aw*, quand elle était suivie d'une voyelle, comme ܨܠܳܘܳܬܳܐ *ṣ'láwáthá.* Barhébræus, signalant la différence qui séparait les Orientaux des Occidentaux dans leur manière d'écrire cette diphthongue, non seulement ne dit pas qu'ils se distinguaient d'eux par la prononciation, mais il remarque que le waw vaut comme consonne ܘܘ ܣܡܝܟܐ, c'est-à-dire qu'il n'est pas simplement *mater lectionis,* ce qui aurait été le cas si les Orientaux avaient prononcé *o;* voici ses paroles qui méritent d'être citées (*Œuv. gr.*, I, p. 229, l. 21 et suiv.): « Toute lettre qui précède waw consonne (litt. waw articulé [2])

1. M. l'Abbé Martin (*Syriens orient. et occident.*, p. 453) pour appuyer cette théorie dit 1° que c'est à cause d'une telle prononciation que z'qâphâ a pu être emprunté par les Occidentaux aux Orientaux pour noter leur *o* (*a* long primitif), mais nous avons vu § 45 que cet *o* se rapprochait assez de *a* pour qu'on pût lui donner le signe de cette voyelle, comme en effet Jacques d'Edesse la notait par aleph; il était tout naturel au surplus qu'en empruntant les points-voyelles, les Jacobites leur conservassent leur valeur grammaticale. La deuxième raison qu'il donne est que les Nestoriens prononçaient quelquefois *a* long comme *o*, ce qui n'est nullement prouvé, comme nous l'avons dit sous le paragraphe 48. Sa troisième raison que les Néo-Syriens possèdent une prononciation analogue, n'est pas plus concluante, puisque cette prononciation n'a lieu qu'avec des consonnes assombrissantes, v. le même paragraphe. Dire enfin que le son *a* du z'qâphâ « n'est peut-être pas le son primitif, mais qu'il y a eu déviation et transformation de *o* en *â* », n'est pas soutenable quand il s'agit de *a* long primitif.

2. ܣܡܝܟܐ dans ce sens est opposé à ܡܣܡܟ absorbé, comp. Barhébræus, I, p. 242, l. 24 et suiv.

prend chez nous p'thâḥâ et chez les Orientaux z'qâphâ, que ce waw soit quiescent, comme dans ܐܰܬܘܬܳܐ ... etc., ou qu'il soit mû, comme dans ܬܘܬܳܐ ... Il faut en excepter quatre noms qui ont chez eux comme chez nous p'thâḥâ devant waw-consonne quiescent, ce sont ܬܘܬܳܐ ܬܘܬܳܐ ܬܘܬܳܐ et ܬܘܬܳܐ »[1]. Dans ces mots qui sont des participes de verbes intransitifs avec *a* primitivement bref, les Nestoriens prononçaient *a* aigu, tandis qu'avec *a* obtus ces mots donnaient un autre sens. Barhébræus ajoute que malgré ces différentes écritures, leur prononciation restait la même, ce qui s'explique par ce que le waw n'étant pas redoublé, ce grammairien ne savait plus distinguer *á* de *à* dans la bouche d'un Oriental, v. § 79. En effet la double prononciation *áu* et *àu*, possible dans le dialecte oriental, ne l'était plus dans le dialecte occidental, puisque *á* étant devenu *o*, z'qâphâ devant waw n'indiquait qu'*o* simple comme ܦܛܪܘܣ = πετρός. Au contraire les Nestoriens, comme nous l'avons dit, ne se servaient jamais, pour représenter *o* grec, de z'qâphâ mais du point au-dessus du waw. Mais que penser d'une ponctuation où le waw était en même temps précédé de z'qâphâ et accompagné d'un point supérieur ou inférieur, comme dans l'édition de Bar'ali par M. Hoffmann, ܓܘܢܐ *gîte* n° 5510, ܓܘܝܐ *gué* n° 2821, ܕܘܒܪ *qui perd* n° 2821 ? Nous pensons que dans le manuscrit, relativement jeune (1557), qui a servi à cette édition, le z'qâphâ représente l'ancienne prononciation; le point supérieur ou inférieur aura été ajouté plus tard, lorsque la diphthongue eut passé en la voyelle *o, ou;* il y a là évidemment les signes de deux prononciations successives.

Enfin un dernier argument qui nous paraît décisif en faveur du maintien de la diphthongue *au* chez les Nestoriens jusqu'à leur décadence, est la non-aspiration d'une des muettes ܒܓܕܟܦܬ après cette diphthongue, comme après la diphthongue *ai*, v. § 121. Il est en effet tout à fait exceptionnel que la muette ne s'aspire pas après la contraction de la diphthongue, comme dans le pluriel ܒܰܬܶܐ *maisons*, hébreu בָּתִּים comp. ci-dessus ܒܰܬܶܐ; l'aspiration dans ce cas est de règle, comp. ܒܰܟܬܳܐ de ܒܰܟܬܳܐ, ܐܰܟ pron. *àkh* etc.

1. Il faut ajouter le cas où *a* final se contractait avec la voyelle *ou* du pronom ܗܘ, comme ܒܰܬܶܐ ܗܘ, v. § 109.

52. En dehors de ces trois diphthongues *âi ài au*, les Syriens en connaissaient-ils d'autres?

La diphthongue *oui* naît de la suffixation du pronom de la troisième personne masc. sing. à un nom ou à un verbe, comme ܐܒܘܝ *aboui, son père,* ܩܛܠܘܗܝ *ils le tuèrent.* Mais elle est limitée à ces cas, moins fréquente qu'en hébreu. Le mot ܪܒܘܝ *riboui* dont se servent les grammairiens maronites du Liban pour désigner les deux points du pluriel n'est pas syriaque; il a été emprunté à la terminologie des grammairiens juifs [1].

53. On s'est demandé si les Syriens prononçaient comme nous la diphthongue *eu* (v. Merx, *Gramm. syr.*, p. 43 adnot. 2). Le concours de ces deux voyelles dans une syllabe est rare en syriaque. Il naît notamment de la suffixation du pronom personnel dans les verbes, comme ܢܩܛܠܘܗܝ ou de la contraction du pronom ܗܝ avec un *é* qui précède, comme ܐܚܘܗܝ. Prononçait-on *nèqreu z'kheu* ou *nèqrèw z'khèw?* La même question se pose quand *i* précède waw dans les formes verbales, comme ܢܩܛܠܝܘ; doit-on prononcer *nèqt'liw* ou *nèqt'liou?* Les moines karkaphiens ponctuaient, comme pour les autres diphthongues, en rapprochant les signes des deux voyelles de la manière suivante ܐܚܘܗܝ ou en les plaçant de gauche à droite ܢܩܛܠܘܗܝ ܢܩܛܠܝܘ [2]. Mais si cette notation vise une diphthongue, elle ne tranche pas en faveur d'une prononciation *eu, iou,* ou d'une prononciation *ew, iw,* car les Grecs qui servaient de modèle, prononçaient *ew, iw* leurs diphthongues ευ, ιυ. La question n'a au fond qu'une im-

1. En syriaque cette diphthongue ne se maintient pas dans le corps du mot, v. § 104, 3°. Mais en palmyrénien (v. n° 15 et sans doute n° 16 du recueil de M. de Vogué), on la rencontre dans le mot singulier מתויתא *venue* (v. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXIV, p. 94 et Merx dans id. XXII, p. 677 et *Gramm. syr.*, p. 132). Ce mot se trouve encore avec ce sens, [ ]ܠܡܬܝܬܗ[ܘ]ܗܘܝ *lors de sa venue (de Jésus) vers nous,* dans un des hymnes syro-palestiniens publiés par M. Land dans ses *Anecdota syriaca*, IV, p. 197 du texte l. 15 de la 2e col.

2. V. Merx, l. c. et Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 398; Wright, *Catal.*, p. 112*a* et 113*a*; comp. G. H. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes*, p. IX, qui veut voir dans la ponctuation ܢܩܛܠܝܘ une prononciation plus ancienne et plus pleine que ܢܩܛܠܘܗܝ. Nous croyons que la prononciation était la même, mais la première ponctuation voulait être plus exacte et indiquer que le waw n'était pas quiescent.

portance secondaire, et, à défaut de preuves contraires, on devra s'en tenir à la prononciation reçue *ew*, *iw* [1].

54. *Des demi-voyelles ou voyelles furtives.* Ce serait une erreur d'induire de l'absence des semi-voyelles dans la Massore syriaque et du silence des grammairiens, que l'araméen était trop lourd pour distinguer ces nuances délicates de voyelles, que les Massorètes hébreux ont notées au moyen de leur š'wâ mobile, simple ou composé. Non seulement la composition de la syllabe suppose nécessairement l'existence d'une semi-voyelle, espèce de *e* ouvert que nous notons dans le transcription des mots par une virgule, mais cette demi-voyelle était elle-même susceptible des diverses nuances *à è où*, quand elle se prononçait avec une emphatique, gutturale ou palatale. Les voyelles adjuvantes qui facilitent la prononciation de deux consonnes qui se suivent sans voyelle propre, celles qui servent en poésie à compléter la mesure des vers ne sont que des voyelles furtives qui dans certains cas ont pris l'ampleur d'une voyelle pleine. On s'explique de même la présence d'une voyelle qui apparaît devant une liquide ou une gutturale, quoique étrangère à la forme du mot, comme ܦܶܓܪܳܐ pour ܦܓܪܳܐ [2], ܟܶܬܒܳܐ pour ܟܬܒܳܐ [3], ܡܶܫܬ pour ܡܫܬ [4]. Le š'wâ était noté autrefois d'une manière régulière par un point au-dessous de la consonne, v. § 65. Nous verrons sous les §§ 98 et 143 à 147 dans quels cas ces demi-voyelles existaient et faisaient sentir leur influence sur la prononciation des mots.

Chapitre IX.

De la désignation des voyelles au moyen des consonnes ܐ ܘ ܝ.

55. L'araméen se distingue de l'hébreu ancien et du phénicien par un usage plus large des consonnes ܐ ܘ ܝ comme *matres*

1. L'hébreu קִטַּלְתִּיו ne peut être invoqué ici, car cette langue ne possède pas de vraies diphthongues.

2. Ewald, *Abhandlungen zur orient. und bibl. Literatur*, p. 83, note.

3. V. *Notes marginales* à la suite de la *tradition karkaphienne* par M. l'Abbé Martin, p. 11, l. 3.

4. Barhébræus, l. c. I, p. 199, l. 21. Le palestinien écrit par waw *ou* bref dans une syllabe ouverte, ce qui d'après le syllabisme araméen doit s'entendre d'un ḥaṭèph kâmèṣ; de même youdh pour ḥaṭeph-ségol, comme dans le talmud de Jérus. מדינתא correspond à ܡܕܝܢܬܐ *orient*, v. § 98 ci-après.

lectionis. On doit cependant reconnaître que leur fréquence est en raison directe de l'âge des documents. Les inscriptions du commencement de notre ère montrent une sobriété beaucoup plus grande que les manuscrits syriaques plus modernes où domine avant tout le souci de la clarté.

Dans les inscriptions de Palmyre du premier siècle [1] les voyelles brèves ne sont jamais exprimées, si on en excepte dans quelques cas l'omicron grec; mais nous verrons sous le § 93 que cet *o* était souvent confondu par les Syriens avec l'oméga. Dans le corps du mot on rend par waw ou youdh *ōū*, *ī*, ordinairement *ō*, *ē* venant d'une diphthongue; on n'exprime pas un autre *ē* ni *ā*; à la fin du mot *ī*, *ōū* sont désignés par youdh waw, *ā* par aleph et quelquefois par hé, *ē* venant d'une diphthongue par youdh ou aleph, un autre *ē* par aleph ou hé.

Le syro-palestinien montre un système déjà plus développé [2]: non seulement *ā* mais aussi *ă* sont quelquefois indiqués par aleph dans le corps du mot; il est vrai que *ē*, *ī*, à cette place, ne sont pas exprimés d'une manière constante, mais *ou* l'est régulièrement, à de rares exceptions près, sans distinction de longues ou de brèves.

En syriaque les voyelles avaient achevé leurs dernières évolutions phonétiques et le système de leur notation par les semi-voyelles avait reçu son complet développement au Ve siècle, époque à laquelle remontent les plus anciens manuscrits [3]. A partir de cette époque le système du point diacritique, qui fera l'objet de notre chapitre suivant, va prévaloir et attirer l'attention des grammairiens. Cependant une saine écriture des *matres lectionis* ne fut pas perdue de vue, car si celles-ci étaient moins nécessaires pour la prononciation exacte des mots, elle importait encore à leur étymologie et à la distinction des formes. Ainsi au VIIe siècle, Jacques d'Edesse établit sur ce sujet des règles auxquelles se conforment les écrivains occidentaux qui le suivent (voyez sa lettre sur l'orthographe).

56. Voici l'écriture consacrée par l'usage : *à* et *â* ne sont pas

1. V. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXIV, p. 87 à 93.

2. Nœldeke, l. c. XXII, p. 447.

3. L'écriture des semi-voyelles ne tient pas compte de la quantité des voyelles, car *a* même long n'est jamais écrit, au contraire *ou* même bref l'est toujours, ce qui prouve que toute distinction à cet égard avait disparu.

écrits dans le mot[1]; à la fin du mot *â* est écrit par aleph. Là où aleph dans un mot paraît figurer *à*, *ā*, il faut admettre que dans l'esprit des grammairiens, cet aleph est consonne et représente un *hamza*, comme ܢܥܠܐ ou ܢܥܠܐ *soulier* (racine ܢܥ), ܩܪܝܢܐ ou ܩܪܝܢܐ *moustache* (racine ܩܪ, comp. פֶּה *bouche*)[2]. Dans les participes actifs des verbes 'aïn-waw, comme ܩܐܡ pron. *qâyèm*, aleph ne représente pas *â* mais il est le *hamza* qui maintient l'hiatus entre deux voyelles et appartient à une prononciation ancienne *qâ'èm*, v. § 107; ainsi par assimilation à ces racines, les racines double 'aïn ont un aleph pareil, comme ܫܠܐ (racine ܫܠ), comp. ܡܟܐ *humble* (racine ܡܟ). Il faut donc se garder de penser que dans ܩܪܝܢܘܢ *ils m'ont appelé*, aleph représente la voyelle *a*, car on rencontre deux autres formes plus usuelles : ܩܪܝܢܘܢ et ܩܪܘܢ; la première indique la prononciation primitive avec hamza *q'ra'oun*, la deuxième une prononciation secondaire *q'rawwoun*, v. § 106. L'écriture ܩܪܝܢܘܢ concilie la nouvelle prononciation avec l'étymologie (rac. ܩܪܐ) suivant un procédé que nous avons déjà vu employer pour les mots de la forme ܡܠܐ, v. § 46. La même observation s'applique à toutes les autres formes analogues, comme ܡܠܝܢܘܬܐ *plénitude* comparé avec ܡܠܝܢܘܬܐ d'une part et ܡܠܝܢܘܬܐ d'autre part; ainsi les noms hébreux ܝܘܥܐܝܠ ܫܡܥܐܝܠ ܚܙܩܝܐܝܠ ܡܝܟܐܝܠ décèlent une prononciation *You'èl*, *š'mou'èl*, *ḥèzqi'èl*, *mika'èl* antérieure à celle *Youyèl*, *š'mouyèl*, *ḥèzqiyèl*, *mikayèl*[3].

57. *i* naturel est toujours écrit par youdh. Dans un certain nombre de mots où les Occidentaux prononçaient *i* une ancienne voyelle *é*, l'écriture n'était généralement pas modifiée; on conservait l'orthographe défective ou avec aleph, comme

1. Les exceptions sont assez rares, ܬܥܐ et ܬܥ fut. aph'el de ܐܬܥ, ethpa'al du même verbe, ܐܬܐ ܐܬܐ ܐܬܐ ܐܬܐ ܐܬܐ etc., où aleph sert à distinguer le pa'el ou l'aph'el des formes plus simples du p''al.

2. L'écriture ܬܫܥܝܢ *quatre-vingt* indique, il est vrai, une prononciation t'mânaïn (Nœldeke, *Mand. gramm.*, p. 22); mais cette écriture ne fut possible qu'à cause de celle de ܬܡܢܝܐ *huit;* on la trouve dans Land, *Anecdota syriaca*, I, p. 45 à 48 passim et la lettre de Jacques sur l'orthographe § V, p. ܟܗ, l. 4, édition Martin.

3. V. Barhébræus, l. c. I, p. 205, dern. ligne. Les Nestoriens prononçaient Youwel, šmouwel etc., v. id. p. 208, l. 22.

mater lectionis, suivant les distinctions que nous allons indiquer sous le paragraphe suivant; quelquefois aussi cette prononciation était marquée par un youdh, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, § 46.

58. *è* représentant *i* bref n'était pas écrit. *é* des Orientaux, *i* ou *è* des Occidentaux, § 46, représentant *e* long, était écrit par aleph : ܡܠܟܐ *rois,* ܓܠܐ *découvert,* ܗܢܐ *celle-ci,* ܐܝܟܢܐ *comme,* ܒܝܬܝ *chez moi,* ܐܓܢܐ *embûches,* ܥܐܕܐ *fête,* ܦܐܪܐ *fruit,* ܢܝܒܫ *il sera sec,* ܢܝܠܕ *il enfantera* etc., où les Nestoriens prononçaient dans tous les cas *é*. Chez les Occidentaux la prononciation *è* au lieu de *i*[1] avait lieu aussi dans ܓܝܪܐ *flèche,* ܓܝܦܐ *nombril,* ܦܝܬܐ *natte,* que quelques-uns d'entre eux prononçaient cependant *girâ, širâ, ṣiphâ* (Barhébræus I, 23, dern. ligne) et dont la forme ancienne était *gĕrra, šĕrra, ṣĕppa* (comp. صُفَّة سُرَّة جُرَّة), mais l'écriture par aleph indique que le redoublement avait disparu de bonne heure dans ces mots.

è était écrit par youdh, lorsqu'il venait d'une diphthongue ou de *a o* longs, §§ 82 et 84, ܒܝܬܐ *maison,* ܗܠܝܢ *ceux-ci* ou *celles-là,* ܩܛܠܘ *elles ont tué* etc.; *é i* était représenté par youdh dans les mots אל ܐܝ, בעל ܒܥܠ.

L'écriture défective pour *é i* avait lieu dans quelques mots : ܪܫ *tête*[2], ܒܐܪ *puits,* ܥܕܬܐ *église,* ܬܐܢܐ *figuier,* où la voyelle venait de *ă ĕ,* § 83; ܐܚܪܢܐ fém. ܐܚܪܬܐ *autre,* de *â,* § 87; ܠܝܠܝܐ *nuit,* ܒܝܥܬܐ *œuf,* de la diphthongue *ai,* comp. بَيْضَة لَيْل, ajout. ܠܩܕܡܘܗܝ *en leur présence* de ܩܕܡ (Barhébræus, l. c. p. 233, l. 11). Elle était de règle dans certaines formes qui laissaient tomber une liquide radicale, comme ܡܙܒܠܐ *fumier,* ܫܪܫܬܐ *chaîne,* ܨܠܨܠ *cymbale,* de *qèlq'lâ, šèlš'lâ, ṣelṣ'lâ,* § 110*d*. *é* à la fin du mot se maintenait chez les Jacobites comme chez les Nestoriens et était figuré par aleph, ܡܠܟܐ *rois,* ܢܓܠܐ *il découvrira* etc.

1. Les manuscrits jacobites soigneusement ponctués portent souvent des traces de l'hésitation qu'il y avait entre ces deux prononciations. V. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes,* Vorber. VI.

2. Cette écriture sans youdh est blâmée par Jacques d'Edesse dans sa lettre sur l'orthographe syriaque, éd. Martin, p. ܒ, l. 12; éd. Philipps, p. ܐ, l. 4 et suiv. Les Occidentaux prirent l'habitude d'écrire le youdh, tandis que les Orientaux qui prononçaient rêš conservèrent l'écriture défective, v. Barhébræus, I, p. 233, l. 13.

59. *o ou* sont toujours exprimés par un waw qu'ils viennent de voyelles longues ou brèves. Il n'y a d'exception que pour les deux mots ܐܘ et ܐܢܘܢ dont l'écriture défective est de beaucoup plus fréquente que l'écriture pleine, sans que cependant on puisse établir à cet égard une distinction sur l'âge ou la source des manuscrits [1].

60. Les diphthongues *ai âi* sont figurées par youdh ; *au* par waw ; *èw îw* par youdh suivi de waw.

61. Les exemples que nous avons donnés sous les §§ 46 et 56 montrent clairement que l'on se faisait un devoir de conserver l'orthographe ancienne, tout en insérant dans les mots de nouvelles *matres lectionis* qui indiquaient les modifications survenues dans la prononciation. En vertu de ce principe, les semi-voyelles ܐ ܘ ܝ continuèrent à être écrites, lorsqu'elles devinrent quiescentes, qu'elles fussent radicales ou seulement *matres lectionis.* En ce qui concerne aleph, voici quelques exemples à ajouter à ceux du § 56 : ܐܝܒܐ *ennemi,* ܣܢܐܐ *haine,* ܡܐܐ *cent,* ܣܓܝܐ *nombreux,* ܣܓܝܐܐ *nombreuse,* ܣܓܝܐ *multitude,* ܩܪܝܐ *concombre* etc. Youdh et waw, signes de désinences tombées, sont également maintenus par l'écriture pour l'intelligence des formes, comme ܐܬܝܢ ܩܘܡܘ ܢܩܛܘܠܘ ܢܩܛܘܠܘ ܢܩܛܘܠܘ etc.

Jacques d'Edesse nous a transmis quelques règles à cet égard dans sa lettre sur l'orthographe syriaque, où il se montre aussi soucieux de la distinction des formes que de l'étymologie. Les mots ܐܬܡܠ *hier,* ܩܕܡܐ *avant-hier,* doivent être écrits, dit-il [2], sans youdh à la fin du mot, de peur qu'on ne confonde le premier avec le verbe ܐܬܡܠܐ. Cependant cette recommandation ne fut pas suivie et on continua d'écrire le youdh, à l'exemple des adverbes ܐܬܡܠ ܐܬܡܠ [3].

Les Syriens orientaux réglèrent leur orthographe plutôt sur la prononciation que sur l'étymologie; ils n'écrivaient pas le youdh ni le waw quiescent, signe du pluriel dans les verbes [4],

1. V. Ewald, *Abhandlungen zur orient. und bibl. Literatur,* p. 97, note 1; Merx, *Gramm. syr.*, p. 35.

2. V. éd. Martin ܐ l. 1; éd. Philipps ܐ l. 4.

3. Barhébræus, I, p. 203, l. 2. Du reste l'écriture avec youdh était celle des anciens manuscrits, comme le rappelle Barhébræus, II, p. 25 comm., à propos de la réforme de Jacques.

4. V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 463, et Barhébræus, I, p. 243, l. 11; J. D. Michaelis, *Abhandl. von der syr. Sprache* dans sa

ainsi ܢܩܛܠ au lieu de ܢܩܛܠ. Ils laissaient aussi de côté le youdh de la troisième pers. fém. sing. du futur ܢܩܛܠ au lieu de ܢܩܛܠ[1].

Les formes singulières de la suffixation du pronom de la troisième personne, comme ܥܒܕܘ *ʿabdau*, ܢܩܛܠܘ *nèqṭ'liw*, ܢܩܪܘ *nèqrèw*, ܢܩܪܝ *nèqrâi*, ܢܩܛܠܘܢܝ *nèqṭ'lounâi* etc., ne sont pas dues à deux prononciations différentes qui se seraient succédées comme on pourrait être tenté de le croire, en se reportant à ce que nous avons dit plus haut; non, l'écriture ܘ n'a pas d'autre objet que de reproduire pour l'œil le suffixe, qui en s'agglutinant avec le nom ou le verbe était devenu méconnaissable[2].

63. C'est surtout dans la transcription des noms étrangers que les grammairiens et les auteurs s'ingénièrent à exprimer les voyelles de la manière la plus complète. Là aleph représente non seulement *e* mais aussi *a*, que ces voyelles fussent brèves ou longues. On comprend en effet que le lecteur, transporté sur un terrain qui lui était inconnu, avait besoin d'être guidé plus sûrement.

Cette abondance de *matres lectionis* qui fait encore défaut dans les inscriptions de Palmyre apparaît déjà dans la P'ṣiṭtâ, comme ܐܢܛܝܟܝܐ ἀντιόχεια, ܬܘܡܐ Θωμᾶς, ܦܝܣܛܝܐ πιστεία, quoique

Chrestomathie, p. 111. La chute du waw apparaît déjà dans les inscriptions de Palmyre נחת au lieu de נחתו; elle est fréquente dans les talmuds, où même le waw passe devant la dernière radicale, v. Luzzatto, *Elementi*, p. 79, § 69.

1. V. Barhébræus, I, p. 90, l. 2 et II, p. 47, *Comment.* Dans ce dernier endroit, ce savant auteur attribue l'écriture du youdh chez les Jacobites à Jacques d'Edesse. Cette assertion semblerait confirmer l'opinion de ceux qui pensent que dans cette forme le youdh était purement diacritique et n'avait jamais été prononcé : v. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 463, note 2, et les auteurs par lui cités, et Merx, *Gramm. syr.*, p. 119. Mais M. Nœldeke a rejeté cette hypothèse par la raison que ce youdh se retrouve non seulement en samaritain mais aussi en palestinien (*Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 491). Une écriture ancienne ܡܠܟܘܗܝ au lieu de ܡܠܟܘܗܝ vise le son aigu de la voyelle et peut-être le redoublement de noun qui suit.

2. La ponctuation des Targoums מַלְכוֹהִי qui se retrouve dans l'araméen biblique et en hébreu dans le psaume 116, 12 est artificielle, *contrà* Ewald, 638, note 2.

dans cette question on doive tenir compte de l'âge des manuscrits. Jacques d'Edesse paraît en effet avoir recommandé plus que ses devanciers cette écriture surchargée qui nous paraît si choquante. Voici les spécimens d'écriture qu'il donne en modèle dans sa lettre sur l'orthographe (éd. Martin ; l. 13, éd. Philipps ; l. 4) ܟܘܢܬܐ κατάστασις, ܦܢܛܐܣܝܐ φαντασία, ܬܐܘܠܘܓܝܐ θεολογία, ܦܠܪܘܦܘܪܝܐ πληροφορία, ܦܝܠܘܣܘܦܝܐ φιλοσοφία, ܩܘܢܣܛܢܛܝܢ *Constantin*, ܐܬܢܐܣܝܘܣ *Athanasius*, ܐܡܦܝܠܟܝܘܣ *Amphilachius*, ܐܘܐܢܓܠܝܘܢ εὐαγγέλιον, ܐܘܐܢܓܠܝܣܛܐܝ εὐαγγελισταί. Car à son époque, le goût du grec s'était développé en Mésopotamie avec les études philosophiques et on l'imitait servilement dans ses éléments même les plus éloignés du syriaque. A ce moment remontent, comme nous le dirons sous le § 72, les premières tentatives d'adapter les voyelles grecques à l'écriture syriaque.

Par ces exemples ou d'autres on voit que alpha grec était exprimé par aleph syriaque ; η l'était par ܐ ܗ et quelquefois par ܐ, v. § 46 ; ε par ܐ, souvent aussi par ܐ, ܡܬܘܕܘܣ ܡܬܐܬܐ ܠܟܣܝܣ = μέθοδος, μετάθεσις, λέξις ; αι par ܐ ou d'une manière défective . ܟܦܠܐܝܘܢ κεφάλαιον, . ܦܪܝܛܘܪܝܘܢ πραιτώριον[1], ܩܣܪ ou ܩܣܪ κᾶισαρ, ܩܐܝܪܘܣ ou ܩܝܪܘܣ καιρός (v. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 513) ; ει par youdh, ܦܝܬܐ πεῖσις, . ܦܘܣܝܕܘܢ Ποσειδῶν ; ο ω ου οι par ܘ, v. § 50, comp. ܦܘܠܘܣ πᾶυλος, ܦܘܝܢܝܩ Φοίνιξ, et les pluriels grecs en οι, comme ܐܘܪܬܘܕܘܟܣܝܐ ܐܝܪܝܛܝܩܝܐ ܓܘܡܘܣ etc. ὀρθόδοξοι, αἱρετικοί, χῦλοι, χῦμοι[2] ; quelquefois aussi ο ω par ܘ ܐ, ܬܘܡܐ Θωμᾶς, ܦܘܝܛܝܣ ποιητής, comme si on avait prononcé *au*.

Chapitre X.

Du point distinctif des voyelles.

63. Malgré l'usage des consonnes ܐ ܘ ܗ pour désigner les voyelles, il n'en restait pas moins un nombre assez important de mots qui avaient la même forme apparente, quoique distingués

1. Ce mot était prononcé *prétorion* par les Jacobites et *pratorion* par les Nestoriens (Barhébraeus, I, p. 237, l. 2) ; on trouve aussi . ܦܪܘܛܘܪܝܘܢ (*Chrestomathie Michaelis*, p. 77, l. 2), ce qui indique une prononciation *proutarion* occasionnée par l'emphatique qui précède et celle qui suit la voyelle, v. § 40.

2. De même en palmyrénien (Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXIV, p. 93).

par la prononciation. C'était là, même pour un indigène, un sujet d'embarras qui attira l'attention des grammairiens; on trouve en effet un certain nombre de traités sur les vocables semblables par la forme mais distincts par le sens ܡܠܬܐ ܕܡܠܬܐ ܕܡܠܬܐ. Ces traités avaient pour principal objet d'assurer une lecture exacte et normale du texte des livres sacrés et on ne peut douter que les débuts de la Massore syrienne portèrent sur ce point.

Le moyen le plus simple d'indiquer les différentes prononciations d'un même mot était de placer un point auprès de ce mot suivant diverses positions. Ce point, on le trouve dans les plus anciens manuscrits, ceux du Ve siècle, mais son usage remonte au moins un siècle plus haut, au temps de St.-Ephrem. Un passage bien connu de ce père de l'église syriaque dit au sujet du mot ܐܢܝܢ *ânes* ce qui suit[1] : « Il faut savoir que jusqu'ici nous avons lu dans les deux testaments ḥemré et non ḥ'mâré, comme le prétendent quelques ignorants. » Ce passage dont l'authenticité n'a pu être révoqué en doute par des arguments sérieux[2] ne s'explique que par la présence d'un point diacritique dans les manuscrits de cette époque, puisque le mot ܐܢܝܢ, qu'on le prononçât d'une manière ou de l'autre, avait la même forme.

M. Ewald est le premier qui dans ses *Abhandlungen zur orientalischen und biblischen Literatur* (p. 60 et suiv.) reconnut avec une singulière perspicacité la nature de ce point et en décrivit les diverses applications.

64. Un point unique n'offrait que deux positions pour indiquer la voyelle qui meut une consonne : il pouvait être placé au-dessus ou au-dessous de la consonne. Les voyelles furent donc divisées en deux classes : les voyelles hautes *â à o* furent marquées du point supérieur, les voyelles basses *i è é* par le point inférieur, ainsi : ܕܝ *qui,* ܫܢܬܐ *année,* ܥܒܕܐ *agissant,* ܐܒܐ *père,* pron. *man, šattâ, ʿâbhdâ, yâlodh;* mais ܕܝ *de,* ܫܢܬܐ *sommeil,* ܥܒܕ *esclave,* ܒܪܐ *enfant,* pron. *mèn, šènthâ, ʿbhèdh, yalloudh.* Les

1. St.-Ephrem, *Op. syr.*, I, p. 184.

2. V. Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens* dans le *Journ. Asiat.* 1875, 1er sem., p. 92. On ne saurait être surpris de trouver établi l'usage du point diacritique à cette époque, puisqu'au deuxième siècle déjà le point du riš sert à distinguer cette lettre du dâlath dans les inscriptions de Palmyre.

diphthongues *âi ai au* étaient considérées comme voyelles hautes et se distinguaient de cette manière des voyelles *i, ou,* ܨܝܕܐ ; *chasseur,* ܨܝܕܬܐ *leçon,* ܗܝ *celle-là,* ܗܘ *celui-là,* pron. *ṣayyādhā, q'rāitā, hāi, hau,* mais ܨܝܕܐ ; *chassé,* ܨܝܕܬܐ *poutre,* ܗܝ *elle,* ܗܘ *lui,* pron. *ṣidhā, q'rithā, hi, hou.* Tel est ce point dans sa simplicité originaire : IL A UNE VALEUR PHONÉTIQUE ET NON PAS SEULEMENT CONVENTIONNELLE OU DIACRITIQUE. Il était cependant insuffisant, car deux mots de même forme pouvaient avoir chacun une voyelle haute ou basse comme ܒܪܝܓܬܐ qui prononcé *bàryāthā* signifie *créées,* et *baryātha* a le sens de *créantes;* ܐܡܪ était susceptible de quatre prononciations : *émar* (chez les Occidentaux *imar*) *je dirai, èmar il a dit, amar il a rendu amer* et *èmmar agneau.*

65. Ce système de ponctuation reçut alors un développement nécessaire, où le principe de la distinction des voyelles suivant leur timbre fut tempéré et modifié par celui de l'analogie et de l'antithèse. Un mot avec un suffixe reçut la même ponctuation que le radical, malgré le changement de la voyelle, ainsi ܥܒܕܝ *esclave,* et les noms de cette forme avaient le point inférieur comme leur radical ܥܒܕ, de même ܥܓܡܐ *pleurs,* ܚܠܡܐ *songe* avaient le point sous la deuxième radicale, parce qu'ils étaient formés de ܥܓܡ ; ܚܛܐ *crime* eut le point inférieur malgré la diphthongue par antithèse à la forme plus lourde ܚܛܝܐ *criminel,* car une diphthongue se décompose facilement en voyelle basse, *état absolu* ܚܛ ; ܚܕܬܐ *nouveau* a le point en bas du ḥèth comme venant de ܚܕ où la gutturale a un š'wâ ou *e* ouvert, tandis que le féminin ܚܕܬܐ *nouvelle* a par antithèse le point en haut, l'état absolu étant ܚܕܬ (v. Barhébræus, I, p. 242, l. 2).

Souvent en effet on indique par un point inférieur le š'wâ mobile pour le distinguer d'une voyelle pleine appartenant à une autre forme, ainsi ܩܡ opposé à ܩܡ, ܩܕܡ *devant* ou ܩܕܡ *précéder,* mais ܩܡ *préposer,* ܩܡ *être debout,* ܩܡܝܡ *constituer;* le mot ܡܕܡ *quelque chose* a le point supérieur pour avertir que le premier mim a une voyelle pleine et non pas un š'wâ. Il devint aussi de règle de marquer d'un point supérieur la consonne ܐ, quand elle devait être articulée et d'un point inférieur quand elle cessait de l'être, ܐܢܐ ܥܒܕ ܐܢܐ *moi, j'agis* [1].

1. V. Barhébræus, I, p. 245, l. 20. Analogue est le point au-dessus d'aleph dans quelques manuscrits nestoriens, pour marquer que cet aleph

66. A ces extensions du point diacritique se rapporte le double-point du pluriel et du *m'pagg'dhânâ.*

Toutes les fois que le pluriel ne se distingue pas du singulier comme ܡܠܟܐ qui prononcé *malkâ* signifie *le roi* et *malké les rois,* on met deux petits points horizontaux au-dessus de l'une des consonnes du mot au pluriel ܡܠܟܶܐ *malké.* Mais cette règle est susceptible de diverses applications qui méritent d'être traitées à part. Voir chapitre XXIII ci-après.

67. Quant au double point appelé m'pagg'dhânâ, ܡܦܰܓܓܺܝܢܳܐ *qui refrène* ou *retient,* il avait pour objet de distinguer la troisième personne fém. sing. du prétérit ܡܰܠܟܶܐ de la deuxième qui avait le point supérieur ܡܰܠܟܶܐ et de la première qui avait le point inférieur ܡܰܠܟܶܐ. Cette ponctuation prouve que l'*a* de qèṭlath s'infléchissait dans la prononciation vers le son de *è* et formait une nuance intermédiaire qui était *refrénée,* maintenue entre *à, è.* Jacques d'Edesse qui avait classé les consonnes en *épaisses, tenues* et *moyennes,* v. § 18, renouvelle cette division pour les voyelles dans un fragment publié par M. l'Abbé Martin à la suite de la lettre sur l'orthographe, § II, p. ܐ (comp. éd. Philipps, p. ܡ). Le point en haut suivant lui désigne une voyelle épaisse, le point en bas, une voyelle tenue et le m'pagg'dhânâ une voyelle intermédiaire[1]. Cette prononciation infléchie était commune aux Nestoriens, quoiqu'ils ne fissent pas usage du m'pagg'dhânâ, car ils se servaient dans ce cas des deux points de la voyelle ܐ ܡܰܠܟܶܐ. Le syro-palestinien employait aussi ces deux points pour distinguer un *e* intermédiaire entre *a* et *i* (v. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXII, p. 452)[2]. Le

doit avoir la force d'un hamza par réaction contre la prononciation de cet aleph comme youdh, prononciation qui s'était généralisée chez les Jacobites, § 104, ainsi ܩܳܥܶܡ ܫܳܥܶܐܠ *qâ'em, ša'el* et non *qâyèm, šayèl;* de même en hébreu יָבִיאוּ et רָאוּ pour mettre en garde contre une prononciation vulgaire *yabiyou, rouyou, contrà* Ewald, *Abhandlung.,* p. 89, § 42 et *Lehrb. d. hebr. Spr.,* § 21*e.* De même le ܗ suffixe de la troisième personne fém. sing. porte le point en haut pour indiquer que cette gutturale a toute sa force; ce point répond au *mappiq* hébreu.

1. Cette division montre que Jacques avait encore le sentiment de la valeur phonétique du point usité pour la notation des voyelles.

2. C'est à cause de cette tendance de *à* à s'infléchir que cette voyelle est appelée ܦܰܬܳܚܳܐ par le grammairien Jacques de Tagrith ou de Mar

m'pagg'dhânâ servit quelquefois aussi à distinguer le féminin singulier des noms à l'état construit, comme ܡܠܟܬܐ ܕܫܡܝܐ *malkath s'mâyâ, la reine des cieux* (Ewald, *Abhandl.*, p. 102, § 57). Mais il fut étendu ensuite aux cas où il y avait lieu de distinguer une troisième prononciation d'un mot, dont le point supérieur et le point inférieur indiquaient deux premières formes, alors même que cette troisième prononciation n'était pas phonétiquement l'intermédiaire entre les deux autres, ainsi : ܒܪܐ *bâré, créant*, ܒܪܐ *b'râ, il créa*, ܒܪܐ *b'ré, créé;* ܐܘܕܐ *audé, je confesserai*, ܐܘܕܐ *audâ, confesse*, ܐܘܕܐ *oudhâ, tison;* on distinguait ainsi : ܐܬܐ *il vint*, ܐܬܐ *je viendrai*, ܐܬܐ *signe;* ܐܡܪ *il dit*, ܐܡܪ *je dirai*, ܐܡܪ *il a rendu amer;* ܐܢܚܐ *gémissement*, ܐܢܚܐ *gémissante*, ܐܢܚܐ *qui fait gémir* etc. (Barhébræus I, p. 245, l. 21 et suiv.); ܡܢܘ *manou, qui est-ce* se distinguait par le m'pagg'dhânâ de ܡܢܘ *mânou, qu'est-ce*, qui avait le point supérieur (id. p. 245, l. 18). D'autres fois une troisième forme se distinguait de deux autres par l'absence de points, ainsi : ܒܪܟ sans point-voyelle se prononçait *b'râkh, génuflexion*, tandis que ܒܪܟ *b'rakh* signifiait *il s'est agenouillé* et ܒܪܟ *barèkh, il a béni*. Le nom du prophète Élie ܐܠܝܐ se distinguait des trois autres prononciations que nous avons indiquées par l'absence du point (id. p. 245, l. 5 et suiv.).

68. La réforme grammaticale de Jacques d'Edesse porta principalement sur la position des points sur les mots, à en juger par sa lettre sur l'orthographe ; il écrivit sur ce sujet des *traités de points* ܥܕܬܐ ܕܢܩܛܐ auxquels Barhébræus renvoie dans sa grande grammaire (p. 246, l. 17). En principe un mot ne recevait qu'un seul point dont la position au-dessus ou au-dessous, en avant ou en arrière de la consonne n'avait rien d'arbitraire, quoiqu'en disent les grammairiens des derniers siècles qui ne s'expliquaient pas les anomalies apparentes de cette prononciation (v. Barhébræus, p. 245, l. 2 à 10). Il régnait cependant une certaine latitude sur le choix de la consonne auprès de laquelle on mettait le point, quand il ne devait pas en résulter de confusion, ainsi ܡܠܟ ou ܡܠܟܐ recevait indifféremment le point sous l'une des trois radicales; le participe

Mathai (v. les passages cités par M. l'Abbé Martin dans *Syriens orient. et occident.*, p. 439 et *La Massore chez les Syriens*, p. 153), et que les Nestoriens la notent par un point haut et un point bas ÷.

pa'el ܦܰܩܶܡ avait le point au-dessus du mim, parce que ce verbe ne formait pas d'aph'el, mais ܡܶܫܰܩ avait le point au-dessus du semkath, parce que ce verbe avait l'aph'el ܐܰܫܩܶܠ (Barhébræus, p. 245, l. 11).

Les deux points du *m'pagg'dhânâ* étaient d'abord restreints à quelques mots ambigus; mais dans les verbes il eut une application bien plus fréquente, parce que les formes sont plus nombreuses que pour les noms. On ne se fit donc pas faute de marquer de deux points deux voyelles d'un même mot, toutes les fois qu'il paraissait nécessaire de le faire, ainsi ܐܶܬܦܰܢܶܝ *èthpanni, il fut répondu,* ܐܶܬܦܰܢܝܳܐ *èthpannâi, sois répondue,* par distinction de ܐܶܬܦܰܢܶܝ *èthp'ni, il s'est retourné* (Barhébræus, p. 246, l. 7).

On finit par établir de cette manière des règles complètes dont voici le résumé :

Prétérit 3e pers. sing. masc. ܦܰܥܰܠ avec faculté de porter le point sous la deuxième ou la troisième radicale.

3e pers. sing. fém. ܦܰܥܰܠ, quelquefois l'un des deux points est omis.

2e pers. sing. ܦܰܥܰܠ, fém. ܦܰܥܰܠ.

1re pers. sing. ܦܰܥܰܠ.

Le point peut également avancer près de la deuxième ou de la troisième radicale.

Les personnes du pluriel ont le point inférieur, excepté la deuxième qui n'en a pas.

Le futur a aussi le point inférieur ܢܶܦܥܶܠ ܬܶܦܥܶܠ ܬܶܦܥܶܠ ܢܶܦܥܶܠ, excepté la première qui, par analogie du parfait, a le point supérieur ܐܶܦܥܶܠ.

De même l'impératif ܦܰܥܶܠ ܦܰܥܶܠ[1]; l'infinitif ܦܰܥܳܠܳܐ; le participe passif ܦܰܥܺܝܠ. Le participe actif a le point supérieur ܦܳܥܶܠ.

La forme pa'el se distingue de p''al par le point supérieur; il prend le second point assez souvent : ܦܰܥܶܠ ou ܦܰܥܶܠ, ܦܰܥܰܠ, ܦܰܥܰܠ.

Par antithèse aph'el, comme forme moins forte, a le point inférieur ܐܰܦܥܶܠ ܐܰܦܥܶܠ ܐܰܦܥܶܠ mais ܦܰܥܺܝܠ, participe passif, par distinctif de ܦܰܥܰܠ infinitif p''al.

1. Il faut se garder de confondre avec ce point celui du pouqdanâ qui appartient à l'accentuation métrique, § 171, 2° et qui est un point supérieur en tête d'un impératif.

Les formes passives suivent les mêmes règles : ܐܬܥܒܕ ، ܐܬܦܩܕ.

69. Cette extension du point dans les verbes et les noms est propre aux Occidentaux et ne remonte guère au delà du VIIe siècle [1]. Jacques d'Edesse, comme nous l'avons déjà dit, y contribua pour une large part et ses successeurs continuèrent sa tâche d'après les règles qu'il avait posées. Quelqu'incomplet et ardu que fût ce système développé, les Occidentaux ne s'en départirent pas, même après l'introduction des voyelles grecques ; car l'usage de ces voyelles ne fut jamais assez général pour évincer l'emploi du point.

Les Nestoriens, au contraire, s'en tinrent à l'ancien procédé plus sobre, en vigueur avant leur séparation des Jacobites. La raison en est qu'au lieu d'étendre l'usage du point distinctif dans le sens de ceux-ci, ils en tirèrent un nouveau système bien plus régulier et plus précis, en cherchant une combinaison de points propre à chaque voyelle.

Le point distinctif des voyelles conserva donc mieux, chez eux, sa valeur phonétique. Ils ne connurent pas le m'pagg'dhânâ et notaient la troisième pers. du fém. sing. du prétérit par les points de la voyelle è ܐܬܟܬܒ, comme nous l'avons déjà observé (comp. Barhébræus I, p. 242, l. 21 et Ewald, *Abhandl.* p. 102, § 57).

CHAPITRE XI.

Des points-voyelles chez les Nestoriens.

70. Les Nestoriens, avons-nous dit, substituèrent au point distinctif des voyelles, un nouveau système de points-voyelles qui en découle, mais auquel les Occidentaux demeurèrent longtemps étrangers. L'esprit de haine et de rivalité qui séparait les sectes religieuses, le goût passionné des Jacobites pour les études grecques, goût partagé d'ailleurs par les Nestoriens, ne suffiraient pas à expliquer pourquoi ceux-ci s'écartèrent d'une voie qui leur était tracée par les usages précédents et préférèrent emprunter aux Grecs leurs voyelles qui juraient dans une écriture sémitique. Il n'est pas vraisemblable du reste que l'invention des points-voyelles chez les Nestoriens fût de

1. Ewald, *Abhandl.*, p. 102, § 60, remarque que dans les manuscrits du sixième siècle on trouve un seul point, dont l'usage n'est même pas très-fréquent.

beaucoup postérieure à l'adaptation des voyelles grecques au syriaque d'Edesse et du couchant; ces deux systèmes sont très probablement contemporains et de la seconde moitié du huitième siècle [1]. Les causes de ces divergences doivent plutôt être cherchées dans la différence du vocalisme chez les uns et chez les autres : nous avons vu § 44 que les Nestoriens admettaient sept voyelles, tandis que les Occidentaux n'en comptaient que cinq, les mêmes signes pouvaient donc être difficilement utilisés par les uns et les autres. Le nombre de voyelles, moins grand chez les Jacobites, permit à ceux-ci de se servir de l'ancien point, en en multipliant les applications; voulaient-ils être précis, la division des voyelles grecques répondait bien à celle de leurs propres voyelles. Les Nestoriens au contraire ne pouvaient avec l'ancien point reproduire toutes les nuances de leur vocalisme, qui d'un autre côté cadrait moins bien avec le vocalisme grec, puisque celui-ci n'avait pas de signe pour *a* long correspondant à leur *a* obtus. De cette manière ils furent amenés à créer un système de combinaisons de points, bien supérieur à la notation des voyelles pratiquée par leurs rivaux. Il a cependant l'inconvénient de surcharger le texte de points qui en s'enchevêtrant avec les divers autres points diacritiques forment un réseau qu'on ne peut débrouiller sans quelque habitude.

De leurs sept voyelles *à á è é i o ou*, ces deux dernières étaient toujours écrites dans le texte par waw, § 59; le point placé au-dessus ou au-dessous du waw suffisait à les distinguer, § 64; *i* l'était également, § 57 [2], il se distinguait donc suffisamment par le point inférieur des diphthongues *âi*, *ai* qui avaient le point supérieur. Pour ces trois voyelles, l'ancien système ne subit donc aucun changement ܗܝ ܝܠܘܕ ܝܠܘܕܘܬ *hi, yâlodh, yalloudh,* Il ne restait donc à trouver que quatre combinaisons pour les voyelles *à á è é,* dont les signes furent composés de deux points groupés de la manière snivante : ̈ *á,* ̤ *à,* ̣̈ *é,* ̣̤ *è,* ex. : ܩܛܛܠܐ *qàṭṭálá, meurtrier,* ܟܦܐ *képhá, pierre,* ܩܛܝܠ *qáṭèl, tuant* [3]. Ces

1. Voyez plus loin §§ 71 et 73.

2. Nous avons remarqué § 58 que dans les mots où les Jacobites prononçaient *i* non écrit ou écrit par aleph, les Nestoriens prononçaient *é*.

3. Plus tard les grammairiens voulurent établir leur division des voyelles d'après la distinction des longues et des brèves et ils créèrent un signe ̣̈ pour *i* bref qui formait la huitième voyelle; cette fausse théorie ne

points-voyelles furent appliqués également aux diphthongues que le point unique ne distinguait pas suffisamment, comme ܗܘ ܗܘ ܐܬܝܓܠܝ *hau, hôu, èthg'lai.*

71. En l'absence de manuscrits anciens, il est difficile de préciser l'âge de ces points-voyelles et d'en connaître l'auteur. M. l'Abbé Martin croit qu'ils ne remontent pas au delà du milieu du VIIIe siècle et sont peut-être postérieurs à l'introduction chez les Jacobites des voyelles grecques[1]. Cependant, faute d'éléments nécessaires à sa solution, la question reste en suspens.

Dans le système de ponctuation, les points-voyelles formaient les petits points par opposition à ceux de l'accentuation qui étaient les gros points; on les nommait ܣܝܡܢܐ ܕܡܠܬܐ[2], *les signes distinctifs du sens,* tandis que ceux qui marquaient l'accent prosodique étaient appelés ܣܝܡܢܐ ܕܡܘܣܝܩܝܐ *les signes de la mesure.*

Au XIIIe siècle, les points-voyelles appartiennent encore exclusivement aux Nestoriens. Les Jacobites, transplantés au milieu d'eux au delà du Tigre sont les seuls parmi leurs coreligionnaires qui en fassent usage[3].

Chapitre XII.

Des voyelles grecques dans l'écriture des Syriens occidentaux.

72. Jacques d'Edesse († 710) ne fut pas le premier chez les Occidentaux à constater l'insuffisance de l'écriture syriaque. En réponse à Paul d'Antioche qui lui demandait de combler les lacunes de l'écriture, il répondit que c'était une affaire ardue, à laquelle ses prédécesseurs avaient aussi songé, mais devant laquelle ils avaient reculé, de peur de porter atteinte aux anciens monuments de leur littérature[4]. Saisi des mêmes

contribua pas peu à la confusion qu'on rencontre dans la ponctuation des voyelles dans les manuscrits de la basse époque. Les anciens grammairiens orientaux ne connaissent pas cet *i*, v. § 76.

1. *La Massore chez les Syriens*, p. 149, comp. p. 177 et 190.

2. Le mot ܣܝܡܐ avait alors son premier sens de *signe.*

3. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 440.

4. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 196, l. 16 à 22; Assemani, *Bibl. or.*, I, p. 477 et le premier des fragments de la grammaire de Jacques d'Edesse

scrupules, il estime que le meilleur moyen de concilier le respect de la chose établie avec la nécessité de remédier à l'imperfection de l'écriture, est de créer des lettres additionnelles, mais de n'en faire usage que dans les exemples qu'il apporte à l'appui de ses règles sur l'orthographe. Et, en effet, dans les autres fragments de son traité « de l'orthographe du dialecte édessénien » ܕܡܠܦܢܘܬܐ ܕܐܘܪܗܝܐ, il ne se sert pas de ses types-voyelles en dehors de ce cas [1].

Il est inutile de s'étendre sur la forme et la valeur de ces types qui ne paraissent pas avoir joui d'un grand succès; on en trouvera différents spécimens dans notre troisième planche, spéc. 3 à 6; le cinquième est le plus authenthique, car il est fourni par les fragments mêmes de Jacques. Il est clair que celui-ci prit pour modèle les voyelles grecques, comme il donne à l'entendre lui-même par l'extrait que nous venons de traduire; ses types se ramènent facilement aux voyelles grecques, le rapprochement en a déjà été fait en partie par l'auteur du spécimen VI.

Personne ne songe plus à considérer ce savant évêque comme l'inventeur des points-voyelles, dont les Jacobites ne firent pas usage, comme nous l'avons déjà dit sous le chapitre

publiés par M. Wright (commencement et fin — ce fragment appartenant à la Bodléienne ne figure pas parmi ceux réédités dans le catalogue des manuscrits syriaques du British Museum).

1. Voici le commencement du fragment dont il est parlé ci-dessus : « Autrefois aussi les Grecs, comme le dit un de leurs grammairiens, n'avaient pas un alphabet complet; ils ne possédaient en effet que 17 lettres. Cependant, lorsqu'on le compléta, ce ne fut pas d'un coup, mais une fois l'un ajouta une ou deux lettres, d'autres à diverses reprises en apportèrent de nouvelles jusqu'à ce qu'elles montassent à 24 et que l'alphabet fût constitué d'une manière définitive. Je sais bien la cause qui empêcha qu'on ne complétât nos lettres : je veux parler de la crainte que tous les livres qui avaient été écrits auparavant dans l'alphabet imparfait édessénien ne fussent perdus et je compatis aussi sur le sort des écrivains qui nous ont précédés. [C'est pourquoi] je m'étais refusé [à tout changement] jusqu'à ce que j'aie reçu ta prière (celle de Paul d'Antioche), demandant que ce [perfectionnement] eut lieu et reçoive son accomplissement. Je pense donc qu'on pourrait établir des règles sur l'orthographe de cette langue, en dehors de *lettres additionnelles* pour les voyelles qui manquent à cet alphabet; au moyen de celles-ci, on pourrait montrer l'application de ces règles et l'orthographe des noms et des verbes qui s'y

précédent [1]. On ne saurait non plus lui attribuer légitimement l'introduction des voyelles grecques et leur adaptation aux voyelles syriaques, telle que nous la trouvons établie dans les manuscrits jacobites. M. l'Abbé Martin [2] a montré ce qu'une telle hypothèse a d'invraisemblable; nous ajouterons qu'elle est également contredite par la comparaison des types-voyelles de Jacques avec les signes-voyelles empruntés des Grecs. Dans les premiers, en effet, *ā* n'a pas de figure particulière, mais il est écrit par aleph; dans les seconds au contraire il est indiqué par un ο grec (omicron, oméga) ce qui suppose une manière toute différente d'envisager cet *ā*, v. § 45. En outre Jacques voulait au moyen de ces types distinguer huit

référent. Étant tiraillé en deux sens, d'un côté par ta demande, et de l'autre par la crainte de la perte des livres, crainte qui avait ému mes devanciers, voici ce que j'ai imaginé : pour l'intelligence et la confirmation de ces règles-là seulement, on ajouterait des lettres qui indiqueraient les modifications et la prononciation des voyelles, mais qui n'auraient pas pour objet de compléter et de reconstituer l'alphabet; de cette manière, je satisferais à ta demande . . . etc. »

1. Ce qui put faire illusion, c'est qu'on parlait toujours des sept voyelles de Jacques d'Edesse (Barhébræus, I, p. 194, l. 23) qui paraissaient répondre aux sept voyelles nestoriennes, tandis que les Jacobites dans leur système de figuration n'ont que cinq signes empruntés des Grecs. Mais depuis la publication des fragments de Jacques d'Edesse par M. Wright, on sait que cet évêque distinguait huit voyelles (comp. Barhébræus, I, p. 3, l. 11), quoiqu'il n'eut inventé que sept types-voyelles, parce qu'il écrivait *ā* par aleph.

2. V. *Jacques d'Edesse et les voyelles syriennes* dans le *Journ. Asiat.* 1869, 1er sem., p. 456 et suiv. et la *La Massore chez les Syriens* dans le même journal 1875, 1er sem., p. 132. M. Wright dans ses fragments de Jacques, *Catalog. of syriac manusc.*, part. III, p. 1168, admet le système des points-voyelles comme le plus ancien, auquel aurait succédé au temps de Jacques l'invention des voyelles imitées de celles grecques, soit par cet évêque, soit par un autre; puis quelque temps après, Jacques aurait imaginé ses types intercalés. Cette opinion se base, en ce qui concerne les voyelles imitées de celles grecques, sur un manuscrit de la seconde moitié du septième siècle où elles figurent, mais M. Martin a observé que ces voyelles avaient été ajoutées dans les manuscrits anciens après coup (v. *La Massore chez les Syriens*, p. 172). Nous avons vu sous le chapitre précédent que les points-voyelles étaient vraisemblablement de la seconde moitié du VIIIe siècle. Les types de Jacques apparaissent donc comme la première tentative dans cette voie, ce qui résulte d'ailleurs de ses paroles que nous avons traduites plus haut.

voyelles, comme nous venons de le dire, tandis que les signes en usage chez les Jacobites se réduisent à cinq voyelles. Cependant Jacques par cette tentative fut véritablement l'instigateur du système reçu après lui chez ses coreligionnaires; il ouvrit la voie dans laquelle ceux-ci le suivirent facilement: ils n'eurent qu'à modifier ses types et, au lieu de lettres intercalées, en faire de simples signes apposés auprès des consonnes. Ces types, en effet, Jacques les avait créés en s'inspirant de la forme des voyelles grecques, ceux de *à, è, u* répondent visiblement à alpha, epsilon et hêta, ceux de *i, oû* et *où* peuvent être, il est vrai, rapprochés plutôt d'un youdh ou d'un waw archaïque (v. les spécimens planche III).

73. A défaut de meilleures preuves, on devra donc s'en tenir pour les signes-voyelles des Jacobites à l'ancienne tradition[1] qui considère Théophile d'Edesse († 785) comme le premier qui en fit usage dans sa traduction de l'Iliade d'Homère.

En tous cas, l'invention de ces signes doit être attribuée, vers cette époque, aux moines karkaphiens qui se livraient aux pénibles travaux de la Massore pour fixer le texte des écritures : ce sont eux qui ont ramené les voyelles à cinq espèces seulement, comme le constate Barhébræus (I, p. 3, l. 13).

Les cinq signes-voyelles sont ܙ ܐ ܝ ܥ ܘ qu'on met indifféremment au-dessus et au-dessous de la ligne; ܙ ܐ ܘ sont cependant plus souvent superposés, ܝ ܥ plus souvent écrits au-dessous de la consonne. Ils tirent leur origine des voyelles grecques A, O, E, H, OY et affectent par rapport à celles-ci une position renversée et oblique. On voit que, comme nous l'avons fait observer § 45, *â* avait déjà le son *o* puisqu'il est figuré par omicron; cependant on pourrait s'étonner qu'on n'eût pas choisi de préférence oméga que répondait mieux à la valeur grammaticale de cette voyelle. Ceci prouve que les Syriens ne distinguaient plus une longue d'une brève et que pour eux omicron ou oméga était tout un; ces deux voyelles grecques avaient en effet la même valeur aux yeux des Syriens, comme le montrent les transcriptions en syriaque des mots grecs. On se servait donc d'abord de omicron ou oméga indifféremment;

1. Assemani, *Bibl. or.*, I, p. 64, 521, 607; III, II, 378; Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 175.

les manuscrits antérieurs au Xe siècle ont tantôt l'une, tantôt l'autre de ces deux voyelles, sans aucune distinction [1]. Dans ces manuscrits aussi le signe ̱ a une forme plus archaïque et affecte les formes suivantes [2].

Les diphthongues *au ai ai ew iw* sont exprimées par le signe de la première voyelle précédant la *mater lectionis* [illegible] Cependant dans quelques manuscrits karkaphiens les signes des deux voyelles sont marqués l'un au-dessus de l'autre : [illegible] ou l'un près de l'autre, mais dans la direction de gauche à droite [illegible] [3].

74. Au XVIIIe siècle, alors que le syriaque était langue morte, un Maronite du Liban, Gabriel Héva songea à faire figurer les voyelles dans l'écriture, à l'instar du mandéen, en insérant les semi-voyelles ܐ ܘ ܝ ; les deux dernières ܘ ܝ indiquaient les voyelles *ou, i,* et aleph prenait des positions différentes suivant qu'il devait représenter l'une des trois autres voyelles *a, â, é.* On imprima, en fait, une édition des psaumes avec cette écriture bizarre, à Rome en 1737 [4]. Mais on s'en tint là; l'essai de Gabriel Héva n'eut pas plus de succès que n'en avait eu dix siècles plus tôt la tentative de Jacques d'Edesse.

Chapitre XIII.

Les voyelles suivant les grammairiens syriaques.

75. Envisagées au point de vue des signes qui servent à leur notation, les voyelles sont appelées par les grammairiens ܣܝܡܬܐ *positions,* parce qu'elles ne font pas partie intégrante du mot, mais sont apposées auprès des consonnes, ou ܢܩܘܛܐ *points,* parce que ce sont les points qui sont le plus communément employés pour cet objet, ou encore ܡܫܚܬܐ ܕܩܪܝܢܐ, comme nous l'avons dit à la fin du chapitre onze.

Chaque voyelle a son nom propre; quelquefois elle est désignée sous plusieurs noms suivant les écoles; chez les Occidentaux elles sont appelées comme il suit :

1. Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 171.
2. Id., p. 171.
3. Abbé Martin, l. c., p. 170. Merx, *Gramm. syr.*, p. 43 adnot. 2; Wisemann, *Horæ syriacæ*, p. 161.
4. Hoffmann, *Gramm. syr.*, p. 88; Land, *Anecd. syr.*, I, p. 98.

a ̄ ܦܬܚܐ *p'thâḥâ*, c'est-à-dire *ouverture,*
â ̆ ܙܩܦܐ *z'qâphâ*, « *érection,*
e ̄ ܙܘܥܐ *z'wâṣâ*, « *compression,*
i = ܠܘܥܐ *ḷ'wâṣâ* (خَفْض) « *dépression,*
ou ̄ ܨܘܨܐ *ṣâṣâ* (غَصّ) « *étranglement.*

Ces noms sont formés d'après la position que prennent les organes affectés à la prononciation des voyelles : ܦܬܚܐ est l'ouverture naturelle de la bouche qui laisse libre le passage de l'air, lequel dans la prononciation de ܙܩܦܐ est refoulé vers le haut du palais. Les autres noms ܙܘܥܐ ܠܘܥܐ ܨܘܨܐ sont empruntés aux mouvements des lèvres et des dents plus ou moins contractées et serrées pour faire entendre les voyelles *e, i, ou.*

76. Voici maintenant les dénominations en usage chez les Nestoriens[1] :

à ܐ ܦܬܚܐ *(consonne) affectée d'un p'thâḥâ;*
á ܐ ܙܩܦܐ « « « *z'qâphâ;*
è ܐ ܙܘܥܐ « « « *r'wâṣâ;*
é ܐ ܒ ܡܬܬܚܐ ܡܠܐ *celle (consonne) qui est devant un (youdh ou aleph) élevé,* comme ܒܝܠ *bêl,* ܟܦܐ *képhâ;*
i ܐ ܒ ܡܨܥܐ ܡܠܐ *celle qui est devant un (youdh) déprimé,* comme ܙܕܝܩܐ *zaddiqâ*;
o ܐ ܘ ܡܦܬܚܐ ܡܠܐ *celle qui est devant un (waw) dilaté,* comme ܐܪܟܘܢ ;
ou ܐ ܘ ܡܨܥܐ ܡܠܐ *celle qui est devant un (waw) comprimé,* comme ܢܘܪܐ *nourâ.*

77. L'école mixte, comme Paul le grammairien, Jacques de Tagrith[2], ne tenant plus compte des nuances de *è* et *é,* mais encore de celles de *o* et *ou,* comptait six voyelles, avec les

1. Suivant Elias le grammairien, v. un passage cité par M. l'Abbé Martin dans *La Massore chez les Syriens,* p. 176; comp. Merx, *Gramm. syr.*, p. 31, qui confond *é obtus* (*e* long) avec *i bref*, v. ci-après § 81.

2. Merx, *Gramm. syr.*, p. 31; Abbé Martin, *Syriens orient. et occid.*, p. 438 à 440 et *La Massore chez les Syriens,* p. 153; comp. aussi *Josephi Accurensis gramm. syr.*, p. 18. Ce Maronite, tout en énonçant six voyelles, déclare qu'en fait, il n'y en a que cinq.

noms suivants : *a* ܦܬܚܐ, *ou* ܦܬܝܚܐ [1], *â* ܙܩܦܐ, *e* ܙܠܡܐ [2], *o* ܦܬܚܐ, *ou* ܦܬܝܚܐ, c'est-à-dire *ouverture, action de refréner, érection, obliquité, élévation, dépression.*

78. Ces dénominations sont conformes aux dernières évolutions des voyelles en syriaque, § 44. Cependant la division des voyelles en brèves et en longues, que les grammairiens voulaient maintenir, ne pouvait manquer d'amener de la confusion dans ce sujet. Jacques d'Edesse comptait encore (voyez § 72) huit voyelles, sans doute pour se conformer à la tradition, car c'est par la distinction subtile des nuances des sons qu'il cherchait à établir la quantité des voyelles comme on le voit par ses types. Barhébræus dans le tableau qu'il dresse des voyelles (I, p. 4) admet la classification en brèves et en longues, non seulement pour les Jacobites mais aussi pour les Nestoriens. La différence même des noms des voyelles chez les uns et les autres semble prouver que ces classifications étaient réellement reçues dans les écoles et ne sont pas dues seulement à l'imaginative du grammairien jacobite. Voici les noms :

	Chez les Occidentaux :		Chez les Orientaux :	
ā	ܙܩܦܐ	*z'qâphâ*		*id.*
ă	ܦܬܚܐ	*p'thâḥâ*		*id.*
e	ܪܘܫܝܐ ܐܪܘܟܐ	*r'wâsâ long*	ܙܠܡܐ ܐܪܘܟܐ	*z'lâmâ étendu*
ĕ	ܪܘܫܝܐ ܩܨܝܪܐ	*r'wâsâ bref*	ܙܠܡܐ ܩܨܝܪܐ	*z'lâmâ dur*
i	ܚܘܫܝܐ ܐܪܘܟܐ	*ḥ'wâsâ long*	ܝܘܕܥ ܚܘܫܝܐ	*youdh déprimé*
ĭ	ܚܘܫܝܐ ܩܨܝܪܐ	*ḥ'wâsâ bref*	ܝܘܕܥ ܡܪܝܡܐ	*youdh élevé*
ou	ܨܘܨܝܐ ܐܪܘܟܐ	*''ṣâṣâ long*	ܘܘ ܡܫܝܚܐ	*waw comprimé*
ŭ	ܨܘܨܝܐ ܩܨܝܪܐ	*''ṣâṣâ bref*	ܘܘ ܡܪܚܐ	*waw dilaté.*

1. Sur l'origine et la signification de ce nom v. p. 64, note 2.

2. M. Merx, l. c. p. 36, § 8, suppose que ce nom vient de la position oblique des points de cette voyelle ̄ ou ̣ ; cette hypothèse est confirmée par un passage de Barhébræus, *Eur. gr.*, I, p. 254, l. 20 qui traite d'un accent composé de deux points obliques et se sert dans ce sens du mot ܡܫܝܚܐ; quand donc ce grammairien, I, p. 231, l. 11, veut expliquer le nom de cette voyelle par l'inclinaison de l'air sur le côté du palais, pendant sa prononciation, c'est qu'il se laisse aller à une fausse analogie, en comparant les noms des autres voyelles.

En fait ces distinctions reposent sur des différences de timbre des voyelles comme nous l'avons dit § 44, et nullement sur des différences de quantité ; les dénominations nestoriennes en portent la marque. C'est donc de cette manière qu'il faut entendre les quatre chapitres que Barhébræus a écrits (I, p. 229 à 237) sur ce sujet, bien qu'il parle toujours de brèves et de longues, comme nous allons le montrer par une analyse succincte de ces chapitres.

79. Pour ce prélat jacobite, *o* est *a* long, *a* est *a* bref. Comme les Nestoriens, dans les deux cas, prononçaient *a*, avec les nuances d'*a* obtus ou d'*a* aigu, que l'oreille d'un occidental ne pouvait plus distinguer, Barhébræus prétend qu'ils confondent *a* long et *a* bref. « On ne peut faire de distinction, dit-il, que dans le cas où la consonne qui suit cette voyelle est redoublée, parce qu'alors c'est nécessairement *a* bref, le redoublement n'ayant jamais lieu après une voyelle longue, ainsi ܚܠܐ *vinaigre* diffère de ܚܠܐ *sable*, parce qu'on entend le redoublement du lâmadh dans le premier ; mais dans ܙܪܥܐ *semence* et ܙܪܥܐ *semante*, il y a confusion complète, parce qu'aucun de ces deux mots ne fait entendre de redoublement [1]. La confusion de *á* et *à* existait effectivement chez les Nestoriens quand la syllabe où cette voyelle se trouvait, était close par une gutturale emphatique ou un riš, parce que sous l'influence de ces consonnes assombrissantes, ils prononçaient *à* comme *á*, § 93, 3° ; Barhébræus a donc raison de les plaisanter, en disant que dans la pronon-

1. V. *Œuv. gr.*, II, p. 7, vers. 33 et suiv. avec le commentaire, p. 6, I, p. 229, l. 9 et suiv. M. Bertheau dans son édition de la grammaire métrique p. 96 dit que Barhébræus méconnaît la nature des syllabes, que dans ܙܪܥܐ il y a une syllabe fermée *zar'â* et dans ܙܪܥܐ, une syllabe ouverte, *zâ-r'â*. M. Nœldeke dans sa *Neusyr. Gramm.*, p. 3, note 2, montre l'erreur de M. Bertheau; en syriaque la syllabe était devenue également fermée dans le second cas, mais le savant professeur est aussi à côté de la vérité, quand il dit que les Nestoriens ne distinguaient plus *a long* de *a bref* dans une syllabe fermée, parce que dans ce cas, la longue s'abrégeait toujours. Phonétiquement, il ne saurait plus être question de longues ni de brèves en araméen. La confusion de z'qâphâ et de p'thâḥâ qui dans ce cas aurait été inévitable (v. M. Philippi dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 94, note 1), n'apparaît que dans les derniers siècles et doit être attribuée le plus souvent à la ponctuation de l'école mixte où les nuances étaient plus effacées. En général, les cas où les Nestoriens avaient z'qâphâ et les Jacobites p'thâḥâ sont très restreints (v. Barhébræus, I, p. 238, l. 23).

ciation, ils ne distinguaient pas ܐܠܗܐ ܒܪܝܐ *Dieu créateur* de ܒܪܝܐ ܒܪܝܐ *un homme sauvage;* mais sauf ces cas, c'est son oreille qui est en défaut et son raisonnement qui est mauvais, car les nuances de *á* et *à* étaient parfaitement sensibles, en dehors même du redoublement. Lorsque les signes de ces voyelles sont confondus, comme dans le manuscrit de Bar 'ali qui a servi à l'édition de M. Hoffmann, où z'qâphâ apparaît souvent à la place de p'thâḥâ et réciproquement, c'est par suite d'une mauvaise ponctuation due vraisemblablement à une école mixte.

80. Barhébræus prétend encore que ses coreligionnaires savaient mieux distinguer *e* long de *e* bref que les Nestoriens : comme ceux-ci, dit-il, ne font pas de différence entre *ā* et *ă*, à moins que le redoublement ne suive *ă*, ainsi *ĕ* n'est distinct de *ē*, qu'autant que la consonne suivante est redoublée ; mais si le redoublement n'a pas lieu comme dans ܩܨܝܐ *divination,* il n'y a plus de distinction possible (p. 231, l. 12). Mais dans quels cas les Jacobites savaient-ils que *e* était bref ou long ? Quelle règle les fixait donc à cet égard ? A en juger d'après les exemples donnés par Barhébræus, il faut répondre que c'était là une question de timbre, suivant que la voyelle avait le ton ou ne l'avait pas. L'accent tonique portant en principe sur la pénultième, § 157, *e* était long suivant Barhébræus dans ܩܨܝܐ *divination,* ܕܚܠܬܐ *crainte,* ܫܡܝܐ *renommée,* mais bref dans ܩܨܝ *devinant,* ܕܚܠ *craignant.*

Dans les racines *double-'é* où les préformantes du futur occasionnaient le redoublement réel ou virtuel de la consonne suivante, § 113, la voyelle de ces préformantes était dite longue : ܐܣܒܠ *je souffrirai,* ܬܬܥܠ *tu entreras,* ܬܬܪܥܫ *tu trembleras* etc. ; dans les racines *'é-waw,* au contraire, la voyelle était aiguë et dite brève. Dans ܠܒܫ *il a habillé,* ܪܟܒ *il est allé à cheval,* ܣܓܕ *il a adoré,* la voyelle avait nécessairement l'accent et était dite longue; celle des suffixes ne l'avait pas et était considérée comme brève : ܐܠܒܫܗ *élève-la,* ܐܚܙܝܗ *je la verrai,* ܠܒܫܗ *habille-le;* il en était ainsi dans les formes du pluriel, comme ܚܙܝܬܘܢ *vous voyez (femmes),* ܚܙܝܗ *il vous vit,* ܕܚܙܝܢ *qui sont vus* etc. Dans ܐܚܙܐ *je verrai,* ܬܚܙܐ *tu verras,* ܣܓܕܬ *j'ai adoré,* la première voyelle était accentuée et considérée comme longue ; cependant à la première personne du futur ܐܣܓܕ *j'adorerai,* *e*

était traité comme bref: il y avait peut-être là un déplacement de l'accent, comme dans les *pé-aleph* qui avaient la voyelle *ou* au futur, ex. : ܐܬܪܥܝ *je rencontrerai,* ܐܬܪܥܝܬ *tu rencontreras,* tandis que dans ceux qui avaient *a*, la voyelle des préformantes s'était allongée et avait passé en *i*, comme ܐܡܪ *je dirai,* ܐܡܪܬ *tu diras.* Au prétérit de ces verbs *e* était long, ܐܡܪ *il dit;* dans les mots ܐܬܝ ܐܬܝ ܐܬܝ, v. § 58, il était encore considéré comme bref, parce que long, il aurait dû passer en *i*.

On voit par ces exemples, combien les distinctions établies par Barhébræus concordent peu en général avec les règles de la grammaire et de l'étymologie. Cette contradiction s'explique facilement si on considère que ce grammairien voyait dans des différences de timbre un effet de la quantité, quand il n'y avait qu'une influence du ton.

81. Quant à la voyelle *i*, l'accent tonique n'influe pas sur son timbre, parce que cette voyelle doit rester pure; en s'assombrissant en effet, elle passerait en *e* comme ce fut le cas pour *i* primitivement bref, § 44. Comment donc Barhébræus établit-il sa division de *i* long et *i* bref? D'une manière bien simple: *i* est long toutes les fois qu'il est écrit par youdh, bref quand il n'est pas figuré ou qu'il l'est par aleph. Il est donc long dans ܕܝܢܐ *jugement,* ܫܝܐ *mauvais,* ܙܕܝܩܐ *juste* etc., mais bref dans ܒܝܥܐ *œuf,* ܒܝܪܐ *puits,* ܬܐܢܐ *figuier,* ܙܝܒܐ *loup,* ܙܕܝܩ *juste,* ܚܝܠܐ *douleur* etc. Cependant, même écrit par youdh, il était considéré comme bref dans quelques mots où il précédait ou suivait une consonne assombrissante, § 40, comme ܦܝܪܬܐ avec pi grec emphatique πύρομα, ܦܝܬܐ ou ܦܝܬ πήγανον, ܦܝܬܐ ou ܦܝܬ πήγανον, ܬܝܒܐ *épais,* ܪܝܫܐ *tête,* ܪܝܚܐ *odeur;* d'une manière générale dans les mots où les Nestoriens prononçaient encore *é*, comme ܒܝܠ *Bél,* ܐܝܠ *El* [1].

82. Enfin pour la voyelle *ou*, la distinction des brèves et des longues repose sur une base non moins erronée, car elle est établie d'après les nuances de *o* et *ou* : *o* est bref, *ou* est long; nous n'avons pas à revenir sur ce que nous avons dit § 50. Dans son chapitre 4, page 234, Barhébræus dresse une longue liste des mots et des formes où cette voyelle est longue ou brève,

1. De là est née l'erreur que ܝ est *i bref*, v. Merx, *Gramm. syr.*, p. 31, § III, comp. ci-dessus § 76 note.

suivant que la tradition ou la prononciation nestorienne lui donne l'une ou l'autre nuance.

On voit par ce résumé de la doctrine du docte grammairien jacobite, combien le sentiment de la durée des voyelles s'était perdu en araméen, sous l'influence de leur coloration.

Chapitre XIV.

Des modifications des voyelles.

83. Nous avons dit § 43, que le premier pas dans la voie des altérations des voyelles avait été l'obscurcissement des brèves *ĭ, oŭ* en *è, ò*, tandis que *ă* se maintenait pur et n'avait pas de nuance propre, malgré une tendance bien prononcée à s'infléchir en *è*. Nous verrons sous le § 96 que dans une syllabe ouverte *a* se décompose en simple š'wa ou disparaît tout à fait, sauf exceptions. C'est donc dans une syllabe fermée qu'il se maintient, comme toute brève primitive : ܡܠܟܐ *roi,* ܟܬܒ *il a écrit;* et c'est à cette place qu'il peut s'affaiblir en *è*. Dans quels cas a lieu cet affaiblissement? L'étymologie et l'étude des formes servent ici de critérium, mais nous devons faire observer en premier lieu, que *a* résiste à l'affaiblissement, quand il est suivi dans la syllabe d'une gutturale ou d'un riš, comme ܝܕܥ *il connut,* ܓܒܪܐ *homme;* nous verrons même § 88 que *è* dans ce cas se change en *a* [1].

Sous cette réserve *a* passe en *è*:

1° Au prétérit p''al sous l'influence d'un youdh, première radicale : ܝܠܕ *il enfanta,* ܝܠܦ *il apprit,* et dans les noms d'action de ces verbes : ܠܘܐܬܐ *emprunt,* ܥܝܢܐ *soin,* ܫܢܬܐ *sommeil;* le même phénomène a lieu dans les noms d'action de radicaux forts, comme ܢܦܫܐ *respiration,* ܫܓܬܐ *rugissement,* et après le passage de *è* en *i* dans une syllabe ouverte, ܡܨܝܕܬܐ *embûches.* Aux autres temps l'affaiblissement est plus rare : ܐܙܠ *va* (fut. ܢܙܠ) ܬܢܦܫ *tu seras méchante* (de ܢܦܫ).

1. Au contraire *ou* se maintient avec une gutturale même au futur, tandis que dans les autres langues sémitiques il est généralement remplacé par *a*, comp. ܢܦܫ avec יִזְבַּח يَقْطَع يَذْبَح; en éthiopien les gutturales montrent encore une plus grande attraction pour la voyelle *a*, v. Dillmann, *Aethiop. Gramm.*, § 41.

2° Dans la plupart des noms de la forme فَعْل à l'état absolu : ܡܠܟܐ *roi,* ܥܒܕ *esclave,* ܟܪܣܐ *ventre,* ܡܪܝܐ *maître* etc. qui à l'état emphatique font ܡܠܟܐ ܥܒܕܐ ܟܪܣܐ[1]; d'une manière moins générale dans divers noms, comme : ܩܛܠܐ *meurtre* قَتْل, ܨܕܩܬܐ *aumône* صَدَقَة, ܚܕܬܐ *nouveau* حَدِيث, ܟܢܦܐ *aile* كَنَف, ܕܟܪܐ *mâle* ذَكَر, ܥܩܒܐ *talon* عَقِب, ܬܐܟܣ τάξις, ܬܓܡܐ τάγμα etc.

3° Avec une préformante du futur, au p''al : ܢܫܬܒܚ ܢܫܬܒܚ etc., et dans quelques noms abstraits formés au moyen d'une préfixe, comme : ܢܦܠܐ *merveille,* ܢܦܠܚܐ *service.*

4° L'influence d'un aleph qui suit la voyelle est sensible : ܡܐܟܠܬܐ *nourriture,* ܡܫܬܝܬܐ *festin* (de ܫܬܐ), ܢܦܠܐ *négoce;* ܫܐܠ *il demanda,* ܫܐ *il noua,* ܪܐܫ ar. رَأْس[2]. Il ne manque

1. Il est probable, il est vrai, que ces noms sont contractés d'une forme originaire فَعِل, v. Ewald, *Lehrb.*, p. 376, note 1; mais la contraction فَعْل se trouve déjà dans tout le domaine sémitique et doit être prise comme la forme du radical. Le syriaque connaît encore des noms avec *a,* comme ܩܠܐ que dans d'autres dialectes on prononçait aussi *ḥᵃqèl,* comme dans Math. ἀκελδαμά. Y a-t-il, en sens inverse, mutation de *è* en *a* dans ܕܒܫܐ *miel,* emph. ܕܒܫܐ دِبْس? Non l'*a* devant la deuxième radicale qui est une labiale s'est changé en *ou* דּוּבְשָׁא, et de là en *è*, § 91. De même dans ܟܪܫ comp. avec كِرْش, l'*a* ne vient pas de *è* sous l'influence du riš qui suit, mais il est organique, car كِرْش est abrégé d'une forme plus pleine كَرِش, comp. éthiop. *Kars,* assyr. *Karšu.*

2. En araméen, les noms de la forme فَعْل qui ont un aleph pour seconde radicale éprouvent une modification pareille; aleph étant devenu quiescent, *è (ĕ)* passe en *é (ē)* chez les Nestoriens et en *i* chez les Jacobites, comp. ܐܝܠ אֵל; de même ܒܥܠ par affaiblissement de la gutturale chez les Orientaux, est devenu *Bél* prononcé *Bil* par les Jacobites. Mais l'affaiblissement de la gutturale n'entraîne pas les mêmes phénomènes dans les diverses langues du groupe sémitique; on remarque là une certaine oscillation entre *a* organique et *e*, ainsi : رَأْس est devenu en arabe vulgaire رَآس, hébr. רֹאשׁ, amh. *râs,* mais syr. *riš,* éthiop. *rès.* Cette oscillation est sensible en hébreu même, car *â* s'infléchit en *é, i* devant un suffixe lourd, comme רֵאשִׁית רֵאשׁוֹן; ce dernier mot était encore prononcé *rášith* par les Nestoriens, tandis que les Jacobites disaient *rišith* (Barhébræus, I, p. 233, l. 17). Les deux voyelles ne sont quelquefois dans une même langue que des distinctions dialectales, comme בֵּאֵר et בֹּאֵר. En syriaque *a* ne se maintient que dans des radicaux très faibles, comme ܐܝܠ, souvent il s'obscurcit en *â, au* ضَأْن ܥܘܢ, ܒܐܬܪ = بَاتَر *après,* comp. ܐܟܠ pour ܐܟܠ avec ܐܟܠ. Cette oscillation entre les deux prononciations *a, e* s'explique d'autant mieux que *â* passe

pas de mots au surplus où les Nestoriens prononçaient *a* et les Jacobites è et réciproquement [1].

84. Quand une gutturale à la fin de la syllabe s'affaiblit et tombe, *a* s'allonge et s'obscurcit souvent en *â (ā)*, comme : ܛܠܝܐ *petit bétail* ضَأْن, ܡܢܝܢ *les uns les autres* (contr. de ܡܢ ܡܢ), ܫܒܥܣܪ *dix-sept* (contr. de ܫܒܥ ܣܪ), ܒܬܪ *après* (de ܒܐܬܪ).

85. Le passage de *â* en *o, ou,* si fréquent en sémitique, est d'autant plus facile dans le dialecte occidental, qu'*a* obtus est prononcé *o;* on rencontre donc ܢܣܝܢܐ *tentation,* ܓܠܝܢܐ *révélation,* ܥܢܓܐ *délices,* ܡܢ *quoi* pour ܢܣܝܢܐ ܓܠܝܢܐ ܥܢܓܐ [2]. Dans certains noms, comme ܨܠܘܬܐ *prière, ou* vient de *â;* dans le second livre de cet ouvrage, nous aurons occasion de le constater, en traitant des formes, § 230.

86. *â* se décompose en une diphthongue *au, ai* [3] dans les formes ܬܦܥܠ فَاعَلَ : ܫܘܦܪ ou plus souvent ܫܦܪ *il supporta,* ܣܓܪ *il enferma* ou *il repoussa* (סגר ou שגר ar. شجر), ܐܬܚܘܪ *il s'est tordu,* ܐܘܩܕ [4] *il a enflammé,* ܐܘܚܕ *il associa,* comp. éth. ፡ተፍሥ፡ et les réfléchis des IIIe et IVe formes. La facilité avec laquelle *â* dégénère en *au, ai* d'une part, celle d'autre part avec

souvent en *ai, é,* §§ 86 et 87 ; aussi les adjectifs de la forme فَعِل ou فَعِيل prennent souvent en syriaque dans les racines ʾé-aleph, ou par assimilation ʾé-waw, les formes فَعَل ou فَعَال, comme ܫܝܚ *vieillard* (r. ܫܝܚ), ar. شَيْخ, comp. ܫܝܚܘܬܐ *vieillesse,* ܛܒ *bon* طَيِّب, ܛܝܒܘܬܐ *bonté,* ܬܐܘܡܐ *jumeau* a en arabe la forme تَيْم تَيِّم ou تَوْم تَوَّام تَوَّم analogue à celle que traduit l'écriture ܬܐܘܡܐ Θωμᾶς. En hébreu, on trouve au pluriel les deux formes תאמים et תומים. Ainsi les adjectifs de ces racines tendent à dépouiller en syriaque la forme فَعِل ou فَعِيل qui, au contraire, dans les radicaux forts est prépondérante, si on compare ܚܕܝܬ حَدِيث avec חָדָשׁ, ܚܟܝܡ حَكِيم avec חָכָם, ܪܫܝܥ avec רָשָׁע etc.

1. V. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 237 et 238 et Abbé Martin dans *Syriens orient. et occident.*, la liste orthographique annexée, p. 1 et suiv. En syro-palestinien, l'affaiblissement de *a* en *e* dans une syllabe fermée est encore plus fréquent, v. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 454.

2. Comp. pour le mandéen et le syro-palestinien, Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 474 et *Mand. gramm.*, p. 21, note 2.

3. M. Philippi dans le même journal XXXII, p. 65 a donné un certain nombre de noms propres où la terminaison *aïm aïn* permute suivant les dialectes avec celle *âm ân*, comp. Nœldeke, *Neusyr. Gramm.*, p. 107, note 1.

4. De là vient sans doute ܝܘܠ ܓܘܙܠ *pigeonneau*, comp. حَمَامَة *pigeon* de حم *être bouillant.*

laquelle les formes des pé-aleph se confondent avec celles des pé-waw et des pé-youdh, expliquent la présence de ces diphthongues aux formes aph'el et šaph'el (saph'el) de ces verbes, comme ܐܳܟَܠ — أَكَلَ, ܐܳܡَܪ = أَمَرَ, ܐܳܦَܝ, ܐܳܦَܝ *il sauva*, judéo-araméen שׁיזב (rac. ازب *couler*), ܫܳܦَܝ *il soigna* (rac. ܐܳܦَܝ)[1]. Dans les noms, la modification de *â* en *au* est plus rare : ܬܠܬܳܢܳܝ *triennal* ثالث, ܡܪܳܡܳܐ[2] *hauteur* מרום, ܐܳܨܳܪ *trésor*, ܬܠܬܳܝ *ver*, v. § 231.

87. Par l'intermédiaire de *ai*, *â* passe en *e*, *i* dans un certain nombre de pronoms ou adverbes formés de pronoms, ܗܳܕܶܝܢ *celle-ci* הָדָא (*â* reparaît dans le composé ܗܳܕܳܝ ܗܳܕܳܝ hâdâi, *c'est elle*, § 109), ܗَܝܡَܢ comp. הֵדֵין דֵּין *Daniel* אֱדַיִן ar. إذان. ܐܳܟܶܝܡَܐ *comme* comp. ܟَܡَܐ كَيْمَا et ܟَܐ; ainsi : ܗِܝ *elle* هى et ܗ suffixe ها appartiennent à une même forme, comp. aussi les impératifs ܐَܬَܐ *viens*, ܡَܚَܐ *jure*, ܓَܠَܐ *découvre;* dans ܐܳܚܪܢܳܝ *autre*, pl. ܐܳܚܪܢܶܝܢ, l'*a* s'est infléchi sous l'influence d'un *o* précédent qui lui-même a disparu, comp. le palestinien חוֹרָן (v. aussi Nœldeke, *Mand. Gramm.*, § 149). Il en est de même dans ܡܶܫܡܶܫ *garçon d'hon-*

1. Il n'est guère vraisemblable que dans les verbes ܐَܡَܪ la diphthongue vienne de *é*, comme le feraient supposer les formes מֵיתֵי הֵימִין הֵאֵמִין dans Daniel, אֵתֵי en palmyrénien (de Vogué n° 15), en syro-palestinien ܐَܡَܪ et ܐَܬَܐ (où il n'est pas nécessaire de voir des fautes d'écriture, comme le pense M. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 457, note 2). Nous nous éloignons en cela de l'avis de M. Philippi (même journal XXXII, p. 65) et nous pensons qu'au contraire c'est *é* qui vient de *ai*, en songeant avec quelle facilité les diphthongues *au* et *ai* permutent, comp. הֵיכָל dans Esra pour הוּכָל. Le passage de *é* en *ai* en syriaque n'est guère possible : l'état construit ܒܶܝܬܳܐ (Math. 27, 6) de ܒܶܝܬܳܐ est formé par analogie de ܐَܡَܪ son synonyme, v. § 258.

L'arabe a conservé quelques prononciations aramaïsantes où la diphthongue *ai* vient de *a* primitif, comme صَيْرَف *changeur*, صَيْقَل *polisseur* de صَقَّال صَرَّاف; dans ces mots le redoublement cessant, la voyelle du ṣâd s'est allongée, tout en s'infléchissant devant la voyelle forte de la syllabe suivante, laquelle s'est abrégée pour éviter la lourdeur de deux voyelles longues. Ainsi en syriaque ܡܶܫܡܳܫܳܐ ou ܡܶܫܡܳܫܳܐ *clairon* se compare avec שׁוֹפָר. Nous croyons donc que ܐَܡَܪ et ܐَܡَܪ appartiennent à la même forme et que la différence de prononciation ne vient pas d'une différence de forme.

2. M. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 129, note 1, voit là une forme savante, comme si c'était מְרוּם, ce qui n'est guère possible.

neur pour šoušbân, v. § 110*f*. Cet affaiblissement est devenu général dans les désinences du féminin pluriel des pronoms et du prétérit et de l'impératif des verbes, comme : ܗܢܘܢ *elles*, ܗܢܘܢ *celles-là*, ܗܢܘ suff. *elles*, ܗܢܢ *celles-ci*, ܐܢܢ *quelles*, ܩܛܠܘ *elles ont tué*, ܩܛܠܬܘ *vous avez tué*, ܩܛܠܢ *tuez* (fém.)[1], v. § 257.

88. *i* primitivement bref se colore toujours en ȅ, § 44, et ne se maintient que dans une syllabe fermée : ܟܬܒ *écrivant*, ܙܕܩܐ *justice*, ܦܓܪ *lépreux*. Cependant quand la syllabe est close par une gutturale ou un riš, il prend un son clair et se change en *a* : ܡܬܬܡܗ *qui s'étonne* (forme ܦܥܠ), ܐܝܠܢܐ *île* (même forme). Devant une gutturale emphatique *a* prenait le son obscur de *â* et était écrit quelquefois par z'qâphâ, comme ܟܕ ܚܛ ܡܚܛ (Barhébræus, I, p. 231, l. 6)[2]. En dehors de ces cas *a* apparaît à la place de ȅ dans quelques futurs où il fait antithèse à un ȅ du parfait, comme ܢܟܬܘ de ܟܬܒ, comp. § 83.

Dans une syllabe ouverte ȅ tombe, comme nous le dirons en parlant des syllabes, § 96.

1. La forme *ôn* · est demeurée dans les noms absolus ܡܠܟܬܐ *reines*, ܐܢܫ *hommes* et au futur ܢܩܛܠܘܢ ܢܩܛܠܢ; et, abrégée en *â*, en judéo-araméen et en éthiopien *q'tâlâ*, *nagarâ*. Dans les pronoms, l'éthiopien a conservé cette terminaison dans *emân-tou elles*, *elân-tou celles-ci*, tandis que dans les autres pronoms et les suffixes *a* s'est coloré en *o*, comme en arabe. De cette manière, le féminin se serait confondu avec le masculin, si celui-ci n'avait renforcé le nom, en le changeant en mim : *ant'mou ant'n*, *hômou hôn*, *k'mou k'n*, comp. אַנְתֻּן אַנְתֻּם. הֹן הֹם. כֻּן כֻּם. יִכְתְּבוּן כְּתֻבוּן. L'hébreu a suivi la même voie, mais *o* s'est affaibli en *ȅ* aussi bien pour le masculin que pour le féminin אַתֶּן אַתֶּם כְּתַבְתֶּן כְּתַבְתֶּם. En syriaque au contraire et en araméen en général, la voyelle *o*, *ou* s'est maintenue dans les désinences du masculin pluriel, excepté dans ܗܢܢ *ceux-ci*, ܐܢܢ *quels*, où le masculin se confond avec le féminin comp. ܐܠܝܠ, hébr. אֵלֶּה, néo-hébr. אֵלּוּ, éthiop. *elôin-tou*.

Suivant M. Philippi, *Ursprung und Wesen des Status constructus*, Weimar 1871, p. 160, note 2; cette terminaison ܝܢ des fém. plur. serait affaiblie de *în*; mais on ne trouve nulle trace d'une terminaison *în* pour le féminin pluriel et en outre î ne se trouble jamais en *e*, v. § 89.

2. Y avait-il dans ce cas un effet de l'affaiblissement des gutturales, effet qui se produit d'une manière régulière, en éthiopien. V. Dillmann, *Aethiop. Gramm.*, §§ 46 et 47? On pourrait le croire, puisqu'on ne mettait pas z'qâphâ devant d'autres emphatiques. Cependant si cet affaiblissement est très-admissible pour *ȅ* et riš, il l'est moins pour ḥèth.

89. *i* long naturel résiste à toute coloration et se maintient pur, v. § 44.

90. *é* se maintient chez les Nestoriens mais passe généralement en *i* chez les Jacobites, v. §§ 46 et 58.

91. *ou* primitivement long se maintient pur; *ou* bref ne demeure que dans une syllabe fermée, comme nous le verrons sous le chapitre suivant.

Mais à cette place même, en dehors des nuances *o, u* dont il est susceptible, v. § 50, il s'altère souvent en *è*, phénomène qui est devenu de règle en éthiopien : ainsi la forme des verbes intransitifs فَعُل a disparu en syriaque, à de rares exceptions près, comme ܨܦܪ *il fut hérissé;* elle s'est confondue avec celle فَعِل, comme : ܩܪܒ *il s'approcha* قَرُبَ, ܢܣܒ *il dormit* judéo-aram. דְּמוּך. Dans les noms la modification de *ou* en *è* est fréquente : ܐܕܢܐ *oreille* אֹזֶן أُذُن, ܕܒܐ *ours* דֹּב دُبّ, ܐܡܐ *mère* אֵם أُمّ, ܠܒܐ *cœur* לֵב لُبّ, ܛܦܪܐ *ongle* ظُفْر, et ainsi dans d'autres noms où la voyelle *ou* attirée par une labiale qui suit s'affaiblit en *è;* ajoutez ܫܪܫܐ *racine* שֹׁרֶשׁ, ܫܪܬܐ *nombril* שֹׁרֶה, ܟܪܣܐ à côté de ܟܘܪܣܐ etc.; ainsi dans ܗܠܝܢ *ceux-ci,* ܐܝܢܝ *quels, è* est venu de *ou,* v. ci-dessus p. 83, note 1, ܠܘܬ et ܠܬ[1].

92. *Des modifications des diphthongues.* Les diphthongues *au, ai* se maintiennent dans une syllabe ouverte ܫܘܠܐ, mais se simplifient dans une syllabe fermée en *o, é* chez les Nestoriens et de là en *ou, i* chez les Jacobites, v. § 40, ܫܠܐ, ainsi ܟܘܪܣܐ *jeune homme,* ܥܓܠܐ *faon,* ܦܪܕܝܣܐ *paradis* font à l'état absolu ܟܘܪܣ ܥܓܠ ܦܪܕܝܣ, et l'état absolu de ܦܪܘܬ *vache,* ܩܛܘܦܬܐ *cueillette* devient emphatique ܦܪܘܬܐ ܩܛܘܦܬܐ. Cette règle subit quelques exceptions, en ce qui concerne *ai* : ܒܝܬ conserve le son intermédiaire *e* aussi bien dans le sens de maison, que comme préposition *entre*[2]. La diphthongue *ai* demeure dans une syllabe fermée à la fin du mot avec les suffixes : ܡܠܟܬܗ

1. Dans ce mot *ou* se maintient dans une syllabe ouverte avec les suffixes ܠܘܬܝ, mais passe en *è* dans une syllabe fermée ܠܬ sans suffixe.

2. Dans le sens de maison la racine est ܒܝܬ, *è* vient alors de *au* (sur cette permutation v. § 86) qu'indique le pluriel בָּתִּים בֵּתִים; comme préposition la racine est ܒܝܢ et ܒܝܬ est pour ܒܝܢܬ par contraction de *ai-a,* après la chute de noun, comme ܡܠܟܐ *les rois,* pour *malkaia,* v. § 104, 2°.

tes rois, ܡܠܟܢ *nos rois;* dans ܠܝܬ *il n'est pas,* ܐܝܟ *comme* (pron. *akh*).

Dans une syllabe ouverte, l'affaiblissement de *ai* est rare : ܐܝܟܢ, v. § 87; comp. l'état construit ܐܘܪܚ *chemin,* ܐܘܪܝܬ *reflet,* ܐܘܪܝܩ *jet,* avec l'état absolu ܐܘܪܚܐ, § 258; celui de *au* est également rare ܝܘܢܐ *pigeonneau,* par métathèse de جَوزل, ܝܘܡܐ. Dans une syllabe fermée *au* s'affaiblit en *a-è* dans ܩܘܫܬܐ *arc* קֶשֶׁת ar. قَوس. Chez les Nestoriens la diphthongue *au* finit dans les derniers siècles par passer en *o* d'une manière générale, § 51.

93. *De l'influence des consonnes sur les voyelles.* Résumons sous ce paragraphe les modifications qu'une voyelle peut subir sous l'influence d'une consonne qui précède ou qui suit, et que nous avons déjà eu occasion de constater, en partie, dans le cours de ce chapitre :

1° Une gutturale maintient la voyelle *a* devant elle : si la voyelle est *è*, elle doit se changer en *a*, mais *ou* demeure, parce que *ou* ne se change pas facilement en *a*, v. §§ 83 et 88.

2° Une labiale a une prédilection visible pour la voyelle *ou* devant elle, comp. ܐܘܡܢܐ *artisan* אֻמָּן, ܓܦܬܐ *vignes* جَفن, ܡܘܩܢܐ ou ܡܘܩܒܐ *rempart,* ܦܘܡܐ *bouche.*

3° Les consonnes assombrissantes, § 40, entraînent quelquefois une permutation de voyelles : les gutturales ܐ ܗ ܚ changent *a* qui précède en *å*, § 88. Entre deux emphatiques *a* s'assombrit et passe quelquefois en *ou,* ܚܘܡܨܐ *rat* עַכְבָּר, mais dans ܥܩܪܒܐ *scorpion* עַקְרָב, la voyelle *a* est attirée par le riš, v. § 83, comp. aussi ܚܘܪܒܐ *outarde* خَرَب.

Chapitre XV.

De la syllabe.

94. La mobilité d'une voyelle aiguë (brève) en syriaque est telle, que cette voyelle ne peut demeurer dans une syllabe ouverte, où elle ne se trouve pas suffisamment contenue. A cette règle fait exception une voyelle nécessaire à l'articulation d'un aleph, radical ou formatif, comme ܢܚܡܐ *il consola,* ܛܡܐ *il fit impur,* ܐܟܠ *mangé,* ܐܪܡ *il éleva.* Cette voyelle demeure après qu'aleph affaibli cesse de se faire entendre et devient quiescent,

comme ܥܳܠܥܶܡ *souffrez* (fém.), ܡܶܬܥܳܢܬܳܐ *nourriture*, ܡܶܣܚܪܳܐ *négoce*, ܣܢܳܐܬܳܐ *haine*, ܡܶܬܠܳܐ *parabole*, § 108. On rencontre également une légère voyelle *è*, *a* facilitant la prononciation d'une autre gutturale, ܗܳܠܶܟܬܳܐ *marche*, ܚܘܪܶܨܬܳܐ *courroie*, ܥܩܪܒܳܐ *scorpion*[1], ܚܶܕܘܬܳܐ *joie*. Cette voyelle qu'on peut comparer à un ḥaṭeph-ségol ou ḥaṭeph-pathaḥ hébreu, se maintient quelquefois encore devant une autre voyelle, introduite pour faciliter la prononciation de deux consonnes qui se suivent sans voyelle propre, comme ܫܶܥܥܶܢܬܳܐ pour ܫܥܥܢܬܳܐ, v. § 98. C'est donc d'une manière tout-à-fait anormale que *a* demeure dans les formes du pluriel fémin. prétérit, comme ܥܠܥܶܡ[2], par analogie de ܥܠܥܶܬ.

95. En dehors de ces cas, une voyelle aiguë, pour demeurer dans une syllabe ouverte, doit passer en la voyelle obtuse qui lui correspond, ou s'appuyer sur la consonne suivante, dont elle occasionne le redoublement. Nous traiterons de ce dernier cas, en parlant du redoublement des consonnes, §§ 113, 114; quant à l'obscurcissement d'une aiguë en obtuse, les exemples en sont rares pour *a* et *ou* : *a* devient *â* après la chute d'une gutturale, § 84, quelquefois avec aleph, comme ܐܶܠܦ *mille* (état emphatique ܐܶܠܦܳܐ); *ou* primitivement bref se maintient dans les formes de l'impératif ܥܠܥܶܡ par analogie de ܥܠܥܶܬ; en dehors de ce cas et de quelques autres exemples, comme ܥܶܓܠܳܐ *faon* (comp. ܓܶܒܪܳܐ *jeune homme*, forme ܦُܥَܝِل), cette voyelle tombe toujours dans une syllabe ouverte[3] : ܓܕܝܶܐ *petits de fauves*, ܦܪܶܩܳܐ *prix*, ܒܟܝܶܢܳܐ *pleurs*, ܢܣܝܶܢܳܐ *miracles* etc., du singulier ܓܕܝܳܐ, ܦܪܶܩܳܐ inus. ܒܟܝܳܢܳܐ, ܢܣܝܳܢܳܐ. Mais la mutation de *è* (*ĕ*) en *é* (*ē*) a lieu facilement, quand le maintien de la voyelle est utile à la distinction de la forme. Nous avons vu sous les paragraphes 44 et 46 que cet *é* demeure chez les Orientaux, mais que chez les Occidentaux, il se confond tantôt avec *i* et tantôt avec *è*, de sorte que par

1. Cette prononciation était propre aux Jacobites, v. Barhébræus, I, p. 239 dernière ligne. Ceux-ci prononçaient aussi avec la voyelle *è* la gutturale ܗ suivie de hé, comme ܫܶܗܪܳܐ, v. § 33 *a*.

2. Dans ce cas la consonne qui suit n'était pas redoublée, v. *Jacobi Edesseni epistola*, éd. Martin, § II, p. ܐ, l. 13.

3. C'est pour cette raison que le passif ܦُܥَܠ a fini par disparaître en araméen, quoiqu'on en trouve encore des traces dans Daniel 2. 19. 30, 3. 21, 5. 27, 28 et 30. Il est curieux qu'en palestinien *ou* bref est souvent écrit par waw alors même qu'il ne vaut que comme mi-voyelle, v. p. 90, note 3.

cette modification postérieure, nous avons de nouveaux cas d'une voyelle aiguë dans une syllabe ouverte, comme ܥܳܕܳܐ ܐܺܝܬܺܝ [1].

96. Une voyelle aiguë tombe dans une syllabe ouverte toutes les fois qu'elle peut le faire sans nuire à la distinction de la forme. Tel est surtout le cas, quand il lui est donné de se reproduire dans une syllabe voisine; car c'est une propriété de l'araméen qu'une voyelle chassée de sa place tend à reparaître dans le mot à un autre endroit.

Faiblesse et mobilité des voyelles aiguës sont les deux causes qui donnent au vocalisme araméen le cachet particulier qui le distingue en sémitique. Dans les formes فَعْل la voyelle formative saute de la première sur la seconde radicale : ܩܰܛܠܳܐ *champ*, ܙܺܕܩܳܐ *justice*, ܩܽܕܺܝܫܳܐ *sainteté;* mais, à l'état emphatique, elle reparaît à sa place ܩܰܛܠܳܐ ܙܺܕܩܳܐ ܩܽܕܺܝܫܳܐ. Ces formes se confondent ainsi avec d'autres plus pleines فَعَل et فَعِل, comme ܓܪܺܒܳܐ *lèpre*, ܓܪܺܒܳܐ *lépreux*, à l'état emphatique ܓܪܺܒܳܐ, §§ 226 et 229.

Cependant la voyelle *a* se distingue dans ce cas des autres voyelles *è, ou*, en ce que celles-ci tombent sans laisser de traces, tandis que *a* se survit quelquefois dans la syllabe en faisant encore entendre un *š'wâ mobile;* par suite la syllabe, au lieu de devenir fermée, comme elle le devient par la chute de *è, ou*, forme une syllabe mi-close : ܓܪܺܒܳܐ prononcé *garbâ*, signifiera donc *lépreux* de ܓܪܺܒܳܐ, et prononcé *gar'bhā, lèpre* de ܓܪܺܒܳܐ. Ces distinctions ayant surtout de l'objet quand la consonne qui suit est une muette sujette à aspiration, nous en parlerons plus au long sous le chapitre 22, § 120.

97. A la fin du mot, une voyelle se maintient en s'obscurcissant (longue par position). Mais, comme elle n'est pas soutenue par le ton qui porte en principe sur la pénultième, elle est assujettie à tomber. Tel est le cas pour les désinences des pronoms et des verbes, ܐܢܬܺܝ *toi* (fém.), ܟܬܰܒܬܺܝ *tu as écrit* (fém.), ܟܬܰܒܬܽ

1. Ceci n'a rien de surprenant, car la syllabe ne souffre pas, une fois qu'elle est constituée définitivement, des nouvelles altérations qui peuvent survenir, telles que cessation du redoublement des consonnes, chute d'une liquide etc. De même la voyelle *i* venant de *é* demeure alors que la syllabe devient fermée, comme ܥܺܕܬܳܐ *église* de ܥܺܕܳܐ *fête* (rac. ܥܕܳܐ comp. ܥܺܕܳܢܳܐ de la racine ܥܕܢ).

ils ont écrit, ܟܬܒܘ *elles ont écrit,* ܢܟܬܘܒ *elle écrira,* ܡܠܟܝ *mon roi,* ܙܕܩܝ *ma justice,* ܩܕܝܫܝ *ma sainteté,* § 61. Cette chute peut ne pas exercer d'influence sur les syllabes qui précèdent, comme on le voit par les exemples que nous venons de citer; cependant, s'il devait en résulter quelque confusion, la voyelle se porte en avant et reparaît dans le corps du mot : ܟܬܒܬ *j'ai écrit,* comp. כָּתַבְתִּי, par distinction de ܟܬܒܬ *tu as écrit* (fém.); ainsi dans les suffixes ܗܘܢ ܗܝ la voyelle qui suivait la consonne a passé devant elle; ܐܒܝ *mon père,* ܐܚܝ [1] *mon frère,* pour *aboui, aḥoui,* prononciation qui a été conservée avec le sens de *son père, son frère;* dans פִּרְיוֹ comparé avec פְּרִי *fruit,* il y a également une transposition de voyelle.

98. Il naissait ainsi des prononciations lourdes, surchargées de consonnes, qui dans la plupart des cas devaient être facilitées par un *e* ouvert qui se faisait entendre après une syllabe fermée par deux consonnes, comme ܓܒܪܝ, ܙܕܩܝ pron. *gabhr*ᵉ, *zèdhq*ᵉ [2]; mais dans les verbes la dentale muette taw s'articulait facilement avec la consonne précédente ܟܬܒܬ *k'thabht.* Dans le corps du mot, quand deux consonnes se suivent dépourvues de voyelle, la seconde s'appuie sur la syllabe qui suit, tandis que la première clôt la syllabe précédente, ܢܟܬܒܘܢ *nèkh-t'bhoun.* Cependant si cette deuxième consonne est une liquide ou une

1. L'*â* de ces mots vient par coloration de la voyelle *ou* qu'ils font entendre devant un suffixe; ainsi en néo-hébraïque on dit, après la chute du suffixe, *abâ, mon père;* en éthiopien, on trouve une forme semblable pour le vocatif, v. Dillmann, *Aethiop. Gramm.*, § 142; il est possible que l'*a* d'un ancien accusatif qu'on rencontre encore parfois, v. *id.* § 154*d*, ait eu de l'influence en pareil cas. De la même manière s'explique en hébreu l'*â* de אָבִי; en arabe *a* long apparaît aussi devant le suffixe dont il est séparé par un ت euphonique, au vocatif يَا أَبَاتِ ou abrégé يَا أَبَتِ, où le suffixe est lui-même abrégé ou évincé par la voyelle de l'accusatif, v. Ewald, *Gramm. ling. arab.*, § 414. Au surplus l'*â* était possible parce que ces mots avaient la voyelle *a (ab, aḥ)*, mais dans חֹתֶן *beau-père,* חָם, où la voyelle *a* s'était affaiblie en *è*, on disait ܚܬܢ *mon beau-père,* comme ܒܪܝ *mon fils,* où la voyelle *è* était organique, comparez בֵּן, l'*a* de בְּנִי étant occasionnée par le riš; en palestinien on disait ביר.

2. L'éthiopien fait également entendre un *e* ouvert après la dernière consonne de groupes qui ne pourraient facilement s'articuler ensemble, v. Dillmann, l. c. § 38, Eduard König, *Neue Studien über das Aethiopische,* Leipzig 1877. p. 92, comp. ܒܪܝ *bè-r'*.

aspirée, elle attire à elle, pour faciliter sa prononciation la voyelle qui précède, ܥܕܝܢܐ *génisse* de ܥܕܝܐ *veau*, ܡܫܚܬܐ *mesure* pl. ܡܫܚܝܢ, ܡܫܝܚܬܐ *plaine* pl. ܡܫܝܚ, ܡܫܝܚ *vertus civiles* du sing. ܡܫܝܚ, ܥܩܪܒܐ *scorpion* de עַקְרָב. Quelquefois la voyelle, surtout *è*, se maintenait comme ḥaṭeph-ségol sur la première radicale ܚܟܡܬܐ *sagesse* ou ܚܟܡܬܐ; quelquefois aussi la forme était maintenue intacte, surtout par les Nestoriens, de sorte qu'à côté des deux énoncées ci-dessus, on trouve aussi celle plus primitive ܚܟܡܬܐ. Si la voyelle était immuable, la deuxième consonne faible prenait une voyelle adjuvante *è*, ou *a* devant une gutturale[1], ܚܝܠܢܐ *vigoureux* ou ܚܝܠܢ.

De ce mouvement des voyelles résultait encore une confusion des formes فِعْلَة et فَعْلَة, mais aussi une commodité pour la composition des mètres syriaques; car un poète, pouvait suivant les besoins de la mesure se servir d'une voyelle adjuvante ou la laisser de côté. Dans l'écriture cette voyelle est souvent indiquée par un trait inférieur appelé m'hagg'yânâ, dont l'étude fera l'objet du chapitre XXIV ci-après.

99. Au commencement du mot, une consonne dépourvue de voyelle ne s'articule pas avec la consonne suivante et ne forme pas avec elle un groupe, comme dans nos langues *cr, st, pl* etc., mais elle en est séparée par un š'wâ mobile ou *e* ouvert qui fait sentir son aspiration sur la muette suivante : ܟܬܒ *k'thabh*. Dans les mots étrangers qui commencent par un groupe de consonnes, ce groupe est décomposé en syriaque au moyen d'une voyelle disjonctive, jetée en tête du mot et introduite par une légère aspiration ou aleph; car un Sémite ne conçoit pas une voyelle sans consonne, comp. § 42 : ܐܣܛܪܐ ܐܣܛܝܓܐ ܐܣܛܪܘܓܐ ܐܣܦܝܪܐ ܐܣܦܘܓܐ ܐܣܛܕܝܘܢ de στάδιον, σχῆμα, σφαῖρα, σπόγγος, ξένος; cependant le groupe *st* s'articulant facilement[2], une voyelle disjonctive est moins nécessaire et on écrit aussi ܣܛܣܝܣ στάσις, ܣܛܪܛܝܠܛܝܣ στρατηλατής; dans d'autres cas, c'est la voyelle de la syllabe suivante qui vient se loger dans le groupe, comme ܣܦܝܪܝܛܘܣ

1. La voyelle *a* apparaît quelquefois aussi devant une autre consonne qu'une gutturale ou un riš, surtout devant une emphatique; mais celle *è* est de beaucoup plus commune, v. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes*, Vorbericht, p. VII et VIII.

2. V. § 148 ci-après.

κροκόδειλος, ܡܠܟܘܬܐ ܩܣܛܢܛܝܢܘܣ, ܩܣܛܢܛܝܢܘܣ *Constantinus*, ܐܟܪܘܢ ἄκρος. Dans les mots syriaques, commençant par la liquide *r*, la prononciation peut être facilitée par une voyelle prosthétique; ܐܪܝܚ *passionné* est écrit quelquefois avec un aleph de cette sorte ܐܪܝܚ [1]; cette prononciation était plus accentuée, quand riš avait une voyelle organique *ou aigu*, qui était tombée dans une syllabe ouverte, mais se reproduisait en tête de cette consonne, ainsi : ܐܘܪܕܐ *miette* [2], ܐܘܪܗܝ *Edesse* ܐܘܪܫܠܡ et ירושלים. On doit admettre que dans ces mots le riš faisait encore entendre une mi-voyelle *ou*, analogue à un ḥaṭeph-qâmèṣ, et qu'on prononçait *'our°qa'thâ, 'our°hâi, 'our°šlèm;* ainsi quand les abstraits ܩܕܡܝܬܐ *le devant*, ܩܕܡܐ *l'opposé* deviennent préposition au moyen d'un lâmadh proclitique, ܠܩܕܡ, la voyelle organique du qoph passe en avant de celui-ci, et on prononce *louq°dham, louq°bhal*, comp. dans Daniel לְקָבֵל, hébreu קֶדֶם [3].

1. Comp. ܐܬܪܘܝ *satisfait* pour ܐܬܪ, *spicilegium syriacum de Cureton*, p. ٥, l. 16 et 19, ٦ 2, 6, 18.

2. La forme originaire est ܐܘܪܕܥܐ (comp. le plur. ܐܘܪܥܝ Abraham Ecchellensis, *Gr. syr.*, p. 37, l. 4), mais le *'é* suivant une consonne quiescente a attiré la voyelle adjuvante *a*, § 98, la voyelle *ou* se trouvant alors dans une syllabe ouverte tombe et reparaît en tête du riš; si on se demande pourquoi cette voyelle *ou* n'a pas plutôt passé devant le *'é*, comme il arrive dans ܐܘܪܥܐ pour ܐܘܪܕܥܐ, on répondra que dans ce mot la voyelle *ou* n'est pas organique, mais est une permutation de *a*, à cause des deux consonnes assombrissantes riš et qoph § 93, 3°; *a* apparait dans ῥαχά *(guenille)* Math. 5. 22. Dans le mot ܐܘܪܝܟܐ *grenouille*, la forme n'est pas la même et aleph est radical, si on compare ce mot avec l'hébreu צְפַרְדֵּעַ et l'arabe ضِفْدَع : ض ص a été affaibli d'abord en *'é*, comp. targ. עירדעיא, puis en aleph à cause du *'é*, dernière radicale, v. § 24*a*; le pé a passé en waw et de là en la voyelle *ou*, § 25. Mais ici se rapporterait plutôt le mot ܐܚܝܝܬܐ *énigme*, comparé avec l'arabe أُحْجِيَة ou حُجَيَّا, d'une racine ܚܝܐ *arrêter son esprit sur quelque chose*, analogue à ܚܝ en syriaque; sur le changement du ح en ?, v. § 34*c*. L'hébreu חִידָה et l'aram. bibl. אחידה peuvent être également ramenés à cette racine.

3. Le palestinien écrit souvent une voyelle *ou* brève dans une syllabe ouverte, comme nous l'avons déjà fait observer, de sorte qu'une forme חילה קודם עיבדא etc. répond au syriaque ܚܝܠܗ ܩܕܡ ܥܒܕܐ; souvent aussi un pareil *ou*, qui en fait n'est qu'un ḥaṭeph-qâmèṣ, apparaît comme un écho de *ou* qui suit, comme ܢܫܒܩ *laisse*, ܢܦܩܘ *fuyez*, ܢܦܩܘܢ *tra-*

Les autres langues sémitiques sont souvent allées plus loin dans cette voie[1]. Mais il faut se garder d'expliquer de cette manière un aleph qui appartient à la forme : ܐܫܟܚ *trouver* est affaibli d'une forme aph'èl, targ. השכח, comp. infin. ܡܫܟܚܘܬ; peut-être en est-il ainsi de ܐܫܬܐ *boire,* quoique ce verbe ait la forme p'al dans les autres langues sémitiques, comp. l'impératif ܐܫܬܐ. On trouve écrit quelquefois ܐܫܬ *six* au lieu de ܫܬ[2], surtout avec une proclitique ܒܐܫܬ ou sans aleph mais avec la voyelle *è* ܒܫܬ; mais cet aleph avait un but tout autre, celui de former une syllabe fermée devant le taw et de maintenir de cette manière la prononciation dure de cette muette, qui était primitivement redoublée, comp. שֵׁשׁ, ششّ, éthiop. *sid's* contracté *sessou*[3].

100. Il résulte de ce que nous avons dit sous les paragraphes qui précèdent, que la syllabe présente en syriaque comme en hébreu une triple forme : elle est ouverte dans ܒܝܬ, fermée dans ܩܠܩܕܡ, mi-close dans ܠܘܩܕܡ *louq'dham,* ܕܟܒܐ *dak'bhâ,* quand une consonne, à défaut de voyelle propre, est articulée avec un š'wâ mobile. Dans quels cas, une syllabe est-elle mi-close? Cette question qui n'a plus guère d'intérêt que lorsque la consonne qui suit la syllabe est une muette sujette à aspiration, sera traitée plus opportunément en parlant du *qouššâi* et du *roukkâkh*

vaillez, ܠܚܨܨܡܐ *oppression* etc. V. Nœldeke dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 158, 159.

1. Comp. אשכל avec ܐܫܟܘܠ, אזרוע avec ܙܪܥܐ etc.; devant une emphatique, aleph prosthétique se change quelquefois en 'aïn, عُصْفُور *petit oiseau,* hébr. צפור, syr. ܨܦܪܐ, dans l'Antiliban on dit ܥܦܪܐ *aurore* = ܨܦܪܐ (voy. *Zeitschr.*, XXI, p. 185 et 189), comp. § 39. Un certain nombre de noms d'animaux de forme quadrilittère ont pour première radicale un 'aïn qui vient de la même manière d'un aleph formatif; dans עקרב *scorpion,* σκορπίος, l'aïn n'est vraisemblablement qu'une prononciation aspirée de la sifflante σ; en arabe, on peut considérer qu'aïn est venu d'aleph à cause de l'emphatique qui suit dans des mots comme عُصْلُب *robuste* de صلب *être dur,* عُطْبُل *jeune femme* comp. طفل. عظلم *nuit obscure* de ظلم etc.

2. En poésie, suivant les besoins de la mesure, v. Barhébræus, I, p. 204, l. 1 et suiv., en prose plus rarement, v. notamment Sindebad, éd. Baethgen, Leipzig 1879, p. 1 et suiv.

3. Ainsi en hébreu on a formé שתים ou אשתים de šittaïm pour šintaïm, fém. de š'naïm *deux,* v. Derenbourg, *Manuel du lecteur,* p. 164, note 2 et Philippi, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 85 à 95.

sous le chapitre 22, § 122. Nous ferons seulement observer ici qu'une voyelle primitivement longue n'est pas un obstacle à ce qu'une syllabe fermée résulte du développement des formes, comme ܟܬܒܐ *kâth-bâ* de ܟܬܒ, ܩܕܝܫܬܐ *qaddîš-tâ*, ܨܘܪܬܐ image *ṣour-tâ*. Il y a sur ce point une notable différence entre l'hébreu et le syriaque, due sans doute aux règles grammaticales que les Massorètes hébreux établirent sur une distinction factice de longues et de brèves, qui dans la prononciation n'était pas observée [1].

101. Le syriaque avait perdu tout sentiment de quantité, au point que la voyelle obtuse se maintenait, même suivie de deux consonnes quiescentes, comme ܩܡܬ *tu t'es levé*, ܐܪܡܬ *tu as élevé*, ce qui cependant n'était possible qu'à la fin du mot avec une dentale muette; mais une diphthongue, qui par elle-même valait comme une syllabe fermée, v. § 121, devait en principe se simplifier en voyelle quand elle était suivie d'une consonne quiescente, v. § 92; ܠܝܬ par exemple équivalait à un composé *lajt*. Si la diphthongue se maintenait, la prononciation était aidée par une voyelle adjuvante, comme ܫܠܝܬܢ.

102. Ce serait une erreur de croire, en songeant au syllabisme des grammairiens hébreux que les Syriens abrégeaient la voyelle dans une syllabe fermée [2]. On trouve bien quelquefois une voyelle aiguë au lieu d'une voyelle obtuse, comme ܡܪܥܬܢܐ *belliqueux* de ܡܪܥܐ *combat*, ܚܪܝܡ contracté de ܚܪܝܡܐ, ܫܡܝܡܬܐ fém. de ܫܡܝܡܐ, ܚܡܝܡ = בְּמוֹת, mais souvent dans ces cas, il n'y avait pas une syllabe fermée, ainsi on prononçait *q'rabh'thânâ;* dans ܐܝܡ la diphthongue *ai* a été abrégée dans une syllabe ouverte.

Il y avait donc plutôt là une oscillation entre les sons clairs

1. En araméen biblique on trouve des syllabes de cette nature, voyez Luzzatto, *Elementi del caldeo biblico*, p. 12, § 3.

2. L'Arabe abrégeait la voyelle dans une syllabe fermée (sauf le cas de redoublement) قُمْتَ قُلْ; mais les langues qui ont subi la coloration euphonique des voyelles ne sont plus aussi sensibles : l'Éthiopien prononce *nômkou, j'ai dormi;* l'abréviation n'a lieu que lorsque la longue est suivie de deux consonnes quiescentes, comme *fesèmt* féminin de *fesoûm*, v. Dillmann, *Aethiop. Gramm.*, §§ 36 et 38; l'hébreu selon la ponctuation des Massorètes est devenu קָמְתָּ, tandis que suivant la tradition, on devait ponctuer קָמֶתָּ, v. J. Derenbourg, *Notes épigraphiques*, p. 132; on trouve encore יָרֵךְ קִשְׁטָ.

et les sons obscurs, fréquente dans les manuscrits de la basse époque, où on trouve par exemple : ܫܠܡܘܬܐ *intégrité*, ܙܢܝܐ *adultère*, ܚܛܐ *aiguille* etc. ponctués indifféremment avec p'thâḥâ ou z'qâphâ de ܐ et ܗ, v. § 79[1].

103. Les syllabes subissent des modifications importantes, occasionnées par le choc de deux voyelles qui se rencontrent, ou la faiblesse des gutturales et des liquides; ces phénomènes vont faire l'objet des chapitres suivants.

Chapitre XVI.

Du concours des voyelles.

104. Le concours de deux voyelles dans un mot résulte du développement des formes ou de la chute d'une consonne. Si les deux voyelles sont fortes ou nécessaires à la distinction du sens, l'écart entre elles est maintenu au moyen d'une semi-voyelle; au cas contraire, elles se contractent ou la plus faible est éliminée par la plus forte, si la contraction n'est pas possible. Trois cas sont donc possibles : 1° *Séparation des voyelles au moyen d'une semi-voyelle intermédiaire;* 2° *contraction;* 3° *élision.*

1° *Séparation des voyelles par une semi-voyelle.* Une légère aspiration, aleph ou hamza arabe, est le premier moyen qui se présente dans ce cas ܩܝܡ *se levant* du parfait ܩܡ, ܩܕܡܝܬ *qadhmâ'it* pour *qadhmâït* abrégé de *qadhmâyat* ; ܩܕܡܝܬ. En araméen cependant aleph est entaché d'une telle faiblesse qu'il est en général insuffisant pour contenir deux voyelles dont il est flanqué. Les Jacobites le prononçaient comme un youdh d'une manière constante, qu'il soit radical ou consonne disjonctive. Néanmoins l'écriture était assez fidèlement conservée, ils écrivaient donc : ܩܝܡ ܩܕܡܝܬ ܐܝܪ ܡܠܝܐ, tout en prononçant *qâyèm, qadhmâyit, âyar, mèlèya;* quelquefois ils indiquaient cette prononciation secondaire par un youdh après l'aleph : ܩܝܡܐ ܩܕܡܝܬܐ, v. Barhébræus, I, p. 205, dern. ligne, comp.

1. Dans l'araméen biblique et targoumique, on remarque une pareille tendance : חֲשׁוּכָן pour חֲשֹׁכָן, surtout à l'état construit שׁוּמַת pour שׁוּמָת, בֵּית אִלָּן מִנָּן etc.; mais il en est ainsi également dans une syllabe mi-close, comme כַּהֲנָיָא כַּהֲנָיָא pour כָּהֲנָיָא כָּהֲנָיָא; on ne peut donc pas dire que les ponctuateurs juifs agissaient d'après des principes grammaticaux déterminés; ils cherchaient plutôt à exprimer leur prononciation vague. Comp. Luzzatto, *Elementi del caldeo biblico*, p. 17, §§ 18, 19 et 30.

§ 56. Les Nestoriens paraissent avoir encore prononcé le hamza (*Syr. Gramm. des Elias von Tirhan*, p. 58)[1].

Le passage d'aleph en youdh était d'autant plus facile, que cette semi-voyelle faisait office de consonne séparative, quand une voyelle *i* ou une diphthongue *ai* l'appelait, comme : ܪܥܝܐ *paissants*, ܨܒܝܐ *gazelles*, ܩܕܝܡܝܐ *premier*, ܗܘܝܝܘܬܐ *identité*, composé de ܗܘ ܩܕ ܗܘ et le suffixe ܝܐ. Waw servait également au même usage, surtout quand la voyelle *ou* suivait ou précédait ; ; les Nestoriens prononçaient *š'mouwel, youwel* les noms de prophètes que les Jacobites écrivaient , , v. Barhébræus, I, p. 208, l. 22 et § 56 ci-dessus. Le waw paraît avoir eu encore plus de force coërcitive que le youdh et est employé de préférence dans les formes lourdes du pluriel féminin, par antithèse à celles du pluriel masculin, comme : ܪܥܝܐ *bergers*, ܦܪܚܐ *fleures*, comp. ܫܡܝܢ pour ܫܡܝܢ, ; § 254.

Rarement aleph est consolidé en hé ; les cas de ce renforcement sont limités au pluriel de quelques radicaux faibles, comme : ܐܒܗܬܐ ܐܡܗܬܐ ܫܡܗܬܐ de ܐܒ *père*, ܐܡ *mère*, ܫܡ *nom*, ܚܡ *beau-père*. § 262.

2° *Contraction.* Lorsque le maintien des deux voyelles n'est pas nécessaire à la distinction des formes, il y a contraction des deux en une seule, si la nature des voyelles s'y prête : *a* + *a* = *â*, *ou* + *ou* = *oû*, *i* + *i* = *i*, *a* + *ou* = *au*, *a* + *i* = *ai*, *â* + *i* = *âi*, comp. ܦܠܓܐ *part* (forme ܦܥܠܐ), ܢܦܩ *vent*, ܐܝܡܐ *dépôt*,

1. En hébreu la prononciation mouillée, au lieu de hamza, se manifeste déjà de bonne heure, surtout dans les noms propres, et les Massorètes rectifient cette prononciation au moyen d'un *q'ri*, v. Ewald, *Lehrb. d. hebr. Spr.*, § 46*d*; mais dans les derniers livres du canon biblique, aleph et youdh permutent avec une facilité singulière, comp. Néhémie מְנָאוֹת et מְנָיוֹת, עַרְבִּיאִים pour עַרְבִּיִּים ; c'est surtout dans l'araméen de Daniel et d'Esra que les *q'ri* sont entassés pour corriger les *k'thibh*. Nous avons déjà dit page 63, note 1, que nous considérions le point que l'on rencontre quatre fois dans la Bible au-dessus d'aleph comme ayant pour but de maintenir à cette gutturale toute sa force de consonne. La même variété de prononciation entre hamza et youdh se retrouve dans les diverses tribus arabes, v. Sprenger dans la *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 75 et Freytag, *Einleitung in das Studium der arabischen Sprache*, p. 88 et 89. L'éthiopien fait aussi usage d'aleph et de youdh comme consonnes séparatives, mais il montre une prédilection pour le waw, v. Dillmann, *Aethiop. Gramm.*, § 41.

ܡܘܬܐ *mort*, ܒܝܬܐ *maison*, ܡܙܘܢܐ *nourriture* de racines lâmadh-aleph ou concaves; *ai* + *à* se contracte en *é* dans les pluriels des noms à l'état emphatique ou avec le suffixe de la troisième personne fém. ܡܠܟܐ *les rois*, ܡܠܟܗ *ses rois*, ܩܛܠܝܗ *tue-la*[1]; *ai* + *ou* se contracte en *au* dans les pluriels des noms avec le suffixe de la troisième personne masc. ܡܠܟܘܗܝ *malkau*, *ses rois*[2].

3° *Élision.* Si les voyelles ne sont pas susceptibles de se contracter, la moins forte ou la moins nécessaire tombe et disparaît : ܐܪܝܡ *j'élèverai*, ܐܟܬܘ *j'écrirai*, ܐܡܠ *je ferai manger*, pour ܐܪܝܡܝ, ܐܟܬܘܒ, ܐܡܠܝ, ou ܫܘܕܗܝܐ *šoudhâyâ* pour *šouidhâyâ*.

105. Ces distinctions établies, nous en ferons l'application dans les chapitres suivants, aux racines qui ont une ou plusieurs lettres faibles, soit une gutturale, soit une semi-voyelle, youdh ou waw. Les dernières qui ont un youdh ou waw radical, se distinguent surtout par la facilité qu'ont le waw et le youdh à passer en la voyelle *ou* et *i*.

Chapitre XVII.

De la syllabe dans les racines qui ont une semi-voyelle comme radicale.

106. Les modifications que subit la syllabe, diffèrent selon la place qu'occupe la semi-voyelle radicale. Il y a lieu d'examiner les deux hypothèses, où elle se trouve : 1° *en tête de la syllabe ; 2° à la fin de la syllabe.*

I. De la semi-voyelle radicale en tête de la syllabe.

a) Au commencement du mot, youdh apparaît à l'exclusion de waw, de sorte que l'araméen ne connaît plus en principe de racines pé-waw, ce youdh introduit les voyelles de la forme : ܝܘܕ ܝܘܡ ܝܘܠ, mais il est trop faible pour soutenir un *e* ouvert ou š'wâ mobile qui doit passer en *i* : ܝܠܕ *il enfanta*, ܝܪܚ *mois*, ܝܕܥܬܐ *science*. La syllabe *yi* peut s'affaiblir en *i* qui,

1. La forme non contractée ܡܠܟܝ est l'exception et n'est demeurée qu'avec les radicaux faibles des lâmadh-aleph, tandis que dans d'autres dialectes araméens elle est la règle et la forme ܝ n'a lieu qu'après le suffixe de la *nisba âi*, comme כשדיא *Chaldéens*, § 259.

2. L'hébreu מַלְכֵי a conservé trace de la diphthongue *ai*.

d'après les lois de l'orthographe, doit être introduit par aleph ܐܝܬ *il est*, ܐܝܩܪܐ *honneur*, ܐܝܡܡܐ *jour*, ܐܝܕܐ *main*. Cette écriture est plus rare pour les verbes, en voici quelques exemples : ܐܝܬܝ ܐܝܬܝ [1]. Ainsi réduite à une simple voyelle, elle est sujette à tomber : ܥܢܝܐ *soin*, ܫܢܬܐ *sommeil* des racines ܥܢܝ, ܫܢܝ *sache*, ܬܒ *assieds-toi*, ܗܒ *donne* des verbes ܥܢܝ, ܫܢܝ, ܗܒ.

La voyelle è est généralement évitée avec youdh et *ou* apparaît de préférence dans les abstraits de premier degré, comme ܡܫܩܠܐ *poids*, ܡܩܘܕܬܐ *incendie*, ܡܬܬܪܬܐ *avantage*, ܡܪܬܬܐ *héritage*.

La fusion des racines qui ont un waw pour radicale avec celles qui ont un youdh, existe non seulement quand cette radicale est la première lettre, mais aussi quand elle est la deuxième ou la troisième de la racine. Cette assimilation s'explique par la suprématie que prend la forme sur la racine, mais elle dénote en même temps la prédilection de certains peuples sémites pour la consonne youdh, de préférence au waw qui apparaît surtout comme antithèse de celle-ci dans quelques formes. Un fait digne de remarque est que les Sémites du sud, à l'opposé de ceux du nord, possèdent un nombreux groupe de racines pé-waw et très-peu de pé-youdh, et qu'en assyrien une racine pé-aleph correspond à une racine pé-waw arabe et pé-youdh hébraïque ou araméenne [2].

En syriaque donc les racines avec waw sont très-rares; le waw acquiert dans ces racines la consistance d'une consonne forte et suit les règles ordinaires. Il apparaît : 1° dans les racines doublement faibles qui ont deux semi-voyelles, ou une semi-voyelle et une gutturale : ܐܡܪ *il promit*, ܥܘܪܐ *aveugle*, ܫܦܝܪ *convenable*, ܫܚܘܪ *blanc*, ܐܚܘܐ *il montra*, ܐܚܘܐ *il sauta*, ܐܬܬܘܐ *il fut stupéfait* (ܐ valant comme gutturale); ajoutez quelques racines ter-

1. V. *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 259, l. 16 et XXXI, p. 369, note 12, p. 378, note 7. Jacques d'Edesse dans sa lettre sur l'orthographe, éd. Martin, p. ܢ, l. 26, confirme la règle que ܡܝܬܝ ne doit pas prendre d'aleph; cependant, d'après Barhébræus (I, p. 205, l. 1 et p. 206, l. 1), les Jacobites prononçaient *ida'thâ*, tandis que les Nestoriens avaient conservé la prononciation *yida'thâ;* il en était ainsi aussi bien dans les verbes que pour les noms. La même divergence existait également dans les diverses écoles juives, v. J. Derenbourg, *Notes épigraphiques*, p. 118.

2. V. Oppert, *Éléments de grammaire assyrienne*, § 16.

minées par la sifflante douce ܣ : ܥܣܐ *il fut honteux,* ܡܣܐ *il rua,* ܨܣܐ *il bondit,* ܢܣܐ *il exulta,* ܡܣܐ *il s'élança;* 2° dans des dénominatifs, comme : ܡܣܐ *munir de provisions,* ܡܣܐ, ܣܢܐ *joindre* de ܣܢ *auprès,* § 211.

b) Dans le corps du mot, la semi-voyelle se maintient 1° quand elle est redoublée : ܥܡܡܐ ܥܡܡܐ ܥܡܡܐ ; 2° quand elle est suivie d'une voyelle forte : ܡܣܡܐ *solution,* ܡܣܡܐ *contrat,* ܡܣܡܐ *préfet,* ܐܣܝܐ *médecine*[1], ܡܣܡܐ *breuvage;* dans quelques noms waw demeure et ne passe pas en youdh : ܣܝܐ *joie,* ܣܝܐ *coup,* ܣܝܐ *bain* (état absolu de ܣܝܐ ; ܣܝܐ) ܣܝܐ *songe;* 3° quand elle est suivie d'une voyelle faible qui meut une consonne redoublée : ܡܣܡܐ *honoré;* 4° quand suivie d'une voyelle faible dans une syllabe fermée, elle est précédée d'une voyelle forte : ܡܣܡܐ *statue.*

En dehors de ces cas, la semi-voyelle se contracte avec la voyelle de la forme ou est évincée par elle, suivant les règles établies dans le chapitre précédent, ex. : ܩܘܡ ܡܘܪܬ ܢܩܘܡ ܥܩܪܝܡ ܥܠܝܬܐ ܥܠܝܬܐ ܥܠܝܬܐ ܥܩܪܝܡ etc. pour *qawam, mawet, nèqwom, aqrèm, maqrèm, mèqwam* (ou *maqwam*), *g'layath, gèlyèth, l'zayathâ, "layathâ, t'wayathâ,* ܥܝܬܐ *création,* ܒܚܝܪܐ *choix,* ܡܣܡܐ *coup,* ܣܝܐ *joie,* etc. (forme ܦܥܠܐ); dans ces noms la semi-voyelle, à défaut d'autre voyelle, passe en la voyelle qui lui correspond. Il en est de même dans ܐܣܝܐ *médecines,* pluriel de ܐܣܝܐ, quoique souvent la semi-voyelle tombe dans ce cas, comp. ܐܣܝܐ.

Une proclitique ne modifie pas l'orthographe du mot sur lequel elle s'appuie ܐܡܝܐ ܐܡܝܐ.

Une semi-voyelle en tête du mot peut former une diphthongue avec la voyelle du mot précédent, quand ces deux mots se contractent en un seul : ܠܝܬ *il n'est pas* de ܠܐ ܐܝܬ, ܠܝ *non pas* de ܠܐ ܗܘ, comp. § 160 ci-après.

II. De la semi-voyelle a la fin de la syllabe.

La semi-voyelle se contracte avec celle de la forme ou est évincée par elle. Elle forme une diphthongue avec *a, â* de la forme, quand ces voyelles précèdent : ܣܝܠܐ *force,* ܐܡܝܐ *il allaita,*

1. Except. quelques noms qui devant le suffixe ܝܗ laissent tomber le youdh de la racine, v. § 255.

ܬܚܘܐ *tu manifestas,* ܐܬܩܪܝ *sois appelé,* ܡܬܩܘܐ *attendu,* ܩܡܝܐ *qui se lève,* ܩܪܝ *lis* (fém.), ܡܘܬܐ *mort,* ܝܘܡܐ *jour,* ܐܝܬܒ *il fit asseoir.* Une autre voyelle se confond avec la semi-voyelle ou l'évince: ܐܬܝܢ *vent,* ܒܘܫܐ *bonheur,* ܫܘܡܐ *odeur,* ܡܪܝܐ *levé;* ܢܬܒ *il s'asseoira,* ܢܕܥ *il connaîtra,* ܢܐܪܬ *il héritera,* ܡܘܠܕ *enfanter* etc., v. § 206.

Les semi-voyelles waw et youdh se distinguent encore dans les noms, comme on le voit par ces exemples, mais dans les verbes, la conjugaison tend à devenir uniforme, sans distinction des racines. Dans les lâmadh-aleph, la confusion des racines est devenue générale, que la troisième radicale fût primitivement waw ou youdh, ou qu'elle fût aleph; il n'y a d'exception que pour quelques racines faibles, dans lesquelles aleph conserve sa force de consonne, comme ܡܠܐ *il consola,* ܡܠܐ *il souilla* etc. En raison de ce mélange, il n'est pas étonnant que les voyelles formatives se fassent valoir au détriment de la semi-voyelle; ܢܟܬ ܢܟܘ ܢܟ ܢܟܘ ܢܟ ; cependant youdh semi-voyelle a exercé son influence dans ܡܬܝܬܐ *venue,* ܡܬܪܝܐ *miroir,* ܡܬܝܡܐ *voyage par mer,* ܡܬܝܡܐ *campement* etc., parce que ces mots se forment d'un masculin ܡܬܝܡ ܡܬܝܡ etc. (absolu ܡܬܝܡ ܡܬܝܡ).

Après *ou long,* la semi-voyelle disparaît également dans ces racines, comp. ܡܚܘܬܐ *boutique,* ܡܫܬܝܬܐ *festin,* ܡܬܪܥܝܬܐ *satisfaction,* §§ 233, 246 et 248.

Chapitre XVIII.

Des racines qui ont un aleph radical.

107. *a)* En tête du mot, aleph radical introduit la voyelle de la forme ܐܥܒ ou il s'articule à l'aide d'une voyelle légère *e* ܐܥ form. ܐ. Cependant avec une voyelle faible, il est assujetti à tomber à cette place; dans quelques impératifs, comme : ܐ *va,* ܐ *viens,* rac. ܐܬܐ, plus souvent dans les noms, ܚܕ *un,* rac. ܚܕ, ܚܘܬܐ *fin* de ܚܕ, ܐܚܪܝ *autre,* fém. ܐܚܬܐ, ܐܚܬ *sœur,* ܐܒܐ *parent* de ܐܒ, à cause du ḥeth qui suit; ܐܢܫ *homme* (et dans les composés ܢܫ), ܐܢܐ *je suis,* ܐܪܐ *secret,* à cause de la liquide *n* ou *r;* comp. aussi devant la sifflante douce ܐܙܘܒ *hysope* אזוב ὕσσωπος.

Dans le mot, il se fait encore valoir après une syllabe fermée

dans quelques formes verbales, comme : ܐܬܐܡܪ ܐܬܐܡܪ, dans quelques noms ܥܬܐܬܐ *haine*, ܡܬܠܐ *parabole*, ܩܢܝܢܐ *acquisition* (form. ܦܥܠܢܐ). Plus souvent il tombe, ou, si l'orthographe le conserve dans un intérêt étymologique, il est quiescent : ܢܨܝܡ *il agira mal*, ܐܥܝܩ *il a affligé*, ܐܬܬܦܣ *il fut pris*, ܐܬܬܟܣ *il gémit* de ܐܣ ; ܡܠܦ *qui enseigne*, ܡܠܦܢܐ *maître*, rac. ܡܠܦ, ܡܠܦܢܐ pour ܡܠܦܢܐ.

b) En général donc, tout aleph qui n'est pas en tête du mot, perd son aspiration et devient quiescent. La prononciation n'en conserve pas d'autre trace qu'une voyelle faible qui demeure dans une syllabe ouverte, comme : ܢܨܝܡ . ܢܨܝܡ ܢܨܝܡ ܢܨܝܡ, comp. § 94 ; l'écriture le garde : ܥܝܩ ܢܨܝܡ ܢܨܝܡ *douleur*, ܢܐܡܪ *il dira*, ܐܬܝܐ *venue*, ܒܝܐ *ennemi*, ܡܐܐ *cent ;* quelquefois cependant elle l'omet : ܥܢܐ *petit bétail* ضأن, ܒܬܪ *après* באחר, ܪܝܫ *tête* رأس, ܣܒܐ *vieillard* (rac. ܣܒܐ), ܫܡܐ *renommée* (rac. ܫܡܐ), ܥܨܝܐ *triste* (rac. ܥܨܐ), ܒܝܫܐ *mauvais* (rac. ܒܝܫ).

Aleph était trop faible pour être redoublé ; il passait dans ce cas en youdh ܫܝܠ *il prépara*, ܡܫܝܠ *préparé*, ܥܨܝܐ *triste ;* souvent il est maintenu dans l'écriture ܫܐܠ *il demanda*, ܐܬܫܐܠ *il fut interrogé*, quoiqu'on prononçât *šayèl, èštayal*, v. § 104. De cette manière les verbes ʿé-aleph se confondaient avec ceux ʿé-youdh, comp. ܥܨܝܐ *affligé*, r. ܥܝܩ avec ܥܨܝܐ. Nous avons dit sous le chapitre précédent que cette confusion était devenue générale dans les lâmadh-aleph, à l'exception de quelques racines où il avait la force d'une muette. Nous n'avons donc pas à parler d'aleph à la fin du mot.

1. Dans ces formes aleph dont la chute était facilitée par la gutturale ou la liquide suivante, s'est modifié suivant la consonne du préfixe et a passé en taw ; le même phénomène a lieu au passif de l'aph'el ܐܬܬܥܒܕ ; ܐܬܬܥܒܕ pour ܐܬܬܐܥܒܕ ; ܐܬܬܐܥܒܕ comp. l'arabe اتّخذ et اتّخذ. L'orthographe de l'ètha'el ; ܐܬܬܥܒܕ est venue par confusion de l'ètha'al ; on trouve d'ailleurs la forme normale ; ܐܬܬܥܒܕ. V. *Carmina Nisibena*, éd. Bickell, p. 2, note 1.

En judéo-araméen, les deux taw étaient assimilés en un seul qui était redoublé, v. Luzzatto, *Elementi grammat.*, §§ 16 et 85. Suivant ce savant, le taw serait redoublé par compensation de la chute de l'aleph qui suit, mais on ne s'explique pas dans cette hypothèse pourquoi le syriaque aurait écrit deux taw.

Chapitre XIX.

De la chute d'une gutturale ou d'une liquide.

108. Nous avons vu sous les deux chapitres précédents dans quels cas les semi-voyelles youdh et waw ou la gutturale aleph, faisant partie de la racine, étaient entraînées à leur chute et disparaissaient; il nous reste à parler des autres gutturales ou liquides, qui en s'affaiblissant cessent de se faire entendre et se dérobent, comme disent les grammairiens ܐܬܬܚܫܘܬܐ ܕܩܠܝܢ.

109. Les gutturales ܗ ܚ ܥ offrent bien plus de résistance que aleph.

Hé ne devient quiescent que dans les cas suivants :

1° Dans le pronom de la troisième personne du singulier, ܗܘ fém. ܗܝ, employé dans le même sens que notre verbe *être.* La voyelle de ce pronom passe sur la consonne finale du mot qui précède ܐܬܬܘ *attou, c'est toi,* ܡܢܗܝ *qui est-elle?* Si ce mot est terminé par une voyelle, cette voyelle se contracte avec celle du pronom : la voyelle *a* forme une diphthongue *au, ai* avec la voyelle *ou, i* du pronom, ܡܬܩܠܗ ܕܕܡܐ *c'est le prix du sang,* ܩܫܝܐ ܗܘ *il est difficile,* pron. *d'mau 'aṭlâi;* le pronom démonstratif féminin ܗܕܐ *celle-ci* affaibli de *hâdâ,* § 87, faisait reparaître dans ce cas l'*â* final ܗܕܐ, qu'on écrivait quelquefois d'un seul mot ܗܕܐ. Les Nestoriens se distinguaient des Jacobites en ce qu'ils ponctuaient la diphthongue *ai* comme celle *au,* avec p'thâḥâ au lieu de z'qâphâ que lui donnaient ceux-ci (v. Barhébræus, I, p. 230, l. 5 et suiv.). Suivant ce grammairien, la contraction n'aurait lieu qu'avec un mot court, composé de trois lettres, comme : ܡܢ ܗܘ ܡܢ ܡܢ; mais cette règle qui n'est pas suffisamment justifiée, n'est pas suivie en pratique. Les voyelles *è, i* formaient également une diphthongue, *ew, iw,* ܠܪܢܐ ܠܪܢܐ *ḷ'rânèw,* ܓܠܝ ܓܠܝ *g'liw.* Dans la Massore des Karkaphiens les diphthongues qui naissaient de cette manière étaient indiquées par le signe propre à chacune des deux voyelles, v. § 53. Avec le pronom féminin *è, i* forment un groupe *èyi, iyi,* ܗܝ ܗܝ *hiyi, c'est elle;* ܗܝ ܗܝ contracté devient ܗܝ; ainsi

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES

ܗܘܢ ܗܢܘܢ ܐܢܘܢ ܠܗ ܠܗ ܐܢܘܢ ܗܢܘ sont contractés de ܗܘ ܗܢܘ ܐܢܘ et ܗܢ, ܗܘ, de ܗ et ܗܘ, ܠܗ ܠܗ de ܠ et ܗ[1].

Dans la suffixation de ce pronom aux verbes ou aux noms, la faiblesse de *hé* donne lieu aussi à des formes contractes ܢܨܒܘܗ ܢܨܒܢܗ ܢܨܒܢܗ (sur l'écriture explétive de ܗ, v. § 61), ܐܚܘܗ ܐܚܢܗ, v. § 52. Par un affaiblissement analogue le *hé* du pronom pluriel de la même personne, qui en syriaque ne s'agglutine pas en suffixe, se change en aleph, quand il est régime : ܢܨܒ ܐܢ ܢܨܒ ܐܢ *il les tua (eux* ou *elles)*, ou lorsqu'il remplace le verbe substantif.

2° Dans le verbe ܐܡܪ, quand il est enclitique, ܐܡܪ *il disait*, ܐܢܐ ܗܘܝܢ *j'étais étranger*.

3° Dans le verbe ܝܗܒ *il donna*, où le *hé* se fait valoir difficilement après la semi-voyelle youdh.

4° Chez les Nestoriens, où les gutturales avaient moins de consistance que chez les Jacobites, *hé* était quiescent à la fin de la syllabe, dans les verbes ܐܢܚܟ ܢܚܟ (Barhébræus, I, p. 202, l. 24).

5° Dans les noms grecs où *hé* traduisait un *spiritus asper*, comme ܪܘܡܐ ῥώμη, ܦܪܗܣܝܐ παῤῥησία, ܣܘܢܐܕܘܣ σύνοδος (Barhébræus, l. c., p. 202, l. 22). Jacques d'Edesse dans sa lettre sur l'orthographe (éd. Martin, p. ܟ, l. 15) voulait même qu'on supprimât ce hé explétif[2]. Les Syriens ne prononçaient pas non plus le hé de ܝܗܘܕܝܐ *juif*.

Quant au *'é*, nous avons vu qu'il s'affaiblissait en aleph quand il était suivi d'un autre *'é*, v. § 24 *a*, ou quand il était suivi immédiatement de *hé*, § 33. Dans les noms de nombre deux *'é* qui se rencontrent, se contractent en un seul : ܐܪܒܥܣܪ *quatorze* (d'où le masc. ܐܪܒܥܣܪ) ܐܪܒܥܣܪ ܐܪܒܥܣܪ et ܐܪܒܥܣܪ *dix-sept*, ܐܪܒܥܣܪ

1. Chez les Nestoriens, cette écriture était étendue à d'autres cas, ainsi on trouve ܐܢܢ pour ܗ ܐ. V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 163.

2. Il est possible que ce hé fût vraiment prononcé autrefois et n'était pas seulement une écriture pédante qui voulait être exacte, comme on l'a cru, car Barhébræus, II, p. 25, *Comm.*, en rapportant la décision de Jacques, constate que le ܗ de ces mots est l'orthographe des anciens manuscrits. Elle est du reste usuelle en araméen en général et en néo-hébraïque.

ܬܫܥܬܪܥܪ *dix-neuf*, de ܬܪܥ ܥܫܪ et ܬܫܥ. ܬ est tombé dans ܗܫܬܐ *maintenant* pour ܗܫܬܐ, ܥܕܡܐ *jusqu'à présent* pour ܥܕܡܐ ܗܫܬܐ. Le mot ܒܠܥ *Belus* de ܒܠܥ est une prononciation babylonienne dans laquelle la chute du *ʿé* s'explique naturellement.

L'élimination de *ḥeth* est très-rare et ne se rencontre que : 1° Dans le pronom ܐܢܚܢܢ, employé dans le sens de notre verbe *être*, ou avec le participe présent dans le sens de notre présent ܐܢܚܢܢ ܡܥܒܕܝܢ *nous tuons;* 2° dans le pronom ܚܕܐ *les uns les autres*, contracté de ܚܕ ܚܕ *chacun*.

110. *Des liquides. a)* La nasale *noun* perd son articulation à la fin de la syllabe, dans les cas suivants :

1° Comme première radicale dans les pé-noun, il ne laisse pas d'autre trace dans l'écriture que le redoublement de la consonne suivante, nécessaire au maintien d'une voyelle aiguë, ܢܦܠ *il fit tomber*, ܢܦܠܬܐ *cas*, ܢܦܩܬ *tu sortiras*, ܢܦܩܐ *issue*, ܢܦܩ *jaillir*, ܡܢܒܥܐ *source*, ܢܦܚ *il soufflera*, ܢܦܚܐ *souffle* etc., des racines ܢܦܠ ܢܦܩ ܢܦܚ. Lorsque la deuxième radicale est la gutturale forte ܫ l'élimination du noun est possible, parce que cette gutturale peut être redoublée en syriaque, § 115, ܢܫܠ ܢܫܠ rac. ܢܫܠ; il y a cependant des exceptions, comme : ܢܫܠ *il déchaussa*. Les autres gutturales (riš compris) ne supportant pas le redoublement, noun demeure : ܢܗܪ *il brilla*, v. § 208.

2° Comme deuxième ou troisième radicale, le noun disparaît et entraîne également le redoublement de la consonne qui suit; quelquefois cependant il est encore écrit dans un intérêt étymologique, mais il est marqué de la ligne occultante, § 151 : ܥܒܐ *côté* [1], ܓܦܢܐ *vigne*, pl. ܓܦܢܬܐ, ܓܒܢܐ *fromage*, pl. ܓܒܢܬܐ, ܟܦܢܐ *tuile* לְבֵנָה, ܐܢܬܬܐ *femme*, ܐܢܬ fém. ܐܢܬ *toi*, ܐܢܬ fém. ܐܢܬܝ *vous*, ܚܕܐ *une fois*, ܫܢܬܐ *année*. Nous avons dit, § 100, qu'une voyelle primitivement longue ayant perdu toute valeur de quantité, n'était pas un obstacle à ce qu'une syllabe soit close : *noun* pourrait donc aussi tomber après une syllabe de cette nature, comme le cas est fréquent après un *i* : ܬܐܢܬܐ ou ܬܐܢܬ *figuier*, ܐܚܪܬܐ *autre* (fém.) pour ܐܚܪܢܬܐ, ܡܕܝܢܬܐ *ville*, ܡܣܟܢܬܐ *pauvre* (fém.), ܐܚܕܬܐ

1. Le mot ܥܒ pour ܥܒܐ indique le côté du corps d'un animal ou la partie formée par les côtes, tandis que ܥܒ est employé comme préposition ܥܒ ܛܘܪܐ *auprès de la montagne*, v. Barhébræus, I, p. 203, l. 16.

vendue, ܣܡܝܬܐ *barque*. Mais si le noun conserve un reste de voyelle, un š'wâ mobile qui le meuve et aspire la muette qui suit, il se maintient nécessairement ܥܢܦܐ *aile*, ܫܢܬܐ *sommeil*, ܫܘܫܢܐ *lis;* tel est notamment le cas quand il est redoublé ܓܢܬܐ *jardin*, rac. ܓܢ. Suivant Barhébraeus (I, p. 203, l. 12) *noun* ne tomberait pas après *ou*, même dans une syllabe fermée, comme ܣܘܢܕܪܐ *encens*, ܐܘܢܐ [1].

3° A la fin du mot *noun* ne tombe que dans les désinences des troisièmes personnes masc. et fém. du pluriel, au prétérit des verbes, comme : ܥܒܕܘ de ܥܒܕܘܢ, ܥܒܕܬ de ܥܒܕܢܢ. Les particules ܐܢ perdent leur noun en se contractant dans ܐܝ *sinon* de ܐܢ et ܐ, ܡܢܬܝ *de suite* de ܡܢ et ܬܝ, ܡܢܬܘܟܝ de ܡܢ et ܬܘܟܝ; de même les participes au pluriel, contractés avec les pronoms personnels, comme ܥܒܕܝܢ ܥܒܕܝܢ pour ܥܒܕܢܢ et ܐܢ, ܥܒܕܢܢ et ܢ. v. § 183.

b) Lâmadh est quiescent dans le verbe ܐܙܠ *il alla* quand le zaïn, seconde radicale, n'est mû par aucune voyelle; dans ce cas il attire à lui la voyelle du lâmadh qui devient quiescent : ܐܙܠ *elle alla*, ܐܙܠ *ils iront*, ܐܙܠܝܢ *qui vont* etc., au lieu de ܐܙܠ ܐܙܠ qui ainsi prononcés signifient *elle fut utile, ils furent utiles, qui sont utiles*, comp. § 217. Il tombe aussi dans ܕܝ *de peur que* pour ܕܝ, ܐܣܩ ܐܣܩ de ܣܩ *monter*, § 217, comp. ܐܝ *être assis* et جلس.

c) riš est éliminé dans ܟܠܝ *reins* (comp. judéo-araméen חרצא hébreu חלצים), où il présente d'autant plus de faiblesse qu'il vient de lâmadh; dans ܪܘܥ *cours* (impér. de ܪܘܥ), où il est précédé d'une gutturale, v. § 41; dans ܒܪ état construit de ܒܪܬܐ *fille*, où il vient de noun, § 35 *a*; dans ces deux derniers exemples, il était d'autant plus entraîné à sa perte qu'il était suivi d'une muette quiescente. En tête ou à la fin du mot, il se maintient d'une manière constante [2].

1. Ce mot est sans doute pris dans le sens d'*intelligence* pour ܡܕܥܬܐ, car s'il signifiait *tristesse* de la racine ܐܒ le *noun* redoublé entraînerait l'aspiration du taw. Quant au mot ܣܘܢܕܪܐ Barhébraeus explique à tort le maintien du noun, parce que ce mot est le grec λιβανωτός (II, p. 38, l. 22); c'est le grec qui est emprunté de l'araméen.

2. Bar'ali (éd. Hoffmann, n° 2519) donne la forme apocopée ܐܡܪ pour ܐܡܪ *pour dire*, mais cette aphérèse si fréquente dans ce verbe

d) Mim a disparu dans certains noms formés d'un participe pa'el, comme : ܡܫܠܛܢܐ *président*, comp. ܡܫܠܛ *qui introduit la cause de qq.*, ܡܝܠܕܬܐ *accoucheuse* pour ܡܝܠܕܬܐ [1], ܡܬܚܙܩܢܐ *présomptueux* d'un participe ܡܬܚܙܩ.

e) La chute d'une liquide devient de règle dans les noms formés du redoublement de racines géminées, tels que : ܩܪܩܦܬܐ *crâne* ܓܘܠܓܠܬܐ, ܓܠܓܠܐ *roue* ܓܠܓܠ, ܓܪܓܪܬܐ *gosier* ܓܪܓܪܘܬ, ܓܪܓܪܐ *rumination* ܓܪ, ܓܘܫܐ ou ܓܘܫܫܐ *confusion* de ܓܘܫ, ܫܘܫܦܢܐ *gâteau* rac. ܫܦ, ܓܘܢܐ *talent*, ܓܘܢܕܐ *gâteau de miel* rac. ܓܢ, ܨܠܨܠ *cymbale* ܨܠܨܠܝܢ, ܓܘܫܢܐ *fumier* ܓܠܠ, ܫܠܫܠܬܐ *chaîne* ܫܠܫܠܬ [2]. Une gutturale suit la même forme ܫܘܫܩܐ *désir* de ܫܩ, ܪܥܝܢܐ pour ܪܥܝܢܬܐ *tremblement*.

f) La chute d'une labiale est également de règle dans ces formes, v. § 25, ܟܘܟܒܐ *étoile*, ܪܒ *grand*, ܫܘܫܒܝܢܐ *garçon d'honneur, camarade*, § 87 [3], ܫܘܫܢܐ *sésame* ܫܡܫܡ, ܫܘܫܢܐ *fourmi* ܫܡܫܡ, ܫܘܫܦܐ *manteau, voile de femme* rac. ܫܦ ; ܫ ; ܫ (comp. hébreu טוּטָפוֹת rab. לוּלָב de לבלב).

g) Les muettes qui sont les consonnes fortes par excellence ne se laissent pas évincer; cependant dâlath n'a pas en araméen la même consistance que les autres dentales (comp. néo-

dans l'araméen des talmuds, appartient plutôt à un dialecte araméen vulgaire qu'au syriaque.

L'aphérèse de riš en tête du mot est admissible en sémitique, si l'on compare ܡܫܝܐ *soir* avec مسى, ܦܬ *briser*, ܦܬܬܐ *morceau de pain* avec رفت, ܪܦܐ, ܡܦܐ *sauter* avec رقز (ou نقز); dans شرب *boire* comparé avec l'hébreu סבא, le ris appartient à une formation secondaire, § 117, comp. ܨܒܥ *humecter*, ܫܒܥ *rassasier*.

1. La forme pa'el du verbe ܡܫ ne se rencontre pas, il est vrai en araméen, mais elle est encore très-usuelle en hébreu; à la forme ܡܫܝܐ correspond le nom hébreu d'Eve חַוָּה, *celle qui donne la vie*, v. *Gen.* 3 à 20. L'hébreu laisse aussi parfois tomber la préformante mim au participe pa'el ou pou'al, v. Ewald, *Lehrb. der hebr. Spr.*, § 169 *d* et Gesenius, *Thesaur.* sous le mot שמם.

2. On pourrait multiplier ces exemples; ܡܫܠܫܠ *lis* est une forme redoublée de ܫܠ que quelques auteurs admettaient dans le psaume 90. 5, mais que Bar-ṣalibi rejette, v. Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 157.

3. Ce mot est formé שַׁבְשֶׁבֶת *rameau: celui qui porte les rameaux devant le fiancé.*

syriaque ܡܢ pour ܡܕܡ, קדמא pour קדמא; en syriaque, la disparition de dâlath se constate dans le pronom ܗܢ *celui-ci*, § 173, 3° et 175, et dans ܐܣܐ אֲסָא *myrte*, hébreu הֲדַס, arabe هدس ou آس. Il est quiescent dans ܚܕܬܐ ḥatha *nouveau*.

Chapitre XX.

De l'assimilation des consonnes.

111. Une consonne s'assimile avec la consonne qui suit, lorsqu'étant de même organe qu'elle, elle n'en est tenue séparée par aucune voyelle; on dit alors qu'elle est occultée ou cachée dans la consonne suivante ܐܢܬܬܐ ou ܐܢܬܬܐ. En principe cependant, les cas d'assimilation étaient assez restreints, tels étaient ܥܕܬܐ *église* pron. *'ittâ*, ܚܕܬܬܐ *neuves*, v. § 279. Il suffisait que la première consonne fut prononcée avec un š'wâ mobile pour que l'assimilation n'eût pas lieu, lorsque, par exemple, elle était redoublée, comme dans ܡܢܡܡܝ ܡܢܡܡܝ, ou en dehors du redoublement, dans ܡܕܡܡܬ ܡܕܡܡܬ de ܡܕܡ et dans quelques pluriels qui primitivement avaient la voyelle *a* entre les deux consonnes, comme ܐܡܬܐ ܡܡܬܐ ܐܡܬܐ, v. § 261.

Cependant cette demi-voyelle fut négligée dans la prononciation des Occidentaux qui ne faisaient plus sentir le redoublement d'une consonne et ils assimilèrent les deux consonnes en une seule articulation, qui était quelquefois plus dure que celle de la consonne simple, v. § 22*c*; ils marquaient donc la première d'un trait inférieur ou linea occultans, v. § 151.

L'assimilation n'allait pas non plus de soi, quand les consonnes étaient deux muettes dont l'une était aspirée et l'autre dure; dans les mots ܐܬܬܒܪ ܐܬܬܒܒ ܐܬܬܒܨ ܡܫܝܚܐ, quelques grammairiens voulaient qu'on prononçât *èthtabbar, èthd'ni, èthṭayyab, m'ṣidhtâ*, mais le plus grand nombre, d'accord avec les manuscrits ponctués, admettent la prononciation *èttabbar, èdd'ni, èṭṭayyab*, comme un point indiscutable ܡܫܝܚܐ [1]. Mais l'assimilation n'avait

1. V. Barhébraeus, I, p. 198, l. 4, p. 221, l. 5; II, p. 38 et 39; Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 356 et suiv.; Ewald, *Abhandlungen zur orient. und bibl. Literatur*, p. 87 et 88. J. B. Bernstein dans son petit lexique syriaque, suivant Amira et Ferrarius, a ponctué chaque consonne sans admettre l'assimilation, mais il reconnaît dans la préface de

pas lieu lorsque la première était dure et la seconde aspirée, comme ܐܬܬܐ pron. *att'thâ*, ou selon les Jacobites *atthâ* (Barhébræus, p. 213, l. 3); une prononciation *attâ* (v. Ewald, *Abhandl.*, p. 88) doit donc être considérée comme vulgaire, au même titre que les formes ܕܬܬܐ ܕܬܬܐ ܕܬܬ ܕܬܬ signalées par M. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 212, pour ܕܬܬ ܕܬܬ ܕܬ ܕܬ.

Dans le parler vulgaire, en effet, les liaisons euphoniques se forment facilement et sans entraves; et l'accueil plus ou moins libéral qu'elles trouvent chez les grammairiens syriaques, explique les divergences qui existent entre eux sur la manière de traiter ce sujet. Nul doute aussi que, comme le pense M. l'Abbé Martin (*Syriens orientaux et occidentaux*, p. 358), l'arabe n'ait exercé une influence prépondérante sur le syriaque et ne soit cause de ces liaisons entre les mots, qui au siècle de Barhébræus étaient déjà très-multiples. Suivant cet auteur (I, p. 198), ܐܬ ܒܬ se prononçait *aṭṭaliâ d'ṣiṭṭabhiâ*, ܐܬ ܒܬ, *pâlèṭṭaurâ ḥâbhèṭṭalgâ;* le ḥeth absorbait le hé ou le *'é* qui le suivait en tête du mot voisin, ou le précédait à la fin du mot qui le devançait, ܐܬ ܒ, I Sam. 25. 37, pron. *naphṣèḥḥamrèh*, ܐ ܒ, *p'raḥḥourbhâ*. Un noun final était absorbé par la première lettre du mot suivant, quand cette lettre était l'une des consonnes suivantes : ܐ ܒ ܓ ܕ ܗ ܘ ܙ ܚ ܛ ܝ ܟ ܠ ܡ ܢ ܣ ܥ ܦ ܨ ܩ ܪ ܫ ܬ[1]; les sept autres consonnes ܐ ܒ ܓ ܕ ܗ ܘ ܙ ne s'assimilaient pas le noun final du mot précédent. Les liaisons dans les exemples que nous venons de citer étaient propres aux Jacobites; les grammairiens orientaux ne les connaissaient pas, ou du moins ne les avaient pas sanctionnées[2]. Cependant ils confondaient dans la prononciation deux con-

son édition de l'évangile de Saint-Jean, p. XXIII, que l'opinion de ces auteurs est isolée. Les Massorètes karkaphiens mettaient dans ce cas un seul point entre les deux consonnes ܐ, v. Bernstein l. c. et Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 204, comp. § 131 ci-après. Ce qui est dit ci-dessus s'applique également aux formes ܐ ܐ, v. p. 99, note 1.

1. Le dâlath n'est pas mentionné, mais par une omission du copiste, car l'exemple cité s'y rapporte et non au gâmal, dont l'exemple a été omis également (v. p. 198, l. 22).

2. V. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 357.

sonnes semblables qui se rencontraient à la fin d'un mot et au commencement du mot suivant, comme ܐܝܡܐ ـ ܢܨܢ ـ ܢܢܐ ܥܡܢܐ, v. § 154 : dans ce membre de phrase, les deux traits qui unissent entre eux les mots ܢܨܢ ܡ et ܢܢܐ servent, comme le fait observer la Massore nestorienne, à noter l'assimilation des deux *'é* et des deux mim [1].

Dans le mot composé ܥܡܢܐ *intendant* de ܥܨܢܐ les deux beth se sont confondus en un seul (Barhébræus, I, p. 199, l. 2), ܨܢܐ *oppression,* ܨܢܐ *fumier* viennent, par assimilation de qoph dans le taw du féminin, des racines ܨܢ ܨܨ, comp. hébr. צָאָה.

Chapitre XXI.

Du redoublement et de la dissimilation des consonnes.

112. Dans les racines géminées les deux radicales semblables se confondent en principe en un seul son prolongé, lorsqu'aucune voyelle ne les sépare, ou que la voyelle faible qui appartient à la première peut reculer sur la consonne précédente, comme ܐܝܬ . ܐܝܬ ܐ pour ܐܝܬ . ܐܝܬ ܐ. Si la deuxième est redoublée, la contraction n'est plus possible, ܐܬܚܫܬ *elle s'est excusée,* ܡܬܡܠܠܢ *qui parlent.* Nous avons vu sous le chapitre précédent que quelques noms conservent encore l'écriture distincte des deux consonnes séparées par un simple š'wâ, alors même que la première n'est pas redoublée ; à la forme èthp''el des verbes, les deux radicales se maintiennent aussi ܐܬܦܫܩ ܐܬܦܫܩ et sont écrites même à l'impératif où la prononciation ne les distingue plus ܐܬܦܫܩ.

1. Abbé Martin, l. c. p. 394, Wright, *Catalog. of the syriac manusc.*, p. 104*a*, Elias de Tirhan, p. 58. Les assimilations et les liaisons euphoniques ne sont étrangères à aucune langue sémitique ; on sait avec quelle précision elles sont indiquées dans le Coran par le teśdid ; les Massorètes hébreux en tinrent également compte (Ewald, *Lehrb.*, § 80) ; en éthiopien elles sont très-multiples. Cependant les différences si notables qui distinguent non seulement chaque langue mais les dialectes d'une même langue autorisent à voir dans ces phénomènes des altérations phonétiques qui se développèrent à un âge relativement moderne du sémitisme, mais qui étaient étrangères au vieux fonds commun. Le néo-syriaque de l'Anti-Liban offre un exemple frappant du progrès de ces altérations. V. *Journal Asiatique,* année 1879, 1er sem., p. 167.

Au point de vue de la syllabe, une consonne redoublée a en principe les mêmes effets que si elle formait deux articulations: elle clôt d'une part la syllabe dont elle suit la voyelle et est d'autre part à la tête de la syllabe suivante, de sorte que ܓܙܙܐ équivaut à *gèz-zâ*. Une première conséquence de ce principe est qu'une voyelle aiguë demeure devant une lettre redoublée.

113. Un phénomène propre à l'araméen[1] est le redoublement de la première consonne des racines géminées, lorsqu'elle est précédée d'une préformante, dont la voyelle aiguë cherche de cette manière à se maintenir, § 95 : ܐܟܟܝܢ ܢܒܒܙ ܡܚܚܐ pron. *akkès, nèbboz, maḥḥè* (Barhébræus, I, 239. 11), *maḥḥèbh* des racines ܟܣ ܒܙ ܚܐ. Le redoublement de la deuxième radicale cesse dans les exemples que nous venons de citer, parcequ'à la fin du mot il n'est guère sensible; mais il se maintient avec une telle fermeté sur la première radicale qu'il disparaît de la seconde, alors même qu'il aurait pu se faire entendre sur celle-ci : ܡܥܠܬܐ *entrée*, . ܢܒܙܘ *ils pilleront*, ܡܟܟܣܢܐ etc. se prononcent en conséquence *ma'ʿaltâ, nèbb'zon, makk'sânâ*, v. §§ 129 et 157[2].

114. Une autre espèce de redoublement est celui qui vient du renforcement d'une forme, comme ܩܕܕܫ *qaddèš*, ܨܝܕܕܐ *ṣayyâdhâ*, ܝܕܕܥ *yaddou'â*. L'étude des formes nous apprendra dans quels cas ce redoublement a lieu.

On doit donc distinguer trois causes particulières de redoublement. La première est l'euphonie qui assimile et confond en une articulation prolongée deux consonnes semblables ou de même organe; nous renvoyons à cet égard aux distinctions établies sous le chapitre précédent et le § 112 de ce chapitre-ci. Ce redoublement est le *redoublement euphonique*.

La seconde cause est le renforcement d'une forme simple, dont nous venons de parler. Ce redoublement est le *redoublement formatif* ou *organique*.

Enfin la troisième cause est le maintien d'une voyelle faible dans une syllabe ouverte qui de cette manière devient fermée,

1. En hébreu, il est l'exception, v. Ewald, *Lehrb.*, § 112 *e*; pour l'araméen biblique, v. Luzzatto, *Elementi*, § 101; comp. aussi § 157 ci-après.

2. En hébreu, on pourrait de cette manière rattacher à la racine סבך מסבת *pl* et מסבך *couverture* et expliquer le qamèṣ immuable de מסך מעז etc., comme une provenance du redoublement virtuel de la deuxième consonne.

si cette voyelle est nécessaire à la distinction des formes. Nous en avons déjà vu une application sous le § 113. Ce redoublement a lieu : 1° Par suite de la chute d'une consonne faible, comme ܐܦܦܶܠ ܢܕܕܶܥ ܨܒܒܶܬ *appèl, nèdda', ṣebbèth* rac. ܢܦܠ ܝܕܥ ܨܒܬ, v. §§ 106, II, 107*b*, 110*a*; 2° quand un suffixe objectif s'ajoute à un radical verbal, dans des cas tels que ܐܰܚܘܳܝܶܢ[1] ou ܐܰܚܘܳܝܶܢ *elle m'a montré;* 3° dans les mots composés, comme ܡܶܢܕܶܪ ܡܶܢܕܶܥ ܡܶܢܕܶܪ; 4° après un préfixe dans les racines géminées, § 113, et après la préformante ܐ du futur dans les autres racines, quand elle est dans une syllabe ouverte, comme ܐܶܕܝܳܢ *je jugerai*, ܐܶܕܒܰܪ *je conduirai*, pron. *èddoun, èddabbar*[2].

On peut appeler ce redoublement *corroboratif*.

Dans cette espèce rentre aussi le redoublement de la liquide lâmadh qui résiste à l'amollissement, comp. § 22*c* : ܥܪܛܠܳܐ *nu*, ܥܪܛܠܳܐ *nuage* (comp. hébreu עַרְטִלָּי).

115. Le redoublement pouvait affecter toute consonne, les gutturales exceptées; cependant parmi ces dernières ḥeth avait assez de consistance pour être redoublé, on prononçait donc ܡܰܚܚܶܐ *maḥḥé;* aleph, hé et *'é* étaient trop faibles pour avoir cette faculté, et une liquide se maintenait devant elles comme nous l'avons vu § 110*a*. Riš dur pouvait être redoublé, mais riš aspiré n'en était pas capable, v. § 22*b*; le riš dur ne se trouvait en syriaque que dans les trois formes suivantes du verbe ܫܪܝ *il commença :* ܫܪܝ ܫܪܝ ܫܪܝ[3].

116. Le redoublement (ܫܰܡܝܳܢܳܐ) cessa de bonne heure de se faire entendre chez les Jacobites, tandis qu'il resta en vigueur chez les Nestoriens même jusqu'à nos jours[4]. Malgré cette disparition dans le dialecte occidental, les effets grammaticaux qu'il avait produits n'en subsistèrent pas moins. On ne peut méconnaître dans ce fait l'influence des altérations euphoniques qui tendent à adoucir par une prononciation aisée les articulations dures; nous avons eu souvent occasion d'en constater

1. Comp. hébr. הוֹדִיעַנִי; les deux prononciations paraissent possibles.

2. V. Barhébræus, I, p. 222, l. 16, p. 225, l. 16; II, p. 61, v. 643; et J. H. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes*, p. XVI, comp. ci-après § 157.

3. V. Barhébræus, I, p. 132, l. 6 et suiv., p. 229, l. 11 et 19.

4. V. Nœldeke, *Gramm. der neusyr. Spr.*, p. 26 et 27; Assemani, *Bibl. orient.*, III, 2e partie, CCCLXXIX; Amira, *Gramm. praelud.*

les effets sous les chapitres IV et VI, nous verrons sous le chapitre suivant, §§ 126, 129, 135, que les muettes sont aussi quelquefois aspirées, en dehors de la règle. Il n'est guère possible de remonter jusqu'à l'origine de ces défaillances d'une langue; à défaut de tradition, le souvenir s'en efface graduellement et les grammairiens indigènes n'en ont plus conscience[1]. On en voit encore des traces dans des mots très-anciens, comme ܨܦܪܐ *moineau,* état abs. ܨܦܪ, hébreu צִפּוֹר. .

Il va de soi que les Jacobites ne possédaient pas de signe du redoublement, mais on est en droit de s'étonner que les Nestoriens n'en aient pas introduit un dans leur Massore, correspondant au *dageš forte* hébreu et au *tešdid* arabe. L'éthiopien ne note pas, il est vrai, le redoublement quoiqu'il le fasse entendre (Dillmann, § 54), mais ce fait s'explique par l'absence d'une Massore éthiopienne.

117. Parallèle au redoublement est le renforcement de la syllabe, au moyen d'une liquide. Dans quelques dialectes araméens, la nasale noun sert souvent dans ce cas, mais en syriaque elle est trop faible pour se maintenir à la fin de la syllabe, § 110*a*; on n'en trouve pas d'autres traces que dans ܒܨܦܪܐ, où l'écriture l'a maintenue pour distinguer ce mot de ܨܦܪܐ, et dans quelques mots où la nasale s'est consolidée en une articulation plus forte, ܢ ou ܢ, comme ܐܬܩܨܦ *il confirma* de ܩܨܦ, ܨܢܬܐ *honte* de ܨܢ, ܐܬܚܠܦ *il changea* de ܚܠܦ, comp. § 22 *d*. Riš se maintient mieux, on le rencontre surtout dans des racines commençant par *'é,* comme ܥܬܪ ܥܬܪ ܥܬܪ ܥܬܪ, moins souvent après une autre consonne : ܐܬܩܨܪ *se contracter* de ܩܨܪ (comp. קלט), ܐܬܪܥ *propager* מעך, ܐܬܦܠܓ *douter* de ܦܠܓ *différencier.* A ces formes correspond presque toujours un pa'el régulier avec un sens un peu différent : ܩܨܪ ܥܬܪ ܥܬܪ.

Le renforcement de la syllabe se manifeste donc de trois manières différentes : *redoublement d'une consonne, insertion d'un noun ou insertion d'un riš après la première radicale.* La faiblesse du noun ou du riš à la fin de la syllabe explique

1. Aux yeux de Barhébræus, le redoublement que font sentir les Orientaux n'est qu'une mauvaise prononciation occasionnée par la confusion des voyelles longues et brèves, v. ci-dessus § 79 et les passages cités, surtout le commentaire, II, p. 6.

comment le redoublement l'emporta, devint la forme régulière et évinça, à quelques exceptions près, les liquides. Mais le sentiment que ces différentes formes se correspondaient n'en subsista pas moins et il arriva parfois que l'insertion d'une liquide apparut à la place du redoublement. En syriaque le riš seul est possible comme lettre de dissimilation; on le rencontre surtout après la palatale qoph, soit dans les racines faibles redoublées, v. § 110*e*, comme ܩܪܩܦܬܐ *crâne*, comp. la racine ܩܦ ou ܩܥ, ܩܪܩܥ *sol*, ar. قاع, soit dans les racines fortes, comme ܩܪܡܝܐ *forgeron* de ܩܪܡ *chauffer*, ܩܪܝܢܬܐ *ortie*, rac. קצב [1].

118. Le mouillement du lâmadh, § 22*c*, explique la dissimilation de cette consonne au moyen de la gutturale hé, dans ܦܠܚܐ [2] *dissiper*, ar. فلذ, éth. *falaṭa*, et dans ܐܠܚܐ *diminuer, avilir* (pour ܐܠܙ contr. de ܐܠܙܙ, néo-hébr. זלזל).

1. Mais le riš est radical dans ܩܪܫܬܐ ܪܓܠܐ *plante des pieds*, Ezech. 43, 7, Chrestom. Michaelis, p. 79, de la racine ܩܪܫ; il est tombé dans la forme plus commune ܩܦܬܐ, ainsi que dans ܕܡܫܩܐ *Damas*, pour ܕܡܫܩܩ plus fréquent, comp. ἀτροπαπηή de ܐܢܦܝܢܡܐ.

Sur la prédilection du syriaque pour le riš, v. § 22*b* et 35*a*. En néo-syriaque les formes avec noun sont également rares, celles avec riš plus fréquentes, Nœldeke, *Neusyr. Gramm.*, p. 190 et 191; l'hébreu ignore presque ces formes (Ewald, *Lehrb.*, p. 170 et 278, comp. סָנִיר avec עִיר, § 37*b* ci-dessus), mais d'autres dialectes araméens avaient un goût prononcé pour la dissimilation d'une consonne redoublée au moyen de noun, comme il ressort de l'araméen biblique (comp. הַנְעַל אֶנְדָּע, syr. ܐܢܕܥ, dans אִנְבָּה *son fruit*, syr. ܐܢܒܐ le noun peut être radical, si on compare ce mot avec עֵנָב), et du mandéen, qui connaît aussi la dissimilation au moyen du riš (v. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 55 et 75). L'éthiopien se rapproche beaucoup de ce dialecte araméen (Dillmann, §§ 58 et 72, Eduard König, *Neue Studien*, p. 102 à 103).

En arabe les mots avec noun ne sont pas rares, qui en hébreu et en syriaque ont le redoublement; mais comme ces mots sont archaïques, nous pensons qu'ils présentent la forme primitive (noun radical ou formatif), d'autant plus qu'en éthiopien ce noun apparaît également, comp. جُنْد ሠራዊ *troupe*, عنز ፍየል *chèvre*, عَنْبَس à côté de عَبّاس *lion*, سُنْبُل à côté de سُبْل *épi*, خِنْزِير *porc*, قُنْفُذ *hérisson*, خرنوب pour خُرْنُوب *caroubier* etc. Il existe également en arabe un grand nombre de racines quadrilittères formées de racines trilittères, au moyen d'un riš inséré après la première lettre.

2. Dans l'arabe فَلْهَد *jeune homme gras* ou contr. افْلَود, le *lam* est permutation du *ra* de فَرْهَد qui a le même sens et est une forme étendue de la racine فهد.

Chapitre XXII.

Du roukkâkh et du qouššâi.

119. En syriaque, comme en hébreu, les trois muettes sonores ܒ ܓ ܕ et les trois sourdes ܦ ܟ ܬ, réunies dans le mot mnémotechnique ܒܓܕܦܟܬ s'aspirent quand elles sont précédées d'une voyelle. Elles conservent leur prononciation dure originelle dans le cas contraire, c'est-à-dire lorsqu'elles suivent une syllabe fermée par une consonne. Au commencement du mot, elles restent dures, si le mot précédent est terminé par une consonne ou est en pause. Cette règle était trop peu compliquée pour qu'il fût besoin d'indiquer par des signes particuliers les cas d'aspiration et de non-aspiration; cependant la difficulté, souvent grande, de reconnaître une syllabe fermée d'une syllabe mi-close, la marche progressive de l'aspiration franchissant les limites dans lesquelles elle devait se mouvoir, rendirent cette distinction nécessaire.

Jacques d'Edesse fut le premier qui porta son attention sur ce sujet : la prononciation dure étant devenue l'exception, il marqua d'un point inférieur les muettes ܒܓܕܦܟܬ non aspirées, celles aspirées se distinguant par l'absence de point; il créa en outre un type spécial pour le pé représentant le pi grec [1]. Il est probable, comme le suppose M. l'Abbé Martin [2], que ce point ne fut appliqué par Jacques qu'aux exemples de sa grammaire ou traité sur l'orthographe ܡܫܡܫܢܐ ; ܐܝܬܝܐ ; nous avons vu § 72 que ces types-voyelles n'avaient également servi que dans ce cas. D'un usage aussi restreint, ce point était insuffisant et il devenait utile de distinguer les cas d'aspiration. Telle fut sans doute la cause d'une autre tentative, celle de couper d'un petit trait la partie supérieure ou la partie inférieure de la consonne, selon qu'elle était dure ou aspirée [3]. Mais cette tentative demeura stérile; on en revint au point

1. V. Barhébræus, I, p. 194, l. 23 et 24, Abbé Martin. *Jacques d'Edesse et les voyelles syriennes* dans le *Journal Asiatique* 1869, I, p. 477 et suiv., et *La Massore chez les Syriens*, même journal 1875, I, p. 196 et suiv. Comp. ci-dessus § 25*a*.

2. *La Massore chez les Syriens*, p. 199.

3. *La Massore chez les Syriens*, p. 199.

que l'abondance des points diacritiques déjà adoptés avait pu faire écarter un moment, et on évita la confusion qu'aurait engendrée cette nouvelle extension du point, en le marquant avec de l'encre rouge; en outre il est gros, souvent adhérent à la lettre. Au-dessus de la lettre, il indique la prononciation dure et il est appelé *qouššâi* ܩܘܫܝܐ *induration*, au-dessous, la prononciation aspirée, et il est appelé *roukkâkh* ܪܘܟܟܐܟ *amollissement*. Dans ses débuts ce système ne fut appliqué qu'aux cas d'exception; la règle était, suivant les grammairiens, que les six lettres en question étaient dures au commencement et aspirées au milieu des mots, les cas qui sortaient de cette règle étaient indiqués par le roukkâkh ou le qouššâi [1]. Plus tard, vers le Xe siècle, quand le roukkâkh et le qouššâi sont marqués, ils le sont sans distinction de cas réguliers ou de cas exceptionnels.

Le pé suivait une voie à part : dur, il avait le point dans le ventre ܦ, le point en bas ܦ marquant la prononciation aspirée et le point en haut ܦ la prononciation propre au pi grec, v. § 25 *c*. Le gâmal, au contraire, suivait l'analogie : le point en haut était le qouššâi, le point en bas le roukkâkh, le point au milieu indiquait la prononciation du gamma grec [2]. Ces distinctions ne se rencontrent cependant que dans les travaux des Massorètes, les textes ordinaires même soignés ne séparent pas le pi grec ni le gamma grec du pé et du gâmal durs syriaques.

Telle est la voie suivie par les Occidentaux : les Orientaux, chez lesquels l'absence de manuscrits anciens ne permet pas de remonter aux débuts de leur Massore, adoptèrent un système peu différent. Le roukkâkh et le qouššâi sont indiqués par un point inférieur et un point supérieur, mais le pi grec est noté par deux points supérieurs et se distingue de cette manière du pé dur syriaque, qui n'a qu'un point, v. § 25 *c*; quant au gâmal équivalent du gamma grec, il n'avait pas de signe particulier chez eux, il était marqué du point supérieur du gâmal syriaque dur. Les Nestoriens se distinguaient surtout des Ja-

1. *La Massore chez les Syriens*, p. 200.

2. V. ci-dessus §§ 21 *b* et 25 *e* : le point du pi grec et du gamma grec, considéré comme point intermédiaire, était appelé m'phagg'dhânâ ܡܦܓܕܢܐ, comp. § 67.

cobites, en ce que les points dont ils se servaient pour cet usage, étaient noirs très-ténus et séparés de la consonne [1].

120. Les points du qouššâi et du roukkâkh ne sont que rarement notés dans les manuscrits. C'est une lacune regrettable; car, si la recherche d'une prononciation exacte paraît minutieuse, quand il s'agit d'une langue morte, elle devient de premier ordre, lorsque seule elle conduit à la connaissance de formes différentes, que des altérations phonétiques ont confondues. A ce point de vue les travaux des grammairiens syriaques sont d'un grand secours; c'est à leur aide que nous allons établir les principales règles du qouššâi et du roukkâkh [2].

121. *Au commencement du mot* les muettes ܟܦܬܐ sont aspirées, lorsque le mot précédent est terminé par une voyelle et n'est pas suivi de la pause; au cas contraire elles restent dures: ܥܒܕܐ ܕܡܠܟܐ, avec qouššâi des deux beth, ܩܪܝ ܟܬܒܐ ܕܬܒܐ, avec qouššâi du pé et roukkâkh du beth.

Une diphthongue a la valeur d'une syllabe fermée, la muette qui suit est donc dure : ܥܒܕܘ ܕܡܠܟܐ *'abdau d'malkâ,* ܐܒܘܝ ܕܡܠܟܐ *aboui d'malkâ,* ܩܪܝ ܟܬܒܐ *q'râi k'thâbhâ;* il en est de même après les diphthongues *èw, iw* dans ܠܡܢܕܥܘ ܠܡܢܕܥܝ, § 53 [3].

1. Barhébræus, I, p. 242, l. 17; Abbé Martin, *Jacques d'Edesse et les voyelles syriennes,* p. 477, corrigez en ce sens *La Massore chez les Syriens,* p. 205.

Le syro-palestinien distinguait aussi la prononciation dure de la prononciation aspirée de ces muettes; mais dans le manuscrit XIX du Vatican, le point du roukkâkh est seul indiqué par un point supérieur, d'une manière constante sur le taw, souvent sur le kaph, une fois sur le gâmal; le pé renversé qui indique le pi grec est souvent marqué de deux points, v. Nœldeke, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XVI, p. 453.

2. Les points du qouššâi et du roukkâkh sont marqués d'une manière constante dans un manuscrit du Vatican, contenant la version héracléenne des évangiles, dont Bernstein a publié, muni de ces points, l'évangile de saint Jean, *Das heilige Evangelium des Johannes, syrisch,* par Georg Heinrich Bernstein, Leipzig 1853.

3. V. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes,* p. XIII; ce savant pense que la non-aspiration de la muette après ܕ dans ܐܒܘܝ est due à la consonne ܘ du suffixe; mais ce ܘ est quiescent et toujours marqué de la ligne occultante.

Le hé des suffixes ܗ ܗܝ ܗܘ étant articulé et non pas quiescent, la muette qui suit est dure.

Après un suffixe de la troisième personne la prononciation dure a donc toujours lieu.

122. *Dans le corps du mot* une muette ܒܓܕܟܦܬ s'aspire sous l'influence d'une voyelle ou d'une demi-voyelle (š'wâ mobile) qui précède; elle est donc dure après une syllabe fermée, aspirée après une syllabe ouverte ou mi-close, § 100. Elle est encore aspirée à la fin de la syllabe ou quand elle est précédée d'une autre consonne qui, à défaut de voyelle propre, s'articule avec un š'wâ mobile, ainsi : ܢܟܬܒ *nèkhtoubh*, ܟܬܒܐ *kâthbâ*, ܟܬܒܐ *k'thâbhâ*.

123. Une syllabe mi-close se distingue de cette manière d'une syllabe fermée. Voici les règles qu'on peut établir à ce sujet :

a) Dans les conjugaisons des verbes une voyelle faible tombe et disparaît totalement; par sa chute il se forme une syllabe fermée : ܟܬܒܬ *kèthbath*, ܟܬܒܟ *kathbèch*, de ܟܬܒ.

b) Cependant la voyelle *a* se survit dans un š'wâ mobile qui aspire la muette suivante à l'impératif ethpa'al des verbes, tandis que le *è* de l'ethp''el disparaît sans laisser de trace, ainsi ܐܬܚܫܒ *èthḥaš'bh* est l'impératif de ܐܬܚܫܒ et signifie *médite*, tandis que ܐܬܚܫܒ *èthḥašb* est celui de ܐܬܚܫܒ et veut dire *sois compté* [1].

c) Le ܐ de la désinence de la troisième personne fém. ܟܬܒܐ était aspiré devant un suffixe; on prononçait donc ܟܬܒܬܗ ܟܬܒܬܝ ܟܬܒܬܟ, avec roukkâkh du taw, quand il s'agissait de la troisième personne fém. et avec qouššâi, quand c'était celui de la deuxième ou de la première [2].

d) Mais cette distinction entre *à* et les autres voyelles faibles *é*, *ou*, était surtout sensible dans les formes nominales, où la chute de *à* donne lieu à une syllabe mi-close, celle de *è*, *où*, à une

1. V. Barhébræus, p. 153, l. 14 et suiv., p. 227, l. 21 et suiv. et ci-après, § 149. Cette distinction n'avait pas lieu chez les Nestoriens qui prononçaient l'impératif ethpa'al comme le prétérit, n'ayant pas cessé de faire entendre le redoublement de la deuxième radicale.

2. V. Barhébræus, II, p. 62, dern. ligne du commentaire, et I, p. 75. 6. 24, 76. 1. 25, 102. 3 et 15, 123. 5, 131. 12 et 19, 138. 24.

syllabe fermée, ainsi : ܒܪܕܐ *grêle*, ܦܓܪܐ *lèpre*, ܕܗܒܐ *or*, ܚܠܒܐ *lait*, ܟܕܒܐ *mensonge*, ܥܠܬܐ *aile*, ܡܪܬܐ *gosier*, ܚܪܕܠܬܐ *outarde*, ܥܘܪܒܐ[1] *corbeau*, comp. غُرَابٌ خَرَبٌ حَنَكٌ كَنَفٌ كَذَبٌ حَلَبٌ ذَهَبٌ جَرَبٌ بَرَدٌ. La prononciation dure indique une autre forme : ܟܬܒܐ *écrivant*, ܝܠܕܐ *enfantant*, ܙܟܝܐ *chaste*, ܙܟܝܐ *pur*, de ܙܟܐ ܙܟܝ ܙܟܝ, ܟܬܦܐ *épaule*, ar. كَتِفٌ[2], ܢܩܒܬܐ *femelle*, hébreu נְקֵבָה etc.

De cette manière les formes ܦَعَل se distinguent des formes ܦَعِل ou ܦَعَل, ainsi ܦܓܪܐ *lèpre*, ܚܪܕܠܬܐ *outarde*, mais ܦܓܝܪܐ *lépreux* de ܦܓܪ, ܡܕܒܪܐ *désert*, hébreu חָרְבָּה, Barhébr. I, 212. 22 et 23.

e) Au pluriel des noms de la forme ܦَعْل, on trouve trace de l'*à* qui affectait la deuxième radicale[3]. Voici les mots où cette voyelle influait encore sur la muette suivante : ܥܡܡܐ *races*, ܡܕܒܪܐ *solitudes*, ܓܕܠܐ *larcins* des sing. ܥܡܐ ܡܕܒܪܐ ܓܕܠܐ, et chez les Nestoriens seulement ܥܫܒܐ *herbes*, ܦܠܓܐ *moitiés*, ܦܪܝܕܐ *prairies*, ܐܫܬܐ *rayons*, des sing. ܥܫܒܐ ܦܠܓܐ ܐܫܬܐ[4].

Mais la distinction que nous venons d'établir entre les voyelles faibles *a*, *è*, *ou* souffrent plusieurs exceptions qui vont être indiquées.

124. Dans la terminaison ܬܐ de l'état emphatique féminin, le taw est généralement dur, quand il suit une consonne, quoique cette désinence soit formée de *at* + *â*, ainsi ܩܕܝܫܬܐ *sainte*, ܥܡܡܬܐ *mauvaise*, ܨܠܡܬܐ *image*, ܥܪܩܬܐ *sueur*, ܒܬܘܠܬܐ *vierge*, ܙܥܘܪܬܐ *petite*, ܡܪܬܐ *maîtresse*, ܣܒܪܬܐ *patience*, ܐܝܠܬܐ *île*, ܒܪܝܬܐ *char*, ܥܓܠܬܐ *génisse*, ܢܗܪܬܐ *rivière*, ܢܨܒܬܐ *plante*, ܙܟܝܬܐ *pudique*, ܒܪܟܬܐ *bénie*, ܥܒܪܬܐ *passage*, ܢܣܬܐ *miracle*, ܫܒܚܬܐ *glorification*, ܫܡܫܬܐ *service*, ܒܟܝܬܐ *pleurs* etc.

Cependant la voyelle *a* originelle fait sentir encore son influence dans de nombreux mots, surtout quand elle suivait une

1. V. Barhébræus, I, p. 213 *ult.*, 215, l. 22; Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 106 à 107.

2. V. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 485.

3. Cet *a* apparaît non seulement en hébreu, comme dans מַלְכֵי מְלָכִים, mais aussi en néo-syriaque, en arabe et en éthiopien, v. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 163, note 1 et § 261 ci-après.

4. Nœldeke, l. c.; Barhébræus, I, p. 212, l. 10; p. 215, l. 2; p. 240, l. 2; *Josephi Accurensis gramm. syr.*, p. 111; Bar'ali, éd. Hoffmann, sous le mot ܥܫܒܐ, n° 6628.

gutturale (riš compris), la palatale qoph, la liquide lâmadh ou une labiale : ܓܘܡܐ *prunelle*, ܛܝܒܘܬܐ *bonté*, ܡܛܪܘܢܬܐ *matrone*, ܚܘܬܡܐ *nécessité*, ܡܪܘܡܐ *lieu élevé*, ܫܥܬܐ *heure*, ܦܪܟܐ *voile*, ܐܦܝܣܛܘܠܐ *épistyle*, ܫܩܘܛܐ *écot* [1], ܩܛܝܢܐ *étrangle*, ܣܛܘܬܐ *sotte*, ܩܫܝܐ *difficile*, ܛܦܪܐ *oiseau*, ܪܥܝܢܐ *foudre*, ܡܕܝܢܬܐ *terre habitée*, ܐܓܡܐ *espèce de lézard*, ܦܪܫܬܐ *vertèbre* [2], ܐܢܚܬܐ et ܢܚܬܐ *soupir*, ܡܓܕܠܬܐ [3] *nourrice*, ܛܠܝܬܐ *fille*, ܢܘܗܪܐ *lumière*, ܡܓܠܝܬܐ *indicatrice*, ܡܬܚܒܪܬܐ *composée*, ܡܬܚܫܒܬܐ *pensée*, ܡܬܩܢܬܐ *prêt*, ܢܦܚܬܐ *souffle*, ܡܕܥܬܐ *science*, ܫܢܬܐ *sommeil*, ܥܢܝܢܐ *soin*, ܡܨܝܬܐ *belle-sœur*.

D'après Barhébræus l'aspiration serait la régle, quand dans le corps du mot la voyelle est p'thâḥâ, comme ܡܕܝܢܬܐ *campagne*, ܡܛܪܘܢܬܐ *fillette*, ܡܚܬܬܐ *abjection*, ܦܫܝܬܐ *latitude*, ܫܢܝܬܐ *soupir*, ܢܨܒܬܐ *établissement*, ܫܚܠܦܬܐ *mutation;* il n'y avait d'exception que ܛܗܪܬܐ *pure* et ܡܫܒܚܬܐ *gloire* (Barhébræus, 216, 6 et 218, 3). Au contraire la non-aspiration apparaissait dans les mots qui avaient la voyelle *è* ܢܝܚܬܐ *génisse*, ܣܠܡܬܐ *échelle*, mais ܫܘܠܠܬܐ *épi* [4].

L'aspiration du taw a toujours lieu dans la terminaison d'adjectifs en ܬܢ comme ܡܪܓܙܬܢ *très-irascible*, ܡܪܓܫܬܢ *très-cupide*, § 251.

125. La prononciation aspiré du kaph des pronoms suffixes ܟܡ ܟܢ après une consonne fermant la syllabe, fait supposer également une voyelle *a* intermédiaire qui est tombée, comp. ܡܫܬܟܡ . ܡܫܬܟܢ . ܡܫܬܟܡ ܡܫܬܟܢ. Le syriaque se rencontre

1. Ces trois derniers mots avaient le taw dur chez les Nestoriens, Barhébræus, p. 216, l. 2, où ܫܩܘܛܐ doit être corrigé en ܫܩܘܛܐ d'après p. 240, l. 4.

2. Suivant Barhébræus, I, p, 217, l. 1 et suiv., les mots ܚܢܝܬܐ ܚܢܝܬܐ sont les seuls de cette forme qui ont un taw dur; ܥܢܝܢܐ *gouffre* avait taw aspiré chez les Occidentaux et taw dur chez les Nestoriens. Dans ces noms le p'thâḥâ était considéré comme voyelle adjuvante et sans influence sur la prononciation, § 128; c'est comme si on avait dit pârḥ'thâ pour ܦܪܫܬܐ etc. Il en est de même dans les autres noms de cette forme qui ont r'wâṣâ, comme ܡܢܝܢܐ ܥܢܝܢܐ ܡܢܝܢܐ ܡܢܝܢܐ ܡܢܝܢܐ, v. Barhébræus, p. 217, l. 4 et 5.

3. V. Barhébræus, p. 205, l. 24.

4. Barhébræus, p. 217, l. 25. Les Nestoriens prononçaient ܚܢܝܬܐ, comp. ar. عجلة, avec le taw aspiré, Barhébræus, p. 240, l. 2.

ici avec l'hébreu; mais après une diphthongue, ce kaph est dur : ܡܰܠܟܘܬܳܐ ܕܰܫܡܰܝܳܐ, v. § 132.

126. L'aspiration a lieu quelquefois aussi après une gutturale (riš compris), la palatale qoph, ou les liquides, lâmadh et noun, en dehors même de l'influence d'une voyelle *a* tombée, ex.: ܟܘܣܝܐ *voile* (forme ܬܦܥܝܠ), ܐܰܚܳܙܳܐ *possession* (forme ܦܥܠܳܢ), ܒܪܟܬܳܐ ou ܒܪܟܬܳܐ *bénédiction*, ܩܪܒܳܢܳܐ ou ܩܪܒܳܢܳܐ *sacrifice*, ܚܰܒܳܐ (Barhébr., p. 213, dern. ligne) ou ܚܰܨܳܐ, hébr. עֶקֶב, ܚܰܒܳܐ ܚܰܒܳܐ, v. § 99, ܟܘܚܳܐ *force*, ܐܶܠܦܳܐ *mille* de ܐܶܠܦ, ܫܰܚܳܐ ou ܫܰܚܳܐ *pervers*, ܫܰܥܳܐ *impie*, de ܫܰܥ ܫܰܚ, ܡܰܪܕܘܬܳܐ *éducation*, ܬܠܝܬܳܐ *tiers* ܬܠܝܬ ou ܬܠܝܬ.

127. Nous avons dit, § 100, qu'une voyelle primitivement longue n'était pas un obstacle à ce qu'une syllabe fût fermée, les muettes ܒܓܕܟܦܬ qui suivent sont donc dures ܡܰܠܟܳܐ etc. Les participes des quatre verbes ܦܰܠܶܓ ܟܰܦܶܪ ܟܰܦܶܪ ont seuls conservé l'ancienne prononciation aspirée : ܟܳܦܶܪ ܟܳܦܶܪ ܦܰܠܶܓ (Barhébræus, p. 224, l. 18).

128. Une voyelle adjuvante, § 98, ne change pas la prononciation d'une muette aspirable : ܡܰܪܕܳܐ ܡܰܪܕܳܐ ܡܰܪܕܳܐ ܡܰܪܕܳܐ, rac. ܡܪܕ, et autres mots où la voyelle adjuvante de la deuxième consonne est généralement indiquée, non pas par r'wâṣâ, mais par m'hagg'yânâ, §§ 143 et 159. Autre est le cas, quand une voyelle faible passe d'une consonne sur une suivante, § 98, comme ܡܰܟܬܳܐ pour ܡܰܟܬܳܐ. Cependant dans le mot ܚܰܪܕܳܠܳܐ *grain* (Luc. 17, 6), la prononciation dure du dâlath et molle du taw s'explique par la prononciation ancienne ܚܰܪܕܳܠܳܐ conservée par les Nestoriens (Ewald, *Abhandl.*, p. 93).

129. Une lettre redoublée est toujours dure par assimilation, ܡܰܠܠܳܐ ܡܰܠܠܳܐ ܡܰܠܠܳܐ ܡܰܠܠܳܐ etc., c'est une seconde exception à la règle qu'une muette est aspirée après une voyelle. Une lettre redoublée n'ayant pas de signe distinctif propre, la notation du roukkâkh et du qouššâi est encore, à ce point de vue, d'une importance réelle.

A la fin du mot cependant le redoublement cesse de se faire entendre et la muette devient aspirée, comme dans les racines géminées, ܐܰܒ ܐܰܒ. Nous avons vu, § 113, que lorsque ces radicaux recevaient une préfixe, la première radicale était

redoublée et la deuxième cessait de l'être, même suivie d'une voyelle, comme ܡܚܠܒܗ *maḥḥ'bhâ*, . ܬܦܩܕ des rac. ܦܩܕ. Il en était de même au parfait, où il n'y avait pas de préfixe, la deuxième radicale cessait d'être redoublée et s'aspirait quand elle n'était pas suivie d'une voyelle, comme . ܩܕܡ ܩܕܡܘ ܩܕܡܬ et par analogie . ܦܩܕ, comp. l'impératif ܩܕܡ et par analogie . ܦܩܕ [1].

130. Une muette ܡܪܚܦܐ est toujours aspirée après une consonne redoublée, alors même que celle-ci est dépourvue de voyelle pleine, car elle ne peut s'articuler sans un š'wâ mobile: ܪܓܓ̇ *rêgg'thâ*, ܡܚܠܒܗ *maḥḥ'bhâ* etc. Nous avons dit, § 116, que le redoublement cessa d'être en usage chez les Jacobites, néanmoins l'influence qu'il avait exercée sur la prononciation des muettes subsista, sauf quelques exceptions isolées.

131. Les proclitiques ܒ *dans*, ܕ *de*, ܘ *et*, ܠ *à*, réunies dans le mot mnémotechnique ܒܕܘܠ, aspirent la première lettre du mot sur lequel elles s'appuient, ܒܒܝܬܐ *à la maison*, mais elles ne s'agglutinent pas; elles ne forment qu'une syllabe mi-close avec la première lettre du mot et la consonne qui suit cette syllabe reste aspirée, ex. : ܒܒܝܬܐ ܒܒܝܬ̈ܐ. Si cette première lettre a une voyelle pleine, elles ne changent pas la composition de la syllabe ܒܒܝܬ̈ܐ ; si une seconde proclitique vient s'appuyer sur la première, les deux proclitiques ne font pas une syllabe fermée . ܕܒܘ *qui est en vous*. Cependant la particule waw, en raison de sa nature faible, dénotait une certaine propension à adhérer plus étroitement au mot; tel était le cas, lorsque en tête du mot se trouvait un taw ou un dâlath sans voyelle propre, suivi lui-même d'un taw, d'un dâlath ou d'un ṭèth; à la faveur de la voyelle que recevait le waw, les deux consonnes qui suivaient étaient assimilées et prenaient le qouššâi au lieu du roukkâkh, ex. : ܘܕܕܒܗܠ̈ܬܐ ܘܬܬܘܕܝܬܐ ܘܕܕܝܐ pron. *waddèbhḥ'thâ*, *wattaudithâ*, *waddayâ* etc., v. § 111; quelques grammairiens voulaient appliquer la même règle aux autres proclitiques et prononçaient en conséquence ܠܕܕܝܐ *laddayâ*, au lieu de *lath'dhayâ*, mais leur opinion demeura isolée [2].

1. V. Barhébraeus, p. 222, l. 24.

2. V. Barhébraeus, I. p. 211, l. 13 et suiv., p. 220, dern. ligne, et p. 221, prem. ligne.; II. p. 61 vers 644 et *commentaire*. Cette règle qui suit l'ana-

132. Une muette qui suit une diphthongue est dure, nous l'avons déjà fait observer § 121 : ܡܠܟܘܬܐ ܕܫܡܝܐ ܕܐܪܥܐ ; mais l'aspiration a lieu quand la diphthongue se simplifie en voyelle, § 92, ܫܡܐ, excepté le pluriel ܫܡܝܐ qui, comme en hébreu, a conservé la prononciation dure du taw, et les abstraits de la forme ܡܫܝܚܘܬܐ de ܡܫܝܚܐ.

Quelques mots qui ont une muette aspirée après une diphthongue font exception à cette règle, ce sont : ܐܚܝ pron. *akh,* ܫܝܚܘܬܐ *vieillesse* (Barhébræus, 218, l. 17), ܣܘܦܐ *fin,* ܣܝܡܐ et ܣܝܡܐ *entourant* (Barhébræus, p. 222, l. 21). Par une semblable anomalie, on prononçait ܐܡܟܐ *biche,* ܡܝܢܐ *daim femelle,* par abréviation sans doute de ܐܡܟܐ hébreu אַיָּלָה, ܝܡܝܢܐ (v. Barhébræus, p. 214, dern. ligne et p. 215, prem. ligne).

133. Dans les mots étrangers, notamment les mots grecs, introduits en syriaque, les muettes ܒܓܕܦ conservent leur prononciation originelle : aspirées sont les consonnes ܒ ܓ ܕ ܦ = β δ θ φ χ, dures, celles ܒ = π ξ, quelle que soit leur position dans le mot; quant à τ et κ, ils étaient exprimés par ܛ et ܩ, v. § 21 *c*, ex. : ܒܣܝܠܝܣ *Basile,* ܬܐܘܠܘܓܐ *théologien,* ܕܚܠܬܐ *crainte* δεῖμα, ܟܪܝܣܛܘܣ χριστός, ܩܠܝܪܘܣ κλῆρος, ܟܠܝܪܝܩܐ *philosophe,* ܦܝܠܘܣܘܦܐ ξύφος, ܠܝܛܘܪܓܝܐ λειτουργία, ܛܝܦܘܣ τύπος, ܩܠܝܪܝܩܐ κληρικός, ܐܝܟܘܢ ἐχθός, ܛܘܢܐ *tambour* πλήκτης, ܦܝܓܥܐ[1]. Cette ponctuation, pour ce qui concerne les termes techniques empruntés à la science grecque, n'avait guère cours que chez les savants, le vulgaire les prononçait comme des mots syriaques; les

logie de ܐܬܕܒܪ ܐܬܒܪ *èddabhar, èttabhar,* v. § 111, a été mise en évidence par la publication des œuvres grammaticales de Barhébræus. Cet auteur paraît avoir déjà admis, au moins dans sa grammaire métrique, une extension de la règle au taw ou au dâlath, même non suivi d'une consonne de même organe. Il naquit d'extensions semblables une confusion singulière dans les textes ponctués et les grammaires postérieures, notamment celle d'Amira, v. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes,* XVII à XVIII. On ne doit d'ailleurs accorder aucune créance aux points du roukkâkh et du qouššâi apposés en contradiction avec cette règle dans les manuscrits de Barhébræus, et notamment dans celui qui a servi à l'édition de Bertheau.

1. V. Barhébræus, I, p. 211, l. 24; II, p. 37 et *commentaire;* Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes,* XX.

Nestoriens faisaient comme le vulgaire, à en croire Barhébræus (p. 211, l. 24).

Nous avons déjà fait observer §§ 21 *b*, *c*, 23 *a*, 25 *a*, *c* et 119, que les muettes grecques ne correspondaient pas exactement aux muettes syriaques; on notait d'un signe particulier le pi grec qui était beaucoup plus dur que le pé syriaque. Les Massorètes jacobites avaient agi de même, v. § 119, pour le gamma grec qui, en général, avait le son chuintant du djim arabe, comme dans ܓܐܘܡܛܪܝܐ *géométrie*, ܐܘܢܓܠܝܘܢ *évangile*, ܩܕܝܫܐ *saint*, ܓܐܘܓܪܦܝܐ *géographie* etc.; dans certains mots cependant, il était prononcé comme un gâmal aspiré, ܓܪܝܓܘܪܝܘܣ *Grégoire*, ܓܪ *car* ܐܓܢܛܝܘܣ *Ignace*.

134. Les particularités que présente l'aspiration des muettes en syriaque, si on en rapproche les règles suivies en hébreu, tiennent aux altérations que subissent le vocalisme et le syllabisme araméens. Ces altérations gagnèrent du terrain avec le temps, le néo-syriaque en est un exemple frappant (v. *Neusyr. Gramm.*, § 17); les Massorètes qui s'appliquaient à assurer une lecture exacte des textes sacrés devaient hésiter souvent entre la prononciation qui leur était familière et la règle qui condamnait cette prononciation. Cette hésitation est souvent traduite par une double ponctuation dans la Massore karkaphienne, qui ne parvint jamais à cette régularité d'ensemble, admirable dans la Massore hébraïque; ainsi on trouve ܩܘܪܒܢܐ ܕܟܐ, c'est-à-dire *qourbânâ dâ'kâ* ou *qour'bhânâ dâ''khâ*[1]. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer dans cette matière des dissentiments non seulement entre les diverses écoles, mais même entre les adeptes d'une même secte[2]. Nous ne nous appesantirons pas sur ces divergences, mais il est intéressant de montrer jusqu'à quel point les Nestoriens se séparaient des Jacobites sur ce sujet.

La différence la plus notable concernait le pé. Les Nestoriens suivaient les mêmes règles que les Jacobites pour les cinq autres muettes ܟ ܬ ܦ ܒ ܓ, mais ils voulaient que le pé fût toujours dur au commencement ou à la fin du mot; une des proclitiques ܒܕ n'aspirait même pas le pé initial, si on excepte le passage

1. V. Abbé Martin, *Tradition karkaphienne*, pl. 1, col. *a* et pl. 2, col. *b*.
2. Comp. Bernstein, *Das heilige Evangelium des Johannes*, XIV et XV.

Exod. 20, 25, où dans le mot ܐܒܢܐ *en pierre de taille* le pé était aspiré. Au milieu du mot le pé était aspiré quand il n'avait pas de voyelle; il était toujours dur quand il en avait une, ainsi pé était aspiré dans ܐܒܢܐ mais dur dans ܐܦܝܡܐ. On voit combien les Orientaux s'écartaient, à propos de cette muette, du principe d'amollissement ou d'aspiration, et Barhébræus qui retrouvait dans le dialecte édessénien une prononciation plus normale, ne manque pas de leur en faire un crime [1].

Les autres différences étaient moins générales et nous échappent pour la plupart; nous avons dit §§ 123 et 124 que ܬܪܥܐ ܬܠܬܐ avaient le taw dur chez les Occidentaux et aspiré chez les Nestoriens qui prononçaient *sâmr'thâ 'ègl'thâ* et non *sâmartâ ''gèltâ* comme les premiers; ܡܪܝܬܐ *rideau,* ܚܬܢܐ *beau-frère* avaient taw et beth aspirés chez ceux-ci et durs chez ceux-là. En sens inverse, les Nestoriens prononçaient ܫܬܝܬܝܐ *sixième* de ܫܬܐ *six,* § 99 *sub fine,* ܐܪܒܥܝܐ *quatrième* de ܐܪܒܥ, ܫܒܥܝܐ *septième,* ܩܘܛܐ *écot,* que les Jacobites prononçaient amollis ܫܒܝܬܝܐ ܐܪܒܥܝܐ ܩܘܛܐ [2].

135. Une différence de prononciation indiquait parfois une différence de forme et de sens dans un même mot, ainsi ܐܬܪܥ ܒܪܝܐ signifiait *médite, lèpre, outarde,* ou *sois compté, lépreux, désert,* suivant qu'on prononçait le beth aspiré ou dur, v. § 123. De là à faire de la prononciation aspirée ou dure un moyen de distinguer deux acceptions d'une même racine, il n'y avait qu'un pas; le syriaque littéral n'est pas cependant allé dans cette voie aussi loin que le néo-syriaque (v. *Neusyr. Gramm.,* § 17). Nous venons de dire que les Jacobites prononçaient ܩܘܛܐ avec roukkâkh dans le sens de *écot, part convenue* (de ܩܛܐ *contrat),* c'était par distinction de ܩܘܛܐ qui signifie *résurrection* [3]; ܩܒܪܐ avec roukkâkh signifiait *dépôt,* avec qouššâi

1. Barhébræus, I, p. 211, l. 6 à 13, II vers 336 à 340 et *Comment.* p. 35 à 36, Abbé Martin, *Jacques d'Edesse et les voyelles syr.,* p. 478 à 482 et *Syriens orient. et occident.,* p. 364 et suiv. La règle adoptée par les Nestoriens fut acceptée par les Jacobites du Tigre et même plus tard par quelques Occidentaux, car Joseph d'Angora la formule d'une manière bien claire dans sa grammaire, p. 108 à 109.

2. Barhébræus, p. 240, l. 2 à 5, comp. avec 216. 2 et ci-dessus § 124.

3. *Abraham Ecchellensis Gramm. syr.,* p. 87.

déposée, ܐܒܐ *père charnel,* ܐܒܐ *père spirituel,* ܐܟܠ *mangé,* ܐܬܟܠ *il a mesuré,* ܐܬܟܢ *il a établi,* ܐܬܟܢ *il a pris la nature de* (ܟܢܐ)[1], ܚܢܐ *être bienveillant,* ܚܢܐ *être jaloux,* et leurs dérivés ܚܢܐ *bienveillance,* ܚܢܐ *opprobre,* ܬܠܬܐ *tiers,* ܬܠܬܐ *veau de trois ans,* Barhébræus. II, p. 122 *comment.* ܚܕܘܬܐ *joie* ou *riz,* ܚܕܘܬܐ *tas de blé*[2].

Le taw final au prétérit des verbs lâmadh-aleph était aussi susceptible d'une double prononciation : 1° Pour distinguer la première de la deuxième personne, ܨܡܬ *j'eus soif,* ܨܡܬ *tu eus soif* (par analogie de ܓܠܝܬ *tu as découvert,* v. Barhébræus, I, p. 110, l. 18); 2° avec les suffixes, par distinction du p''al ܚܙܝܬܟ *je t'ai vu* du pa'el ܚܙܝܬܟ *je t'ai montré* et par analogie l'aph'el ܐܚܠܦܬܟ *je t'ai adjuré* (Barhébræus, I, p. 220, l. 25; II, p. 62, l. 4 du *commentaire,* p. 92 *penult.).*

Une autre particularité des verbes était le redoublement de la première radicale après la préformante de la première personne au futur du pa'el ܐܦܩܕ ܐܦܩܕ, mais au p''al ܐܦܩܕ ܐܦܩܕ; la forme forte du pa'èl n'était pas sans influence dans ce cas.

Chapitre XXIII.

Du ribboui.

136. Deux points horizontaux servent à noter le pluriel qui, à défaut de ce signe, se serait souvent confondu avec le singulier, comme ܡܠܟܐ *les rois,* ܡܠܟܬܐ *les reines,* ܪܥܝܐ *paissants,* ܥܒܕܐ *choses* etc. par distinction de ܡܠܟܐ *le roi,* ܡܠܟܬܐ *la reine,* ܪܥܝܐ *paissant,* ܥܒܕܐ *chose.*

L'usage de ces points remonte haut, car on les rencontre dans les anciens manuscrits et les Nestoriens ne se divisent pas sur leur emploi des Jacobites; on conçoit d'ailleurs qu'ils aient dû précéder l'invention des signes-voyelles qui en auraient rendu le besoin moins urgent. Ils sont connus sous le nom de

1. Cette distinction établie par les grammairiens postérieurs pour ܐܬܟܢ, ne jouit pas absolument de l'autorité de Barhébræus, qui dit bien p. 227, l. 6 que les trois mots ܐܬܟܢ ܐܬܟܢ ont la deuxième lettre dure, mais l'exemple qu'il donne pour ܐܬܟܢ, pris de Job 22. 16, ܐܬܟܢ ܡܫܬܐ *il a posé leurs fondements,* montre qu'il l'entendait autrement.

2. Barhébræus, I, p. 212. 22, 217. 18.

ribboui ܪܒܘܝܐ, mot emprunté à la terminologie des grammairiens juifs et qui signifie chez ceux-ci *pluriel;* son introduction en syriaque n'est pas très-ancienne, on le trouve surtout dans les grammaires des Maronites, mais il était inconnu à Barhébræus et à ses prédécesseurs qui désignent ces points par ܫܘܡܐ *pluriel,* ܢܩܘܛܐ ܫܘܡܐ *points du pluriel* ou ܢܩܝܛܐ *gouttes.*

Les points du ribboui se placent indifféremment sur l'une des consonnes du mot, de préférence cependant sur le riš dont le point se confond avec ceux du pluriel, ainsi ܪܫܐ *têtes,* ܓܒܪܐ *hommes,* ܫܒܛܐ *tribus.* Si on les pose sur un lâmadh ou un *'é,* ils suivent l'inclinaison de la lettre, ܝܡܐ *flots,* ܥܡܡܐ *peuples.*

137. Ribboui fait défaut dans les pluriels masculins qui se distinguent par leurs désinences du singulier, comme ܡܠܟܐ *rois,* ܟܬܒܐ *écrivants,* ܟܬܒܘ *ils écrivirent,* ܢܟܬܒܘ *ils écriront,* ܗܢܘܢ *eux,* ܗܠܝܢ *ceux-ci.* Il peut cependant être placé sur des adjectifs pris substantivement, comme ܡܪܚܡܐ *des amis,* ܙܕܝܩܐ *des justes,* par distinction de ܡܪܚܡܐ *aimés,* ܙܕܝܩܐ *justes*[1]. Le ribboui est aussi usité, qnand le noun est le suffixe du pronom de la première personne du pluriel, ܡܪܚܡܢ *nos amis,* ܙܕܝܩܢ *nos justes*[2]. Ces règles ne sont pas cependant assez absolues pour exclure tout arbitraire, on trouve souvent le ribboui placé sur un pluriel qui se distingue du singulier; les Nestoriens en faisaient un large usage et ponctuaient ܝܘܡܐ *jours,* ܝܪܚܐ *mois* etc.[3]

138. Ribboui est la règle pour les pluriels féminins : dans les noms, à l'état absolu, construit ou emphatique : ܡܠܟܬܐ ܡܠܟܬܐ *reines,* ܟܬܒܬܐ ܟܬܒܬ ܟܬܒܬ *qui écrivent;* dans les verbes ܟܬܒܘ ܟܬܒܘ *elles écrivirent,* ܢܟܬܒܘ *elles écriront*[4].

139. Les collectifs qui ont la forme du singulier, prennent

1. Barhébræus, I, p. 243, l. 16.

2. *Jacobi Edesseni epist. de orthogr. syr.*, éd. Martin, p. ܐ, l. 15, éd. Philipps, p. ܡܗ, l. 2.

3. V. Land, *Anecdota syriaca*, I, p. 46 passim.

4. Barhébræus, I, p. 243, l. 9. Le ribboui ne paraît pas avoir été en usage en dehors de la troisième personne. Les Nestoriens qui ne distinguaient pas par un youdh la troisième personne plur. fém. ne mettaient pas non plus de ribboui; ils écrivaient ܩܛܠ *elles ont tué,* v. Barhébræus, II, p. 47 *comment.*

ribboui, lorsqu'ils ne forment pas de pluriel, comme ܥܢܐ *petit bétail*, ܪܡܫܐ *reptiles*, ܣܘܣܐ *chevaux;* mais ceux qui ont un pluriel, comme ܬܘܪܐ *gros bétail*, ܒܥܝܪܐ *bêtes de somme*, ܚܙܝܪܐ *troupeau de porcs*, le prennent seulement au pluriel ܬܘܪܘܬܐ ܒܥܝܪܘܬܐ ܚܙܝܪܘܬܐ. Les mots ܫܡܝܐ *ciel*, ܐܢܫ *quelqu'un* n'ont également le ribboui que lorsqu'ils ont le sens du pluriel *cieux, quelques-uns* et sont construits avec le pluriel; mais ܡܝܐ *eaux*, ܙܘܙܐ *prix*, ܡܕܝܢܬܐ *bourgs* qui sont toujours employés comme pluriels, ont invariablement ribboui [1].

140. Les noms de nombre, suivant Barhébræus [2], n'avaient pas le signe du pluriel. Cependant les nombres deux à vingt inclusivement prenaient le ribboui avec un suffixe, comme ܬܪܝܗܘܢ *eux deux*, ܬܠܬܝܢ *nous trois* etc., mais au-dessus de vingt, ribboui faisait défaut, même avec les suffixes. Ici encore les règles de Barhébræus ne sont pas en parfait accord avec celles admises par d'autres grammairiens : les uns mettent les deux points sur ܬܪܬܝ *deux* fém., d'autres sur tous les nombres féminins, d'autres encore sur tous les nombres sans distinction de masculin ni de féminin.

141. Les pronoms personnels isolés ou suffixes n'ont pas le ribboui [3].

142. Les prépositions qui s'adjoignent les suffixes pronominaux avec la forme du pluriel ont généralement ribboui : ܡܢܝ *autour de moi*, ܒܝܢ *chez toi*, ܒܠܝܢ *sans eux*, ܒܝܢ *entre moi*, ܒܠܚܘܕ *lui seul;* dans ܒܠܚܘܕ les uns mettaient ribboui, d'autres l'omettaient; on ne l'écrivait pas dans ܩܕܡ *devant eux*, ܬܚܬ *sous eux*, ܒܥܝ *bonheur à eux*.

Chapitre XXIV.

Du m'hagg'yânâ et du marh'ṭânâ.

143. Nous avons dit, § 98, que lorsque deux consonnes dépourvues de voyelles se rencontraient dans le corps d'un mot, elles pouvaient pour la facilité de la prononciation attirer au

1. Barhébræus, I, p. 243, l. 26 à p. 244, l. 5 et II, p. 20 avec *comm.*
2. Barhébræus, p. 244, l. 19 et suiv.
3. Barhébræus, II, p. 21, l. 8, on trouve cependant les féminins des pronoms isolés marqués du ribboui, comme ܐܢܬܝ ܗܢܬܝ.

milieu d'elles une voyelle faible qui les précédait, ou recevoir une voyelle adjuvante (*è* ou *à* devant une gutturale ou un riš et quelquefois devant une emphatique), comme ܫܘܬܦܐ ܫܘܬܦܐ ܥܒܕܐ [1] ܥܒܕܐ pour ܫܘܬܦܐ ܫܘܬܦܐ ܥܒܕܐ ܥܒܕܐ. Cette voyelle fut d'abord écrite par r'wâṣâ (ou p'thâhâ) : « Sachez, dit Joseph d'Angora, que le r'wâṣâ qui est le kesra remplace le tešdid qui est le m'hagg'yânâ, c'était une habitude des anciens [2]. » Ces anciens étaient surtout les anciens poètes pour lesquels la voyelle adjuvante était une précieuse ressource, car ils l'écrivaient pour compter une syllabe de plus, ou la laissaient de côté, suivant les besoins de la mesure.

Cependant la Massore syriaque qui avait un autre objectif, à savoir la prononciation distincte et exacte d'une liquide ou d'une gutturale, ni précédée ni suivie d'aucune voyelle pleine, dut inventer un signe spécial; c'est un trait horizontal placé sous la consonne qui reçoit la voyelle adjuvante; on appelle ce trait m'hagg'yânâ ܡܗܓܝܢܢܐ *qui fait prononcer distinctement* [3]. Il est rare que la voyelle adjuvante soit écrite, quand la consonne est marquée de ce signe (v. Ewald, *Abhandl.*, p. 95, § 50).

144. Les Orientaux firent de ce signe un usage bien plus

1. Comp. palestinien מדינהא.

2. V. *Josephi Accurensis gramm. syr.*, p. 11. M. Merx (*Gramm. syr.*, p. 76) qui ne cite que les derniers mots, croit à tort que ce grammairien n'attachait pas d'importance au m'hagg'yânâ, tandis qu'il dit que les anciens ne connaissant pas ce signe, écrivaient un r'wâṣâ. Joseph compare le m'hagg'yânâ au tešdid arabe, parce que la consonne entourée de deux voyelles se prononce fortement et est comme redoublée, v. ci-après § 146; on pourrait aussi le comparer plus exactement avec le *dageš dirimens* hébreu, v. Ewald, *Lehrb.*, § 28.

3. Telle est à notre avis la meilleure traduction de ce mot, car elle rend bien l'idée que les Massorètes attachaient au m'hagg'yânâ; elle nous est fournie par le verbe arabe هَجَا *épeler, articuler distinctement les lettres;* or il est très-vraisemblable que l'invention de ce signe et de son nom n'est pas d'une époque antérieure à celle de l'influence de l'arabe en Syrie. Traduire *qui fait méditer,* comme le veut M. l'Abbé Martin après Amira (v. *Syriens orient. et occident.*, p. 348, note 1) est plus proche du syriaque, mais précise moins le sens du mot. Quant à l'opinion de Michaelis et de Merx (*Gramm. syr.*, p. 76) qui expliquent *qui forme une syllabe* ܡܗܓܝܢܢܐ, elle est assurément ingénieuse, et serait vraie selon les anciens poètes dont parle Joseph d'Angora, mais elle ne correspond pas à la pensée des Massorètes qui créèrent ce mot.

restreint que les Jacobites et s'éloignèrent moins de ses origines. Ils en bornaient en général l'application aux consonnes les plus faibles[1], à savoir les liquides et nasales ܡ ܢ ܪ ܠ et la gutturale ܗ qui chez eux avait une tendance bien connue à s'affaiblir en *spiritus lenis*. Ils prononçaient donc ܕܚܠܬܐ *crainte*, ܡܬܝܡܐ *demeure*, ܚܡܪܗ *leur vin*, ܚܟܡܬܐ *sagesse*, ܡܙܪܚܐ *levant*, ܪܚܝܩܐ *éloigné*, ܐܪܥܗ *leur terre* etc., *dichèlthâ*, *mašaryâ*, *ḥamarhoun*, *hèkhèmthâ*, *madhènḥâ*, *mabha'dhâ*, *ara'houn*. On marquait aussi de ce signe les semi-voyelles ܝ ܘ qui étaient prononcées comme voyelles ܐܬܝܫܕ *èthèšèdh*, ܐܬܝܠܕ *èthilèdh*. Quant au waw, on lui préposait le m'hagg'yânâ, lorsqu'il était articulé comme consonne, § 106 *a*. ܚܘܪܘܪܐ *blanchi*, ܚܕܘܬܗ *leur joie*, ܢܩܦܘ *ils sauteront*, prononcez *maḥèwrâ*, *ḥadhèwhoun*, *nèšèwroun*; sous le waw, le m'hagg'yânâ apparaît dans des mots tels que ܡܘܠܕܢܐ *producteur*, *mawè'yânâ* (du part. ܡܘܠܕ *qui fait sortir*), ܡܘܠܘܬܘܬܐ *malèwthouthâ*, *rapport d'annexion* (abstrait du participe ܡܘܠܕ *qui joint*, v. Bar'ali, éd. Hoffmann, n° 5975), mot que les Syriens occidentaux prononcent ܡܘܠܘܬܘܬܐ, en changeant le waw dépourvu de voyelle en la voyelle correspondante[2].

D'autres docteurs nestoriens admettaient également le m'hagg'yânâ pour faciliter la prononciation exacte du hé, comme ܡܘܠܗܒ *étincelant*, ܡܘܠܗܘ *leur stupeur*, ܐܬܗܦܟ *il se retourna* etc., *manèhrâ*, *tèmahhoun*, *èthèhphèkh* (Barhébræus, I, p. 201, l. 2 et suiv.).

145. Les Occidentaux agrandirent davantage le domaine du m'hagg'yânâ. Il suffisait, à leurs yeux, que la prononciation fut rendue moins aisée par le groupement de deux consonnes dépourvues de voyelles pour que le m'hagg'yânâ fit valoir ses droits. Ils prononçaient donc avec une voyelle adjuvante ܚܝܠܬܐ

1. V. Barhébræus, *Œuv. gr.*, I, p. 200, l. 2. Dans son *Commentaire* II, p. 8 il dit à tort que le m'hagg'yânâ avait lieu chez les Nestoriens, quand la voyelle *a* précédait, et marh'ṭana quand *e* était la voyelle précédente.

2. Suivant cette prononciation le p'tâḥâ du mim se change en z'qâphâ pour ne pas disparaître d'une syllabe ouverte, v. § 95. Dans la prononciation nestorienne, au contraire, il demeure dans une syllabe fermée, car une voyelle adjuvante ne change pas la nature de la syllabe, § 128

anneau. ܐܝܕܐ *aumône,* ܚܪܕܠܐ *moutarde,* ܢܚܪܘܢ *ils incrusteront,* ܢܚܪܘܢ *elles liront,* ܢܒܥܘܢ *ils rechercheront* etc.[1]

146. Le m'hagg'yânâ se rencontre dans quelques manuscrits sous une lettre redoublée, suivie d'une voyelle, comme ܫܕܪ *il envoya,* ܐܬܟܢܫ *il fut rassemblé,* ܢܦܠ *il tombera,* ܐܒܕ *perdu,* ܒܪܐ *fils.* C'est là une application bien remarquable du m'hagg'yânâ, qui prouve que le but de ce signe était dans la pensée des Massorètes d'indiquer une prononciation exacte de la consonne, qui redoublée et flanquée de deux voyelles devait être articulée avec toute l'énergie nécessaire. C'est bien le cas de répéter avec Joseph d'Angora, § 143 ci-dessus, que le m'hagg'yânâ est le tešdid arabe[2].

147. Les Nestoriens marquaient aussi du m'hagg'yânâ le pronom ܐܢܐ *éna,* quand il avait le sens énergique de *moi,* tandis que par le trait supérieur ܐܢܐ, ils indiquaient la prononciation *nâ* avec le sens simple de *je*[3]. Les Jacobites se servaient dans ce cas d'un point, ܐܢܐ ܥܒܕ ܐܢܐ *moi j'agis, éna âbhedh nâ,* le point supérieur indiquant l'aleph articulé et l'inférieur l'aleph quiescent[4].

148. *Du marh'ṭânâ.* A l'opposé du m'hagg'yânâ, le marh'ṭânâ ܡܪܚܛܢܐ *qui accélère* la prononciation, est un trait superposé à une lettre pour indiquer que cette lettre doit être prononcée sans voyelle et s'appuyer sur la syllabe suivante. On le trouve rarement au commencement des mots, comme ܗܢܐ *ici,* ܬܠܬ *trois,* ܫܬܐ *six,* ܗܘܘ *ils étaient sots*[5], où il indique vraisemblablement une articulation complexe *tnân, tlâth, štâ, šṭau* au lieu de *t'nân, t'lâth, š'tâ, š'ṭau,* § 99.

Dans le milieu des mots, on le trouve là où on pourrait faire entendre une voyelle qui n'existe pas, en confondant une forme

1. Barhébræus, I, p. 199, l. 15 et suiv. Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 350.

2. Ewald qui le premier a observé cet usage du m'hagg'yânâ *(Abhandl.*, p. 97), croit que son objet était de maintenir la voyelle faible qui précédait, après que le redoublement eut cessé d'être en vigueur. Mais justement ses observations portent sur un manuscrit nestorien *(Biblioth. nation. anc. fonds* n° 15, n° 36 *actuel);* or les Nestoriens ne cessèrent jamais de faire entendre le redoublement des consonnes.

3. Ewald, *Abhandl.*, § 51.

4. Barhébræus, p. 245, l. 20 et ci-dessus, § 65 *sub fine.*

5. Ewald, *Abhandl.*, § 46.

légère avec une forme lourde èthp''el avec èthpa''al, p''al ou aph'el avec pa'el, comme ܐܬܬܒܪ . ܐܬܬܒܪ . ܐܬܬܒܪ mais ܢܬܒܪ ; ܢܬܒܪ *il verra ;* et dans les noms, comme ܫܘܫܠܐ *scandales,* ܡܕܒܚܐ *autel,* ܢܗܪܐ *lumière,* . ܢܗܪܐ, où il avertit que le ܗ a toute sa force de consonne et doit être prononcé sans voyelle.

Il était superposé à une consonne redoublée non suivie de voyelle, par distinction du cas où une voyelle suivait, § 146, comme . ܐܬܬܐ . ܐܬܬܐ[1].

Comme le waw-consonne prenait le m'hagg'yânâ, § 144, de même le waw-voyelle pouvait être marqué du marh'ṭânâ ܠܒܘܫܐ *vêtement,* ܚܛܝܐ *méfait* (Ewald, l. c. p. 92).

Placé sur l'avant-dernière lettre d'un mot, il indiquait que celle-ci et la finale étaient toutes deux dépourvues de voyelles ܫܬܬ *tu as placé,* ܙܪܥܬ *tu as semé,* ܐܫܬܟܚܬ *tu fus trouvé,* ܐܝܬܝܬ *tu as apporté,* ainsi se distinguait la deuxième personne sing. du prétérit, de la première ou de la troisième fém.; on le trouve dans les noms qui ont un suffixe quiescent ܟܣܦܝ *mon argent* etc. (Ewald, l. c. p. 94).

149. Nous avons dit, § 123*b*, que l'impératif èthpa'al se distinguait chez les Jacobites de celui èthp''el, quand la dernière consonne était une muette aspirable, et qu'on prononçait ܐܬܫܒܚ, *èthḥaš'bh* dans le premier cas, et *èthḥašb* dans le deuxième. Il paraîtrait logique de donner, conformément à cette prononciation, le marh'ṭânâ à la deuxième radicale, quand il s'agit de l'impératif èthp''el, et le m'hagg'yânâ, quand c'est l'impératif èthpa'al[2]; cependant les grammairiens n'ont pas fait cette distinction[3].

150. Le marh'ṭânâ était d'autant plus fréquent chez les Syriens orientaux qu'ils faisaient moins souvent usage du m'hagg'yânâ. Il n'est donc pas surprenant que dans les manus-

1. Ewald, l. c. p. 93.

2. Telle est l'opinion de M. Merx, *Gramm. syr.*, p. 81.

3. Barhébraeus n'en parle pas dans le chapitre qui traite de ces signes p. 199; à la page 227, dern. l., on trouve le marh'ṭana sur l'impératif èthpa'al, mais à la page 153, l. 17 et 18, tantôt le marh'ṭana et tantôt le m'hagg'yana; il est peu vraisemblable que ces signes soient de la main de l'auteur. Ewald (*Abhandl.*, p. 94) n'a pas rencontré de signe pour cet impératif; il est vrai que ses observations portent surtout sur des manuscrits nestoriens.

crits, selon qu'ils appartiennent à l'école des Jacobites ou à celle des Nestoriens, un même mot présente soit le premier signe soit le second; ainsi les mots ܚܰܪܕܠܳܐ ܕܺܚܪܳܐ *grain de moutarde* (*Luc.* 17. 6), ܚܪܳܕܳܐ *muette* (*Marc.* 9. 25) étaient prononcés par les Nestoriens sans voyelle intermédiaire ܚܪܳܕܠܳܐ ـ ܕܺܚܪܳܐ ـ ܚܪܳܕܳܐ (Ewald, l. c. p. 93) et par les Jacobites avec une telle voyelle ܚܪܳܕܠܳܐ ـ ܕܺܚܪܳܐ ـ ܚܪܳܕܳܐ [1]. De cette divergence devait naître une confusion des deux signes, dont nous verrons un effet sous le chapitre suivant.

Chapitre XXV.

De la ligne occultante.

151. Les chapitres XVIII à XX qui précèdent, traitent des cas où une consonne est quiescente par occultation ou par assimilation. Lorsque cette consonne est conservée par l'écriture, elle est marquée d'un trait inférieur qui avertit qu'elle ne doit pas être articulée, comme ܡܕܝܬܳܐ ܐܬܬܳܐ ܡܕܝܬܳܐ etc., pron. *m'dittâ, att, ḥattâ.* Aleph quiescent n'a ce trait que lorsqu'il est en tête du mot, comme ܐܬܬܳܐ ܐܝܬܳܐ ܐܬܬ, car dans le mot il est de règle qu'il n'est pas prononcé; il est quiescent dans la voyelle qui précède, comme disent les grammairiens; il faut excepter le cas où la consonne précédente n'a pas de voyelle, ܬܠܳܐ *mon ennemi*, ܬܠܳܗܘܢ *leur ennemi* etc. Waw et youdh ne sont jamais marqués de la ligne occultante, même dans les cas où, à la fin du mot, ils ne sont pas précédés d'une voyelle, comme ܥܳܡܳܐ ܥܳܡܳܐ, v. § 97.

Ce signe est un des derniers fruits, sans doute même le dernier, des travaux de la Massore syriaque; il est inconnu aux anciens grammairiens et ne porte pas de nom propre; les Maronites qui en recommandent l'usage le désignent sous le nom de *linea occultans.*

Dans les manuscrits nestoriens, au lieu d'être placé sous la lettre quiescente, il lui est superposé. Il apparaît donc, tout d'abord, comme une extension du marh'tânâ, dont nous avons parlé sous le chapitre précédent, et on serait en droit de sup-

1. Barhébraeus, p. 199, l. 16, v. aussi *Pešiṭtâ*, éd. Sam. Lee; sur le mot ܚܪܳܕܳܐ v. ci-dessus § 128.

poser que la confusion qui s'était établie entre le marh'tâná et le m'hagg'yâná, par suite de la prononciation différente des Jacobites et des Nestoriens, § 150, fut la cause de la différente position que ce signe occupe chez les uns et les autres. Ewald (*Abhandl.*, § 53) et après lui M. Merx (*Gramm. syr.*, p. 80) pensaient donc qu'il fallait faire disparaître de la grammaire la ligne occultante et marquer les lettres quiescentes du marh'ṭâná. Cette simplification aurait cependant l'inconvénient de ne pas tenir compte des différences qui séparaient les Nestoriens des Jacobites, différences réelles que ces deux savants n'ont généralement pas aperçues. M. l'Abbé Martin (*Syriens orient. et occident.*, p. 380 et suiv.) a soumis la question à un nouvel examen des manuscrits et est arrivé aux résultats suivants qui confirment l'authenticité de cette ligne : c'est au XIIIe siècle seulement que l'usage en devient régulier dans les manuscrits; les Orientaux la superposent, les Occidentaux la souscrivent. Mais déjà dès le Xe siècle, on en trouve trace : chez les premiers elle est figurée par un trait perpendiculaire qui domine la lettre, chez les seconds par un trait oblique, attaché au-dessous de la lettre dont il semble être un prolongement.

Barhébræus semble, il est vrai, ne pas connaître cette ligne. Il parle seulement d'un signe pour distinguer le cas où le hé du pronom ܗܘ ܗܝ et du verbe ܗܘܐ était quiescent de ceux où il était articulé, § 109. Ce signe était chez les Nestoriens *deux petits points* placés sous le hé articulé, chez les Jacobites *un moyen;* le hé quiescent recevait chez les premiers un point unique, mais n'avait pas de marque particulière chez les seconds [1].

En résumé nous croyons que la ligne occultante est née du besoin de distinguer une consonne quiescente d'une consonne prononcée sans voyelle pleine, et que son authenticité est aussi réelle que son utilité. Nous continuerons donc à nous en servir pour les mots syriaques, cités comme exemples.

1. Barhébræus, I, p. 242, l. 24 et suiv. A corriger en ce sens Ewald (*Abhandl.*, § 58). Très-curieux est le double point observé par Ewald sous le taw et qu'on rencontre souvent dans les gloses de Bar'ali dont M. Hoffmann a publié une partie. Nous pensons que ces deux points représentaient dans les manuscrits nestoriens une prononciation dure et chuintante du taw, v. § 23c.

Chapitre XXVI.

Du nâghodhâ et du m'ṭapp'yânâ.

152. Aux liaisons des mots dont nous avons déjà parlé à la fin du § 111 se rapportent deux autres lignes : le nâghodhâ ܢܳܓܳܗܕܳܐ *conducteur* et le m'ṭapp'yânâ ܡܛܰܦܦܺܝܢܳܐ *qui ferme* [1]. Les Nestoriens seuls en firent usage. Le nâghodhâ est un trait incliné qui se met au-dessus de la dernière lettre d'un mot uni par le sens au mot suivant; il indique que la voix du lecteur doit être soutenue et prolongée sur le deuxième mot; c'est le *Hemmungsstrich* d'Ewald (*Abh.*, p. 110). Le m'ṭapp'yânâ au contraire, qui est un trait incliné placé au-dessous de la lettre finale du mot, avertit que la voix doit être baissée. Ces lignes rentrent donc dans le système d'accentuation dont nous parlerons sous le chapitre XXIX, mais il nous a paru préférable, pour éviter toute confusion, de placer ici les explications qu'elles nécessitent.

« En poésie, dit Barżou'bi (l. c. p. 19, l. 11) le nâghodhâ sert à compléter la mesure. » Il s'agit du cas, où pour compter une syllabe de plus, on fait entendre une légère voyelle après la dernière consonne d'un mot, quand le mot suivant commence par une lettre dépourvue de voyelle pleine. Si, au contraire, la mesure est parfaite sans cette addition, on met le m'ṭapp'yânâ. Dans cette hypothèse le nâghodhâ remplit donc entre deux mots le même rôle que le m'hagg'yânâ joue entre deux lettres d'un même mot, § 143. C'est en se plaçant à ce point de vue que Barhébræus (l. c.) pose la règle que nâghodhâ a lieu sur la dernière lettre d'un mot, quand le mot suivant commence par une consonne dépourvue de voyelle, comme ܡܪܡܪ ܡܢܝܗܕܪܝܫ *m'ramr'mânèh'dhriš*, ܠܡܒܪܢܦܫ *l'mèthbar'lnapheš*, ܒܪܗܕܡܠܟܐ *b'reh'dhmalkâ*. Si la première lettre du deuxième mot a une voyelle, c'est le cas du m'ṭapp'yânâ ܐܦܢܝ ܟܡܝܡܐ, ܒܝܬ ܦܠܓ, ܒܪܟܐ. Cette règle qui comme nous le verrons plus loin, s'ex-

1. Voir sur ce sujet : Barhébræus, p. 201, Barzou'bi, *Traité sur l'accentuation*, éd. Abbé Martin, Paris 1877, p. 18 et suiv. et Abbé Martin, *Syriens orient. et occident.*, p. 398 et suiv.

plique de la part d'un Jacobite, était beaucoup trop étroite pour les Nestoriens.

Dans un sens plus large nâghodhâ note une liaison lâche qui permet à la voix de s'étendre, m'ṭapp'yânâ une union étroite des mots qui, pour le rythme, forment un tout, ainsi nâghodhâ marque le rapport exprimé par ̣ dans ܥܠܬܐ ܕܡܠܟܘܬܐ ܕܫܡܝܐ et m'ṭapp'yânâ, l'état construit ܥܠ̣ܬ̣ ܕ̣ܡ̣ܠ̣ܟ̣ܘ̣ܬ̣ ܕ̣ܫ̣ܡ̣ܝ̣ܐ. Ce dernier est le signe de l'union d'une préposition avec le nom suivant ܥ̣ܠ̣ ܥ̣ܠ̣ܬ̣ ܕ̣ܫ̣ܡ̣ܝ̣ܐ; mais après un suffixe c'est le nâghodhâ qui a lieu ܥ̣ܠ̣ܬ̣ ܫ̣ܡ̣ܝ̣ܗ̣.

Le rapport d'une conjonction avec la phrase sous sa dépendance étant moins étroit, il est indiqué en principe par nâghodhâ, ܥ̣ܕ̣ ܐ̣ܢ̣ ܐ̣ܢ̣ ܐ̣ܢ̣ ܐ̣ܢ̣ ܐ̣ܢ̣ ܐ̣ܢ̣ ܐ̣ܢ̣. Cependant si le deuxième mot commence par une consonne sans voyelle pleine, le lien est plus serré et m'ṭapp'yânâ est de règle ܥ̣ܕ̣ ܐ̣ܢ̣ ܐ̣ܢ̣, ܥ̣ܕ̣ ܐ̣ܢ̣ ܐ̣ܢ̣.

Quand le deuxième mot commençait par deux consonnes semblables dont la première n'avait pas de voyelle, la prononciation devait être claire et distincte, on mettait donc nâghodhâ ܐ̣ܢ̣ ܐ̣ܢ̣ ܐ̣ܢ̣ ܐ̣ܢ̣, mais avec m'ṭapp'yânâ ܐ̣ܢ̣ ܐ̣ܢ̣ ܐ̣ܢ̣ ܐ̣ܢ̣. On comparera dans ce cas nâghodhâ avec m'hagg'yânâ apposé sous une lettre redoublée, § 146.

153. Ces deux lignes, avons-nous dit, étaient propres aux Orientaux, mais la prononciation qu'elles notaient n'était pas étrangère aux Occidentaux, comme on le comprend déjà par la règle établie par Barhébræus. Selon ce grammairien (p. 199, l. 17 à 20) deux mots unis par le sens reçoivent chez les Occidentaux une voyelle adjuvante, lorsque la dernière consonne du premier et l'initiale du deuxième n'ont pas de voyelle propre. Cette voyelle auxiliaire est indiquée par un trait horizontal à l'extrémité inférieure du premier mot ܥ̣ܕ̣ ܐ̣ܢ̣ ܐ̣ܢ̣ ܐ̣ܢ̣ ܐ̣ܢ̣ ̣ *(méṣou'elkhensé)*, ܐ̣ܢ̣ ̣ ̣

Chapitre XXVII.

Du trait d'union et des autres lignes diacritiques.

154. On trouve encore dans des manuscrits nestoriens, écrits avec soin et ponctués avec minutie, un trait intermédiaire entre deux mots qui doivent être prononcés d'une manière continue et sans intervalle. Nous avons déjà vu, en fin du paragraphe 111, que ce trait se mettait entre deux mots soudés l'un à l'autre par l'assimilation de leurs consonnes finale et initiale; mais son usage n'était pas restreint à ce cas, il se plaçait : 1° après un mot dépourvu de l'accent tonique, qui s'appuyait comme proclitique sur le mot suivant ܡܢܗܪ-ܕܡܪܝܐ; 2° après un mot auquel se rattachait le mot suivant sans accent, comme enclitique ܐܝܟ-ܕܐܝ, surtout s'il y avait fusion des deux mots en un seul : ܐܝܟܬ ܕܥܒܪܝܐ-ܕܐ ܕܥܒܪܝܐ *(ebhrâyyew)*, v. § 109. On le rencontre quelquefois aussi entre deux mots, rapprochés par le sens, sans être aussi étroitement unis ܡܫܝܚ-ܕܝܘܚܢܢ *Jean-Baptiste,* ܡܫܘܥ-ܡܫܩ *Jésus quitta,* ܐܬܐ-ܢܚܬ *et il vint se placer.*

Le trait d'union qui dans la plupart de ses applications rappelle le *maqqeph* hébreu, fait complètement défaut à la Massore des Jacobites. Quelques manuscrits karkaphiens, il est vrai, par une certaine analogie avec ce trait, intercalent le signe de la diphthongue entre le mot principal et le pronom ܗܘ ܗܝ qui se contracte avec lui, v. § 109 1°, comme ܐܝܟܗ-ܗܘ ܗܝ ܗܘ[1].

1. Nous avons emprunté les exemples cités ci-dessus au travail de M. l'Abbé Martin, *Syriens orient. et occid.*, p. 395 à 398. Ce savant syrologue pense (p. 396) qu'on doit chercher dans le trait d'union l'origine de la ligne occultante. Cette opinion est très-vraisemblable si on considère que l'occultation du hé du pronom ܗܘ ܗܝ attirait surtout l'attention des Massorètes, v. § 151, et que ce mot était, d'un autre côté, uni au mot précédent par le trait d'union. Dans ce cas le trait d'union pouvait facilement passer sous la lettre initiale du pronom (ou au-dessus chez les Nestoriens) et devenir ligne occultante. Ce sont du reste les lettres initiales occultées, qu'il importait de noter; aleph, avons-nous dit, ne reçoit cette ligne que lorsqu'il est en tête du mot.

L'invention du trait d'union est due, suivant une note marginale, à Ram-Išou de Séleucie (VIe siècle), v. Abbé Martin, l. c. p. 395 et *La Massore chez les Syriens*, p. 196, note 2.

155. La ligne diacritique était encore employée dans quelques autres cas particuliers : 1° au-dessus d'un mot qui n'était indiqué que par quelques consonnes, son usage fréquent permettant cette abréviation, ܐܡܪܝܢ pour ܐܡܪܝܢ ܡܪܝܡܐ; 2° au-dessus des noms des lettres de l'alphabet ܘܘ *waw*, ܝܘܕ *youdh*, ܬܘ *taw;* 3° au-dessus ou au-dessous des lettres de l'alphabet prises comme signes numériques, selon la valeur qui leur était attribuée, v. ci-dessus § 17; 4° au-dessus de la particule du vocatif ܘ, par distinction de la conjonction ܘ qui avait un point supérieur; au lieu d'une barre, on lui superposait quelquefois aussi un oméga ܘ, pour indiquer qu'elle a la valeur de la particule grecque ὦ.

Chapitre XXVIII.

De l'accent tonique.

156. L'accent tonique ne joue pas en syriaque, à beaucoup près, un rôle aussi important qu'en hébreu. Il est cependant utile à connaître, car il rend compte de phénomènes grammaticaux importants; il est donc très-regrettable que les grammairiens indigènes, tels que Barhébræus, ne nous donnent aucun renseignement sur ce sujet et que nous en soyons réduits à de simples inductions.

En néo-syriaque, selon Stoddart [1], le ton porte presque toujours sur la pénultième. Sans nul doute, cette règle s'applique également au syriaque ancien. Le rejet de l'accent sur la dernière syllabe caractérise, on le sait, d'autres dialectes araméens et surtout l'hébreu, mais l'arabe qui, dans cette question comme dans les autres questions grammaticales en général, porte l'empreinte d'un cachet archaïque, suit la même voie que le syriaque [2].

157. On peut donc formuler de la manière suivante le prin-

1. A *grammar of modern syriac*, p. 20.

2. Il faudrait se garder de croire que des formes comme ܟܬܒ ܡܠܟ (ar. *kátaba málik*[un]) soient dues à la puissance de l'accent tonique, portant primitivement sur l'ultième; dans ces formes l'accent a été déplacé, par suite de l'appauvrissement du vocalisme en araméen; l'hébreu, au contraire, où l'accent a été rejeté sur l'ultième témoigne d'un état antérieur où il portait sur la pénultième (comp. les noms de la forme קָדֵשׁ מֶלֶךְ etc.).

cipe de l'accent tonique en syriaque : l'antépénultième n'a jamais le ton, l'ultième ne le reçoit, en dehors des monosyllabes, comme ܡܠܟܐ ܡܠܟ, que lorsqu'elle est close par une consonne et renferme une voyelle forte (longue à l'origine), comme ܡܠܟܢ ܡܠܟܡ ܡܠܟܬ.

Par application de ce principe, les préformantes du futur ont l'accent ܢܩܛܘܠ . ܢܩܛܘܠ *nèqṭol, nèqṭ'lon;* et sous l'influence de cet accent une voyelle faible se maintient dans une syllabe ouverte, au moyen du redoublement de la consonne qui suit : ܢܩܛܘܠ ܢܩܛܠ ܢܩܛܠ ܢܩܛܠ etc., v. §§ 113 et 114. Mais dans les racines ʿé-waw, où la voyelle de l'ultième est forte, la voyelle faible de la préformante tombe : ܢܩܡ ܢܩܡ. Il ne serait pas étonnant cependant, que, lorsque la valeur de quantité des voyelles se fut perdue, l'accent n'ait rétrogradé sur la pénultième, alors même que l'ultième avait une voyelle forte; ainsi s'expliquerait le redoublement des formes ܢܩܡ ܢܩܡ, § 114, comparées avec celles ܢܩܛ ܢܩܛ ܢܩܛ, où l'influence du ton sur le redoublement de la troisième consonne n'est pas méconnaissable.

158. La puissance de l'accent tonique, portant sur la pénultiéme, explique la faiblesse de l'ultième et sa chute, si c'est une syllabe ouverte, ܡܠܟܬ ܡܠܟ ܡܠܟ, § 97.

159. Une voyelle adjuvante qui n'a d'autre but que de faciliter la prononciation, n'attire pas l'accent; ainsi s'explique qu'une voyelle de cette nature ne modifie pas la composition des syllabes, § 128. L'accent demeure donc sur l'ultième dans les mots suivants, considérés comme monosyllabiques, ܝܪܚ *mois,* ܡܙܪ *légume,* ܡܬܒ *il s'assit,* ܡܬܗ *il hésita,* et sur la première syllabe dans les mots comme ܡܬܩܛܠ ܡܬܩܛܠ ܡܬܩܛܠ, § 143.

160. Une particule ou un pronom qui n'a pas l'accent, s'appuie comme proclitique ou enclitique sur le mot qui suit ou qui précède. Il en résulte souvent une agglutination qui de deux mots n'en fait qu'un, tel est le cas notamment dans la suffixation des pronoms ܡܠܟܗ ܡܠܟܗ ; un pronom sujet peut également s'agglutiner au participe ܡܩܛܠ[1] ܡܩܛܠ etc. pour ܡܩܛܠ ܐܢܐ

1. Jacques d'Édesse dans sa lettre sur l'orthographe répudie cette forme, mais uniquement par crainte qu'on ne la confonde avec des noms d'agents terminés en *ânâ*, v. éd. Martin, p. ?, l. 16, Philipps, p. 1.

La fusion est inévitable quand il s'agit de mots courts, comme deux particules ou deux pronoms qui se réunissent pour former un nouveau sens, comp. ܡܢܘܬܐ ܕܠܐ ܐܝܬ ܠܗ etc. de ܡܢ . ܕ . ܠ . ܐܝܬ . ܠܗ . ܡܢܘ. Deux mots qui ont plus de corps se fondent plus difficilement en un seul; nous avons dit que souvent on les trouvait réunis par un trait, § 154; voici des exemples où ils sont traités comme un tout, n'ayant qu'un accent principal ܡܢܕܡ *de nouveau*, ܕܢܫܐ *condamnation capitale*, ܒܪܢܫܐ *être humain*, ܒܟܠܗ *en tous lieux*, ܡܛܠܕܢ *à cause de cela*, ܚܕܐ *tout d'un coup*, ܡܛܠܕܢ *de suite;* mais on rencontre fréquemment aussi ces mots divisés.

161. Les mots grecs en passant en syriaque emportent avec eux la marque de leur accent. Cependant s'il était paroxyton, les Syriens le reportaient sans doute sur la pénultième.

Chapitre XXIX.

De l'accentuation.

162. Les points dont se servent les Syriens pour marquer les accents et les divisions de la phrase complètent le réseau si compliqué de la ponctuation. Pour éviter la confusion au milieu d'un tel dédale de points, les Jacobites les divisaient en trois catégories : *les petits, les moyens* et *les grands* ܙܥܘܪܐ ܡܨܥܬܢܐ ܘܪܒܐ; les petits points étaient réservés aux voyelles, les points moyens, aux divers points diacritiques du roukkâkh, du qouššâi, du ribboui etc., et les gros points, à l'accentuation [1]. Ces distinctions sont cependant étrangères aux manuscrits anciens qui étaient bien plus économes de points. Les Nestoriens n'ont que deux espèces de points : les petits qui comprennent tous les points autres que ceux de l'accentuation, et les gros réservés à l'accentuation.

Mais avant d'entrer dans le détail de ces points il est nécessaire de remonter à l'origine du système d'accentuation et de le suivre dans ses développements.

§ 1. Historique du système d'accentuation.

163. On sait que l'art de la déclamation consiste chez les Orientaux non seulement en une récitation solennelle, mais aussi

1. Barhébraeus, p. 229, l. 3.

en un plain-chant qui accompagne le débit, suivant une marche égale et monotone, ou grave et lente, ou alerte et précipitée, selon la nature du sujet. Cette manière de chanter ou de psalmodier s'appliquait surtout aux lectures publiques des Écritures. La p'šiṭtâ, une fois acceptée par les Églises de Syrie, devint un sujet d'exercice assidu pour les lecteurs publics ܩܪܝܢܐ, et le plain-chant ne dut pas être séparé des autres études, auxquelles cette version servait de thème. Il paraît, au contraire, que les accents furent de bonne heure l'objet d'un enseignement oral dans les célèbres Écoles d'Edesse. Barhébræus (p. 261, l. 2), en parlant d'un accent composé, appelé ܩܠܝܢܐ *tradition*, dit qu'il était inconnu aux Occidentaux, parce qu'il aurait été enseigné (ܐܬܠܦܘ) par les *maqr'yâné* de l'école persane, après son transfert d'Edesse à Nisibe. Quoi qu'il soit de cette étymologie, il en ressort comme un fait historique, que cette étude était déjà prospère avant la séparation des sectes religieuses de la Mésopotamie, c'est-à-dire au Ve siècle.

Cependant le rythme devait être limité à un nombre de modulations assez restreint pour être enseigné et appris par la simple tradition, sans le secours d'aucune notation. En effet dans les manuscrits anciens, notamment du VIe siècle [1], les accents ne se montrent pas encore; on n'y rencontre guère qu'un point unique indiquant la pause, très-rarement un double point marque la coupe de la période. Mais au VIe siècle, il se produit à Edesse et à Nisibe, séparées par les dissensions religieuses, un mouvement accentué vers l'étude de la philosophie grecque, qui fut surtout favorisée dans l'Adiabène et la Mésopotamie orientale par le règne de Kosroès Anouchirwan [2]. Aux

1. Ewald, *Abhandl.*, p. 108; Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 181.

2. C'est à cette époque que Jacques d'Edesse dans sa lettre sur l'orthographe (ܫܢܝܢ ܡܐܐ ܗܘܘ *il y a cent ans passés*, dit-il, v. éd. Martin, p. ?; éd. Philipps, p. ܟ) rapporte l'introduction en syriaque de mots philosophiques grecs, comme ܐܘܣܝܐ οὐσία, ou formés d'après la terminologie grecque, comme ܡܘܬܝܘܬܐ *propriété*, ܐܝܟܝܘܬܐ *qualité* etc.; et il constate qu'on ne les rencontre pas dans les auteurs anciens, depuis Saint-Ephrem jusqu'à Mar Xenaias (ou Philoxène, fin du Ve siècle). Cependant les traductions des œuvres d'Aristote commencèrent en Syrie dès le Ve siècle,

polémiques religieuses, ardentes à cette époque, nous devons la plupart des traductions syriaques qui sont parvenues jusqu'à nous; alors la phrase syriaque se modifie d'une manière sensible, elle se dégage des liens qui l'enchaînent, prend une allure plus mouvementée et emprunte au grec sa souplesse et sa grâce. Sous cette influence, le système d'accentuation subit dans son développement une importante transformation; les grammairiens, pleins de la rhétorique d'Aristote, songent à découper la phrase en autant de membres qu'ils distinguent de propositions logiques, à noter les nuances les plus délicates du discours, à traduire les divers mouvements de l'âme : la crainte, la douleur, la tristesse ou la joie, l'admiration etc. Un auteur, dont le nom ne nous est pas parvenu [1], mais qui était sans doute contemporain de Jacques d'Edesse [2], reconnaît pour ses maîtres les philosophes grecs (ܝܘܢܝܐ ܦܝܠܣܘܦܐ) et notamment Aristote (ܐܪܣܛܘܛܠܝܣ ܦܝܠܣܘܦܐ), qui avait, dit-il, spécifié cinq modes du discours : ܫܐܠܬܢܐ = ἐρωτηματικός, ܩܪܝܢܐ = κλητικός, ܫܘܐܠܬܢܐ = εὐκτικός, ܩܛܝܪܢܐ = προστατικός et ܐܦܘܪܢܐ = ἀποφαντικός. Ces cinq catégories, comme le fait remarquer M. Philipps, se retrouvent dans le commentaire de Probus sur l'herméneutique, publié en syriaque par M. G. Hoffmann [3]; or elles répondent à cinq accents syriaques qui ont ces noms [4]. D'autres grammairiens avaient porté, continue l'auteur en question, ces catégories au nombre de dix, et c'est par l'intermédiaire de Saint-Épiphane (sans doute dans un petit traité du traducteur des œuvres de ce père, du VIe siècle, placé en tête de la traduction) qu'elles parvinrent aux Syriens [5]. Cependant, suivant une tra-

suivant de près celles des œuvres de Théodore de Mopsueste et de Nestorius. Le développement de l'accentuation est étroitement lié à l'étude de la logique d'Aristote comme nous le verrons plus loin, mais ce n'est qu'au VIe siècle que l'influence grecque est décisive sur la grammaire syriaque.

1. V. Philipps, *A letter by mar Jacob of Edessa*, avec trois appendices, appendice I, p. 68.

2. V. ci-après § 168.

3. *De hermeneuticis apud Syros Aristotelis*, Leipzig 1873, p. 66 et 115.

4. L'auteur que nous citons appelle ces modes ܠܫܢܐ; les grammairiens adoptent la même division pour les modes du verbe; v. Barhébræus, I, p. 90, l. 12 et Abbé Martin, *La tradition karkaphienne*, p. 47.

5. Barzou'bi dans son traité sur l'accentuation (publié par M. l'Abbé Martin, Paris 1877) en parlant (p. 8 texte et p. 12 traduction) d'un de

dition nestorienne, Joseph d'Ahwaz (VIe siècle) serait l'inventeur d'un système d'accentuation, comprenant neuf accents seulement, qu'il aurait appliqué à la traduction d'Ibas d'Edesse de la version grecque des Écritures, faite par Théodore de Mopsueste : « Sachez, dit une note d'un manuscrit nestorien de l'an 899 [1], que les *sâmkâ*, les *'ésyânâ*, les *zaugâ*, les *pâqodhâ*, les *m'nihânâ*, les *m'šalânâ*, l'accent composé de *deux zaugâ*, les *'élâyâ* et les *taḥtâyâ* qui se trouvent dans les Écritures appartiennent tous à Joseph d'Ahwaz ; ce sont en effet les neuf accents qu'il a faits suivant le sens de la traduction littérale. Car Théodore de Mopsueste avait traduit en grec les Écritures, et la version du grec en syriaque en fut faite par Ibas, évêque d'Edesse [2] avec d'autres docteurs en théologie. » Cette note est confirmée par un passage d'Amrou ben Matai mal compris par Assemani et dont M. l'Abbé Martin a donné le vrai sens : « C'est lui (Joseph d'Ahwaz) qui est l'inventeur de la ponctuation au moyen des neufs accents [3].»

Les signes de l'accentuation sont donc inventés, suivant ces autorités, pour adapter le mieux possible les traductions syriaques aux originaux grecs : de quatre ou cinq, leur nombre primitif, ils auraient été portés bientôt à neuf ou dix. La tradition ne paraît prêter à aucun doute ; les différences que l'on

ces accents, ܣܡܟܐ, lui attribue vingt espèces, dont dix qui se rapportent à la logique (ܣܝܡܢܐ ܕܣܘܟܠܐ) sont les suivantes : ܐܦܘܬܐ = ἀπόφανσις, ܟܬܦܐ = κατάφασις, ܐܦܘܪܐ = ἀπόφασις, ܦܪܘܛܐ = πρότασις, ܫܘܠܝܐ = ἀξίωμα, ܗܦܘܬܐ = ὑπόθεσις, ܦܪܘܛܝܡܛܐ = προβλήματα, ܣܘܡܦܝܪܐܣܡܐ = συμπέρασμα, ܫܐܠܬܐ = αἴτησις et ܬܚܘܡܐ = ὅρος. Cette division ne se trouve pas dans le commentaire de Probus publié par M. Hoffmann, qui ne nous paraît pas antérieur au VIe siècle, époque florissante de l'accentuation ; il parle en effet (p. 66) du ܦܘܢܐ et du ܣܡܟܐ dans les mêmes termes que les grammairiens qui traitent des accents et cite comme eux les passages de Matth. XI, 28 et 1. Sam. XX, 36 ; M. Hoffmann (p. 146) le fait remonter au Ve siècle.

Comp. sur la division grammaticale des dix catégories Barhébræus, II, p. 1, commentaire.

1. *Add.* 12138 British Museum, v. *Catalog. of Syriac manuse. by W. Wright*, p. 107, V—3 ; et Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 190.

2. Après la mort duquel les Nestoriens furent chassés d'Edesse et l'École persane détruite, en 485.

3. *La Massore chez les Syriens*, p. 184 à 191.

constate dans les récits s'expliquent par la voie à part, suivie d'un côté par les Nestoriens et de l'autre par les Jacobites. Elle est encore vivante au XIIIe siècle, car Barhébræus qui ignore sans doute l'existence de l'accentuation hébraïque, fait un honneur au grec et au syriaque d'être les seuls à posséder les signes de l'accentuation [1]. Quelques pages plus loin [2], parlant d'un accent dont il ignore la valeur, il dit que Jacques d'Edesse, son inventeur, l'a sans doute appris du grec, quoiqu'il soit inconnu aux Grecs de Syrie. On peut faire également observer qu'un accent, outre son nom syriaque, était aussi appelé ܩܠܝܠܐ ܕܡܬܬܪܝܢ παροξύτονος, parce que à l'instar du paroxyton grec, il affectait l'antépénultième [3].

Il n'est donc nullement surprenant que l'accentuation et les travaux de la Massore syriaque n'aient pas été limités au texte seul des Ecritures, mais aient été appliqués aussi aux œuvres des Pères grecs qui furent reçues dans le canon de l'Eglise et firent partie des lectures publiques [4]. Barhébræus, dans son exposé des accents, tire à plusieurs reprises des exemples de Saint-Grégoire de Naziance. Plus tard même la valeur musicale des accents fut tout-à-fait négligée, comme nous le verrons plus loin § 168; on se contenta de psalmodier suivant le rythme transmis oralement et les accents ne furent plus étudiés que grammaticalement et comme signes d'interponction.

164. L'ère florissante de l'accentuation s'étendit du VIe au VIIIe siècle. Les Nestoriens surtout jouissaient d'une grande réputation dans cette matière : parmi eux se distinguent Mar Marsai, Abraham et Jean de Beth-rabban, Joseph d'Ahwaz, Ram Išou et Enan Išou etc. [5] Chez les Jacobites, Thomas d'Harqel fait autorité et Barhébræus le cite souvent. Mais c'est à Jacques d'Edesse qu'un grand renom était réservé dans cette science, comme dans celle de la grammaire en général. Il est

1. *Œuv. gramm.*, p. 247, l. 14.

2. Id., p. 259, l. 2.

3. V. Philipps, *A letter of Jacob of Edessa*, p. 84; Abbé Martin *Jacobi Edesseni epistola*, § 3, l. 1.

4. Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 117. Le catalogue de Rosen et Forshall des manuscrits du British Museum indique les écrits des Pères grecs soumis à la Massore, v. p. 68.

5. Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens*, p. 115.

l'inventeur de nouveaux accents et son traité sur ce sujet est le plus complet jusqu'à Barhébræus et sert de modèle à celui-ci.

165. Mais au IXe siècle, cette science est arrivée à son apogée, elle demeure encore en vigueur pendant quelques siècles; au XIIIe siècle, nous dit Barhébræus (p. 284, l. 14), plusieurs maîtres et des plus distingués n'y entendant plus rien déclaraient « que les accents avaient été révélés par le Saint-Esprit avec le corps des Écritures et qu'on ne pouvait apprendre à ponctuer sans changement les livres saints, comme ils l'avaient été autrefois, car c'était une science au-dessus de l'intelligence humaine; mais qu'on devait se contenter de savoir le nom des accents et de lire selon le rythme transmis par les maîtres ». L'accentuation est, à partir de cette époque, copiée plus ou moins correctement avec le texte des Écritures, mais dans la prose on ne sert plus que de quatre accents principaux.

166. L'accentuation serait pour nous d'un grand intérêt si nous possédions un texte massorétique reconnu, comme l'est le texte hébreu; une bonne accentuation vaut en effet un commentaire. Malheureusement les divergences des Jacobites et des Nestoriens d'une part, l'ignorance des copistes de basse époque d'autre part, sont cause que les manuscrits d'un âge peu reculé n'offrent qu'un tableau insuffisant ou défectueux des accents. Parmi les anciens même il en est peu qui contiennent des systèmes complets ou concordant les uns avec les autres; les éditions imprimées laissent encore plus à désirer. Nous nous en tiendrons donc dans notre exposé aux traités des grammairiens indigènes et aux indications que nous fournissent les noms mêmes des accents, qui heureusement sont clairs, à l'opposé des accents hébreux [1].

167. Des traités qui ont été publiés jusqu'à ce jour, les plus importants sonts ceux de Jacques d'Edesse et de Barhébræus pour les Jacobites, et de Barzou'bi pour les Nestoriens.

Celui de Barhébræus du XIIIe siècle est de beaucoup le plus complet et le plus clair; il fait partie des œuvres grammati-

1. Ewald qui n'avait d'autres ressources que des manuscrits a pu avec tout son génie reconstituer un système généralement juste, mais forcément incomplet. V. *Abhandl. zur orient. und bibl. Literatur*, p. 103, comp. *Zeitschrift für die Kunde des Morgenl.*, vol. I, p. 205 et suiv.; II, p. 110 et suiv., où il a mis à contribution le travail de Barhébræus.

cales de cet illustre Jacobite, publiées par M. l'Abbé Martin (I, p. 246 à 261), en outre M. Philipps en a donné une édition d'après d'autres manuscrits à la suite de la lettre de Jacques d'Edesse sur l'orthographe. Il concorde généralement avec celui de l'évêque d'Edesse, qui a dû lui servir de guide; il compte 40 accents : 4 radicaux et 36 dérivés, dont 28 simples et 8 composés.

Le traité de Jacques, qui appartient à la fin du VIIe siècle, a été publié par MM. l'Abbé Martin et Philipps dans leur édition de la lettre sur l'orthographe syriaque, d'après des manuscrits différents. Au point de vue historique, il a une grande importance, car il montre le système d'accentuation arrivé à son complet développement.

Celui de Barzou'bi, dont la publication est également due à M. l'Abbé Martin appartient au XIIe ou au XIIIe siècle; ce n'est qu'un résumé écourté du système nestorien, probablement d'après le Katolikos Mar Elias [1] qui vivait au commencement du XIe siècle. Après avoir concentré toute sa théorie sur quelques accents, il explique d'après ce patriarche les noms de trente accents.

Un quatrième petit traité jacobite, portant le nom de Thomas le diacre, est compris dans l'édition de M. l'Abbé Martin de la lettre sur l'orthographe sous le § 3; l'édition de M. Philipps n'en renferme qu'un fragment (2e appendice). Mais ce fragment est la partie la plus importante, une liste de dix-huit accents, en tête du traité.

Fait remarquable! Cette liste, pour le nombre des accents, coïncide avec celle qu'Ewald trouva en tête d'un manuscrit et qu'Assemani avait déjà reproduite dans son catalogue [2]. Les noms des accents sont différents, à quatre près, car les uns appartiennent à l'École jacobite et les autres à l'École nestorienne, mais de cette singulière coïncidence on peut conclure que ces deux écoles, après avoir emprunté, chacune de son côté, leurs premiers accents aux catégories de la logique grecque, comme nous l'avons dit plus haut, développèrent

1. V. p. 12 et 19 texte, p. 18 et 28 traduction. Comp. aussi Philipps, *A letter of Jacob of Edessa*, 3e *appendice*, p. 85.

2. *Zeitschrift für die Kunde des Morgenl.*, v. I, p. 205 à 206.

leurs systèmes, selon un même esprit, entretenu par le courant scientifique qui ne cessa d'exister entre ces deux fractions des Syriens. Que ce courant s'établit de l'Orient à l'Occident, la supériorité connue des Nestoriens suffirait à le prouver, mais, en outre les écrits des Jacobites en portent témoignage. Dans leurs traités Barhébræus et Jacques d'Edesse se servent pour leurs explications de noms nestoriens (ܬܐܡܐ au lieu de ܐܡܐ par exemple), qui trahissent la source où ils puisent ces explications. Ils connaissent parfaitement les différences qui les distinguent de leurs rivaux, différences qui tendent du reste à disparaître au fur et à mesure que l'accentuation arrive à son complet développement.

Cette liste est donc ancienne et nous nous rangeons à l'avis de M. Philipps qui voit (p. 90) dans ce Thomas-le-diacre le même personnage que Thomas d'Harqel, bien connu pour sa révision en 616 du Nouveau Testament. Cette opinion est, du reste, corroborée par la réputation que ce prélat s'était faite dans la science des accents, comme nous avons eu occasion de le remarquer plus haut.

Après cette liste, vient dans l'édition de M. l'Abbé Martin un commentaire fait de plusieurs morceaux et comprenant plus d'accents que ceux énoncés en tête, notamment des accents composés. On peut donc le considérer comme postérieur.

168. Enfin sous l'appendice premier, M. Philipps nous donne un cinquième petit traité Jacobite qui énumère vingt-trois accents, suivis d'une courte analyse de chacun d'eux, avec citation à l'appui d'un passage biblique[1]. Cet écrit sans nom d'auteur est surtout intéressant pour ses données historiques sur l'étude de la philosophie grecque en Syrie. Il paraît appartenir au siècle où les travaux sur l'accentuation florissaient le plus et atteignaient leur couronnement avec Jacques d'Edesse. Nous ne pensons pas qu'on doive le faire remonter au-delà du VIIe siècle. Tel n'est pas l'avis de M. Philipps qui le considère comme un des plus anciens traités, du commencement du VIe siècle. Le principal motif qui le décide pour un âge aussi reculé est que cet écrit ne traite pas des accents composés;

1. C'est de ce traité que s'est servi Elias de Tirhan dans sa grammaire, éditée par M. Baethgen, v. chap. XXIX.

il en conclut qu'ils n'étaient pas encore inventés ni traités dans aucun écrit (préface p. IV). Il ajoute (p. 66) : *« la raison était que le sujet était nouveau et qu'il n'y avait* ܠܐ ܦܪܣܡܐ ܕܠܐ ܡܠܦܢܘܬܐ ܘܠܐ ܒܥܝܢܐ ܕܐܢܫܐ *no publication nor disquisition of men on these accents. »* Mais le docte professeur s'est mépris sur le sens de ce passage. L'auteur qui écrivait pour les moines d'un couvent, comme il est vraisemblable, dit seulement qu'il lui paraît inopportun de traiter de la *valeur temporelle* (ܐܘܢܬܐ) des accents ainsi que des *accents composés, parce qu'on n'en avait pas l'habitude, faute de pratique et d'étude de ce sujet* ܠܐ ܡܬܠܡܕܢܐ ܠܐ ܦܪܣܡܐ ܕܐܢܫܐ (v. p. 69, l. 18). Ceci établit que les accents étaient étudiés par les Syriens, suivant les règles de l'analyse logique et grammaticale, et non pas au point de vue du rythme.

169. Mais il est temps de terminer cet historique déjà trop long, que peut seul excuser l'intérêt qui s'attache à une question encore neuve. Pour nous résumer, nous croyons qu'il faut distinguer trois périodes dans l'évolution du système d'accentuation :

1° La déclamation psalmodiée qui accompagne toute lecture solennelle, a eu lieu dès le principe suivant un rythme que nous ignorons et qu'il nous importe peu de connaître, mais qui a donné naissance à un enseignement traditionnel. Dès les premiers siècles, cet enseignement est oral et se transmet dans les célèbres Écoles d'Edesse, parmi lesquelles se distingue surtout l'École persane. A la suite du transfert de cette école à Nisibe, à la fin du Ve siècle, la suprématie est acquise aux Nestoriens dans cette science.

2° Au VIe siècle, sous l'influence des études de la logique grecque, il se forma parallèlement chez les Nestoriens et chez les Jacobites un système d'accentuation notée, qui parvint à son complet développement au IXe siècle, et dut modifier sensiblement le plain-chant en usage, en le pliant à de nouvelles variations. Cependant le but que poursuivent les docteurs est exégétique; leur ponctuation peut être considérée comme un commentaire des Écritures. Les Nestoriens continuent d'exceller dans ces études, et les Jacobites mettent leurs travaux à profit. La ponctuation fait partie dès lors de l'orthographe syriaque et est appliquée à toute matière littéraire. Les traités d'accentuation publiés jusqu'à ce jour ne remontent pas au-delà du VIIe siècle.

3° A partir du IXe siècle, la science de l'accentuation demeure stationnaire, puis tombe peu à peu dans l'oubli, où on la trouve plongée, quand le syriaque cesse d'être langue vivante.

§ 2. Classification des accents.

170. Les accents, qui servent à la division de la phrase sont appelés ܢܨܒܐ *notes* ou ܡܫܬܢܬܐ *motions* ou plus explicitement ܢܨܒܐ ܕܡܬܪܐ *notes métriques*, ܢܨܒܐ ܕܙܡܪܐ *notes musicales*, ܡܫܬܢܬܐ ܕܡܬܪܐ *motions métriques*. Le mot ܢܨܒܐ est plus familier aux Occidentaux, celui de ܡܫܬܢܬܐ aux Orientaux.

Ils sont la notation du rythme ܙܡܪܐ ou ܡܕܡܐ, c'est-à-dire, des diverses modulations de la voix propres à rendre toutes les nuances du sens que les mots présentent, suivant leur position dans la phrase. Nous donnerons, en premier lieu, leur liste d'après Barhébræus, dont le traité est le plus complet. Il compte 40 accents, dont 4 radicaux ܡܬܪܝܠܬܐ [1] et 36 dérivés ܡܬܚܠܦܐ, soit simples ܡܦܪܫܢܐ, soit composés ܡܬܪܥܡܐ ou ܡܬܚܡܫܢܐ; mais nous suivrons un groupement plus rationnel, indiqué par Ewald [2], et nous les diviserons en : 1° *Accents de la phrase;* 2° *accents du sentiment;* 3° *accents grammaticaux;* 4° *accents composés* ou *groupes d'accents.*

1° Accents de la phrase.

Accents radicaux.

1 · — ܦܣܘܩܐ *pâsoqâ, secteur.*
2 : — ܙܘܓܐ *zaugâ, le couple* (ou chez les Occidentaux ܡܬܬܐ *les pareils*).
3 ·. — ܬܚܬܝܐ *taḥtâyâ, l'inférieur.*
4 ·· ܥܠܝܐ *'élâyâ, le supérieur.*

Accents dérivés.

5 : — ܙܘܓܐ ܕܫܘܝܐ ou ܡܬܬܐ ܕܫܘܝܐ *variation de zaugâ* ou *de š'wâyâ,* ne se distingue pas par le signe du n° 2; on l'appelle aussi ܦܪܫ ܡܦܪܫܢܐ *séparation de l'apodose.*

1. Barzou'bi qui appartient à l'École nestorienne, les appelle (p. 3, l. 7 et passim) ܡܬܪܝܠܬܐ ܕܡܠܬܐ = ὁμωνυμία, c'est-à-dire *qui donne son nom à diverses espèces et est générique.*

2. *Zeitschrift für die Kunde des Morgenl.*, II, p. 116 et suiv.

6 ∴ ܡܫܢܝܐ ܬܚܬܝܐ *variation de taḥtâyâ*. les Orientaux lui donnent trois points ∴ et l'appellent *le taḥtâyâ aux trois points* ܬܚܬܝܐ ܬܠܬܝܐ.

7 ∴ ܡܫܢܝܐ ܥܠܝܐ *variation d'ʿêlâyâ*.

8 ܡܫܝܢܐ *simple*. Ce n'est pas un accent particulier, mais l'un des accents radicaux sans les accents qui le précèdent ordinairement.

9 ∴ ܪܝܬܡܐ *rèthmâ, mouvement des lèvres;* chez les Occidentaux ܐܡܬܐ *motion*.

10 ∴ ܣܡܟܐ *sâmkâ, qui soutient*.

11 ܡܫܢܝܐ ܣܡܟܐ *variation du précédent*, ne s'en distingue que par le rythme.

12 ∴— ܩܘܡܐ *qaumâ, érection* est une modification de *pâsoqâ*.

13 ∴— ܦܣܩܐ ܕܩܛܥ *accéléré qui tranche*, c'est-à-dire qui accélère la marche du rythme et est suivi de la pause.

14 ∴— ܪܗܛܐ ܕܠܐ ܩܛܥ *râḥṭâ, qui ne tranche pas;* râḥṭâ non suivi de la pause. Les Orientaux possèdent un troisième râḥṭâ, composé de trois points en forme de triangle isocèle ∴—; ils l'appellent ܪܗܛܐ ܕܐܒܗܬܐ *râḥṭâ au pouce*, à cause de l'analogie de sa forme avec celle d'un pouce plié [1].

15 ∴— ܡܬܝܢ *modérateur*, est appelé par les Orientaux ܡܬܝܢ ܪܒܐ *le grand moteur*, par opposition au rethmâ qu'ils appellent ܡܬܝܢ ܙܥܘܪܐ *le petit moteur*. Ceux-ci distinguent encore deux autres espèces de cet accent : l'une est le ܢܘܢ *note* et l'autre le ܡܬܝܢ ܡܪܝܡ *qui élève*.

16 ∴— ܡܬܝܢ ܡܬܚܬ *qui abaisse*.

17 ∴— ܡܬܝܢ ܡܫܒܩ *qui fait cesser*.

18 ∴ ܡܫܝܟ *qui attire*.

19 ܡܫܢܝܐ ܡܫܝܟ *variation du précédent;* ne s'en distingue que par le rythme.

20 ∴ ܡܢܝ *contrainte*. Jacques d'Édesse et Thomas le diacre

1. Cette explication a été donnée par Ewald, guidé par Barhébraeus, dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenl.*, vol. II, p. 112. C'est également celle de Mar Elias, d'après Barzou'bi (v. Philipps, p. 88). Nous ne croyons pas qu'on admette celle proposée par M. Philipps (p. 48, note *l*) qui voit dans ce mot le grec ἀφόσις; car le ܬ n'est pas l'équivalent de la terminaison ις et le ܬ est toujours rendu par un ܛ.

ne lui donnent qu'un point, comme le rèthmâ (Martin ـ l. 9 et ـ dern. ligne).

21 ܡܫܡܫܐ ܕܪܝܡܐ *variation du précédent.*

22 Les Orientaux distinguaient encore le *n'phâṣâ* ܢܦܨܐ *secousse,* dont le signe était un point inférieur.

2° Accents du sentiment.

23 ·̣— ܡܨܥܢܐ *qui fait pleurer* ou ܡܫܡܥܢܐ *qui humilie.*

24 —̣ ܦܩܕܢܐ *qui ordonne.*

25 —̣ ܡܫܒܚܢܐ *qui fait l'éloge.*

26 —̣ ܡܒܪܟ ܒܫܡܐ *qui félicite.*

27 —̣ ܡܙܡܢܐ *qui appelle.*

28 —̣ ܡܫܡܥܢܐ *qui indique.*

29 ̣̣ ou ̣̣ ܡܨܠܝܢܐ *qui prie* ou ܡܬܚܢܢܢܐ *qui implore* ou ܡܨܥܢܐ *qui persuade.*

30 ̣̣ ̣̣ ܡܫܐܠܢܐ *qui interroge.*

31 —̣ ܡܬܕܡܪܢܐ *qui admire.* Quelques auteurs lui donnaient un seul point supérieur; d'autres, un point inférieur unique.

3° Accents grammaticaux.

32 — ܡܫܪܝܢܐ *qui unit* ou ܐܬܝܢܐ *qui tisse.*

33 ܡܫܡܫܐ ܕܡܫܪܝܢܐ *variation du précédent.*

34 ·— ܡܬܗܦܟܢܐ *qui retourne* ou ܡܬܪܡܫܢܐ *qui fait le tour,* d'après Jacques d'Edesse.

4° Accents composés ou groupes d'accents.

35 ·· — ·· — ܦܫܩ ܘܦܫܩ ܬܪܝܢ, combinaison du râhtâ simple suivi du râhṭâ avec pause.

36 ·· — ·· ·· — ou ·· — ·· — ·· — ܬܠܬ ܪܗܛܐ trois râhtâ, dont les deux premiers sont simples et le troisième, suivi de la pause, ou dont le premier est simple et les deux autres suivis chacun de la pause.

37 ·̣— ·· — ܙܩܦ ܘܡܬܚܬܝܐ tâkhsâ suivi de taḥtâyâ avec interrogation; cette suite d'accents est appelée par Bar Zou'bi ܫܠܫܠܬܐ *la chaîne.*

38 ·̣— ·· — : — même suite d'accents avec zaugâ en tête.

39 : — ·̣ — ·̣ — ·̣ ·̣ ·̣

chaussé de sandales, parce que la fin de la proposition, les pieds pour ainsi dire, a le double point qu'ils appellent la paire ܬܪܝܢ, et non pas taḥtâyâ, l'accent ordinaire à cette place.

40 ∴ — ∴ ܬܪܝܢ ܬܟܣܐ deux tâkhsâ, suivis de taḥtâyâ avec interrogation.

41 ∴ . – ∴ ܡܢܚܬܐ ܡܢܚܬܐ m'naḥtâ suivi de taḥtâyâ avec interrogation.

42 . · ∴ ܙܩܦܐ ܙܩܦܐ zau'â suivi de sâmkâ.

43 . . ∴ ܣܡܟܐ ܣܡܟܐ sâmkâ suivi de m'baṭṭ'lânâ.

44 ∴ — ∴ · — ∴ ܡܫܠܠܢܐ ܙܩܦܐ ܪܗܛܐ m'šallânâ suivi de zau'â et de râḥṭâ avec pause.

45 ... — ∴ — ∴ ܦܩܘܕܐ ܙܩܦܐ ܪܗܛܐ ܕܠܐ ܦܣܩ même groupe que le précédent, sauf que pâqodhâ remplace m'šallânâ et que râḥṭâ n'est pas suivi de la pause.

46 ∴ — ∴ — ∴ Les Nestoriens distinguaient ce groupe, inusité chez les Occidentaux, où plusieurs tâkhsâ, au lieu de rèthmâ, se suivent devant taḥtâyâ, sans qu'il y ait interrogation.

§ 3. Exposé du système d'accentuation.

171. Nous admettrons pour l'exposé les mêmes divisions que pour la liste des accents. Au préalable, nous ferons deux observations qui se dégagent de l'examen de cette liste : la première est que le point supérieur indique une note haute et le point inférieur, une note basse, suivant un système que nous avons vu appliqué aux points qui désignent les voyelles, v. ch. X; la deuxième est que le double point dérive du point unique et en forme une division, le point triple est une sous-division qui forme le troisième degré de l'échelle des accents.

1° Des accents de la phrase.

La phrase est divisée en propositions ܡܠܬܐ, qui elles-mêmes se subdivisent en membres ܦܣܩܐ ou ܦܨܩܬܐ. Nous avons dit plus haut que le premier pas du système de ponctuation avait été de marquer les coupes de la phrase par un point unique qu'on rencontre presqu'exclusivement dans les anciens manuscrits [1].

1. De là vient que la Massore syriaque compte les propositions ܡܠܬܐ que renferme chaque livre de la Bible, et dont le nombre excède de beau-

Nous signalerons quelques traces de cet état primitif dans le cours de notre exposé. Plus tard, le point sur la ligne après le mot fut réservé pour la grande pause qui suit la fin de la phrase, et reçut le nom de pâsoqâ (n° 1); il correspond au *sillouq* ou *soph-pâsouq* hébreu. La chute de la voix qui précède la pause, est notée par un point inférieur, le sâmkâ (n° 10); l'élévation que cette chute suppose a par antithèse le point supérieur, rèthmâ ou zau'â (n° 9). Ces trois points expriment donc le rythme dans toute sa simplicité : *mise en mouvement de la voix, chute, arrêt :*

Matth. 19, 3. ܡܬܢܣܝܢ ܗܘܘ ܠܗ ܦܪܝܫܐ ·

Dans le cours de la phrase, la chute de la voix se confond souvent avec la pause moins forte qu'à la fin, et celle-ci peut être précédée directement de rèthmâ sans sâmkâ.

Suivant la logique grecque, les grammairiens divisent la phrase en deux propositions : *proposition antérieure,* ܡܬܬܢܝܐ *promesse* = πρότασις et *proposition conséquente,* ܦܘܪܢܐ *rétribution* = ἀπόδοσις. Si la phrase est courte et simple, la protase renferme le sujet et le verbe et l'apodose, le régime. Dans les longues périodes, l'apodose commence avec la proposition qui est l'objet principal du récit et la protase comprend tout ce qui précède. Ces deux propositions sont donc plus ou moins longues, elles peuvent se diviser en un plus ou moins grand nombre de membres susceptibles de diverses intonations : de là, la grande variété de l'accentuation.

Observons qu'une phrase rythmée peut être composée de très-longues périodes et n'est pas enfermée dans les limites étroites des versets bibliques; elle peut comprendre trois ou quatre de ces versets.

L'apodose, terminant la phrase, a comme accent de pause le pâsoqa; la protase a une pause de moitié moins forte et prend en conséquence le double point; mais avec cette pause se confond la chute de la voix, comme nous l'avons dit ci-dessus, et le zaugâ (n° 2) qui est le type primitif du double point est dit

coup celui des versets du texte hébreu. On ne s'étonnera donc pas que la supputation de ces propositions varie suivant les manuscrits, chaque école jouissant d'une certaine latitude pour les divisions logiques des textes. V. Abbé Martin, *Tradition karkaphienne*, p. 133 à 134 et *Notes marginales*, p. 18.

inférieur et devient taḥtâyâ (n° 3). Dans quelques cas, cependant, où le sens exige une pause moins forte, zauga demeure comme nous le dirons plus loin. Voici un exemple des deux propositions :

Matth. 19, 3. ܡܢܝܢ ܠܡܫܕܐ ܗܝܢܐ ܕܫܪܐ ܠܗ ܠܐܢܫܬܗ ܠܡܕܥܪ ܥܠ ܟܠ ܥܠܬܐ ܠܡܫܕܐ ܗܢܐ ܕܫܪܐ ܠܗ ܠܐܢܫܬܗ ܠܡܕܥܪ ܥܠ ܟܠ ܥܠܬܐ

Ces deux pauses peuvent suffire à une phrase même longue, quand les mots sont étroitement unis et que le sens n'autorise pas de sous-divisions. La voix doit être alors soutenue jusqu'à la fin de la proposition, ce que l'on indique par des accents sans pause, tels que rèthmâ (n° 9), sâmkâ (n° 10) ou gârorâ (n° 18). Les ponctuateurs distinguent, dans ce cas, si les mots sont reliés entre eux par le waw de la copule ou non ; s'ils ne le sont pas, leur union est indiquée par une intonation spéciale sur la première syllabe du mot et notée par le gârorâ que les grammairiens comparent avec le paroxyton grec :

ܡܬܬܡܠܝܢܢ ܕܝܠܢ ܕܐܠܗܐ ܕܚܝܢ ܕܣܒܪܝܢ ܠܢ ܕܐܠܗܐ ܕܚܝܢ ܕܣܒܪܝܢ ܠܢ
ܕܡܬܡܠܝܢܢ ܕܝܠܢ ܕܐܠܗܐ ܕܚܝܢ ܕܣܒܪܝܢ ܠܢ ܕܐܠܗܐ ܕܚܝܢ ܕܣܒܪܝܢ ܠܢ

2 Cor. 6, 4—6.

Tous ces mots ont gârorâ, la phrase continue dans des termes semblables, mais les mots suivants sont reliés par le dâlath qui marque le rapport du génitif et reçoivent le nâghodhâ, conformément au § 152.

Si les mots sont joints par le waw de la copule, cette intonation n'a pas lieu, mais on note, à la place de gârorâ, rèthmâ avec élévation de la voix et sâmkâ, si la voix incline vers sa chute. Ces deux accents sont alors considérés comme variations de gârorâ ܥܘܪܘܪܐ ܥܡܫܟܐ (n° 19) :

Gal. 4. 10. ܝܘܡܐ ܘܝܪܚܐ ܘܥܕܢܐ ܘܫܢܝܐ ..

Pour les sous-divisions, on se sert du zaugâ (n° 2) ; mais à l'apodose, la voix doit être d'autant plus soutenue que la chute est plus grande à la fin de la phrase, le zaugâ devient alors ʿêlâyâ (n° 4). C'est donc à la protase que zaugâ trouve son application.

Nous pouvons avec ces points noter le cours ordinaire du rythme, suivant ses divisions et sous-divisions :

1° zaugâ, précédé d'un ou plusieurs rèthmâ (ou sâmkâ), forme la sous-division de la protase terminée par taḥtâyâ avec un ou plusieurs rèthmâ (ou sâmkâ) devant lui. 2° ʿélâyâ précédé d'un ou plusieurs accents sans pause, ouvre l'apodose que ferme pâsoqâ précédé de sâmkâ:

ܗܘܐ ܕܥܠ ܫܘܠܡܐ ܗܘܘ ܡܨܠܝܢ، ܚܕܐ ܡܢܝܢܐ ܕܥܣܪܐ ܫܥܬܐ : ܣܝܡܘܢ
ܘܝܘܚܢܢ ܕܐܙܠܘ ܠܗܝܟܠܐ . ܗܘܐ ܡܫܬܡܥ ܠܗܘܢ ܡܢ ܣܝܡܘܢ ܕܩܪܐ ܐܦܛܪܘܣ : ܡܨܝܚܝܢ
ܗܘܘ ܐܢܫܐ ܐܝܟܢܐ ܕܥܠܘܗܝ ܡܫܬܡܥܝܢ ܠܗ : ܡܕܝܢܬܐ ܕܝܘܚܢܢ
ܘܡܫܬܡܥܢܐ . Act. 3, 1. 2.

Zaugâ à la protase et ʿélâyâ à l'apodose sont répétés autant de fois que la phrase comporte de membres simples. Si la phrase s'arrête brusquement, ʿélâyâ peut précéder directement pâsoqâ sans sâmkâ, quoique ce soit rare.

Si le sens exige, à la protase, une pause plus grande que celle de zaugâ, cet accent est remplacé par taḥtâyâ qui peut être répété plusieurs fois:

ܢܫܩ ܚܕܐ : ܐܦ ܟܝܡܐ ܡܢܝܢܐ ܡܢ ܟܝܠܐ : Matth. 7, 5.

Telle est la physionomie ordinaire du rythme, mais il peut subir bien des variations.

Lorsque la protase comprend des membres qui, pris isolément, forment par eux-mêmes une petite phrase, ils sont distingués chacun par un pâsoqâ, mais ils sont reliés à l'apodose au moyen de taḥtâyâ ou quelquefois de ʿélâyâ. Ces pâsoqâ sont dits ܚܝܬܐ *empruntés,* par opposition au pâsoqâ final que l'on appelle ܥܝܬܐ *propre* ou ܫܪܝܪܐ *exact.* Le psaume XXIX est un exemple frappant de cette accentuation : ses dix premiers versets sont divisés par le pâsoqâ šilâ, le onzième et dernier à taḥtâyâ et pâsoqâ ḥ'thithâ. Ce rythme monotone est le type du rythme primitif.

Le pâsoqâ šilâ sert notamment à séparer les diverses énonciations d'un titre, comme 1 Timoth. 1, 1; Rom. 1, 1 (dans ce dernier endroit, il est suivi de ʿelâyâ au lieu de taḥtâyâ), ou celles d'une longue période; dans ce cas il est généralement précédé de sâmkâ :

ܫܠܝܡ ܐܢܬ . ܡܫܝܚܐ ܕܐܠܗܐ . ܡܪܝܡ ܕܒܬܘܠܬܐ . ܡܢܝܢܐ ܕܢܒܝܐ .
ܡܢܬܐ ܕܡܠܟܘܬܐ . ܡܫܬܡܥܢܐ ܕܫܡܝܐ : Matth. 11, 16.

Dans une période analogue (Matth. 15, 31) où le relatif ܕ est placé entre le substantif et le participe, les membres sont divisés par ʿélâyâ, l'accent ordinaire de l'apodose, parce que la tournure est plus naturelle et moins solennelle :

ܫܘܝܐ ܕܡܬܚܙܝܢ ܠܟܘܣܝܐ ܕܡܬܫܠܡܝܢ ܠܡܫܠܡ ܕܡܬܚܙܝܢ ܠܡܚܪܫ ܕܡܡܠܠܝܢ ܠܡܪܝܐ .

Dans les petits membres, la marche du rythme est ralentie et on dit alors qu'il y a variation de sâmkâ ܣܡܟܬܐ ܕܦܫܩܐ (n° 11) :

ܒܝ ܡܢܢ . ܠܝ ܫܢܬ . ܠܝ ܡܠܐܟܐ . ܠܝ ܡܫܬܐ . ܠܝ ܡܡܠܟܘܬܐ . ܠܝ ܡܡܬܐ . ܠܝ ܚܝܐ .

Rom. 8, 38, 39. . ܠܝ ܡܡܬܐ . ܠܝ ܚܝܐ . ܠܝ ܡܠܐܟܐ .

Quand pâsoqâ šilâ était, comme dans ces exemples, entre deux membres joints par le waw de la copule, il y avait modification de la pause et le pâsoqâ était appelé ܦܘܨܐ (n° 12). Ce point qui apparaît comme un vestige du système élémentaire de ponctuation est très fréquent dans certains manuscrits.

Les trois accents taḥtâyâ, ʿélâyâ et zaugâ sont dits simples ܡܫܬܡܫܢܐ (n° 8), quand ils ne sont pas précédés de rèthmâ. Pâsoqâ ḥ'thithâ est qualifié ainsi, quand il n'est pas précédé d'un autre accent que sâmkâ.

La note de ces trois mêmes accents peut être étendue et prolongée, leur signe restant le même; c'est en quoi consistent leurs variations (n°s 5, 6 et 7).

Il y a variation du taḥtâyâ ܣܡܟܬܐ ܬܚܬܝܐ, quand le mot que cet accent suit est rehaussé d'une manière spéciale :

Act. 9, 17. ܡܪܝ ܫܠܝܚ ܐܢܐ ܕܐܬܝܬ ܠܟ ܒܐܪܚܐ ܕܐܬܬ :

Dans ce cas les Orientaux, à la différence des Occidentaux, ajoutent un troisième point aux deux du taḥtâyâ (n° 6).

La variation d'ʿélâyâ apparaît à la place de taḥtâyâ dans une phrase reliée à une autre qui l'explique et la complète, de sorte que le rythme s'étend à l'une et à l'autre :

ܠܐ ܫܪܝܐ ܬܪܝܗܘܢ ܚܕܐ . ܐܬܐ : ܒ ܬܪܝܗ . ܡܬܬܬܪܝܢ ܫܪܝܐ ܕܡܬܬܫܒܩ .

Jud. 1, 2. ܒܝܕܗ . ܒܥܡ ܒܥܡܐ ܕܡܬܬܬܪܝܢ . ܡܬܬܬ ܬܪܝܗ . ܡܬܬܫܒܩܢܐ

Le premier pâsoqâ a la valeur d'un pâsoqâ šilâ.

La variation de zaugâ se met à la place de taḥtâyâ, entre deux propositions dont la seconde n'est pas la réponse ou le complément de la première, mais sa répétition partielle :

Gen. 6, 4. ܗܘܢܘܢ ܒܢܝ ܐܠܗܐ . ܠܒܢܬܐ ܕܒܢܝ ܐܢܫܐ : ܠܒܢܬܐ ܕܐܢܫܐ .

Ps. 117, 23. ܕܝܢ ܗܘܐ ܡܢ ܩܕܡ ܡܪܝܐ : ܗܘܐ ܬܡܗ ܒܥܝܢܝܢ .

La chute de la voix n'est pas aussi sensible que devant taḥtâyâ, mais la pause est plus grande que celle du zaugâ ordinaire. C'est pourquoi on appelle cet accent ܫܘܝܐ ou ܫܘܝ ܕܐܦܘܕܘܣܐ *solution de l'apodose*, parce que celle-ci est séparée de la protase.

Lorsque le sujet demande un rythme accéléré, on se sert du râḥṭâ (n°s 13 et 14). Si cet accent porte seulement sur un mot ou un membre non suivi de la pause, on dit qu'il est sans pause ܠܐ ܥܩܬܐ, ex. :

Jacq. 5, 9. ... ܠܐ ܬܬܪܥܘ . ܡܢ ܚܕ ܠܚܕ ܐܢܬܘ .. ܠܐ ܬܬܕܝܢܘ .

Gal. 3, 1. ... ܐܝ ܡܢܘ ܕܒܥܝܢܝܢ ܠܟܘܢ .. ܥܠܬ ܥܩܬܐ

Il est dit, au contraire, ܥܩܬܐ lorsqu'il est suivi de la pause. Cette pause est indiquée par un point additionnel au-dessous des deux points de l'accent :

Lam. 1, 12. ܠܐ ܟܠܗ . ܥܠ ܟܠܗ ܐܘܪܚܐ : ܐܬܬܚܙܝ ܘܚܙܝ

Les Orientaux emploient une troisième espèce de râḥṭâ, le ܪܘܚܛܐ ܕܫܡܐ (n° 14), devant le pâsoqâ, à la place de sâmkâ, lorsqu'ils veulent faire ressortir le mot après lequel il est placé :

Matth. 25, 41. ܐܙܠܘ ܡܢܝ . ܠܢܘܪܐ ܕܥܠܡܐ : ܕܡܛܝܠ ܠܣܛܢܐ .

L'opposé du râḥṭâ est le tâkhsâ (n° 15), qui remplace le rèthmâ, quand la voix au lieu de suivre son cours s'arrête un instant sur le mot. Cet accent se rencontre donc au commencement ou au milieu de la proposition, jamais à la fin. Il convient aux actions admirables, aux interrogations qui contiennent une admonestation ou une plainte :

Ps. 58, 1. ܐܡܬܝ ܡܢܝ ܐܡܪܬ ܥܠܝܟܘܢ . ܐܠܗܐ : ܐܡܬܝ ܡܢܝ ܐܡܪܬ ܥܠܝܟܘܢ ܕܬܬܝܗܒܘܢ ܠܝ ܬܪܥܐ ܕܐܦܪܝܡ ܡܢܬܐ : ܕܬܬܝܗܒܘܢ ܠܝ ܬܪܥܐ ܕܐܦܪܝܡ ܡܢܬܐ : ܐܡܬܝ ܬܕܝܢܘܢ ܥܠܬܐ ܕܫܪܪܐ : ܕܬܬܝܗܒܘܢ ܠܝ ܬܪܥܐ ܕܐܦܪܝܡ ܡܢܬܐ . Lam. 2, 20.

Les Orientaux ne se servent pas pour cet accent du nom tâkhsâ, mais du mot ܡܫܝܚܐ *moteur*. Ils distinguent notamment divers taḥtâyâ, ʿélâyâ ou zaugâ, suivant que ces accents sont précédés de rèthma ou de m'ziʿânâ. Ils parlent aussi d'un ܢܝܡܐ *note*, comme d'une espèce de m'ziʿânâ (Bar Zouʿbi, p. 18), sans qu'il apparaisse en quoi il se distingue de celui-ci.

Enfin ils avaient encore une troisième espèce de rèthmâ, le *m'qimânâ* qui remplaçait le m'zi'âna à la protase, quand celle-ci était particulièrement accentuée pour marquer la colère ou la contrainte. Une sous-division était le *demi-m'qimânâ* ܕܡܝܩܝܡܢܐ ܡܨܥܦܢܐ qui traduisait la crainte et le dégoût.

Mais s'agit-il d'un langage énergique ou plaintif, au lieu de rèthmâ, l'accent sans pause est noté par 'ésyânâ (n° 20). Son signe particulier qui le distingue de tâkhsâ est d'être suivi de zaugâ, aussi bien à l'apodose qu'à la protase; ce zaugâ est appelé en conséquence zaugâ d'ésyânâ :

ܘܟܕ ܠܐ ܡܬܡܠܝܢ ܘܥܐܦܢܐ ܐܦܢܘ ܟܠܗ ܡܪܝܐ: ܐܡܪ ܡܪܝܐ ܡܢܝ ܡܫܬܡܥ: ܡܬܡܠܝܢ ܡܫܬܡܥ

Isaïe 1. 9.

ܕܐܬܐ ܠܗ ܠܒܪ ܐܢܫܐ ܕܫܪܝܐ ܕܫܡܗ ܠܓܝܘܢ: ܡܛܠ ܕܡܟܬܝܢ ܠܗ ܒܫܠܝܠܐ ܘܒܫܠܫܠܬܐ: ܘܠܐ ܡܨܥܦ ܠܗ ܐܢܫ ܠܡܐܣܪ ܠܗ

Marc. 5. 4.

Les Occidentaux disaient du rèthmâ qu'il était une variation de 'ésyânâ ܥܨܝܢܐ ܕܪܝܬܡܐ (n° 21), quand il précédait immédiatement taḥtâyâ à la protase ou 'élâyâ à l'apodose :

Ezek. 23, 31. ܒܟܝܬܐ ܕܐܚܘܬܟ ܬܫܬܐ ܠܟ:

Jean 14, 20. ܒܗܝ ܝܘܡܐ ܬܕܥܘܢ ܕܐܢܐ ܒܐܒܝ ܘܐܢܬܘܢ ܒܝ ܘܐܢܐ ܒܟܘܢ.

L'abaissement de l'âme, la tristesse est exprimée par *m'naḥḥ'thâ* ܡܢܚܚܬܐ, qui apparaît comme une modification rythmique de sâmkâ. A la protase, où il a sa place ordinaire, il précède taḥtâyâ ܐܦ ܡܢܝ ܐܦܟܝ Is. 28, 24; quelquefois sous le même mot ܡܢܚܚ Matth. 25, 37. A l'apodose, il précède quelquefois 'élâyâ mais plus souvent pâsoqâ : il semble que dans ce cas les Nestoriens l'appelaient ܡܢܚܚܬܐ *qui repose* (Bar Zou'bi, p. 12, texte l. 10).

Parmi les notes basses se trouve aussi le n'phâṣâ *secousse* (n° 22), un point inférieur qui servait à introduire le discours chez les Nestoriens et accompagnait le verbe ܐܡܪ. Il tirait son nom de son intonation saccadée. Quelques auteurs s'en servaient aussi d'une manière impropre, en dehors du verbe *émar*. Mais cet accent n'avait pas été accepté par les Occidentaux qui le trouvaient peu harmonieux.

Si une courte phrase ou un membre de phrase doit être prononcé avec emphase, à cause de la grandeur du sujet, on le

distingue par un point final qui porte le nom de ܡܒܛܠܢܐ *m'baṭṭ'lânâ, qui fait cesser le rythme,* parceque cette phrase se trouve séparée de celles qui la précèdent ou la suivent et qui s'y rattachent par le sens. Ainsi dans l'Évangile de Saint-Jean 3, 7, après ces mots « ne t'étonne pas de ce que j'ai dit qu'il faut être engendré de nouveau » vient l'axiome : ܪܘܚܐ ܡܢܦܩ ܕܨܒܐ ܢܦܘܚ. « le vent souffle où il veut ». De même :

Rom. 3, 4. . ܡܢܢ ܕܠܐ ܢܗܘܐ ܟܕܒܐ ܟܠܗ ܐܢܫܐ

Ce point, on le voit, est une application spéciale du pâsoqâ šilâ. Une phrase peut ainsi être jetée en tête du récit avec sâmkâ devant m'baṭṭ'lânâ :

Jean 1, 1. . ܒܪܫܝܬ ܗܘܐ ܡܠܬܐ
id. 1, 18. . ܐܠܗܐ ܠܐ ܚܙܐ ܡܢ ܫܪܝܪܐ

Bar Zou'bi (p. 20, texte l. 12) énonce encore un accent appelé ܟܘܡܝܐ *contracté,* mais il nous laisse ignorer en quoi il consiste, et à quel accent des Occidentaux il correspond.

En résumé :

1° Les deux principales divisions de la phrase, la protase et l'apodose sont terminées, l'une par taḥtâyâ, l'autre par pâsoqâ. Mais pâsoqâ sert aussi à distinguer, dans une période, des petites phrases complètes par elles-mêmes; il est dit alors šilâ; s'il y a emphase, il est dit m'baṭṭ'lânâ; si la phrase qu'il ferme est jointe à une autre par le waw de la copule, il est appelé qaumâ.

2° Les sous-divisions ou membres sont distingués, à la protase par zaugâ, à l'apodose par 'élâyâ. Mais zaugâ peut être remplacé par taḥtâyâ avec une pause plus forte: en sens inverse, la variation rythmique de zaugâ ou de 'élâyâ tient lieu dans certains cas de taḥtâyâ.

3° Devant chacun des accents qui viennent d'être énoncés peut prendre place un ou plusieurs accents sans pause : rèthmâ, si le ton est haut, sâmkâ, si le ton est bas; ce dernier précède généralement pâsoqâ. Gârorâ note les mots d'une longue période étroitement unis par le sens, sans le waw de la copule.

4° Le rythme est précipité au moyen de râḥṭâ et ralenti au moyen de tâkhsâ.

5° Un discours énergique est indiqué par 'eṣyânâ comme ren-

forcement de rèthmâ avec ton haut, ou par m'naḥḥ'thâ, comme renforcement de sâmkâ avec ton bas.

2° Des accents du sentiment.

Ces accents notent les nuances du rythme qui rendent les différentes affections de l'âme; ils sont essentiellement du domaine de la rhétorique.

ܡܢܩܝܢܐ ou ܡܫܩܝܢܐ (n° 23) exprime l'angoisse et le découragement. Il est noté par le taḥtâyâ aux trois points ܢܫܩܝܢ ܒܬܚܬ chez les Orientaux, mais chez les Occidentaux, soit par le taḥtâyâ simple, soit par le taḥtâyâ accompagné de m'naḥḥ'thâ :

Gen. 32, 9. ܟܕ ܐܬܐ ܥܝܣܐ. ܟܕ ܐܬܐ ܠܡܫܚܬ.

En fait, cet accent est un composé de taḥtâyâ et de m'naḥḥ'tâ.

ܩܘܠܝܐ (n° 24) se met en tête d'un impératif ܐܝ Matth. 8, 13. ܩܘܠܝ ܕܢܦܩ. ܩܘܡܝ ܕܢܦܩ id. 7, 6.

Barhébræus donne cet accent aux mots suivants de Saint Paul :

Rom. 1, 30. ܡܪܝ ܕܚܒܐ ܡܫܬܡܥܢܐ ܡܢܦܩܢ ܡܬܩܢܢ ܫܩܝܪܐ ܕܚܡܐ

mais par une confusion évidente avec gârorâ.

ܡܢܚܫܢܐ (n° 25). Cet accent avait un emploi très-restreint; les Occidentaux ne s'en servaient que pour le mot ܡܫܝܚܐ dans le passage suivant : ܒܚܡܐ ܕܐܡܐ ܡܫܝܚܐ Gen. 49, 9. A son intonation qui portait sur la première lettre était jointe celle de rèthmâ sur la deuxième syllabe et celle de sâmkâ sur la troisième, de sorte que ce nom seul comprenait tout un rythme, ce qui lui donnait un cachet particulier de caresse. Certains auteurs l'appelaient paroxyton ܡܪܝܥܝܕܐ et le confondaient avec gârorâ et avec l'accent suivant (v. Philipps, p. 83, Martin, ܡ l. 13).

ܡܢ ܒܪܟ (n° 26) se mettait au-dessus du mot ܒܪܟܐ dans les formules d'éloge, commençant par ce mot qui correspond à notre locution *heureux celui* . . . , comme Psaumes 1, 32, 41, 112, 118, 127; Thomas d'Harqel ne distinguait pas ce signe du précédent.

ܡܝܡܪ (n° 27) se place sur le mot dont on se sert pour appeler : ܬܘ ܟܠܗܘܢ ܕܥܡܠܝܢ Math. 11, 28.

ܡܫܡܫܢܐ (n° 28) porte sur les particules ou pronoms qui servent à indiquer:

Jean 1, 29. 30. هُوَ أَمْنَهُ وَأَحْنَا هَذَا وَأَمْنَهُ حَكْمَهُ مَعْذَفَ أَنَا

Les Nestoriens confondaient ces derniers accents avec gârorâ.

مَرْحَمْتَا ou مَدْعَمْتَا (n° 29) est usité pour les prières et les supplications. Il a cela de particulier qu'il est suivi de zaugâ au lieu de taḥtâyâ, à la fin de la protase et de pâsoqâ šilâ dans les membres qui suivent:

أَبُونَ وَمَعْمَتَا : دَمْهَبَ مَعْنَ . بَاتَا مَدْعَمْتَا . دَهَا زَمَنَ

Matth. 6, 9. 10.

On distingue encore مَدْعَمْتَا dont le signe est le même que celui de m'ṣall'yânâ; le rythme seulement en est plus étendu.

مَمْرَحْتَا (n° 30) prend généralement place sur les pronoms ou adverbes d'interrogation, comme مَنْ مَنَا أَمْتَا أَمْتَا etc.

مَدْرَمْتَا (n° 31). Cet accent porte principalement sur une particule d'exclamation comme أَمْتَا *comment!* Suivant Barhébræus, il est noté par deux points obliques, semblables au tâkhsâ avec cette différence qu'il est mis en tête du mot au lieu de l'être à la fin. Ce grammairien ajoute que d'autres auteurs le notent comme le m'šalânâ, c'est-à-dire, par un point supérieur; mais dans Jacques d'Edesse, Thomas-le-diacre et le premier appendice Philipps, il est marqué par un point inférieur, indiqué d'une manière expresse حَدَّسَ مَنْ مَدْمَصَا *au-dessous de la consonne* (Martin, p. ܡܨ, l. 10, Philipps, p. 73, l. 12). Cette divergence s'explique par le fait que ces accents appartiennent à la dernière période du système, où les auteurs ne sont plus conduits par la tradition.

Une particularité du mèthdamm'rânâ est qu'il est suivi de 'élâyâ, au lieu de taḥtâyâ, dans Lam. 4, 1:

أَمْعَا مَسْدَلَا وَمَعَا نَصَا مَفَا زَمَنَا مَعْنَا .

3° Des accents grammaticaux.

Sous ce titre nous réunissons quelques signes qui marquent les rapports grammaticaux de deux mots liés par le sens.

Le *m'ḥayy'dhânâ* مَحْيَدَا ou *zâqorâ* زَاقُورَا[1] est un point sous la dernière lettre d'un mot suivi d'un deuxième, quand ces deux

1. Ces deux mots traduisent le grec ὑφὲν *en un seul*, le premier, d'une manière exacte, le second par une fausse dérivation de ὑφαίνω *tisser*, comme l'a judicieusement observé M. Bæthgen dans son édition de la grammaire d'Elias de Tirhan, p. 53, note 4.

mots sont la traduction d'un seul mot grec, comme ܡܕܝ ܥܠܝܬܐ = ὁμόουσιος, ܟܠܗ ܫܠܛܢܐ. ܠܐ ܡܝܬܐ ἀθάνατος, ܠܐ ܡܘܠܕܐ ἀγένητος, ܠܐ ܡܬܦܠܛܐ ἄτρεπτος etc. La variation de cet accent ܡܫܬܢܐ ܡܫܡܫܢܐ a lieu quand les deux mots liés formaient également plusieurs mots en grec, comme 1 Cor. 15, 42 : ܒܦܓܪܐ ܡܙܪܥ ܠܐ ܫܚܝܬܐ σπείρεται ἐν φθορᾷ, ἐγείρεται ἐν ἀφθαρσίᾳ.

Il est inutile de revenir sur le nâghodhâ et le m'tapp'yânâ, chapitre XXVI. Nous ajouterons seulement que le nâghodhâ servait aussi chez les Orientaux à désigner le lien non seulement de deux mots, mais aussi de deux phrases et se plaçait à la suite d'une proposition interrogative suivie de la réponse, comme Gen. 18, 31 :

ܐܝ . ܡܢܕܥܡܝ ܢܥܒܕ ܠܟܘܢ . . . . . .

ܐܝ . ܡܢܕܥܡܝ ܢܥܒܕ ܠܟܘܢ . . . . . .

v. Bar Zou'bi, p. 15, l. 13 et 21, l. 10 texte.

Quelques auteurs, notamment Barzou'bi, avaient aussi coutume de compter parmi les accents, outre les lignes du nâghodhâ et du m'ṭapp'yânâ, celles du marh'ṭânâ et du m'hagg'yânâ. C'est sans doute, par suite de cette manière de voir, qu'est née une certaine confusion au sujet d'un accent de Jacques d'Edesse appelé *m'happ'khânâ* ܡܗܦܟܢܐ *qui retourne* ou *m'qarq'sânâ* ܡܩܪܩܣܢܐ *qui fait le tour*[1]. D'après la rédaction actuelle du traité de Jacques (v. Martin, ܣ l. 18, ܒ l. 24 et Philipps, p. 19 et 29), rédaction que Barhébræus avait sous les yeux, le célèbre évêque aurait distingué deux variations de cet accent, l'une *relative aux lettres* ܡܫܬܢܐ ܡܗܦܟܢܐ ܕܐܬܘܬܐ, et l'autre *relative aux lignes* ܡܗܦܟܢܐ ܕܫܛܪܐ. Le m'happ'khânâ suivi de ses deux variations aurait noté les trois premières propositions du chapitre 32 du Deutéronome :

ܗܢܘ ܡܫܬܐ ܕܐܬܟܢܝ ܡܢܡܫܢܐ ܐܝܟ ܡܐܡܪܐ ܕܥܡܡܐ

ܕܫܡܝ ܐܡܪ ܠܗܘܢ ܡܫܬܐ

Barhébraeus (p. 259, première ligne) dit que, suivant les renseignements qu'il a pris auprès de personnes bien informées, cet accent est parfaitement inconnu et ne se trouve pas dans

1. Ces deux noms doivent avoir le même sens : le deuxième serait formé de ܩܪܩܣ = *circus*.

le texte reçu, qui a après le premier membre *râḥṭâ d'lâ pâsèq*, après le deuxième *pâsoqâ*, et après le troisième *taḥtâyâ*.

Si on remarque que les deux premiers membres forment un mètre heptasyllabique et le troisième une moitié ou hémistiche, on admettra que Jacques d'Edesse entendait par m'happ'khânâ ou m'qarq'sânâ un accent qui marquait la fin d'une phrase poétique, après laquelle le rythme retourne à son point de départ. Quant à la soi-disant *variation relative aux lettres,* il s'agit là évidemment du point diacritique qui distingue le dâlath du riš, à en juger par les termes mêmes du texte (Martin ܕ 26 et Philipps, p. 23). La soi-disant *variation relative aux lignes* doit s'entendre du m'hagg'yânâ et du marh'ṭânâ. Ce point et ces lignes pouvaient aussi porter le nom de m'happ'khânâ, puisqu'ils distinguaient des choses *opposées;* et comme le sens et la valeur de l'accent n'avaient pas été compris, on put facilement confondre avec lui des signes si différents, mais qui portaient le même nom.

Si cette explication est fondée, comme nous le croyons, Jacques aurait fait un premier pas vers l'accentuation poétique, mais trop tardivement pour que cette tentative ait pu porter ses fruits. L'accentuation poétique aurait d'ailleurs trouvé un champ bien restreint dans la bible, principal objectif des grammairiens; car, si des éléments de poésie s'y trouvent, comme en témoigne le chapitre 32 du Deutéronome, on ne peut s'attendre à les rencontrer bien saillants ni fréquents dans une version comme la P'šiṭtâ qui visait à être littérale et n'avait probablement pas été faite sur l'original hébreu.

4° Des accents composés ou groupes d'accents.

Les accents composés ne sont autre chose que des accents simples groupés suivant diverses combinaisons. Bar Zou'bi qui nous présente le système nestorien, n'en traite pas à part, mais sous chacun des quatre principaux accents de la pause, il énumère de quelle manière et sous quel nom ils s'associent les accents secondaires. Les soi-disant accents composés appartiennent donc, au même titre que les accents simples, au développement du système de l'accentuation et on aurait tort de voir en eux une catégorie spéciale créée à une époque déterminée.

Nous avons eu occasion dans l'exposé qui précède de traiter de plusieurs de ces groupes. les autres s'expliquent facilement par eux-mêmes. Nous aurions pu nous dispenser de les reproduire dans notre classification; nous avons cependant trouvé quelque intérêt à le faire, parce qu'ils présentent des combinaisons intéressantes parmi les moins ordinaires.

LIVRE DEUXIÈME.

Les différentes parties du discours et les formes des mots.

Chapitre I.

Les interjections.

172. Les interjections ܡܨܥܬܐ ܕܩܠܐ[1], ces exclamations instinctives de l'individu rentrent dans le domaine du langage, car elles ne sont pas les mêmes chez tous les hommes, mais elles varient suivant le degré de culture des peuples.

Elles sont formées en majeure partie de sons gutturaux, accompagnés quelquefois d'une nasale; rarement les muettes entrent dans leur composition.

L'admiration est exprimée par ܐܝ ܐܝ ܐܘܝ ܐܘ; cette dernière, ponctuée ܐܘ ܐܘ ou ܐܘ traduit l'interjection grecque d'admiration et du vocatif ὦ ὦ. Les grammairiens maronites ajoutent ܐܝ *oui,* mais ce mot appartient aux particules démonstratives, § 173.

La tristesse et la douleur sont rendues par ܐܘܝ ܘܝ ܘ[2] ܘ ܘ ܘ ܘ.

1. Ce mot a été créé par les grammairiens maronites pour traduire le latin *interjectio;* les anciens grammairiens ne distinguaient pas les interjections des autres particules, qu'ils comprenaient sous le nom générique de ܐܬܪܝܐ *copule.*

2. Des fautes de typographie ont fait imprimer quelquefois ܘ que M. Merx, p. 156, n° 1 prend pour la bonne leçon, mais il n'a pas pris garde qu'en araméen une voyelle à la fin d'un mot doit toujours être écrite par une *mater lectionis;* le targoum *Prov.* 31, 2 se sert du même mot ". Barhébræus semblait avoir prévu cette confusion, en disant *avec z'qâphâ du youdh* (II, p. 70 *comm.* I, p. 179, l. 5).

La moquerie, par ܗܘܢܐ.

Le blâme et le dégoût, par ܗܘ ܕܡܬܐ ܠܗ ܕܥܒܕ.

L'exclamation ܝܐ, arab. يَا, se rencontre même dans les anciens textes, Barhébræus, I, p. 179, l. 1, *Mand. Gramm.*, p. 80.

Chapitre II.

Les particules démonstratives.

173. Au premier degré de la formation du langage se placent les particules démonstratives qui, demeurées en dehors du principe de la trilittérité se meuvent dans le cercle étroit de quelques éléments, mais, dans ces limites, expriment par des combinaisons variées les nuances les plus délicates. Elles indiquent l'objet par lui-même, ou suivant le temps et le lieu où il se trouve, d'une manière absolue ou interrogative, dubitative, négative ou affirmative. Ces diverses idées sont exprimées, soit par des thèmes différents, soit par les modifications d'un même thème.

Voici les thèmes démonstratifs qui se distinguent en syriaque :

1° Le thème ܗ apparaît dans la particule indicative ܗܵܐ *voici* et dans le pronom personnel ܗܘ *il lui*, ܗܝ *elle*, ܗܢܘܢ *eux*, ܗܢܝܢ *elles*, qui combiné avec ܗܵ, forme le pronom démonstratif ܗܘ *celui-là*, ܗܝ *celle-là*, ܗܢܘܢ *ceux-là*, ܗܢܝܢ *celles-là*; ܗ entre encore dans divers composés ܗܢܐ *celui-ci*, ܗܵܐ *celle-ci*, ܗܵܢܝܢ *ceux-ci*, ܗܵܗܝ *de même*, ܗܵܗܝ *ainsi*, ܗܵܗ *donc*, ܗܵܗ *au delà*, ܗܵܢܵܗ *là*, ܗܵܗ *ici*, ܗܵܗ *maintenant*.

Ce hé démonstratif se maintient en syriaque, comme on le voit par ces exemples; il tombe cependant dans les pronoms ܗܘ ܗܝ ܗܢܘ ܗܢܝ employés comme verbe substantif, § 109, 1° [1].

2° ܐܵ, l'interrogatif *où?*, ne se trouve plus isolé en syriaque, comme dans les autres langues sémitiques (אַיֵּה אַי, targ. הַי אַי, أَيّ ايّ ኀይ), mais il entre dans la composition des particules et pronoms interrogatifs : ܐܵܝܟܵܐ *où?* ܐܵܝܟܵܐ *d'où?* ܐܵܝܟܵܢ *comment?* ܐܵܝ ܐܵܝܢ ܐܵܝܢ *quel, quelle, quels?* ܐܵܝܟܵܢ *quand?* ܥܕ, enclitique marquant le doute, l'interrogation, comme *ne* en latin, ሁ en éthiopien.

1. Dans d'autres dialectes araméens, l'affaiblissement de ce hé est plus fréquent, comp. אֲדֵין *Dan.* pour הָדֵין, הָדֵין אֹרַח אֹרַח *celle-là* אֵדֵן et הֵדֵן *celui-ci*, en palestinien.

Ce thème est composé de deux éléments, l'un interrogatif *a* ou *ha*, hébr. הַל הַ, ar. هَلْ[1] *est-ce que?* L'autre relatif, *y*, indique le milieu dans lequel se trouvent les objets, ሠዩ *ici*[2].

Affaibli en simple voyelle, l'interrogatif apparaît en tête des particules d'interrogation, de doute, de souhait, de négation ou de comparaison : إِ *si* (hébr. הֵן *est-ce que?* אִם *si*, אֵין *non*, targ. אן אין, talm. et éthiop. ኣ *non*)[3], ܐܘ *ou, même,* ܐܦ *même, bien plus,* ܐܝܢ *oui.*

3° ʾ primitivement aspiré, § 23 *b*, entre dans la composition des pronoms démonstratifs; mais en araméen, le pronom ʾ דִּי (ዝ ዝ) n'est plus démonstratif; il est devenu relatif[4]. Cet élément est éliminé en syriaque dans les pronoms ܗܢܐ ܗ *celui-ci,* ܐܝܢܘ *quel?* ܡܢܘ ܡܕܡ *quoi?* tandis que dans d'autres dialectes il se maintient אידין הדין; mais il demeure au féminin ܗܕܐ *celle-ci,* ܐܝܟܐ *quelle?* = הידא הדא (comp. hébr. זוֹ, talm. איזו). Le radical ܐܝ qui se combinait avec ܗ et ܐ pour la composition de ces pronoms, n'existe plus que comme adverbe *or, donc*; ܗܝܟܢܐ *alors,* ܡܝܟܢܐ *donc* en sont aussi formés.

4° *Kaph* et *taw* sont deux éléments opposés aux autres ou entre eux dans le développement des particules et des pronoms démonstratifs.

1. C'est pour suppléer au manque de cet interrogatif, que le syriaque a emprunté au grec le mot ܐܰܪܳܐ ἄρα.

2. Comp. إِيَّا qui sert de support aux pronoms suffixes en arabe, comme en éthiopien *ya* unit les suffixes aux noms (v. Dillmann, §§ 150 et 153); en syriaque ܐܝ, targ. אִי, hébr. אוֹת avec les suffixes; ce dernier même est employé comme démonstratif *ce cette* dans la Mišna, en samaritain יתה et en syro-palestinien ܐܝ, v. Nœldeke, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 471. Suivant ce savant (même journal XXXI, p. 771), le démonstratif أَنَّ viendrait de l'interrogatif أَنَّى.

3. Ainsi en arabe le démonstratif أَنْ peut être interrogatif et négatif; et le conditionnel إِنْ peut être également négatif.

4. Ceci tient à ce que ce pronom est toujours à l'état construit, voy. § 316; et l'état absolu, ne se distinguant plus de l'état construit, a fini par disparaître. En éthiopien les deux états sont distincts et se sont maintenus: ዝ à l'état absolu, demeure démonstratif, ዘ à l'état construit, devient relatif. En hébreu les deux états ne sont pas séparés, aussi n'est-ce que très-rarement que זֶה vaut comme relatif. L'arabe a conservé à ذَا son sens de démonstratif; pour le relatif, il emploie une forme déterminée de ce pronom, où la relation est marquée par le génitif الَّذِى.

Par opposition à ה et à י, kaph indique l'éloignement, comp. הָנָא *ici* זָא דֵין : ዝንቱ : *celui-ci* avec هُنَاكَ *là* ذَاكَ ذٰلِكَ דֵּךְ : ዝኵ : ዝኵቱ : *celui-là*. Taw est opposé à ה de la troisième personne dans les pronoms de la deuxième أَنْتُمْ أَنْتُنَّ . أَنْتَ أَنْتِ, tandis que kaph se rencontre dans le pronom de la première personne אֲנַחְנוּ אָנֹכִי (où ח vient par permutation de כ) et dans les suffixes ـهُ ـهَا . ـهُمْ ـهُنَّ. Dans les désinences des 1re et 2e personnes, au prétérit des verbes, apparaît taw, excepté en éthiopien et en samaritain moderne[1], où se trouve kaph.

En araméen comme en hébreu, kaph sert à composer l'adverbe de lieu de proximité כָּהָא هٰذَا qui se trouve en éthiopien dans አከ *non pas*[2], tandis que dans አይቲ = أَيْنَ *où?* taw permute avec lui.

L'adverbe de lieu, kaph est devenu le signe de la comparaison ou de l'équivalent, *à la place de, au lieu de,* lorsque deux propositions ou deux mots sont mis en parallèle : كَمَا كَ כִּי כְּ أَيْضاً أَيْضاً أَيْضاً أَيْضاً أَيْضاً *comme,* أَيْضاً *ainsi,* أَيْضاً أَيْضاً *à savoir.*

Nous avons vu qu'en arabe et en éthiopien principalement, le kaph ajouté à un pronom indiquait l'éloignement, quelquefois cependant il n'est qu'intensif, comme هُنُو et هُنُوكَ *lui-même,* هُنَاكَ se prend aussi dans le sens de *ici.* En éthiopien on se sert dans ce cas d'un taw qui forme l'appendice des pronoms ውእቱ *lui-là,* ዝንቱ *celui-ci;* il est probable qu'il faut expliquer de même le ת que l'on rencontre, à la fin du mot הֵמָּת en phénicien, dans אֲדָמִם הֵמָּת *ces hommes-là* (Inscr. d'Ešmounazar, dern. l., et de Marseille, l. 17). En hébreu ce taw final s'est altéré, la terminaison *at* est devenue *â* et on dit הֵנָּה הֵמָּה[3]. Mais, on le comprend, cet appendice ne peut se trouver dans les noms qu'à l'état absolu et non point dans ceux qui sont à l'état construit, comme une préposition ou une conjonction. Il faudrait donc se garder d'expliquer ainsi la terminaison des particules de comparaison dont nous venons de parler أَيْضاً أَيْضاً أَيْضاً (avec *a* primitivement long כְּמוֹת). Cette terminaison est

1. Nœldeke, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 30.

2. Ce mot est formé de la négation et de l'adverbe de lieu, comme le talm. לֵיתָא de לֵית הָא, comp. אִיתָא de אִית הָא.

3. Le même émoussement s'est produit pour la terminaison du féminin *(â* de *at)* que le phénicien a maintenue intacte.

celle du féminin pluriel, qui dans les constructions des prépositions avec les noms permute avec celle du masculin pluriel, comme ܒܝܢܬܝܢ et ܒܝܢܝܢ, hébr. בֵּינוֹת et בֵּינֵי avec les suffixes; ainsi le phénicien a des formes féminines עלת *sur,* פנת *en face,* correspondant à celles masculines de l'hébreu פְּנֵי עֲלֵי avec les suffixes. Quant aux mots ܐܝܟܢܐ ܐܝܟܢܐ, ils sont formés de la particule ܐ et de ܐܝܟ.

Le taw démonstratif se trouve encore dans les terminaisons du féminin (comp. aussi ܬܠܟ ܬܐܟ fém. de ذلك ذاك), dans les préformantes du futur, et dans le préfixe ܐܬ qui sert à former les réfléchis.

Taw démonstratif était chuintant, § 23*c*, dans ܬܡܢ ou ܬܡܝ *là,* ثَمَّ) ثُمَّ) ܐܝܬ *il est,* hébr. יֵשׁ, avec la négation ܠܝܬ ܠܝܬ.

5° *Le lâmadh* indique la direction vers un endroit, אֶל: ܠܘܬ *huc,* ܠܡܢܐ *quò,* ܠܗܢܐ *illuc,* ܠܥܠ *au delà,* ܠܬܚܬ *au dessus,* ܠܬܚܬ *en bas,* etc. C'est pourquoi il est le signe de l'accusatif après un verbe et du datif après un nom. Mais il entre aussi dans la composition des pronoms ܗܠܝܢ *ceux-ci,* ܐܠܝܢ *quels?* et des adverbes, ܗܠ dans ܗܠܐ, hébr. הֲלֹם הֲלֹאָה. Il sert à former un déterminatif (ال), un interrogatif هَل הֲל, un négatif لَا אַל לֹא לָא.

6° *Le noun* est un son nasal qui s'allie à tout démonstratif pour le soutenir et le fortifier, ainsi s'explique l'accumulation de cette lettre dans les pronoms araméens, comp. ܢܚܢܢ *nous,* ܢܢܗܘ *eux.* Il est fréquent dans les pronoms ou les particules que forme un élément léger, comme ܢ ܐ ܐ ܢ ܗܢ ܗܢ ܐܢ ܐ de ܐ ܗ ܐ, ܗܝܢ de ܗܝ, comp. ܐܢܢ ܗܢ et les pronoms personnels ܐܢܢ ܐܢ etc. En hébreu le mim permute avec noun dans ce sens. En syriaque noun est devenu préformante du futur par permutation de youdh.

Quel que soit le sens primitif de noun, cette lettre a acquis la valeur d'un thème pronominal dans les langues sémitiques et sert notamment à former la première personne du pluriel dans les verbes et le réfléchi de la forme radicale, en hébreu et en arabe إِنْفَعَلَ נִפְעַל. On la trouve aussi comme préfixe dans quelques noms, § 249.

7° *Youdh,* préfixe de la troisième personne à l'imparfait des verbes en sémitique, ne s'est pas maintenu en syriaque, § 181,

mais on le rencontre encore dans quelques noms quadrilittères, § 244.

8° *Riš* est-il un thème démonstratif? On rencontre cette lettre dans les adverbes de lieu sans mouvement : ܐܰܝܟܳܐ *où*, ܗܳܟܳܐ *ici*, ܗܳܢܳܟܳܐ *là;* mais elle fait défaut dans les autres dialectes araméens, comp. התמן הכא כא palest. Il n'y a donc pas lieu de lui donner une valeur propre et il est très-admissible qu'elle vient par permutation d'un noun, comp. talm. כאן *ici*, ar. هُنَاكَ[1].

9° *Mim* est thème pronominal dans ܡܕܳܡ *quelque chose,* qui est démonstratif, interrogatif ou admiratif; comme l'idée vague de *quelque chose* est bien près de celle de *rien,* il est aussi négatif, en arabe par exemple; en syriaque, il ne se trouve avec ce sens que dans ܠܳܡܳܐ et ܠܳܡ *ut non* (targ. דלמא, talm. שמא). ܡܳܢ *qui?* ܡܶܢ *une partie, de,* sont aussi composés avec ce thème, qui sert encore, comme préfixe, à former des noms, § 246.

Chapitre III.

Des pronoms.

174. Les *pronoms* ܟܠܡܝܢܝܐ, sont *démonstratifs* ܐܶܢܘܢ ou *personnels* ܟܠܡܝܢܝܐ; ceux-ci se distinguent en *pronoms isolés* ܟܠܡܝܢܝܐ et en pronoms suffixes ܐܶܢܘܢ.

Les pronoms personnels diffèrent peu, en syriaque, de ceux des autres langues sémitiques.

A la forme *ana* de la première personne singulière, qui se trouve en araméen, en arabe et en éthiopien, correspond ܐܢܳܐ,

1. M. Merx, *Gr. syr.*, p. 179 voit dans ܗܳܟܳܐ une contraction du pronom ܗܳ avec ܟܳܐ; il a sans doute raison, car les adverbes de lieu et les pronoms démonstratifs permutent facilement, comp. palest. אהן *celui-ci* (de האהן) et ar. هاهُنَا *ici.* Mais on ne doit pas comparer הלכא des targoums, où le lamed marque le mouvement, *hùc.* On trouve encore un riš dans הרי talm., ארי targ., ארו Dan., pour הא *voici;* dans ces mots il vient également d'un noun, comp. l'hébreu הִנֵּה הֵן; la forme אֶלוּ dans Daniel vient par permutation de אֶרוּ qui se trouve dans le même chapitre et est plus usuel. Ewald a expliqué par une permutation du lamed pronominal le riš de אֲשֶׁר en hébreu, sans doute avec plus de raison que ceux qui voient dans ce mot une *nota relationis* et le comparent avec l'arabe أَنَّ; des tournures comme Gen. 14, 1 et 1 Sam. 30, 27. 31, montrent qu'on a affaire à un vrai pronom.

dont l'aleph est quiescent quand il traduit le verbe substantif *je suis :* ܐܢܢܢ ܚܢܢܢ *je suis nu,* ܐܢܢ ܐܢܢ *je le suis.* La forme hébraïque *ani* apparaît dans les suffixes ܢ ܢ. Le pluriel de cette personne est caractérisé par le ḥeth; la forme ancienne ܐܢܚܢ (sam. אנחנן, targ. נחנא אנחנא, hébr. אֲנַחְנוּ, نَحْنُ [1], ግሕን) est devenue rare; la forme ordinaire est ܚܢ, dont le ḥeth devient quiescent (talm. et sam. אנן) dans le sens du verbe substantif *nous sommes,* ܚܢܢ ܚܢܢ *nous sommes nus,* ainsi que dans les désinences des verbes, au prétérit et dans les suffixes, ܚܢ ou ܚܢ *nous avons tué,* ܚܢ *il nous a tués.*

Dans le pronom de la deuxième personne, le noun qui suit aleph est toujours quiescent, ainsi que le youdh final qui distinguait autrefois le féminin singulier du masculin : ܐܢܬ ܐܢܬ *toi,* ܐܢܬ ܐܢܬ *vous.* Au taw, caractéristique du pronom isolé, correspond kaph dans les suffixes, § 173, 5° et 6°.

Le hé du pronom de la troisième personne, ܗܘ ܗܝ ܗܢ, n'est pas prononcé lorsque celui-ci fait office de verbe substantif, v. § 308; au singulier il est marqué de la *linea occultans* ܗ ܗ et sa voyelle est prononcée avec la dernière lettre du mot qui précède ou confondue avec elle, si c'est une voyelle, v. § 109; au pluriel le hé se change en aleph ܐܢ ܐܢ; cette forme remplace également le suffixe du pluriel, inusité avec les verbes en syriaque, § 220. La forme ܗ ܗ que l'on s'attendrait à trouver comme pluriel de ܗ ܗ (comp. הֵן הֵם هُنَّ هُمْ) n'existe plus que comme suffixe des noms ܡܠܟܗ ܡܠܟܗ *leur roi (à eux, à elles),* le pronom isolé s'est fortifié par redoublement; ܗܢ ܗܢ, jud. aram. הֵנִין הֵנוֹן, est en effet contracté de ܗܢܢ ܗܢܢ [2].

175. *Les pronoms démonstratifs* sont ܗ ܗ *celui-ci,* ܗ ܗ *celle-ci,* se rapportant à un objet proche, ܗ *celui-là,* ܗ *celle-là,* se rap-

1. La voyelle à la fin du pronom, en hébreu et en arabe, est un signe du pluriel, comp. هُمْ أَنْتُمْ.

2. Il serait séduisant de voir dans ces formes une particule démonstrative הִנֵּה הֵן avec les suffixes, comp. הִנֵּנוּ הִנָּם, mais cette particule n'existe pas en araméen. Du reste הֵמוֹן dans Daniel est formé de la même manière et là le mim vient du pronom hébreu = הֵם הוֹן, par mélange de l'araméen et de l'hébreu. *Contrà* Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 86, note 3.

portant à un objet éloigné; ils s'emploient également comme adjectifs démonstratifs ܗܳܕܶܝܢܳܐ ܗܳܕܶܝܢ *ce temps-ci*, ܗܳܠܶܝܢܳܐ ܗܳܠܶܝܢ *cet homme-là*.

Le premier est formé de la particule indicative ܗܳ, § 173, 1° et d'un ancien pronom *dân, d'nâ*, fém. *dâ*, (jud. aram. הָדֵין הֵדֵין fém. הָדָא דָא) qui n'existe pas sous cette forme en syriaque, mais qui se trouve dans les autres langues (ܕܳܐ ܕܶܢ), comp. §§ 87, 109, 110*g*, 173, 3°. Tandis que la dentale ܕ, primitivement aspirée, est la caractéristique de ce pronom au singulier, le pluriel a le lâmadh ܗܶܠܶܝܢ (أُولَى אִלֵּה talm. אִלּוּ); la même particule ܗ est visible dans ce pluriel qui rappelle l'arabe هَٰؤُلَاءِ. On trouve aussi, mais rarement, une forme ܗܶܠܶܝ ou, peut-être plus archaïque, ܗܶܠܶܝܟ, ar. أُلَايِكَ.

Dans le deuxième pronom, ܗܶܠ ܗܶܠ, la particule ܗ se contracte avec le pronom personnel ܗ ܗ; de même le pluriel ܗܶܠܶܝ ܗܶܠ est contracté de ܗ ܗܶܠ ܗ ܗܶܠ.

176. Le pronom interrogatif ܡܢܳܢ f. ܡܳܢܝܳ *qui? quel?* est formé de la particule interrogative ܡ, § 173, 2°, et du même pronom *d'nâ, dâ,* dont nous venons de parler sous le paragraphe précédent.

Le pluriel a le lâmadh pronominal, ܡܶܠܶܝ par contraction de *ai* et *èllèn,* comme ܗܶܠܶܝ est contracté de *hâ* et *èllèn.*

Il est employé aussi comme adjectif interrogatif, ܡܢܳܢ ܓܶܒܪܳܐ *quel homme?*

ܡܳܢ *qui?* est l'interrogatif indéfini; il n'est pas pris adjectivement et ne se dit que des individus. Pour les choses, le pronom est ܡܳ ou, contracté avec le pronom inusité *dân, d'nâ,* § 173, 3°, ܡܳ ܕܢܳ *quoi? qu'est-ce que?;* on disait aussi ܡܳܢ pour ܡܳ, par coloration de *â* en *ou,* § 85.

177. Le *relatif* ܕ exprime les rapports qui existent entre les mots; il suit un nom ou un pronom et compose des pronoms relatifs, non seulement avec les pronoms démonstratifs, mais aussi avec les interrogatifs : ܗܢܳܕ *celui qui*, ܗܳܕ *celui-là qui*, ܡܢܳܕ *celui qui*, ܡܳܕ *quicomque qui*, ܡܳ, ܡܢܳܕ *ce qui*.

178. Au moyen du relatif et du lâmadh du datif suivi du pronom suffixe, se forment le pronom et l'adjectif possessifs, *le mien, le tien, le sien, mon, ton, son :*

ܡܢܝ	pour la	1e	pers.	com.,		ܡܢܝܢ	1e	pers.	plur.		
ܡܢܘ	»	»	2e	»	masc. sing.,	ܡܢܝܬܘܢ	2e	»	masc. plur.		
ܡܢܝܬ	»	»	2e	»	fém. »	ܡܢܝܬܝܢ	2e	»	fém.	»	
ܡܢܗ	»	»	3e	»	masc. »	ܡܢܘܗܝ	3e	»	masc.	»	
ܡܢܗ	»	»	3e	»	fém. »	ܡܢܗܝܢ	3e	»	fém.	»	

On remarquera que dans ce nom le youdh de l'ancien relatif דִּי s'est maintenu, c'est le seul cas où on le retrouve en syriaque [1].

Nous renvoyons au chapitre III de la syntaxe, au sujet de l'emploi de ce pronom et des pronoms réfléchis. Il sera également traité dans cette partie-là de l'usage des autres pronoms, v. chap. I à V.

Chapitre IV.

Des temps et des personnes dans les verbes.

179. Le syriaque a les trois temps principaux, communs aux langues sémitiques : le parfait, l'imparfait et l'impératif; il forme, en outre, un présent au moyen du participe actif et des pronoms personnels qui se contractent souvent en un seul mot, § 183.

Les personnes se distinguent au parfait par des suffixes et à l'imparfait par des préfixes; l'impératif n'a que la seconde personne.

180. *Au parfait,* le radical nu ܩܛܠ sert pour la troisième personne du singulier masculin; celle du féminin a la terminaison *at* qui ne s'est pas émoussée en *â* comme dans les noms. Les autres personnes du singulier sont formées au moyen du taw démonstratif dont nous avons parlé, § 173, 4°, suivi de différentes voyelles, selon qu'il s'agit de la seconde personne du masculin, de la seconde personne du féminin ou de la première com.[2]; mais en syriaque, ces voyelles finales sont tom-

1. Dans les dialectes judéo-araméens on se sert également de דִּילָךְ דִּילִי etc., répondant au néo-hébraïque שֶׁלְּךָ שֶׁלִּי; on emploie encore une autre forme דִּידָךְ דִּידִי, composée du relatif et de יַד *côté, part.*

2. L'arabe et l'éthiopien ont conservé intacte la gamme des voyelles *a* pour la deuxième masc., *i* pour la deuxième fém. et *ou* pour la première com. En hébreu *ou* a passé en *i*, suivant une permutation fréquente, et la voyelle *i* de la deuxième personne fém. s'est décomposée en simple š'wâ, à quelques exceptions près.

bées, § 97, sans compensation pour la deuxième personne, où l'écriture seule distingue le féminin du masculin par un youdh quiescent; mais pour la première personne, la voyelle finale *i* a rétrogradé dans le corps du mot ܟܬܒܝ [1].

Au pluriel de la troisième personne, les voyelles finales ont également disparu, le masculin et le féminin se confondent entre eux et avec le singulier masculin de la même personne, mais l'écriture conserve, comme signes diacritiques, waw pour le masculin et youdh pour le féminin qui, de plus, a ribboui ܟܬܒܘ ܟܬܒܝ. Cette écriture était devenue la règle chez les Jacobites, depuis Jacques d'Edesse qui l'avait recommandée; avant lui elle était moins constante. Quant aux Nestoriens, ils omettaient souvent ces lettres, surtout le youdh du féminin, § 61, comp. Elias de Tirhan, chap. XXV.

La terminaison forte et archaïque du masculin ܐܢ est peu usitée au parfait et à l'impératif[2], mais elle reparaît souvent avec les suffixes, § 220; celle du féminin ܝܬ est moins rare; elle explique le youdh de la forme abrégée ܟܬܒ et elle vient, comme les autres terminaisons féminines de cette espèce, d'une ancienne forme *ân*, conservée par l'imparfait et l'état absolu des noms, v. § 87.

L'analogie des formes usuelles ܟܬܒܬ ܟܬܒܘ ܟܬܒ ex-plique celles peu usitées ܟܬܒܝ ܟܬܒ ܟܬܒ ܟܬܒ, qui échappent aux lois du syllabisme, suivant lesquelles une voyelle aiguë ne se maintient pas dans une syllabe ouverte, §§ 94 et 95. Ces dernières sont donc des formes savantes qui devaient être inconnues au vulgaire, mais elles ont conservé une ancienne terminaison que l'on trouve encore, plus ou moins répandue, dans divers dialectes araméens, en saho et en hébreu même dans deux passages du Deutéronome 8, 3. 16. (Voyez Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 223; Ewald, *Lehrb.*, § 190 *b*.)

La deuxième personne du pluriel est caractérisée, comme

1. En arabe vulgaire, où les voyelles finales sont également tombées, ce recul n'a pas eu lieu et *katabt* s'emploie pour la deuxième pers. masc. et la première.

2. Elle est donnée par Barhébræus, comme régulière, I, 74. 12, 121. 21. 23; comp. J. D. Michaelis, *Abhandl. der syr. Sprache*, en tête de sa *Chrestomathie*, p. 19.

le pronom, par le taw démonstratif, § 173, 4°, et les terminaisons fortes du pluriel : ܐܢܘܢ ܐܢܝܢ ܐܢܗܝܢ.

La première personne a la terminaison ܢ, abrégée ܝ, qui est également celle du pronom ܐܢܐ.

181. *A l'imparfait,* le taw, qui au parfait entre dans les désinences de la troisième personne du fém. sing. et des deuxièmes personnes fém. et masc., devient préfixe; la préformante de la première personne est aleph au singulier et noun au pluriel.

Quant à la troisième du masculin, le syriaque partage avec le mandéen cette particularité, que le préfixe est noun au lieu de youdh. Ce noun apparaît également à la troisième personne du féminin du pluriel qui dans les autres dialectes araméens a youdh.

Nous avons dit, § 106, I*a*, que youdh s'articulait difficilement avec *è* ou *e ouvert* (š'wâ), telle est sans doute la raison qui a produit le renforcement de youdh en noun dans ܢܟܬܘܒ et les dérivés ܢܟܬܘܒ ܢܟܬܘܒ ; ܢܟܬܘܒ a suivi l'analogie.

Ewald, *Lehrb.*, p. 504, note 4, prenait comme élément de formation de la troisième personne le lâmed qui apparaît dans les pronoms (v. ci-dessus § 173, 5°); la forme primitive aurait été לִכְתֹּב, et par altération נִכְתֹּב ou יִכְתֹּב. Ces deux dernières formes se confondent assez fréquemment dans l'araméen talmudique et en mandéen (v. *Mand. Gramm.*, p. 216, aj. *bâbâ qâmâ* 5*b* et 40*a*), au point que l'on trouve même לימא au lieu de נימא pour la première personne du pluriel, לימא ליה אנן *nous lui dirons* (*bâbâ b.* 41 *a*). Dans l'araméen biblique yod est la préformante de l'imparfait, mais on trouve le lâmed avec le verbe הוה. Nous croyons que la forme לִכְתֹּב ou לִיכְתֹּב avait en principe le sens d'un subjonctif, d'un conditionnel ou d'un volontatif (*contrà* Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 217); quand ce sens n'est pas sensible, le verbe est en dépendance d'une conjonction conditionnelle *si;* ainsi dans ܐܢ ܥܒܕ en syriaque, l'imparfait n'est possible qu'à cause de ܐܢ. Les formes לִכְתֹּב et נִכְתֹּב (ou יִכְתֹּב) étaient donc d'abord distinctes en araméen et ne furent confondues que lorsque l'imparfait ne fut plus guère usité, que comme subjonctif, conditionnel ou volontatif, le participe présent exprimant le plus souvent le futur exact.

En tous cas יִכְתֹּב est trop général en sémitique et לִכְתֹּב ou

נכתב trop isolé, même en araméen, pour que יכתב ne soit pas la forme première.

M. Merx, *Gramm. syr.*, p. 200, niant la permutation de noun et de youdh (v. ci-dessus § 35 *b*) admet deux éléments formatifs, noun d'une part, youdh d'autre part. Mais est-il possible que la langue mère (car c'est jusque-là qu'il faut remonter quand il s'agit d'éléments de formation) ait employé tantôt un youdh, tantôt un noun pour une même forme? Et, si c'est possible, pourquoi un seul rameau, l'araméen, aurait-il conservé יכתב (à l'occident: palestinien, samaritain, anti-libanien, palmyrénien, nabatéen) et נכתב (à l'orient: syriaque, mandéen, babylonien), tandis que les autres rameaux n'auraient rien su de cette dernière forme?

Les terminaisons du féminin et du pluriel ne sont pas étrangères à ce temps. Le youdh quiescent de la troisième personne du féminin sing. ܬܟܬܘܒ vient sans doute d'une ancienne voyelle *i, ou* qui formait la désinence de l'imparfait[1], comp. تَكْتُلُ يَكْتُلُ; elle est tombée en araméen, comme voyelle finale, mais elle reparaît avec les suffixes de la troisième personne, § 220 *b;* en dehors des suffixes, le youdh est demeuré comme signe diacritique du féminin. Nous avons vu, § 61, que les Nestoriens ne l'écrivaient plus.

La terminaison *in* distingue la deuxième personne du féminin, ܬܟܬܘܒܝܢ (تَكْتُبِينَ תִּכְתְּבִין). Après le noun on trouve quelquefois un youdh additionnel, ܬܟܬܘܒܝܢ *ne pense pas* (Rœdiger, *Chrestom. syr.*, p. 46, l. 10); ce youdh reparaît encore avec les suffixes dans les verbes de radicaux faibles, § 220 *c;* il s'explique comme voyelle finale, تَكْتُبِينَ.

182. *L'impératif* se rattache à l'imparfait par le sens et le vocalisme, mais il n'a pas de préformante, puisqu'il n'a qu'une personne, dont le genre et le nombre sont indiqués par les terminaisons.

Le féminin du singulier a pour signe distinctif youdh quiescent, qui à l'imparfait termine la troisième personne du féminin singulier.

1. La terminaison entière était primitivement *in, oun,* v. *Lehrb.*, §§ 137 *b* et 191 *a;* elle apparaît encore à la deuxième pers. du fém.

La terminaison *in* de la deuxième personne de l'imparfait apparaît aussi à l'impératif des verbes 'é-waw ou double-'é, comme ܨܰܡܺܝܢ *jeûne (femme)*, ܟܰܡܺܝܢ *entre*, Barhébræus I, p. 145, l. 10, 22; p. 146, l. 1[1]; et aussi avec les suffixes, § 220*c*.

Le pluriel a les mêmes désinences qu'au parfait : ܥܒܰܕܘܢ ou ܥܒܰܕܘܿ, ܥܒܰܕܬܶܢ ou ܥܒܰܕܬܶܝܢ. Les verbes qui n'avaient pas waw après la seconde radicale à l'imparfait, ne se distinguaient pas, à première vue, au parfait et à l'impératif. Les grammairiens, auxquels une double forme paraissait inutile pour un même temps, cherchaient à établir une différence, ܥܒܰܕܘ et ܥܒܰܕܬ étant plutôt les formes propres du parfait, ܥܒܰܕܘ et ܥܒܰܕܬܶܝ appartenant en principe à l'impératif[2], mais ils étaient contredits par l'usage; ܐܶܬܰܥܒܰܕ et ܐܶܬܰܥܒܰܕܬ ne se disaient qu'au parfait, l'impératif n'avait que la forme ܐܶܬܰܥܒܰܕ et ܐܶܬܰܥܒܰܕܬ conformément au § 191, v. Barhébræus II, p. 55, *comm.* l. 1.

183. L'araméen a formé un nouveau temps pour le présent et le futur, au moyen du participe actif ou passif. Comme dans le verbe fini, le radical seul suffit pour la troisième personne, même quand le sujet n'est pas exprimé par un nom, § 339. Mais, pour la première et la seconde personnes, les pronoms personnels doivent être nécessairement exprimés; ils sont placés après le participe; comme enclitiques, ils perdent le ton et laissent tomber une consonne initiale qui, encore écrite, est marquée de la *linea occultans :* ܡܰܠܶܐ ܐܢܳܐ, § 174; le pronom de la seconde personne dont le noun est quiescent, ne subit pas d'autre perte.

Voici les formes de ce temps :

Singulier

	Actif		*Passif*	
I.	ܥܒܰܕ ܐܢܳܐ	ܥܒܰܕܳܐ ܐܢܳܐ	ܥܒܺܝܕ ܐܢܳܐ	ܥܒܺܝܕܳܐ ܐܢܳܐ
II.	ܥܒܰܕ ܐܢܬܺܝ	ܥܒܰܕܳܐ ܐܢܬܺܝ	ܥܒܺܝܕ ܐܢܬܺܝ	ܥܒܺܝܕܳܐ ܐܢܬܺܝ
III.	ܥܒܰܕ	ܥܒܰܕܳܐ	ܥܒܺܝܕ	ܥܒܺܝܕܳܐ

1. Comp. מבנין *achète (femme)* talm. ier. Berach. 5*a*.

2. Sur ܥܒܰܕܘ et ܥܒܰܕܬ, v. Barhébræus, I, 121, 21; 138, 1; 143, 22 et ult.; 145, 9 et 21; II, vers 497, 500, 501, 513, 523, 541. Elias de Tirhan, *Syr. Gramm.*, éd. Baethgen, chap. XV et XXIII veut aussi faire une distinction entre les deux formes avec les suffixes.

Pluriel

I.	ܥܒܕܢ ܡܠܟ	ܥܒܕܢ ܡܠܟ	ܥܒܕܢ ܡܠܟ	ܥܒܕܢ ܡܠܟ
II.	ܥܒܕܢ ܐܠܗܟ .	ܥܒܕܢ ܐܠܗܟ	ܥܒܕܢ ܐܠܗܟ .	ܥܒܕܢ ܐܠܗܟ
III.	ܥܒܕܢ	ܥܒܕ	ܥܒܕܢ	ܥܒܕ

La première personne du masc. et la seconde du masc. et du fém. admettaient une forme contracte :

Singulier

I. *masc.*	ܥܒܕܢ			
II.	ܥܒܕ	ܥܒܕ	ܥܒܕ	ܥܒܕ

Pluriel

I. *masc.*	ܥܒܕ		ܥܒܕ	
II.	ܥܒܕ .	ܥܒܕ	ܥܒܕ .	ܥܒܕ

Ces formes étaient également usitées avec les participes des classes dérivées : ܡܒܪܟ ܐܢܬ ou ܡܒܪܟ ܐܢܬ *tu bénis*, ܡܣܒܥ ܐܢܬ ou ܡܣܒܥ *tu es rassasié*.

La forme contracte de la première personne était considérée comme vicieuse par les grammairiens jacobites, depuis que Jacques d'Edesse l'avait prohibée dans sa lettre sur l'orthographe (éd. Martin, p. ٢; éd. Philipps, p. ١), comme susceptible d'engendrer de la confusion : ܡܟܬܒܢܐ prononcé *makhtèbhnâ*, signifiait *j'écris*, mais *makht'bhânâ, écrivain;* ܨܒܢ pouvait signifier *nous voulons, ṣâbhènan*, ou *notre volonté, ṣèbhyânan*. Cependant on la rencontre fréquemment chez les Nestoriens ou les Jacobites antérieurs à Jacques; ceux mêmes qui lui furent postérieurs ne l'abandonnèrent pas, Barhébræus, II, p. 26, *comm.*, constate qu'on s'en servait de son temps, ܐܝܟ ܕܢ ܐܝܬܝܢ.

Chapitre V.

Du verbe simple ou radical.

184. Dans les verbes comme dans les noms, l'altération des sons que nous avons constatée presque à chaque page dans notre première partie, a eu pour effet d'engendrer la confusion des formes internes et, par contre, l'extension des formes externes qui tendent en araméen à se substituer aux premières.

Ainsi a disparu des verbes le passif interne[1], dont les participes et quelques noms d'action ont seuls conservé des vestiges; l'araméen lui a substitué les réfléchis[2].

185. Le verbe actif a *a* au parfait, *ou* à l'imparfait, ܥܒܰܕ ܢܥܒܶܕ; cet *ou* demeure devant une gutturale et riš, ܢܶܫܬܰܚܰܪ ܢܶܫܬܰܚܶܪ, v. p. 79, note 1.

Quelques verbes seulement ont la seconde forme des actifs يَفْعِل فَعَل : ܢܶܥْܒِܕ ܥܒܰܕ *faire* (יַעֲבֹד), ܢܶܙْܒِܢ ܙܒܰܢ, targ. יזבון *acheter*, ܢܶܫْܒِܩ ܫܒܰܩ *tirer*, ܢܶܫْܛِܚ ܫܛܰܚ *étendre*, ܢܶܢْܥِܪ ܢܥܰܪ *secouer*, ܢܶܬْܠ *il donnera*.

On trouve, comme en arabe et en hébreu, quelques verbes neutres avec ces formes : ܢܶܦْܩِܥ ܦܩܰܥ *sortir*, ܢܶܡْܛِܐ ܡܛܰܐ *survenir, rencontrer*, ܢܶܢْܦِܠ ܢܦܰܠ *tomber* (יִפֹּל), ܢܶܝْܬِܒ ܝܬܰܒ *s'asseoir* (יֵשֵׁב), ܢܶܛْܥِܐ ܛܥܰܐ *errer*[3].

186. Sauf ces quelques cas, le verbe neutre a *è* au parfait et *a* à l'imparfait ܢܶܢْܛِܪ ܢܛܰܪ *être chargé, porter*, ܢܶܫْܠِܡ ܫܠܰܡ *être intact*, ܢܶܫْܡِܢ ܫܡܰܢ *être gras*, ܢܶܚْܟِܐ ܚܟܰܐ *rire*, ܢܶܥْܒِܐ ܥܒܰܐ *être affamé*, ܢܶܣْܗِܕ ܣܗܰܕ *témoigner*, ܢܶܪْܓِܙ ܪܓܰܙ *s'irriter*, etc. Quand la dernière radicale est une gutturale ou un riš, *è* se change au parfait en *a*, § 91 1°, ܢܶܩْܡِܐ ܩܡܰܐ *se lever*, ܢܶܦْܓِܥ ܦܓܰܥ *rencontrer*, ܢܶܬْܡِܗ ܬܡܰܗ *être stupéfait*, ܢܶܣْܓِܐ ܣܓܰܐ *être abondant*.

Dans quelques verbes cette permutation a lieu en dehors des gutturales : ܢܶܨْܚِܩ ܨܚܰܩ *paraître, pousser*, ܢܶܨْܒِܥ ܨܒܰܥ *percer, fendre*, ܢܶܨْܒِܩ ܨܒܰܩ *être étroit*, ܢܶܫْܩِܠ ܫܩܰܠ *prendre*, ܢܶܨْܚِܩ ܨܚܰܩ *écorcher*, ܢܶܫْܠِܛ ܫܠܰܛ *dominer;* aj. ceux qui avaient waw comme deuxième radicale, ܢܶܚْܘِܐ ܚܘܰܐ *être craintif*, ܢܶܪْܘِܩ ܪܘܰܩ *ruer*, ܢܶܩْܘِܦ ܩܘܰܦ *sauter*, etc.

La deuxième forme des neutres يَفْعُلُ فَعُلَ n'apparaît plus au parfait que dans le verbe ܢܶܩْܛُܘ ܩܛܘ *se contracter* (peut-être aussi ܢܶܐْܟُܘ ܐܟܘ *être noir, Mand. Gramm.*, p. 218). Généralement *ou* se change en *è* au parfait, comp. § 91 : ܢܶܩْܪُܒ ܩܪܘܒ *s'approcher*, ܢܶܫْܬُܩ ܫܬܘܩ *se taire*, ܢܶܣْܓُܕ ܣܓܘܕ *se prosterner*, ܢܶܢْܚُܬ ܢܚܘܬ *descendre*,

1. Le passif du prétérit פֻּעַל ne se trouve que dans l'araméen biblique, Luzzatto, *Elem. gramm.*, p. 22, § 44; il est digne de remarque car on ne peut y voir une influence de l'hébreu, comme pour פֻּעַל ou הֻפְעַל; la forme שְׁמַת *elle fut jetée*, Dan. 6, 18 est tout à fait isolée.

2. Il en est de même en arabe vulgaire où le passif interne a disparu.

3. Barhébræus, I, p. 145, l. 18, dérive cet imparfait d'une racine double-'é, qu'il admet comme seule correcte, v. I, p. 100, l. 1 et suiv.; mais les racines ܥܶܝ et ܥܶܐ permutent quelquefois entre elles, comme d'autres racines faibles, v. § 217.

ܬܫܚܐ ܬܫܚ *être épuisé, languir*. D'autres fois, ces verbes rentrent dans la catégorie plus usuelle de ܢܦܥܠ ܦܥܠ, comme ܢܡܛ ܡܛ *dormir*, targ. ידמוך דמוך, ܢܪܗܛ ܪܗܛ *courir*, targ. ירהוט רהיט.

187. Un certain nombre de verbes ont un sens actif et un sens neutre et présentent une double forme : ܢܫܪܐ ܫܪܐ *se coucher* (se dit d'un astre), ܢܫܪܐ ܫܪܐ *donner au gage*, ܢܫܒܪ ܫܒܪ *se briser*, ܢܫܪܐ ܫܪܐ *passer au fil de l'épée*, ܢܦܠ ܦܠ, ܢܦܠ ܦܠ *être à moitié*, ܢܦܠ ܦܠ *partager en deux*, ܢܛܒܥ ܛܒܥ *plonger*, ܢܚܬܡ ܚܬܡ *imprimer, sceller*, ܢܦܪ ܦܪ *fleurir*, ܢܦܪܥ ܦܪܥ *payer* (prem. sens, *ouvrir, délier*), ܢܬܩܦ ܬܩܦ *être fort*, ܢܬܩܦ ܬܩܦ *vaincre*.

Quelques différences de prononciation étaient seulement dialectiques : les Occidentaux disaient ܟܪܥ *se mettre à genoux*, ܟܪܥ *tomber sur ses genoux*, les Orientaux prononçaient ܟܪܥ dans les deux cas. Les premiers donnaient *è*, les seconds *a* au prétérit des verbes ܫܪܐ *murmurer*, ܛܚܢ *moudre*, ܫܚܦ *rougir*, ܟܪܥ *être accroupi*. Suivant les auteurs, on trouve ܫܒܪ ou ܫܒܪ de ܫܒܪ *briser*, ܫܬܪ ou ܫܬܪ de ܫܬܪ *envier*, ܫܚܛ ou ܫܚܛ de ܫܚܛ *ruer*, ܛܪܨ ou ܛܪܨ de ܛܪܨ *garder*. On disait aussi ܦܠܚ dans le sens d'*adorer* et ܦܠܚ dans celui de *cultiver*, ܨܥܪ *diminuer* (neutre), ܨܥܪ *diminuer* (neutre ou actif).

188. Le p"al, comme tout actif, forme des dénominatifs: ܥܒܪ *agir en mari* ܥܒܪ, ܩܠܦ *prendre l'écorce* ܩܠܦ (comp. nos verbes *peler, plumer* etc.), ܚܕܬ *renouveler, faire les crevasses* ܚܕܬ[1], ܣܦܪ *étudier les livres* ܣܦܪ, ܥܠܩ *suer* de ܥܠܩ, hébr. זָעָה.

Quelques verbes ayant le sens actif et le sens neutre, n'avaient qu'une seule forme : ܡܠܐ *emplir* et *être plein*, ܗܦܟ *tourner*, actif et neutre, ܢܦܚ *souffler* neutre et *gonfler* actif, ܦܪܫ *s'éloigner, se séparer* et *sauver quelqu'un*.

189. La distinction des actifs et des neutres se maintenait au parfait avec les personnes qui avaient la voyelle sur la deuxième radicale, comme ܥܒܪܬ ܥܒܪ, ܥܒܪܬ ܥܒܪ, ܥܒܪܬ ܥܒܪ, ܥܒܪ ܥܒܪ, mais elle disparaissait à la troisième du féminin singulier et à la première du singulier ܥܒܪ ܥܒܪ ܥܒܪ ܥܒܪ ܥܒܪ où *è* de la première consonne était affaibli de *a* par distinction des mêmes personnes du pa'el.

1. Le sens ordinaire est neutre, *se crevasser;* de cette manière s'expliquent quelques-uns des verbes avant deux sens tout à fait opposés, phénomène assez commun en arabe. Sur ܚܕܬ v. Barhébraeus, II, v. 1066, p. 91.

L'infinitif a la forme commune ܟܬܒܐ ou ܟܬܒܘ, tandis que les dérivés ajoutent le suffixe ܘ; au p''al, ce suffixe se rencontre quelquefois dans les verbes ´é-waw, § 210.

A l'imparfait, le waw de la forme active ܢܟܬܘܒ avait un point supérieur chez les Nestoriens qui prononçaient *nèkhtobh;* cet *o, ou* primitivement bref tombe dans une syllabe ouverte ܢܟܬܘܒ . ܢܟܬܘܒ, comme l'*a* du neutre ܢܦܫܚ . ܢܦܫܚ, excepté à l'impératif ܦܫܚ ܒܢܘܫܚ, § 180.

La voyelle des préformantes est *è* affaibli de *a*, par distinction du pa'el.

Chapitre VI.

Des verbes dérivés.

190. Les dérivés du verbe simple ou radical sont au nombre de sept : trois actifs, pa'el, aph'el et šaph'el; quatre réfléchis, formant le passif du verbe simple et des trois actifs dérivés, dont ils se distinguent par les voyelles et la particule des réfléchis ܐܬ, v. § 173, 4°. Cette particule s'agglutine en tête du radical; si celui-ci commence par une sifflante, le taw du préfixe passe après elle, en se modifiant suivant la nature de celle-ci, v. § 41.

191. Le passif du verbe simple ܐܬܟܬܒ a pour voyelle de la seconde radicale *è* par opposition à l'*a* de l'actif et garde cet *è* dans toute sa conjugaison. Quand *è* tombe dans une syllabe ouverte, la première radicale a la voyelle *a,* ܐܬܟܬܒ ܐܬܟܬܒ ܐܬܟܬܒ.

L'impératif ramène l'accent tonique en avant, la voyelle de la deuxième radicale tombe et il naît une forme apocopée ܐܬܟܬܒ, avec marh'ṭânâ.

Cette forme s'étendait à tous les verbes, autres que les lâmadh-aleph, même à ceux qui avaient une gutturale ou un riš : ܐܬܟܬܒ ܐܬܟܬܒ ܐܬܟܬܒ ܐܬܟܬܒ ܐܬܟܬܒ. Dans ces cas, ou lorsque la dernière lettre était une liquide, on devait faire entendre un *e* ouvert pour la facilité de la prononciation ܐܬܟܬܒ *èthḥaml'*; mais si c'était une muette, elle s'appuyait sur la précédente et elle était dure ܐܬܟܬܒ *èthkatb,* v. § 123 *b*.

Ethp''el a encore quelquefois le sens réfléchi, ܐܬܬܒ *se faire prier, refuser,* παραιτέομαι.

192. *Pa'el* se distingue de p''al par le redoublement de la deuxième radicale et les voyelles qui meuvent les deux premières radicales.

Dans les verbes dont la deuxième radicale n'était pas susceptible de redoublement, § 115, la voyelle légère *a* demeurait sans s'allonger. Cependant les Nestoriens prononçaient le p'thâḥâ comme z'qâphâ dans les verbes qui avaient riš ou ´é, comme ܥܒܕ ܥܒܕ ܥܒܕ: il faut excepter les trois formes ܥܒܕ ܥܒܕ ܥܒܕ de ܥܒܕ *commencer,* où le riš renforcé supportait le redoublement (Barhébræus, I, p. 132, l. 6, v. ci-dessus §§ 48 et 115).

A la première personne de l'imparfait, la première radicale était également redoublée ܐܥܒܕ ܐܥܒܕ, v. § 135 *fin.*

Pa'el indique la répétition de l'action exprimée par p''al, ܡܚܐ *frapper,* ܡܚܐ *frapper de coups,* ܦܠܓ *séparer,* ܦܠܓ *mettre en pièces,* ܢܦܩ *pousser,* ܢܦܩ *repousser,* ܠܩܛ *récolter,* ܠܩܛ *glaner;* il embrasse plusieurs choses, ܐܣܪ *lier qq.,* ܐܣܪ *lier ensemble, embrouiller;* et se prend dans un sens figuré, ܦܠܚ *couper,* ܦܠܚ *torturer* (se dit des douleurs), ܒܢܐ *construire,* ܒܢܐ *édifier, consoler,* ܙܪܥ *semer,* ܙܪܥ *disséminer,* ܪܚܡ *aimer,* ܪܚܡ *avoir pitié.*

Quand p''al est neutre, pa'el donne le sens actif, ܒܠܐ *être usé,* ܒܠܐ *user,* ܩܪܒ *s'approcher,* ܩܪܒ *approcher, offrir,* ܒܥܪ *brûler,* ܒܥܪ *enflammer,* ܟܪܥ *s'incliner,* ܟܪܥ *fléchir, prier.* Pa'el est doublement transitif, quand p''al est transitif, ܢܨܚ *vaincre,* ܢܨܚ *faire vaincre,* ܡܠܟ *gouverner,* ܡܠܟ *faire gouverner,* ܡܪܝ *signer,* ܡܪܝ *faire signer.* Dans ce sens il confine à l'aph'el, le vrai causatif.

Il forme des dénominatives, ܕܗܒ *dorer* de ܕܗܒ, ܣܕܪ *mettre en ordre* de ܣܕܪ, ܨܠܡ *former* de ܨܠܡ *type,* ܒܬܠ *défiorer* de ܒܬܘܠܬܐ *vierge,* ܫܡܐ *nommer* de ܫܡܐ, par renforcement d'aleph en hé, § 33 *a,* ܙܕܩ *approvisionner* de ܙܕܩ, ܦܫܩ *dilater* de ܦܫܩ *vent.*

Pa'el peut avoir un sens neutre, comme intensif de p''al: ܐܙܠ *s'en aller* (Barhébræus, II, v. 966), ܦܫܩ *déborder, se répandre* (id. II, p. 105, *comm.*, l. 11) ܩܪܒ *arriver peu à peu* (Esth. 4, 3; Jean 4, 35, on se sert aussi d'aph'el, Barhébræus, I, p. 106, l. 20 et 22), ܐܙܠ *aller* (pa'el a même évincé p''al inusité, l'hébreu a les deux formes, Ewald, *Lehrb.*, § 120 *d*).

Il réunit parfois le sens actif et le sens neutre, ܢܣܥ *partir* et *changer*[1], ܫܒܩ *priver* et *être privé* (Barhébræus, I, p. 94, l. 10).

193. *Ethpa'al* sert de passif à pa'el, dont il se distingue, outre le préfixe ܐܬ, par la voyelle *a* de la seconde radicale qui est redoublée.

Chez les Jacobites, l'impératif est apocopé, comme celui d'èthp''el ܐܬܦܥܠ, mais avec cette différence qu'un *e* ouvert se fait entendre après la seconde radicale, marquée de *m'hagg'yânâ;* la dernière consonne était donc aspirée, quand c'était une muette sujette à l'aspiration et on prononçait *èthkath'bh,* v. § 123 *b*. Les Nestoriens ne distinguaient pas l'impératif du parfait; Barhébræus (I, p. 154, l. 1), prétend que la forme apocopée se trouve encore dans de nombreux passages de la Massore nestorienne[2], cependant la forme pleine était la plus ancienne, car les autres dialectes araméens et les anciennes poésies syriaques ne connaissent qu'elle (*Mand. Gramm.*, p. 229, not. 2).

Les Jacobites prononçaient aussi ܐܬܪܚܡ *aie pitié,* à cause de la gutturale, Matth. 9, 27, Barhébræus, p. 153, 10.

Ils avaient encore la forme apocopée à l'impératif des passifs de aph'el, šaph'el ou saph'el et des radicaux redoublés, ܐܫܬܦܥ ܐܫܬܦܥ, Barhébræus, I, p. 155, l. 23.

Souvent èthpa'al a encore le sens réfléchi : ܐܫܬܕܥ *se rendre intelligent, comprendre,* ܐܬܕܥܢ *s'étonner, admirer,* ܐܬܚܫܒ *se rendre compte, réfléchir;* surtout dans les dénominatifs, ܐܬܦܓܪ *se faire chair* de ܦܓܪܐ, ܐܬܥܢܝ *avoir conscience* de ܥܢܝܐ, targ. אשתמודע *avoir connaissance* de מודע, ܐܬܚܡܐ *se mettre en colère* de ܚܡܐ, ܐܬܪܫ *devenir prince* ܪܫܐ, ܐܬܡܪܐ *devenir maître.* Le syriaque jouit d'une grande liberté dans ces formations, comp. ܡܢ ܙܘܙܐ ܐܬܬܪܚܩ, *Chrestom. Mich.*, p. 34, l. 5; « tu fais le zouz (pièce de monnaie courante), mais tu seras traité en pièce fausse », c'est-à-dire, *tu t'enorgueillis, mais tu seras méprisé,* de ܙܘܙ et ܪܚܩ.

194. Pa'el et èthpa'al servent de paradigme aux dénominatifs

1. Dans ce verbe le sens neutre *(castra movit)* vient de l'actif, comme les verbes qui ont le sens d'*ôter, enlever (les tentes)* ont aussi celui de *partir*. comp. נטע, néo-hébr. נטל; ἀπαίρω ἀναλύω ἀναστάω; aj. ܢܣܥ *sangler* et *partir,* ܦܬܚ *délier* et *se fixer.*

2. V. Elias de Tirhan, chap. XXIV, qui confirme le dire de Barhébræus et cite les mêmes passages.

quadrilittères qui ne diffèrent des trilittères que par l'absence du redoublement : ܬܠܡܝܕ *faire des disciples*, ܐܬܬܠܡܝܕ *devenir disciple*, ܬܠܡܫ *appaurrir*, ܐܬܬܠܡܫ *s'appaurrir* de ܬܠܡܫ, ܐܬܚܫ *s'isoler* de ܚܫ *seulement*, ܐܬܚܫ *tourner le dos* de ܚܫ *derrière*, ܐܬܒܪܐ *se faire homme* de ܒܪܐ, ܐܬܢܛܪ *s'opposer* de ܢܛܪ *adversaire, celui qui est en face*, ܦܛܪܪܟ *faire patriarche*, ܐܬܦܩܕ *devenir évêque* (ἐπίσκοπος), ܩܛܪܓ *accuser* de κατήγορος.

Le syriaque a aussi des formes étendues, ܐܬܡܛܪܦܘܠܝܬ *devenir gouverneur* de κυβερνήτης, ܐܬܡܫܝܚܝܐ *devenir chrétien*, ܐܬܡܛܪܦܘܠܝܛ *devenir métropolitain*[1]. Le youdh d'un participe ou adjectif demeure dans ܐܬܦܫܛ *il fut permis* de ܦܫܛ, ܐܬܡܣܝ *augmenter* de ܡܣܝ, ܐܬܚܡܐ *tomber malade* de ܚܡܐ (Didasc. apost. de Lagarde 5, 17; 80, 16).

195. *Pa'li.* Quelques verbes ont la forme pa'li, c'est-à-dire, un pa'el sans redoublement, mais avec un suffixe *i*. Ces verbes de formation secondaire substituent la forme externe à celle interne et se conjuguent comme les pa'el des lâmadh-aleph : ils comprennent, en majeure partie, des dénominatifs et des mots importés : ܫܒܝܐ *emmener en captivité* ܫܒܝ, ܒܝܐ et ܐܬܒܝܐ *être privé de*, comp. جَرَّدَ, ܦܪܚ *réjouir*, comp. فَرَحَ, ܦܫܛ *ôter le voile* ܦܫܛ, ܦܡܠܝ *familiariser* de ܦܡܠ, ܦܚܕ *effrayer*, hébr. בָּלָהָה et בְּהָלָה *terreur*, ܡܟܝ *soumettre* de ܡܟ *sous*, ܐܬܝܪܝ *altercari* de ܐܝܪ *alter*, ܐܬܥܢܝ *être préoccupé* اعتنى. Les lexicographes ajoutent ܦܫܛ *étendre* de ܦܫܛ, ܡܛܝ *contrôler* de ܡܛ, ܐܦܩܝ *sortir, se dit du fruit*, de ܦܩ; ܡܙܝ *nourrir* est d'une forme incertaine; ܡܚܝ vient de ܡܚ, § 22 *d*.

196. *Par'el*, également usité dans les targoums et en néo-hébraïque, est une forme analogue à pa'el, où le redoublement est remplacé par l'allongement de la syllabe au moyen d'un riš, § 117 ; tels sont ܪܘܒܐ *rouler*, ܪܘܡܐ *enchevêtrer*, ܪܘܡܐ *supplanter*, ܪܘܡܐ *mutiler*, ܪܘܛܐ *mettre à nu*, ܫܘܛܐ *pousser des rejetons*, ܫܘܟܐ *douter*, ܫܘܦܐ *souffleter*, ܫܘܦܐ *solliciter* (Ephr. II, 440 *a*). Riš est formatif dans ces verbes, car on rencontre la forme pa'el avec un sens un peu différent, comme ܪܘܡ *filer*, ܫܘܚ *varier*,

1. Ce verbe était cependant considéré comme une mauvaise locution, Barhéb. I. 148. 23.

De ܐܣܬܐ *consanguin*, on formait un pa'al ܐܣܬ *avoir de l'affinité*.

ܥܩܰܪ *frapper*, mais il est euphonique dans les radicaux faibles redoublés, dont la seconde radicale avait été éliminée et la consonne suivante, redoublée, v. § 201; il est dans ce cas produit par dissimilation, § 117, ܡܙܰܥܰܪ *être humble*, ܡܙܰܡܰܪ *murmurer*, ܡܙܰܪܰܩ *bouillonner, bouillir*, ܡܙܰܪܰܩ *barbouiller*, ܐܙܰܥܰܩ *jouir*, ܐܙܰܥܰܩ *être effrayé*.

197. *Pau'el* ou *pai'el*. Cette forme, qui se compare avec l'arabe فَاعَلَ, v. § 86, ne comprend que peu des verbes : ܫܰܥܰܪ, plus fréquent ܫܰܥܰܪ *supporter*, ܒܰܥܰܪ *enflammer*, ܫܰܥܰܦ *associer*, ܚܰܦܰܪ *tordre*, ܕܰܚܰܐ *repousser*, ܐܙܰܥܰܪ *être changé* بَادَلَ.

198. *Aph'el* et *èttaph'al* suivent la conjugaison de pa'el et èthpa'al; ils ont ܐ comme caractéristique, au lieu du redoublement, mais au passif aleph formatif se confond avec le préfixe du réfléchi ܐܬ, dont le taw redoublé est écrit deux fois ܐܬܬܟܬܒ, par distinction de èthpa'al ܐܬܟܬܒ, p. 99, note 1. Il y aurait eu quelque chose de choquant à écrire trois taw de suite aux personnes de l'imparfait qui ont un taw pour préformante; on n'en mettait donc que deux ܬܬܟܬܒ *elle a été écrite*. Cette observation s'applique aux passifs des pé-aleph et des 'é-waw, qui ont deux taw au parfait, §§ 204 et 210; cependant on trouve ܬܬܬܐܡܪ Job 39, 18[1].

Aph'el a le sens d'un causatif, ܚܰܦܰܪ *passer*, ܐܰܚܰܦܰܪ *faire passer*, ܚܰܦܰܪ *s'habiller*, ܐܰܚܰܦܰܪ *faire habiller, vêtir*, ܡܰܝܰܥ *savoir*, ܐܰܝܰܥ *faire connaître*, ܐܰܬܰܐ *venir*, ܐܰܬܰܐ *faire venir, amener*.

Ainsi on s'explique que le verbe à cette forme reçoive parfois un double régime ܐܰܢܰܥܰܠ ܠܗ ܢܥܠܐ *chaussez-le de souliers*, Luc. 15, 22; ܐܰܣܰܟܰܟ ܠܗ ܣܟܟܐ *il la fit entourer d'une haie*, Matth. 21, 33. L'action double se divise logiquement et chacune a son régime *(faites lui chausser des souliers)*.

Dans un autre sens, il est inchoatif, comme nos verbes neutres réfléchis et les verbes grecs et latins en σκω *esco*, ܐܰܢܰܗܰܪ ܐܰܢܰܗܰܪ *lucescit, splendescit, coruscit*, ܐܰܣܰܚܰܪ *albescit*, ܐܰܣܰܚܰܡ *rubescit*, ܐܰܪܰܚܰܩ *s'éloigner*, (caus.) *éloigner*, ܐܰܙܰܠ *partir*, (caus.) *faire partir*, ܐܰܪܰܚܰܩ et ܐܰܨܰܠܰܚ *réussir, prospérer*, ܐܰܫܰܠܰܡ *agir sottement*, ܐܰܒܰܪܰܨ *devenir lépreux*.

1. Du reste, le syriaque ne répugne pas à l'écriture de trois consonnes de suite, ܐܰܢܰܫܰܬܰܠ *se montrer insensé* (*Anal. syr.*, 3, 27), ܡܰܫܰܬܰܠܐ *fondée* de ܫܰܬܰܠ. Sur la forme apocopée de l'impératif èttaph'al voyez § 193.

Aph'el forme des dénominatifs actifs (causatifs) ou neutres (inchoatifs), ܐܰܢܰܬܶܡܰܐ *anathématiser* de ܡܰܬܡܳܐ, ܐܰܬܪܰܥ *combattre* de ܡܰܬܪܳܥܳܐ *approche, combat*, ܐܰܡܠܰܟ *devenir roi* ܡܶܠܟܳܐ, ܐܰܓܠܰܐ *prendre un secret, dévoiler* de ܓܠܳܐ, ܐܰܡܨܰܐ *tenir pour sûr* ܐܰܡܺܝܢܳܐ, *croire*, ܐܰܡܰܪ *tenir pour vrai* ܡܰܪܳܐ[1], ܐܰܡܰܫ *rendre faible* ou *être faible* de ܡܰܫܳܐ (ancien participe d'une racine inusitée ܡܰܫ, néo-hébr. חוֹל *être malade*, hébr. חֳלִי *maladie*), ܐܰܥܰܠ et ܐܰܥܰܒ *accupler* de ܥܘܠܳܐ *joug* (aph'el ne se dit que d'une paire, pa'el se dit aussi de l'union matrimoniale, Barhébræus, II, v. 1096), ܐܰܫܰܩ *agir en impie* ܫܳܩܳܐ, ܐܰܩܰܪ *annexer*, de ܩܪܺܝܒ *auprès*.

Comme inchoatif, aph'el se trouve à côté de p'al, sans différence de sens ܐܰܬܰܪ et ܐܰܬܰܪ *tourner*, ܐܰܟܰܬ et ܐܰܟܰܬ *écrire*; ou à côté de pa'el, ܐܰܬܰܪ et ܐܰܬܰܪ *fortifier*[2].

Cependant cette tendance d'aph'el à se généraliser n'a pas été suivie par son passif. Ettaph'al est assez rare et parfois aph'el emprunte le passif d'une autre forme, soit èthp'el, ܐܶܬܰܫܰܡ ܐܶܬܰܟܰܬ ܐܶܬܰܒܰܪ, passifs de ܐܰܫܰܡ ܐܰܟܰܬ ܐܰܒܰܪ, soit èthpa'al, ܐܶܬܰܬܰܪ ܐܶܬܰܟܰܬ de ܐܰܬܰܪ ܐܰܟܰܬ.

Dans les verbes qui ont reçu deux acceptions, pa'el sert souvent pour l'une et aph'el pour l'autre : ܦܰܓܰܥ *sauter de joie*, ܐܰܦܰܓܰܥ *pleurer un mort*, ܩܪܰܒ *offrir*, ܐܰܩܪܰܒ *combattre*, ܒܰܩܰܥ *fendre*, ܐܰܒܰܩܰܥ *réussir*, ܫܰܟܰܠ *nettoyer*, ܐܰܫܰܟܰܠ *profaner*, ܩܰܒܰܠ *recevoir*, ܐܰܩܰܒܰܠ *aller à la rencontre*, ܫܰܠܰܚ *accuser*, ܐܰܫܰܠܰܚ *faire reposer*[3], ܫܰܠܰܚ *déménager*, ܐܰܫܰܠܰܚ *perdre la raison*, ܫܰܐܰܠ *interroger*, ܐܰܫܰܐܰܠ *prêter*, ܪܰܟܰܟ *amollir*, ܐܰܪܰܟܰܟ *lâcher*, ܫܰܪܰܪ *commencer*, ܐܰܫܰܪܰܪ *faire habiter*, ܥܢܰܐ *répondre* (s. e. ܥܢܺܝܢܳܐ), ܐܰܥܢܰܐ *diriger*.

199. *Šaph'el* et *èštaph'al* sont les formes fortes du causatif. Les nuances qui les distinguent d'aph'el et de èttaph'al sont légères; elles sont encore sensibles dans ܐܰܓܰܠ *faire connaître, annoncer* et ܐܰܫܰܡܰܥ *indiquer, mentionner*, ܐܰܚܰܪ *tarder* (de ܐܰܚܪܳܐ *der-*

1. Dans ce sens, pa'el est aussi usité ܙܰܟܰܐ *tenir pour juste* ܙܰܟܺܝܳܐ, hébr. הִצְדִּיק.

2. Comp. en hébreu קִנֵּא et הִקְנִיא *rendre jaloux*, כָּעַס et הִכְעִיס *irriter*, שָׁחַת et הִשְׁחִית *se corrompre*, וְהִכְתִּיב et כָּתַב *écrire*, tandisque כתב est employé dans un mauvais sens.

3. Le premier sens est celui de *cacher*, comme ܟܰܡܰܪ : de là *abriter* et *insinuer une accusation*, v. Elias de Tirhan, p. 45, 16.

nier) et ܡܫܗܐ *retarder qq., hésiter,* ܐܫܛ *étendre la main,* ܡܫܛ *ordonner, consacrer,* ܐܫܥ *agir,* ܡܫܥ *faire esclave,* ܐܫܦ, ܡܫܦ *pousser, germer,* ܡܫܚ *changer.*

D'autres verbes qui ont šaph'el, n'ont pas aph'el, ܡܫܒܚ *glorifier,* ܡܫܠܡ *accomplir,* ܡܫܠܡ *achever,* ܡܫܪ *rendre solitaire,* ܡܫܠܗܒ *enflammer,* hébr. לַהַב *flamme,* ܡܫܪ *flatter,* comp. دلّل *cajoler* (on a vu dans ce verbe une racine ܗܪ et on a fait un p''al ܡܪ, Eph. III, 673 *d*; *carm. nisib.* 9, 48).

Eštaph'al se forme régulièrement, ܐܫܬܦܪ *promettre,* ܐܫܬܒܚ *s'élever, se glorifier,* ܐܫܬܪܒ *aimer à croire;* ܐܫܬܪ *être de reste* a été simplifié de ܐܫܬܪ *demeurer.*

Sur la forme apocopée de l'impératif, v. § 193.

199 *bis. Saph'el* et *èstaph'al* sont des formes de causatif que présentent quelques verbes seulement, où ܫ apparaît au lieu de ܫ, sans autre différence dans les flexions : ܫܪܫ *hâter* ou (inchoatif) *se hâter,* ܐܫܬܪܫ *être pressé,* ܫܩܠ *combattre, se porter en avant,* ܐܫܬܩܠ *se présenter, survenir,* ar. اِسْتَقْبَلَ, targ. Prov. 12, 27. אשתקבל, ܫܩܝ *soigner,* comp. ܐܫܝ, ܫܪܩ *vider,* comp. ריק, ܫܪܐ, ܫܝ *chanter,* comp. הגה [1].

La forme *taph'el* ne se rencontre pas en syriaque, on trouve en hébreu תִּרְגֵּל *conduire,* comp. ܬܥܐ *égarer, Chrestom. Knös* 112, v. 71; le taw que l'on trouve en tête de radicaux, où il ne paraît pas appartenir à la racine, s'explique donc par une forme réfléchie ramenée à la forme simple, comp. ܬܥܫ et ܐܥܫ *blâmer,* ܬܥ *rechercher* et ܥܐ *chercher,* ܐܬܫ *faiblir* et ܫ *être vaincu,* ܬܥ *avoir confiance,* ar. تَكِلَ et اِتَّكَلَ de وكل [2], ܬܥ *être anxieux* et ܥ *être souffrant* [3].

Quand èštaph'al et èstaph'al avaient un sens actif, on en tirait un nouveau passif au moyen d'un second taw, ܐܫܬܬܝܕ *être rendu notoire, public,* ܐܫܬܬܝܚ *être rendu à la vie,* ܐܫܬܬܦ *être activé;* on disait dans un sens figuré ܐܫܬܬܚ *être en-*

1. Dans le sens de *marcher* qu'a הלך en néo-hébreu, c'est un saph'el d'une racine *ga* جَي, la racine ܗܠܟ ayant le sens de *être nombreux.*

2. Comp. ܡܬܟܠ *qui croit,* ܡܬܟܠܬܐ *attente,* Bar'ali 5910 et 5911 et Elias de Tirhan, p. 45, 20.

3. ܬܥ n'est pas à comparer avec l'hébreu תּוֹרָה ou תּוֹרָה, mais avec תוא de la gemârâ et שוה de la mišna, par permutation de noun en riš.

flammé d'amour (Barhébræus, I, p. 142 pénult.), mais ces formes artificielles ne paraissent pas avoir été très-usitées.

200. *Pa'lel* et *èthpa'lal*, rares dans les radicaux forts, comprennent quelques dénominatifs ܦܪܨܦܨ *réduire en miettes* ܦܪܨܦܨܐ, § 242, ܐܬܥܪܩ *être brutal* ܥܪܩܐ, ܐܬܣܟܠ *être paresseux* ܣܟܠܢܐ; de radicaux faibles : ܐܬܣܟܠ *se mettre dans l'esprit* ܣܟܠܐ, ܐܬܟܡܫ *s'éclipser* de ܟܡܫܐ *cessation*, ܐܬܥܬܝ *être hébété* de ܥܬܝܐ *grossier*, ܐܬܡܝ *ruminer* de ܡܝܐ, ar. اجتر, ܐܬܩܪܝ *se refroidir* de ܩܪܝܐ *froid* [1].

201. *Radicaux redoublés.* Le redoublement du radical indique la répétition fréquente de l'action, le fractionnement, la diminution, comp. § 242; on le trouve dans quelques radicaux forts, où il n'affecte que les deux dernières radicales : ܐܬܣܟܠܟܠ *sommeiller*, ܐܬܨܝܨܝܨ *être esquissé, dessiné*, ܐܬܥܪܥܪ *être noirâtre*, comp. שחרחרת et Ewald, *Lehrb.*, § 157, ܐܬܣܬܡܬܡ *être muselé, rendu muet* (Barhébræus, I, p. 141, l. 23). Dans ces mots, le redoublement des deux dernières radicales était d'autant plus facile, que c'étaient des consonnes faibles. Quelques lâmadh-aleph ont aussi cette forme, ܐܬܚܙܐ *se faire regarder*, ܐܬܠܘܡ *être blâmable*, ܐܬܚܫܒ *être compté un à un*, ܐܬܛܠܝ *faire le jeune homme*, ܐܬܣܢܐ *se faire détester*, ܐܬܛܝܛ *avoir une forme penchée*, ܐܬܛܡܢ *faire sombre*, ܐܬܚܙܐ *se manifester souvent* (Barhébr., I, p. 141, l. 23; p. 142, l. 17). La seconde radicale était également une liquide ou un zaïn, qui participe de la faiblesse des consonnes [2]; le waw était un renforcement de youdh, avec lequel il permute dans les formes fortes, § 104, 1°.

Mais c'est principalement dans les 'é-waw ou les double-'é que le redoublement du thème est usité; ces radicaux sont traités comme des bilittères et se confondent dans une même forme *palpel*, *èthpalpal* : ܦܫܛ *dépouiller*, ܦܨܨ *mettre en pièces*, ܦܪܪ *traîner*, ܫܫܠ *charmer*, ܦܨܨ *crépiter*, ܥܪܪ *aigrir, irriter*, ܐܙܙ *mouvoir, troubler*, ܚܫܫ *exciter la tempête*, ܫܫܠ *souiller*, ܣܕܪ *disposer harmonieusement* de ܣܕܪܐ *mélodie*, ܚܓܓ *célébrer une fête* ܚܓܐ, ܐܪܡܡ *exalter*, ܐܬܪܥܥ *désirer ardemment*, ܐܬܚܙܙ *avoir des hallucinations*, comp. hébr. קָלְקַל עָרִיר à côté de la forme ordinaire סוֹבֵב קוֹמֵם.

1. Ces formes ne sont pas identiques à celles hébr. סוֹבֵב, קוֹמֵם, qui se développent de la racine et non pas d'un nom.

2. Sur la faiblesse de zaïn, comp. §§ 106, I *a*, 107 *a*, 208.

Dans ces verbes la seconde consonne n'est pas éliminée en général, ܡܓܕܠ *magnifier* est dénominatif, de ܡܓܕܠܐ; dans les quelques verbes où elle disparaît et occasionne le redoublement de la consonne suivante, il se produit une dissimilation avec riš et le verbe prend la forme *par'el*, § 196.

Quelques-uns sont cependant ramenés à la trilittérité, ܡܥܪܪ *exciter* de ܥܪܪ, ܥܛܦ *envelopper*, comp. ܟܪ, ܐܬܟܪ *troubler* pour ܐܬܟܪ, § 118; ܥܛܪ *abaisser*, ar. كان f. *i*, hébr. כנע.

Les grammairiens donnent encore des redoublements de redoublements, comme ܐܬܥܛܛܦ de ܥܛܦ, ܐܬܦܛܛܦ de ܦܛܦ, ܐܬܦܛܛܪ ou ܐܬܦܛܛܪ de ܦܛܪ, ܐܬܥܛܛܪ ou ܐܬܥܛܛܪ de ܥܛܪ; mais ces formes sont vulgaires (Barhébræus, I, p. 142, l. 11).

Chapitre VII.

Des verbes faibles.

202. Des *pé-aleph*. Les verbes qui ont aleph pour première radicale, conservent cette lettre, d'une manière générale, même lorsqu'elle devient quiescente dans le mot, § 107. Au parfait, elle est articulée avec la voyelle *è*; les Nestoriens prononçaient avec *a* l'aleph des verbes ܐܟܠ ܐܡܪ ܐܡܪ ܐܟܠ (Barhébræus, I, p. 124, l. 21; 126, 22; 127, 8; 238, 6).

A l'imparfait, la voyelle *è* demeure dans les verbes qui ont *ou* après la deuxième radicale : ܢܐܟܠ ܢܐܡܪ ܢܐܡܪ ܢܐܟܠ ; dans les autres elle s'obscurcit en *é* chez les Nestoriens et passe en *i* chez les Jacobites ܢܐܡܪ ܢܐܡܪ ܢܐܟܠ ܢܐܟܠ, § 90.

L'impératif se distingue de l'imparfait par le changement de cette voyelle, ܐܡܪ *dis*, ܐܡܪ *je dirais*, ܐܟܠ *mange*, ܐܟܠ *je mangerais*; ܐܬܐ *venir*, ܐܙܠ *aller* font à l'impératif : ܐܬܐ *viens*, ܐܙܠ *va*, § 213; les verbes ܐܦܐ *cuire*, ܐܢܚ *gémir* faisaient ܐܦܐ ܐܢܚ chez les Jacobites, mais chez les Nestoriens aleph conservait le p'thâḥâ qu'il avait au parfait (Barhébræus, I, p. 149, l. 2).

A l'infinitif, aleph a la même voyelle qu'à l'imparfait, ܡܐܟܠ ܡܐܡܪ.

Le participe passif, qui dans les verbes forts est prononcé avec un *e* ouvert de la première radicale, a toujours *a*, ܐܝܟܠ *mangé*, ܐܡܝܪ *dit*.

La voyelle de la seconde radicale diffère, comme dans les verbes forts, suivant le sens actif ou neutre du verbe, v. §§ 185 et 186; cependant cette différence n'est sensible qu'à l'imparfait et à l'impératif, le parfait a la voyelle *a* même chez les neutres, ܐܒܕ *périr*, ܙܥܦ *être irrité*.

203. Ces verbes passent quelquefois en pé-youdh, ܝܠܦ *apprendre* ne se conjugue comme un pé-aleph qu'à pa'el ܐܠܦ, ܐܠܦ, où aleph tombe après un préfixe, ܡܠܦ *qui enseigne*, ܡܠܦ *instruit*, ܡܠܦܢܐ *maître*. Cette écriture défectueuse, commune aux idiomes araméens y compris le samaritain, apparaît aussi en hébreu (Job 35, 11). Le pa''el conserve quelquefois trace de l'aleph, ܐܡܠܦ, v. § 106, I *a*.

204. A èthp''el et èthpa'al, aleph demeure, suivant la règle, après le préfixe et s'articule avec *è*, quand il n'a pas de voyelle propre, ܐܬܐܚܕ ܐܬܐܚܕ, mais avec *a* de la forme, ܐܬܐܚܕ; cependant il est assujetti à tomber, surtout dans les verbes dont la deuxième radicale est une gutturale ou une liquide; il s'assimile alors au taw du préfixe qui est redoublé et écrit en double, comme à l'èttaph'al, comp. § 198, ܐܬܬܟܫ ܐܬܬܟܫ pour ܐܬܐܟܫ ܐܬܐܟܫ, ܬܬܟܝ de ܟܝ (*Didasc.* 3, 3).

L'impératif ne différait de celui des verbes forts qu'au pluriel qui ne prenait pas les terminaisons fortes, ܢ, ܝܢ, § 182.

205. Pa'el ne présente aucune irrégularité : aleph étant quiescent après un préfixe, sa voyelle passe au préfixe; mais il se confond, à aph'el, à šaph'el et à leurs passifs, avec la voyelle *a* du préfixe et se trouble en *â* qui lui-même devient diphthongue, *au*, § 86 : " ܐܦܐ " ܐܬܬܦܐ, " ܐܦܐ " ܐܬܬܦܐ, et *ai* dans ܐܝܬܝ *apporter* de ܐܬܐ *venir*, ܗܝܡܢ *croire* de ܐܡܢ, § 198, par renforcement d'aleph en hé[1].

206. Des *pé-youdh*. Si on excepte ܝܬܝ *convenable* (usité seulement au participe) et ܟܢܫ *réunir*, le syriaque ne connaît que des pé-youdh, § 106, I *a*.

La conjugaison de ces verbes se distingue par les particularités suivantes : youdh première radicale, reçoit la voyelle *i*, quand il n'a pas de voyelle pleine, § 106, I *a*; cette voyelle influe sur celle de la deuxième radicale qui s'infléchit en *è*,

1. Comp. ar. هبلع هراق de بلع راق.

§ 83, 1°. ܡܬܩܛܠ ܡܢ ; il n'y a d'exception que devant riš ou une gutturale ܡܬܩܛܠ ܡܢ, ou lorsque le radical est en même temps lâmadh-aleph ܡܨܛܠ. La conséquence de ces modifications euphoniques est l'uniformité de conjugaison, sans distinction d'actifs ou de neutres.

A l'imparfait et à l'infinitif, le préfixe est suivi d'aleph au lieu de youdh ; cette écriture indique que l'on prononçait le préfixe avec la voyelle *é*, § 58 ; telle était en effet la prononciation chez les Nestoriens, mais chez les Jacobites *é* passait en *i*, § 46, ܢܨܛܠ ܢܬܩܛܠ. Cependant ܢܕܥ *il saura*, ܢܬܝܒ *il s'asseoira* conservaient *è* aigu au moyen du redoublement de la consonne suivante ; l'aleph *mater lectionis* n'est pas écrit et toute trace de la première radicale disparaît. Il en est de même à l'impératif qui suit l'imparfait, ܕܥ *saehe*, ܬܒ *assieds-toi*. De ܐܦܐ *cuire* on disait ܐܦܐ *je cuirai*, mais ܢܦܐ *il cuira*, Barhébræus, I, p. 126, ll. 23 et 26.

La voyelle de la deuxième radicale est *a* par opposition à *è* du parfait, ܢܬܒ seul a échappé à la loi d'uniformisation et a conservé *è* que présente également l'hébreu יֵשֵׁב [1].

207. L'èthp'el conservait le youdh radical ; cependant ܡܬܩ *teter* faisait ܐܬܬܩܛܩ, Barhébræus, II, vers 1230. Le pa'el et l'èthpa'al suivent la conjugaison des verbes forts.

L'aph'el et le saph'el avec leurs passifs sont remarquables par la diphthongue *au*, qui naît de la contraction de l'*a* du préfixe avec la première radicale. Ce phénomène ne fut possible que parce que dans la majorité de ces verbes la première radicale était waw, § 104, 2° ; l'arabe et l'éthiopien maintiennent cette consonne en tête du mot, mais en araméen et en hébreu, elle passe en youdh. L'analogie a ramené à une même forme toutes les racines de ce genre, ܐܡܝܪ *gémir*, ܐܡܝܬ *allaiter* ont seuls conservé youdh ; on trouve aussi ܐܘܬ, Barhébræus, I, p. 126, l. 17, comp. ܢܘܬ, *Spicil. Cureton* 5, 19, pour ܢܝܬ הוכיל et הוכיל aram. bibl.

208. Des *pé-noun*. L'irrégularité des pé-noun consiste dans

1. Les verbes avec *è* à l'imparfait étant rares, v. § 185, il est probable que ܢܬܒ était le seul de cette espèce parmi les pé-youdh, et que l'uniformisation aura porté sur ceux qui avaient *ou*.

la chute du noun à la fin de la syllabe, § 110*a*, c'est-à-dire lorsque le radical prend un suffixe terminé par une voyelle faible ; dans ce cas le noun tombe et la deuxième radicale est redoublée pour soutenir la voyelle aiguë du préfixe. Font exception les verbes dont la seconde radicale est une gutturale non susceptible de redoublement, ܢܬܡܪܝ *qu'il magisse*, ܐܢܗܪ *il brilla ;* ܐܢܫܩ *déchausser* conserve le noun, quoique le ḥèth soit susceptible de redoublement, § 115 ; aj. quelques verbes ayant une sifflante ܙ ou ܨ, ܢܙܝܪ ܢܙܝܩ ܢܙܝܦ (Barhébræus, I, p. 119, l. 9). Dans les anciens manuscrits, noun quiescent est souvent écrit (Barhébræus, I, p. 119, l. 25, Elias de Tirhan, chap. 8).

En dehors de cette irrégularité, ces verbes suivent les conjugaisons des verbes forts et ont comme eux les voyelles qui distinguent les actifs des neutres : ܢܫܟܝ ܢܫܟ *tirer*, ܢܡܫܟ ܢܡܫܟ *traîner*, ܢܬܦܫ ܢܬܦܫ *prendre*, ܢܬܟܠ ܢܬܟܠ *être rusé*, ܢܚܬ ܢܚܬ *descendre*, ܢܦܩ ܢܦܩ *sortir*, ܢܦܠ ܢܦܠ *tomber*, comp. §§ 185 et 186.

L'impératif suivant l'imparfait, laisse tomber la première radicale ܢܫܟ ܢܡܫܟ ܢܬܦܫ ܢܬܟܠ ܢܚܬ ܢܦܩ ܢܦܠ, excepté ܢܩܕ *consacre*, qui maintenait le noun (v. Ps. 76, 11 sic hébr. et targ., mais mišna ܩܕ, sanhéd. 3, 2). Les verbes qui ont le noun à l'imparfait, l'ont aussi à l'impératif, ܢܗܪ *brille* ; il en est de même dans les radicaux qui sont en même temps lâmadh-aleph, ܢܡܠ ܢܦܠ ܢܦܩ (Barhébræus, I, p. 121, l. 3).

L'èttaph'al se formait de l'aph'el et ne laissait pas reparaître le noun, ܐܬܬܦܩ de ܐܦܩ.

209. Des *'é-aleph.* La faiblesse de ces verbes réside dans aleph, seconde radicale, qui est quiescent à la fin de la syllabe, ܒܝܫ *bèš* pour *b'èš*, et qui se prononce comme youdh entre deux voyelles ܒܝܝܫ *bayèš* pour *ba'èš*, § 107. Cependant aleph est maintenu par tradition dans l'écriture, sauf quelques cas : il disparaissait généralement au participe passif, ܡܝܫ *méchant*, quelquefois au participe présent, ܡܝܠܐ *souffrante* ; le verbe ܒܝܫ fait à pa'el et èthpa'al ܦܝܫ ܐܬܦܝܫ.

Par suite de l'influence d'aleph sur la voyelle, § 83, 4°, ces verbes n'ont qu'un paradigme, sans distinction d'actifs ou de neutres, ܢܫܩ ، ܢܫܩ *chausser*, ܢܫܝܩ ܢܫܝܩ *être vieux*. A la faiblesse d'aleph est dû aussi le maintien de la voyelle du suffixe au moyen du redoublement de la première radicale, ܐܦܩܝܢ ܢܦܩܝܢ.

L'*a* de l'imparfait s'affaiblit en *è* dans une syllabe ouverte, ܢܥܒܕܘܢ . ܢܥܒܕ, il demeure à l'impératif dans les pluriels forts . ܥܒܕܬܝ ܥܒܕ, par analogie de ceux faibles ܥܒܕܬ ܥܒܕ, comp. § 180.

A l'imparfait p''al, ces verbes se confondent quelquefois avec les pé-aleph ; on dit également . ܢܥܒܪ ou ܢܐܥܒܪ *il serait ennuyeux* de . ܥܒܪ, ܢܥܒܪ Act. 12, 1 et ܢܐܥܒܪ Ps. 36, 4, ܢܐܥܒܪ, Luc. 6, 33 et 35 et ܢܐܥܒܪ Ps. 41, 2, comp. § 217. Telle est l'origine de la voyelle *è* que reçoit quelquefois le préfixe à l'èthp''el ܐܢܐܥܒܪ ou ܐܢܥܒܪ, au lieu de ܐܢܥܒܪ.

210. Des *'é-waw*. Les particularités que présentent les 'é-waw, s'expliquent par ce que nous avons dit § 106.

Ils suivent une conjugaison uniforme, sans distinction d'actifs ou de neutres, ܙܒܪ *chasser*, ܙܒܪ *regarder*, ܙܒܪ *former*, ܩܡ *se lever*, ܙܒܪ *couler*, ܙܒܪ *jeûner;* excepté ܡܝܬ *mourir,* qui au parfait a conservé la voyelle des intransitifs, hébr. מֵת mais ar. مات. La voyelle *ou* est donc constante à l'imparfait; elle se confond avec la deuxième radicale, en s'allongeant; aussi a-t-elle le point en bas dans la massore nestorienne, tandis que dans les verbes forts de la forme ܢܩܛܠ waw avait le point en haut, § 189. ܢܫܡ ܫܡ fait seul exception et rappelle la distinction que l'arabe a maintenue entre les verbes de cette classe qui ont *ou* et ceux qui ont *i*, comp. § 106, I *b*.

Le participe actif ܩܐܡ se forme du parfait ܩܡ et ne porte plus trace de la deuxième radicale, l'aleph marque l'hiatus entre les deux voyelles et appartient à une prononciation primitive *qâ'èm,* § 104, 1°, devenue ultérieurement *qâyèm.* Le passage d'aleph en youdh est sensible à l'œil, lorsque la voyelle aiguë tombe, parcequ'alors il se forme une diphthongue avec *â*, ܩܝܡܝܢ ܩܝܡ. Quelquefois un youdh additionnel indique la vraie prononciation ܩܐܝܡ (*Anal. syr.*, p. 48, l. 15; 89, 30), comp. § 46.

Ethp''el se confond avec èttaph'al et redouble le taw du préfixe, qui est écrit double; cependant l'ancienne écriture n'avait qu'un taw ܐܬܬܫܡ ܐܬܬܝܡ ܐܬܬܝܡ etc.[1] Le passif de ܐܫܡ *persuader,* était écrit tantôt normalement ܐܬܬܫܡ, tantôt avec ṭèth au lieu du second taw ܐܬܛܫܡ, à cause de la prononciation très dure

1. V. ci-dessus p. 99, note 1.

du pi grec (de πεῖσις); les grammairiens voulaient attribuer à chaque forme un sens propre : ܐܬܫܡܥ se dirait *d'une obéissance volontaire ou forcée*, ܐܶܬܫܰܡܰܥ *d'une obéissance volontaire*, seulement. C'étaient des distinctions qu'il serait difficile de justifier par des textes, comp. p. 30, note 4.

211. Les verbes qui ont pour seconde radicale un waw fort, n'éprouvent pas les modifications des ʿé-waw et suivent la conjugaison des verbes forts. Ce sont comme nous l'avons dit, § 106, I *a*, des dénominatifs qui ont la forme paʿel ou aphʿel, §§ 192 et 198, ou des radicaux qui ont deux consonnes faibles et dont la dernière est une semi-voyelle, une gutturale ou un zaïn.

Ceux qui sont terminés par zaïn sont des neutres, ils ont *a* au parfait et à l'imparfait du pʿʿal, comme ceux dont la troisième radicale est une gutturale, § 186.

Quelques verbes se distinguent par le waw fort d'autres radicaux ʿé-waw, comme ܥܶܡܰܚ *germer*, comp. ܫܺܝܚܳܐ *herbage*, et ܥܶܡܰܚ *être liquide*, ܚܰܘܪ *blanchir* et ܚܙܰܐ *regarder*, ܥܰܘܪ *aveugler* et ܥܶܡܰܪ *éveiller*.

Les ʿé-waw, outre le paʿel, ont souvent une forme redoublée, où toute trace de la seconde radicale disparaît, comme ܥܶܡܰܪ de ܥܰܘܪ, et où ils se confondent avec les double-ʿé, § 201.

212. Des *double-ʿé*. Pʿʿal, aphʿel et šaphʿel et leurs passifs contractent les deux dernières radicales en une seule, mais èthpʿel la maintient double, comme paʿel et èthpaʿal, voyez § 112.

Dans les formes contractes, la radicale double se prononce à la fin du mot, comme une consonne simple, § 113. En raison de la faiblesse de ces formes, la voyelle aiguë des préfixes se maintient au moyen du redoublement de la première radicale, § 113.

Le neutre se distingue à l'imparfait de l'actif, mais au parfait la voyelle est toujours *a*[1], ܢܶܨܰܠ ܨܰܠ *piller*, ܢܶܩܰܕ ܩܰܕ *être ardent, brûler*[2].

1. L'*è* du neutre s'est éclairci en *a* devant la consonne double non suivie de voyelle, phénomène commun en hébreu, לָת de לִדַּת, בָּז *proie* avec suff. בֻּזָּה etc.; primitivement cette consonne était donc prononcée dure, mais plus tard on la prononça simple ܒܓܕܦܬ.

2. Nous avons dit § 185 que l'imparfait ܢܶܩܰܕ devait être rapporté à une racine ܩܕܕ.

Le participe actif, dérivé du parfait, est semblable au participe des ʿé-waw, ܡܛܐ; mais avec les terminaisons du féminin ou du pluriel, aleph ne se change pas en youdh, comme dans les ʿé-waw, la seconde radicale est redoublée et aleph est maintenu pour la distinction de la forme ou il disparaît, ܡܛܝܐ ܡܛܝܬ ܡܛܝܢ (Matth. 10, 12. Jean 19, 42. Héb. 11, 16.) ou ܡܛܝ ܡܛܝ; le verbe ܡܛܐ avait toujours aleph (voyez Barhébræus, I, p. 99, l. 16. Elias de Tirhan, chap. XXIV).

Le šaphʿel qu'on ne trouve pas dans les ʿé-waw, apparaît dans ܐܫܛܐ, comp. ܐܫܡܥ, § 199.

Comme les ʿé-waw, les double-ʿé ont une forme redoublée ܡܛܛܐ, § 201.

213. Des *lâmadh-aleph. a)* Le syriaque a ramené à un type commun les lâmadh-aleph, les lâmadh-waw et les lâmadh-youdh, que l'arabe distingue avec précision; il n'y a pas d'autres exceptions que quelques verbes dont nous parlerons sous le paragraphe suivant. La dernière radicale s'est usée et confondue avec la voyelle de la forme, comp. § 106, II; dans les formes où elle est encore sensible, c'est youdh qui apparaît, la dénomination lâmadh-aleph n'est donc pas très-exacte et s'appliquerait mieux aux radicaux du paragraphe suivant. Cependant elle a été consacrée par l'usage, parce que lâmadh se trouve à la troisième personne masc. sing. du parfait, qui présente le radical.

Les neutres se distinguent des actifs au parfait pʿal seulement, ܢܝܚ *il se reposa*, ܓܠܐ *il découvrit*. L'actif a *â* au lieu de la diphthongue *ai* qui était assujettie à s'affaiblir en *è* et à entraîner la confusion des temps.

La troisième personne du féminin ܓܠܬ est contractée de *g'layat*, § 104, 2°; le radical *g'lai* apparaît à la seconde personne ܓܠܝܬ ܓܠܝܬ et aux pluriels ܓܠܝܬ ، ܓܠܝܬ ; la troisième du masc. plur. est ܓܠܘ par contraction de *g'layou*, § 104, 2°; cette diphthongue *au* est également sensible dans la ponctuation des Nestoriens ܓܠܘ, § 51; la terminaison forte est ܓܠܘܢ ou ܓܠܘܢ, §§ 56 et 104 (comp. Barhébræus, I, p. 112, l. 17 et 21), *f.* ܓܠܝܢ. A la première personne ܓܠܝܢ, l'*è* formatif (comp. ܡܛܝܢ) se confond avec le youdh radical.

Dans les neutres, la première personne se distinguait de la

seconde, non par le vocalisme, mais par la prononciation du taw final, qui était aspiré dans celle-là, ܡܨܬܐ, dur dans celle-ci, ܡܨܬܐ, § 135. La troisième personne avait *â* au lieu de *i* quand le verbe était un lâmadh-aleph primitif : ܡܨܐ *il arriva* מצא, ܐܬܐ *il vint* אתא, ܡܠܐ *il fut plein* מלא etc. Il se confondait ainsi avec l'actif : ܡܠܐ *remplir;* c'était donc dans les lâmadh-youdh et les lâmadh-waw primitifs que les formes répondaient au sens : ܡܠܐ *tirer*, ܢܝܚ *être au repos.*

L'*è* des neutres se confond avec le youdh radical qui se maintient au parfait; il forme une diphthongue avec la désinence du pluriel masculin de la troisième personne, ܢܝܚܘ. Il en est de même dans les conjugaisons dérivées, qui toutes ont *i* au parfait, sans distinction d'actif ou de passif : ܫܕܝ ܐܫܕܝ ܐܫܕܝ etc., pl. ܫܕܘ ܐܫܕܘ ܐܫܕܘ.

La troisième personne du féminin pluriel n'était pas distincte chez les Nestoriens de la même personne du masculin singulier, aussi bien au p''al des neutres que dans les dérivés : ܢܝܚ ܐܢܝܚ ܫܕܝ ܐܫܕܝ se disaient de l'une et de l'autre. Nous avons vu, § 180, que dans les verbes forts la même confusion existait : l'écriture ne distinguait pas chez eux, ܟܬܒ *il a écrit* de ܟܬܒ *elles ont écrit.* Au contraire, les Jacobites donnaient le ribboui à la personne du pluriel féminin, ܢܝܚܬ, et aux dérivés ils ajoutaient encore un youdh, ܢܝܚܬ ܐܢܝܚܬ, où le youdh de la forme était désigné avec celui du radical. Cette écriture était due aux réformes grammaticales de Jacques d'Edesse, ce qui explique qu'elle demeura étrangère aux Nestoriens (Barhébr., II, v. 442 avec le *comment.*, p. 47 et 48).

b) L'imparfait suit le même paradigme à p''al et aux classes dérivées; la voyelle formative est *è* (pour *oui, ei, ai*), par opposition à celle *i* du parfait (pour *ei, ai*), ܢܫܕܝ ܬܫܕܝ ܬܫܕܝ ܢܫܕܝ. La voyelle formative et la troisième radicale tombent devant la terminaison du pluriel masculin ܢܫܕܘ ، ܬܫܕܘ ، ܢܫܕܘ, mais devant celle du pluriel féminin, youdh radical se maintient ܢܫܕܝܢ ܬܫܕܝܢ.

c) L'impératif a une physionomie toute particulière, qu'il doit à une voyelle finale *â*, provenant d'une ancienne terminaison *an*, que l'on retrouve dans l'impératif énergique arabe; ainsi

s'expliquent les pa'el, aph'el et šaph'el et leurs passifs : ܥܒܕ ܐܬܥܒܕ ܐܬܥܒܕ ܐܫܬܥܒܕ ܐܫܬܥܒܕ. Cet *â* s'affaiblit en *ai* à èthp''el ܐܬܥܒܕ et en *i* au p''al ܥܒܕ, excepté ܐܬܐ *viens*, ܡܚܐ *jure*[1], ܡܚ *germe*, ܐܚܐ *bois* de ܐܬܐ ܡܚ ܡܚ ܐܚܐ. A la seconde personne du féminin et à celles du pluriel, *â* forme une diphthongue avec la voyelle de la terminaison de ces personnes, ܥܒܕ ܥܒܕ ܥܒܕ ܥܒܕ ܥܒܕ ܥܒܕ et les dérivés ܐܬܥܒܕ ܐܬܥܒܕ ܐܬܥܒܕ etc. Lorsque l'imparfait avait le sens d'un impératif prohibitif, il recevait la même terminaison ܠܐ ܬܢܣܐ *ne tente pas*, Matth. 4, 7.

Les Nestoriens se séparaient des Jacobites au sujet de l'impératif èthp''el ; au lieu de ܐܬܥܒܕ, ils disaient suivant l'analogie des verbes forts ܐܬܚܡܐ ; l'écriture des deux youdh quiescents indique sans doute une prononciation antérieure *èthgalji* (v. Barhébræus, I, p. 152, l. 12 et p. 154, l. 12). Mais pour les autres personnes, il n'y avait pas de différence entre la Massore d'Edesse et celle de Nisibe (Barhébræus, I, p. 155, l. 1 et 22).

La forme apocopée propre à èthp''el est suivie quelquefois par l'impératif de ܐܬܥܒܕ : ܐܬܥܒ ou avec youdh quiescent ܐܬܥܒܕ était usité par les Jacobites, quand ils s'adressaient à Dieu ; en parlant aux hommes, ils disaient ܐܬܥܒܕ ; quant aux Nestoriens, ils ne dérogeaient pas à leur règle, et prononçaient en tous cas *èthpan* (v. Barhébræus, I, p. 155, l. 14, comp. Ps. 69, 16).

De ܐܬܦܥܠ, èthpa'al de ܦܥܠ *frapper* (v. p. 57, note 1), on disait également ܐܬܦܥ (Barhébræus, II, v. 545).

d) L'infinitif avait la voyelle *â*, ܦܥܒܕ de ܦܥܒ, par analogie de ܦܥܠܐ de ܦܥܠ (mais aram. bibl. מִגְלָא) ; le neutre ne se distinguait pas de l'actif.

e) Le participe actif ܦܥܒ suit la forme ܦܥܠ, mais le passif ܦܥ a celle d'un participe de verbe neutre فَعِل. Pa'el, aph'el et šaph'el distinguent comme les verbes forts un participe actif et un participe passif, qui conserve la diphthongue *ai*.

En formant le présent, v. § 183, les participes peuvent se contracter avec les pronoms personnels, de la manière suivante :

1. Barhébræus, I, p. 128, l. 1, prétend que les anciens manuscrits portent ܡܚ, sans doute par analogie de la prononciation ܡܚ ܐܚ qui était propre aux Nestoriens, v. § 202.

Singulier

	Actif		*Passif*	
I. *masc.*				
II.				

Pluriel

I. *masc.*				
II.				

A la troisième personne, le pronom n'est pas nécessaire ; il peut précéder ou suivre le participe, comme le verbe fini, comp. § 183 ; en tous cas, il en est séparé.

Les participes des dérivés se contractaient de la même manière : *nous confessons,* *nous nous retournons.*

f) Les radicaux redoublés, § 201, suivent la conjugaison des dérivés, imparfait, impératif.

214. *Des verbes dont la troisième radicale est une gutturale.* Les verbes qui ont comme troisième radicale ܐ ܗ ܚ ou ܥ, ne souffrent pas d'autre irrégularité que le changement du *è* qui les précède en *a*, § 88 ; tel est le cas au parfait des neutres, § 186, au participe actif et aux conjugaisons d'èthp''el et des dérivés actifs.

Les lâmadh-aleph qui maintiennent l'aleph comme gutturale, sont les suivants : *consoler,* ou *décorer* ou *réjouir,* *rendre impur,* *orner,* *souiller,* *enseigner.* Ces verbes qui sont des pa'el changent *è* en *a* et aleph supporte la voyelle de la forme ou est quiescent :

Parfait (avec la diphthongue *au*, Barhébræus, I, p. 128, l. 16 ; 149, 11). (avec la diphthongue *ai*) .

Imparfait ....

Impératif (avec la diphthongue *ai*) (avec la diphthongue *au*).

Infinitif, *part. act. et pass.*

Des prononciations moins correctes ramenaient quelquefois ces verbes aux conjugaisons des autres lâmadh-aleph, on trouve : *elles ont été souillées,* comme (Barhébræus, I, p. 129 ult.), *sois consolée,* comme (Barhébræus, I, p. 155, l. 7), au lieu de *èthbayai.*

215. *Les verbes doublement faibles,* qui ne consolident pas en gutturale la dernière radicale, sont traités comme monosyllabiques, mais l'écriture présente la forme trilittère : ܬܪܥܐ *gourmander,* ܬܠܠܐ *être faible.* ܫܪܐ *vivre* fait au pluriel ܫܪܘ (Barhébræus, I, p. 112, l. 19), à l'imparfait ܢܫܪ ou ܢܫܪ ܢܫܪ (Barhébræus, I, p. 195, l. 1 ; II, 47 ult.), infinitif ܫܪܐ ou ܫܪܪܐ, impératif ܫܪ (Barhébræus, II, v. 557).

Si la première et la dernière radicales sont faibles, le verbe suit les anomalies propres à chacune d'elles : ܡܚܐ *il jura,* imparfait ܢܡܚ, impératif ܡܚܘ ; ܐܬܐ *il vint,* imparfait ܢܐܬܐ, impératif ܐܬܐ, v. § 213 ; ܡܚܐ *il frappa,* imparfait ܢܡܚ, impératif ܡܚ, aph'el ܐܡܚ ou ܐܡܚ, èthpa'al ܐܬܡܚ ܐܬܡܚ, impératif ܐܬܡܚ, §§ 208 et 213.

ܡܫܐ ou ܡܐܐ *désirer,* avait le passif ܐܬܡܐ ou ܐܬܡܫ ou ܐܬܡܐ, comp. ܐܘܒ (Barhébræus, I, p. 240, l. 21, citant Is. 26, 9).

ܗܘܐ *être* a, outre l'imparfait ordinaire ܢܗܘ, une forme apocopée ܢܗ . ܢܗ ܢܗ.

216. Les verbes faibles suivent en général leurs conjugaisons ; cependant ils dénotent une tendance à permuter entre eux, ܟܦ ܟܦ et ܟܦ *doubler :* ܟܦ se disait des biens qu'on double, ܟܦ des vêtements auxquels on met une doublure (Barhébræus, II, vers 1351) ; ܩܪ et ܩܪ *être froid,* le premier s'entend de l'esprit, le second, du corps (Barhébræus, vers 1395) ; ܫܠ et ܫܠ *être clément,* ܥܢ et ܥܢ *être humble,* ܦܚ et ܦܚ *ramper,* ܦܚ ܦܚ et ܦܚ *limer,* ܫܪ et ܫܪ *être brûlant.* Ces confusions de racines faibles sont également fréquentes dans les talmuds (Luzzatto, *Elementi,* p. 81, § 75). Un verbe présentait ainsi une double signification, dont l'une était celle propre à la racine et l'autre, empruntée à une racine voisine ; en sens inverse, une racine se dédoublait pour exprimer un second sens, ܙܥ *trembler de peur,* ܙܥ *s'agiter, s'ébranler* (Barhébræus, II, vers 1412).

217. *Verbes anomaux.* ܐܫܬܐ *boire* suit la conjugaison de p''al, sauf l'impératif ܐܫܬܐ, l'imparfait est ܢܫܬܐ, le participe actif, ܫܬܐ, l'infinitif, ܫܬܝܬܐ.

ܐܫܟܚ *trouver* suit également p''al, ܫܟܚ ܢܫܟܚ, participe passif ܫܟܝܚ, excepté l'infinitif ܫܟܝܚܘܬܐ et le participe actif ܫܟܚ. Le passif a la forme èthp''el ܐܫܬܟܚ.

ܟܣܐ *couvrir,* n'est irrégulier qu'à l'impératif ܟܣܝ, avec riš quiescent, § 110*c*.

A l'impératif de ܟܡܢ, les Jacobites ramenaient la voyelle en avant et disaient ܟܡܢ *cachez-vous;* les Nestoriens prononçaient régulièrement, ܟܡܢ (Barhébræus, I, p. 147, l. 19).

ܐܙܠ *aller* a lâmadh quiescent dans les formes où la seconde radicale n'a pas de voyelle; le zaïn attire à lui la voyelle du lâmadh qui est inarticulé : ܐܙܠ . ܐܙܠ . ܐܙܠ etc., § 110*b*; l'impératif laisse tomber aleph, ܙܠ.

Suivant Barhébræus, cette règle est applicable au verbe même dans le sens de *être utile,* excepté dans un seul passage, Matth. 5, 13, ܠܐ ܡܬܠ, où l'édition *Lee* porte à tort une *linea occultans,* v. Barhébræus, I, p. 130, l. 22; II, p. 38 *comm.;* ܣܠܩ *monter* laisse tomber le lâmadh après un préfixe, ܢܣܩ ܢܣܩ (*impér.* ܣܩ), aph'el ܐܣܩ; il suit la conjugaison des pé-noun et redouble la première radicale. Cette irrégularité est commune à tous les dialectes araméens, ce qui a porté quelques savants à voir dans ce verbe une double racine ܣܠܩ et ܣܩ, mais la nature de liquide du lâmadh explique suffisamment cette irrégularité. ܡܬܩ a la seconde radicale quiescente. Outre le parfait, il n'est usité qu'à l'impératif ܬܩ et les participes ܡܬܩ ܡܬܩ où le hé recouvre son articulation. Les autres temps sont fournis par ܝܗܒ, inusité en dehors de là : ܢܬܠ *qu'il donne,* ܡܬܠ *donner.* L'infinitif ܡܬܩ a été très-employé par Mar Isḥaq (v. Barhébræus, II, p. 56, première ligne du *comm.*), mais comme intensif du participe, ܡܬܩ ܡܬܩ, tournure que l'on trouve aussi dans le talmud babli (Luzzato, *Elementi,* p. 82, § 81)[1]. Le passif ܐܬܡܬܩ est régulier.

218. *Des verbes défectueux.* ܡܛܐ *il convient,* ܫܦܝ *il est beau,* ܙܕܩ *il est juste,* ne sont usités qu'au participe dans le sens du présent; ܨܥܒ était employé impersonnellement à la troisième personne du féminin du parfait p''al, ܨܥܒ ܠܗ *il lui fut pénible*; le participe s'emploie aussi de cette manière : l'actif, comme présent, ܨܥܒ ܠܝ *il m'est pénible*; le passif, comme passé, ܨܥܒ ܠܝ

1. La forme du parfait ܡܬܩ se trouve encore en poésie, v. Bickell, *Carm. nisib. gloss.* Quelques grammairiens donnent aussi le futur ܢܬܩ, v. Elias de Tirhan, chap. V, trad. p. 15.

il m'était pénible (Barhébræus, II, vers 1172; sur le sens du pa'el et de l'aph'el, v. vers 915). ܥܠ s'employait de la même manière : ܥܠܝ ܠܝ *il m'était importun,* ܥܠܢ ܠܢ *il nous est importun,* ܠܗ ܥܠܝ ou ܠܗ ܥܠܝ *qu'il lui soit importun,* comp. § 209.

Chapitre VIII.

Des verbes quadrilittères.

219. Tous les quadrilittères suivent le paradigme de pa'el et de son passif, ܐܬܦܥܠ ܦܥܠ, sans redoublement. Ils viennent, soit de dénominatifs, § 194, soit de pa'li, par'el, pau'el ou pai'el, §§ 195 à 197; quelques-uns peut-être, de racines quadrilittères; ܦܪܢܣ *nourrir* et *gouverner,* ܙܘܢ *nourrir* sont d'origine et de formation incertaines.

Quelques dénominatifs ont aussi des radicaux plus étendus, v. § 194.

Chapitre IX.

Des verbes avec les suffixes objectifs.

220. *a)* Les verbes prennent les pronoms suffixes du régime direct, à l'exception de ceux de la troisième personne du pluriel, masc. et fém., qui demeurent isolés, mais perdent leur hé, ܐܢܘܢ ܐܢܝܢ de ܗܢܘܢ *eux,* ܗܢܝܢ *elles,* § 174.

En s'agglutinant au verbe, les pronoms sont réduits à leurs éléments les plus simples; celui de la première personne du singulier conserve cependant le noun, qu'il n'a plus quand il est suffixe d'un nom.

Les suffixes de la seconde personne ont kaph au lieu du taw de la forme isolée.

b) Quand le radical verbal est terminé par une consonne, les suffixes s'ajoutent selon la forme suivante : ܢ ܗ ܗ ܢ ܟ ܟ ܢ ܢ. Si l'on prend comme types de comparaison les suffixes de l'arabe, qui a conservé intact le vocalisme, ـهُ ـكِ ـكَ ـنِي ou ـهِ ـكُنَّ ـكُمْ ـنَا ـهَا, il devient évident que la voyelle qui unit en syriaque le suffixe au verbe est une ancienne voyelle finale qui, en devenant quiescente à la fin du mot, a passé devant la consonne, § 97. Il en est ainsi, du moins, pour les suffixes de

la seconde et de la troisième personnes du singulier; quant à ceux de la seconde personne du pluriel, leur voyelle étant immuable dans une syllabe fermée, ils s'annexaient au moyen de *a*, qui n'est pas demeuré dans une syllabe ouverte, mais dont l'effet est encore sensible par l'aspiration du kaph, § 125. Cette voyelle est demeurée avec les suffixes de la première personne ـَنِي ـَنِ, dont le singulier ne se distingue du pluriel que par un youdh quiescent.

Les personnes du parfait terminées par une consonne, qui prennent les suffixes de cette manière, sont la troisième masculin et féminin et la première du singulier, ܟܬܒ ܟܬܒܬ ܟܬܒܬܝ; cette dernière ne laisse pas reparaître l'*i* final, qui a passé devant le taw, § 180, mais dont l'influence s'exerce encore sur le verbe avec un suffixe fort, comme nous allons le voir. L'annexion opère dans le verbe un changement de voyelles, nécessité par la nature de la syllabe en syriaque, § 96 : de ܟܬܒ on dit ܟܬܒܗ ..... ܟܬܒܗ; de ܟܬܒ, ܟܬܒܗ ..... ܟܬܒܗ, comp. כְּתָבְתֻּכֶם כְּתָבְתֻּכֶם; de ܟܬܒ, ܟܬܒܗ ..... ܟܬܒܗ, comp. כְּתָבְתִּיכֶם כְּתָבְתִּיכֶם[1].

Les verbes qui, ayant *è* au parfait, ont pris un sens actif, laissent reparaître cet *è*, ܟܬܒܗ *elle m'a conçu*, ܟܬܒܗ *je l'ai aimé*.

En dehors de la première personne du singulier, une voyelle finale se maintient devant les suffixes, dont elle évince la voyelle initiale, si elle ne se contracte pas avec elle : ܟܬܒܐ fait ܟܬܒܘ ܟܬܒܘ; la contraction des voyelles en diphthongues a lieu avec le suffixe de la troisième personne du masc. sing., par suite de la faiblesse du hé qui devient quiescent, ܟܬܒܘ, § 52, ܟܬܒܘ ܟܬܒܘ, où ܗ est diacritique, § 62, mais dans ܟܬܒܘ la voyelle du suffixe se fait valoir par distinction du suffixe du masculin ܟܬܒܘ.

La voyelle finale *â* apparaît : à la seconde personne du masc. sing. ܟܬܒ, comp. כְּתָבְתָּ כְּתָבְתָּ; à la première du pluriel ܟܬܒ, comp. כְּתָבְנוּ כְּתָבְנוּ; à la troisième du féminin pluriel ܟܬܒ, ce qui indique une forme antérieure *kathabâ* (usitée encore dans

1. Sur la prononciation aspirée du taw à la troisième personne fém. voyez § 123 c.

les targoums et en éthiopien, v. §§ 87 et 180), excepté avec les suffixes forts ܥܒܕܗ; après les terminaisons fortes du pluriel ܐܢ ܘ, ܐܢܘܢ ܐܢܘܢܢ ܐܢܘܢܟ ܐܢܘܢܟܝ ܐܢܘܢܗ ܐܢܘܢܗ ܐܢܘܢܢ ܐܢܘܢܟܘܢ ܐܢܘܢܗܘܢ, ainsi en arabe *a* se fait entendre après le noun des désinences du pluriel يَكْتُبُونَ.

Les deux formes du pluriel ܥܒܕܐ . ܥܒܕ, fém. ܥܒܕܝ ܥܒܕ, § 180, étaient également usitées avec les suffixes; on trouve aussi le féminin écrit sans youdh ܠܐ ܐܫܟܚܘܗ *elles ne le trouvèrent pas, Anal. syr.* p. 87, l. 15, v. ci-dessus p. 60, note 1 et Barhébræus, I, p. 122, l. 25, et ܚܛܦܢܗ, ܚܛܦܢܗ, *id.* p. 76 ult.

c) Les personnes de l'imparfait terminées par une consonne s'adjoignent les suffixes suivant la forme ci-dessus, excepté ceux de la troisième personne, qui sont précédés de *i*, ܢܥܒܕܝܗ ܢܥܒܕܝ, ainsi en hébreu les suffixes sont annexés à l'imparfait avec la voyelle *è* et au parfait avec *a;* cet *i* peut être comparé avec la voyelle finale de l'imparfait arabe يَكْتُبُ, comp. p. 173. La forme ܢܥܒܕ sans youdh était aussi usitée et régulière (Matth. 8, 13, Act. 15, 38; Barhébræus, I, p. 102, l. 8; 122, 20; 133, 24; 134, 3, 10; 150, 10).

La troisième personne du féminin prenait les suffixes comme la seconde du masculin: ܡܢܝܡܝܢܟ ܬܬܡܟܢ *que ta droite me secoure,* Ps. 18, 36, comp. Ps. 118, 13.

Le youdh quiescent qui suit dans quelques cas la terminaison *in* de la seconde personne du féminin, § 181 *fin.,* devient quelquefois articulé devant les suffixes : ܕܬܫܒܝܢܢ *pour que tu* (fém.) *me captives,* ܢܬܫܒܝܢܢ *que tu me pilles* (fém.), Barhébræus, I, p. 74 ult., 101, l. 19; 103, 4; 139, 6.

Les terminaisons du pluriel ܘ ܝ insséraient *â* entre le verbe et le suffixe, ܢܥܒܕܢܢ ܢܥܒܕܢ. La forme ܢܥܒܕܢ est également usuelle, Job 37, 3, Hos. 5, 6, Act. 23, 2. 10. 24, Jacq. 5, 14, Barhébræus, I, p. 123, l. 7; 134, 4. On trouve aussi une forme apocopée, analogue à celle du parfait, ܢܥܒܕ, comme dans Matth. 8, 25 : ܢܫܡܘܗ, Apoc. 22, 3 : ܢܥܒܕ suivant quelques manuscrits, comp. *Mand. Gramm.,* p. 278, note 1.

Lorsque l'imparfait était pris dans le sens d'un impératif (volontatif ou précatif), il s'annexait les suffixes de la même manière que celui-ci ܠܐ ܬܫܒܩܢ *ne m'abandonne pas,* ܠܐ ܬܫܒܩ

ne nous induis pas, Luc. 11, 4, comparez Elias de Tirhan, chap. 29 fin; ܬܬܠܡܢܢ *que tu le donnes*, Barhébræus, I, p. 76, l. 19.

d) L'impératif se distingue par ses formes lourdes : il prend les suffixes avec une voyelle *a (ai)* que nous avons déjà constatée dans les lâmadh-aleph, § 213 *c*; en outre il conserve les voyelles légères dans une syllabe ouverte, ܥܒܕܗ ܥܒܕܗ ܥܒܕܗ (par contraction de *k'thoubayah*, § 104, 2°) ܥܒܕܗ. Les voyelles légères demeurent également à l'impératif de pa'el ou aph'el, ܦܠܓܗ, ܦܠܓܗ, ܐܦܠܓ; elles tombent généralement au pluriel écourté : ܦܠܓܘ, ܦܠܓ : mais, ܦܠܓܘ (Barhébræus, I, p. 148, l. 13, 18; 149, 20 ult.; 150, 20). Quand la seconde radicale est une labiale, § 93, 2°, la voyelle *ou* du pluriel se reproduit souvent comme un écho devant cette consonne : ܐܦܘܩܘ Matth. 10, 27, ܩܒܘܪܗ Gen. 23, 8, ܐܦܘܩܘ Jean 18, 31 etc., (comp. Barhébræus, I, p. 146, l. 19 à 24; 148, 7 à 9, Elias de Tirhan, chap. XV). Le même effet se produit entre deux emphatiques, § 93, 3°, ܐܬܚܘܢܢ, Barhébræus, I, p. 146, l. 22. Hors ces cas, la voyelle *ou* de la forme passait de la seconde radicale sur la première aux pluriels écourtés, mais elle demeurait sur la seconde aux pluriels forts : ܩܛܘܠܘ ܩܛܘܠܘ (Barhébræus, I, p. 122 ult.).

Le féminin singulier présente la forme étendue que nous avons déjà rencontrée à l'imparfait, ܢܩܛܠܝܢ, ܩܛܠܝܢ de ܢܩܛܠ, ܐܡܢܝܢ de l'aph'el ܐܡܢ (Barhébræus, I, p. 74, l. 23; 101, 16; 103, 2; 138, 8); mais elle était peu usitée.

ܝܗܒ *donne* perdait sa voyelle au pluriel chez les Jacobites, ܝܗܒܘ ܝܗܒ, mais il la gardait chez les Nestoriens, ܝܗܒܘ ܝܗܒ; au sing. masc., on disait ܝܗܒ ou ܝܗܒ mais ܝܗܒ; au sing. fem., ܝܗܒ ܝܗܒ; au plur. masc., ܝܗܒ. L'impératif ܣܒ *prends* avait des formes pareilles ܣܒ ܣܒ mais ܣܒ (Barhébræus, I, p. 147).

e) L'infinitif ܡܩܛܠ prenait les suffixes de la même manière que le parfait ܩܛܠ; quelquefois aussi il insérait *i* devant le suffixe de la troisième personne du singulier, comme l'imparfait; on disait donc ܡܩܛܠܗ ܡܩܛܠܗ ou ܡܩܛܠܗ ܡܩܛܠܗ (v. *Mand. Gramm.*, p. 278, note 1°). Les infinitifs qui sont

terminés en ܘ, s'adjoignent les suffixes objectifs, suivant l'état construit ܗܘ, § 281.

Les participes suivent les noms pour les suffixes.

ܐܝܬܝܗ *il est* prend les suffixes pour exprimer les personnes du verbe *être;* c'est un ancien nom ܐܝܬܘܬܐ emph. ܐܝܬܘܬܐ *existence* [1], qui prend les suffixes avec la terminaison *ai,* comme les pluriels masculins des noms, § 281 : ܐܝܬܝ *je suis,* ܐܝܬܝܢ fém. ܐܝܬܝܬ *tu es,* ܐܝܬܘܗܝ *il est,* ܐܝܬܝܗ *elle est,* ܐܝܬܝܢ *nous sommes,* ܐܝܬܝܬܝ fém. ܐܝܬܝܬܝ *vous êtes,* ܐܝܬܝܗ *ils sont,* ܐܝܬܝܗ *elles sont.* Le négatif ܠܝܬ *il n'est pas,* composé de ܠܐ et ܐܝܬ, reçoit les suffixes de la même manière.

221. *Les suffixes avec les lâmadh-aleph.* Les lâmadh-aleph ayant des désinences propres, se distinguent des autres verbes.

a) Au parfait, les personnes qui sont terminées par une consonne, comme la première, la deuxième masc. et la troisième fém. du singulier, n'offrent rien de particulier. La troisième du masculin singulier conserve la voyelle *å* de l'actif, même avec le suffixe de la seconde féminine, ܡܠܦܬ ܡܠܦܗ ܡܠܦܗ ܡܠܦܬ etc.; mais les dérivés qui ont *i,* changent cet *i* en youdh avec lequel s'articule la voyelle du suffixe, ܫܩܝܬ ܫܩܝܗ ܫܩܝܗ ܫܩܝܬ etc., de ܫܩܐ. La troisième personne du féminin singulier conserve la voyelle *a* chez les Jacobites ܫܩܝܬܐ, les Nestoriens prononçaient avec *å* ܫܩܝܬܐ; on admettait cependant une forme ܫܩܝܬ dans la Massore karkaphienne, v. *Mand. Gramm.,* p. 285, note 2.

La deuxième pers. du fém. ܡܠܦܬ prenait les suffixes comme ܫܩܝܬ.

La diphthongue du pluriel ܡܠܦܘ se décomposait en deux voyelles, séparées par aleph ܡܠܦܐܘ ; mais l'aleph étant devenu trop faible pour maintenir l'hiatus, on prononça ensuite *q'rawoun, q'rawoui* et l'on écrivit conformément à cette prononciation ܡܠܦܘ ou, en maintenant l'aleph traditionnel,

1. Ce mot était très-usité, au lieu de ܐܝܬܘܬܐ, avant le VIe siècle (Lettre de Jacques d'Edesse, éd. Martin, ܬ, 22; éd. Philipps, ܒ, 2); voyez le pluriel ܐܝܬܘܬܐ dans le sens d'*éléments* dans *Analecta syriaca,* p. 49, l. 1; l'abstrait ܐܝܬܘܬܐ est formé de ܐܝܬ. Voyez sur ce mot *Mand. Gramm.,* p. 293, note 5.

ܡܫܬܐܠܬܐ ܡܫܬܐܠܬܐ, v. §§ 56 et 104, Barhébr., *Œuv. gr.* I, p. 206, l. 3; *Chroniq.* p. 216, ult. ܡܫܬܐܠܬܐ; Assemani, *Bibl. Orient.* III, I, p. 391; ܡܫܬܐܠܬܐ ܡܫܬܐܠܬܐ. Les dérivés ܐܫܬܐ ܡܫܬܐ etc., faisaient ܡܫܬܐ ܡܫܬܐ ܐܫܬܐ ܡܫܬܐ ܐܫܬܐ.

b) Les personnes de l'imparfait terminées en *è* maintiennent cette voyelle devant les suffixes. La seconde personne du fém. sing., outre la forme ordinaire ܬܡܠܠ, avait une forme étendue ܬܡܠܠ (Barhébræus, I, p. 112 ult., comp. § 220 *c*) et une forme poétique ܬܡܠܠ ܗ, qui étaient usitées dans le sens d'un impératif.

c) L'impératif masc. sing. prend les suffixes avec la voyelle qui forme sa désinence, *i* au p'ʿal et *â* aux dérivés. Le fém. sing. a une forme simple, où la diphthongue *âi* se maintient devant le suffixe et où la prononciation est facilitée par un ḥ'wâsâ, ܡܠܠ ܡܠܠ ܡܠܠ ܡܠܠ de ܡܠ; et une forme étendue avec les suffixes de la première personne ܡܠܠ ܡܠܠ (Barhébræus, I, p. 112, l. 25). Le pluriel masc. avait les deux formes ܡܠܠ et ܡܠܠ (Barhébr., p. 113, l. 23), mais le féminin, la forme forte seulement, ܡܠܠ (Barhébr., p. 113, l. 24).

d) Les verbes qui ont pour dernière radicale un aleph fort, § 214, prennent les suffixes comme les pa'els des verbes forts: ܡܠܠ ܡܠ ܡܠ ܡܠ ܡܠ suivant les Jacobites, ܡܠ suivant les Nestoriens (Barhébræus, I, p. 149, l. 17), fém. plur. ܡܠ ; imparfait ܡܠ ܡܠ ܡܠ ou ܡܠ ; impératif ܡܠ comme ܡܠ (Barhébræus, I, p. 128, l. 11), ܡܠ ou ܡܠ, ܡܠ (Barhébræus, I, p. 149, l. 17), fém. sing. ܡܠ ܡܠ plur. ܡܠ, ܡܠ.

Chapitre X.

Formation des noms; noms de racines bilittères.

222. En syriaque, l'état déterminé ou emphatique s'est généralisé au point qu'il s'applique même aux substantifs indéterminés et que l'état simple ou absolu est souvent difficile à rencontrer; parfois même il n'est plus usité. Nous prendrons donc, comme exemples des formes que nous exposerons, les substan-

tifs à l'état emphatique et nous indiquerons simultanément leur état absolu, toutes les fois qu'il y aura quelque intérêt à le distinguer et qu'il sera certain.

Quant aux adjectifs et aux participes, nous donnerons l'état absolu qui est usuel et nous n'ajouterons l'état emphatique, que lorsqu'il modifiera le radical d'une manière sensible.

223. Il serait trop systématique de prétendre que tous les noms composés de deux consonnes et dont les langues sémitiques offrent un certain nombre, doivent être ramenés à une racine trilittère qui aurait subi une perte totale dans un de ses éléments.

Si un radical, en recevant les différentes désinences ou les suffixes des pronoms, ne laisse pas paraître de troisième élément, ce serait lui faire violence que de lui en attribuer un; et alors même que ces noms revêtent exceptionnellement la forme trilittère, on doit se demander s'ils présentent là un état ancien, ou s'ils n'ont pas été ramenés par l'analogie au principe de la trilittérité. A cette dernière espèce appartiennent notamment les pluriels dont les terminaisons se redoublent d'autant plus facilement que le radical est plus faible, §§ 262 et 263. Il y a donc lieu d'établir des distinctions fondées sur l'examen de chacun de ces noms en particulier, en commençant par ceux qui ont la forme masculine.

224. *a)* Les mots أَبٌ *père,* أَخٌ *frère,* حَمٌ *beau-père* prennent les suffixes avec la voyelle *ou,* § 284, non seulement en araméen, mais aussi en arabe, en éthiopien et en hébreu (dans cette dernière langue, *i,* par changement de *ou* en *i*).

En arabe, cette voyelle apparaît encore à l'état construit et explique, en partie, les formes exceptionnelles du vocatif أَبَاهُ أَبَاتَاهُ أَبَتِى *mon père!* auxquelles correspond dans les talmuds אבא, éthiop. አበ [1] et, par le passage de la voyelle *â* en tête du mot, أَحَ en syriaque, comme أَخِى *mon frère,* § 284. Cette voyelle subsiste encore, à l'état de vestige, dans l'éthiopien ኣኑ *frère,* où elle demeure à la faveur de la gutturale; elle est manifeste dans les féminins de ces noms, comme أُخْتٌ *sœur,* حَمَاةٌ *belle-mère,* חֲמוֹת אֲחוֹת ሐማት, et elle explique par métathèse

1. Dans ces mots la modification de *ou* en *â* est occasionnée par le vocatif.

de la voyelle l'arabe أُخْتٌ, d'où l'éthiopien ኣኅት ; elle n'a pas été sans influence sur le pluriel à forme féminine אָבִית, d'où l'araméen a composé un nouveau pluriel ܐܲܚَܬ ou ܐܲܚَܬܳܢ, § 262, comp. ኣበው : ኣኀው. Le dérivé ܐܲܚܺܝܕܳܐ *consanguin* laisse également apparaître une troisième radicale, ajoutez p. 88, note 1, ci-dessus.

On ne peut donc nier que ces noms appartiennent à une racine trilittère, lâmadh-waw.

ܐܲܒܳܐ et ܐܲܒܺܝ n'ont ni état absolu ni état construit en syriaque (Barhébræus, I, p. 53, l. 23[1] ; ܐܲܒܳܐ fait ܐܳܒ, par le passage de *a* en *ou*, à cause de la labiale, § 93, 2°, et de là en *ô*, § 91[1], comp. avec les suffixes ܐܳܒܳܗ, § 284.

Dans le sens figuré de *père spirituel*, ܐܲܒܳܐ avait le beth redoublé.

b) ܐܺܝܕܳܐ *main*, abs. ܝܕ ne porte en araméen, comme en hébreu, aucune trace d'une forme plus étendue. Il est donc présumable que c'est par analogie des mots dont nous venons de parler que l'éthiopien a fait le pluriel ኣይዱ, tandis que c'est la voyelle *ê* qui sert de lien entre le radical et les suffixes des pronoms, *Aethiop. Gramm.*, § 154*d*. L'arabe a formé un pluriel يَدَىٰ sur un radical lâmadh-youdh, sans doute sous l'influence du youdh initial.

Ce mot est donc à classer parmi les bilittères.

c) ܕܲܡܳܐ *sang*, abs. ܕܳܡ, a été rapporté à la racine אדם *être rouge*. Le samaritain et les targoums ont en effet la forme אדם à côté de דם ; le verbe dénominatif ܐܲܕܲܡ *saigner* montre que cette prononciation n'était pas inconnue aux Syriens. Cependant on n'en trouve pas trace dans les autres langues qui traitent ce mot comme s'il venait, soit d'une racine géminée, soit d'une racine lâmadh-waw ou lâmadh-youdh ; le syriaque a aussi une forme redoublée propre à ces racines, § 201, ܣܲܡܲܡܳܢܳܐ *ensanglanté*, v. *Mand. Gramm.*, p. 96. En face de ces incertitudes, on est autorisé à considérer ces formes comme secondaires, et à ranger le mot ܕܳܡ parmi les bilittères primitifs.

d) ܐܲܡܳܐ *mère*, abs. ܐܲܡ, appartient à une racine géminée : le

1. Les mots ܐܲܡ *mère*, ܕܳܡ *sang*, ܫܳܡ *nom*, ont subi les mêmes modifications.

redoublement du mim est constant dans toutes les langues; sur le pluriel ܐܡܘܡܬܐ, v. § 262. ܐܡܘܡܐ *peuple*, אֻמָּה, est formé de ce mot; la voyelle *ou* est demeurée et ne s'est pas modifiée en *è*.

e) ܒܪܐ *fils*, abs. ܒܪ, est formé comme בֵּן, إِبْن, par permutation de noun en riš qui a attiré *a* au lieu de *è*, §§ 35 *a* et 93, 1°. Riš est également au féminin ܒܪܬܐ *fille*, mais noun reparaît au pluriel ܒܢܝܢ, fém. ܒܢܬܐ. La voyelle organique *è* demeure avec les suffixes dans ܒܪܗ, ܒܪܗ etc., parce que, la syllabe étant mi-close, le riš n'exerce pas son influence sur la voyelle, pronon. *bè-r' bèr'khoun*, comp. §§ 98 et 125.

f) ܦܘܡܐ *bouche*, abs. ܦܘܡ est une forme étendue que l'on trouve aussi, en dehors des dialectes araméens, en arabe et en éthiopien فُمّ ou فَمّ, ፋሕም, tandis que la forme פֶּה فُوه فُو አፍ, pl. አፈዉ, ܦܘܐ, qui permute avec elle, indique un thème primitif *fa*. Le mim n'est qu'une lettre de prolongation de la voyelle *ou* qui elle-même est attirée par la labiale initiale. Il est vrai que ce mim est quelquefois redoublé, Dan. פֻּמָּא, sam. פממין, ar. فُمّ plur. أفمام, mais ce redoublement peut n'être que corroboratif, si l'on considère la faiblesse dont le mim final est entaché dans certains dialectes araméens; les dernières formes arabes que nous avons citées sont peut-être venues par l'araméen en arabe (*contrà* Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 97, note 3).

Le pluriel ܦܘܝܐ appartient à une racine ܦܘܐ *respirer*, inusitée en syriaque, comp. hébr. אַפַּיִם [1].

g) ܡܝܐ *eaux*, abs. ܡܝ, est un pluriel formé d'un thème *mâ*, ar. ماء, comme l'a justement observé M. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 97. Ce thème donnait le sens de *masse* ou *quantité indéfinie* et a pu servir de cette manière comme pronom indéfini, § 173, 8°, et comme le nom de *cent* ܡܐܐ. Ce dernier mot a été traité comme un lâmadh-aleph; on prononçait primitivement *m'â*, comme l'indique l'écriture de deux aleph et la prononciation avec une proclitique ܡ ; ܡ ; ܡ, ܡܐ ; ܡܐ. Il forme un nom d'unité ܡܐܐ *un cent* et un pluriel ܡܐܐܬܐ, comp. מֵאָה مِئَة ምእት.

h) ܫܡܐ *nom*, abs. ܫܡ, ne trahit pas de racine trilittère d'une

1. ܦܘܝܐ *loisir, faculté* est formé de la même racine; le pé était dur et le taw aspiré, Barhébræus, I, p. 213, l. 24 et II, vers 946, p. 82, note 2.

manière certaine; le pluriel hébreu שמים peut avoir été influencé par un waw troisième radicale, qui apparait dans les pluriels arabes اسام اسماوات; les dénominatifs سمّى ܫܡܝܐ ܫܡܝܐ seraient plutôt formés par analogie des lâmadh-youdh; ܫܡܝܐ est une formation secondaire analogue à celle des pluriels ܫܡܝܢ ܫܡܝܢ, sur lesquels voyez § 262.

Cependant, si l'on considère que ce nom a encore en syriaque le sens de *signe,* v. p. 69, note 2, on sera conduit à le rattacher à la racine سما *être élevé,* une marque distinctive se présentant à l'esprit comme quelque chose qui se détache sur un fond et frappe la vue. A la même racine se rapporte également ܫܡܝܐ *cieux,* سماء pl. سماوات, ሰማይ, pl. ሰማያት, proprement *les hauteurs.*

i) ܐܫܬܐ *fondement* avec aleph prosthétique, § 99, état const. ܫܬ, targ. שית, hébr. שֵׁת, ar. إشت, est formé d'un radical ܫܬ.

Au contraire ܐܫܝܐ *paroi,* pl. ܐܫܝ vient d'une racine géminée [1], اسّ ou أسيس, hébr. אֲשִׁישׁ.

Ces deux mots ont formé le composé ܐܫܬܐ *base.*

j) ܬܕܝ *mamelle,* pl. ܬܕܝ, hébr. שָׁדַיִם, ar. ثَدْىٌ, vient d'une racine ثدى *humecter.*

k) ܡܢ *espèce* est isolé et propre à l'araméen; on le considère généralement comme d'origine étrangère; abs. ܡ ou ܡ.

225. Parmi les noms à forme féminine, les suivants ne paraissent pas venir d'une racine trilittère, malgré la tendance qu'ils affectent dans leurs flexions à prendre une forme plus pleine, comp. *Mand. Gramm.*, p. 98 :

ܐܡܬܐ *servante,* אָמָה أَمَة, pl. ܐܡܗܬ אֲמָהוֹת أَمَوَات, § 262.

Quant à ܐܡܬܐ *nation,* v. ci-dessus § 224 *d.*

ܫܢܬܐ *année,* abs. ܫܢܬ, שָׁנָה سَنَة, pl. ܫܢܝ ܫܢܝ שָׁנִים سَنُونَ et سَنَوَات.

ܫܦܬܐ *lèvre,* שָׂפָה شفة, pl. ܫܦܬܝܢ שְׂפָתַיִם شفوات ou شِفَاهٌ.

Chapitre XI.

Noms de racines trilittères; formes internes sans redoublement.

226. *Noms avec voyelle faible après la première radicale.* De la racine même se forment des noms dont la voyelle organique,

1. Le taw avait le roukkakh. Barhébraeus, I, p. 213 ult.

accentuée et primitivement brève, suit la première radicale, tandis que la deuxième est dépourvue de voyelle.

La voyelle organique est *a*, *è* ou *ou*.

a) Les noms avec *a* sont des concrets : ܐܪܥܐ *terre*, ܐܢܫܐ *homme*, ܚܩܠܐ *champ*, ܚܪܒܐ *glaive* חֶרֶב חַרְבָּה, ܟܠܒܐ *chien*, ܢܦܫܐ *âme*, ܚܡܪܐ *vin*, ܠܚܡܐ *pain*, ܥܠܥܐ *côté*, ܩܒܪܐ *tombeau*, ܡܛܬܐ *lit*, ܩܪܢܐ *corne* קֶרֶן قَرْنٌ, ܫܥܪܐ *poil* شَعْرٌ ሠዕርት, mais hébr. שֵׂעָר.

A l'état absolu ou à l'état construit, la voyelle en passant sur la deuxième radicale, s'affaiblit en *è*, §§ 83, 2° et 96, excepté lorsque la consonne suivante est une gutturale ou un riš : ܢܦܫ ܚܡܪ ܚܩܠ, mais ܐܪܥ[1] ܐܢܫ ܩܒܪ. Quelques noms, cependant, ont conservé la voyelle *a* devant une consonne autre qu'une gutturale ou un riš, tels sont : ܚܩܠ *champ*, ܟܠܝ *vaisseau* (d'origine douteuse), ܥܪܩ *vigne*, ܒܪܝܐ *lande*, ܦܪܩ *poing*, Jug. 3, 16, suivant les Jacobites, mais ܦܪܨ chez les Nestoriens, v. Barhébræus, I, p. 69, l. 24 et 70, 3.

Ces noms comprenaient aussi primitivement des abstraits de racines formant des verbes actifs, comme dans les autres langues sémitiques; mais en syriaque ils se sont généralement confondus avec les noms de la forme فِعْل, en modifiant *a* en *è*, comme ܩܛܠܐ *meurtre* قَتْل קְטָל. En sens inverse, dans cette classe sont entrés quelques noms de la forme فَعَل فَعِل, dont la deuxième voyelle a disparu sans retour : ܡܠܟܐ abs. ܡܠܟ *roi*, hébr. מֶלֶךְ mais ar. مَلِك, ܝܠܕܐ abs. ܝܠܕ *enfant*, hébr. יֶלֶד avec suff. יַלְדּוֹ sans dageš, ar. وَلَد, v. ci-dessus p. 80, note 1.

b) Les noms avec *è* comprenaient primitivement des abstraits de racines qui forment des verbes neutres; puis avec eux se sont confondus ceux des racines formant les verbes actifs, comme nous venons de le dire : ܙܕܩܐ *justice*, ܙܪܚܐ *lever des astres (lueur)*, ܦܚܕܐ *frayeur*, ܟܪܝܐ *douleur*, ܚܠܡܐ *rêve*, ܥܒܪܐ *passage*, ܢܦܫܐ *souffle*, ܣܕܪܐ *ordre*, ܦܪܨܐ *scission*, ܦܬܝܬܐ *fragment*, ܩܣܡܐ *divination*, ܡܫܟܚܐ *conseil* etc.

A cette classe appartiennent également des concrets, soit avec *è* organique, soit avec *è* venant de *a* : ܥܫܒܐ *herbe* עֵשֶׂב عُشْبٌ, ܓܠܕܐ *peau* גֶּלֶד avec suff. גִּלְדּוֹ جِلْد, ܡܠܚܐ *sel* מֶלַח مِلْح,

1. Aleph est articulé ici avec *a* au lieu d'une simple voyelle *è*, de même ܐܢܫ, emph. ܐܢܫܐ.

ܥܠܥܐ *côte* צֵלַע, ܣܦܪܐ *livre* סֵפֶר, ܪܓܠܐ *pied* רֶגֶל, ܟܣܦܐ *argent* כֶּסֶף.

è demeure devant une gutturale ou riš, seconde radicale, ܕܡܘܬܐ *comparaison*, ܡܪܝܡܐ *anathème*.

Il passe sur la seconde radicale, à l'état absolu et à l'état construit, et à cette place se change en *a* si la troisième radicale est une gutturale ou un riš, ܥܫܩ ܫܡܪ, mais ܫܡܥ ܩܠܐ. Sur ܕܒܫܐ *miel*, abs. ܕܒܫ et ܒܛܢܐ *ventre*, abs. ܒܛܢ v. ci-dessus p. 80, note 1.

c) Les noms avec *ou* comprennent : 1° *des abstraits* de racines qui donnent des verbes neutres et se distinguent peu, pour le sens, de ceux avec *è* : ܩܕܝܫܘܬܐ *sainteté*, ܫܘܒܚܐ *gloire*, ܪܘܓܙܐ *colère*, ܩܕܝܡܐ *le devant*, ܩܒܠܐ *l'opposé*, ܐܘܪܟܐ *longueur*, ܐܘܪܚܐ *rencontre*, ܚܘܡܪܐ *habitation*.

2° *Des concrets*, substantifs ou adjectifs : ܐܘܪܚܐ *chemin*, ܒܘܟܪܐ *premier né* [1], ܟܘܗܢܐ *prêtre* (propr. *triste*, comp. ܐܝܠܐ *ascète*), ܡܕܒܪܐ *désert*, ܒܘܟܪܐ *auge, réceptacle* גֹּרֶן جُرْن, ܟܘܪܝܢܐ *cicatrice*, ܢܩܛܐ *point*, ܫܡܐܠܐ *gaucher*, ܥܪܠܐ *incirconcis*, ܬܠܬܢܝܐ *âgé de trois ans*.

3° Quelques *fractions* : ܬܠܬܝܢ *tiers*, ܪܒܥܐ *quart*, ܚܡܝܫܐ *cinquième*, targ. חומשא רובעא תולתא, hébr. חֲמִשׁ רֻבַּע, ar. ثُلُثٌ رُبُعٌ خُمُسٌ. Cependant la forme plus pleine ܚܡܝܫܐ ܪܒܥܐ, rappelant la deuxième forme arabe خُمُسٌ رُبُعٌ ثُلُثٌ, était également reçue, v. Barhébræus, I, p. 71, l. 16 et § 287, comp. pour l'assyrien, J. Oppert, *Élém. de gramm. assyr.*, p. 41.

Dans ces noms, la voyelle *ou* est souvent attirée par une labiale ou une emphatique qui précède ou qui suit, § 93, 2° et 3°, comp. ܒܘܛܝܐ *audace*, ܫܘܦܪܐ *beauté*, ܒܘܫܡܐ *corps*, etc.

A l'état absolu et à l'état construit, la voyelle passe à la seconde radicale ܡܪܝܡ, excepté quand la dernière est une gutturale : ܐܘܪܚ ܫܘܒܚ.

Les Nestoriens prononçaient généralement *ou* la voyelle de cette forme, mais on trouve aussi devant riš une prononciation inclinant vers le son *o*, le waw étant marqué d'un point supé-

1. Comp. בֻּכְר *jeune chameau*, tandis que le syriaque ܒܘܟܪܬܐ *jeune chamelle* a le point au-dessus du waw, v. ci-dessus p. 47 et 48, et se compare avec בְּכוֹר ; on voit combien ces formes sont peu constantes et varient.

rieur, comme ܒܥܝܬܐ *auge*, ܡܣܟܬܐ *fermeture*, ܩܕܪܬܐ *marmite de pierre*, ܒܪܡܬܐ, etc., Bar'ali, 2319, 3472, 4628.

La première syllabe des noms de cette forme était close et la troisième radicale était dure, quand c'était une muette sujette à aspiration, excepté ܬܠܬܝܐ *tiers*, par distinction de ܬܠܬܐ *âgé de trois ans*, v. § 126.

Une racine peut former des noms avec les trois voyelles : ܫܥܠܬܐ *corde*, ܫܥܠܬܐ *douleur*, ܫܥܠܬܐ *obligation*.

227. Les noms de cette classe avec la terminaison du féminin ont, à l'état absolu, la même forme que l'état emphatique des masculins. A l'état emphatique, la voyelle organique demeure sur la première radicale, si la prononciation sans voyelle des deux consonnes qui suivent n'est pas pénible, sinon elle avance sur la deuxième, § 98 : ܫܒܛܬܐ *fillette*, de ܫܒܛܐ, ܫܒܛܬܐ *tribu*, ܒܩܥܬܐ *plaine*, pl. ܒܩܥܬܐ, comp. בִּקְעָה, ܒܩܥܬܐ, ܪܘܚܬܐ *amitié*, ܚܟܡܬܐ *sagesse*, ܫܓܕܬܐ *adoration*, ܒܟܝܬܐ *pleurs*, ܝܠܕܬܐ *génisse*, יַלְדָּה, ܚܛܬܐ, ܚܛܬܐ ou ܚܛܬܐ *grain*, pl. ܚܛܬܐ, §§ 128 et 150, ܢܨܒܬܐ *plantation*, pl. ܢܨܒܬܐ, ܢܗܪܬܐ *cours d'eau*, רִגְלָה, ܫܘܫܦܬܐ *parure*, pl. ܫܘܫܦܬܐ, ܢܩܡܬܐ *vengeance*, pl. ܢܩܡܬܐ, ܡܫܚܬܐ *mesure*, pl. ܡܫܚܬܐ, ܫܘܫܦܬܐ *globule*, pl. ܫܘܫܦܬܐ, ܓܡܪܬܐ *charbon ardent*, pl. ܓܡܪܬܐ, ܓܡܪܬܐ, ܫܢܬܐ *dent molaire*, pl. ܫܢܬܐ (Abr. Ecchell. 39) ou ܫܢܬܐ (Barhébræus, I, p. 34, l. 6). La voyelle *ou* demeure sur la première radicale dans ܒܘܪܟܬܐ *bénédiction*, ܚܒܘܠܬܐ *blessure*, pl. ܚܒܘܠܬܐ, ܚܘܪܒܬܐ *ruine*, pl. ܚܘܪܒܬܐ, Ps. 19, 13 ; 56, 14 ; 115, 18, Dan. 11, 21, comp. Barhébræus, I, p. 22, l. 7 et 8[1], ܦܘܫܩܬܐ *fente*, ܟܘܫܠܬܐ *trébuchement*, pl. ܟܘܫܠܬܐ. La voyelle de la seconde radicale n'est dans ce cas qu'une voyelle adjuvante.

ܙܘܢܬܐ *queue*, abs. ܙܘܢܬ, targ. דונבא, n'appartient pas à cette forme, mais à فَعْل, comp. ذَنَب. La forme primitive était ܙܢܒܬܐ, par changement de *a* en *ou* à cause de la labiale, § 93, 2°, v. Barhébræus, II, vers 1070; puis, la faiblesse du noun facilitant le passage de la voyelle sur la première radicale qui avait perdu sa propre voyelle dans une syllabe ouverte, on prononça ܙܘܢܬܐ.

Quelques noms qui avaient *è* organique sur la première radicale, avaient à l'état emphatique *a* au lieu de *è*, même quand

1. Ce pluriel ferait croire que la voyelle *ou* n'était pas organique dans ܚܘܪܒܬܐ, mais avait été attirée par l'emphatique riš.

la consonne suivante n'était pas une gutturale, ܢܶܦܫܳܐ *soupir*, pl. ܢܶܦܫܳܬܳܐ, ܢܶܦܚܳܐ *souffle*, pl. ܢܶܦܚܳܬܳܐ.

228. *Noms de racines faibles. a)* Les pé-aleph ont l'une des trois voyelles *a*, *è*, *ou* et des formes masculines et féminines: ܐܰܬܪܳܐ *lieu*, abs. ܐܰܬܪ, ܐܶܢܬܳܐ *femme*, ܐܶܓܪܳܐ *salaire*, ܐܶܓܠܳܐ *troupeau* إِبِل, ܐܶܪܟܳܐ *longueur*, ܐܶܡܝܳܐ *énigme;* avec modification de la voyelle ܐܶܕܢܳܐ *oreille* אֹזֶן أُذُن.

b) Les pé-youdh ont *a* ou *ou*, mais *è* ne se maintient pas. § 106, I *a* : ܡܰܪܝܳܐ *enfant*, ܡܰܪܝܳܐ *légume*, ܡܰܪܝܳܐ *penchant* נָטוּי, abs. ܡܰܪܝ ; ܡܰܪܝ *charge*.

c) Les ʿé-aleph ont *é* chez les Nestoriens et *i* chez les Jacobites, sans distinction de la voyelle primitive : ܪܺܫܳܐ ou ܪܺܫܳܐ[1] *tête* رَأْس רֹאשׁ, ܙܺܐܒܳܐ *loup* זְאֵב ذِئْب[2], ܒܺܐܪܳܐ *puits* בְּאֵר ou ܒܺܐܪܳܐ בְּאֵר *douleur*, ܟܺܐܒܳܐ כְּאֵב كَأْب, ܬܺܐܬܳܐ *figuier*, תְּאֵנָה تِينٌ ; plus rarement *à*, ܛܰܠܝܳܐ *petit bétail* צֹאן ضَأْن. Voyez sur ces formes p. 80 ci-dessus, note 2.

Les racines doublement faibles forment des noms avec *a*: ܦܳܪܳܐ *moustache*, ܡܰܟܝܳܐ *boisseau*, et avec *à* de *a*: ܪܳܐܬܳܐ *poumon* رِئَة ; *è* apparait devant le suffixe ܬܶܗ, § 255, ܬܶܥܒܳܐ *fatigue*, ܬܶܥܢܳܓܳܐ *délices*.

d) Les ʿé-waw se distinguent des ʿé-youdh, quand la voyelle est *a* : ܡܰܘܬܳܐ *mort*, ܥܰܘܠܳܐ *iniquité*, ܩܰܘܡܳܐ *station*, ܝܰܘܡܳܐ *jour*, ܪܰܘܡܳܐ *hauteur*, ܩܰܘܛܳܐ *fouet*, ܨܰܘܡܳܐ *jeûne*, ܣܰܘܦܳܐ *fin*, ܬܰܘܪܳܐ *bœuf ;* ܩܰܝܛܳܐ *été*, ܨܰܝܕܳܐ *chasse*, ܚܰܝܠܳܐ *force*, ܥܰܝܢܳܐ *œil*, ܥܰܨܬܳܐ *bois*, ܡܰܕܬܳܐ *mesure*, ܒܰܝܬܳܐ *maison ;* état absolu ou construit : ܡܰܘ ܡܰܘ ; ܥܰܘ ܥܰܘ ; ܩܰܝ ܩܰܝ ; ܨܰܝ ܨܰܝ ; ܒܰܝ ܒܰܝ ; ܥܰܨ ; ܥܰܨ, mais ܥܰܨܥܰܨ, § 92.

Avec les voyelles *ou*, *i* toute distinction cesse : ܒܪܳܐ *enfant*, ܪܽܘܚܳܐ *vent*, ܛܽܘܒܳܐ *bonheur*, ܢܽܘܪܳܐ *feu*, ܟܽܐܦܳܐ *rocher*, ܝܽܘܓܳܐ *joug*, ܓܽܘܕܳܐ *petit de quadrupède*, ܟܺܝܡܬܳܐ *pléiades*.

Féminins avec *ou* de *au* : ܬܽܘܪܬܳܐ *vache*, pl. ܬܽܘܪܬܳܬܳܐ, ܥܽܘܠܬܳܐ *glane*, pl. ܥܽܘܠܬܳܬܳܐ : par le passage de *ou* en *è*, ܩܶܫܬܳܐ *arc*, hébr. קֶשֶׁת, ar. قَوْس ; sans affaiblissement de la diphthongue ܩܽܘܨܬܳܐ *taille ;* avec *ou* naturel ܨܽܘܪܬܳܐ *image*, pl. ܨܽܘܪܬܳܬܳܐ ; avec *i* affaibli de *ai* ܒܺܝܨܬܳܐ *œuf*, pl. ܒܺܝܨܬܳܬܳܐ, בֵּיצָה بَيْضَة.

1. Sur cette écriture v. p. 58, note 2 ci-dessus; Barhébræus, I, p. 20, l. 25, malgré Jacques d'Édesse, blâme l'écriture avec youdh.

2. Le nom du fleuve *zâb* que les Grecs ont traduit λύκος, n'indique pas une prononciation différente; car la vraie étymologie est זָב *coulant abondamment*.

e) Les double-'é ont l'une des trois voyelles : ܝܰܡܳܐ *mer*, ܥܰܡܳܐ *peuple*, ܦܰܠܳܚܐ *planche*, ܨܰܠܬܳܐ *côté*, ܟܦܳܐ *paume de la main*, ܚܰܡܳܐ *passion*, ܕܒܳܐ *ours*, ܥܙܳܐ *chèvre*, ܠܒܳܐ *cœur*, ܫܢܳܐ *dent*, ܒܪܳܐ *fosse*, ܚܙܳܐ *sein*, ܪܚܡܳܐ *amour*, ܫܠܳܐ *élan*, ܩܘܨܳܐ *épine*, ܩܪܳܐ *froid*, ܐܪܝܳܐ *sourd-muet*, ܒܪܳܐ *sauvage*; *ou* passe quelquefois en *è* dans ces noms, § 91. Dans ܩܘܨܳܐ *cousin (insecte)*, ar. بَقّ, néo-hébr. בַּקָּא, *â* vient de *a*, à cause de l'emphatique qui suit, § 93, 3°.

Féminins : ܓܢܬܳܐ *jardin*, ܟܠܬܳܐ *fiancée*, كَنَّة, ܒܪܬܳܐ *lac*, ܨܒܬܳܐ *désir*, ܓܙܬܳܐ *toison*, ܣܘܦܬܳܐ *fin*, ܡܪܝܪܬܳܐ *fiel*, ܐܪܘܟܬܳܐ *canal*, ܝܡܝܢܬܳܐ *endroit*; ܝܠܕܬܳܐ *accouchée*.

f) Les lâmadh-aleph distinguent également les trois voyelles : ܐܪܝܳܐ *lion*, ܥܪܝܳܐ *chevreau*, ܨܒܝܳܐ *gazelle*, ܟܡܳܐ *gémissement*, ܚܪܳܐ *aridité*, ܡܪܥܳܐ *pâturage*, ܡܪܕܳܐ *parcage*, ܥܪܝܳܐ *petit de fauve*, pl. ܥܪܝܶܐ, hébr. גְּדִי, ܕܡܘܬܳܐ *ressemblance*, pl. ܕܡܘܝܶܐ *prix*.

L'influence du youdh sur la voyelle de la forme peut être cause que les noms avec *è* sont très-nombreux, ceux avec *ou*, très-rares. Waw n'apparaît, comme troisième radicale, que dans quelques mots, ܫܘܦܪܳܐ *splendeur*, ܫܘܬܳܐ *cesse*, ܚܙܘܬܳܐ *vision*.

La troisième radicale est tombée dans ܬܝܬܳܐ *mamelle*, § 224*j*, et dans ܦܐܬܳܐ *fruit*, § 97.

Féminins : ܒܪܝܬܳܐ *choix*, ܐܠܝܬܳܐ *queue de brebis*, ܡܫܝܬܳܐ *membrane qui enveloppe le fœtus*, שִׁלְיָה mais שָׁלָא, ܒܪܝܬܳܐ *créature*. Ces noms ont à l'état construit et au pluriel *è* après la consonne initiale, *a* étant propre aux participes ou adjectifs de la forme فَعِل[1], § 230 : ܩܛܝܠ ܩܛܠܬܳܐ etc. *ou* tend à se maintenir même dans une syllabe ouverte, ܐܝܠܝܬܳܐ *élégie*, ܟܘܣܬܳܐ *bonnet*, ܫܘܒܚܬܳܐ *chant*, ܠܘܛܬܳܐ *malédiction*, ܡܠܬܳܐ *récit*, mais ܡܕܝܢܬܳܐ *ville*, nom d'unité du collectif ܡܕܝܢܬܳܐ, aj. ܟܠܝܬܳܐ *reins*, כְּלָיוֹת.

Les noms qui avaient primitivement aleph pour troisième radicale articulent cet aleph avec une voyelle adjuvante *è*, § 107*a*, ܡܬܠܳܐ *parabole*, ܣܢܝܳܐ *haine*, ܩܢܝܳܐ *jalousie*, plur. ܩܢܝܶܐ etc.

Ceux qui avaient waw, le conservent à l'état absolu et à l'état construit; à l'état emphatique, waw se change en *ou*, ܚܕܘܬܳܐ *joie*, abs. ܚܕܘ avec dâlath aspiré, §§ 94 et 135, ܒܥܝܪܳܐ *animal*, abs. ܒܥܝܪ, judéo-aram. חיותא חיוה, comp. ܚܝܘܳܐ, ܡܚܘܬܳܐ, *coup*,

1. Comp. hébr. לַח *fraîcheur*, לַח *frais*.

abs. ܡܚܝ, héb. מָחִי, targ. מחתא. Ces deux derniers mots avaient le point au-dessus du waw chez les Nestoriens, comme les noms de la forme فَعَلَة, § 230, mais ils se distinguent de ceux-ci par le pluriel, v. § 264; une certaine confusion des formes فَعْلَة et فَعَلَة dans ces noms n'a rien de surprenant, ainsi ܡܫܩܠܬܐ *aisselle*, plur. ܡܫܩܠܬܐ, Barhébræus, I, p. 31, ult., a en syriaque la forme فَعَلَة, § 230 et en néo-hébraïque, celle فَعْل, שָׁחִי, comp. hébr. שַׁחַת *fosse*. ܫܥܘܐ *cire*, شَعْوَة, appartient également à cette forme.

229. *Noms avec une voyelle faible après la première et la seconde radicales.*

En syriaque, فَعَل et فَعِل ne se distinguent pas à première vue de فَعْل, la seconde voyelle tombant dans une syllabe ouverte à l'état emphatique. Lorsque la dernière radicale est une muette aspirée, la forme فَعَل peut être indiquée par le roukkâkh, فَعْل et فَعِل, par le qouššâi, § 123 *d*. En dehors de ces signes, les seuls moyens de distinction sont le sens et la comparaison avec les langues congénères.

a) فَعَل comprend quelques abstraits, noms d'actions de verbes neutres : ܟܦܢܐ *faim*, כָּפָן, ܟܕܒܐ *mensonge*, כָּזָב mais كَذِب, ܡܬܠܐ *proverbe* מָשָׁל, مَثَل, ܣܒܥܐ *satiété* שָׂבָע, شَبَع, ܣܒܥ *sève*, avec roukkâkh, Barhébræus, I, p. 123, l. 22; des concrets, substantifs ou adjectifs, ܓܡܠܐ *chameau* גָּמָל, جَمَل, ܒܪܕܐ *grêle* בָּרָד, بَرَد, ܒܪܨ *lèpre* גָּרָב, جَرَب, ܚܠܒ *lait* חָלָב, حَلَب, ܚܡܐ *beau-frère* חָם, ܚܬܢ *gendre* חָתָן, خَتَن, ܙܩܢ *menton* זָקָן, ذَقَن, ܐܚܪ *autre*, avec roukkâkh, Barhébræus, I, p. 123, l. 22, ܬܡܪ *datte* תָּמָר, ثَمَر, ܚܕܬ *nouveau* חָדָשׁ, حَدَث, ܣܟܠ *sot* סָכָל, ܣܦܠ *vil* שָׁפָל, سَفَل.

Ces noms affectant en sémitique une tendance à se simplifier en فَعِل ou فَعْل, comp. § 226 *a*, on doit comprendre parmi eux ceux qui pourraient paraître douteux, comme ܒܪܩ *foudre* בָּרָק mais بَرْق, ܚܘܛ *corde*, יֶתֶר mais وَتَر, ܢܗܪ *fleuve* נָהָר نَهَر ou نَهْر.

A l'état absolu et à l'état construit *a* s'affaiblit en *è*, comme dans les noms de la forme فَعْل, ܦܥܠ, excepté dans ceux où il est suivi d'une gutturale ou d'un riš, § 93, 1°, et dans les suivants : ܡܠܐ, ܪܥܐ et ܫܢܐ, v. Barhébræus, I, p. 69, l. 24, 25; 70, 3; aj. ܒܥܐ et ܫܥܐ.

Il s'affaiblit aussi sur la première radicale, à l'état empha-

tique, dans ܕܟܪܐ *mâle* זָכָר זָכָר, ܒܫܪܐ *chair* בָּשָׂר בָּשָׂר, ܥܦܬܐ *aile,* où l'aspiration du phé se manifeste par le maintien du noun, §§ 110, 2° et 123 *d*, ܐܦܐ כָּנָף, ܓܘܪܐ *gosier,* § 213 *d*, حَنَك, tandis que la seconde forme ܓܘܪܐ avec noun éliminé répond à l'hébreu חֵךְ, ܡܛܪܐ *pluie* מָטָר מָטָר.

Dans quelques noms d'action de verbes neutres, la voyelle demeure sur la seconde radicale à l'état emphatique, mais en s'allongeant, elle passe en *é, i* : ܢܫܡܐ ou ܢܫܡܐ *respiration* نَفَس, ܐܪܒܐ *embûche,* comp. §§ 46 et 58, ܕܚܬܐ *effroi* רַחַת, ܥܐܕܐ *fête,* rac. ܥܕܐ, עֵדָה.

Avec la terminaison du féminin : ܢܫܡܬܐ *souffle* נְשָׁמָה نَسَمَة, ou ܢܗܡܬܐ *mugissement,* avec voyelle furtive de la seconde radicale, § 98, ܢܗܡܬܐ נְהָמָה mais ܢܗܡܬܐ, ܨܕܩܬܐ *aumône* צְדָקָה صَدَقَة. De racines faibles, ܡܫܐܠܬܐ *emprunt,* devant une gutturale ou riš, ܡܕܥܬܐ *science,* ܡܥܝܬܐ *fatigue*; avec chute de youdh radical, ܥܝܬܐ *souci,* ܫܢܬܐ *sommeil,* ܥܕܬܐ *église* de ܥܕܐ; de racine géminée, ܐܢܚܬܐ *gémissement*; de 'é-aleph ܫܐܠܬܐ *demande;* de pé-aleph, ܐܢܦܬܐ *soupir.*

Il est souvent difficile de distinguer ces noms de ceux de la forme فَعْلَة, comp. § 98.

b) فَعِل donne le participe ou adjectif verbal des verbes neutres dont فَعَل est le nom d'action, ܥܦܝ ܥܦܐ *affamé,* ܡܬܢ ܡܬܢ *tempérant,* ܚܝܪ *tacheté,* ܡܫܚܢ *lépreux,* ܡܫܢ *impudique,* ܡܫܥ *impie,* ܡܫܚܬ *pervers,* sur la prononciation aspirée du ح de ces mots, v. § 126, ܠܚܝܫ *bègue,* ܩܫܝܐ *difficile,* ܩܝܡ *ferme.* Il comprend quelques substantifs concrets, ܚܒܪ *camarade,* חָבֵר, ܟܬܦ *épaule* כָּתֵף, *Mand. Gramm.,* p. 485; ܟܒܕ *foie* כָּבֵד, et par affaiblissement de *a* en *è*, ܥܩܒ *talon,* § 126, עָקֵב.

Le féminin فَعِلَة ne se distingue pas de فَعْلَة ou فَعَلَة, ܚܒܪܬܐ *compagne,* ܛܡܝܐ *impure,* ܩܝܡܬܐ *ferme,* ou selon la prononciation nestorienne, ܛܡܝܐ, ܩܝܡܬܐ, Barhébræus, I, p. 240, l. 10, ܛܡܝܐ *impure,* ou suivant la prononciation plus ancienne des Nestoriens ܛܡܝܐ ܛܡܝܐ, Barhébræus, I, p. 129, l. 21, ܚܒܠܬܐ *enceinte,* ܢܩܒܬܐ *femelle* נְקֵבָה, ܠܒܢܬܐ *tuile* לְבֵנָה, ܓܒܝܢܬܐ *fromage,* גְּבִינָה mais جُبْن; ܓܦܢܬܐ *vigne,* גֶּפֶן جَفْن, appartient à فَعْلَة, sur ces formes comp. § 110, 2°.

فَعَل et فَعِل ne se distinguent que dans les noms qui ont

roukkâkh sous la troisième radicale ou qui maintiennent noun seconde radicale, ܥܢܒܐ *raisin*, pl. ܥܢܒܐ, ܥܘܒ עֹנֶב, ܥܘܒܐ *corbeau*, غُراب mais ܥܪܒ, ܥܪܒܐ *outarde*, v. § 123 *d*. Cependant ܥܢܩܐ *collier*, hébr. עָנָק, ar. عُنُق *cou*, a une forme contracte.

230. Les noms de racines faibles dont il n'a pas encore été question, présentent les formes suivantes :

a) Les ʿé-waw ont *â* à la forme فَعَل : ܩܠܐ *voix*, ܪܡܐ *élevé*, ܛܒܐ *bon*, ܥܘܢܐ *oppression*, comp. ܥܬܝܩ *vieux* de ܥܬܩ ; *é* (*i* chez les Jacobites) à la forme فَعِل et à celle فِعَل, qui ne se distinguent guère que par le sens, فَعِل formant des concrets, فِعَل des abstraits : ܙܕܩܐ *juste* כֵּן, ܐܒܢܐ *pierre* כֵּף, ܫܝܕܐ *démon* שֵׁד, ܪܥܝܐ *élan*, ܫܚܝܬܐ *altération*, ܐܡܡܐ *sourd-muet* ; et aussi les suivants, écrits avec youdh, ܪܝܚܐ *odeur* רֵיחַ, ܥܪܝܢܐ *éveillé* עֵר, ܡܝܬܐ *un mort* מֵת, *Mand. Gramm.*, p. 108.

b) Les double-ʿé ont les formes suivantes : ܪܒܐ *grand*, ܚܪܝܪܐ *rivale* צָרָה, ܚܪܐ *libres*, sing. ܚܪ, חֹר חֹר.

c) Les lâmadh-aleph ont فَعِل : ܩܢܐ *roseau* קָנֶה, ܩܢܝܐ *poitrine* חָזֶה ; avec la terminaison du féminin, ܩܪܝܬܐ *froidure* קָרִיָּה ; adjectifs : ܛܠܐ emphatique ܛܠܝܐ *jeune* ou *jeune homme*, fém. ܛܠܝܬܐ emphatique ܛܠܝܬܐ *jeune fille*, ܙܥܘܪܐ *bref*, ܥܒܝܐ *épais*, ܩܕܝܪܐ *capable*, ܡܠܝܐ *plein* (de ܡܠܐ avec aleph radical). Les verbes lâmadh-aleph forment leurs participes passifs de la même manière : ܓܠܝܐ *découvert*, ܒܪܝܐ *créé*, ܟܣܝܐ *caché* etc.

فَعَلَة forme des noms d'action, aussi bien des verbes neutres que des verbes actifs ; la troisième radicale, comprimée entre les voyelles de la forme, est éliminée et les voyelles se contractent en *â*, § 106, I *b* ; ܥܠܬܐ *pleur*, ܒܥܬܐ *recherche*, ܥܪܬܐ *investigation*, ܨܚܬܐ et ܨܘܬܐ *cri*, ܚܙܬܐ *vue*, ܝܕܥܬܐ *connaissance*, *camarade*, ܡܢܬܐ *portion*, ܩܪܒܢܐ *sacrifice*. Comme concret, on trouve ܒܙܬܐ *pouce* (prop. *le bref*).

L'*â* passe quelquefois en *o* chez les Nestoriens et en *ou* chez les Jacobites : ܨܠܘܬܐ *prière*, d'où l'arabe صَلاة ou صَلوة, ܩܘܪܝܬܐ *copeau* قُرَايَة, ܫܘܚܬܐ *hanche*, r. ܫܚ = ܫܘܚ *être creux*, ܚܣܬܐ *lait caillé*, Barʿali, 6183, ou ܚܣܬܐ, Barhébræus, II, vers 1248 et *comment.*, ܚܫܬܐ ou ܚܫܬܐ *aisselle*, v. ci-dessus § 228 *fin* ; ܡܫܚܬܐ *bain* ou ܡܫܚܬܐ, Tit. 3, 5, abs. ܡܫܚܬ, Act. 27, 42 et 43, pl. ܡܫܚܬܐ, Amira, p. 90.

Ces noms se distinguent surtout de ceux فَعْلَة, § 228*f*, par leur pluriel, v. § 264.

A cette forme appartiennent également ܥܘܠܐ *blâme* et ܛܘܠܐ *impureté* de ܛܠܐ, comme l'indique le pluriel ܛܘܠܐ, donné par Amira, p. 74, quoique celui-ci le rapporte à tort à ܛܘܠܐ; on disait aussi au pluriel ܛܘܠܐ ܥܘܠܐ, § 271.

231. *Avec une voyelle forte après la première radicale.* Avec une voyelle forte, les formes résistent davantage aux altérations phonétiques et sont plus faciles à distinguer.

فَاعَل ne comprend que quelques mots : ܥܠܡܐ abs. ܥܠܡ *monde* עוֹלָם, ܚܬܡܐ *sceau* חוֹתָם, peut-être aussi ܐܘܨܪܐ *trésor* אוֹצָר, ܬܘܠܥܐ *ver* תּוֹלָע, ܫܘܦܪܐ ou ܫܘܦܪܐ *clairon* שׁוֹפָר, comp. Ewald, *Lehrb.*, p. 393; sur la modification de *â* en *au* ou *ai, i,* v. § 86 et p. 82, note 1. Nous verrons, § 235, que quelques diminutifs internes affectent une forme analogue.

فَاعِل forme du parfait des verbes le participe actif, non seulement des verbes actifs, mais aussi des verbes neutres, avec le sens d'un présent, § 179 : ܝܬܒ *qui est assis,* ܩܐܡ *qui se tient debout.*

Pris substantivement, les participes des verbes actifs donnent des noms d'agent et par extension des noms de métier : ܪܥܝܐ *pasteur,* ܩܪܝܐ *lecteur,* ܦܪܩܐ *sauveur,* ܒܪܝܐ *créateur,* v. Barhébræus, II, p. 125, l. 7 du *comment.* ܡܪܝܐ *maître, seigneur* est sans doute l'hébreu מוֹרֶה.

Comme nom d'agent, il peut être formé d'un nom[1], ܡܩܒܠ *percepteur* de ܡܟܣܐ *impôt.*

Avec *i*, au lieu de *è* : ܐܬܡܐ *bourbier,* ܐܪܡܐ *pluie d'orage* רֶדֶם, ܐܡܝܐ *massue,* ܡܪܡܐ *ensouple de tisserand,* ܡܬܩܠܐ *abréviation.*

Les mots arabes de cette forme se modifient en passant en syriaque : ܚܕܝܩܐ *habile, prompt,* Barhébræus, II, vers 1145, est l'arabe طَالِق, ܛܡܝܐ *amas de provisions,* Barhébræus, II, p. 118, l. 2 du *comment.*, ar. رَازِق *qui fournit des provisions;* le passage de *â* en *ou* indique que ط et ر étaient prononcés emphatiquement, § 93, 3°.

[1]. Cette formation n'est pas identique à celle d'un participe qui, comme temps, peut être usité, alors que les autres temps ne le sont pas, tel que ܐܝܬ *il est juste,* ܡܝܬ *il convient,* § 118.

Le féminin fournit quelques concrets : ܨܠܡܬܐ *statue;* avec *a*, à cause d'une gutturale ou d'une palatale, ܐܪܥܬܐ *terre habitée,* ܒܪܬܐ *gouffre,* ܐܓܡܬܐ *espèce de lézard,* ܦܪܨܬܐ *vertèbre,* ܐܝܠܬܐ *île,* ܨܦܪܬܐ *oiseau;* de lâmadh-aleph, ܦܪܬܐ *poutre* קוֹרָה, ܡܦܨܬܐ *articulation,* ܟܫܠܬܐ *obstacle.*

232. *Avec ô après la première radicale et o (ou chez les Jacobites) après la seconde.* En araméen, פָּעוֹל فاعول avec deux voyelles fortes est une forme très-usitée pour les noms d'agent; sa lourdeur l'a fait peu estimer des Hébreux et encore moins des Arabes qui s'en servent rarement. Elle naît du participe actif par l'insertion de *o, ou* après la deuxième radicale : ܐܒܘܢ *père,* ܡܫܘܠܐ *conseiller,* ܚܦܘܪܐ *fossoyeur,* ܩܛܘܠܐ *meurtrier,* ܟܬܘܒܐ *écrivain,* ܬܪܥܐ *portier,* ܢܨܘܒܐ *planteur,* ܚܙܘܝܐ *visionnaire,* ܐܚܘܪܐ *magicien,* ܫܚܘܩܐ *rieur,* ܪܚܘܡܬܐ *amante.*

Le féminin prend souvent devant la terminaison un youdh, § 253, ܩܛܘܠܝܬܐ *meurtrière, Anecd. syr.*, IV, Physiologus, chap. 14, à l'état absolu ܡܪܘܕܬܐ *rebelle,* ܐܫܘܢܬܐ *intempérante,* Prov. 7, 11 ; dans les lâmadh-aleph, ܩܪܘܝܬܐ *qui appelle,* Barhébræus, I, p. 41, l. 2; 42, 15. 18, comp. ܐܬܪܘܝܬܐ *qui avertit,* Barhébræus, I, p. 42, l. 19.

Quand le participe actif est pris comme nom d'agent et que le nom de la forme فاعول est aussi usité, ces noms sont synonimes, on dit : ܩܪܝܐ ou ܩܪܘܝܐ *lecteur,* ܦܪܝܩܐ ou ܦܪܘܩܐ *sauveur,* ܒܪܝܐ et ܒܪܘܝܐ *créateur,* Barhébræus, II, p. 125, l. 7 du *comment.*

Par extension, ces noms désignent des choses inanimées, ܙܩܘܦܐ *cloche,* comme nous disons *le battant,* ܦܫܘܩܐ *section,* propr. *secteur,* ܐܡܘܬܐ *moule, matrice* de ܐܡܐ *mère,* ܡܫܚܘܛܐ *archet à carder,* ܡܠܘܠܐ *circoncision.*

Pris adjectivement, ils qualifient un substantif, ܢܫܡܐ ܚܟܝܡܬܐ *âme intelligente,* ܡܪܝܡܐ ܡܪܝܡܐ *signe distinctif,* ܐܬܘܬܐ ܕܡܫܟܚ *lettre qui attire un p'thâhâ,* ܐܬܘܬܐ ܕܡܬܚܒܪ *lettre qui entre dans un nom comme préfixe.* Sur ܡܪܝܡ et ܡܫܟ, v. § 240.

A cette forme nous rapportons quelques lâmadh-aleph dont la prononciation du waw comme *o* était constante chez les Nestoriens, ܚܢܘܬܐ *boutique,* d'où l'arabe حانوت, حانوة, hébr. חָנוּת, ܦܛܘܪܐ *repas* [1].

1. De la racine ܦܛܪ *délier, rompre le jeûne,* comp. فَطُور *déjeûner* de فطر *rompre;* il est possible que ܦܛܘܪܐ *table,* qui a été considéré comme un mot étranger, soit formé de même et ait un sens pareil, comp. rac. hébr. פָּתַר.

233. *Avec â après la seconde radicale.* La première radicale ne conserve de la voyelle brève primitive qu'une mi-voyelle incolore ou š'wâ simple, de sorte que les différentes formes فَعَال, que distingue l'arabe, se confondent en araméen. Elles comprennent des concrets, substantifs ou adjectifs, et des abstraits, noms d'action de verbes.

a) Des adjectifs فَعَال sont : ܒܨܨ *chauve,* Bar'ali, 268, ܡܢܡܪ *bigarré*[1], ܥܘܪܪ *gaucher,* à côté de ܥܘܪܪ, p. 209; de double-'é ܡܨܨ *voisin;* de lâmadh-aleph, ܡܛܛ *fou,* ܒܛܛ *usé.*

b) Substantifs concrets فِعَال et فَعَال : ܐܢܫ *homme* ܐܢܘܫ, ܐܠܗ *Dieu* ܐܠܗܐ, ܐܬܢ *ânesse* ܐܬܘܢ, ܐܬܢ *âne* ܚܡܪ, ܥܪܘܕ *onagre* ܥܪܕ, ܙܪܥ *bras* ܙܪاع, ܥܢܢ *nuage* ܥܢܢ, ܥܢܐ *rameau* ܥܢ, ܢܨܢ *rejeton,* ܕܒܫ *abeilles,* de ܕܒܫ *miel,* Bar'ali 3037. ܥܦܪ *plomb* ܥܦܪت, § 33 *a*; dans ܫܥܪ *cheveu, â* est attiré par riš, § 93, 3°, la forme primitive est فَعَل ou فِعَل ; de même ܫܥܪ *pétiole du gland* ܩܥܪܐ.

فُعَال apparaît dans ܪܘܩܐ *bave* لُعَاب, ܡܘܪܐ *morve* مُخَاط, dans lesquels *ou* de la première radicale peut avoir influé pour le changement de *â* en *o* de la seconde.

c) Des verbes actifs ou neutres se forment une foule d'abstraits, comme en arabe les noms d'action فَعَال et فِعَال quoiqu'ils ne forment pas l'infinitif p''al, comme en hébreu (פָּעוֹל) et en néo-syriaque, *Neusyr. Gramm.*, p. 93; tels sont par exemple : ܫܠܡܐ *paix,* ܟܬܒܐ *écrit, livre,* ܥܒܕܐ *fait,* ܩܨܨܐ *retranchement,* ܚܛܝܐ *péché,* ܚܨܕܐ *moisson,* ܩܪܒܐ *approche, combat,* comp. les noms des voyelles, p. 74 et 75 ci-dessus; de racines faibles : ܐܣܪܐ *lien,* ܝܩܪܐ *honneur,* ܢܝܚܐ *repos,* ܩܝܡܐ *pacte,* ܪܓܠܐ *habitude,* ܦܠܓܐ *fraction,* ܐܪܟܐ *longueur,* ܦܫܪܐ *solution.*

Avec la terminaison du féminin : ܐܓܪܬܐ *lettre,* ܐܦܝܬܐ *retour,* ܪܗܛܬܐ *précipitation,* ܐܫܟܚܬܐ *trouvaille,* ܢܝܚܬܐ *récréation,* ܢܚܡܬܐ *repentir,* ܡܫܟܬܐ *mesure,* Matth. 7, 2, ܩܪܝܬܐ *lecture;* ܙܘܢܬܐ et ܡܙܘܢܬܐ *nourriture* sont formés de même de ܙܘܢ[2].

1. Dans ces mots, il est vrai, *â* peut être dû à la prononciation emphatique du ḥeth, § 93, 3°.

2. Ces mots et d'autres, comme ܩܝܡܬܐ *résurrection* de ܩܝܡ, montrent qu'il ne répugnait pas au syriaque de former des abstraits de cette espèce de radicaux dérivés. Dans certains dialectes araméens, ils sont fréquents; en araméen biblique notamment, ils servent d'infinitif, comp. הִתְקַטְּלָה הוֹבָדָה

Avec youdh devant la terminaison du féminin, § 253, ܡܣܥܕܬܐ *repas.*

234. *Avec i après la seconde radicale.* L'araméen forme avec *i* les participes passifs de p''al qui ont *ou* dans les autres langues. Par contre les adjectifs ܦܥܝܠ prennent souvent, par distinction, la forme intensive ܦܥܝܠ, § 239. Les participes passifs se forment non-seulement des verbes actifs, mais aussi des verbes neutres, avec le sens d'un passé, comp. § 231, ܡܝܬ *qui est mort,* quoique parfois on se serve dans ce sens d'un adjectif verbal de la forme ܦܥܝܠ, § 239.

Les adjectifs qui ont conservé la forme simple ܦܥܝܠ appartiennent surtout à des neutres : ܨܝܡ *défectueux,* ܚܟܝܡ *habile,* ܡܙܝܡ *prêt,* ܡܬܝܡ *besoigneux,* ܥܘܪܝܢ *aveugle,* ܦܬܝܚ *large,* ܬܪܝܨ *droit,* ܒܝܫ *méchant,* ܪܟܝܟ *doux.*

Quelquefois l'adjectif et le participe existent simultanément : ܪܚܝܡ *aimable* et *aimé,* ܕܚܝܠ *effroyable* et *effrayé.*

En syriaque le participe passif étant envisagé comme un passé, par opposition au participe actif, employé comme temps présent, il peut se construire activement et indiquer une action accomplie mais qui dure d'une manière continue ; tel est le cas avec les verbes suivants : ܐܚܝܙ *qui tient (d'une manière continue,* opposé à ܐܚܙ *qui tient maintenant),* ܡܚܙܩ et ܡܐܚܙ *qui saisit,* ܡܣܒܠ *qui supporte,* ܡܛܥܢ *qui porte,* ܡܙܡܢ et ܡܙܡܪ *qui entoure,* ܡܢܗܓ *qui conduit,* ܡܫܟ *qui tire,* ܡܓܪܪ *qui traîne,* ܡܕܟܪ *qui se souvient,* 1 Sam., 15, 2, ܡܣܡܟ *qui soutient.* Parmi les lâmadh-aleph qui ont la forme ܦܥܠ, § 230 *c*, ܡܠܐ *qui possède,* Barhébræus, I, p. 159, l. 7, 26 ; 160, 9, etc.

Substantifs concrets : ܡܫܟܐ *chemin,* ܡܢܚܪܐ *narine,* ܟܠܝܠܐ *couronne,* ܥܣܒܐ *herbe cultivée,* ܥܪܒܐ *levain,* ܡܪܥܝܐ *brouet,* ܒܥܝܪܐ *bétail,* ܢܒܝܐ *prophète,* ܡܠܦܢܐ *rhéteur,* ܟܠܝܡ, ܐܓܪܐ *mercenaire,* ܫܠܗܒܬܐ *flamme* שְׁבִיב, Job 41, 10. ܚܙܝܪܐ *porc* est simplifié d'une forme plus pleine, חֲזִיר חָזִיר, comp. § 116.

חַזְוָה קַטְלָה, etc., dans Daniel et Ezra, צַלְמָה בְּנָיָה dans Esther, הַפְרָשָׁה הַכְרָלָה הַשְׁפָלָה, etc., dans les talmuds ; ܡܠܟܐ *roi* est encore en syriaque un vestige de cette forme, ainsi que quelques noms expliqués plus loin § 245.

Les abstraits ne sont pas nombreux : ܚܝܡܢܘܬܐ *nécessité.* Quant à ܪܥܝܢܐ *effroi* רַתֵּת, v. § 229 *a.*

Avec la terminaison du féminin : ܚܝܡܢܬܐ *manque,* ܚܝܡܬܐ *fait,* ܚܛܝܬܐ *péché,* ܚܘܢܬܐ *trésor,* ܚܒܬܐ *mal,* ܚܒܝܬܐ *habitation,* ܐܢܝܬܐ *chant,* ܚܬܝܢܬܐ *fiancée,* ܚܘܡܬܐ *palme,* ܚܘܛܬܐ *mèche,* ܚܘܪܬܐ *barque,* ܦܝܡܬܐ *pain rôti.*

235. *Avec ai après la seconde radicale.* Le syriaque possède encore quelques vestiges de diminutifs internes qui ont en arabe la forme فُعَيِّل, soit avec maintien de *ou* de la première radicale, comme ܛܘܝܡܐ *faon,* soit avec chute de cette voyelle, ܛܠܝܐ *jeune homme,* targ. עוֹלִים, ar. غُلَام, ܚܙܝܪܐ *petit porc,* Bar'ali 3960, comp. § 95.

Sans doute ce diminutif était plus usité à l'origine, mais l'altération du vocalisme l'ayant affaibli en araméen, comme en hébreu, il fut remplacé par des formes externes, § 252. Si l'on observe qu'en arabe, la diphthongue se modifie quelquefois en *a,* comme dans غُلَام cité ci-dessus, ou dans هُذَلِيّ, le poète de la tribu هُذَيْل, on admettra que quelques mots de la forme פָּעוּל, qui ont le sens de diminutifs, peuvent avoir eu une forme originelle فُعَيل ; tels sont גּוֹזָל *poussin,* جَوْزَل *pigeonneau,* syr. ܓܘܙܠܐ, § 41, talm. גוזרות, ar. جَوْزَر *petit veau,* גּוֹרָל *caillou,* comp. Ewald, *Lehrb.,* p. 434.

236. *Avec ou immuable après la seconde radicale. a)* Quelques adjectifs et substantifs concrets ont la forme فَعُول : פָּעוּל ܚܝܢܐ *fiancé,* ܚܛܐ *blé,* ܦܘܪܝܐ *tresses,* ܚܙܝܪܐ *porc,* à côté de ܚܙܝܪܐ, Bar'ali 3800, comp. ܚܙܝܪܐ *petit porc,* Bar'ali 2953, Chrest. Michaelis, 9, 1, à côté de ܚܙܝܪܐ ci-dessus § 235, ܚܘܛܐ *mets exquis,* ܚܘܛܐ *soulier* (avec la diphthongue *ew*), Jean 1, 27. Hrq., ܚܘܪܐ *trou.* Féminins : ܚܝܢܬܐ *chérie,* ܚܘܠܬܐ *haïe,* Prov. 30, 23, écrit aussi ܚܘܠܬܐ, Deut. 21, 15, ܛܠܝܬܐ *vierge,* ܦܝܠܬܐ *concubine,* ܚܬܝܢܬܐ *fiancée* [1], Bar'ali 3668, Barhébræus, II, p. 49, l. 9 du *comment.,* I, p. 96, l. 13.

Dans quelques noms la terminaison du féminin est précédée

1. Ce mot ne vient pas de la racine ܚܬܢ, comme on pourrait le croire, mais c'est le féminin de ܚܝܢܐ, énoncé plus haut, par absorption du ܬ dans le taw du féminin, comp. p. 107, fin du § 111, et § 34 *c.* Quant à l'origine du mot, on peut comparer جِدَج *litière.*

d'un youdh, § 253, ܣܘܢܝܬܐ *hirondelle*, Jer. 8, 7, targ. סנויתא, ar. سَنُونُو, ܣܠܡܢܕܪܐ, *salamandre*.

b) Les abstraits de cette forme répondent à פָּעוּל فَعُول : ܡܫܬܐ *base, extrémité inférieure*, ܬܚܘܡܐ *limite* גְּבוּל, ܠܒܘܫܐ *habillement* לְבוּשׁ, ܫܩܠܐ *pesage*, ܩܒܘܪܐ *sépulture*, ܡܠܝܢܐ ou ܡܠܝܢܘܬܐ *plénitude*, § 56, ܐܣܘܪܐ *lien* etc.

Avec le suffixe *ai*, § 253, ces abstraits sont *objectifs* et indiquent l'action subie par le patient, abstraction faite de l'agent; ils sont donc opposés à ceux de la forme فَعَال, § 233 c, qui sont *subjectifs* et expriment l'action exercée par l'agent; tels sont: ܡܫܬܐ *trouble*, ܡܥܪܒܐ *agitation*, ܪܕܘܦܐ *persécution*, ܐܢܚܬܐ *angoisse, Anal. syr.*, p. 41, l. 11, ܣܓܪܐ *emprisonnement*, ܠܚܨܐ *oppression*, ܣܡܘܟܐ *suffocation*, ܟܢܫܐ *rassemblement*, ܡܫܟܢܐ *habitation*, ܫܠܝܒܐ *rapine*, ܡܪܕܘܬܐ *apostasie* etc.; des verbes neutres, ܡܪܕܘܬܐ *fuite*, ܣܠܩܐ *départ* (de ܣܠܩ *partir*, mais ܣܠܩܐ *ceinture* de ܣܠܩ *ceindre*, Barhébræus, II, p. 95, l. 5 du *commentaire*).

C'est la forme dont se servent très-souvent les grammairiens pour indiquer le nom d'action, ainsi ils diront que ܡܫܬܐ est de ܡܫܬܐ, tandis que ܡܫܬܐ est de ܡܫܬܐ.

c) Quelques noms appartenant primitivement à la forme فَعَال פָּעוּל, § 233, se confondent, par coloration de *a* en *o, ou*, avec ceux de la forme فَعُول; cette confusion est complète chez les Jacobites qui ne distinguent plus *o* de *ou*, mais chez les Nestoriens le waw est marqué du point supérieur : ܥܘܠܐ *lit nuptial* جَنَان, targ. et talm. Berach. 15 *b* גְּנוּנָא, ܫܘܠܐ *noces;* il est vrai que, suivant Barhébræus, I, p. 236, l. 3, on prononçait toujours *o* le waw entre les deux consonnes pareilles des radicaux géminés. ܙܥܘܪܐ *petit*, ܙܥܘܪܐ *id.*, Bar'ali 3552, sont formés de même. Les féminins avaient quelquefois youdh devant leur terminaison, ܫܘܢܝܬܐ *écarlate*, Bar'ali 3479, v. § 253.

Chapitre XII.

Formes internes avec redoublement de la seconde radicale.

237. *Avec une voyelle faible après la seconde radicale.* Les noms de cette classe ont une voyelle faible devant la consonne redoublée et une voyelle faible ou forte après elle.

Les noms avec une voyelle faible avant et après la consonne

redoublée sont rares. Ils se distinguent des noms simples, §§ 226 à 230, par le maintien des deux voyelles à l'état absolu et à l'état construit, qui malheureusement ne se rencontrent guère dans les noms. Quand l'état emphatique est seul connu, la forme est indiquée par le qouššâi de la consonne redoublée, si c'est une muette sujette à aspiration, § 129, ou par la comparaison avec les autres langues sémitiques.

Noms masculins : ܐܳܡܳܐ *agneau,* إِمَّر targ. אִמַּר, ܡܶܫܳܐ *petit doigt* جِنْصِر, ܫܦܺܝܠܳܐ *paralytique,* Bar'ali 3694; ܩܳܦܳܕ *hérisson* قُنْفُذ קִפּוֹד ቀንፍዝ, Barhébræus, I, p. 208, l. 8. Quelques noms, notamment les adjectifs indiquant des défauts, ont perdu en syriaque la forme forte qu'ils ont encore dans les autres langues, comme ܚܰܪܫܳܐ *sourd,* Matth. 12, 22, comp. חֵרֵשׁ, أَخْرَسُ ܥܰܘܪܳܐ *aveugle,* עִוֵּר, أَعْوَرُ. Dans ܥܳܓܳܐ *moineau,* les deux voyelles sont demeurées à l'état absolu, mais la muette s'est aspirée, § 116, ܐܰܝܠܳܐ *cerf* אַיָּל, إِيَّل, et ܝܳܠܳܐ *daim* devaient avoir aussi, à l'origine, la seconde radicale redoublée, v. § 132.

Mais à cette forme est étranger ܓܰܪܳܐ *grossier,* qui est le grec ἄγριος, dont le gamma prononcé emphatiquement, §§ 21 *b* et 133, a occasionné la mutation de l'alpha en l'emphatique 'é, § 33. ܫܳܓܳܐ *bouclier* est sans doute aussi un mot étranger; sur le qouššâi dans ces mots, v. Barhébræus, p. 213, l. 18.

L'écriture de deux dâlath dans ܐܰܒܰܪܳܢ *absinthe* s'explique par le paragraphe 261; deux voyelles faibles se rencontrent dans ܡܠܺܐ *plein,* ܡܠܺܝܐ *inondation,* sans qu'il y ait de redoublement, à cause de l'aleph troisième radicale, § 107 *a*.

Noms féminins : ܣܻܠܻܡܳܐ *échelle,* mand. סומבילתא, *Mand. Gramm.,* p. 76 et 120, ܣܻܠܻܡܳܐ *épi,* سُنْبُلَة שִׁבֹּלֶת ሰንበልት, ܣܻܠܻܡܳܐ *hameçon,* où la voyelle *â* vient de *a* à cause de riš, § 93, 3°, l'état construit est ܣܻܠܻܡ, Barhébræus, I, p. 56, l. 19; on prononçait aussi ܣܻܠܻܡܳܐ[1]. ܚܰܪܫܳܐ *sourde,* Marc 9, 25, ne vient pas d'une forme forte, mais *è* est euphonique, § 150. ܒܻܨܻܡܳܐ *gain usure,* rac. ܒܨܰ, peut être rapporté à cette forme.

238. *Avec â après la consonne redoublée.*

a) Avec a devant elle. Cette forme est, en principe, celle des

1. Comp. صِنَّارَة, צִנּוֹרִיתָא targ.; cette prononciation altérée fait rentrer ce mot dans les noms du paragraphe suivant.

noms de métier : ܦܠܚܐ *cultivateur*, ܕܝܢܐ *juge*, ܚܙܝܐ *visionnaire*, ܐܠܡܐ *libertin*, ܙܢܝܐ *adultère*, ܩܪܝܐ *potier*. Comme on le voit par ces exemples, elle indique non seulement le métier, mais une habitude acquise ; elle est également très-usitée dans les autres langues sémitiques.

Elle se distinguait de celle فاعُول, § 232, en ce que celle-ci indiquait plutôt chez l'individu une action exercée occasionnellement, dans le même sens que *conseilleur* diffère de *conseiller* ; mais ces nuances se sont souvent effacées et فَاعُول est aussi usité pour les noms de métier.

Comme les autres noms d'agent, ceux de cette forme se développent du participe présent p''al des verbes actifs, les classes dérivées prenant le suffixe *ân*, § 250 ; cependant ܡܚܒܠܢܐ *corrupteur*, ܡܚܟܝܢܐ et ܡܚܨܦܢܐ *verbeux*, viennent d'un pa'el ; ܡܗܠܟܢܐ *marcheur* est formé de p''al, quoique le pa'el ܡܗܠܟ soit seul usité en syriaque.

Mais ils sont formés souvent aussi d'un nom : ܡܠܚܢܐ *marin* de ܡܠܚܐ *eau salée*, ܡܠܚܢܐ *matelot* de ܡܠܚܐ *bateau*, ܢܚܫܢܐ *ouvrier en cuivre*, Barhébræus, II, vers 1478, ܡܚܙܢܐ et ܡܚܙܢܐ *porcher*, Barhébræus, vers 1083 et 1119, ܥܙܢܐ *chevrier*, Barhébræus, II, p. 110, l. 6 du *comment.*, ܐܓܪܢܐ *laboureur* אִכָּר ܐܓܪ (le verbe dénominatif ܐܓܪ n'existe qu'en syriaque).

Comme intensif de فَعَال, § 233 *a*, فَعَّال donne des adjectifs : ܡܪܚܡܢܐ *miséricordieux*, ܩܢܝܢܐ *jaloux*, ܡܚܠܫܢܐ *faible* חָלָשׁ, ܥܘܠܬܢܐ *pervers* עָוֶל, ܒܛܠܢܐ *fainéant* بَطَّال, ܩܝܡܢܐ *stable*, ܢܨܚܢܐ *victorieux*, ܡܥܠܝܢܐ *préférable* ; ܓܒܪܢܐ *héros*, § 117, est une forme intensive de ܓܒܪܐ.

Des noms de choses sont : ܡܚܙܢܐ *fleur*, ܩܝܡܢܐ *base*, Barhébræus, I, p. 21, l. 8 ; 22, 15 ; II, vers 1150 (Bar'ali 4306 ܩܝܡܢܐ), ܡܨܝܢܐ *espèce d'arbre*, Barhébræus, II, p. 120, *comment.*

Avec la forme féminine : ܙܢܝܬܐ *femme adultère*, ܟܡܝܬܐ *pleureuse, prafica*, ܡܗܝܬܐ *fantasmagorie*.

Devant la terminaison du féminin apparaît quelquefois youdh, ܣܪܛܝܬܐ *cancer*, 2 Tim. 2, 17.

Parfois *â* se colore en *o* : ܡܨܢܝܬܐ *oseille*, Bar'ali, 3926, حُمَّاض, ܙܓܓܝܬܐ *verre* زُجَاج, targ. זגוגיתא, hébr. זְכוּכִית ; sur le youdh dans ces mots, v. § 253.

b) Avec è devant la consonne redoublée. A cette forme appar-

tiennent des substantifs : ܬܢܢܐ *fumée,* ܥܘܢܐ *cithare* כִּנּוֹר, ܛܪܒܝܢܬܐ *térébinthe* ou *amandier amer,* Barhébræus, II, vers 1416, ܫܪܫܐ *racine,* ܛܠܠܐ *ombre* ظِلّال[1]; ܙܥܘܪܐ *frelons* et ܕܒܘܪܐ *abeilles,* targ. זְבוּרָא, زَنْبُور ዘናቢር, mand. ומבוראא, ont au singulier la forme simple ܕܒܘܪܐ, comme l'hébreu דְּבוֹרִים, v. Bar'ali 3017 à 3019 et *Mand. Gramm.,* p. 126. ܚܘܪܐ *blanc* fait partie des adjectifs suivants, *è* vient de *ou* et ainsi est évitée la confusion du waw radical avec la voyelle de la forme.

c) Avec ou devant la consonne redoublée. Quelques concrets, surtout des adjectifs de couleur : ܫܚܝܪܐ *noir,* fém. ܫܚܝܪܬܐ, ܣܡܩܐ *rouge,* fém. ܣܡܩܬܐ ou ܣܡܩܬܐ, § 102, ܪܥܢܐ *vert,* fém. ܪܥܢܬܐ, ܦܣܝܠܐ *tacheté de blanc et de noir,* hébr. בָּרֹד, Zach. 6, 3 et 6, ܪܡܘܢܐ *grenade* رُمّان רִמּוֹן; ܟܚܠܐ ou ܟܚܠܐ κυανός *azur* a été ramené à cette forme.

Mais cette forme est surtout usitée pour les abstraits ou noms d'action de pa'el : ܩܕܘܫܐ *sanctification,* ܡܟܝܟܐ *humiliation,* ܡܕܥܐ *entendement,* ܡܙܓܐ *mélange,* ܡܫܚܐ *consolation,* ܡܬܥܢܓܐ *délectation,* ܡܙܥܙܥܐ *tremblement,* ܡܩܝܡܐ *confirmation,* ܡܨܝܥܐ *conduite,* ܡܒܥܐ *recherche,* ܡܡܠܝܐ *action d'emplir,* ܡܬܠܝܐ *récitation,* ܡܦܢܝܐ *réponse,* ܡܪܝܫܐ *commencement,* ܡܩܝܡܐ *confirmation,* etc.

Comme l'a reconnu M. Nœldeke, *Mand. Gramm.,* p. 123, note 1, cette forme répond à l'infinitif pou'al, hébreu כֻּתֹּב; le néo-hébraïque כְּתוּב est, au contraire, une forme active dérivée de pi'el, comp. les formes actives et passives de p''al, ܟܬܒ et ܡܟܬܒ, §§ 233 *b* et 236 *c*.

Les dérivés analogues à pa'el, ainsi que šaph'el et saph'el, forment des abstraits de cette espèce : ܡܫܠܗܒܘܬܐ *inflammation* de ܫܠܗܒ, ܡܚܕܝܬܐ *réjouissance* de ܚܕܐ, ܡܣܒܪܢܘܬܐ *patience* de ܣܒܪ, ܡܫܚܠܦܘܬܐ *changement* de ܫܚܠܦ, ܡܟܣܝܢܘܬܐ *honte,* ܡܢܗܪܘܬܐ *éclairage* de ܢܗܪ, ܡܙܥܙܥܘܬܐ *agitation* de ܙܥܙܥ, § 110 *e*, ܡܚܙܝܘܬܐ *ostentation* de ܚܙܐ, ܡܫܬܘܬܐ *précipitation* de ܫܬ, ܡܫܥܒܕܘܬܐ *asservissement,* ܡܫܠܡܘܬܐ *accomplissement,* ܡܘܥܕܐ *promesse,* ܡܦܫܩܢܐ *signification,* ܡܣܝܡܘܬܐ *achèvement.*

239. *Avec i après la consonne redoublée.* La première radicale a toujours *a* : فَعِّيل est en effet l'intensif des adjectifs ou parti-

1. ܠܫܢܐ *langue* vient sans doute d'une racine géminée, comp. لَسَّ *lécher,* quoique dans les autres langues la seconde lettre ne soit pas redoublée, لِسان לָשׁוֹן ልሳን. Sur ܣܡܐܠܐ *gauche,* v. § 250.

cipes de فَعِيل. Cette forme est très-usitée pour les adjectifs, § 234 : ܩܕܝܫ *saint*, ܙܕܝܩ *juste*, ܬܩܝܦ *fort*, ܚܟܝܡ *savant*, ܪܚܝܩ *mince*, ܪܚܝܡ *tendre*, ܪܚܝܡ *ami*, ܨܒܝܐ *âgé*, ܫܠܝܡ *parfait*, ܝܩܝܪ *cher*. Elle l'est plus rarement pour renforcer un participe passif, on la rencontre surtout dans les radicaux faibles; elle donne au nom le sens d'un adjectif verbal : ܩܕܝܡ *qui précède*, Marc. 10, 32, ܐܬܐ fém. ܐܬܝܐ *qui est venu* (Bernstein, *Das heilige Evangelium des Joh.* XXVI et *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, 483, 21; 484, 13; 485, 18), ܩܐܡ *qui demeure, Chrest. Knös*, p. 107, v. 6, ܝܬܒ *qui est assis*, ܐܝܬ *qui est, Mand. Gramm.*, p. 123, note 2, ܡܫܡܫ *qui conduit*, ܫܪܝܪ *qui se réjouit*, Barhébræus, I, p. 38, l. 16 et Bar'ali 3272.

Quelquefois فَعِّيل se trouve simultanément avec فَعِيل, dont il se distingue par le sens : ܡܫܡܫ *qui voyage*, ܫܡܫ *ceint*, Barhébræus, II, v. 1118, ܫܡܫ *désert*, ܫܡܫ *passé au glaive, id.* vers 1135, ܚܡܡ *passionné*, ܚܡܡ *senti, connu, id.* vers 1136, ܡܪܝܡ *soucieux*, ܡܪܝܡ *soigné, id.* vers 1159, ܕܚܠ *qui craint*, ܕܚܠ *qui est craint, redoutable, id.* II, p. 91, ult., ܕܚܠ *rare*, ܕܚܠ *facile, léger, id.* vers 1072, ܕܠܡ *(astre) qui brille*, ܕܠܡ *(astre) qui est levé, id.* vers 1075, ܕܚܠ *(personne) troublée*, ܕܚܠ *(astre) trouble, id.* vers 1075.

Sont usités substantivement : ܚܟܡܐ *un sage*, ܚܒܝܒ *un ami*, ܩܫܝܫ *un vieillard, un prêtre*, πρεσβύτερος. Comme noms de choses : ܐܢܘܪ *rayon*, ܢܝܪ *luminaire*, ܫܟܝܢ *couteau* שַׁכִּין.

240. *Avec ou après la consonne redoublée.* فَعُّول, l'intensif de فَعُول, § 236, comprend : 1° des adjectifs ܚܘܪܝܐ ou ܚܘܪܝܐ *jaune paille*, v. p. 37, ܚܘܪܝܐ et ܚܘܪܝܐ *âpre*, ܚܘܪܝܐ *rauque*, ܚܫܝܟܐ *obscur*, Bar'ali, 4046, 4048, 4050, 4052, 4099, ܚܫܘܟܐ *aigre*, ܚܫܘܟܐ *sombre*, ܚܢܘܢܐ *très-grossier* de ܚܢܢ, § 237 ci-dessus, ܚܫܘܫܐ *retentissant*, Barhébræus, II, vers 3. Dans ces mots *a* se maintient d'autant mieux qu'il s'articule avec une gutturale, mais il se trouve aussi avec les autres consonnes : ܚܕܘܕ *sot*, Barhébræus, II, v. 117, ܚܕܘܕ *lourd*, Bar'ali 4497, ܚܕܘܕ *dur*, Barhébræus, II, p. 60, l. 9 du *comment.*, ܨܦܘܨܐ *adversaire* de ܐܫܦܨ [1].

1. Le mot ܐܚܘܪ, Neh. 2, 11, considéré par Barhébræus comme un adjectif d'intensité, *très-noir*, est pris par M. Noeldeke pour un parfait de la

2° des substantifs (généralement des adjectifs pris substantivement) : ܐܰܚܳܕܳܐ *sorcier*, Barhébræus, II, p. 60, ܡܰܙܡܳܢܳܐ *devin*, Bar'ali, 4384 à 4386, ܥܰܪܘܳܬܳܐ *poulet* فَرُّوج, ܚܰܛܛܳܐ *hameçon*, ܬܰܦܘܳܚܳܐ *pommier*, Barhébræus, I, p. 22, l. 23, targ. חזור, ܛܰܪܝܳܐ *jeune enfant*, ܣܰܡܳܢܳܐ *fumée de l'encens, id.*

فَعُّول est opposé quelquefois, comme forme passive, à la forme active فاعول, § 232 : ܡܰܪܚܰܡܢܳܐ *amoureux, pris d'amour*, ܡܰܪܚܰܡܢܳܐ *amant, qui inspire de l'amour*, Barhébræus, II, vers 59 et 1406, ܒܰܪܢܳܐ *enfant*, ܐܰܒܳܐ *père*, Bar'ali 4450 et 4451, comparez aussi ܡܰܙܡܳܢܳܐ *connaisseur* et ܡܰܙܡܳܢܳܐ *devin*.

La voyelle *a* de cette forme est quelquefois prononcée *â* devant une emphatique, § 93, 3°, ainsi ܡܰܛܛܳܐ ou ܡܰܛܛܳܐ. De là naît une certaine confusion de فَعُّول et de فَاعُول, même en dehors des emphatiques : ܥܰܡܳܕܳܐ *colonne* répond à l'hébreu עמוד et à l'arabe عامود, ܫܰܒܳܥܳܐ *semaine* vient de ܫܰܒܰܥ ; en sens inverse, ܥܳܒܪܳܐ *passager* est pour ܥܳܒܪܳܐ.

De cette forme sont encore : ܐܰܚܘܳܒܳܐ *flûte* أُنْبُوب, ܒܰܚܡܳܐ *gâteaux de miel*, Hos. 3, 1, Bar'ali 3020, ܡܰܨܰܒܳܐ *rameau*, Ezech. 17, 6, ܡܰܚܘܳܬܳܐ et ܚܰܪܘܳܬܳܐ, *masse d'insectes*, Bar'ali 3015 et 3887, hébr. ערב targ. ערובא, Exod. 8, 29 et 31, sans doute aussi ܐܰܬܘܳܢܳܐ *fourneau*, targ. אתונא, quoique ce mot soit d'origine incertaine.

Chapitre XIII.

Formes internes de radicaux redoublés et de radicaux quadrilittères.

241. Parmi les radicaux de cette espèce, un premier groupe naît du redoublement de la dernière radicale, un second groupe, du redoublement de deux radicales ou d'une racine faible, un troisième, de la dissimilation d'une consonne redoublée; à une quatrième catégorie appartiennent les racines quadrilittères et à une cinquième, les noms composés.

242. *Radicaux formés par redoublement de la dernière radicale*, comp. § 200. Ce redoublement exprime *la division, la variation des couleurs et des sens, la déjectuosité* et forme quelques diminutifs :

forme فَعُلَ, *Mand. Gramm.*, p. 125, 158 et 218. Mais le redoublement du kaph plaide en faveur de Barhébræus.

ܐܬܪܝܐ *splendeur*, ܫܘܠܦܐ *étincelle* (avec youdh devant la terminaison du féminin, § 253)[1], ܫܘܠܝܐ *banderolle*, ܫܘܥܝܐ et ܫܘܥܝܐ *miette*, ܫܘܦܪܐ *visage*, ܫܘܩܐ *menton*, ܫܘܪܐ *cadavre* (si ce mot n'est pas par dissimilation pour ܫܘܪܐ), ܫܘܪܝܐ *tourterelle*, targ. שפנינא (Gen. 15, 9. Lev. 1, 14; 5, 7; 12, 6. Ps. 84, 3)[2], ܫܘܫܐ *mèche*, ܫܘܫܐ *rhubarbe*, ܫܘܫܐ *mantelet*, de ܫܘܫܐ مزط *manteau*, ܫܘܫܐ *cueillette*, ܫܘܫܐ *espèce de flûte*, Bar'ali 3523.

Des adjectifs de cette espèce, rappelant la IXe classe arabe, sont : ܫܘܫܐ *paresseux* (avec redoublement de la troisième radicale), ܫܘܫܐ *féroce*.

243. *Radicaux formés par redoublement de deux radicales ou d'une racine faible*, comp. § 201.

a) Dans les radicaux forts le redoublement porte sur les deux dernières radicales[3] : ܫܘܫܐ *parfait*, ܫܘܫܐ *myope*, *Anecd. syr.*, IV., Physiologus, chapitre 26; substantifs : ܫܘܫܐ *algue*, Eccles. 40, 16, Barhébræus, I, p. 22, l. 11 ; ܫܘܫܐ *mésange*, comp. شرفرق *pivert*, ܫܘܫܐ *tache blanche de l'œil*, targ. חברברא ou חורורא *cécité*, ܫܘܫܐ *étincelle* ; comp. Dan. 6, 20, שְׁפַרְפָּרָא *aurore*[4].

b) Dans les radicaux double-'é ou 'é-waw la racine est redoublée : ܫܘܫܐ *jour de fête* de ܫܘܝܐ *fête*, ܫܘܫܐ *tempête*, ܫܘܫܐ *manne*, ܫܘܫܐ *grillon*, صرصر, ܫܘܫܐ *bulles*, Bar'ali 2532, ܫܘܫܐ *clochette*, de ܫܘܝܐ, néo-hébr. זוג *sonnette*, ܫܘܫܐ *bégaiement*, Bar'ali 5258; et les noms d'action des verbes de cette espèce, § 201, comme ܫܘܫܐ *concupiscence* etc., comp. sur cette forme § 238*c*. ܫܘܫܐ *anneau* vient sans doute par réduplication et chute de *'é* de ܫܘܝܐ; ܫܘܫܐ *hallucinations* est d'un šaph'el de ܫܘܝ.

c) Quand la deuxième consonne est une lettre faible ou une labiale, elle est assujettie à tomber : le mot commence alors par deux consonnes pareilles et prend la forme trilittère, v. § 110*e f* et les mots cités sous ce paragraphe, auxquels on peut ajouter : ܫܘܫܐ *gâteau rond*, pl. ܫܘܫܐ, ܫܘܫܐ *espèce de tour-*

1. Barhébræus, égaré par une mauvaise leçon de Sap. 11, 19, où il lisait ܫܘܫܐ, dit, I, p. 65, l. 15, que la forme première était ܫܘܫܐ.

2. Peut-être la terminaison *in* de ce mot vient elle d'un suffixe *ân*, § 250.

3. Comp. Ewald, *Lehrb.* § 157.

4. ܫܘܫܐ *percepteur*, Ephr. II, 320*a*, est formé du grec παραγώγιον *impôt* ; de ce mot et de גבה est aussi composé le talmudique פַּרְהַגְבָּנָא *collecteur d'impôt*.

terelle, talm. צילצלא et צוצילתא, ܨܘܨܝܠܬܐ *caillou* צְרוֹר 2 Sam. 17, 13; ܨܚܝܢܐ *nuit* est aussi formé par réduplication (comp. *Neusyr. Gramm.,* p. 111), ainsi que d'autres noms courts énoncés ci-dessus § 30.

d) Parfois, c'est la dernière consonne qui tombe et le nom, affectant la forme trilittère, commence et finit par la même lettre : ܙܝܙܢ *armé,* hébr. זָרִיז, ܨܚܝܢ *nonchalant,* Barhébræus, I, p. 16, l. 13, néo-hébr. טייל *flâneur,* ܨܚܝܢ *rameau,* targ. שבשתא, comp. § 30 ci-dessus.

244. *Radicaux par dissimilation d'une consonne redoublée,* comp. §§ 117 et 196. La dissimilation au moyen de riš apparaît dans les radicaux forts ou dans les radicaux faibles redoublés, dont la seconde consonne est tombée, § 243 *c*; aux noms de cette espèce cités p. 111, on peut ajouter : ܩܪܣܠܐ *talon,* hébr. קַרְסֻלִּים, targ. קרסלין, ܨܚܝܚܐ *nu* عطل, ܩܝܢܐ *chaudron,* ܩܝܡܐ *gril,* et les noms d'action des verbes de cette espèce, § 196, comme ܒܘܢܒܐ *barbouillage,* etc., comp. sur cette forme § 228 *c*.

244 *bis*. *Noms de racines quadrilittères.* Parmi les noms quadrilittères qui ne s'expliquent pas par les paragraphes précédents, on distingue ceux qui commencent par *'é, aleph* ou *youdh.* Dans quelques-uns *'é* peut venir d'un aleph prosthétique et avoir été occasionné par une emphatique qui suit, comme ܐܥܨܒܐ *rat* עַכְבָּר, où le kaph hébreu s'explique par le paragraphe 39, 2; ܐܥܩܪܒܐ *scorpion* עַקְרָב présente de l'analogie avec σκορπίος, p. 91, note 1. Il existe cependant d'autres noms en hébreu et en arabe où l'ʿaïn initial n'est pas suivi d'une emphatique.

Aleph apparaît notamment dans ܐܪܢܒܐ *lièvre,* אַרְנֶבֶת, أَرْنَب, comp. § 245.

Dans quelques noms d'animaux youdh est un préfixe propre aux masculins : ܝܪܥܘܒ *rat des champs,* يَرْبُوع, rac. ܥܒ *être accroupi,* ܝܚܡܘܪ *buffle,* יַחְמוּר, rac. ܚܡܪ *être rouge,* comp. ܚܡܪܐ *âne;* ܝܚܡܘܪ *fumée épaisse,* Bar'ali 4443, a également cette forme.

Le préfixe taw pour les noms féminins ne se rencontre guère en syriaque que dans ܬܚܡܪܐ, § 248.

Quant aux noms composés, il en sera parlé à part, sous le chapitre XVI ci-après.

Chapitre XIV.

Formation des noms par préfixes.

245. Le syriaque ne forme pas, comme l'arabe, un élatif avec aleph préfixe; ܐܦܝܬܐ *ruse, filet,* ܐܘܪܝܬܐ *loi divine,* targ. אוריתא, sont des noms d'action d'aph'el, des racines ܦܝܬ, ירה, v. ci-dessus p. 218, note 2.

ܐܘܡܢܐ *taille* est peut-être abrégé d'une forme analogue, de la racine ܡܢ.

Sur ܐܬܬܐ *double,* ܐܬܬܐ *hyène,* v. ci-dessus p. 27 [1].

En dehors des préfixes dont nous avons parlé sous le paragraphe précédent, mim et taw servent aussi à former des noms.

246. *Noms avec mim préfixe.* Ce préfixe forme en syriaque non-seulement les participes des classes dérivées, mais aussi les infinitifs, même de p''al. Ces infinitifs sont nés de la confusion qui finit par mêler les abstraits et les concrets, car les noms avec mim sont, en principe, des concrets et le préfixe vient sans doute de la particule *ma* qui indique d'une manière indéfinie un objet matériel, § 173, 8°.

En second lieu, il compose des noms de lieu et de temps et des noms d'instruments, mais sans les distinctions de voyelles que fait l'arabe entre مَفْعِل مَفْعَل et مِفْعَال مِفْعَل : Le préfixe a la voyelle *a*, excepté à l'infinitif p''al; cet *a* s'infléchit en *è*, *i* sous l'influence d'un aleph qui suit; la seconde voyelle varie suivant la forme : elle est faible et tombe dans une syllabe ouverte, ou forte et se maintient en tous cas.

1° *Avec une voyelle faible après la seconde radicale.*

a) Avec *a* ou *è* : ܡܥܪܒܐ *occident,* ܡܕܢܚܐ *orient,* ܡܪܚܡܐ *matrice,* ܡܦܩܐ *départ,* ܡܥܒܕܐ *fait,* ܡܬܩܢܐ *traité,* ܡܙܪܝܢ *ceintures,* talm. מיזרן, hébr. אזור, ܡܛܠܬܐ *fardeau,* ܡܕܥܬܐ *conscience,* ܡܢܦܩܐ *issue,* ܡܬܢܬܐ *don;* ܡܥܠܐ *entrée,* ܡܡܠܠܐ *discours,* ܡܛܠܠܐ *ombrage,* de racines géminées,

1. Même page, note 1, nous avons comparé l'arabe أَفْعَى avec l'hébreu צֶפַע. Cependant la forme avec aleph initial est aussi usitée en hébreu et en éthiopien, אֶפְעֶה አፋዕት; nous sommes donc en présence d'une racine différente, v. Ewald, *Lehrb.*, p. 422, Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 59 et 147, note 1. Ce mot appartient à ces noms achaïques, dont on trouve une forme analogue dans les langues étrangères, comp. ὄφις.

où مَفْعَل se distingue de مَفْعِل par la répétition de lâmadh, § 111; ܡܚܛܐ *aiguille*, ܡܬܩܢܐ *séance* مَقَام, § 106, ܡܪܡܐ *hauteur*, § 86; ܡܙܢܐ *balance*, ܡܙܡܐ *fourche*, ܡܫܬܐ *festin*, ܡܬܐ *venue*.

Les noms suivants de lâmadh-aleph n'étaient usités qu'à l'état construit : ܡܚܐ ܐܦ̈ܐ παῤῥησία *franchise*, ܡܚܙܐ *vue*, ܡܚܕܐ *consolation*, ܡܚܘܢܐ *chant du coq*, ... ܡܙܐ *chemin de* ..., ... ܡܫܐ *jet de* ..... Ces deux derniers étaient prononcés avec *é* du mim par les Nestoriens, Barhébræus, I, p. 238, l. 18.

Féminins : ܡܬܘܬܐ ou ܡܬܝܬܐ *lieu*, § 93, 3°, *const.* ܡܬܝܬ, Barhébræus, I, p. 57, l. 4, ܡܐܙܬܐ *voyage*, ܡܬܝܡܬܐ *arrivée*, ܡܬܝܗܒܬܐ *don*, ܡܬܝܡܬܐ *serment* avec chute de youdh troisième radicale : ܡܦܩܬܐ *sortie*, ܡܬܩܬܐ *élération* de ܢܬܩ, § 216; ܡܨܝܕܬܐ *filet* مِصْيَد, ܡܚܬܐ *grotte* מְעָרָה مَغَارَة. rac. غار : ܡܚܡܬܐ *camp*, ܡܚܘܬܐ *issue*, ܡܚܙܬܐ *miroir*.

b) Avec *ou*. Seulement des féminins : ܡܚܘܬܐ *pleur*, pl. ܡܚܘܝܬܐ. ܡܙܘܢܬܐ *nourriture*, pl. ܡܙܘܢܬܐ. comp. מַאֲכֹלֶת, ܡܚܘܪܬܐ *fuseau*, Bar'ali 6333 (la forme ܡܚܘܪܬܐ, targ. מעולא, Prov. 31, 19, est conforme à l'arabe مُغْزَل), ܡܦܘܬܐ *cas, chute*, pl. ܡܦܘܬܐ; sur ܡܫܘܬܐ v. § 251. Dans les lâmadh-aleph *ou* devient immuable : ܡܬܘܐ *correction*, ܡܫܘܬܐ *bain*, ܡܙܘܐ *lutte* de ܙܝ, ܡܫܘܬܐ *festin*, ܡܬܘܬܐ *réprimande*, Elias de Tirhan, 45, 8.

2° *Avec une voyelle forte après la seconde radicale.*

a) Avec *â* : ܡܫܩܠܐ *poids* מִשְׁקָל, ܡܦܫܩܐ *commentaire* מִדְרָשׁ, ܡܝܠܕܬܐ *nativité* מוֹלֶדֶת مِيلَاد, ܡܢܫܪܐ *scie* مِنْشَار, ܡܢܥܠܐ *soulier*, ܡܒܢܝܐ *édifice*, avec *è* à cause du youdh qui suit, ܡܒܛܢܐ *bas-ventre*.

Suivant Barhébræus, I, p. 149, l. 11, مَفْعَال pouvait être intensif de مَفْعَل : ܡܢܗܪܐ ܡܫܬܐ ܡܫܬܐ, rac. ܢܗܪ *briller*, prononcés avec *â* après la seconde consonne, exprimaient la répétition de l'action; on disait de même ܡܙܪܚܐ et ܡܙܪܚܐ pour indiquer le lever et le déclin progressifs des astres [1].

Les noms avec mim, prenant souvent le sens d'abstraits, ce préfixe n'avait plus en syriaque la propriété de désigner les noms de lieu; pour préciser on leur préposait ܥܡ, ܥܡ ܡܚܝܐ *lieu de refuge*, Ps. 141, 4, hébr. מָנוֹס, Ps. 142, 5; ܥܡ ܡܚܝܐ, *latrine*, 2 Rois 10, 27, hébr. מַחֲרָאוֹת; il faut excepter ܡܙܪܚܐ et

1. Dans ce cas, ces noms avaient la forme du pluriel, comp. Ps. 50, 1, Marc. 1, 32, Luc. 4, 40.

ܡܙܡܘܪܐ qui étaient suffisamment explicites, Barhébræus, I, p. 149, l. 16.

b) Avec o, ou. Comme en hébreu, *â* dans ces noms se colore souvent en *o*, et de là en *ou*, même chez les Nestoriens : ܙܡܪܐ *cantique* מזמור מזמר, ou ܙܘܡܪܐ[1] ; ܡܘܟܫܐ *obstacle*, מכשיל. Barhébræus, I, p. 235, l. 25, mais Bar'ali 5939, ܡܘܟܫܐ : ܡܘܟܫܐ *chute d'eau*, rac. ܟܫ, Bar'ali 6178 ; ܡܘܒܥܐ *source*, מַבּוּעַ מַבּוּע, Bar'ali 5316 ; ܡܒܘܓ *Mabong* מַבּוּג, Bar'ali 5315, comp. ci-dessus p. 47 et 48 ; ܡܘܣܡܪܐ *tempête*, Barhébræus, I, p. 235, l. 13 ; ܡܘܫܚܐ *peigne à carder*, Bar'ali 3615 et 6182, par métathèse de waw et de riš, § 41.

Cette coloration est surtout fréquente dans les noms à terminaison féminine, qui, devant cette terminaison, prennent un youdh, § 253 : ܡܘܩܕܝܢܐ *pilule*, Barhébræus, I, p. 220, l. 10, ܡܘܣܪܐ *lacet*, ܡܘܪܕܝܢܐ *meute*, ܡܘܢܕܝܢܐ *grosse goutte*, Micha 2, 11, rac. ܢܕܐ, ܡܘܢܕܝܢܐ ou ܡܘܢܕܝܢܐ *morsure*, rac. ܢܕ, ܡܘܣܕܝܢܐ *rase* ou *boîte*, ܡܘܩܕܝܢܐ ou ܡܘܓܕܝܢܐ *baptême*, ܡܘܦܝܢܐ *van*, rac. ܢܦ, ܡܘܪܕܝܢܐ *tanière*, Amos 3, 4, targ. מרבועיתא[2], ܡܘܡܪܕܝܢܐ *endroit glissant*, ܡܘܡܪܕܝܢ et ܡܘܡܪܕܝܢ *cor*, מֻשְׁרוֹקִיתָא, Dan. 3, 5, (v. ces noms dans Bar'ali, sous la lettre mim). *O* ne passait pas ici en *ou* ; en se maintenant, il occasionnait le redoublement de la consonne suivante : ܡܘܩܕܝܢܐ, comp. aussi ܡܘܢܕܝܢܐ avec deux taw non assimilés.

247. Quelques noms de racines double-'é ou 'é-waw ont *â* après mim ; ce renforcement de *a* en *â* s'explique par le redoublement de la première radicale après un préfixe dans ces radicaux, § 113 ; le redoublement ayant cessé de bonne heure de se faire entendre, la voyelle pour se maintenir s'est colorée en *â*, comp. § 95 : ܡܘܓܢ *vivres*, ܡܘܨܢ *réservoir*, hébr. מִקְוֶה, ܡܘܫܢ *carrefour*, ܡܘܨܢ *richesse*, targ. מָמוֹנָא, comp. ܡܘܒܠ *déluge* avec מבול (v. ces noms dans Bar'ali sous mim).

1. La ponctuation ̊ est celle du manuscrit nestorien 12138 add., Wright *Catalogue ;* dans d'autres manuscrits, waw a le point inférieur, comp. Barhébræus, I, p. 235, l. 13.

2. Ces formes sont également communes au syro-palestinien, *Zeitschr. der D. M. G.*, XXII, p. 475 ; ܡܘܓܕܝܢܐ notamment était palestinien, *Anecd. syr.*, IV, p. 223.

248. *Noms avec taw préfixe.*

Comme youdh préfixe a formé quelques noms masculins, § 244, taw se rencontre avec le sens du féminin dans quelques noms archaïques, comp. § 173, 7°; mais, si on excepte ܬܝܡܢܐ *sud* de ܝܡܝܢ, ce préfixe a perdu ce sens en syriaque et a maintenu celui de *réfléchi* qu'il a encore dans les passifs des verbes. Il donne donc naissance à des abstraits qui, en principe, se distinguaient de cette manière des noms concrets avec mim. Ces abstraits se développent des verbes dérivés, actifs ou passifs[1], rarement de noms, comme ܬܪܥܝܬܐ *squelette,* Jug. 14, 8, de ܪܥܝ. Le préfixe a *a* ou *è*; cette dernière voyelle est de règle devant aleph. La seconde radicale a une voyelle faible, *a, è, ou,* ou une voyelle forte, *å, i, ou.*

a) Avec une voyelle faible après la seconde radicale. Des noms féminins : ܬܗܡܐ *impureté,* ܬܚܟܬܐ *moquerie,* ܬܨܠܬܐ *prière,* ܬܐܢܚܬܐ *soupir,* ܬܟܣܐ *habillement,* ܬܥܘܬܐ *supplication,* ܬܘܣܦܬܐ *addition,* ܬܫܡܫܬܐ *service,* ܬܡܝܢܐ *miracle,* pl. ܬܡܝܢܬܐ, ܬܫܒܚܬܐ *louange,* pl. ܬܫܒܚܬܐ, ܬܓܪܐ *négoce,* pl. ܬܓܪܐ. Avec une emphatique *a* est quelquefois écrit *å*, § 93, 3°, ܬܐܚܪܬܐ *retard,* ܬܐܚܪܬܐ *incendie,* Barhébræus, p. 50, l. 20. ܬܥܝܡܐ *type* est d'une forme incertaine.

b) Avec une voyelle forte après la seconde radicale. Des masculins : ܬܠܘܡܐ *colon,* propr. *colonisation,* ܬܪܘܡܐ *restes,* ܬܥܢܝܬܐ *torture,* ܬܙܝܢܐ *ornement,* ܬܩܘܡܐ *combat,* ܬܦܘܬܐ *retour.*

Les lâmadh-aleph ont youdh ou waw, sans distinction de voyelle forte ou faible; ils comprennent des féminins : ܬܙܝܢܐ *entretien,* ܬܟܣܝܬܐ *couverture,* ܬܣܝܬܐ *voile,* ܬܐܣܝܬܐ *fondement,* ܬܙܝܬܐ *pureté,* ܬܘܕܝܬܐ *confession,* ܬܥܝܬܐ *lit,* ܬܫܝܚܬܐ *histoire,* ܬܙܝܬܐ *dessein,* ܬܦܝܬܐ *satisfaction.*

Par ces exemples on voit que quelques noms sont concrets, on peut ajouter, comme noms d'individus, ܬܠܡܝܕܐ *disciple,* ܬܪܓܡܢܐ *interprète,* avec le suffixe *ân,* § 250.

249. *Noms avec noun préfixe.*

1. Nous avons vu, §§ 236 et 238*c*, que les verbes actifs donnaient naissance à des noms d'action de forme et de sens passifs; il n'y a donc pas lieu de supposer avec M. Stade, *Lehrb. der hebr. Gramm.*, § 260, un taw causatif, pour expliquer تَفْعِيل de فَعَّلَ.

Noun qui forme en sémitique quelques noms, ne se rencontre guère en syriaque que dans ܢܨܒܐ *pousse*, rac. ܢܨܒ *croître*, ܢܨܒܐ *sommet*, même racine; encore, dans ces noms le noun peut venir de youdh, § 36*b*. ܐܦܝܢܐ *boulanger* est d'une forme incertaine.

Chapitre XV.

Formation des noms par suffixes.

250. *Suffixes ân, âm, èl, âr, qân.*

Dans la flexion des noms, le suffixe *ân* a la valeur d'un collectif et distingue le duel ou le pluriel du singulier, §§ 257 et 265.

Dans leur formation, il est d'un usage très-étendu, comme en général les formes externes, et engendre des concrets et des abstraits.

a) Il forme de radicaux simples, §§ 226 à 228, ou parallèlement à eux, des noms qui donnent un sens figuré ou nouveau; dans ce dernier cas, la racine offre généralement deux sens: ܩܛܘܪܐ *incendie*, ܡܘܬܢܐ *peste*, ܛܘܦܢܐ *déluge*, ܨܒܝܢܐ *volonté*, ܩܪܝܢܐ *lecture*, ܪܘܚܢܐ *esprit*, ܕܘܟܪܢܐ *souvenir*, ܡܬܝܠܬܢܐ *consultation*, etc., comp. ܥܠܬܐ *holocauste*, ܡܘܬܐ *mort*, ܟܘܦܐ *goutte*, ܡܠܬܐ *chose*, ܡܪܝܒܘܬܐ *contestation*, ܡܪܥܝܬܐ *pâture*, ܕܟܪܐ *mâle*, ܡܫܠܝܐ *conseil*. Dans un certain nombre de racines, cette forme existe à l'exclusion de la forme simple: ܡܪܕܘܬܐ *aide*, ܡܛܘܬܐ *ordre*, ܡܫܠܡܢܐ *rétribution*, ܡܚܝܠܬܐ *puissance*, ܡܫܬܐ *maladie*, ܡܫܠܡܘܬܐ *santé*, ܡܫܬܡܟܬܐ *appui*, ܡܫܬܘܬܐ *travail*, ܡܬܪܝܬܐ *avantage*, ܡܠܦܢܘܬܐ *enseignement*, ܡܫܬܐ ou ܡܫܬܐ, rac. ܫܬ *réprobation*, ܡܚܫܘܟܐ *ténèbres*, ܚܛܝܬܐ *faute*. Les lâmadh-aleph ont *é* après la première radicale, sous l'influence du youdh : ܡܬܩܢܬܐ *entretien*, ܢܣܝܢܬܐ *tentation*, ܡܒܢܝܬܐ *construction*, ܡܫܝܠܬܐ *syllabe*.

ܩܘܪܒܢܐ *offrande* קָרְבָּן, est formé d'un pa'el.

b) Quelques adjectifs prennent ce suffixe : ܡܫܝܢܐ *lascif*, ܡܢܥܡܢܐ *délicieux*, ܡܫܘܝܢܐ *vaniteux*, *Anal. syriaca*, p. 4, l. 9; ܡܒܪܟܢܐ *bienheureux*, ܬܪܝܢܐ *double*, ܥܬܝܕ ܬܪܝܢ Apoc. 2, 11; 20, 6, 14; 21, 8), ou *âgé de deux ans*, Barhébræus, II, vers 1465, ܬܢܝܢܐ *second*, ܐܣܝܢܐ *consanguin*, de ܡܫܝܢ, ܡܢܥܡ, ܡܫܘܝ, ܡܒܪܟ, ܬܪܝ, ܬܢܝ, ܐܣ qui laisse reparaître la troisième radicale, § 224*a*[1]. Ces adjectifs

1. Comp. en arabe شَبْعَان عَطْشَان سَكْرَان رَحْمَان غَضْبَان شَهْوَان, etc., avec *â* des neutres après la première radicale. En néo-hébraïque, ce suffixe s'ajoute même aux noms d'agent avec *â* après la première consonne, comme גַּנָּב *brigand*.

indiquent aussi la matière ou la substance des corps, ܐܦܪܬܐ, ܥܦܪܢܐ, ܐܪܡܐ, ܐܪܡܬܐ ou ܥܦܪܢܐ *qui est composé de terre, de poussière, d'esprit, qui a un corps,* ܫܡܝܢܐ *qui appartient au ciel*[1].

ܐܝܠܢܐ *arbre* est un des rares noms de choses de cette forme.

c) Avec ce suffixe, on forme du participe de tout verbe dérivé un nom d'agent ou un adjectif : ܡܦܫܩܢܐ *interprète* ou *explicatif,* ܡܦܩܢܐ *productif, propagateur de la foi* (titre des primats jacobites), ܡܦܪܫܢܐ *écrivain,* ܡܛܪܢܐ *protecteur,* ܡܛܠܡܢܐ *oppresseur,* ܦܪܩܢܐ *rédempteur,* ܡܫܚܬܢܐ *exterminateur,* ܡܘܕܝܢܐ *confesseur,* ܡܣܒܪܢܐ *patient,* ܡܦܪܫܢܐ *démonstratif,* ܡܫܬܥܒܕܢܐ *obéissant,* ܡܦܫܩܢܐ *explicable,* ܡܫܬܥܒܕܢܐ *possible,* ܡܫܬܡܫܬܢܐ *sensible.* Ces noms sont surtout usités dans les traductions faites du grec et suppléent à l'insuffisance des adjectifs de forme interne. Ils comprennent un certain nombre de termes techniques créés par les grammairiens; voir la liste de ces termes après la syntaxe.

Rarement les abstraits qui ont un préfixe, prennent ce suffixe: ܡܦܩܢܐ *sortie,* ܡܥܠܢܐ *entrée,* ܡܣܩܢܐ *ascension,* comp. § 246.

Le féminin de ces noms a toujours youdh après le suffixe, § 253, ܒܪܟܬܐ *bienheureuse.* ܒܪܟܬܐ est pris substantivement dans le sens de *sagesse,* Assemani, *Bibl. Orient.,* II, p. 267, l. 23. Ce suffixe est explétif dans ܡܕܝܢܐ *Jourdain,* hébr. יַרְדֵּן.

d) L'*â* de ce suffixe se change en *ou* dans les noms cités, § 85, et dans ܚܕܬܐ *récent,* où le youdh troisième radicale est sans doute tombé, comp. hébr. עֲשָׂרוֹן, טָרִי, nom d'une mesure; peut-être aussi dans ܡܕܒܪܐ *désert,* comp. שְׁמָמָה. De *ou* il passe en *i* sous l'influence d'un *ou* qui précède ou qui précédait, § 87 : ܡܫܚܬܐ *lime* de ܡܫ *limer,* Exode 32, 20; comparez Deut. 9, 21; ܐܚܪܬܐ *autre,* abs. ܐܚܪܝ, fém. ܐܚܪܝܬܐ sans état const. Barhébræus, I, p. 69, l. 3; ܡܫܡܫܢܐ *garçon d'honneur,* peut-être aussi ܡܫܡܫܢܐ *alouette;* sur ܡܫܡܫܢܐ, v. ci-dessus § 242; ܡܪܝܡܬܐ ou ܡܪܝܡܬܐ *cyprès* est un mot étranger, comme l'indique l'indécision de sa forme, comp. targ. שׁוּרְבָּן, ar. شَرْبِين, Lagarde, *Abhandl.,* p. 80, l. 2.

1. Sur la différence de ces adjectifs et de ceux qui prennent *âi,* v. § 254, comp. Jacques d'Edesse, *Fragments,* p. ?, col. *a,* Barhébræus, I, p. 17, sect. 2, II, vers 209 à 212, Josephi Accur., p. 127 et 128, Amira, p. 106.

e) En hébreu *âm* permute avec *ân*, comme suffixe, Ewald, *Lehrb.*, § 163*g*; en syriaque *âm* n'apparaît que dans ܝܘܡܐ *jour*, opposé à la nuit.

f) Le suffixe *èl*, comp. *Lehrb.* l. c., entre dans la composition de ܫܡܐܠ *gauche*, comp. שְׂמֹאל شِمَال شَأْم, ܥܪܦܠ *nuage* עֲרָפֶל; peut-être encore dans quelques autres mots; sur ܡܢܝܠ et autres noms, v. § 224. ܡܕܒܚܐ *bedeau*, Assem. B. O. I, 28, est sans doute une faute pour ܡܕܒܚܐ de κόγχη, qui s'entendait de la partie voûtée du temple, v. Lex. Buxtorf, éd. Fischer, sous le mot קונכי. ܡܪܥܐ ou ܡܪܥܐ *pâtre* est vraisemblablement un diminutif, § 252*b*.

g) L'araméen fait encore usage d'un suffixe *âr* : ܟܐܦܪ *marin* de ܟܐܦ *navire*, d'origine incertaine, ܐܣܛܘܠܝܐ *stylite* de ܐܣܛܘܢ p. ستون, ܡܘܣܝܩܝܐ *musicien* de μουσική, ܡܐܪܝ *directeur d'hospice*, Josué le Styl. 34, 10, de ξενοδόχος, ܣܛܝܡܐ *séditieux* de ܣܛܝܡ, στάσις [1]. Les suffixes grecs ωρ et αριος n'ont pas été sans influence sur la forme de ces noms.

Dans ܣܡܘܩܪܝ *roux*, targ. סמוקרי, hébr. אֲדֻמֹּנִי, Gen. 25, 25, la terminaison *râi* est sans doute abrégée de *ânâi* et *r*, une permutation de noun, §§ 22*b* et 35*a*.

h) Le suffixe persan *ân* se trouve dans ܡܢܝܢܐ *ânier*, ܡܕܒܪܢܐ *valet de chambre* de κοιτών. Dans ܦܪܕܝܣܝܐ *paradisiaque*, le suffixe est sans doute de même origine, v. Barhébræus, I, p. 19, l. 3.

251. *Suffixes â, at, thân.*

Le suffixe *â* forme l'état emphatique des noms, nous en parlerons, en traitant de la flexion des noms, § 259.

Le suffixe *at*, abrégé en *â*, indique l'individu par abstraction de l'espèce, ou l'espèce par abstraction du genre; dans les couples, il distingue la femelle du mâle et il est devenu d'une manière générale le signe du féminin, le masculin étant représenté par le radical nu; quand le radical est un collectif, il forme le nom d'unité, comme ܚܛܬܐ *un froment*, ܚܕܬܐ *une fois*, ܚܕ ܡܕܬܐ

1. Barhébræus, I, p. 18, l. 24, ajoute d'autres mots qui ne rentrent pas dans cette catégorie : ܠܦܝܬܐ *torche* est λαμπτήρ, ܟܠܝܐ *maître de bains, balnearius*, ܡܫܡܫܢܐ *desservant* est le grec παραμονάριος.

En néo-hébraïque, on trouve avec ce suffixe : נחתומר *pétrin*, de נחתומא *boulanger*, חלטר *marchand de dattes*, de חליטא, סנדלר *marchand de sandales*, פיילר *marchand de bouteilles*, v. Buxtorf, *Lexicon*, sous le mot סנדלר.

בֶּן־שָׁנָה *d'un an*, Exod. 12, 5. Comme signe de l'abstraction, ce suffixe sert en arabe à rehausser chez l'individu une qualité qui lui est propre et qui le distingue des autres : عَلَّامَة *très-savant*, خَلِيفَة *khalife, lieutenant*. En syriaque, il a ce sens dans les deux mots ܐܒܘܬܐ et ܡܫܡܫܢܘܬܐ, traduisant l'hébreu מודע et מוֹדַעַת, Ruth 2, 1 et 3, 2 : le premier signifie *un parent* d'une manière générale, le second, *un proche parent*[1] à qui incombe le devoir d'épouser la veuve sans enfant de son parent défunt; dans ce dernier sens, la racine ܡܫܡ a été choisie par allusion au sens de *connaître charnellement* que possède l'hébreu ידע. La terminaison *at* se trahit dans ces mots à l'aspiration du taw, Barhébr., I, p. 218, l. 19 et p. 219, l. 19; mais ils sont traités comme des masculins et ils font au pluriel ܐܒܘܬܐ ܡܫܡܫܢܘܬܐ, Barhébræus, I, p. 35, l. 18[2]. Peut-être ܒܢܬ ܥܢܢ *camarade, qui a la même* كُنْيَة, est-il formé avec ce suffixe, mais il est assimilé aux noms de la forme فَعَلَة, § 230*c*.

En dehors de ces mots, le suffixe *at* ne se rencontre plus seul, mais il reçoit le suffixe *ân* dont nous avons parlé sous le paragraphe précédent, et se transforme en un nouveau suffixe *thân*, propre aux adjectifs d'intensité.

Il s'ajoute surtout aux adjectifs de la forme intensive فَعُّول, § 240, suivant le goût manifeste de l'araméen pour les formes externes : ܙܥܘܦܢܐ *très-irascible*, ܚܟܝܡܢܐ *très-savant*, ܚܫܝܒܢܐ *rusé*, Rom. 3, 13, Ewald, *Abhandl.*, p. 87, ܫܥܝܡܢܐ *très-intelligent*, ܚܫܝܡܢܐ *pudique*, ܡܨܝܢܢܐ *très-soigneux*, ܕܚܝܠܢܐ *timoré*, ܪܚܡܢܐ *miséricordieux*, ܪܓܫܢܐ *sensible*, ܚܡܝܡܢܐ *mélancolique*, ܨܒܝܢܢܐ *cupide*, ܡܪܥܫܢܐ *turbulent*, ܚܦܝܦܢܐ *adulateur*[3]. Mais il s'ajoute

1. La valeur augmentative du taw avait déjà été reconnue dans מוֹדַעַת par Aboul'walid, *Kitâb el ousoul*, éd. Neubauer, col. 277 : التاء فيه للمبالغة, et pour ܐܒܘܬܐ et ܡܫܡܫܢܘܬܐ par Barhébræus, I, p. 16, l. 14.

Le targoum se sert pour les deux expressions de l'abstrait אשתמודע *connaissance*, dérivé de מוֹדַע.

2. Dans ܫܡܫܐ *l'étoile de Vénus*, ܐܓܡܐ *lac (mer du pays)* et quelques autres mots, le suffixe s'explique de la même manière; il a pris parfois, par extension, le sens d'un diminutif, v. G. Hoffmann, *Auszüge aus syr. Act.* dans les *Abhandl. d. D. M. G.*, 1880, p. 177.

3. V. Jacq. d'Edesse, *Fragm. add.*, 17,217, au commencement; sur le qoušššâi de la deuxième consonne et le roukkâkh du taw du suffixe, v. Barhébræus, I, p. 220, l. 11.

aussi à d'autres noms : ܒܥܝܕܢܐ *heureux*, par distinction de ܒܥܝܕܐ *bienheureux, défunt*, ܚܢܢܐ *clément*, ܫܠܝܛܢܐ *puissant*, ܥܝܠܐ *souffrant*, ܥܠܝܠܢܐ *insidieux*, ܥܡܝܡܢܐ *brutal*, de ܒܥܝܕ ܫܠܝܛ ܚܢ ܥܠ, ܥܠ pour ܥܠܐ. § 229 *a*. ܥܡ ; même à des noms importés, ܦܣܝܦܣܢܐ *versicolor* de ποικίλος, ܦܣܝܩܢܐ *astucieux* de πόρος, ܐܣܬܝܡܝܢܐ *belle* de σχῆμα, ܐܣܬܝܡ, ܨܝܕܢܐ *chasseur* de ܨܝܕ (v. sur ce mot Lagarde, *Abhandl.*, p. 65, l. 17).

Le féminin a youdh après le suffixe, § 253, ܩܛܝܢܬܝ.

252. *Suffixes ôn, ôs et ôl.*

a) Les suffixes *ôn* et *ôs* forment les diminutifs et ont évincé en syriaque les formes internes de ce genre, dont il ne reste que quelques vestiges, §§ 235 et 242. Il n'existe pas de différence notable entre l'un et l'autre ; peut-être le second exprime-t-il la cajolerie de préférence au premier : ܒܪܝܢܐ et ܒܪܝܫܐ *petit homme*, ܟܬܝܒܢܐ *livret*, ܢܗܪܢܐ *petit fleuve*, ܒܪܝܢܐ *petit fils*, ܛܠܝܢܐ *petit enfant*, ܛܠܝܫܐ *petit garçon*, ܐܡܪܝܫܐ *agnelet*, ܡܪܝܢܐ *légumes verts*, ܐܒܝܢܐ *légumes secs* (comp. ܒܝܫ *Physiologus*, éd. Tychsen, chap. 12, targ. קָטָנִית, ar. قُطْنِيَّة). Ces diminutifs étant d'un usage très-fréquent dans le langage vulgaire, sont assujettis a bien plus de variations que les autres noms : les deux suffixes s'ajoutaient par superfétation à un même radical, ܒܪܝܢܘܫܐ, ou se répétaient, ܒܪܝܢܘܢܘܫ ; parfois cependant, chacun d'eux était pris dans un sens propre, ܥܝܢܐ signifiait *petite porte, coin de l'œil* ou *pupille*, ܥܝܢܫܐ *petit garçon*, Bar'ali 2229 et 2230, comp. κόρη. La forme redoublée ܐܢܢ était surtout usitée par les Palestiniens, Barhébræus, I, p. 66, l. 11.

Le féminin de ܒܪ avait le youdh après le noun, voyez paragraphe suivant, ܒܪܬܐ *fillette*, ܐܢܬܬܐ *petite femme*, ou avec redoublement du suffixe, ܐܢܬܢܬܐ, ܡܠܟܬܢܬܐ *petite reine*.

Le féminin de ܒܪ n'avait le youdh qu'au pluriel, ܒܢܝܢ pl. ܒܢܝܢܬܐ ; on disait aussi ܒܪܬܬܐ *petite fillette* pl. ܒܪܬܬܢܬܐ, Barhébræus, I, p. 35 ult. et p. 36, l. 1, sans doute par analogie du féminin ܩܛܝܢܬܐ, paragraphe précédent.

Les noms féminins à forme masculine prenaient le diminutif féminin, ܥܝܢܬܐ *petit œil*, ܒܪܬܐ *petit talent*.

Un nom composé avait le suffixe après le second nom, ܒܪܢܫܐ *petit individu*, ܥܒܕ ܫܘܠܐ *petite calomnie*, Barhébræus, I, p. 65, l. 6.

Le vulgaire faisait aussi un diminutif du pronom démonstratif ܗܳܕܶܝܢ et disait ܗܳܕܶܝܢܳܢ ܗܳܕܶܝܢܳܢ, Barhébræus, I, p. 66, l. 18.

Lorsque la voyelle *ou* dans le radical précédait l'*o* du suffixe, cet *o* se changeait quelquefois en *i*, comp. § 250 *d*; cette prononciation était surtout familière aux habitants de Samosate, Barhébræus, I, p. 65, l. 18, comp. ܐܳܣܝܡܳܢ *raie au milieu de la moustache* ܐܳܣܝܳܢ; sans doute aussi ܣܳܣܡܳܢ *espèce d'herbe légère,* mais ܣܳܒܝܡܳܢ *mèche* vient de βύσσινος, comp. φλόμος et Bar'ali 2310.

ܦܘܠܚܳܢ *puce,* comp. avec les autres langues, v. § 38, décèle un suffixe affaibli *ân* ou *on*.

b) Le suffixe *ôl* a le sens d'un diminutif dans ܡܳܪܝܳܠ nom d'un évêque d'Edesse, propr. *petit maître, Chrestom. Michaelis* 59, 2, comp. Ewald, *Lehrb.*, p. 434, note 4; on trouve en syro-palestinien ܣܦܝܠܳܐ *petit trait,* ܝܳܘܠܳܐ *petit iôta, Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 475.

253. *Suffixes ai et it.*

a) Le suffixe *ai* est formé d'un élément démonstratif, § 173, 2°; il existe : 1° dans quelques noms féminins, concrets ou abstraits, ܥܳܟܝܳܐ *araignée* (syro-palestinien ܥܳܟܝܳܢ, *Anecd. syr.*, IV, p. 220), ܫܠܘܝܳܐ *caille* ܫܠܘܳܐ, ܫܠܘܳܐ, ܫܠܘܳܐ *espèce de héron (étoilé?)*, ar. طَيْطَوَى, Bar'ali 4624, ܫܳܪܝܳܐ *(pestiféré?) nord,* emph. ܫܳܪܝܳܐ (féminin Barhébræus, I, p. 10, l. 2), ܛܥܝܳܐ *erreur,* ܣܬܝܳܐ *secret, cachette,* ܟܬܝܳܐ *contrat,* talm. תנאי. Sauf ܫܳܪܝܳܐ, ces noms sont invariables. 2° dans des masculins susceptibles de flexion et usités surtout à l'état emphatique : ܣܘܣܝܳܐ ܣܘܣܝܳܐ *cheval,* hébr. סוס. ܟܘܪܣܝܳܐ ܟܘܪܣܝܳܐ *trône* [1]; à l'état emphatique seulement dans les suivants, ܐܪܝܳܐ *lion,* hébr. אריה, ܥܘܪܝܳܐ *grue* كُرْكِيّ, targ. כורכיא ܟܘܪܟܝܳܐ, ܟܘܫܝܳܐ *coussin* وِسَاد.

En arabe, ce suffixe est fréquent dans les noms féminins, concrets ou abstraits, et sert à former notamment le féminin

1. Le riš dans ce mot paraît provenir de la dissimilation de la consonne suivante qui était redoublée primitivement, à en juger par l'hébreu כִּסֵּא; l'arabe a la prononciation araméenne, كُرْسِيّ, targ. כורסיא, qui se retrouve également en phénicien כרסים. Il est cependant peu probable que ce mot vienne d'une racine כסא qui ne fournit pas un sens convenable. Du reste, la forme archaïque en hébreu était כֵּס, Exod. 17. 15, Ewald, *Lehrb.*, p. 640; on est donc tenté de comparer ce mot avec כֶּבֶשׁ et de le dériver d'une racine כבס, dont le beth aurait été éliminé sous l'influence d'*ou* organique, comme dans ܥܘܡܳܐ de ܥܳܒܡܳܐ, p. 30, note 1 ci-dessus.

d'adjectifs à forme forte (فَعْلَانُ et أَفْعَلُ), mais en syriaque il est peu usité [1]. Existait-il, à l'origine, dans les noms qui ont un youdh avant l'*a* de l'état emphatique et qui n'ont plus l'état absolu? Nous l'avons admis *a priori* § 236, pour ceux de la forme ܩܛܠܐ. L'objection la plus sérieuse contre cette hypothèse est que ces noms sont masculins et ont un pluriel masculin, ܩܛܠܐ ; mais il est à remarquer que ce suffixe avait perdu beaucoup de sa valeur primitive en syriaque et que le youdh ne s'était maintenu dans ces noms qu'euphoniquement, à cause d'*ou* précédent. En arabe, des noms d'action de la première classe ont ajouté la terminaison ordinaire du féminin à cet ancien suffixe, comme طَمَاعِيَةٌ, comp. *Mand. Gramm.*, p. 148, note 1.

Tandis que ces noms d'action appartiennent à p'ʿal, d'autres dialectes araméens orientaux, le néo-syriaque et le mandéen, outre les talmuds, possèdent des noms d'action formés de la même manière, mais des classes dérivées, v. *Mand. Gramm.*, §§ 122 et 124 [2].

Des grammairiens syriaques donnent un état absolu ܩܛܠ qui n'est pas usuel, *Abrah. Ecchell.*, p. 26, mais ils suivaient sans doute une ancienne tradition, comp. le néo-hébraïque לְגַמְרֵי avec ܓܡܪ *complètement*.

Youdh apparaît souvent en syriaque devant la terminaison du féminin singulier ou pluriel des radicaux qui ont une voyelle lourde, *â*, *o*, *ou*. Nous l'avons constaté fréquemment, en traitant des formes, dans les féminins singuliers, §§ 232, 233, 236, 238, 242, 246, 250, 251 et 252 ; il se rencontre également au pluriel de féminins qui ne le laissent pas paraître au singulier, § 266. Youdh s'explique bien dans la plupart de ces noms, comme un ancien suffixe *ai* qui, à la faveur de la voyelle lourde précédente, se serait maintenu, sous forme de voyelle. Mais on ne

1. L'arabe forme facilement des noms d'action des classes dérivées au moyen de ce suffixe : عُذْوَى دَعْوَى عُقْبَى عُتْبَى de la quatrième ou huitième classe. Il n'en est pas de même en syriaque.

L'éthiopien possède aussi des concrets avec cette forme, *Aethiop. Gramm.*, p. 219.

2. Sur les formes אַבּוּקִי עִבּוּחִי etc., que Mr. Nœldeke trouve très-douteuses v. Luzzatto, *Elementi*, p. 80, § 71. L'éthiopien possède des noms d'action analogues, comme ፍጹሜ, qui viennent presque tous des classes dérivées, *Aethiop. Gramm.*, p. 20[illegible].

peut nier que, même en syriaque ancien, la prononciation avec youdh avait pu être étendue, par analogie, à quelques noms, chez lesquels elle n'était pas primitive, surtout à ceux dont la troisième radicale se prêtait facilement au mouillement, comme une liquide ou certaines muettes aspirées[2]. Ces extensions euphoniques sont devenues très-communes en néo-syriaque, v. *Neusyr. Gramm.*, § 70.

b) Le féminin de ce suffixe, *it*, se rencontre encore dans quelques noms, autres que ceux dont nous venons de parler et en dehors de l'influence d'une voyelle précédente : ܟܒܪܝܬܐ *soufre* גָּפְרִית, importé en arabe كِبْرِيت, ܪܝܫܝܬܐ *commencement* רֵאשִׁית, ܫܘܒܚܐ *gain*, ܪܥܝܬܐ *tremblement de terre*, ܡܟܝܟܘܬܐ *humilité*, Barhébr. I, p. 24, l. 1 ; 35, 1.

254. *Suffixe âi.*

De même nature que le suffixe du paragraphe précédent, celui-ci s'en distingue, et par la forme, car il demeure immuable grâce au renforcement de la diphthongue, et par le sens, car il ne donne que des adjectifs dérivés de noms, *adjectifs relatifs.*

En syriaque, ces adjectifs n'indiquent pas seulement l'origine ou la descendance, comme ܐܕܬܝܐ *édessénien*, ܪܘܡܝܐ *romain*, ܥܪܒܝܐ *arabe* (de la tribu de ṭai), ܥܒܪܝܐ *hébreu*, mais, en dehors des noms de personnes ou de lieux, ils peuvent être dérivés de tout autre nom, même d'un adverbe : ܚܕܝܐ *unique*, ܡܬܩܒܠܝܐ *opposé*, ܠܐܝܬܝܐ *non existant*, ܬܚܬܝܐ *inférieur*, ܥܠܝܐ *supérieur*; d'un autre adjectif dont la forme sans suffixe est peu usitée ou inusitée : ܚܕܝܐ *un*, ܬܠܬܝܐ *troisième*, ܥܣܪܝܐ *dixième*. Ils sont fréquents dans les ouvrages scientifiques et facilitent les traductions du grec en syriaque : ܛܒܥܝܐ *naturel*, ܢܡܘܣܝܐ *légal*, ܐܠܗܝܐ *divin*, ܩܢܘܡܝܐ *inhérent à un mot*, ܡܠܦܢܝܐ *pourvu d'un lâmadh*; d'un plur., ܫܡܗܝܐ *nominal*, ܐܡܗܝܐ *maternel.*

Il s'ajoute au suffixe *ân* des *adjectifs de la substance*, § 250 *b*, et indique, à la différence de ceux-ci, non pas qu'un corps est formé de telle substance, mais qu'il jouit des propriétés inhérentes à telle substance : ܦܓܪܢܝܐ *corporel*, ܪܘܚܢܝܐ *spirituel*, ܩܝܡܢܝܐ

2. Comp. *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 274 et suiv. et XXXIII, p. 293. Dans les pluriels araméens מַלְכְוָיוֹת, Dan. 8, 22, רְשׁוּיוֹת *pouvoirs*, le youdh a un autre sens : il sert à maintenir l'hiatus entre les deux voyelles.

ou ܟܪܡܠܐ *charmel*, ܫܡܝܢܝܐ *céleste*, ܐܪܥܝܐ *terrestre*. Ce suffixe répond donc à la terminaison grecque ιός; le double suffixe ܝܐ apparait avec le même sens dans des adjectifs qui n'ont pas le suffixe *an* seul : ܓܒܪܝܐ *masculin*, ܢܩܒܬܝܐ *féminin*, ܫܡܝܢܝܐ *pluriel*, ܡܫܬܝܐ *propre*, ܩܪܝܢܝܐ *principal*, ܫܘܬܦܝܐ *commun*, etc. ; on disait ܡܬܪܝܐ *accidentel* et ܡܬܪܝܐ, fém. ܡܬܪܝܬܐ et ܡܬܪܝܬܐ, Barhébr., I. p. 18, l. 7 et suiv.[1]

On formait aussi un nouvel adjectif, au moyen de ce suffixe, des adjectifs en *than*, § 251 : ܚܢܢܢܝܐ *plein de bonté, miséricordieux*, de ܚܢܢܢܐ (le premier se disait de Dieu, le second, des hommes), ܢܦܫܐ ܚܢܢܢܝܬܐ *une belle âme*, mais ܐܢܬܬܐ ܚܢܢܢܝܬܐ *une belle femme*, Barhébræus, l. c.

Quand l'adjectif était formé d'un nom à forme féminine, le taw du féminin demeurait, si sa chute eût nui au sens du mot, ܣܦܘܪܬܐ ܕܥܓܘܙܬܐ *des contes de vieille femme*, Barhébræus, I, p. 19, l. 15, sinon il était éliminé, ܡܕܝܢܝܐ *citadin* de ܡܕܝܢܬܐ, ܟܪܟܦܝܐ *karkaphien* de ܟܪܟܦܬܐ, ܡܕܝܝܐ *médial* de ܡܕܝܬܐ.

Les lâmadh-aleph présentent comme troisième radicale devant ce suffixe lourd un waw : ܫܘܩܝܐ *boutiquier*, talm. חַנְוָנִי, ܐܣܝܪܝܐ *qui fait prisonnier*, ܡܢܝܚܝܐ *novice*, ܡܟܠܝܐ *prohibitif*, mais ܐܝܠܝܐ *angulaire* de ܐܝܠܬܐ, v. Barhébræus, II, p. 27 fin.

Il modifie les voyelles du radical : on disait ܬܝܡܢܝܐ *de Téman*, par distinction de ܬܝܡܢܝܐ *méridional*, ܐܪܡܝܐ *araméen*, mais ܐܪܡܝܐ *païen*, Barhébræus, I. p. 19, l. 16 et II, p. 83, l. 65 ; ܕܡܫܩܝܐ *Damas* faisait ܕܡܫܩܝܐ, conformément au § 96 ; ܐܕܝܒܝܢܝܐ de ܐܕܝܒܝܢ *Adiabène*, ܦܪܬܝܐ de ܦܪܬ *nom de fleuve*, ܕܝܡܛܝܐ de ܕܝܡܛ, ܟܪܟܝܐ de ܟܪܟ ; ܐܕܣܝܐ *Edessénien* ne se distinguait pas de ܐܕܣܝܐ *Edesse ;* on disait ܐܝܣܪܝܠܝܐ *Israélite* de ܐܝܣܪܝܠ.

Un nom composé laisse tomber quelquefois la première partie : ܡܣܘܦܘܬܝܐ ou ܡܕܝܢܬܐ ܕܒܝܬ ܢܗܪܝܢ *mésopotamien*, ܟܢܝܐ *Xenaias* de Φιλόξενος.

Le suffixe ܝܐ ou ܝܬܐ se rencontre dans quelques noms de lieux : ܬܓܪܝܬܐ de Tagrit.

1. ܡܫܬܝܐ est donc à rayer de Castelli; on rencontre de même dans les lexiques ܐܚܪܝܐ ܐܚܪܝܬܐ, comme féminin de ܐܚܪܝ *étranger*, mais c'est un tort, la forme simple ܐܚܪܝ n'existe qu'affaiblie en ܐܚܪ avec le sens de *autre*, et le féminin est ܐܚܪܬ sans état absolu, v. ci-dessus § 250*d*.

Les noms grecs perdent leur désinence : ܩܘܦܪܝܐ *cypriote* de Κύπρος, ܩܘܪܢܬܝܐ *corinthien* de Κόρινθος, ܦܘܠܝܢܝܐ *paulinien* de Παῦλος, ܐܦܣܝܐ *éphésien*, comp. ܐܦܣܘܣ de ܐܦܣܘܣ. Quelquefois, ils la conservent : ܦܠܛܘܢܝܐ *platonicien*, ܐܪܝܣܛܘܛܠܝܐ *aristotélien*, ܦܝܠܝܦܝܣܝܐ *philippien*.

Ces adjectifs, en dehors de ceux qui marquent l'origine ou la descendance, sont rarement pris substantivement. Tels sont: ܟܘܪܝܐ *blâme*, ܥܬܪܐ *bouc* צָפִיר, ܡܘܡܐ ou ܡܘܡܬܐ *propriété*, dans la lettre de Jacques sur l'orthographe, éd. Martin, p. ٢, l. 21.

Mais avec la terminaison du féminin *at* ou *it*, ils forment des adverbes relatifs : ܩܕܡܝܬܐ ou ܩܕܡܝܐ *en premier lieu*, ܥܠܡܝܐ *en païen*, ܚܟܡܝܐ *sagement*. Ils répondent aux adverbes grecs en ως, lat. *ter*, fr. *ment*.

Barhébræus, I, p. 19, l. 25, prétend que ce suffixe peut être répété et qu'on dit ܚܕܝܐ *unique*.

255. *Suffixe out.*

A la différence du suffixe *âi* qui forme des concrets, celui *out* est propre aux abstraits et s'ajoute, à cet effet, à tout nom concret, substantif ou adjectif. Comme les suffixes de concrets *ân* et *âi*, il devient d'un usage très-fréquent dans la langue scientifique et se rencontre à chaque ligne dans les livres de philosophie ou de théologie. Voici des exemples de ce suffixe avec les noms des différentes formes, dont nous avons parlé sous les paragraphes précédents, 224 à 254 : ܒܪܘܬܐ *filiation*, ܐܚܘܬܐ *fraternité*, ܫܘܠܛܢܘܬܐ *domination*, ܣܟܠܘܬܐ *sottise*, ܕܟܪܘܬܐ *genre masculin*, ܫܟܢܘܬܐ *voisinage*, ܪܡܘܬܐ *élévation*, ܛܒܘܬܐ *bonté*, ܣܒܘܬܐ *vieillesse*, ܥܨܒܘܬܐ *tristesse*, ܕܟܝܘܬܐ *pureté*, ܦܪܫܘܬܐ *division*, ܛܗܪܘܬܐ *pureté*, ܒܝܫܘܬܐ *méchanceté*, ܥܒܝܘܬܐ *grossièreté*, ܙܥܘܪܘܬܐ *petitesse*, ܟܗܢܘܬܐ *prêtrise*, ܣܗܕܘܬܐ *témoignage*, ܦܪܘܫܘܬܐ *discernement*, ܒܪܝܘܬܐ *création*, ܫܩܪܘܬܐ *fausseté*, ܬܪܝܨܘܬܐ *audace*, ܫܟܪܘܬܐ *ivresse*, ܩܕܝܫܘܬܐ *sainteté*, ܠܘܦܪܢܘܬܐ *exercice*, ܚܫܘܟܘܬܐ *obscurité*, ܚܫܘܟܢܘܬܐ *obscurantisme*, ܫܢܝܘܬܐ *variété*, ܥܠܠܘܬܐ *introduction*, ܗܝܡܢܘܬܐ *foi*, ܬܘܒܬܢܘܬܐ *correction*, ܥܝܢܝܘܬܐ *oppression*, ܡܙܓܢܘܬܐ *mobilité*, ܡܬܚܝܢܘܬܐ *obéissance*, ܡܢܥܘܬܐ *empêchement*, ܡܪܚܡܢܘܬܐ *miséricorde*, ܬܠܝܬܝܘܬܐ *trinité*, ܐܝܟܢܘܬܐ *qualité*, ܟܡܝܘܬܐ *quantité* etc., ajoutez les infinitifs des classes dérivées.

Un nom étranger peut recevoir ce suffixe ܐܒܗܬܐ *patriarchat;* plus difficilement, un abstrait, ܦܠܓܘܬܐ *division* de ܦܠܓ, ܢܚܡܬܐ *repentir* de ܢܚܡ, ܢܨܚܘܬܐ de ܢܨܚ.

Les lámadh-aleph conservent youdh radical devant le suffixe, § 106, I *b*; il faut en excepter quelques-uns qui le laissent tomber : ܕܡܘܬܐ *ressemblance,* ܥܒܝܬܐ *quelque chose, prop. désir,* comp. § 228 *fin,* ܛܘܡܬܐ *impureté* [1], ܝܒܫܬܐ *tarissement,* ܫܒܝܬܐ *captivité,* גָּלוּת importé en arabe جَالُوت, ܢܨܚܘܬܐ *victoire,* importé en arabe زَكَوٰة *pureté,* où l'*o,* sans doute euphonique, confond ces noms avec ceux de pareille forme, énoncés sous le § 232 *fin.*

Chapitre XVI.

Des noms composés.

256. Les composés naissent de l'union étroite de deux mots, en état construit ou en apposition.

a) Ils ne forment un vrai composé que, lorsque le premier se confond avec le second au point de demeurer invariable. C'est le cas le moins fréquent : ܡܫܬܬܐ *fondement,* pl. ܡܫܬܬܐ, de ܡܫ et ܬܬܐ, § 224 *i*; ܥܩܪܬܐ *nombril* ou ܥܩܡܬܐ (Physiologus Tychsen, ch. 6 et 28) et ܥܩܡܬܐ (Physiologus Land, *Anecd. syr.,* IV, ch. 47), targ. בּוּנִישָׁר, Prov. 3, 8, de ܥܩܪ *base* (?) et ܡܬܐ *nombril,* שֹׁר שָׁרָה; ܐܝܡܬܐ *petite coudée,* Saint-Ephrem, cité par Barhébræus, I, p. 20, l. 9, de ܐܡܬܐ *coudée* et ܐܝܬ *empan;* [2] judéo-chrétien, Barhébr., l. c., ܥܒܕ ܥܦܐ *ennemi,* pl. ܥܒܕ ܥܦܐ, comp. hébr. בַּעַל זְבוּב; ܥܠ ܩܒܘܪܬܐ *tombeaux,* Matth. 27, 52; ܥܠ ܡܫܬܬܐ *greniers,* Luc. 12, 18; ܥܠ ܟܢܫܬܐ *assemblées,* Ewald, *Lehrb.,* p. 665, note 4; ܥܠ ܐܝܕܥܬܐ *temples païens,* Jul. 3, 5; dans ces derniers mots, ܥܠ a le sens d'un préfixe de lieu, § 246, 2° *a* [3].

1. Il est vrai que, suivant Amira p. 74, le pluriel de ce mot était ܛܘܡܝܬܐ, comme s'il appartenait à la forme فَعِيلَة; mais il est bien plus rationnel de rapporter ce pluriel au singulier ܛܘܡܐ, § 230 *c*.

2. ܫܝܢܬܐ *couleur écarlate* est le grec ὄστρακον, v. Lexicon Buxtorf sous le mot סְנִי; le spiritus asper s'est changé en sifflante, § 37 *b*, d'autant plus aisément qu'on songeait aux mots syriaques ܫܝܢ *mite, petit ver* et ܫܝܢ *couleur.*

3. Si ܡܩܪܝܢ *adulateur,* Barhébræus, I, p. 25, l. 1, ܡܪܝܢ *cloaque* (cité par Castelli sans exemple), sont syriaques, comme semblent l'indiquer

b) Quand l'union est plus lâche, le premier nom est susceptible de flexion ܥܘܦܐ ܕܨܝܕܐ *oiseau fabuleux,* hébr. כְּנַף רְנָנִים, Job 39, 13 (il est construit comme un féminin singulier); ܥܘܦܐ ܕܡܝܐ *oiseau aquatique (attrape-poisson),* Lév. 11, 16; ܦܝܠܐ ܕܥܪܒܐ *elephas-hircus,* ܥܬܪܐ ܕܐܝܠܐ *hirco-cervus,* Barhébr., p. 20, l. 8; ܥܬܪܐ ܕܛܘܪܐ *hircus montanus,* Physiolog. Tychsen, ch. 4; ܒܥܝܪܐ ܕܓܡܠܐ *espèce de chameau,* Barhébr., l. c., comp. شَمِرِيَّة; ܩܢܛܘܪܘܣ *centaure,* ܦܩܝܕܐ *intendant;* ܪܒܘܬ ܟܗܢܐ *grande prêtrise,* de ܪܒ ܟܗܢܐ *grand prêtre.*

Les nombres 11 à 19, composés des unités et de dix, s'unissaient assez étroitement pour que les premières subissent une perte dans leurs lettres, § 109.

Le syriaque possède aussi des noms d'individus formés de deux mots, en dehors de ceux empruntés à l'onomastique hébraïque, comme ܡܬܝܗܒ *Dieudonné,* ܐܝܠ ܨܝܕ *chasse-cerfs,* etc., v. Barhébræus, I, p. 6, l. 18.

Les noms de parenté, si usités en arabe, en pareil cas, le sont moins en syriaque : ܐܒܐ *père,* ܐܚܐ *frère,* ne l'étaient pas, en dehors des noms empruntés de l'hébreu; ils avaient perdu l'état construit, § 224 *a*; Barhébræus, I, p. 6, l. 16, donne ܐܚܗ ܕܐܡܗ *frère de sa mère,* sans doute le sobriquet d'un individu qui avait épousé sa tante maternelle.

Cependant ܒܪ *fils* fait partie non-seulement de noms propres : ܒܪܕܝܣܢ *Bardesane,* ܒܪܨܘܡܐ *Barṣaumâ,* etc., mais des adjectifs, qui indiquent l'affinité, ܒܪ ܙܒܢܐ *contemporain,* ܒܪ ܥܡܐ ou ܒܪ ܐܡܘܬܐ ὁμούσιος, ܒܪ ܐܘܣܝܐ ὁμοιούσιος. ܒܪ ܒܬܪܬܐ *qui suit immédiatement,* Barhébr., I, p. 130, l. 8 et ult. 141, 1; des substantifs communs, ܒܪ ܥܒܕܐ *esclave, Anal. syr.,* p. 150, l. 22, ܒܪ ܒܝܬܐ *bât, (sudorifique?),* Bar'ali, 2581, ܒܪ ܚܪܐ *homme libre,* ܒܪܢܫܐ *homme* [1]; des adverbes, ܒܪܒܬܐ ou ܒܪ ܒܬܬܐ *de suite,* ܒܪ ܡܘܡܐ *le jour même.*

ܨܪܐ *maître* est employé dans le même sens, mais substantivement : ܨܪܐ ܕܒܝܬܐ *adversaire,* ܨܪܐ ܕܡܫܬܐ ou ܒܪ ܡܫܬܐ *conseiller,* etc.

ܡܫܬܐ d'une part et targ. בַּרְתָּא, hébr. פֶּרֶשׁ d'autre part, la seconde partie ܬܐ ou ܐ est un suffixe étranger.

1. Mais ܒܪ ܐܙܪܥ signifie *grain de semence,* rac. ܙܪܥ, comp. בֻּר בַּר, *contrà Mand. Gramm.,* p. 183.

ܪܫܐ *tête* ou ܪܒ *grand, chef,* indique le premier rang et répond au grec ἀρχ-, ܪܫܐ ܟܗܢܐ et ܪܒ ܟܗܢܐ *archiprêtre,* ܪܫܐ ܕܝܪܐ *archimandrite,* ܪܫܐ ܡܬܬܐ *président,* ܪܫܐ ܐܒܗܬܐ *patriarche,* ܪܒ ܡܐܬܐ *centurion,* etc. Dans un sens plus général, ܪܫܐ se rencontre en tête de noms d'organes ou de plantes.

Pour les féminins, on se servait de ܒܪܬܐ *fille,* ܩܠܐ ܒܪܬܐ *vocable,* φωνή.

c) Nous avons dit, § 252 *a,* que le suffixe du diminutif s'ajoutait au second mot; celui-ci recevait également les suffixes possessifs qui, après le premier, auraient rompu l'état construit: ܥܩܬ ܡܫܠܗܘܗܝ *ses conseillers,* ܐܚܝ ܕܡܫܝܚܘܬܝ (*Anal. syr.,* p. 67, l. 10) *mon frère en vieillesse.* Quant au pluriel, trois cas sont à distinguer : 1° le composé est traité comme un mot unique, ܡܬܚܒܠܬܐ *affligés,* ajoutez les noms cités ci-dessus *a)*; 2° le premier nom prend la désinence du pluriel, mais le second la reçoit aussi par analogie : ܐܚܬ ܡܠܝܐ *calomniateurs,* de ܡܠܝܐ "ܐܚ; ܡܫܡܫ ܡܫܡܫܬ *lecteurs,* de ܡܫܡܫ "ܡܫ; ܪܒ ܥܠܐ *intendants,* comp. ܥܠܩܬ ܡܫܡܫ, cité plus haut, avec le targ. תרגול בר דשבחא; ܩܠ ܩܠܐ *vocables;* 3° le premier prend seul le pluriel : ܒܢܝ ܐܢܫ *hommes*[1]. ܡܫܐ "ܢܛ *fardeau,* de ܢܛ "ܡܫ *prendre charge* et ܡܫܡܪ ܡܪܡܐ *châtiment,* ne se rencontrent pas avec le pluriel.

Chapitre XVII.

Flexion des noms.

257. *État absolu.*

L'état absolu des noms est leur forme la plus simple; il est opposé à l'état emphatique, qui est propre à l'araméen et dont nous parlerons sous le paragraphe 259, et à l'état construit qui marque la relation entre deux noms, § 258. Les noms peuvent recevoir les désinences du féminin et du pluriel à chacun de ces états; telles sont les formes qui constituent la flexion des noms en syriaque.

a) Le radical nu donne l'état absolu du masculin singulier et présente les différents types que nous avons passés en revue

1. Au sing., au lieu de ܒܪܢܫ, on trouve ܒܪ ܐܢܫ *un homme,* Dan. 7, 13.

sous les paragraphes 222 à 226 : ܒܝܬ ܡܪܕܥ ܫܟܚܐ ܡܢܟܘ ܫܠܝܐ ܒܝܬ ܥܕܬܐ, etc.

Les lâmadh-aleph ont comme désinence *è* ou *ai* : *è*, dans les participes actifs et les adjectifs, y compris le participe passif p''al, § 230*c*; *ai*, dans les substantifs et les participes passifs des classes dérivées.

ܠܝܠܝܐ *nuit*, avait à l'état absolu ܠܝܠܐ (Saint-Ephrem, cité par Michaelis dans le Castelli lexicon), par redoublement d'un thème ܠܐ, § 243*c*; la forme ܠܝܠܝܐ était palestinienne, quoique Barhébræus, I, p. 31, l. 10 et suivantes, voie là un pluriel, qui devait être marqué du ribboui et considéré comme exceptionnel, le pluriel ordinaire étant ܠܝܠܝܬܐ, § 263. La prononciation avec *è* au lieu de *ai* est plus hébraïque, c'était sans doute celle du targoumique לילי, Ps. 1, 2.

L'état absolu des lâmadh-aleph cités § 228*f* n'est pas usité, excepté ܥܠ ܡܢܝܢ *de suite*, où la troisième radicale est quiescente, et ܡܬܐ *bourg*, dont l'état emphatique ܡܕܝܢܬܐ est usité comme pluriel, le singulier étant un *nomen unitatis*, ܡܕܝܢܬܐ, comp. § 95. Les quelques noms qui ont pour troisième radicale waw, n'ont que l'état emphatique, ܠܥܠܡ ܠܥܠܡܐ *sans cesse* [1].

b) Le féminin singulier est formé par le suffixe *â*, abrégé de *at*, qui modifie le radical suivant les lois qui régissent la syllabe, § 96 : ܡܠܟܬܐ *reine*, ܥܓܠܬܐ *génisse*, ܦܪܬܐ *vache*, ܟܬܒܬܐ *écrivante*, ܟܬܝܒܬܐ *écrite*, de ܡܠܟ ܥܓܠ ܦܪܐ ܟܬܒ ܟܬܝܒ.

Dans les lâmadh-aleph, les adjectifs et les participes en *ai*, *è* font indistinctement *yâ*, ܓܠܝܬܐ *découvrante*, ܓܠܝܬܐ *découverte*, ܛܠܝܬܐ *jeune fille*, ܡܫܕܝܬܐ *jetante* ou *jetée*, de ܓܠܐ ܛܠܐ ܫܕܐ, § 230*c*, ܡܫܕܝܬܐ ou ܡܫܕܬܐ. Les substantifs qui ne se forment pas d'un masculin, §§ 228*f*, 246 et 248, ont *i* abrégé de *it* qui lui-même est contracté de *yat* : ܒܪܝܬܐ *créature*, ܡܙܝܢܬܐ *nourriture*, ܦܪܝܢܬܐ *éducation*.

Le suffixe *it*, § 253*b*, est également abrégé en *i* dans ܫܘܝܐ *gain*, mais il demeure dans ܫܘܝܬܐ *commencement* et les autres noms employés adverbialement, de la forme ܡܫܘܝܬܐ.

Les lâmadh-aleph qui maintiennent waw radical, § 228*f*, articulent ce waw avec l'*â* du féminin : ܡܫܘܝܬܐ ܫܘܝܬܐ ܫܘܝܬܐ.

1. Barhébræus, I, p. 68, l. 17 admet un état absolu de ܥܠܡ ܠܥܠܡ ܫܘܝ et ܠܥܠ de même forme que ܓܠ de ܓܠܝ, mais Amira, p. 164, doute qu'on le rencontre dans les auteurs, comp. Barhébræus, I, 68 ult.

Les noms qui ont le suffixe *out*, § 255, laissent tomber le taw: ܡܠܟܘܬܗ ܟܬܒܘܬܗ ܡܠܟܘܬܗ etc., même lorsque ce suffixe a entraîné la chute de la radicale, comme ܐܚܘܗ ܒܢܘܗ ; ܐܚܘܗ. Waw est également quiescent dans les noms de la forme فَعَلَة et فَاعُولَة, § 230 *c* et 232, ܒܢܘܗ ; ܒܢܘܗ, chez les Nestoriens ܒܢܘܗ.

Les noms de la forme ܡܠܬܐ ܡܠܬܐ, § 228 *c*, conservent le taw, ܡܠܬ ܡܠܬ, Barhébræus, I, p. 68, l. 7.

Les formes particulières sont indiquées sous les paragraphes spéciaux, où il est traité des noms.

c) Le pluriel masculin a la terminaison *in*, ܡܠܟܝܢ *des rois*, ܟܬܒܝܢ *écrivants*, ܟܬܝܒܝܢ *écrits*.

Les lâmadh-aleph sont en ܝ, par contraction de *è*, *ai* avec la terminaison *in* : ܚܛܝܢ ܚܛܝ ܚܛܝ de ܚܛܝ ܚܛܝ ܚܛܝ. Quelques noms de la forme فَعْل, qui avaient sans doute *i* au singulier, ont *in* au pluriel, comme ܨܒܝ *gazelles*, hébr. צְבִי, ar. ظَبْيٌ.

Les monosyllabiques, § 224, ont, en partie, la terminaison *in* : ܐܝܕܝ *mains*, ܡܝ *eaux*, ܒܢܝ *fils*, ܫܢܝ *années*, v. sur les autres formes, § 262 ci-après.

Cette terminaison vient du suffixe *ân*, qui forme le collectif, § 250, et qui a ce sens non-seulement dans le duel en arabe, mais aussi dans des pluriels : en éthiopien dans le pluriel externe, en arabe dans la forme فُعْلَانٌ, en araméen dans les pluriels de pluriel, § 265. Par distinction du pluriel féminin ou du duel, *â* a dû passer de bonne heure en *o*, *ou* dans les pluriels masculins, comme en témoignent encore les pronoms הנון הון . הם . הנה, où cette voyelle s'est maintenue par analogie du singulier הוא הם; puis elle s'est modifiée en *è*, comme en hébreu אֵלֶּה הֵם, en syriaque ܗܢܝ *ceux-là*, ܐܝܢܝ *quels?* et, en dernier lieu, en *i*, comp. ci-dessus p. 83, note 1.

d) Le pluriel féminin conserve l'ancien suffixe *ân*, ܡܠܟܬܐ *reines*, ܟܬܒܬܐ *écrivantes*, ܟܬܝܒܬܐ *écrites*. L'araméen se distingue sur ce point des autres langues sémitiques.

Les noms qui sont terminés au singulier par ܬ ܗ ܐ ܘ, ajoutent au youdh ou au waw la terminaison *ân*, devant laquelle ceux-ci s'articulent comme consonne : ܡܠܟܘܬ . ܒܢܘܬ . ܡܠܟܘ . ܒܢܘ de ܡܠܟܘ ܒܢܘ ; ܡܠܟܘ ; ܒܢܘ.

258. *État construit.*

a) L'état construit du masculin singulier ne se distingue pas, en général, de l'état absolu; il peut donc servir à établir celui-ci dans les noms de forme douteuse, où il ne se rencontre pas; malheureusement ces deux états sont presqu'aussi rares l'un que l'autre.

ai demeure aussi à l'état construit, comme ܟܘܪܣܝܐ ܕܐܠܗܐ *le trône de Dieu,* except. dans ܒܝܬܐ ܕܐܒܐ ܕܒܝܬ ܐܒܐ ܕܒܝܬ ܐܒܐ, forme ܐܒܐ; il est vrai que ces noms ne sont usités que construits avec un autre nom, § 246, 1°*a*; ils rappellent la prononciation hébraïque מִקְנֵה, יָפֶה, const. מִקְנֵה, יְפֵה de *miqnai yâphai,* Ewald, *Lehrb.,* § 213 *d.*

Les noms en *è* à l'état absolu, conservent cette désinence à l'état construit: ܒܝܬ ܡܪܝܐ *le maître de la maison;* ܕܡܐ ܕܡܐ *le prix du sang,* Matth. 27, 6, est un pluriel construit, correspondant au mot syriaque ܕܡܐ dont on ne s'est pas servi, à cause de ܕܡܐ qui suit, (on disait au singulier ܕܡܐ ܕܡܐ et au pluriel emph. ܕܡܐ, Barhébr., I, p. 12, l. 1).

b) Le féminin singulier maintient le suffixe *at,* qui à l'état absolu s'affaiblit en *â*; ܐܒܐ, par exception, ramène la voyelle *ou* devant la troisième radicale, comp. § 98.

Les noms qui à l'état absolu ont ܐ ܐ font, à l'état construit, ܐ ܐ: ܐ ܐ ܐ ܐ ; ceux qui ont ܐ ܐ ܐ font ܐ ܐ : ܐ ܐ ܐ ܐ ܐ ܐ ܐ ܐ.

c) Au pluriel masculin, le noun de la terminaison de l'état absolu *in* tombe et, au lieu de youdh, apparaît la diphthongue *ai,* hébreu et judéo-araméen *é,* ce qui dénote un degré intermédiaire dans les mutations de *ân* en *in,* dont nous avons parlé sous le paragraphe précédent, comp. § 86.

Dans les lâmadh-aleph, la terminaison s'ajoute au youdh radical chez les adjectifs, ܐ ܐ, et se contracte avec lui chez les substantifs, ܐ, ܐ.

d) Le féminin pluriel ajoute un taw à l'état absolu *ân,* par analogie du singulier; mais cette terminaison *(ânt)* se contracte par élimination du noun en *ât,* comme dans les autres langues sémitiques : ܐ ܐ ܐ et après youdh ou waw, ܐ ܐ ܐ ; ܐ ܐ ; ܐ ; ; ;

a) L'araméen distingue encore dans les noms *l'état emphatique,* c'est-à-dire *déterminé* ἐμφατικός, dans lequel l'article s'adjoint au nom comme suffixe, au lieu de lui être préposé, comme en arabe et en hébreu. Qu'il s'agit bien là d'un véritable article, de la particule démonstrative הָא, § 173, 1°, et non pas d'une désinence casuelle ou de quelque voyelle de prolongation, c'est ce qu'indique l'influence de cette terminaison sur le radical, qui devant elle prend la forme de l'état construit. Ainsi dans l'araméen biblique ou targoumique, מַלְכָּא est composé de l'état construit מַלְכִּי et de la particule *hâ,* dont le hé est tombé par l'agglutination. Quand, au contraire, cette particule est préposée, le hé demeure, comme dans les pronoms הָא הָן, § 173, 1° et dans l'article hébreu. Cette faculté de placer un démonstratif avant ou après le nom, l'araméen la possède aussi pour les pronoms[1]: on dit indifféremment, הָא כָּסָא ou הָן כָּסָא *cette coupe.* Quelquefois aussi un substantif est à l'état construit avec un pronom הָן עִדָּנָא *aux jours de celui-ci,* . הָא עִמְּרוּתָא *la sottise de ceux-ci,* Barhébræus, *Chron.* 388, 504, 596.

A l'état emphatique, le nom est donc déterminé et מַלְכָּא signifie, en principe, *le roi.* Cependant l'entassement si choquant des démonstratifs, par lequel une langue vulgaire cherche à atteindre à la clarté, comp. § 302, finit par enlever sa valeur au suffixe déterminatif et מַלְכָּא a le sens de *un roi* ou *le roi,* suivant la phrase.

L'état emphatique s'est alors généralisé au point de devenir la forme usuelle, et l'état absolu, que l'on ne rencontre plus que dans quelques tournures de phrase, est souvent difficile à constater. L'expression d'*emphatique* est donc inexacte, rigoureusement parlant, mais comme elle indique bien la nature de la désinence, nous la conservons.

b) L'état emphatique ajoute *â* à l'état construit; mais dans les noms qui ont une voyelle faible devant la dernière consonne, cette voyelle tombe ou passe devant la consonne précédente, si celle-ci n'a pas de voyelle propre, § 96; l'état emphatique masculin singulier se confond donc avec l'état absolu féminin singulier dans les adjectifs et les participes, ainsi que dans les

1. Le suédois et l'islandais agglutinent également l'article au nom déterminé et lui donnent les désinences casuelles.

substantifs qui forment un féminin : ܡܠܟܐ *roi*, ܥܓܠܐ *veau*, ܬܘܪܐ *taureau*, ܟܬܒܐ *écrivant*, ܟܬܝܒ *écrit*, ܓܠܝܐ *découvrant*, ܓܠܝܐ *découvert*, ܓܠܝܐ *jeune homme*, ܡܫܕܐ *jetant* ou *jeté* etc., comp. § 257 *b*.

c) Dans les féminins, la voyelle faible du suffixe de l'état construit *at* tombe devant *â* qui s'ajoute et la terminaison est *'thâ* ou simplement *tâ*, § 124 : ܡܠܟܬܐ *reine*, ܥܓܠܬܐ *génisse*, ܬܘܪܬܐ *vache*, ܟܬܒܬܐ *écrivante*, ܟܬܝܒܬܐ *écrite*, ܓܠܝܬܐ *découvrante*, ܓܠܝܬܐ *découverte*, ܓܠܝܬܐ *jeune fille*, ܡܬܝܬܐ *venue*.

Le participe passif des classes dérivés se distinguait du participe actif ou des substantifs dans les lâmadh-aleph, au moyen de la diphthongue *ai* : ܡܬܝܠܐ *établie*, mais ܡܬܝܠܐ *établissante* ou *établissement, camp*, Barhébræus, I, p. 38 ult.; ainsi dans les radicaux forts, ܡܬܠܐ ܡܬܠܐ etc., se distingue, comme passif, de l'actif ܡܬܠܐ ܡܬܠܐ, cependant de ܡܗܝܡܢ *croyant*, le féminin est ܡܗܝܡܢܬܐ, Act. 16, 1.

Dans ܥܠܡܬܐ *jeune fille*, ܐܡܬܐ et ܐܡܝܬܐ, § 132, la diphthongue *ai* demeurait contre la règle, § 92.

d) Au pluriel masculin, le suffixe *â* ajouté à la diphthongue *ai* de l'état construit, donne un groupe *ayâ*, qui se maintient en judéo-araméen notamment[1]; mais en syriaque, il se contracte en *ê* : ܒܢܝ ܡܠܟܐ ܕܒܪܝܐ, § 104, 2°.

La terminaison forte demeure cependant, en syriaque, avec les lâmadh-aleph, parce que le youdh du suffixe se redouble, en se confondant avec celui de la racine : ܪܥܝܐ *paissants*, ܓܠܝܐ *découverts*, ܒܪܝܐ *créés*, ܨܒܝܐ *gazelles*. Quelques substantifs ont la forme contractée : ܝܡܐ *flots*, ܝܡܐ *solitudes*, ܛܒܐ *avantages*, Barhébræus, I, p. 19, l. 11, ܩܪܝܐ *froids*, Barhébræus, I, p. 30, l. 11, comp. § 277 ci-après.

Les monosyllabiques avaient également la forme forte : ܥܡܐ ܐܢܬܐ ܡܠܬܐ ܐܡܬܐ ܥܬܐ ܡܢܬܐ, § 224, excepté ܕܡܐ *sangs* (peu usité), par distinction de ܥܬܐ *prix*, ܐܒܐ *fruits*, ܐܦܐ *faces*, ܐܫܐ *bases*.

e) Au pluriel féminin, *â* s'ajoute à la terminaison *ât* qui n'est susceptible d'aucune modification, ܡܠܟܬܐ ܡܬܝܬܐ ܥܓܠܬܐ, etc.

1. La contraction de *ayâ* en *ē* n'a lieu dans ces dialectes qu'après le suffixe analogue *âi*, comme ܒܫܪܝܐ du sing. ܒܫܪܝܐ. Le palmyrénien a aussi des formes contractes à côté des formes pleines, *Zeitschr. d. D. M. G.*, p. 100, § 16.

260. *Du duel.*

Le duel n'est plus usité en araméen, mais il a laissé quelques traces de son passage en syriaque : ܬܪܬܝܢ *deux*, fém. ܬܪܬܬܝܢ, ܬܢܝܢܐ *second*, ܡܐܬܬܝܢ *deux cents* de ܡܐܐ *un cent*, ܒܝܬܢܝܗܪ *Mésopotamie*, comp. le plur. ܒܝܬܢܝܗܪ.

La terminaison du duel est, en principe, la même que celle du pluriel; c'est le suffixe *ân* du collectif qui, d'une manière générale, embrasse tous les individus d'une même espèce et, d'une manière restreinte, un petit groupe : le couple ou la paire, c'est-à-dire deux individus ou deux objets associés pour un but commun, un attelage, les membres doubles d'un corps ou d'un outil etc.

Limité à ces cas, le duel est d'un usage assez restreint pour pouvoir être considéré comme inutile et il s'est peu développé en araméen, comme en éthiopien; finalement, il a disparu, à quelques vestiges près [1].

Le suffixe *ân* du duel conserve sa forme primitive en arabe, mais en syriaque, il s'affaiblit en *aïn*, hébr. *aïm*, et de là en *ên*, à cause de la syllabe fermée, comp. §§ 86, 87 et 92. La diphthongue *ai* reparaît dans une syllabe ouverte, ܬܪܬܝܢ.

Chapitre XVIII.

Pluriels forts et pluriels irréguliers.

261. Quelques noms de la forme فَعْل portent trace au pluriel d'une voyelle *a* qui se rencontre régulièrement en hébreu dans ces noms, מַלְכוּת מְלָכִים, et d'une manière sporadique dans les autres langues sémitiques [2]. En syriaque, cette voyelle tombe dans une syllabe ouverte, mais elle se manifeste dans quelques radicaux forts à l'aspiration d'une muette ܥܡܡܐ, troisième radicale, § 123*e*, et dans les double-é, à la répétition de la radicale géminée, §§ 111 et 151 : ܥܡܡܐ *peuples*, hébr. עַמִּים, ܝܡܐ *mers*, ܐܒܐ *fruits*, ܣܡܡܐ *médicaments*, comp. pour ces deux noms § 265, et sans doute ܓܠܐ *vagues*, ܐܫܐ *absinthe*, dont

1. En hébreu il n'a reçu qu'un développement incomplet. Mais en arabe, où les formes sont si abondantes, il est sorti du cadre restreint de la paire ou du couple; il s'est appliqué à tout nombre deux et a reçu une flexion complète.

2. V. *Mand. Gramm.*, p. 163, note 1.

le singulier est inusité[1]; et dans les féminins, ܟܠܬܐ *fiancées,* ܟܠܬܐ *manteaux,* ܥܠܬܐ *causes.*

262. Un certain nombre de monosyllabiques maintiennent, par allongement, cette voyelle devant la terminaison du pluriel et insèrent un hé intermédiaire[2]; ils forment ainsi un pluriel du pluriel et acquièrent la forme trilittère, vers laquelle le sémitisme tend constamment : ܐܒܗܐ ou ܐܒܗܬܐ *pères,* אָבוֹת, اَبَوَاتٍ, comp. § 224 *a,* ܫܡܗܐ ou ܫܡܗܬܐ *noms,* שֵׁמוֹת, اسماوات, ܚܡܗܐ *beaux-pères,* ܐܝܕܬܐ *manches.* Quelquefois elle tombe, mais le hé qu'elle avait attiré, demeure : ܐܡܗܬܐ *mères,* أُمَّات et أُمَّهَات, אִמּוֹת, ܐܡܗܬܐ *servantes,* אֲמָהוֹת. Waw permute aussi avec hé, sans qu'on doive voir toujours là l'influence d'une troisième radicale tombée, ܥܡܡܐ *peuples,* qui se distingue de cette manière de ܐܡܗܬܐ *mères,* ܣܦܬܐ *lèvres,* شَفَوَات, ܐܚܬܐ *sœurs,* אֲחָיוֹת أَخَوَات, ܡܐܬܐ *cents,* ܐܬܬܐ *signes,* comp. § 224[3], ܡܕܝܢܬܐ *bourgs* du sing. ܡܕܝܢܐ, ܚܡܝܬܐ *fièvres* du sing. ܚܡܝܐ, comp. אֵשׁ.

263. La terminaison forte ܐܝܢ se rencontre : 1° dans des pluriels de substantifs lâmadh-aleph qui au singulier ont la forme masculine *è, ai,* emph. *yâ* : ܚܘܝܐ *serpents,* ܛܒܚܐ *cuisines,* ܡܪܥܝܐ *parcages,* ܡܛܪܝܐ *aqueducs,* Barhébræus, p. 1, l. 32 ult., ܠܝܠܝܐ *nuits,* ܚܛܐ *froments,* ܥܢܐ *brebis,* ܣܕܝܐ *poitrines,* Barhébr., II, vers 1108; ܩܪܝܘܬܐ *champ de concombres,* مَقْثَاوَة, ܡܪܓܢܐ *vans,* avec maintien du youdh; ܡܙܠܓܬܐ *fourchettes-à-pot;* le participe présent, pris substantivement comme nom d'agent, forme le pluriel de la même manière : ܐܣܝܐ *médecins,* ܪܥܝܐ *bergers,* ܡܫܩܝܐ *échansons* et ܡܫܩܐ, Barhébræus, I, p. 38, l. 5, ܡܪܝܐ *maîtres*[4]; 2° dans les substantifs masculins qui ont le suffixe *ai,* § 253 : ܟܘܪܣܝܐ *trônes,* ܣܘܣܝܐ *chevaux,* ܐܪܝܐ *lions,* où youdh

1. ܢܫܐ *femmes* du sing. ܐܢܬܬܐ, § 23 *b,* comparé avec נָשִׁים, trahit un *a* de même provenance; l'aleph, première radicale, est tombé dans ce pluriel.

2. Ce hé vient d'aleph, comme le montre l'hébreu dans les formes analogues טְלָאִים אֲבָאִים, v. Ewald, *Lehrb.,* p. 487; plus communément, aleph se change en waw, v. les noms ci-après et § 104, 1°.

3. Comme on le voit par ces exemples, l'arabe a tantôt *ă,* tantôt *ā* après la seconde consonne, l'éthiopien a toujours *ă* : አበው ፡ አኃው ፡ እደው ፡ አፈው ፡

4. Les féminins avaient la terminaison ordinaire ܪܥܝܬܐ *bergères,* ܡܫܩܝܬܐ *femmes échansons,* Barhébræus, p. 38, l. 10.

radical reparaît, comme dans l'hébreu אֲרִיּוֹת. ܥܦܝܢܐ ou ܥܦܝܢܐ *coussins*, v. § 38, ܥܪܘܕܐ *mulets*, ܥܪܘܓܐ *grues*; ajoutez quelques noms étrangers, qui suivent l'analogie, ܩܪܝܬܐ *carrefours* de πλατεῖα, néo-hébr. פַּלְטֵיוֹת. ܐܣܛܝܘܢܐ *stades* de στάδιον, ܦܪܝܣܐ *lits* de φραῖον [1], ܡܕܝܢܐ ou ܡܕܝܢܐ *boisseaux* de *modius*, sing. ܡܕܝܢ (le terme syriaque est ܡܕܝܢܐ, Matth. 5, 15), ܐܝܒܪܐ *membres*, ζώιον; 3° dans des double-'é ou 'é-waw : ܩܪܝܢܐ *cours*, ܥܡܝܢܐ *armées* et, avec affaiblissement de ܐ en ܐ, ܢܘܪܐ *feux*; 4° dans quelques autres radicaux, ܢܗܪܘܬܐ *fleuves*, נְהָרוֹת, ܐܬܪܘܬܐ *lieux*.

Cette terminaison s'explique aisément dans les noms qui au singulier absolu finissaient par la diphthongue *ai* : le suffixe ܐ s'ajoutait à cette diphthongue sans autre modification que celle de youdh en waw.

Est-ce également un suffixe *ai* qui entre dans la composition des pluriels cités sous les numéros 3° et 4°? L'analogie nous engage à le croire, quoique ce suffixe ne puisse avoir ni la même origine, ni le même sens. Si l'on remarque que ces formes féminines du pluriel s'ajoutent à des noms masculins, qui ont la forme masculine au singulier, on admettra sans difficulté qu'elles se soient développées d'un pluriel masculin dont elles seraient le renforcement; dans cette hypothèse, le suffixe ܐ s'est agglutiné, non plus à l'état construit singulier, mais à l'état construit pluriel : ܢܗܪܘ ܟܘܬ. La même explication s'applique aux lâmadh-aleph qui avaient *è* à l'état absolu singulier : ܟܘܬܐ serait formé de ܟܘ et de ܐ. La présence de deux formes du pluriel dans quelques-uns de ces noms ne fait que confirmer cette manière de voir : ܡܕܝܢ et ܡܕܝܢܐ, où l'antériorité de la première se remarque à ce que, seule, elle prend les suffixes possessifs : ܩܪܝܗ et ܩܪܝܢܐ, ܥܡܗ et ܥܡܝܢܐ, etc., comp. § 271. Nous sommes donc ici en face d'un véritable pluriel de pluriel, qu'ont développé également l'arabe et l'éthiopien [2].

264. Il faut se garder de confondre avec les noms dont nous

1. Les grammairiens syriaques dérivent ce pluriel d'un singulier ܦܪܝܣܐ, Barhébraeus, I, p. 33, l. 22, *Abrah. Echell.*, p. 41, Amira, p. 75; mais ce mot a le sens de *mœurs*, *Chrestom. Kuös.* 27, 2; ܦܪܝܣܐ, néo-hébr. פְּרִיסָה, est peut-être usité au singulier, v. Ewald, *Lehrb.*, p. 421, note 2. Le pluriel se trouve dans Isaïe 60, 4.

2. Voyez en ce sens Philippi, *Ueber die Zahl zwei*, dans la *Zeitschr. der D. M. G.*, XXXII, p. 753.

venons de parler, les pluriels des féminins lâmadh-aleph de la forme فَعَلَة, § 230 *c*, tels que : ܥܘܢܐ ܚܘܛܐ ܨܘܪܐ ܩܘܡܐ *pouces,* ܡܫܘܢܐ ܫܘܢܐ ܫܘܪܐ ܫܘܛܐ. Ces pluriels sont, en effet, occasionnés par la voyelle *â* qui, au singulier, suit la seconde radicale et qui, au pluriel, se décompose en la diphthongue *aw* devant un autre *â* [1].

265. Le syriaque a aussi quelques pluriels forts, à forme masculine, où la terminaison ܐ abs. ܝܢ, s'ajoute au suffixe du collectif *ân,* le prototype du pluriel masc. absolu, comme nous l'avons dit § 257 *c*. C'est le pluriel du pluriel, à forme masculine ; il est assez rare, on le rencontre dans ܐܝܢܐ de ܐܝܐ *fruit,* ܫܘܢܐ de ܫܘܢ *poison,* comp. § 261, sur le redoublement de ܢ et de ܪ, ܚܙܘܢܐ de ܚܙܘܐ *vision,* ܚܡܪܐ de ܚܡܪ *vin,* ܡܫܚܐ de ܡܫܚ *huile,* ܪܝܚܐ de ܪܝܚ *odeur,* ܡܫܠܛܢܐ de ܡܫܠܛܢ *gouverneur,* ܪܫܝܢܐ de ܪܫܝܢ *prince,* ܡܪܝܐ de ܡܪܝ *maître,* ܒܣܪܐ *viandes* de ܒܣܪ, comp. § 271. Cette forme est aussi usitée, plus ou moins, dans les autres dialectes araméens, v. *Neusyr. Gramm.,* § 68 et *Mand. Gramm.,* § 136.

266. Les féminins qui ont youdh devant la terminaison du singulier, § 253, le conservent au pluriel : ܐܝܬܝܬܐ ܫܡܫܬܐ ܡܫܬܬܐ ܡܫܬܬܐ, etc. d'un singulier ܐܝܬܝܬܐ ܫܡܫܬܐ ܡܫܬܬܐ ܡܫܬܬܐ.

Les noms suivants n'ont youdh que devant le suffixe du pluriel : ܦܬܘܬܐ *fragments d'hostie,* ܕܒܘܬܐ *abeilles,* ܐܬܪܘܬܐ *endroits,* ܙܢܒܬܐ *queues,* ܡܛܬܬܐ *lits,* Barhébræus, I, p. 35, l. 17, targ. ܦܢܝܢܐ, ܙܥܘܪܬܐ *petites,* ܐܛܪܬܐ *étrilles,* ܫܒܝܬܐ *cercles,* ܥܡܡܬܐ *belettes,* ܥܠܡܬܐ *poignées de main,* ܥܠܡܬܐ ou ܥܠܡܐ *réunions,* ܛܪܝܫܬܐ *faisceaux,* ܡܡܬܬܐ ou ܡܡܬܐ *serments,* ܡܢܝܢܬܐ *cachettes,* ܡܬܝܪܬܐ *circuits,* ܡܬܩܠܬܐ *pesons,* ܫܘܫܬܐ *juments,* ܦܛܪܬܐ *champignons,* ܙܢܝܬܐ *hameçons,* ܩܘܡܬܐ *urnes,* ܡܫܠܬܐ *bâtons,* ܡܪܝܚܬܐ *boîtes à parfum.* Les singuliers ܡܢܝܢܬܐ, ܡܛܪܝܬܐ, ܡܬܩܠܬܐ appartiennent à la catégorie des noms qui ont généralement au singulier youdh après le radical, § 246, 2° ; ܙܥܘܪܬܐ *petite,* laisse paraître le youdh à l'état absolu ܙܥܘܪ ; ܫܘܫܬܐ *jument* vient du masculin ܫܘܫ *cheval,* ܥܠܡܐ *réunion,* de l'abstrait ܥܠܡ,

1. De même, l'arabe a des pluriels semblables de singuliers différents, comme شَهَوَات de شَهْوَة, غَزَوَات صَلَوَات بَدَوَات, de غَزَاةٌ صَلوةٌ بَدَاةٌ.

il est donc probable que ces deux noms avaient aussi youdh à l'état absolu.

Les noms féminins des formes فاعول et فَعَّول, §§ 232 et 240, qui ont quelquefois youdh au singulier, l'ont plus régulièrement au pluriel : ܐܲܪܳܥܳܬܳܐ *joueuses de flûte*, ܥܳܒܳܕܳܬܳܐ *laboureuses*, ܥܲܒܪܳܬܳܐ *passagères*, ܦܲܪܳܩܳܬܳܐ *libératrices*, Barhébræus, I, p. 35, l, 7, ܦܲܠܳܓܳܬܳܐ *gutturales qui attirent p'tâḥâ*, *id.* I, p. 117, l. 8, ܥܲܒܳܝܳܬܳܐ *grossières*, ܥܲܩܳܪܳܬܳܐ *sottes* etc. Les diminutifs féminins en ܬܳܐ n'avaient le youdh qu'au pluriel, ܬܳܐ, § 252*a*. Ces formes de pluriel sont très-répandues en néo-syriaque, v. *Neusyr. Gramm.*, § 70. Sur l'origine de ce youdh, voyez § 253 *a* ci-dessus.

267. Les noms lâmadh-aleph qui conservent le youdh radical devant le suffixe ܗ, § 255, l'articulent au moyen d'une voyelle adjuvante *i* au pluriel, ou le laissent tomber : ܐܲܣܝܳܬܳܐ ou ܐܲܣܳܬܳܐ *médecines* de ܐܲܣܝܳܐ, ܥܲܡܕܳܬܳܐ *continuations* de ܥܲܡܕܳܐ. Barhébræus, I, p. 35, l. 12, *Bibl. orient.*, II, p. 312.

Chapitre XIX.

Noms féminins à forme masculine et noms masculins à forme féminine ; pluriel de paucité.

268. Certains noms quoique féminins ont conservé la forme du masculin ; d'autres n'ont développé le féminin qu'au singulier et ont la forme masculine au pluriel. Ces noms, qui se retrouvent en majeure partie dans toutes les langues sémitiques, appartiennent au premier âge de la langue.

a) Ont la forme masculine au singulier :

1° *Quelques noms féminins par leur objet même :* ܐܶܡܳܐ *mère*, ܐܳܬܳܢܳܐ *ânesse*.

2° *Des collectifs et des noms de troupeaux ou d'animaux*, sans distinction des mâles et des femelles : ܐܲܪܘܳܩܳܐ *grenouille*, ܐܲܪܢܳܒܳܐ *lièvre*, ܕܲܒܪܳܐ *frelon* ou *abeille*, nom d'unité ܕܲܒܪܳܬܳܐ, ܚܲܪܕܲܠܳܐ *outarde*, ܛܲܝܪܳܐ *oiseau de proie*, ܥܲܙܳܐ *chèvre*, ܝܳܢܳܐ *pigeon*, ܟܲܠܒܳܐ *chien sauvage*, ܥܲܢܳܐ *mouton*, ܓܲܕܝܳܐ *moineau*, ܬܘܠܥܳܐ *ver*, ܩܲܦܕܳܐ *hérisson*, ܒܲܪܬܳܐ *bétail*, ܥܲܕܬܳܐ *troupeau, gros bétail*, ܥܲܓܠܳܐ *vache*, Amos 4, 1, ܥܲܢܳܐ *petit bétail*, ܦܲܪܘܳܩܳܐ *troupe*, ܦܲܪܘܳܩܳܐ *troupeau* ou *chevaux*, ܦܲܪܘܳܩܳܐ *bêtes de somme*, ܐܲܪܝܳܐ *hyène*, ܩܲܠܡܳܐ *puceron ;* ܥܲܩܪܳܒܳܐ *scorpion* est féminin dans un passage

d'Antoun cité par Barhébræus, I, p. 48, l. 16, comp. en arabe عَقْرَب.

3° *Des noms de végétaux :* ܥܘܦܪܐ *câprier,* Ecclés. 12, 6, ܫܘܫܢܐ *lis,* nom d'unité ܫܘܫܢܬܐ, ܥܕܫܐ *espèce de lentille,* ܒܨܠܬܐ *mauve.*

4° *Des noms de membres, surtout ceux qui sont doubles :* ܐܘܕܢܐ *oreille,* ܐܝܕܐ *main,* ܟܦܐ *paume de la main,* ܫܘܩܐ *cuisse,* ܟܬܦܐ *épaule,* ܥܦܬܐ *aile,* ܟܣܐ *côte,* ܐܘܪܟܐ *testicule* ou ܐܘܪܟܐ, Barhébr., p. 13, l. 16, ܥܝܢܐ *œil,* ܪܓܠܐ *pied,* ܥܩܒܐ *talon,* ܩܪܢܐ *corne,* ܒܪܟܐ *genou,* ܕܢܒܐ *queue,* plus souvent ܐܬܪܐ, ܦܠܓܐ *côté,* ܓܪܘܢܐ *gosier,* ܙܥܘܪܐ *petit doigt,* ܛܦܪܐ *ongle,* ܟܒܕܐ *foie,* ܟܪܣܐ *ventre,* ܫܢܐ *dent,* ܫܘܪܐ *nombril,* ܥܪܠܬܐ *prépuce,* ܝܡܝܢܐ *la droite,* ܣܡܠܐ *la gauche.*

5° *Des noms de vases, poids et mesures :* ܣܦܝܢܬܐ *navire,* ܩܘܡܩܡܐ *cruche,* ܦܪܚܬܐ *terrine,* ܒܐܪܐ *puits,* ܐܓܢܐ *auge,* ܐܘܪܐ *outre,* ܡܥܝܢܐ *fontaine,* ܣܐܬܐ *boisseau,* nom d'unité ܣܐܬܢܐ, ܟܪܟܪܐ *talent,* ܡܢܐ *obole,* ܦܪܕܥܠܐ *fardeau,* ܩܦܨܐ *poignée.*

6° *Des noms de meubles, d'outils et de vêtements :* ܓܠܓܠܬܐ *roue,* ܟܘܬܢܬܐ *tunique,* ܩܪܝܢܬܐ *planche,* ܛܪܝܣܐ *bouclier,* ܣܟܝܢܐ *couteau* [1], ܡܛܬܐ *lit,* ܢܝܪܐ *joug,* ܪܚܝܬܐ *meule,* ܪܡܚܐ *lance,* ܡܪܛܦܐ *manteau,* ܪܝܫܐ *chapiteau,* plur. ܪܝܫܝ, Barhébræus, I, p. 13, l. 17, ܡܚܛܐ *aiguille,* Barhébræus, I, p. 14, l. 7, ܩܘܡܩܡܐ *amphore,* ܩܪܡܬܐ *hache,* ܛܪܝܣܐ *bouclier.*

7° *Des noms d'éléments, de matière et de lieux :* ܐܪܥܐ et ܐܪܨܐ *terre,* ܐܒܢܐ *pierre,* ܢܘܪܐ *feu,* ܢܦܫܐ *âme,* ܥܪܦܠܐ *nuée épaisse,* ܥܢܢܐ *nuage,* ܣܥܪܬܐ *tempête,* ܫܡܝܐ, hébr. שְׁאוֹל *com.,* ܟܝܢܐ *pléiades,* ܐܘܪܚܐ *chemin,* ܪܚܒܐ *champ,* ܡܕܒܪܐ *désert,* ܗܝܟܠܐ *temple d'idoles,* ܬܝܡܢܐ *sud* (où le taw est sans doute signe du féminin, § 248), ܨܦܘܢܐ *nord,* ܡܙܪܚܐ *orient,* ܡܥܪܒܐ *ouest* (ces deux derniers, aussi masculins).

8° *Les noms des lettres de l'alphabet et des noms de nombre de 3 à 10.*

9° *Quelques noms qui ne rentrent dans aucune de ces catégories :* ܡܠܚܐ *sel,* ܐܬܪܬܐ *lettre,* ܨܒܬܐ *mèche de cheveux,* ܚܦܪܐ *fossé,* ܦܪܥܐ *branche,* ܢܨܒܐ *rejeton,* ܩܫܐ *fétu,* ܨܦܪܐ *toison,* ܨܚܬܐ *rouille,* plur. ܨܚܬܐ; mais ܠܚܨܐ *oppression,* rac. ܠܚܨ, ܥܪܩܬܐ *sueur,* hébr. זֵעָה, ܡܙܒܠܐ *fumier,* ܡܚܪܬܐ *fiancée* ont la terminaison du féminin, v. p. 107 et 220, note 1; sans doute aussi ܠܙܐ *glu* et ܓܦܢܐ *vigne.* ܐܫܬܪܬ est un nom d'idole, hébr. אַשְׁרָה ou עַשְׁתֹּרֶת [2].

1. Ces deux derniers sont peut-être d'origine étrangère.

2. Quant aux féminins qui ont le suffixe *ai,* v. ci-dessus § 253 *a*.

b) De genre commun étaient les noms suivants : ܡܢܝܐ *monastère*, ܡܫܬܐ *foule*, ܡܕܝܢܬܐ *essence*, ܣܗܪܐ *lune*, ܫܡܫܐ *soleil*, ܫܡܝܐ *ciel*, ܪܩܝܥܐ *firmament*, ܕܪܐ *générations*, ܢܫܡܐ *souffle* ou *esprit*, ܩܪܝܪܐ *gril*, ܚܪܒܐ *glaive*, ܐܬܢܐ *âne*, ܓܡܠܐ *chameau*, ܥܫܬܐ *mite*, ܐܝܬܝܐ *exemplaire*, ܕܚܠܬܐ *effroi*, où la forme du mot influait sur son genre: ܡܕܡ *quelque chose*, comme neutre, était aussi quelquefois construit avec le féminin; ܐܢܬܬ n'était masculin que dans le sens de Verbe, désignant la seconde personne de la trinité.

Les noms propres avaient le genre de l'individu qui les portait, abstraction faite de la forme; les noms de peuples étaient masculins, ceux de pays et de villes, féminins; on exceptait ܡܨܪܝܢ et ܐܬܘܪ.

c) Parmi les noms que nous venons d'énoncer, les suivants avaient au pluriel la terminaison du féminin : ܐܝܕܐ ܐܪܓܠܐ ܐܥܝܢܐ ܐܦܝܢܐ ܐܪܒܥܐ ܐܪܟܒܐ ܐܪܟܐ ܐܪܚܐ ܐܪܥܐ ܐܬܪܢܓܐ ܐܬܪܢܓܐ ܐܬܪܢܓܐ ܐܬܪܢܓܐ ܐܬܪܢܓܐ ܐܬܪܢܓܐ ܐܬܪܢܓܐ ܐܬܪܢܓܐ ܐܬܪܢܓܐ ܐܬܪܢܓܐ ܐܬܪܢܓܐ ܐܬܪܢܓܐ ܐܬܪܢܓܐ ܐܬܪܢܓܐ ܐܬܪܢܓܐ. Les autres avaient la terminaison du masculin; dans les parties doubles du corps, ce pluriel répondait au duel arabe et hébreu. Quelques-uns formaient aussi un pluriel à forme féminine traduisant un nouveau sens, v. § 272.

269. Les noms étrangers, notamment les noms grecs, passaient en syriaque avec le genre qui leur appartenait. Les mots qui par leur physionomie et leurs désinences trahissent leur origine, ne prêtent à aucun doute, comme ܣܢܕܘܣ ܩܝܡܬܐ ܩܝܡܬܐ ܩܝܡܬܐ

ܣܘܡܐ ou ܣܘܡܐ ܫܠܝ. ܠܓܝܘܢܐ *legio,* ܠܓܝܢܐ ἡ λάγηνος, *lagena,* ܐܘܣܝܐ οὐσία, ܣܝܡܐ *fil de métal,* σειρά. ܠܓܝܢܐ ἡ φάλαγξ, ܐܢܐܦܘܪܐ *messe,* ἀναφορά et d'autres encore.

Parmi les noms d'origine différente : ܣܝܦܐ *glaive,* v. Lagarde, *Abhandl.,* p. 72, l. 24, ܣܝܡܘܪܐ *carquois,* id., p. 80, l. 20; sans doute ܣܘܡܐ *coffre,* Barhébræus, I, p. 14, *pénult.,* ܐܦܘܕܐ *riche tapis, robe d'honneur,* targ. אימלין, comp. ar. خَمْل.

270. Les féminins qui n'ont la forme féminine qu'au singulier et qui ne l'ont pas développée au pluriel forment une longue liste. A l'exception de ܐܢܬܬܐ, ce sont des noms de choses, chez lesquels le suffixe du singulier avait sans doute, en principe, le sens d'un *nomen unitatis,* § 251; voici cette liste qui n'est certainement pas complète:

ܐܡܬܐ	*aune,*	pl.	ܐܡܬܐ
ܐܢܬܬܐ	*femme*	»	ܢܫܐ, p. 252, n. 1.
ܐܫܬܐ	*paroi*	»	ܐܫܬܐ
ܐܡܬܐ	*mesure agraire*	»	ܐܡܬܐ
ܐܡܬܐ ou ܐܡܬܐ	*testicule*	»	ܐܢܬܐ
ܐܦܘܪܬܐ	*miette,* p. 90	»	ܦܘܪܬܐ
ܒܝܥܬܐ	*œuf*	»	ܒܝܥܬܐ
ܚܘܫܬܐ	*verjus*	»	ܚܘܫܬܐ
ܓܒܢܬܐ	*fromage,* p. 102	»	ܓܒܢܬܐ
ܠܒܫܬܐ	*vêtement*	»	ܠܒܫܬܐ
ܓܢܬܐ	*jardin*	»	ܓܢܬܐ
ܓܚܠܬܐ	*charbon ardent*	»	ܓܚܠܬܐ
ܓܢܒܬܐ	*vol,* p. 116	»	ܓܢܒܬܐ
ܓܦܬܐ	*vigne,* p. 102	»	ܓܦܬܐ
ܬܐܬܬܐ	*gâteau de figues*	»	ܬܐܬܬܐ
ܕܡܥܬܐ	*larme*	»	ܕܡܥܬܐ
ܗܘܪܬܐ	*gouffre*	»	ܗܘܪܬܐ
ܐܒܪܬܐ	*aiguillon*	»	ܐܒܪܬܐ
ܣܢܬܐ	*épine*	»	ܣܢܬܐ
ܚܛܬܐ	*froment*	»	ܚܛܬܐ
ܡܪܓܢܬܐ	*perle*	»	ܡܪܓܢܬܐ
ܛܦܬܐ	*goutte*	»	ܛܦܬܐ
ܥܘܬܐ	*fenêtre*	»	ܥܘܬܐ

ܩܘܢܩܐ *cruche* pl. ܩܘܢܩܐ
ܓܘܢܐ *bru* » ܓܘܢܐ
ܓܘܢܐ *manteau* » ܓܘܢܐ
ܟܘܠܝܬܐ *rein*, masc. et fém. » ܟܘܠܝܬܐ
ܟܘܠܐ *fourrage* » ܟܘܠܐ
ܟܘܪܥܐ *cuisse* » ܟܘܪܥܐ
ܟܘܦܐ *tuile* » ܟܘܦܐ
ܟܘܣܐ *coupe* » ܟܘܣܐ
ܟܘܢܐ *rouleau* » ܟܘܢܐ
ܟܘܪܟܐ *faucille* » ܟܘܪܟܐ
ܟܘܪܣܝܐ *base* » ܟܘܪܣܝܐ
ܟܘܣܡܐ *crible* » ܟܘܣܡܐ
ܟܘܡܐ *parole* » ܟܘܡܐ
ܟܘܒܝܐ ou ܟܘܒܝܐ *tabernacle* » ܟܘܒܝܐ
ܟܘܠܐ *poil* » ܟܘܠܐ
ܟܘܦܐ *corbeille* » ܟܘܦܐ
ܟܘܗܦܐ *grotte* » ܟܘܗܦܐ
ܟܘܢܐ *filtre* » ܟܘܢܐ
ܟܘܡܐ *alène* » ܟܘܡܐ
ܟܘܥܐ *branche*, pl. ܟܘܥܐ et ܟܘܥܐ
ܟܘܠܝܐ *ruisseau*, pl. ܟܘܠܝܐ ou ܟܘܠܝܐ
ܟܘܡܐ *orge* pl. ܟܘܡܐ
ܟܘܠܐ *raisin* » ܟܘܠܐ
ܟܘܪܟܐ *courroie* » ܟܘܪܟܐ
ܟܘܢܐ *son* » ܟܘܢܐ
ܟܘܢܐ *grain* pl. ܟܘܢܐ
ܟܘܪܟܐ *ongle* pl. ܟܘܪܟܐ et ܟܘܪܟܐ
ܟܘܪܐ *sort* pl. ܟܘܪܐ
ܟܘܥܐ *plante des pieds*, pl. ܟܘܥܐ et ܟܘܥܐ
ܟܘܢܝܐ *grosse dent* pl. ܟܘܢܝܐ
ܟܘܡܐ *taille* pl. ܟܘܡܐ et ܟܘܡܐ
ܟܘܢܐ *nœud* pl. ܟܘܢܐ
ܟܘܦܐ *écorce* » ܟܘܦܐ
ܟܘܬܐ *sabbat* » ܟܘܬܐ
ܟܘܢܐ *épi* » ܟܘܢܐ
ܟܘܝܐ *amande* » ܟܘܝܐ
ܟܘܢܐ *année* » ܟܘܢܐ

ܫܥܬܐ	*heure*	pl.	ܫܥܢܐ
ܡܫܡܫܬܐ	*ver*	»	ܡܫܡܫܐ
ܬܐܬܐ	*figuier*	»	ܬܐܬܐ
ܬܡܪܬܐ	*datte*	»	ܬܡܪܐ

Barhébræus, I, p. 32, l. 13, ajoute encore ܡܢܓܐ, mais ce mot est le pluriel de ܡܢܓܐ *le manger,* tandis que ܡܢܓܬܐ *nourriture* a le pluriel ܡܢܓܢܐ.

271. Sous l'influence du principe de la trilittérité, le syriaque a traité comme radical le taw du féminin dans quelques noms, et lui a ajouté le suffixe du pluriel masculin :

ܫܠܝܠܬܐ	*butin*	pl.	ܫܠܝܠܐ
ܫܢܬܐ	*sommet,* pl. ܫܢܢܐ, Barh., II, 14, ult.		
ܫܘܬܬܐ	*recherche*	pl.	ܫܘܬܐ
ܫܝܢܬܐ	*id.*	»	ܫܝܢܐ
ܨܚܬܐ	*cri*	»	ܨܚܐ
ܚܫܬܐ	*sensation*	»	ܚܫܐ
ܥܘܪܬܐ	*sueur*	»	ܥܘܪܐ
ܥܡܬܐ	*espèce d'oiseau*	»	ܥܡܐ
ܚܙܬܐ	*vue*	»	ܚܙܐ
ܫܚܬܐ	*colère*	»	ܫܚܐ
ܥܠܬܐ	*blâme*	»	ܥܠܐ
ܚܒܬܐ	*dommage*	»	ܚܒܐ
ܡܢܝܬܐ	*tribut*	»	ܡܢܝܐ
ܠܘܬܬܐ	*fumier* [1]	»	ܠܘܬܐ
ܫܬܬܐ	*boisseau*	»	ܫܬܐ
ܩܘܪܒܢܬܐ	*sacrifice*	»	ܩܘܪܒܢܐ
ܪܝܚܬܐ	*puanteur*	»	ܪܝܚܐ
ܨܥܬܐ	*soin*	»	ܨܥܐ
ܨܚܬܐ	*cri*	»	ܨܚܐ
ܩܪܝܬܐ	*le froid,* Barh., I, 213, 23,	»	ܩܪܝܐ
ܥܘܪܬܐ	*écume*	»	ܥܘܪܐ

1. Ce mot a roukkâkh (corrigez la ponctuation p. 107), Barhébræus, I, p. 214, l. 16; mais le genre féminin de ce mot, Barhébræus, I, p. 11, l. 11, ne laisse pas de doute sur sa terminaison et autorise la dérivation de ܠܘܩ, proposée p. 107; le roukkâkh, au lieu de qouššâi, n'est sans doute pas primitif.

ܡܫܡܫܐ *palme*	pl. ܡܫܡܫܐ
ܡܫܡܫܐ *reptile*	، ܡܫܡܫܐ
ܡܫܡܫܐ *goutte*	، ܡܫܡܫܐ

ܥܘܢܝܐ et ܥܢܥܢܝܐ, pl. ܥܢܝܐ ܥܢܥܢܝܐ sont masculins et ont été expliqués § 251.

Avec la terminaison du féminin : ܥܩܪܬܐ *arcs* de ܥܩܪܐ, § 92, ܐܒܢܬܐ *pierres* de ܐܒܢܐ, § 262.

Mais le taw était radical dans les noms suivants : ܐܬܪܬܐ *colère*, pl. ܐܬܪܬܐ ὀργαί, ܙܝܬܐ *olive* ܙܝܬܐ. ܡܝܢܝܬܐ *miette*, pl. ܡܝܢܝܬܐ, Marc Héraql. 7, 28, comp. § 242, ܩܒܪܬܐ *fosse* ܩܒܪܐ, rac. ܩܒܪ, ܠܒܫܬܐ *vêtement*, rac. ܠܒܫ, ܨܝܬܐ *rouille* ܨܝܐ, ܬܘܬܬܐ *mûrier* ܬܘܬܐ, masc. Barhébræus, I, p. 9, l. 26, ܥܘܩܬܐ *ornement*, rac. ܥܘܩ etc.

272. Quelques noms, outre le pluriel à forme masculine, ont un pluriel à forme féminine qui traduit un second sens, ordinairement un sens figuré : ܐܒܗܬܐ *les père et mère*, ܐܒܗܬܐ *ancêtres* ou *pères spirituels*[1]; ܫܡܗܬܐ *noms*, ܫܡܗܬܐ *réputations;* ܐܝܕܝ ܐܘܢܝ ܩܪܢܝ se disaient des organes des corps vivants; avec la forme du féminin pluriel, ils exprimaient des objets qui ressemblaient à ceux-ci : ܥܝܢܬܐ *sources*, ܐܘܢܬܐ *anses*, ܐܝܕܬܐ *manches*, ܩܪܢܬܐ *trompes*, ܫܢܬܐ *pointes de fer;* on employait aussi ces derniers, en parlant des membres des statues et des idoles. Dans un sens figuré, on disait d'un homme audacieux qu'il avait des cornes, ܩܪܢܬܐ, Barhébræus, I, p. 28, l. 18; II, vers 910 et 911 et *comment.* ܪܘܚܐ *vents*, mais ܪܘܚܐ *esprits;* ܒܝܥܬܐ *œufs de volatiles*, ܒܝܥܬܐ *objets qui ressemblent à un œuf;* ܒܫܪܬܐ *viandes*, ܒܫܪܬܐ *viandes des victimes*, ܒܫܪܬܐ *chairs d'animaux vivants*, Barhébræus, I, p. 13, l. 2; ܡܪܓܢܝܬܐ *perles*, ܡܪܓܢܝܬܐ *vertèbres;* ܡܫܟܢܬܐ *habitations*, ܡܫܟܢܬܐ *couvents;* ܙܒܢܐ *temps* et *fois*, ܙܒܢܬܐ *fois*[2], comp. ܪܒܐ ou ܪܒܪܒܐ *grands*, ܪܒܢܬܐ *maîtres*, § 265. Quelquefois les deux pluriels étaient usités sans différence du sens, nous en avons donné des exemples parmi les noms cités §§ 263, 270 et 279.

273. D'autres noms formaient un pluriel de paucité, ܡܠܬܐ

1. Bar'ali, n° 27, Amira, p. 99; quoique ܐܒܗܬܐ soit pris souvent dans le sens d'ancêtres, il ne paraît pas qu'il ait été dit pour les père et mère vivants; ܐܒܗܬܐ se dit aussi des ancêtres.

2. Comp. néo-hébr. תפרות *prières*, תפלין *phylactères;* תהלים *psaumes*, תהלות *louanges;* משנים *doubles*, משניות *des Mišna* etc.

جَمْعُ ٱلقِلَّة, comprenant les nombres deux à dix, tels étaient : ܬܪܝܢ, ܬܠܬܐ, ܐܪܒܥܐ (collectif), ܚܡܫܐ, ܫܬܐ, ܫܒܥܐ, ܬܡܢܝܐ, ܬܫܥܐ; au-dessus de dix, on disait : ܬܪܬܥܣܪ, ܬܠܬܥܣܪ, ܐܪܒܥܥܣܪ, ܚܡܫܥܣܪ, ܫܬܥܣܪ, ܫܒܥܥܣܪ, ܬܡܢܥܣܪ, ܬܫܥܥܣܪ, Barhébræus, I, p. 28, l. 2 et suiv.[1]

Chapitre XX.

Anomalies propres à des noms ou à des groupes de noms.

274. Les lâmadh-aleph de la forme ܦܥܠܐ ܫܡܝܐ ne se rencontrent pas à l'état absolu, comme nous l'avons dit § 257 *a*; il en est de même des quelques noms qui commencent par un waw : ܝܡܐ *port,* ܥܒܕܐ *esclave d'importation* وَشَق, ܘܪܕܐ *rose* وَرْد, ܘܪܫܢܐ *ramier* وَرْشَان, Barhébræus, I, p. 68, l. 2. On cite encore ܐܝܠܐ *cerf,* ܩܝܛܐ *été,* auxquels on pourrait ajouter une longue liste de noms d'animaux ou de végétaux peu usités, comp. § 253 *a*.

De ܦܥܠܐ *couleur,* ܡܕܥܐ *intelligence,* les Nestoriens disaient régulièrement ܦܥ, ܡܕ, § 92, mais les Jacobites faisaient ܦܥ, ܡܕ, Barhébræus, I, p. 68, l. 15.

275. Les noms suivants ne formaient pas de pluriel : ܟܣܦܐ *argent,* ܡܢܐ *manne* מָן, ܪܘܙܐ *riz,* ܫܘܡܐ *ail,* ܫܦܐ *fente,* ܚܛܬܐ *froment,* ܡܠܬܐ *discours,* ܦܪܥܐ *effroi,* ܫܪܪܐ *vérité,* ܫܪܪܐ *id.,* ܛܝܡܐ *boue,* ܛܝܡܐ *colle,* ܪܘܥܐ *saindoux,* ܡܬܩܐ *douceur;* avec la terminaison du féminin : ܣܢܝܐ *haine,* ܥܒܝܬܐ *grossièreté,* ܡܛܝܬܐ *stillation?,* ܢܦܚܬܐ *soufflé* = חֲלֻמוֹת Job 6, 6, ܥܦܪܐ *poussière de farine,* ܨܦܪܐ *fleur,* ܪܘܫܐ *précipitation,* ܚܛܝܬܐ *péché,* ܝܚܘܣܐ *filiation,* ܫܥܘܢܐ *cire,* ܨܘܪܬܐ *forme,* ܪܫܡܐ *encre.*

Les collectifs qui suivent n'avaient pas de singulier et étaient marqués de ribboui, § 139 : ܒܥܝܪܐ *bétail,* ܛܝܪܐ *oiseaux de proie,* ܥܢܐ *petit bétail,* ܪܡܫܐ *reptiles,* ܣܘܣܐ *chevaux;* ܚܕܪܐ *cellule* était employé comme singulier et comme pluriel; ܟܦܪܐ *villages* est également un collectif.

ܥܘ ne paraît pas avoir été très-usité, en dehors du singulier[2];

1. Suivant le même grammairien, II, p. 22 *comment.*, ܬܪܬܝܢ était ordinairement usité pour les nombres 2 à 7; rarement pour ceux supérieurs à sept, ܠܬܠܬܝܢ ܝܘܡܐ *30 jours,* Deut. 34, 8.

2. ܥܘܬܐ *désir* ne formait pas non plus de pluriel; on se servait dans ce sens de ܨܒܝܢܐ, Barhébræus, I, p. 31, l. 5.

ܐܢܫܐ, à l'état emphatique, n'est pris comme singulier que dans le composé ܒܪܢܫܐ *homme*, sinon il a le sens du pluriel et il est marqué du ribboui, ܐܢܫܐ, abs. ܐܢܫܝ *des gens, quelques-uns;* mais l'absolu ܐܢܫ est employé seul avec le sens de *quelqu'un.* ܡܘܡܬܐ *serment* était construit comme singulier et comme pluriel; dans ce dernier cas, on lui donnait ribboui; on disait aussi au pluriel ܡܘܡܬܬܐ, Barhébræus, I, p. 26, l. 9, II, l. 3 du *comment.*[1] et Rœdiger *Chrestom.* sous ܡܘܡ.

276. En sens inverse, n'ont pas de singulier : ܡܝܐ *eaux,* ܡܚܝܐ *prix,* ܡܚܝܢܐ dans le sens de *prodiges,* ܥܢܓܐ *délices,* ܓܠܐ *vagues*[2], ܐܒܣܝܬܐ *absinthe,* ܦܠܓܐ *tresses,* ܡܫܟܢܐ et ܫܘܩܐ *carrefours.* ܡܚܝܬܐ qui n'avait pas de singulier, était construit tantôt comme pluriel, tantôt comme singulier; de même ܚܝܐ *vie,* traité comme singulier et comme pluriel dans le même verset, Jean 1, 4, comp. Barhébræus, I, p. 27 et suiv.

Outre ܚܝܐ, quelques autres pluriels avaient aussi le sens d'abstraits : ܚܪܝܬܐ *liberté,* Rom. 8, 21, ܪܚܡܐ *miséricorde* (ܪܚܡܐ a le sens de *matrice*), ܒܬܘܠܝܬܐ *virginité,* בתולים[3].

Dans le composé ܚܪܝܪܐ *libre,* pl. ܚܪܝܪܐ, le second mot avait toujours la forme du pluriel et ne s'employait isolé qu'au féminin ܚܪܝܪܬܐ, Barhébræus, I, p. 26, l. 13.

277. ܛܠܝܐ *jeune-homme,* ܦܪܝܡܐ *fraction,* ܚܕܝܐ *poitrine* faisaient au pluriel ܛܠܝܐ ܦܪܝܡܐ ܚܕܝܐ[4], par un mélange du pluriel des lâmadh-aleph et de celui des autres radicaux.

Les adjectifs des radicaux doublement faibles, de la forme ܪܡܐ *superbe,* ܠܐܐ *fatigué,* ܐܢܐ *puant,* ܫܦܝܪ *beau,* faisaient chez les Occidentaux ܪܡܝܐ ܠܐܝܐ ܐܢܝܐ ܫܦܝܪ, mais les Orientaux traitaient

1. Comme le fait observer M. Nœldeke, *Mand. Gramm.*, p. 168, note 1, Barhébræus se contredit II, p. 69 *comment.*

2. Quelques auteurs admettent un sing. ܓܠܐ, v. Thesaur. Payne Smith; il est possible que la forme primitive fût ܓܠ, usitée encore par Josué le Stylite, éd. Martin, p. 56, l. 11, dans le sens de *tourbillon*, comp. ci-dessus § 261.

3. Ewald, *Lehrb.*, p. 472, note 3, est donc trop exclusif, quand il dit qu'en dehors de ܚܝܐ, ces pluriels ne se rencontrent qu'en hébreu.

4. Le pluriel ܦܪܝܡܐ se disait surtout des êtres animés, ܦܪܝܡܬܐ, § 263, s'appliquait plutôt aux chairs des victimes, v. Barhébræus, II, p. 15 *comment.* et 94, vers 1108.

l'aleph, seconde radicale, comme une gutturale et disaient ܐܬܐ, ܐܬܐ, ܐܬܐ, avec une proclitique ܒܐܬܐ, ܒܐܬܐ, v. Barhébræus, sur Jérém. 13, 9 et *Œuv. gramm.*, I, p. 30, l. 5 et suiv., comp. ci-dessus § 104, 1°.

278. Nous avons cité, § 246, 1° *a*, quelques noms qui n'avaient que l'état construit, tels étaient aussi : ܫܘܪܐ dans le sens de *marque*, ܫܘܪܐ ܕܪܓܠܐ *marque de la plante des pieds*, Deut. 2, 5; ܦܠܓܐ dans le sens de *moitié*, ܦܠܓܐ ܕܠܝܠܝܐ *la moitié de la nuit*, Luc. 11, 5, comp. Barhébræus, I, p. 67, l. 9.

D'autres n'avaient que l'état absolu, ܐܝܟܐ importé de l'hébreu אֵיכָה et quelques autres noms, § 253.

279. Les noms suivants présentent des anomalies qui leur sont propres et qui n'ont pas été notées sous les paragraphes précédents :

ܐܠܦܐ *mille*, abs. et const. ܐܠܦ pl. ܐܠܦܐ et ܐܠܦܬܐ, Barhébræus, I, p. 30, l. 4.

ܫܘܝܐ *égal, unanime*, pl. ܫܘܝܐ.

ܒܪܐ *fils*, abs. et const. ܒܪ. pl. ܒܢܝ ܒܢܝ ܒܢܝ ; ܒܪܬܐ *fille*, abs. ܒܪܬܐ const. ܒܪܬ. pl. ܒܢܬ ܒܢܬ ܒܢܬ.

ܒܝܬܐ *maison*, abs. ܒܝܬ, const. ܒܝܬ; pl. ܒܝܬ ܒܝܬ ܒܝܬ.

ܚܕܬܐ *nouveau*, abs. et const. ܚܕܬ. pl. ܚܕܬ; fém. ܚܕܬܬܐ *nouvelle*, const. ܚܕܬ, pl. ܚܕܬ.

ܡܪܝܐ et ܡܪܝ *seigneur;* le premier se disait de Dieu seulement, le second de Dieu et des hommes; l'état absolu et construit était dans les deux cas ܡܪܝ (ܡܪ n'était usité qu'avec les pronoms suffixes, § 284) : le pluriel était ܡܪܝܐ ou ܡܪܝܢ, § 263.

ܒܪܬܐ *jeune fille* faisait au pluriel ܒܪܬܐ, par analogie de ܒܪ, § 277, tandis que le pluriel régulier ܒܪܬܬ avait été conservé dans le sens de *servantes*, Barhébræus, I, p. 33, l. 15; II, vers 1152.

Il est inutile de revenir sur les irrégularités des autres noms, que nous avons énoncées, soit dans la première partie en traitant des lois de la phonétique, soit dans la seconde en parlant des formes.

Chapitre XXI.

Des flexions des noms grecs introduits en syriaque.

280. Les noms étrangers qui ont passé dans la langue vulgaire, ont pris une physionomie syriaque : ܡܦܬܚܐ *clef* de κλειδί (acc. de κλείς), ܬܓܪܐ τάγμα, ܣܠܛܘܢ σελετόν, ܦܝܛܐ πεῖσις, ܢܘܡܘܣ νομος *loi*, ܐܝܕܐ *espèce* εἶδος, ܟܘܢܐ κανών, ܦܬܓܡܐ *réponse*, ܐܓܓܠܐ *messager* (sur ces deux mots, voyez Lagarde, *Abhandl.* p. 79, l. 21 et 187, 1). Cependant, ceux de ces noms qui étaient ou devenaient féminins, § 269, ne prenaient pas le suffixe syriaque du féminin. Ils formaient leur pluriel en ܐ, comme les masculins syriaques : ܡܦܬܚܐ ܦܬܓܡܐ ܣܠܛܘܢ, etc.

Ceux, au contraire, qui avaient été reçus dans la langue littéraire, à la faveur des traductions, gardaient leurs désinences grecques du singulier et du pluriel.

Les exemples que nous avons donnés, § 63, nous dispensent de revenir sur la transcription en syriaque des noms singuliers. Quelquefois, ils perdent leurs désinences : ܒܛܠܝܘܣ βασίλειος, ܐܝܓܢܛܝܘܣ *Ignatius;* ou ils sont pris au vocatif : ܒܛܠ, ܐܝܓܢܛ. Quant aux pluriels, ils présentent quelques particularités :

Les masculins et les féminins de la 1e et de la 3e déclinaison ont la terminaison ας, transcrite par ܐܣ ܐܣ ou ܣ, quelquefois par ܣ ܣ, voyez p. 46 ci-dessus et Barhébr., I, p. 27, l. 17 : ܣܝܡܠܣ, Jérém. 50, 39 : Barhébr., I, p. 9, l. 5 et 13, ܣܝܪܓܐܣ. Plus rarement, ils prennent celle ας εις, transcrite par youdh ou hé, suivi de semkath, ܦܪܟܣܝܣ πράξεις, ܐܝܪܣܝܣ αἱρέσεις, ܦܪܘܛܐܟܣܝܣ προτάξεις, Barhébræus, I, p. 27, l. 23, ܣܝܪܐ de *cera,* ܣܝܪܐ de σειρά et, par analogie, ܣܝܪܐ de *velum,* Barhébræus, I, p. 31, l. 8, comp. § 269. On rencontre aussi la terminaison ܐ = αι, ܕܝܬܝܩܐ διαθῆκαι.

Les noms de la deuxième déclinaison changent la diphthongue οι du nominatif en ο, v. ci-dessus p. 61 ; plus rarement, ils ont la terminaison de l'accusatif ους, ܟܠܝܪܘܣ ou ܟܠܝܪܘܣ *clercs,* ܣܘܢܐܕܘܣ ou ܣܘܢܐܕܘܣ *synodes.* On disait aussi avec le suffixe syriaque ܟܠܝܪܘܗܝ.

Les désinences ܐ et ܐ étaient moins usitées, car elles

avaient l'inconvénient de se confondre avec celles du singulier.

Les neutres en α conservaient la prononciation grecque: ܕܓܡܐ *dogmes,* ܦܨܠܐ *chapitres,* ܟܠܝܐ *instruments,* ܐܘܢܓܠܝܘܢ *évangiles,* ܐܢܝܡܛܐ *problèmes,* ou ܐܢܝܡܛܐ chez les Jacobites et ܐܢܝܡܛܐ chez les Nestoriens.

Le syriaque donnait à quelques noms grecs des désinences invariables, ܡܐ et ܡܛܐ[1], qui servaient pour le singulier et le pluriel. La terminaison ܡܐ comprenait des abstraits répondant aux neutres grecs en ικά : ܬܐܠܘܣܘܦܝܩܐ pour ܬܐ ܦܝܠܟ τα φιλοσοφικά, ܝܗܘܕܝܘܬܐ *le judaïsme,* ܣܒܠܝܢܝܐ *le sabellianisme,* ܐܪܝܢܝܘܬܐ *l'arianisme,* ܬܐܘܠܘܓܝܩܐ τα θεολογικά, ܐܣܛܪܘܢܘܡܝܐ *la science de l'astronomie,* ܬܐ ܓܐܘܡܛܪܝܩܐ τα γεωμετρικά, ܐܘܛܘܡܕܘܢ *l'art de l'automédon* ἡνίοχος, sans youdh, ܐܓܠܘܬܐ *un objet de bannissement,* de ἔξορος *banni,* ܢܐܘܐܓܝܘܢ *épaves,* de ναυάγιον, ܦܕܐܓܘܓܝܐ *la pédagogique.* Les noms en ܡܛܐ étaient des adjectifs intensifs, formés peut-être des participes passifs en θείς, ܬܐܠܘܣܘܦܝܩܝܡܛܐ *très-philosophiques,* de φιλοσοφέω, ܐܓܠܘܬܝܡܛܐ *expulsés,* de ἐξορισθείς, ܡܦܘܪܝܡܛܐ *plein de confiance,* de πληροφορέω, ܦܘܠܝܛܝܩܝܡܛܐ *homme politique.*

Les noms propres n'étaient pas susceptibles de flexion, mais ils étaient peu constants dans leur forme : on disait ܐܪܡܢܝܐ ou ܐܪܡܢ *Arménie,* ܩܦܘܩܝܐ, ܩܦܘܩ chez les Jacobites et ܩܦܘܩ chez les Nestoriens, *Cappadoce,* Barhébræus, I, p. 69, l. 5.

Chapitre XXII.

Noms avec les suffixes possessifs.

281. Les noms singuliers prennent les suffixes des pronoms personnels de la même manière que les verbes terminés par une consonne, § 160; les seules différences sont que le suffixe de la première personne est réduit à un youdh quiescent et

1. V. Barhébræus, I, p. 47, l. 12 et suiv. comp. I, p. 162, l. 16. Ce grammairien ajoute encore une terminaison ܡܐ et cite le passage de Ezech. 16, 30, Hexap. ܐܝܟ ܕܥܒܕܐ ܙܢܝܬܐ ܗܕܐ, mais, si le mot est grec, la terminaison l'est aussi.

que les pronoms de la troisième personne du pluriel deviennent suffixes.

Voici la forme que ces suffixes affectent avec un nom : ܬ + ܗ ܗܝ ܗܘ . ܗܝܢ ܗܝ . ܗܘܢ ܗܝ.

a) En s'agglutinant, ils modifient le vocalisme du radical, suivant les lois exposées sous le chap. XV. Quoique le youdh du suffixe de la première personne du singulier soit devenu quiescent, la forme du radical demeure ce qu'elle était, quand il était articulé : ܡܠܟܬܝ ܡܠܟܬܗ ܡܠܟܬܢ ; mais, si la seconde ou la troisième consonne était une gutturale ou riš, on insérait souvent une voyelle auxiliaire qui facilitait la prononciation : ܡܫܝܚܝ ܡܫܝܚܗ ܡܫܝܚܢ ; la prononciation ne différait pas alors de celle de l'état construit.

Cette similitude de prononciation entre l'état construit et la forme avec le suffixe, existait pour les noms féminins : ܡܠܟܬܐ ܡܫܝܚܬܐ ܡܠܟܬܗ ܡܫܝܚܬܗ ܡܠܟܬܢ ܡܫܝܚܬܢ, excepté dans ceux qui avaient, à l'état emphatique, la voyelle après la seconde radicale, que cette voyelle fût originelle ou qu'elle ait été déplacée, § 227, ܡܠܟܬܐ ; ܡܫܝܚܬܐ ; ܡܠܟܬܗ ; ܡܫܝܚܬܗ ; ܡܠܟܬܢ ; ܡܫܝܚܬܢ. Les noms de radicaux faibles ne faisaient pas entendre, en général, un *a* devant le taw du féminin : ܫܢܬܐ ; ܫܢܬܗ ; except. ܫܢܬܐ ; ܫܢܬܗ ; ܫܢܬܢ et autres noms de racines géminées, ܡܢܬܐ ; ܡܢܬܗ ; ܡܢܬܢ (les Nestoriens disaient avec une voyelle adjuvante après la seconde consonne, ܡܢܬܐ ; ܡܢܬܗ ; ܡܢܬܢ), v. Barhébræus, I, p. 55.

Dans les noms où noun était quiescent à l'état emphatique, il ne redevenait pas articulé, comme à l'état construit, ܡܢܝܢܐ, Barhébræus, I, p. 56, l. 11, à plus forte raison dans ceux où il ne reparaissait plus à l'état construit, ܒܝܬܐ, de ܒܝܬ ; ܒܝܬ, pl. ܒܝܬܐ. De ܥܕܬܐ *église*, const. ܥܕܬ, les Jacobites faisaient ܥܕܬ et les Nestoriens ܥܕܬ, Barhébræus, I, p. 54, l. 10; ܥܕܬܐ qui avait riš articulé à l'état emphatique, l'avait aussi avec les suffixes, quoique celui-ci fût quiescent à l'état construit, on disait donc ܥܕܬ[1].

1. ܥܕܬ était également la forme primitive de l'état construit, devenu par affaiblissement du riš ܥܕܬ ; ܥܕܬ de ܥܕܬܐ *fin*, rac. ܥܕܬ, avait *a* eupho-

Les noms terminés à l'état construit par ܐܬ ܐܬ ܐܬ, § 258*b*, conservent cette prononciation avec les suffixes : ܥܡܕܐ ܡܠܟܐ ܥܡܕܐ ܡܠܟܐ ; ܥܡܕܐ ; Barhébræus, I, p. 56, l. 24 ; II, p. 30, l. 3 du *comment*.

Les masculins qui ont la désinence ܝ à l'état absolu, § 257*a*, laissent paraître le youdh radical, prononcé avec ḥ'wâṣâ devant le youdh quiescent du suffixe : ܪܥܝܗ *mon berger*, ܒܚܝܪܝ *mon élu*, ܨܒܝܝ *ma gazelle*, ܡܪܝܡܝ *ma poitrine*, ܢܝܚܝ *mon repos*[1]. Telle était, du moins, la prononciation des Jacobites ; les Nestoriens ne faisaient pas entendre de ḥ'waṣa, tout en écrivant les deux youdh, ܪܥܝܗ ܒܚܝܪܝ etc., Barhébræus, I, p. 54, l. 15 ; II, 30 *pénult.*

Ceux qui avaient *ai* ne modifiaient pas cette terminaison, avec laquelle se confondait le youdh du suffixe de la première personne du singulier : ܡܫܬܝ *mon breuvage*, ܟܘܪܣܝ *mon trône*.

Ceux qui avaient *âi*, § 254, prenaient le suffixe sans éprouver de modification : ܥܬܪܝ *mon bouc*.

b) Avec les autres suffixes commençant par une consonne, ܗܘܢ ܗܘܢ, ܗܝ ܗܝ, le radical avait la même forme qu'avec le suffixe ܗ, les différences que l'on peut signaler s'expliquent par la latitude dont jouit le syriaque d'insérer une voyelle auxiliaire ou de ne pas s'en servir, v. § 143 et suiv. : ܡܠܟܗ, ܒܚܝܪܗ, ܪܥܝܗ, ܡܪܝܡܗ, ܢܝܚܗ, ܡܫܬܗ, ܟܘܪܣܗ, ܨܒܝܗ, ou ܟܘܪܣܗ, ܢܝܚܗ, ܡܫܬܗ, ܥܬܪܗ, ou ܥܬܪܗ, ou ܡܫܬܗ, ܢܝܚܗ, ܡܪܝܡܗ, ܟܘܪܣܗ, ܡܠܟܗ, ܒܚܝܪܗ, ܪܥܝܗ.

Les suffixes qui ont une voyelle en tête ne modifient, en aucune façon, le radical à l'état emphatique, dont la désinence même était une voyelle : ܡܠܟܗ, ܒܚܝܪܗ, ܪܥܝܗ, ܡܫܬܗ, ܟܘܪܣܗ, ܨܒܝܗ, ܢܝܚܗ, ܥܬܪܗ.

Les noms terminés à l'état construit en ܐ ܐ ܐ ܐ ܐ ܐ, faisaient uniformément, comme à l'état emphatique, ܐ ܐ devant le suffixe : ܢܝܚܗ, ܥܬܪܗ, ܡܪܝܡܗ, ܟܘܪܣܗ, ܨܒܝܗ, ܡܫܬܗ, ܪܥܝܗ.

nique avec ḥeth ; dans ܚܢܝ ܚܢܝ de ܚܢܝ *rivale*, ܚܢܝ *génisse*, le riš était virtuellement redoublé.

1. La voyelle faible de la consonne initiale demeurait ici, par ce que ces noms étaient contractés de *gabhyi*, *ṭabhyi* etc., comp. § 289.

Les féminins qui, à l'état emphatique, attirent la voyelle sur la seconde radicale, lui maintiennent cette place avec les suffixes : ܥܡܘܢܬܗ ܒܝܬܗ ܥܡܘܢܬܗ.

c) Dans les lâmadh-aleph, youdh radical précédé d'une voyelle forte demeure avec les suffixes : ܒܪܝܐ const. ܒܪܝܐ *créateur* fait ܒܪܝܐ, ܒܪܝܗ, ܒܪܝܗ, ܒܪܝܗ. ; ܓܝܪܐ const. ܓܝܪ *étranger,* ܓܝܪ, ܓܝܪ, ܓܝܪ, etc. Dans le cas contraire, il s'articule comme une voyelle, § 143 : ܦܡܗ. ، ܫܡܝܗ. ; les Occidentaux disaient de même, ܫܡܗ (mais les Orientaux, ܫܡܗ), de ܫܡ.

Dans les radicaux doublement faibles, aleph est mû ou quiescent selon le suffixe, quand il est précédé d'une voyelle forte; de ܥܘܡܐ const. ܥܘܡ *consolation,* on dit ܥܘܡܐ ܥܘܡ ܥܘܡ ܥܘܡ. ; de ܣܢܐ const. ܣܢ *ennemi,* ܣܢ ܣܢ ܣܢ ܣܢ. , avec aleph quiescent dans tous les cas.

282. Les pluriels masculins prennent les suffixes avec la diphthongue *ai* de l'état construit. Cette diphthongue demeure intacte devant les suffixes commençant par une consonne, ܡܠܟܝܬ ، ܡܠܟܝܬ. ، ܡܠܟܝܬ. ، ܡܠܟܝܬ. ; elle demeure également avec celui de la première personne du singulier qu'elle absorbe (ܡܠܟܝ *mes rois* ne se distingue pas en effet de l'état construit) et avec ceux de la première personne du pluriel et de la seconde du singulier; ces derniers sont alors réduits à leurs consonnes, ܡܠܟܝ ، ܡܠܟܝ ، ܡܠܟܝ. Mais elle se contracte en *au* avec le suffixe de la troisième personne masc. sing. et en *è* avec celui de la même personne fém. sing., ܡܠܟܘ ، ܡܠܟܝ, conformément au § 104, 2°, comp. p. 60 ci-dessus.

Les lâmadh-aleph ont une double forme, quand ils sont adjectifs : ou ils maintiennent le youdh radical ou ils le contractent avec le suffixe : ܚܝܐ ou ܚܝܐ, ܚܝܐ ou ܚܝܐ, ܚܝܐ ou ܚܝܐ, etc. Les vrais substantifs n'ont que la forme contracte, comp. § 258*c*. Les radicaux doublement faibles suivent l'analogie du singulier : ܣܢܐ ، ܣܢܐ ، ܣܢܐ. ، ܣܢܐ. , etc. ; ܣܢ fait : ܣܢ, ܣܢ, ܣܢ, ܣܢ etc.

Les collectifs qui n'ont pas de pluriel, § 275, prennent les suffixes, comme un singulier, quoique marqués de ribboui, ܚܛܐ ، ܚܛܐ ، ܚܛܐ ; mais ܐܢܫ, à l'état absolu ܐܢܫ, avec le sens du pluriel,

fait ܐܠܦܬܘ ܐܠܦܬܗ ܐܠܦܬܝ etc.; ܩܪܝܬܐ *villes* a avec les suffixes tantôt la forme du singulier, tantôt celle du pluriel : ܩܪܝܬܗ ou ܩܪܝܬܝ, ܩܪܝܬܗ ou ܩܪܝܬܝ.

Les féminins ajoutent les suffixes à la terminaison ܐ de l'état construit, que sa forme lourde garantit contre toute altération : ܩܛܠܬܐ, ܩܛܠܬܘ, ܩܛܠܬܗ, ܩܛܠܬܗ, ܩܛܠܬܗ, ܩܛܠܬܗ, ܩܛܠܬܗ, ܩܛܠܬܗ, ܩܛܠܬܗ, etc.

283. Les participes et les infinitifs s'adjoignent les suffixes comme tout autre nom; cependant, l'infinitif prend aussi les suffixes objectifs de la première personne du singulier et de la troisième du pluriel, comme les verbes : ܩܛܠܢܝ, ܩܛܠܢ, ܩܛܠ, ܩܛܠ.

284. Les noms courts qui suivent, présentent quelques anomalies :

ܐܒܐ *père,* ܐܚܐ *frère,* ܚܡܐ *beau-père* s'unissent les suffixes autres que celui de la première personne du singulier avec un *ou* intermédiaire : ܐܒܘ ܐܒܗ ܐܒܗ, ܚܡܗ, § 224*a*; avec le suffixe de la première personne singulier ils font ܐܒ ܐܒ, ܚܡ, v. même paragraphe et p. 88.

ܒܪܐ *fils* laisse reparaître *è* organique devant les suffixes qui n'ont pas une voyelle en tête : ܒܪܗ, ܒܪܗ, ܒܪܗ, ܒܪܗ, ܒܪܗ, comp. § 224*e* et p. 88; devant ceux qui ont une voyelle initiale, *è* tombe : ܒܪܘ, ܒܪ etc.

ܕܡܐ *sang,* ܫܡܐ *nom,* qui ont l'état construit ܕܡ, ܫܡ, prennent les suffixes de la même manière : ܕܡ, ܕܡ, ܕܡ, ܕܡ, ܕܡ, ܕܡ, ܕܡ, ܕܡ, ܕܡ, ܕܡ, ܕܡ. ܡܝܐ *eaux* suit l'analogie des lâmadh-aleph : ܡܝ, ܡܝ, ܡܝ, ou ܡܝ.

ܡܪܝܐ ou ܡܪܐ *seigneur,* § 279, prenait les suffixes avec le radical ܡܪ, état absolu inusité du second de ces noms : ܡܪ, ܡܪ, ܡܪ, ܡܪ, ܡܪ, ܡܪ, ܡܪ. Dans le Liban on disait ܡܪ par analogie des lâmadh-aleph, Barhébræus, I, p. 54 *pénult.*

Youdh, suffixe de la première personne du singulier, était prononcé *i* dans ܡܪܝ *maître!* On disait aussi de ܐܢ, ܐܢ *moi tout entier,* ܐܢ *toute ta personne,* Barhébræus, I, p. 53, l. 21 et 22.

Les mots étrangers qui conservaient leurs désinences propres, ne prenaient pas les suffixes.

Chapitre XXIII.

Des noms de nombre.

285. *Nombres cardinaux.*

Les nombres cardinaux dont nous avons donné la liste, table XXIV, diffèrent peu de ceux des autres langues sémitiques: ܚܰܕ *un*, fém. ܚܰܕܬܳܐ, a laissé tomber l'aleph initial, § 107*a*; ܬܪܶܝܢ *deux*, fém. ܬܪܶܬܝܢ est un des rares mots qui ont conservé trace du duel, § 260; riš correspond dans ce nom à noun en arabe et en hébreu, § 35*a*; ܚܰܡܫܳܐ *cinq* fait entendre une voyelle adjuvante *a* après le ḥeth, § 94; ܫܬܳܐ *six* ont taw dur, primitivement redoublé, ils avaient quelquefois aleph prosthétique, v. p. 91. Le taw répond à un *šin* hébreu et à un *tha* arabe dans ܫܬܶܝܢ ܬܠܳܬܳܐ, § 23*c*.

a) Les unités 3 à 10 présentent l'anomalie commune à tout le sémitisme : les noms à forme masculine sont féminins, ceux à forme féminine, masculins. Cette anomalie s'explique par la considération que ces noms n'étaient pas, en principe, des adjectifs susceptibles des flexions ordinaires, mais des mots archaïques qui prenaient le suffixe de l'abstraction, § 251, en se mettant à l'état construit avec un substantif. L'état construit est encore usité, plus ou moins, en hébreu, en arabe et en éthiopien; mais, en syriaque, le substantif ne se rencontre plus qu'en apposition avec le nom de nombre et il ne reste guère trace de la construction primitive [1]. Le propre des noms de nombre étant d'accompagner un substantif, on fut porté à les considérer comme des adjectifs et peu à peu la forme appositionnelle remplaça la forme construite; une seconde conséquence fut de modifier les noms de nombre suivant le genre du substantif. Le suffixe qu'ils avaient revêtu et qui leur donnait l'aspect d'un féminin était demeuré avec l'apposition; pour distinguer le féminin du masculin, on les ramena, par antithèse, à l'état simple et il se trouva, de cette manière, qu'avec la forme du masculin ils

1. Plus tard, cependant, on a formé de nouveaux abstraits avec le même suffixe : ܥܰܣܪܳܬܳܐ ܕܡܕܺܝܢܬܳܐ *La Décapole*, Matth. 4, 25, proprem. *la dizaine des villes*. Cette construction donne une idée frappante de ce qu'étaient autrefois les noms de nombre devant les substantifs.

eurent le sens du féminin et avec celle du féminin, le sens d'un masculin.

Cinq de ces noms reprennent la forme abstraite, non-seulement à l'état construit, mais aussi à l'état emphatique, pour former un collectif déterminé : ܐܪܒܥܬܐ ܫܒܥܬܐ ܬܫܥܬܐ *les quatre, sept, neuf* (avec roukkâkh du taw à cause de ̈, § 124), ܚܡܫܬܐ *les cinq*, ܥܣܪܬܐ *la dizaine* (avec qouššâi), v. Barhébræus, I, p. 72, l. 7 et suiv. Ces formes s'employaient principalement pour le quantième du mois, quand le mot *jour* n'était pas exprimé : ܐܪܒܥܬܐ ܝܪܚܐ *le 4 du mois*, ܥܣܪܬܐ ܝܪܚܐ *le 10 du mois*, Lév. 16, 29, Nomb. 29, 7.

b) Les nombres 11 à 19 étaient composés des unités et de dix. L'union étroite des deux nombres se révèle non-seulement à leur fusion en un seul mot, mais aussi à la contraction de deux ̈ qui se rencontrent à la fin du premier mot et en tête du second, comme ܐܪܒܥܣܪ *14*, ܬܫܥܣܪ *19*, de ܐܪܒܥ, ܬܫܥ et ܥܣܪ, § 109. Contrairement aux unités et conformément aux autres noms, les masculins ont la forme masculine et les féminins, la forme féminine : ܬܫܥܣܪ ܬܫܥ etc., pour les masculins et ܬܫܥܣܪ ܬܫܥ pour les féminins, où ܥܣܪ, par analogie des pluriels, devient ܥܣܪ[1].

Ces formes secondaires n'étaient pas assez fixes pour ne pas donner prise à quelque arbitraire : en poésie, les unités pouvaient suivre la dizaine, à laquelle elles étaient reliées par la copule ܘ, ܥܣܪ ܬܪܬܝܢ ܝܪܚܐ *de douze mois*, Saint-Ephrem ap. Barhébræus I, p. 70, l. 23. Dans les quantièmes de mois, le nom de la dizaine avait *â* après le riš, au lieu de *é*, ܐܪܒܥܣܪ ܝܪܚܐ *le 14 du mois*, ܚܡܫܣܪ ܝܪܚܐ *le 15 du mois*, ܫܒܥܣܪ ܝܪܚܐ ou ܬܫܥܣܪ ܝܪܚܐ *le 17 du mois*, Gen. 7, 11; 8, 4; Exode 12, 6; Barhébræus I, p. 72, l. 3 et II, p. 96, *comment.* l. 8; *le dix* se disait ܥܣܪ ܝܪܚܐ, Lév. 16, 29; Nomb. 29, 7; comp. ܐܣܪܥܣܪ *le seize*, Aphraat. 229, 2.

La forme abstraite ܐܪܒܥܬ, ܚܡܫܬ etc., apparaît encore dans

1. Cette tendance des nombres à suivre les flexions des autres noms non-seulement pour le genre, mais aussi pour le pluriel, est manifeste en araméen, comp. יום שלישא רביעא חמישא *targ. Onkelos* et pour le syro-palestinien, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 483. Ils prennent également la forme du pluriel avec les suffixes des pronoms, § 288.

la seconde forme des masculins : ܐܪܬܥܣܪ *14*, ܫܬܥܣܪ *15*, ܫܬܥܣܪ *16*, ܫܒܥܣܪ *17*, ܬܫܥܣܪ *19*, Barhébræus, I, p. 71, l. 24 et *Chroniq.*, p. 418 et 424 (dans ces deux derniers le *é* de ܫܒ et ܬܫ tombe, mais après avoir occasionné la coloration de la voyelle); ܬܡܢܥܣܪ *18*. On disait ܬܪܥܣܪ *les Douze* (apôtres), ܐܚܕܥܣܪ *les Onze,* Barhébræus, I, p. 72, l. 11.

c) Vingt se formait de ܥܣܪ au moyen du suffixe du pluriel absolu, comme dans les autres langues, ܥܣܪܝ; les autres dizaines ajoutaient le même suffixe aux unités correspondantes: ܬܠܬܝ *30*, ܐܪܒܥܝ *40*, etc. Ces nombres se construisent avec les unités qui suivent, au moyen de la copule ܘ : ܬܠܬܝ ܘܬܪܬܝܢ *32*, ܐܪܒܥܝ ܘܐܪܒܥܐ *44*, etc.; plus rarement, les unités précédaient: ܐܪܒܥ ܘܥܣܪܝ *24*.

ܡܐܐ *cent* était invariable : ܬܠܬ ܡܐܐ *trois cents*, ܬܡܢܝ ܡܐܐ *huit cents*. De ce nom on formait un abstrait ou nom d'unité, susceptible de flexions : ܡܐܐ *un cent*, ܡܐܬܝܢ *deux cents*, ܡܐܐܬ *des cents*, ܬܠܬ ܡܐܐܬ *300*, ܐܪܒܥ ܡܐܐܬ *400*, Barhébræus, I, p. 72, l. 23.

ܐܠܦ *mille*[1] servait pour le masculin et le féminin, mais on distinguait un état emphatique ܐܠܦܐ et un pluriel, ܐܠܦܝ, emph. ܐܠܦܐ ou ܐܠܦܬܐ, ܐܪܒܥ ܐܠܦܝ *4000*, ܫܒܥ ܐܠܦܝ *7000*, Marc. 8, 9: Rom. 11, 4. Devant l'unité, on mettait l'état emphatique ܐܠܦܐ ܚܡܫ *cinq mille,* Matth. 14, 21.

ܪܒܘܬܐ *dix mille* était un substantif formé avec le suffixe ܘܬܐ, § 255, et suivait les flexions propres aux substantifs.

286. *Nombres ordinaux.*

a) Excepté ܩܕܡܝܐ *le premier,* fém. ܩܕܡܝܬܐ, et ܬܪܝܢ *le second,* fém. ܬܪܝܬܐ, ces nombres se forment des cardinaux, au moyen du suffixe *âi*, v. § 254. Mais les unités, en prenant ce suffixe, modifiaient le radical suivant une forme d'adjectif فَعِيل qui n'est plus usitée; le syriaque marche de pair ici avec l'hébreu: ܬܠܝܬܝ *3* שלישי, ܐܪܒܥܝ *4* רביעי, etc.

Les nombres 20 à 90, qui avaient la terminaison du pluriel, ajoutaient le suffixe à cette terminaison, sans modification : ܥܣܪܝܢ *20*, ܬܠܬܝܢ *30*.

1. Barhébræus, I, p. 72, l. 5, distingue une forme ܐܠܦ (sans doute *aleph*) propre aux masculins, tandis que ܐܠܦ était de genre commun. Mais la forme *aleph* existe-t-elle? ou n'a-t-elle pas été imaginée comme l'état absolu de ܐܠܦ ?

De ܥܫܪܐ, on disait ܥܫܪܬܐ *dix-millième,* Barhébr., I, p. 71, l. 9; mais ܡܐܐ et ܫܢܐ ne formaient pas d'adjectif de ce genre.

Les nombres 11 à 19 présentent une double forme : le suffixe est joint au radical sans modification, ou le nom de la dizaine a la forme d'un adjectif ܦܥܝܠ : ܚܕܥܣܪܝܐ *onzième,* ܬܪܥܣܪܝܐ *douzième,* Barhébræus, I, p. 71, l. 9, *Anecd. syr.,* I, p. 45, 46 et 47 *passim,* ou ܚܕܥܣܪܝܐ ܚܕܥܣܪܝܐ, ܬܪܥܣܪܝܐ ܬܪܥܣܪܝܐ, *Mand. Gramm.,* p. 192, note 1.

On évite d'avoir recours à ces adjectifs, en préposant au nombre le dâlath du génitif, § 316 : ܕܬܪܝܢ *second,* ܕܫܒܥܐ ܝܘܡܐ *le septième jour,* ܕܚܕܥܣܪ *onzième,* ܕܬܪܥܣܪ *douzième.*

b) Les nombres ordinaux forment des adverbes comme les adjectifs qui ont le suffixe *âi,* § 254 *fin* : ܩܕܡܝܐ ou ܩܕܡܝܐ *premièrement,* ܬܠܬܝܐ *troisièmement,* ܚܡܫܝܐ *cinquièmement* etc. On disait aussi ܩܕܡ, *Anal. syr.,* p. 28, l. 26, ou ܩܕܡ de ܩܕܡ *qui précède* dans le sens de *en premier lieu;* ܬܪܝܢ ou ܬܪܝܢ *secondement,* ܬܠܬ ou ܬܠܬ *troisièmement* etc., en sous-entendant ܙܒܢ ou ܙܒܢ *temps, fois.* Une troisième forme d'adverbes était tirée des abstraits en ܘܬܐ : ܬܪܝܢܘܬܐ *en second lieu,* Barhébræus, II, vers 151, ܬܠܬܝܢܘܬܐ *en troisième lieu.*

Une expression à désinence grecque, encore nouvelle au temps de Jacques d'Edesse, puisque celui-ci recommande de ne pas l'effacer de ses écrits (*Lettre sur l'orthographe,* éd. Martin, p. ٥, l. 17, Philipps, p. ܣ, l. 12) est ܬܪܝܢ[1] *une seconde fois* ou ܬܪܝܢ chez Jacques d'Edesse, selon la règle que celui-ci s'était faite de multiplier les *matres lectionis* dans les mots peu usuels, comp. § 63. Cette forme anomale, où aleph est affecté de p'thâḥâ, n'était pas tout-à-fait isolée en syriaque; on peut, en effet, comparer ܚܕܐ ܚܕܐ de ܚܕ ܚܕ dans le sens de *une première fois:* ܐܒܥܐ ܬܪܝܢ ܚܕܐ ܚܕܐ *je le rechercherai une première et une seconde fois,* Barhébræus, I, p. 175, l. 8. Sur ܚܕ ܚܕ v. § 297.

287. Des noms de nombre on formait des verbes dénominatifs, de la forme pa'el, avec le sens de *prendre la partie indiquée par le nombre,* comp. § 182 : ܚܡܫ *prendre le cinquième* etc., Barhébræus, I, p. 71, l. 10. C'est pourquoi les fractions ont en

1. Ce mot se trouve dans la version syriaque de l'Hexapla et en palmyrénien, v. *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXIV, p. 102, aj. *Anal. syr.,* p. 40, l. 10. On peut aussi rapprocher le syro-palestinien ܬܪܝܢ, même journal XXII, p. 483.

syriaque la forme des noms d'action de pa'el, § 238 *c*, en dehors de celle des abstraits simples, comme ܬܘܫܒܚܬܐ ou ܬܘܫܒܚܬܐ [1] 4, ܫܒܚܬܐ ou ܫܒܚܬܐ [1] 5, ܫܒܚܬܐ [1] 6, § 226 *c*.

Le syriaque, ne possédant pas de comparatif, n'avait pas de mots exprimant l'idée de *triple, quadruple* etc.; ils se servait, dans ce cas, de constructions dont nous parlerons, en traitant de la syntaxe des noms de nombre, § 370.

288. Ces noms prenaient les suffixes des pronoms, comme les substantifs pluriels, avec la diphthongue *ai* : ܬܪܝܢ *nous deux*, ܬܪܝܗܘܢ *elles deux* [1]; au-dessus de deux jusqu'à dix, le féminin ne se distinguait pas par le radical, mais par le suffixe seulement : ܬܪܝܗܘܢ *eux deux*, ܬܪܝܗܘܢ *elles trois;* à partir de quatre, le radical prenait la forme du pluriel féminin, comp. § 285 *b* : ܐܪܒܥܬܗܘܢ . ܚܡܫܬܗܘܢ . ܫܬܬܗܘܢ . ܫܒܥܬܗܘܢ, Barhébr., I, p. 72, l. 16 [2].

Le pronom demeure isolé dans ܬܪܝܢ ܐܬܝ ܠܟ ܫܬܝܬܐ *les deux choses te sont arrivées*, Isaïe 51, 19, comp. § 220 *a*.

Chapitre XXIV.

Des particules proclitiques ܩܕܡ.

289. Les quatre particules ܩ ; ܕ ܘ, rassemblées dans le vocable artificiel ܩܕܡ, ne se rencontrent pas isolées; elles s'appuient sur le mot suivant avec lequel elles sont écrites. Elles ont chacune un sens propre : ܩ et ܠ sont des prépositions, ܕ est le pronom relatif et ܘ, une conjonction; mais elles sont régies par les mêmes règles dans leur union avec le mot, en tête duquel elles se placent, et c'est à ce point de vue que nous en parlerons ici.

Lorsque la consonne initiale du mot est pourvue d'une voyelle, elle se prononce avec un š'wâ ou *e* ouvert : ܩܛܠܗ, ܕܛܠܗ, sinon, avec *a* ܩܛܠܡܫ, ܕܛܠܡܫ. Si une seconde proclitique prend place devant une première, elle s'articule également avec š'wâ ou avec *a*, selon que celle-ci a elle-même *a* ou š'wâ : ܕܩܛܠܡܫ,

1. Le suffixe *ai* se confondait ici avec le youdh radical, comme cela arrive généralement dans les substantifs lamadh-aleph, § 282. Dans d'autres dialectes, pour se maintenir, youdh se changeait en waw : תרויהון targ. et palmyr. (inscription de Vogué XV et XVI), comp. *Mand. Gramm.*, § 153.

2. Ces formes sont fréquentes en araméen, y compris le Samaritain, v. *Neusyr. Gramm.*, § 80 et *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXII, p. 483.

ܡܫܬܡܫܬܐ, ܡܫܬܡܫܬܐ, ܡܫܬܡܫܬܐ ; de même, si une troisième proclitique est devant deux autres : ܡܫܬܡܫܬܐ, ܡܫܬܡܫܬܐ, ܡܫܬܡܫܬܐ, ܡܫܬܡܫܬܐ. Toutes les quatre peuvent se rencontrer ensemble : ܡܫܬܡܫܬܐ, ܡܫܬܡܫܬܐ.

Avec ܫܬܐ *six* et ܫܬܝܢ *soixante*, les proclitiques avaient *è* au lieu de *a*, ܫܬܐ ܫܬܝܢ, § 99.

Si la consonne initiale avait reçu la voyelle de la consonne suivante devenue quiescente, la proclitique conservait *a* qu'elle avait avant l'altération de cette consonne. Ainsi les Jacobites prononçaient ܡܐܐ *de cent*, ܡܐܐ *et le courroux* dont la forme originelle ܡܐܐ ܡܐܐ s'était conservée dans le dialecte nestorien, Barhébr., I, p. 41, l. 16 et Abbé Martin, *Syr. orient. et occid.*, p. 469, comp. § 104, 1° et 277. On disait donc ܡܐ ܡܐ, Isaïe 45, 10, comme on aurait dit ܡܐ ; mais au parfait ܡܐ, où aleph avait une voyelle adjuvante, on ponctuait ܡܐ, par analogie de ܡܐ, Barhébræus, I, p. 42, l. 7 et suiv. Dans les verbes commençant par le groupe ܡ, *é* était assimilé à aleph, § 33; les proclitiques suivaient donc la même règle : ܡܐ ܡܐ. On prononçait également avec les pé-youdh ܡܐ, mais ܡܐ. Devant ܡܐ, cependant, la proclitique était affectée de p'thâḥâ, ܡܐ, ܡܐ ; de même devant ܡܐ *juif*, ܡܐ ܡܐ ܡܐ, Act. 16, 1 (dans l'édition Lee ܡܐ); devant ܡܐ *Josué*, ܡܐ ; devant ܡܐ, ܡܐ ܡܐ, Act. 22, 28 et 29; comp. Barhébræus, I, p. 42, l. 2 et suiv., et Abbé Martin, *Syr. orient. et occident.*, p. 468.

Les Nestoriens donnaient p'thâḥâ à la proclitique devant ܡܐ *Testament* et disaient ܡܐ ܡܐ, excepté dans Hos. 12, 2, où ils prononçaient comme les Jacobites ܡܐ, Barhébræus l. c.

En dehors de ces cas particuliers, la proclitique était articulée avec la voyelle d'aleph ou de youdh initial, ܡܐ, ܡܐ et une autre proclitique s'ajoutait sans voyelle pleine : ܡܐ, ܡܐ.

Chapitre XXV.

Des prépositions.

290. Les prépositions se composent, soit de particules, soit de noms qui se subordonnent un autre nom au moyen de l'état construit, pour marquer les circonstances de temps et de lieu, et qui, dans cette forme, demeurent invariables.

Proclitiques sont ܠ et ܒ, comme nous l'avons dit sous le chapitre précédent. ܠ est la préposition de *la direction* : elle indique soit un rapport de possession, soit le régime et répond au datif et à l'accusatif des langues qui possèdent les cas. ܒ, au contraire, exprime le repos dans un lieu ou dans un temps ; il traduit les divers sens de *en, dans, parmi, à la place de, pour, au prix de, avec, par, grâce à.*

ܠܘܬ, comme signe de l'accusatif, targ. יָת, hébr. אֵת, ne se rencontre que dans une dizaine de passages de l'ancien Testament de la P'šiṭtâ (v. Thesaur. Payne-Smith, sous ܠܘܬ).

ܡܢ *de* marque *l'origine, le point de départ, l'extraction, la division, l'éloignement* et *la répulsion* et confond les sens que l'arabe distingue par مِن et عَن, v. § 373.

ܥܡ *avec* exprime *la concomitance ou l'action simultanée* de deux choses et se distingue ainsi de ܒ qui, dans le sens de *avec,* indique *l'instrument ou la manière* dont une action est faite.

ܥܠ *sur, auprès, contre,* et dans un sens figuré, *au-dessus, selon, au sujet de :* ܥܠ ܗܢܐ ou ܥܠ ܗܢܐ *là-dessus, c'est pourquoi.* De cette particule est dérivé ܥܠܝܐ *au-dessus* dans le sens propre, ܥܠܝܐ ܕܡܥܠܝ *au-dessus de ma demeure,* Barhébræus, I, p. 85, l. 23, II, vers 1353, Job 29, 3 et 5. Dans ce mot, la terminaison *ai* que certaines prépositions laissent paraître avec les suffixes des pronoms, § 292, a été ajoutée à un radical assimilé aux noms lâmadh-aleph ; waw y représente la troisième radicale au lieu de youdh à cause du suffixe, § 104, 1° [1].

ܒܝܢ *entre* est suivi du lâmadh de la direction répété devant chaque terme de comparaison, ܒܝܢ ܠܗ ܠܡܠܟܐ *entre lui et le roi;* mais, si les noms subordonnés à la préposition s'élèvent au-

1. Cette forme se rencontre aussi dans le targoum de 1 Sam. 13, 11, dans le talmud babl., v. Luzzatto, *Elem.*, p. 98 et en mandéen, *Mand. Gramm.*, p. 194.

dessus de deux, ܒܝܢ est mis de nouveau après le second, comme dans Gen. 9, 15, ܒܝܢ ܠܝ ܘܠܟܘܢ ܘܒܝܢ ܟܠ ܒܣܪܐ ܕܚܝܐ ܕܢܗܘܐ ܥܡ ܟܘܢ ܘܒܝܢ ܟܠ ܒܣܪܐ, *entre moi et vous et entre tout être animé qui sera avec vous et entre toute chair.* Cette préposition est contractée d'une forme féminine ܒܝܢܬ, tandis que l'hébreu et l'arabe ont la forme masculine בֵּין بَيْنَ.

La forme plurielle ܒܝܢܬ est usitée avec les suffixes; en dehors de ce cas, elle a le sens de *au milieu de,* mais elle permute aussi avec ܒܝܢ comme préposition de comparaison, comp. Gen. 9, 12. ܒܝܢܝܬ est employé aussi dans le même sens.

ܒܝܢ est pris substantivement dans ܒܝܢ ܬܪܬܝܢ Μεσοποταμία.

ܒܝܢ de la racine ܒܐ, qui comme substantif a le sens de *maison,* est pris aussi quelquefois comme préposition avec le sens de *à l'intérieur de,* comme dans Matth. 27, 6 : ܠܐ ܡܫܟܚܝܢ ܕܢܬܠܘܢ ܒܝܢ ܩܘܪܒܢܐ ܕܐܝܬ ܠܢ ܡܕܡ ܕܢܫܕܘܢ ܠܗ ܒܩܘܪܒܢܐ ܕܕܡܐ ܗܘ. οὐκ ἔξεστι βαλεῖν αὐτὰ εἰς τὸν κορβανᾶν.

ܠܘܬ *auprès, chez* se distingue de ܥܡ qui a le même sens, en ce qu'il suit généralement un verbe de mouvement; il est contracté de ܠ et ܐܘ, dont il a été question plus haut, et le youdh s'est renforcé en waw, comp. également ܠܘܬ, targ. כְּוָת de כְּ et וָת[1]. ܥܡ, au contraire, indique *le repos, la possession,* hébr. צַד, comp. p. 42 ci dessus. Cependant ܠܘܬ et ܥܡ sont aussi pris l'un et l'autre dans le même sens. Pour *près,* on se servait aussi de ܠܘ : ܠܘ ܩܢܬܗ ܢܨܒܬ ܩܢܬܝ *près de sa tente, j'ai planté ma tente,* Barhébræus, I, p. 86, l. 7. Cette préposition est abrégée de ܐܠܘ *endroit,* employé aussi comme adverbe de lieu *où,* § 294[2].

ܥܕ *jusqu'à* était peu usité, comme préposition; on disait ܥܕ ܠܐ ܡܛܐ *peu s'en faut,* Ps. 118, 87, Barhébræus, II, vers 729; ordinairement, on lui ajoutait ܡܢ suivi de lâmadh, ܥܕܡܢ ܕܠܐ

1. Cette étymologie semble pressentie par Barhébræus, qui dans sa grammaire métrique, II, vers 676, dit que ܠܘܬ représente ܡܢ (ܠܘܬ ܩܢܝܢ ܡܢ).

2. Avec elle se compare la locution du talmud אַלְתַּר *sur place, de suite,* de על אתר; mais comme sens, le mandéen קאר ou אקאר est encore plus près du syriaque. On serait donc porté à voir dans ce mot une permutation de taw en qoph, comp. § 34 *c*. La prononciation du taw de אלתר n'était pas très-constante en araméen; les Palestiniens le prononçaient comme un pé, Barhébræus, I, p. 206, l. 24. M. Nœldeke, *Mand. Gramm.,* p. 195, verrait plutôt une racine קרא.

jusqu'à l'éternité, ܥܕܡܐ ܕܥܠܡܐ *jusqu'au coucher (du soleil),* Ps. 50, 1, comp. § 160.

ܠܘܬ *selon* est l'hébreu לְפִי, targ. לְפוּם, revêtu du suffixe des abstraits.

ܐܝܟ *comme* répond à l'interrogatif hébreu אֵיכָה de אֵ et כָּא, v. § 173, 2°), mais il est usité comme préposition de comparaison et n'a plus le sens interrogatif.

ܬܚܬ *sous,* ܬܚܬ ܪܓܠܝܗ, Matth. 5, 35, *sous ses pieds.* La forme plus ancienne ܬܚܬ, d'où ܬܚܬ a été formé par affaiblissement d'*ou* en *è,* v. ci-dessus p. 84, note 1, n'était que rarement employée devant un nom, mais c'était elle qui recevait les suffixes des pronoms, § 292. ܬܚܬ était adverbe avec ܠ ou ܥܡ devant lui; cependant quelques auteurs en faisaient une préposition, en lui ajoutant le suffixe *ai* : ܟܠܗ ܥܠܡܐ ܕܐܝܬ ܠܝ ܬܚܬ ܫܘܠܛܢܝ *le monde entier que je tiens sous ma puissance,* Narsès cité par Barhébræus, I, p. 86, l. 1.

ܐܚܪܝ *derrière,* pers. پستر.

ܥܠ *à cause,* targ. מטול. talm. מטול et אמטול, suivant Luzzatto, *Elem.*, p. 98, de נטל *porter,* dans le sens de *à charge de.*

ܥܕܝ *à cause, afin de,* de ܥܕܢ *fin.*

ܬܚܬ *pour, en échange de,* nom d'action de ܫܚܦ *changer.*

ܠܡܢ ou ܠܡܢܐ *pour, à cause de,* comp. מִפְּנֵי.

ܐܝܟ *selon,* ܐܝܟܐ *afin que,* comp. מִם.

ܐܬܪ *à la place de, pour,* de ܐܬܪ *endroit.*

ܣܒܒ *autour de,* nom d'action de ܣܒܒ *entourer,* et d'autres noms de forme analogue.

291. Les prépositions composées sont les suivantes : ܕܡܬܐ *à l'instar de,* de ܕ et ܡܬܐ; ܒܬܪ *après,* targ. et talm. בָּתַר, de ܒ et ܬܪ, §§ 84 et 107 *b*. Sur ܠܡܕܡ *à l'instar de* v. § 297 ci-après.

ܐܝܟ *selon,* de ܐܝ et ܟ. Cette préposition était surtout employée par les Nestoriens; les Jacobites disaient plutôt ܐܝܟܢ, Barhébræus, I, p. 174, l. 24.

Quand une préposition marque le mouvement, elle prend souvent en tête *le lâmadh de la direction,* quelques-unes même ne sont usitées qu'avec cette proclitique : ܠܩܕܡ *en face de,* ܠܩܕܡ *en avant de,* sur ces formes v. § 99, ܠܥܝܢ *aux yeux de,* ܠܬܚܬ *en dessous de,* ܠܥܠ *en haut de,* ܠܓܘ *à l'intérieur de,* ܠܒܪ *au dehors de.*

ܡܢ devant les prépositions indique le point de départ, la direction d'un endroit vers un autre : ܡܢ ܟܬܪ *de la part de,* ܡܢ ܥܡ *de chez,* ܡܢ ܒܬܪ *après,* ܡܢ ܐܚܪܝ *par derrière,* ܡܢ ܩܕܡ *par devant,* ܡܢ ܣܒܒ *autour,* ܡܢ ܬܚܬ *par dessous,* ܡܢ ܩܕܡܬ *en face de,* ܡܢ ܓܘ ou ܡܢ ܓܘܐ *d'entre.* Mais dans ܡܢ ܕܠܝܬ *sans,* ܡܢ est privatif et corrobore le sens de ܕܠܝܬ.

Après la préposition, ܡܢ exprime *le point d'arrivée* ou *l'extraction :* ܡܢ ܒܪܐ *au dehors de,* ܡܢ ܠܥܠ *en haut de,* ܡܢ ܬܚܬ *au-dessous de,* ܡܢ ܫܘܬܦ *excepté.*

292. *Les prépositions avec les suffixes des pronoms.*

La plupart des prépositions reçoivent les suffixes. Quelques-unes seulement ne subissent pas de modification, telles sont: ܒ, ܠ, ܡܢ, ܥܠ, ܒܬܪ, ܩܕܡ, ex.: ܒܝ, ܒܟ, ܒܗ, ܒܗ, ܒܗ, ܒܢ, ܒܟܘܢ, ܒܗܘܢ, ܒܗܝܢ, ܒܗܝܢ. Le youdh du suffixe de la première personne sing. ne s'articule avec la voyelle *i* qu'avec les proclitiques ܒ ܠ, mais il demeure quiescent, en dehors de ce cas.

Les autres prépositions prennent, avec les suffixes, la forme d'un masculin pluriel construit : ܒܝܬ, ܒܝܬܝ, ܒܝܬܟ, ܒܝܬܗ, ܒܝܬܗ, ܒܝܬܢ, ܒܝܬܟܘܢ, ܒܝܬܗܘܢ, ܒܝܬܗܝܢ, ܒܝܬܗܝܢ. On donnait même à plusieurs d'entre elles les points du ribboui, § 142.

ܡܢܬܐ formait une exception à part; cette particule prenait les suffixes avec la terminaison du pluriel féminin : ܡܢܬܝܬ, ܡܢܬܝܬܝ, ܡܢܬܝܬܟ, ܡܢܬܝܬܗ, ܡܢܬܝܬܗ, ܡܢܬܝܬܢ, ܡܢܬܝܬܟܘܢ, ܡܢܬܝܬܗܘܢ, ܡܢܬܝܬܗܝܢ, ܡܢܬܝܬܗܝܢ.

Dans ܩܕܡ *ou* passait après le qoph, sa place naturelle, lorsque le suffixe avait une voyelle en tête : ܩܕܡܝ, ܩܕܡܟ, ܩܕܡܗ etc.; mais ܩܕܡܟ, ܩܕܡܟܗ, ܩܕܡܟܗ.

ܩܕܡܝ ne prenait pas les suffixes, on employait une forme sans lâmadh : ܩܕܝܡ, ܩܕܝܡܟ, ܩܕܝܡܟ etc.

ܓܘ était toujours isolé; les suffixes s'ajoutaient à une forme plurielle masculine ou féminine : ܓܘܢ, ܓܘܢܝ, ܓܘܢܟ, ܓܘܢ ou ܓܘܢ, ܓܘܢ, ܓܘܢ, ܓܘܢ etc.

ܐܝ n'avait pas les suffixes sous cette forme, mais sous celle ܐܝܟ, targ. בְּוָת : ܐܝܟ, ܐܝܟ, ܐܝܟ etc. En poésie, cependant, ܐܝ se rencontre devant un pronom personnel : ܐܝ ܐܢܐ ܐܝܟ ܐܝܟ ܕܥܡܝ ܕܥܡ ܡܫ ܫ *Quel médecin y a-t-il comme moi pour un corps que le démon tourmente?* Saint-Éphrem cité par Barhébræus, I, p. 87, l. 5 (à compléter suivant Amira p. 441).

ܢܦܫܐ était la forme usuelle pour les suffixes, v. ci-dessus, § 290.

ܚܝܐ, en prenant les suffixes, était ordinairement écrit sans youdh . ܚܝܘܬܗ, Barhébraeus, I, p. 67, l. 21, 233 ult., v. cependant Luc. 24, 43; Jean 15, 24, éd. Lee.

ܒܠܚܘܕ *seulement* était un adverbe qui prenait les suffixes, comme une préposition : ܒܠܚܘܕܝ *moi seulement*, ܒܠܚܘܕܗ *lui seul* etc.

Chapitre XXVI.

Des adverbes.

293. Les adverbes comprennent, en dehors des particules, des adjectifs ou des substantifs qui demeurent à l'état absolu devenu si rare. Les adjectifs ont la forme du masculin ou celle du féminin, mais les féminins ne laissent pas tomber le taw du suffixe *at*, § 251, ce qui dénote un état archaïque : ܡܥܛܬ *un peu*, ܡܬܝܬܪ *davantage*, ܣܓܝܐܬ *beaucoup*, ܛܒ et ܛܒܬ *bien*, ܥܠܝܬ *moins*, ܥܪܛܠܝ *nu ;* ܚܝܐ *en vie* ou *cru*, ܣܓܝܐܬ *beaucoup*, ܥܪܛܠܝ *nu*, ܛܒܬ *également*, ܐܚܪܝܬ *finalement*, ܩܕܡܝܬ *en premier lieu* (on trouve aussi le masc. ܩܕܡܝ, *Anal. syr.*, p. 28, l. 26); aj. les adverbes de noms de nombre, comme ܚܕܬܪܝܢ ܬܠܬܝܢ etc., § 286.

Une désinence très-familière au syriaque est celle ܝܬ qui est également un féminin absolu des adjectifs en *âi*, § 254 *fin*, comp. § 104, 1°. Le suffixe ܝܬ forme des adverbes de la manière : ܚܟܝܡܝܬ *sagement*, ܝܘܢܝܬ *en grec*, ܥܠܡܝܬ *en païen*, ܐܠܗܝܬ *divinement*, ܩܕܡܝܬ *premièrement*, ܡܚܝܕܝܬ *uniquement*, ܥܠܝܠܝܬ *défectueusement*, ܡܪܝܝܬ *doucement*, ܦܓܪܝܬ *corporellement*, ܪܘܚܢܝܬ *spirituellement*. Ces adverbes sont très-communs dans les traductions faites du grec, où ils répondent aux adverbes grecs en ως.

Ce suffixe est ajouté quelquefois à une locution adverbiale formée au moyen de ܒ : ܒܣܘܪܝܝܬ *en syriaque*, ܒܠܐܛܝܢܝܬ *en latin*, ܒܠܐܪܡܢܝܬ *en arménien*, *Mand. Gramm.*, p. 201, note 1.

Les noms de temps et de lieu peuvent être construits comme des adverbes, sans préposition : ܚܕܐ ou ܚܕ ܙܒܢܐ *une fois*,

ܐܠܦܝܢ ܙܒܢܐ *de nombreuses fois,* ܙܒܢܐ *longtemps,* ܡܬܩܢܝܢ ܝܘܡܐ *pendant de nombreux jours,* ܝܘܡܐ ou ܗܝܡܢܐ *aujourd'hui* (de ܝܘܡ et ܗ ou ܗܢ, syro-palest. ܗ ܝ ou ܗ ܝ), ܚܢܢܐ *gratis,* ܨܘܡ *à jeûn,* ܚܢ *gratis,* ܡܚܢ comp. héb. מִנְּ[1].

Mais plus souvent une préposition détermine le rapport du nom avec les autres mots de la phrase : ܒܪܫܝܬܐ *au commencement,* "ܒ ܟܠ ܕܟܪ *partout,* "ܒ ou "ܒ *promptement,* ܒܟܬܡܐ ou ܒ ܟܬܡܐ *en secret;* ܒ ܡܫܟ *de suite,* ܒ ܡܫܟ *sans cesse,* ܡܢ de ܡ et ܢ, § 110 3° (s.-e. ܐܚܕ) *d'une fois, tout d'un coup;* avec ܕ du génitif, § 317, ܒܫܥܬܐ *sur l'heure,* ܛܒ *bien.*

Dans quelques locutions, ܐܝ ܕ se place devant le nom avec la proclitique ܒ : ܐܝ ܕ ܒܥܡܐ *virtuellement,* ܐܝ ܕ ܒܥܝܢ *souvent,* ܐܝ ܕ ܒܥܕܢ *partiellement,* ܐܝ ܕ ܒܥܩܨ *par abréviation,* ܐܝ ܕ ܒܥܕܘܬ *par distinction :* ܒ ܐܝ *c'est pourquoi,* était formé de ܐ *couleur, nuance, espèce,* de ܒ et du ܕ du relatif, targ. כְּוֹן.

294. Les adverbes proprement dits comprennent des particules, simples ou composées, et quelques substantifs seulement. Ils se divisent en : *adverbes de lieu, adverbes de temps, adverbes d'affirmation, de négation, de comparaison et d'interrogation.*

1° *Adverbes de lieu :* ܗ et ܗܢ *ici,* ܒ ܗܢ *par ici,* ܡ ܗܢ *d'ici;* ܬ ܗ et ܬ *là,* ܒ ܬ *par là,* ܡ ܬ *de là;* ܐ *où, ubi,* ܒ *où, quò,* ܐܝܟ *où?,* ܐܝܟ *d'où?,* avec ܗ, ܐܝܟ *là, où,* Job 3, 15; ܒ *au-delà,* ܗ ܒ *id.,* Barhébræus, I, p. 166, l. 14, v. sur la formation de ces mots § 173.

2° *Adverbes de temps :* ܗ *or* (ancien pronom, § 173, 3°), ܗ ܗ et ܗ ܗ *alors,* ܗ *maintenant,* de ܗ et ܗ, § 108, 5°, ܥܕ ܗ *jusqu'à présent* ou par contraction ܥܕ, v. p. 92 et 102, ܗ *maintenant,* ܥܕ *jusqu'à présent,* de ܥ, ܕ et ܗ *mesure,* ܥܕ *pas encore,* ܐܝܟ *quand?,* de ܐ, § 173 2° et ܐ, ܗ ou ܗ *ensuite,* targ. בתרכן comp. כן et כאן *ici*[2]; "ܐ ou ܐ *hier,*

1. ܗ était employé par Antonius le Rhéteur, v. Barhébræus I, p. 166, l. 1, dans le même sens que l'infinitif הָלוֹךְ en hébreu, pour marquer un mouvement continu, v. Ewald, *Lehrb.*, § 280 *b*.

2. ܗ dans le sens de *ainsi* ne se rencontre plus en syriaque que dans les composés ܗ, ܐ et dans la locution ܐ *à plus forte raison, encore moins,* talm. לא כל שכן, targ. כל דכן. Voici un exemple, cité par Barhébræus, I, p. 164, l. 25, où ܐ est pris dans ce sens : ܗ ܗ

hébr. תְּמוֹל ou אֶתְמוֹל, ܐܬܡܘܠ *avant-hier*, sans doute de ܐܬ et ܡܘܠ; ܐܬܡܘܠ ou ܐܬܡܘܠ *l'année passée*, targ. אשתקד, de ܐܬ, targ. שתא *année* et ܩܕܡ *précédent*; ܡܚܪ *demain*, hébr. מָחָר[1].

3° *Adverbes affirmatifs, négatifs, hypothétiques.* ܐܝ *oui*, ܠܐ *non*, avec ܠ, ܠܐ *ne pas* ou *non pas*, jud.-aram. לאי לא (avec ̇ du génitif, ܠ̇ a le sens de la préposition *sans*), contracté avec ܐ, ܠܐ *sinon, mais*, avec un sens exclusif (la forme non contracte ܠ . ܐ s'emploie comme conjonction, *à moins que*); ܠܡܐ *sans doute pas?* μήτι, Matth. 26, 22; Marc 14, 19, d'où par abréviation ܠܡ *sans doute*: ܠܡܐ et, par contraction, ܠܐ, § 110, 3° *b*, est formé de ܠ et de la conjonction ܐ et a le sens de : *de peur que, afin que ... pas, ut non, ne*, mais ces particules sont employées aussi comme adverbes du doute, *peut-être*; ܠ seul était aussi conjonction, *ne ... pas*, 2 Corinth. 6, 3. Dans ces mots ܠ avait encore la signification négative qu'il a ordinairement en arabe, v. § 172, 9°, comp. targ. לְמָא, בְּלְמָא, d'où le néo-hébr. a formé בְּלוּם pour בְּלֹם, à cause du mim, § 93, 2°.

ܐܠܐ *mais*, de ܐ ܠ *hors quoi*.

ܠܡ *déjà, peut-être*, targ. כְּבַר, tirait sans doute son sens dubitatif de la particule ܠ.

ܗܟܢܐ *donc*, de ܗ et ܟܢܐ; ܢܟ *de nouveau*, de ܢ *retourner*; ܟܦܝ *suffit, assez*, propr. *tel quel*. ܐܢܟܦ *puisse!* ܟܦ *id.*, targ. לוי et לוֹאי[2]; ܢ ou ܢ *quæso*, hébr. נָא, ܐܚܝ *soit*, propr. *fais-nous vivre*.

4° *Adverbes de comparaison, d'interrogation :* ܟܟ[3] ܗܟܟ *ainsi*, ܗܐ ܗ ܟܝ ܗ ܟ ܗ ܟ ܗ ܟ

ܗܳܟܢܳܐ *id.*, targ. הכן de הא et כן (ces particules ont souvent comme antécédent ܐܰܝܟܢܳܐ *de même que*); ܟܳܐܳܢܳܐ *de même*, §§ 87, 92 et 102, ܐܳܢܳܐ ou ܐܳܢܳܐ *à savoir*, de ܐ et ܐܢ, § 173, 4°; ܐ *num*; ܐܰܝܟܢܳܐ *comment?*

295. Les prépositions composées avec ܒ et ܥܠ étaient aussi employées comme adverbes : " ܒܠܥܠ *au-dessus*, ܒܬܚܬ *en bas*, ܒܡܨܥܬܐ *au milieu*, ܒܒܪܐ *au dehors*, ܒܟܣܠܐ *de côté, à part*; " ܥܠ ܥܠ *par dessus*, ܥܠ ܬܚܬ *par dessous*.

Quelques adverbes prenaient le suffixe du masculin pluriel absolu *in*, quoiqu'il ne puisse être question de singulier ni de pluriel, quand il s'agit de particules. Nous avons vu, § 292, qu'un certain nombre de prépositions prennent les suffixes avec la forme du pluriel. Ces terminaisons masculines ou féminines donnaient au radical le sens d'un abstrait, comme dans les quelques substantifs, énoncés sous le § 276.

Parmi les adverbes de cette forme, on rencontre ܥܠ ܩܕܡܝܢ *autrefois*, Ps. 102, 25; Is. 1, 26; ܚܕܬܝܢ *récemment*, rac. ܚܕܬ, Judith 4, 3; Cureton spicil. 2, 7; ܒܩܫܝܬܐ *véritablement*, de ܩܫܝܬܐ, *Anal. syr.*, p. 1, l. 4. Nous avons dit, § 275, que ܩܫܝܬܐ n'avait pas de pluriel.

Chapitre XXVII.

Des conjonctions.

296. *a)* Les conjonctions proprement dites sont : ܘ *et, même*, ܐܘ *ou, même*, ܐܦ *aussi, bien plus*, hébr. אף, palest. אוף, ar. ف; ܐܦܠܘ *quoique* de ܐܦ et ܠ, ܠܐ ܐܦ *pas même*, ܠܐ ܡܛܠ ܕ *à plus forte raison*, v. § 370 *j*. ܠ . ܐ ou ܠܐ *si ne pas, à moins que*; ܐܢ *si* de ܐ et ܢ = لو لا et ܐܢ ܠܐ *si ne pas* diffèrent de ܐ et ܠ.ܐ, en ce que ces dernières particules posent la condition dans un temps non révolu, les premières, dans un temps accompli, pour le cas où un événement qui n'a pas eu lieu se serait réalisé ou, au contraire, un événement qui ne s'est pas produit serait arrivé, par exemple : Luc. 12, 49, ܠܡܢܐ ܐܬܝܬܝ ܕܢܬܠ ܢܘܪܐ ܒܐܪܥܐ . ܘܐܢ ܗܘܬ ܐܝܟ ܕܩܐܡ *Je suis venu mettre le feu à la terre, le voudrais-je, si elle était allumée déjà?* Is. 1, 9, ܐܢ ܠܐ ܡܪܝܐ ܨܒܐܘܬ ܗܘܐ ܠܢ ܫܪܝܐ ܡܢܢ ܟܡܐ ܗܘܝܢ ܗܘܝܢ ܟܣܕܡ *Si le Seigneur des armées n'avait laissé un peu de nous, nous aurions été comme*

Sodome. Au syriaque correspondent en hébreu לוּלֵי לוּ et en arabe لَوْلَا لَو.

ܕ *tant que,* ܠܡܕ *avant que.*

b) Le relatif ܕ *quod, que, de ce que* est employé, comme conjonction, soit seul, soit après une particule : ܡܕ *parce que* (pron. ܡܕ ou ܡܕ suivant la première lettre du mot qui suit, § 289); ܥܕ *lorsque,* targ. כְּדִי, ܒܓܠ ܕ *à cause que,* ܒܓܢ ܕ *de ce que, dès que,* ܒܙܒܢ ܕ *quand,* ܐܡܬܝ ܕ, ܐܝܟܡܐ ܕ, ܐܝܟܢܐ ܕ, ܐܝܟܢܘܬ ܕ, ܐܝܟܢܐ ܕ, ܐܝܟܢܘܬ ܕ, *de même que,* ܥܕ ܕ *jusqu'à ce que,* ܕ et ܐܝܟܐ ܕ *où, là où,* ܩܕܡ ou ܩܕܡ ܕ *avant que,* ܒܬܪ ܕ ou ܒܬܪ ܕ *après que,* ܐܙܕ *quand,* ܐܝܟܐ ܕ, ܠܐܝܟܐ ܕ *où, là où.*

ܕ passait en tête de certaines prépositions : ܕܚܫ ܕ *de peur que, ne... pas* (de ܚܫ employé aussi dans le même sens), ܕ *id.* v. § 294, 3° : ܕܥܠ ܕ pour ܥܠ ܕ, Barhébræus, I, p. 173, l. 24, etc.

Chapitre XXVIII.

Des particules exotiques usitées en syriaque.

297. Le grec a fait passer en syriaque un certain nombre de ses particules :

ܡܢ μέν pour la division des périodes (dont le conséquent est ܕܡܢ, § 294, 2°, répondant par le sens et la prononciation au grec δέ).

ܓܐܦ ou ܓܐܦ γάρ avait roukkâkh du gâmal, souvent aussi avec qouššâi [1].

ܐܪܐ ἄρα, *est-ce que?* servait de particule interrogative et était enclitique comme ܗܢ; il était usité aussi dans le sens de *certe,* ἄρα.

ܐܝܬܐ εἶτα *ensuite.*

ܡܠܬܝܢ μᾶλλον, *davantage.*

ܡܠܬܝܢܬܐ μάλιστα, *surtout.*

ܬܐܪ *peut-être,* τάχα.

ܐܝܟܐ εἰκῇ, *en vain, gratis.*

ܐܘܓܐ εὖγε, *bien! bien!* dans le même sens, ܒܐܓ ܒܐܓ, emprunté de l'arménien, suivant Barhébræus, I, p. 181, l. 14.

ܐܘܝܐ εὐοῖ, *euh!* suivant la prononciation nestorienne, ܐܘܝܐ chez les Jacobites, Barhébræus, I, p. 178, l. 10.

1. Ce peu de fixité dans la prononciation du gamma grec, que nous avons déjà constaté, § 133, est cause que Barhébræus, I, p. 161, l. 17, voit dans ܓܐܦ un mot syriaque et dans ܓܐܦ un mot grec.

ܐܘܝ ܐܘܐ, *éh!* Marc 15, 29 Héraq., comp. Barhébr., I, p. 178, l. 20.
ܟܦܝ ܦܐܦܝ, *hélas!* Barhébræus, I, p. 182, l. 10.

ܐܡܝ, exclamation de reproche, Barhébræus, p. 182, l. 7, était sans doute composé de l'interrogatif *ai* et d'une autre particule de doute, avec laquelle on peut comparer le néo-hébr. אמו, dont l'origine est incertaine, v. Luzzatto, p. 96 et *Mand. Gramm.*, p. 202, note 1.

C'est sans doute de ܐܝܟܐ *forme* qu'était composé ܐܝܟܝܡܐ *à l'instar de,* par contraction de ܐܝܟ ܐܝܡܐ *de la même manière.* Ce mot était employé par Antonius le Rhéteur, cité par Barhébræus, I, p. 175, l. 11 : ܕܥܒܕ ܟܡܠܐ . ܘܐܝܟ ܐܝܡܐ ܕܥܠܡ ܟܡܠܐ *qui travaille comme un chameau et est patient comme lui.* ܐܝܟܝܡܐ était même employé par le même Antonius, comme un mot simple, avec la signification de *manière,* Barhébræus l. c. : ܟܠܬܝܟ . ܐܝܟܝܡܐ ܕܚܡܐ ܐܢܐ ܠܟ *tous deux, je vous aime d'une manière égale.* On lui donnait aussi le suffixe *in* que nous avons rencontré dans quelques adverbes, § 295 : ܚܕ ܨܠܘܬܐ ܐܝܟܝܡܝܢ ܢܦܩ ܠܒܗ *une seule prière le pénètre à l'instar d'une flèche,* Antonius ap. Barhébræus, I, p. 175, l. 5.

ܚܝܢ ܚܝܢ *vite! vite!* était toujours répété, Barhébræus, I, p. 165, l. 10; mais on avait fait une forme simple, au moyen du suffixe des adverbes ܐܡܝ, ܚܝܢ. Ce mot était sans doute d'origine étrangère, car il est peu probable qu'il vienne par altération de ܚܝܢ, mand. לינאל.

LIVRE TROISIÈME.

Syntaxe.

La syntaxe traite des parties du discours et des phrases. Pour les premières, nous suivrons l'ordre adopté pour les formes : *pronoms*, chap. I à IV, *verbes*, chap. V à XI, *noms*, chap. XII à XIII ; les phrases comprendront les chapitres suivants.

Chapitre I.

Des pronoms personnels et démonstratifs.

298. *a)* Les pronoms personnels s'ajoutent au verbe pour rehausser le sujet, surtout pour marquer l'opposition de personnes: ܡܢܬܚܙܐ ܠܝ ܡܕܡ ܕܐܢܐ . ܐܢܬܘܢ ܬܚܙܘܢܢܝ ܡܛܠ ܕܐܢܐ ܚܝܐ ܐܢܬܘܢ . ܢܚܘܢ . *le monde ne me verra pas, mais vous, vous me verrez, car je vis; vous aussi, vous vivrez*, Jean 14, 19; ܐܝܟ ܕܠܐ ܐܬܒܛܠ ܠܗ ܟܝܢܐ ܗܘ ܕܥܠܬܗ ܗܘ ܠܗ ܠܐ ܐܬܒܛܠ ܗܘ *et comme leur cause n'a pas disparu, eux non plus n'ont pas encore disparu*, Josué le Styl. 4, 12; ܘܐܠܝܢ ܕܡܬܬܩܢܝܢ ܡܢ ܛܦܫܐ ܕܣܟܠܐ ܠܐ ܚܛܝܢ . *et ceux qui sont corrigés par le fait des insensés, tandis qu'eux n'ont pas péché, id.* 5, 20.

b) Le changement de sujet est ainsi indiqué, sans emphase, comme dans les phrases si fréquentes du nouveau testament: ܗܘ ܡܬܥܢܐ ܘܐܡܪ *lui répondit et dit*, ܐܡܪܬ ܠܗ *elle dit*, ܐܡܪܘ . ܐܡܪܘ *ils dirent* etc.

c) Parfois au contraire, le pronom indique l'emphase sans changement de sujet : ܠܐ ܗܘ ܡܫܬܐ ܕܩܪܒܐ *il n'est pas le principe de la guerre*, Josué le Styl. 8, 2; ܗܘ ܩܡ ܠܡܗܘܐ ܡܪܐ ܕܡܝܬܐ ܘܕܚܝܐ *et il s'est levé pour être le seigneur des morts et des vivants*, Rom. 14, 9; ܗܘ ܕܡܣܬܡܐ ܕܢܗܘܐ ܡܪܝ *s'imaginant qu'il sera*

le premier. Inedita syr. 8, 15; ܐܢ ܐܝܬ ܐܠܗܐ ܕܒܪܝܬܐ ܐܝܟ ܕܒܪ ܐܢܫܐ *si Dieu est un et s'il a créé les hommes*, Spicileg. syr. 1, 7; ܕܒܗܘܢ ܕܚܝܝܢ *dans lesquels nous vivons*, Josué le Styl. 4, 11.

d) Avec une faible emphase, le pronom se met après le verbe : ܐܢܐ ܐܝܬܝ ܠܡܗܘܐ *j'aurais voulu*, Josué le Styl. 1, 7; ܗܢܢ ܡܗܝܡܢܝܢ *nous croyons, nous*, Anal. syr., p. 35, l. 1. Saint-Ephrem emploie aussi quelquefois, dans ce cas, le pronom faible de la troisième personne plur. ܗܢܘܢ, au lieu de ܗܢܘ, § 174.

Le pronom de la troisième personne masc. sing. peut se contracter avec le parfait : ܕܐܬܟܣܝ ܫܡܫܐ ܡܛܠ *quand le soleil s'éclipsa*, Josué le Styl. 1, 3; ܐܬܚܒܠ *il se laissa corrompre, id.* 12, 11; ܕܐܫܪܐ *qu'il avait versé, id.* 47, 5; ܐܬܛܒܥ *il se noya, id.* 58, 20; ܠܐ ܚܕ ܡܝܬ *pas un n'était mort*, Jul. 27, 3; ܡܠܠ *il parla, id.* 28, 8.

e) Le pronom est accentué d'une manière toute spéciale, en tête de la phrase : ܗܝ ܐܝܟ ܕܐܢܬ ܡܚܬܢ *elle, il faut qu'elle soit une fiancée . . .*, Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 270, l. 6; ܐܢܬ ܗܘ ܕܐܢܬ ܨܒܐ ܠܡܬܠܦ *et toi, ce que tu veux apprendre . . .*, Josué le Styl. 7, 14; ܗܢܐ ܕܠܝܬ ܒܗ ܠܐ ܐܬܥܒܕ ܒܗ *celui-ci, rien de mal n'a été fait par lui*, Luc. 23, 40.

f) Un pronom intensif se rencontre souvent à côté d'un autre pronom personnel, à forme affaiblie, qui exprime le verbe substantif dans les phrases nominales, § 375 *e*, ou le sujet après un participe, § 183 : ܐܢܐ ܐܢܐ ܓܦܬܐ ܕܫܪܪܐ *moi, je suis la vigne de vérité*, Jean 15, 1; ܐܢܬ ܐܢܬ ܐܠܗ ܕܫܪܪܐ *toi, tu es le Dieu de vérité, id.* 17, 3; ܐܢܚܢܢ ܡܐܡܪܝܢ *nous, nous disons*, Josué le Styl. 38, 19; ܐܢܬ ܐܢܬ ܐܘܣܒܝܘܣ ܗܘܝܬ *tu es bien Eusèbe?* Jul. 14, 5; ܐܢܐ ܡܪܝ ܠܐ ܫܪܝܐ ܐܢܐ *moi, Seigneur, je ne suis pas digne* (fém.), Addai the Apost. 13, 2.

299. L'état emphatique ayant cessé en syriaque, comme en araméen, en général, d'être propre aux noms déterminés, le pronom de la troisième personne remplit devant un nom le rôle d'un article. Ainsi en éthiopien, les pronoms suppléent au défaut d'un article, v. *Aethiop. Gramm.*, § 172, et les langues romanes qui n'en avaient pas reçu du latin, en ont formé un du pronom *ille, illa*.

Dans ce sens, le pronom précède le nom : ܕܝܢ ܕܝܕܥ ܠܟܘܢ ܕܡܠܠܬ ܠܟܘܢ *sachez que les choses que j'ai dites . . .*, Spicileg. syr. 4, 17;

ܗܘ ܕܝܠܗ ܕܠܝܬ ܡܕܥ ܕܠܐ ܟܢܪܐ *et la cithare ne sait pas ce qui . . .*, *id.* 3, 9. Cette manière de déterminer un nom est surtout usuelle, lorsque ce nom vient d'être énoncé précédemment : ܒܪܫܝܬܐ ܗܘܐ ܡܠܬܐ . ܗܘܐ ܡܠܬܐ ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ λόγος καὶ ὁ λόγος . . ., Jean 1, 1; ܕܠܐ ܢܬܚܢܢܘܢ . ܢܬܚܢܢܘܢ ܕܠܐ ἔδωκε τοῖς μαθηταῖς, οἱ δὲ μαθηταί . . ., Matth. 14, 19; ܕܠܐ ܢܬܪܚܩ ܗܘ . . . ܕܠܐ ܢܬܪܚܩ ܗܘ *qu'elle ne craigne pas les douleurs . . . . la douleur s'éloignera d'elle,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 384, l. 7.

300. Comme l'article hébreu, il se met devant un pronom ou un adjectif démonstratif : ܗܢܐ ܡܣܟܢܐ *ce misérable,* ܗܢܐ ܣܒܐ *ce vieillard,* Jul. 5, 26; 6, 23; ܗܢܐ *ceci,* Josué le Stylite 7, 14: ܗܢܘܢ ܕܢܬܚܫܒܘܢ . ܗܢܘܢ *et ces hommes s'imaginent agir,* Spicil. 9, 4; ܗܢܐ ܕܩܪܝܢ ܠܗ ܡܪܝܐ *ceci même qu'on appelle destin, id.* 10, 23; ܗܢܐ ܕܗܘܐ ܐܡܪܝܢ *on avait raconté ce qui se passa,* Addai the Apost. 10, 20; ܗܢܘܢ ܡܠܬܐ *ces choses-là, id.* 5, 18.

301. *a)* Comme l'article grec, il précède quelquefois un nom propre : ܗܢܐ ܝܫܘܥ, ܗܢܐ ܕܝܠܗ ܝܫܘܥ, ܗܢܐ ܕܝܠܗ ܝܘܚܢܢ traduisent le grec ὁ Ἰησοῦς, ὁ δὲ Ἰησοῦς, ὁ δὲ Ἰωάννης du nouveau testament, d'une manière usuelle; ܗܢܐ ܕܝܠܗ *lui, Qawad,* Josué le Styl. 17, 19; ܗܢܐ ܕܝܠܗ *lui, cet Eusèbe, id.* 32, 9.

b) Le pronom ܗܢܐ *celui-là* permute avec ܗܢܐ dans le sens d'un article : ܐܡܪ ܠܗ ܡܪܝܐ ܕܒܪܗ ܕܡܠܟܐ λέγει πρὸς αὐτὸν ὁ βασιλικός, Jean 4, 49; ܗܢܐ ܕܐܝܠܝܢ . ܗܢܐ ܕܐܝܠܝܢ οἱ δὲ ἐσθίοντες, Matth. 14, 21; ܗܢܐ ܕܡܫܬܐ *elle plaça la seconde (croix),* Addai the Apost. 14, 10; ܗܢܐ ܕܬܠܬܝܐ *la troisième (croix), id.* 14, 21. C'est surtout dans la version de l'Hexapla que ܗܢܐ traduit l'article grec.

302. ܗܢܐ enclitique sert à rehausser le mot qu'il suit; il a le sens d'un adverbe, *même, à savoir,* et demeure invariable, quels que soient le genre et le nombre du mot auquel il se rapporte[1]: ܗܢܐ ܠܡܪܝܐ . ܗܢܐ ܢܚܝܐ . ܗܢܐ ܠܡܪܝܐ . ܗܢܐ ܢܡܘܬ *c'est pour le Seigneur que nous vivons, c'est pour le Seigneur que nous mourons,* Rom. 14, 18;

1. C'est par erreur qu'on lit dans Barhébræus, I, p. 80, l. 3, que le hé, dans ce cas, est articulé; au lieu de ܗܢܐ ܕܝܠܗ, il faut lire ܗܢܐ ܕܝܠܗ. Un point inférieur sous ce ܗܢܐ n'indique pas que le hé doit être articulé, § 151, mais que le waw représente la voyelle *ou* et non la diphthongue *au,* § 64.

ܒܗܝܡܢܘܬܐ ܕܝܠܢ ܗܠܟܝܢ *c'est dans la foi que nous marchons,* 2 Corinth. 5, 7; ܡܬܩܠܝܢ ܕܝܠܢ ܗܠܝܢ ܕܝܠܢ ܐܝܟ ܕܝܠܢ *on croira donc maintenant que les douleurs . . .,* Anal. syr., p. 59, l. 18; ܥܠ ܡܬܩܢܥܝܢ ܕܝܠܢ ܕܗܘܐ ܕܝܠܢ ܕܥܒܝܕ ܕܝܠܢ ܐܝܟ ܕܝܠܢ *persuadés qu'il avait été fait pour l'exclusion de ce synode-là,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXX, p. 260, l. 2; ܒܗܝ ܕܝܠܢ ܕܗܘ ܕܝܠܢ *par cette même force-là,* Addai the Apost. 9, 9; ܐܢ ܕܝܠܢ ܨܒܐ ܐܢܫ . . . ܕܝܠܢ ܕܝܠܢ ܕܝܠܢ *si l'on veut écrire des histoires . . .,* Josué le Styl. 5, 4; ܐܢܐ ܕܝܠܢ ܕܝܠܢ *je rapporte les choses, id.* 5, 5; ܕܝܠܢ ܠܝ *à moi-même,* Matth. 25, 40; ܐܢܬ ܕܝܠܢ ܒܟ ܕܝܠܢ *c'est en toi que j'ai confiance,* Ps. 56, 3; ܕܝܠܢ ܐܢܐ ܚܛܝܬܝ *oui, j'ai péché,* 1 Chron. 21, 17; ܕܝܠܢ ܕܝܠܢ ܕܝܠܢ *de même, je parle,* Jean 8, 28; ܕܝܠܢ ܐܘ ܠܡܬܩܠܝ ܕܝܠܢ *ou devons-nous attendre quelqu'autre,* Matth. 11, 4; ܕܝܠܢ ܕܝܠܢ ܕܝܠܢ . ܐ *si tu veux apprendre,* Spicil. syr. 1, 18[1].

ܕܝܠܢ enclitique sert aussi de copule dans les phrases nominales, § 375*c*, et il faut se garder de le confondre avec le ܕܝܠܢ explicatif dont on vient de parler.

303. Les pronoms suffixes s'ajoutent : aux noms, pour marquer les rapports de la possession, § 308; aux verbes, pour indiquer l'objet, excepté le pronom de la troisième personne du pluriel, qui demeure isolé du verbe, en prenant une forme faible, § 220*a*; et aux prépositions qui établissent les divers rapports.

Dans tous ces cas, le suffixe peut servir à déterminer spécialement un nom déterminé par lui-même, mais qui ne l'est plus suffisamment par sa position dans la phrase.

304. *a)* Après un nom, il est usuel dans les constructions du génitif, comme ܡܠܟܘܬܗ ܕܝܠܢ, au lieu de ܡܠܟܘܬܗ ܕܝܠܢ, § 359, parce que l'état emphatique n'a plus la valeur d'un déterminant.

b) Dans ces constructions, le suffixe est pris par le second nom, s'il est réfléchi, au lieu d'être possessif, c'est-à-dire, s'il se rapporte au nomen regens et non pas au nomen rectum. Il est usité notamment, lorsque le nomen rectum qualifie le nomen regens et joue le rôle d'un adjectif, § 361 : ܐܦܪܝܡ ܕܝܠܢ ܕܝܠܢ *Ephrem-*

1. Cette enclitique se contracte quelquefois avec le verbe qu'elle suit: ܕܝܠܢ ܕܝܠܢ ܕܝܠܢ ܕܝܠܢ . *qu'il avait été creusé et préparé par eux . . .,* Josué le Styl. 51, 13; ܕܝܠܢ, ܕܝܠܢ *donne,* Jul. 29, 24; 34, 18; 44, 13 etc. Les parfaits, cités ci-dessus § 298 *d*, peuvent s'expliquer de la même manière.

le-Savant, ܐܝܣܝܕܘܪܐ . ܫܡܥܘܢ *Siméon-le-Stylite,* ܩܘܢܝܐ ܕܡܪܝ *Maris-le-Cynique,* ܩܘܢܝܐ ܕܢܡܪܐ *un tigre tacheté,* ܐܢܬܬܐ ܕܡܢܬܐ *une femme hémorrhoïsse,* v. Bickell, *Carmin. nisib.*, p. 41[1]; ܪܗܛܐ ܕܡܢܬܐ *râhṭâ en forme de pouce,* v. ci-dessus, p. 147; ὁ ἐκμανιζόμενος, Marc 5, 15; ܕܠܝܬ ܠܗ ܥܝܢܐ ܚܕܐ *qui n'aurait qu'un œil,* Jacq. d'Edesse, *Lettre sur l'orthog.*, éd. Martin, p. ܗ 5, éd. Philipps, p. ܒ 1; ܐܪܥܐ ܕܒܥܝܪܐ *des animaux quadrupèdes,* Act. 11, 6. Le suffixe est également réfléchi dans les locutions adverbiales, telles que: ܒܗ ܝܘܡܐ[2] *le jour même,* Deut. 24, 15, Prov. 12, 16; ܒܗ ܫܥܬܐ *à l'instant même,* très-usuel; ܒܗ ܕܒܬܪ *de suite, Zeitschr. d. D. M. G.,* XVII, 726; ܒܚܕ (*s.-e.* ܐܚܕ) *tout d'un coup,* fréquent; ܠܗܦܟ *à l'envers,* Josué le Styl. 13, 3.

c) ܟܠ, suivi du suffixe possessif, avait le sens de *tout, tout entier,* par distinction de ܟܠ sans suffixe, qui signifiait *chaque;* il était construit comme un adjectif et placé, en apposition, avant ou après le substantif: ܟܠܗ ܥܡܐ ou ܥܡܐ ܟܠܗ *tout le peuple;* au pluriel, ܟܠܗ ܥܡܡܐ . ܥܡܡܐ ܟܠܗ *tous les peuples,* ou . ܥܡܡܐ ܟܠܗ ; ܗܢ ܟܠܗ ܦܘܫܩܐ *tout ce soulagement,* Josué le Styl. 38, 15, comp. § 322.

305. *a)* Après un verbe, le suffixe détermine l'objet énoncé: ܫܕܐ ܟܣܦܐ *il jeta l'argent,* Matth. 27, 5; ܩܛܥ ܠܐܕܢܗ *il coupa l'oreille d'Illus,* Josué le Styl. 11, 19; ܩܛܥ ܪܫܗ ܕܝܘܚܢ *il coupa la tête de Jean,* Matth. 14, 10; Marc 6, 27; ܘܢܫܪܐ ܠܪܘܚܡܐ *et qu'il détruise l'amitié,* Inedita syr. 8, 16. Devant un substantif pluriel, le suffixe est remplaced par ܐܝܟ ܕ, § 220: ܒܬܪ ܕܦܩܕ ܠܬܠܡܝܕܘܗܝ . ܐܝܟ ܕ *après qu'il eût donné ses instructions aux disciples,* Act. 1, 2; ܟܬܒ ܐܝܟ ܕܟܬܒܬ ܠܬܘܠܕܬܐ *j'ai écrit les histoires,* Josué le Styl. 19, 8.

b) Il est même élégant de séparer le suffixe de l'objet: ܕܥܒܕ ܠܝܘܢܬܢ ܕܕܘܝܕ *de ce que Jonathan sauva David,* Josué le Styl. 2, 15. On le rencontre, par pléonasme, devant un autre suffixe introduit par lâmadh: ܥܒܕ ܠܢ ܠܦܓܪܢ ܚܕ ܠܡܪܝܐ *fit de notre corps un miroir,* Josué le Styl. 19, 16; ܕܠܡܚܙܝܗ ܠܢ ܠܡܪܝܐ *de*

1. Dans l'hémistiche ܡܛܠ ܕܠܝܬ ܠܗ ܚܡܬܗ ܬܠܬ que Bickell rapporte à tort ici, il faut lire ܚܡܬܗ et traduire : *puisque mon meurtrier a triplé sa colère.*

2. Ainsi en hébreu בַּהַיּוֹם הַזֶּה *âgée d'un an.* Nomb. 15, 27, est plus explicite que בְּנֵי שָׁנָה, Exod. 12, 5.

livrer la ville, id. 50, 15; ܕܢܦܩܘ ܠܗ ܠܒܪܩ *ceux qui avaient secouru Baraq,* Saint-Ephrem 1, 314 *c.*

c) Le pronom suffixe avec le lâmadh se met souvent après certains verbes, comme pronom réfléchi, mais sans ajouter beaucoup au sens du verbe; on peut comparer nos verbes neutres, *s'en aller, s'enfuir, se mourir;* tels sont notamment : ܐܙܠ ܠܗ *il s'en alla,* ܢܦܩ ܠܗ *il s'enfuit,* ܢܦܩ ܠܗ *il sortit,* ܢܚܬ ܠܗ *il descendit,* ܩܡ ܠܗ *il se leva,* ܐܬܐ ܠܗ *il vint,* ܡܝܬ ܠܗ *il mourut,* ܨܒܐ ܠܗ *il voulut,* ܡܫܬܥܐ ܠܗ *il était insensé,* ܝܬܒ ܠܗ *il était assis,* ܗܘܐ ܠܗ *il exista,* ܣܒܪ ܠܗ *il pensa,* ܐܫܬܟܚ ܠܗ *il fut trouvé,* ܫܒܩ ܠܗ *il laissa (après lui)* etc., comp. Jean 1, 15; 11, 31; Act. 5, 39; Rom. 1, 22; Jul. 5, 9 etc.

306. *a)* Il est pris par une préposition, lorsque le nom en dépendance de la préposition est déterminé. § 359 *b* : ܡܢܗ ܕܒܬܘܠܬܐ *de la Vierge,* ܡܢ ܗܢܐ ܡܢܗ *de cette école-là,* ܡܢ ܗܢܐ ܡܢܗ *de ce poison-là,* Jacq. de Saroug, dans la *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXX, p. 221, l. 5; 222, 11; 223, 2 et 10; ܥܡ ܫܡܗܬܐ ܕܡܬܩܢܐ *avec la désignation des noms,* ܥܡ ܡܠܬܐ . ܥܡ ܡܠܬܐ *avec les termes techniques,* Anal. syr., p. 43, l. 27; 44, 22; ܥܠ ܢܡܘܣܐ ܕܠܒܪ *sur la loi,* Aphraat. 26, 3; ܥܠ ܢܡܘܣܐ ܕܐܕܐ *sur Addée,* Addai the Apost. 5, 13; ܠܡܕܝܢܬܐ *vers la ville,* Jul. 28, 7; de même, devant un pronom seul : ܡܢܗ ܗܢܐ *par là,* Rabboula, Overb. 229, 19.

Les autres prépositions, ܠܘܬ *selon,* ܩܕܡ *devant,* ܒܬܪ *après,* ܥܠ ܡܛܠ *à cause,* ܠܩܒܠ *en face* etc., qui prennent les suffixes, se construisent de même. Il faut excepter, outre celles qui ne prennent pas les suffixes, les proclitiques ܕ et ܒ.

b) Lorsque, en effet, ces dernières prennent le suffixe déterminatif, on les répète devant le nom déterminé : ܒܗ ܒܥܕܢܐ, ܒܗ ܒܡܕܝܢܬܐ. Dans cette construction cependant, ܒ se distingue de ܕ, en ce qu'il a souvent le sens d'un déterminatif exact, *le même, la même :* ܒܗ ܒܫܥܬܐ ܗܝ ܕܩܪܝܢ *au même moment, le coq chanta,* Matth. 26, 74; ܒܗ ܒܟܝܢܐ ܐܬܬܝܢ ܒܟܝܢܐ *dans la même homogénéité de nature,* Anal. syr., p. 74, l. 13; ܒܗ ܒܝܘܡܐ *dans le jour même,* Aphraat. 228, 17; ܒܗ ܒܐܬܪܐ *dans le même lieu,* Luc. 2, 8; ܒܗ ܒܡܬܠܐ *de même,* Jul. 10, 18; *Anal. syr.,* p. 31, l. 25; 38, 2; 153, 20 [1].

1. L'araméen biblique a une tournure plus simple et plus archaïque; le nom est mis en apposition sans préposition : בדשיעתה, בדמיה, Dan. 3, 6 et 7.

c) Cependant cette tournure n'a pas toujours un sens aussi précis : ܐܬܪܥܘܗܝ ܠܗ *il rencontra Illus,* Josué le Styl. 11, 17; notamment, lorsque le substantif a un démonstratif avant ou après lui : ܗܢܘ ܕܥܕܢܐ . ܗܢܘ . ܗܢܘ B. O., I, p. 44, ܗܢܘ . ܒܗܠܝܢ ܕܥܕܢܐ . ܗܢܘ *dans ces jours-là,* Matth. 3, 1; ܒܗܠ ܚܝܠܐ ܗܢܘ *par cette puissance-là,* Addai the Apost. 9, 9, comp. § 302. Quand le démonstratif précède, le suffixe peut être rejeté après le substantif : ܗܢܘ ܒܥܕܢܐ *en ce temps-là,* B. O. II, p. 162.

d) Avec le lâmadh, le suffixe a le sens d'un simple article : ܠܬܪܥܘܢ εἰς τὸν γάμον, Jean 2, 2; ܘܝܠ ܠܗܢܐ ܓܒܪܐ *malheur à cet homme-là!* Matth. 26, 24; ܠܐ ܐܢܫ ܢܩܛܘܠ ܠܗ . ܗܢܘ *personne ne tuera ceux que,* Josué le Styl. 68, 12; ܐܡܗ ܕܝܗܘܫܥ ܠܗ λέγει ἡ μήτηρ τοῦ Ἰησοῦ πρὸς αὐτόν, Jean 2, 3. On voit par cet exemple que le suffixe est volontiers séparé du substantif par un autre mot.

e) Cette tournure est usuelle même avec un pronom indéfini, susceptible d'être, en quelque sens, déterminé, comp. §. 342: ܐܝܟ ܕܠܗ ܠܐ *on doit,* Jacq. d'Edesse, *Epistol. de Orthog.,* éd. Martin, p. ٥ 23.

f) Une autre préposition légère, comme ܕ ܕ, se répète également devant le substantif, sans différence notable avec la construction, dont nous avons parlé plus haut, où le dâlath se met devant le substantif, § 306 *a* : ܕܡܠܐ ܕܣܦܝܢܬܐ *du navire,* Act. 27, 3; ܒܡܫܝܚܐ ܕܡܫܝܚܐ *avec le Messie,* Rom. 6, 8; ܗܠܝܢ ܕܠܗ *pour cela,* Act. 9, 21.

g) La répétition du lâmadh avec le suffixe marque un certain degré d'intensité : ܗܢܘ ܠܗ ܬܫܟܚ ܐܢܬ *cela même tu le trouveras . . . .,* Anal. syr., p. 86, l. 19; ܗܢܘ . ܗܘ ܗܢܘ . ܠܗܘܢ ܠܗ ܠܡܘܫܐ ܗܘܐ ܡܪܝܗ ܠܢ ܠܝܫܘܥ ܗܘܐ ܡܪܝܢ *pour eux, Moïse fut leur directeur, mais pour nous, Jésus fut notre guide et notre sauveur,* Aphraat. 223 *fin.*

h) ܠ se place entre les deux prépositions, avec le sens de *savoir, même :* ܐܡܪ ܠܗ ܠ ܠܚܒܪܗ *il dit à son camarade même,* ܒ ܠ ܒܫܢܬܐ *dans la même année,* ܒ ܠ ܒܦܓܪܗ *du même corps,* . ܠ ܠܗ . ܗܢܘ *à eux-mêmes,* ܥܠ ܠ ܥܠܘܗܝ *sur lui-même,* v. Thesaurus, Payne Smith sous ܗܘ et ܠ. Ainsi, le pronom réfléchi se rend par ܗܘ ܠ ܗܘ *lui-même,* ܗܝ ܠ ܗܝ *elle-même,* ܕ ܠ ܕܝܠܗ *de lui-même,* quoique d'autres tournures soient également usuelles, § 314.

307. Les pronoms démonstratifs, ܗܳܠܶܝܢ et ܗܳܢܳܐ, se distinguent en ce que le premier indique un objet proche et le second, un objet éloigné. Ces distinctions ne sont pas toujours très-tranchées, surtout au pluriel, où ܗܳܠܶܝܢ est d'un usage plus répandu que ܗܳܠܶܝܢ et ܗܳܢܳܐ. Le pronom personnel ܗܳܢܳܐ est également usité comme démonstratif, mais d'une manière absolue et en dehors de toute idée de temps et de lieu, v. § 299.

Ces pronoms, pris comme adjectifs démonstratifs, se placent avant ou après le substantif, à l'exception de ܗܳܢܳܐ qui le précède toujours. Dans ces constructions, le syriaque jouit d'une aussi grande latitude que le grec : ܗܳܠܶܝܢ ܥܶܕܳܐ τοῦτο τὸ ποτήριον, Matth. 26, 4; ܗܳܠܶܝܢ ܥܶܕܳܐ τὸ ποτήριον τοῦτο, *id.* 26, 39; ܥܶܕܳܐ ܗܳܢܳܐ *ce jour-là, id.* 13, 1; ܗܳܢܳܐ ܐܲܪܥܳܐ *ce champ-là, id.* 27, 7.

Le syriaque ne répugne nullement à mettre un démonstratif avec un substantif déjà determiné par un suffixe possessif: ܚܰܕ ܡܢ ܐܚܘܳܝ ܗܳܠܶܝܢ ἑνὶ τῶν ἀδελφῶν μου τῶν ἐλαχίστων, Matth. 25, 40; ܐܚܳܬܳܝ ܗܳܢܳܐ *celle-ci, ma sœur,* ܒܰܪܬܳܝ ܗܳܢܳܐ *celle-ci, ma fille,* Addai the Apost. 13, 10; 14, 5; ܗܳܠܶܝܢ ܕܥܰܕܬܳܢ 1 Cor. 8, 9; ܠܘܳܬ ܗܳܢܳܐ ܕܝܳܠܶܦ *en comparaison (de ceci) de toi,* Josué le Styl. 2, 1; ܗܳܠܶܝܢ ܕܐܰܒܳܘܗܝ ܕܐܰܒܳܗܳܬܳܢ *quand ses parents naturels,* Anecd. syr., IV., p. 60, l. 1.

Chapitre II.

Des pronoms possessifs et réfléchis.

308. *L'adjectif possessif* est exprimé par le suffixe du pronom personnel : ܥܰܒܕܶܗ *son esclave.*

Quelquefois le suffixe est objectif et non pas possessif: ܝܪܝܬܗ ܕܐܠܗܳܐ, Exod. 20, 20, *sa crainte (de Dieu)*, c'est-à-dire, *la crainte qu'il inspire;* ܠܕܳܟܪܳܢܳܝ *en souvenir de moi,* εἰς τὴν ἐμὴν ἀνάμνησιν, 1 Cor. 11, 24 et 25, ܐܢܫܶܐ ܕܠܳܐ ܡܫܰܒܚܺܝܢܳܗܝ *les hommes dont tu méprises la louange,* Anal. syr., p. 6, l. 11.

309. Quand deux noms sont à l'état construit, le suffixe est pris par le second, comme en hébreu, bien que se rapportant au premier; le lien étroit qui unit ces noms ne permet pas, en effet, au suffixe de prendre place entre eux : ܒܰܝܬܳܟ ܕܣܰܚܪܳܐ *ta maison de commerce,* Ezéch. 27, 16; ܡܫܰܠܡ ܠܗܘܢ ܕܗܝܡܢܘܬܗܘܢ ܘܩܫܝܘܬܗ̈ܘܢ *il censurait leur manque de foi et leur dureté de cœur,* Marc 16, 14, comp. § 256 *c.*

Cette tournure est usitée, même en dehors de l'état construit, quand les deux noms, liés par le sens, forment un tout : ܐܚܝܟܘܢ ܕܫܒܝܘܬܐ *tes compagnons de captivité*, Ezéch. 11, 15; ܠܚܡܢ ܕܡܬܩܝܡܢ *notre pain nécessaire*, Matth. 6, 11; ܠܓܠܘܠܝܗܘܢ ܕܛܡܝܐ *leurs idoles impures*, Ezéch. 17, 20; ܫܡܗ ܕܩܕܝܫܐ *mon saint nom*, Lév. 20, 30; ܒܡܘܕܝܢܬܐ ܕܫܪܪܐ *dans ma confession de la vérité*, Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 384, l. 3.

Si le lien est lâche, le suffixe est pris par le nom auquel il se rapporte : מדרכך ומה ܒܐܪܚܟ ܘܡܐ, Ezéch. 16, 27; ܥܝܢܐ ܕܝܡܝܢܐ *ton œil de droite*, Matth. 5, 29, comp. Act. 3, 7, Apoc. 1, 17.

310. *Le pronom possessif* est rendu par ܕܝܠ suivi du suffixe de la personne, § 178 : ܡܛܠ ܕܕܝܠܗ ܗܝ ܡܠܟܘܬܐ *parce que tienne est la royauté*, Matth. 6, 13; ܟܠ ܕܕܝܠܝ ܕܝܠܟ ܗܘ ܘܕܝܠܟ ܗܘ ܘܕܝܠܝ ܗܘ *tout ce qui est à moi, est à toi, et ce qui t'appartient, est à moi*, Jean 17, 9. 10; ܠܘܬ ܕܝܠܗ ܐܬܐ ܘܕܝܠܗ ܠܐ ܩܒܠܘܗܝ *il vint aux siens et les siens ne le reçurent pas, id.* 1, 11, comp. 10, 14; Luc. 6, 30; ܡܠܟܐ ܕܝܠܗܘܢ *un roi des leurs*, Josué le Styl. 16, 19.

Il sert aussi d'adjectif possessif, isolé du substantif. Tel est nécessairement le cas, lorsque celui-ci ne prend pas de suffixe, § 284 *fin* : ܬܐܘܪܝܐ ܕܝܠܗ *sa théorie*, Jacques d'Edesse, *Epist. de Orthogr.*, p. ٥, l. 24; ܦܪܝܛܘܪܗ ܕܝܠܗ *son prétoire*, Josué le Styl. 22, 7; ܟܗܢܘܬܗ ܕܝܠܗ *son clergé, id.* 29, 6; mais souvent aussi, lorsqu'il pourrait prendre le suffixe : ܙܒܢܐ ܕܝܠܗ *mon temps*, Jean 7, 8. Devant le substantif, il reçoit une certaine accentuation : ܕܝܠܗ ܕܝܠܝ ܗܘ ܝܘܡܐ ܪܒܐ ܕܝܠܢ ܕܥܪܘܒܬܐ *notre plus grand jour est le jour du vendredi*, Aphraat. 228, 22.

311. On l'ajoute, avec quelqu'emphase, à un substantif pourvu du suffixe possessif : ܒܥܝܢܗ ܕܝܠܗ *dans ton propre œil*, Luc. 6, 42; ܠܫܘܒܚܗ ܕܝܠܗ *pour sa propre gloire*, Rom. 3, 7; ܒܢܦܫܢ ܕܝܠܢ *en nous-mêmes*, 2 Cor. 5, 19; en tête de la phrase, ܐܦ ܗܘ ܕܝܠܗ ܐܬܐܫܟ ܒܗ *lui aussi, on l'avait calomnié*, Ined. syr. 2, 11.

312. Nous avons dit, § 306 *a*, que pour déterminer un nom précédé d'une préposition, on répétait devant lui la préposition avec le suffixe; la même tournure est usitée avec un nom précédé du dâlath du génitif, § 316; mais, comme le dâlath ne

prend pas de suffixe, il est remplacé par ܕܝ : ܕܝܡܕܝܢܬܐ *de la ville,* Josué le Styl. 26, 15; ܕܝܡܟܬ ܕܝܡܕܝܢܬܐ *de cette année-là, id.* 25, 13; ܡܠܬܐ ܕܝܡܟܬ ܕܐܓܪܬܐ ܗܢܐ *les paroles de cette lettre-là qui vint, id.* 5, 13; ܕܝܡܟܬ ܕܐܝܓܪܐ *l'église d'Amid, id.* 70, 5.

313. *Le pronom réfléchi* est quelquefois exprimé par les pronoms suffixes avec une préposition : ܠܟܬ *soi* ou *à soi,* ܒܟܬ *en soi,* ܡܢܟܬ *de soi,* ܥܡܟܬ *avec soi,* ܠܘܬܟܬ *vers soi,* ܒܬܪܟܬ *après soi* etc. : ܗܘ ܕܓܠܐ ܠܗ *celui-là qui s'est révélé,* Anecd. syr., I, p. 32, l. 22; ܡܬܬܩܢ ܠܟܬ *il se prépare,* Anal. syr., p. 6, l. 15; même sans préposition: ܐܫܠܡ ܗܘ ܘܥܡܟܬ ܟܠܗ *il se livra lui et toute son armée,* Josué le Styl. 64, 14.

314. Plus souvent, on se sert d'abstraits avec les suffixes; tels sont notamment : ܢܦܫ, ܡܕܡ, ܡܕܡ, ܓܘܫܡ, ܓܘܫܡ, indiquant *l'être, la personne;* ܫܩܠ ܢܦܫܗ *il s'étrangla,* Matth. 27, 5; ܡܢ ܓܘܫܡ ܢܦܫܗ *de lui-même,* Josué le Styl. 21, 8; ܐܢܬܠ ܡܕܡܣܪ *je me donnerai,* 2 Cor. 12, 15; ܡܬܡܠܟ ܗܘ ܡܕܡܢܦܫ *se faire roi soi-même,* Josué le Styl. 12, 17; ܐܢ ܠܐ ܬܕܥ ܠܟ *si tu ne te connais pas,* Cant. 1, 7; ܠܡܬܚܒܠܗ ܠܢܦܫ *à te corrompre,* Anal. syr., p. 5, l. 10; ܡܬܚܒܠ ܢܦܫܗ *il se fait périr,* Apocr. syr. 4, 1; ܥܠ ܓܘܫܡ *sur lui-même,* B. O. I, 485.

ܕܝ suivi des suffixes, § 310, s'employait aussi comme réfléchi : ܕܝܡܟܬ ܡܢܟܬ *de lui-même,* Josué le Styl. 56, 8.

315. Dans tous ces cas, le suffixe pouvait être objectif et complément du verbe : ܠܟ ܡܢܟ ܕܚܕܕܘ ܚܪܒܗܘܢ *ils aiguisèrent leurs fers contre lui,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXX, p. 242, l. 5. C'est donc le sens de la phrase qui indique quand le suffixe est réfléchi et se rapporte au sujet. Pour préciser, on met quelquefois devant le réfléchi le pronom ܗܘ, comp. § 300 ci-dessus : ܗܘ ܢܦܫܗ, ܡܢܦܫܗ ܗܘ *lui-même.* Singulière est la construction du suffixe avec une double préposition : ܡܢܟ ܡܢܟ, *Anal. syr.,* p. 68, l. 27 et 28, ou ܡܢܟ ܡܢܟܘܢ, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXX., p. 223, l. 11, 243, 16, *de lui-même* (suivant Bar'ali, Man. de la Bibl. Nation. 167, p. 181 *a,* la première de ces locutions était en usage dans la province d'Elgéziréh, tandisque la seconde l'était dans la Babylonie); ܡܢܟ ܡܢܟ *pour elle-même,* Josué le Styl. 19, 4; *Anal. syr.,* p. 48, l. 25[1].

1. Comp. targ. מִינָּהּ וְגַיְהּ, talm. מִמֵּילָא.

Chapitre III.

Du pronom relatif.

316. Le pronom ܕ est un ancien démonstratif, § 173, 3°, qui se subordonne un mot ou une phrase, comme un nom à l'état construit[1]; de cette manière, il est devenu *relatif,* cependant il a encore conservé un caractère démonstratif dans certaines tournures propres à l'araméen, dont nous allons parler. Il est invariable, quels que soient le genre et le nombre du mot auquel il se rapporte; en outre, il est toujours proclitique.

317. *a)* Construit avec un nom, ܕ est encore démonstratif et signifie *celui de :* ܕܒܝܬ ܐܝܠܘܣ *les partisans d'Illus (ceux de la maison d'Illus),* Josué le Styl. 13, 17[2]; ܕܐܝܟ ܗܘܐ ... ܕܒܝܬ ܩܣܛܢܛܝܢ *il rappelait la dynastie de Constantin,* Jul. 8, 13; ܕܒܝܬ ܦܝܠܛܘܣ *les gens de Pilate,* Jacq. de Saroug, *Z. d. D. M. G.,* XXX, p. 380, l. 7; ܕܒܝܬ ܐܠ *aux habitants de Béthèl,* 1 Sam. 30, 27, où l'hébreu se sert du relatif avec בְּ, לַאֲשֶׁר בְּבֵית־אֵל; ܕܡܢ ܕܬܪܝܗܘܢ ܗܘܬ ܕܫܡܥܘܢ ܦܛܪܘܣ *et l'une d'elles était celle de Simon Pierre,* Luc. 5, 3; ܕܢܫܬܒܚ ܕܡܢ ܕܨܠܒܐ ܕܚܕ ܠܨܠܘܬܐ *et nous aurions vénéré celle (la croix) d'un des brigands,* Addai the Apost. 15, 10; ܐܝܬ ܬܠܬ ܐܝܢܝܢ . ܐܝܬ ܠܗ ܐܒܐ ܕܐܠܗܐ . ܐܝܬ ܠܗ ܒܪܐ ܕܡܪܝܐ . ܐܝܬ ܠܗ ܪܘܚܐ ܕܩܘܕܫܐ *(il y a trois personnes) : l'une est celle de Dieu le père, l'autre, celle du Seigneur le fils, et la troisième, celle du Saint-Esprit,* Anal. syr., p. 37, l. 28; ܐܝܬ ܠܗ ܡܫܬܠܢܐ ܕܡܫܬܠܢ ܐܝܬ ܠܗ ܡܫܬܠܢ ܕܡܫܬܠܢ ܐܝܬ ܠܗ ܡܫܬܠܢ ܕܡܫܬܠܢ *(il y a trois personnes) : l'une est celle du délateur, l'autre, celle de celui qui est calomnié, et la troisième, celle de celui qui écoute la calomnie,* Inedita syr. 5, 3.

C'est dans ce sens, que ܕ est devenu en araméen le signe du génitif et remplace, entre deux noms, le rapport exprimé par l'état construit, § 358 : ܥܒܕܗ ܕܡܠܟܐ *l'esclave du roi* signifie donc littéralement *l'esclave, celui du roi*[3].

1. V. Philippi, *Ueber das Wesen und den Ursprung des Status constructus,* p. 114 et suiv.

2. Dans les Talmuds, la formule correspondante דְּבֵי ר׳ *les disciples de Rabbi* . . . est fréquente.

3. Le dalath du génitif est fréquent devant le nom d'un auteur dont l'ouvrage suit : ܕܐܦܠܝܣ *de Jules,* ܕܡܛܠܒܢܐ ܕܡܪܝ ܓܪܝܓܘܪ *du bienheureux Grégoire,* v. *Anal. syr.* passim.

b) Il forme un adjectif d'un substantif : ܪܘܚܢܝܐ πνευματικός, ܒܣܪܢܝܐ σαρκινός, Rom. 7, 14 *(celui de l'esprit, celui de la chair)*. On voit par ces exemples, que le nom peut être à l'état absolu, § 356*h*; il est à l'état emphatique, quand l'adjectif a le sens d'un abstrait : ܪܘܚܢܝܬܐ πνευματικά, ܒܣܪܢܝܬܐ σαρκικά, 1 Cor. 9, 11[1]; ܥܝܢܟ ܕܝܡܝܢܐ ὁ ὀφθαλμός σου ὁ δεξιός, Matth. 5, 29; ܕܐܟܠ ܘܫܬܐ ܡܕܡܐ ܕܠܐ ܕܝܠܗ *qui mange et boive des choses d'autrui*, Anal. syr., p. 204, l. 26; ܕܡܬܬܪܒܝܢ ܡܢ ܡܠܟܐ ܘܡܢ ܪܒܪܒܢܝܗܝ ܕܗܘ ܡܬܬܪܒܝܢ *entretenus aux frais du roi et de ses Grands*, Addai 36, 13; ܥܠܡܐ *les choses du monde*, Jul. 4, 17[2].

Le dâlath est également celui des adjectifs dans le passage suivant de l'Apocalypse 18, 16 : ܕܐܬܚܦܝܬ ܘܕܐܪܓܘܢܐ ܘܕܙܚܘܪܝܬܐ περιβεβλημένη βύσσινον καὶ πορφυροῦν καὶ κόκκινον; sur la construction de ܕܐܝܟ, v. § 344 *b*.

L'article grec suivi du génitif est exprimé par un démonstratif suivi du dâlath, comp. § 301 *b* : ܬܪܥܬܐ ܕܣܓܕܬܐ τὰ τῆς προσκυνήσεως, ܡܪܦܐ ܕܣܓܕܬܐ τὰ τῆς μορφῆς, *Anal. syr.*, p. 34, l. 5; 53, 29.

ܕ forme également un adjectif d'une locution adverbiale : ܥܠܡܐ ܕܥܠܡ *éternel*, ܥܠܡܐ ܕܥܠ *surnaturel*, *Anal. syr.*, p. 34, l. 6 et 8; 72, 28; ou d'un nom de nombre : ܬܪܬܝܢ, ܬܠܬܐ etc., § 286*a*; un adverbe, d'un nom : ܫܥܬܐ *sur l'heure*, ܫܥܬܐ *récemment*, §§ 293 et 295, ܨܒܝܢܐ *volontairement*, *Anal. syr.*, p. 171, l. 11; 172, 27; 174, 5.

Devant ܐܝܟ et un démonstratif, il compose un adjectif de comparaison, *tel, tel que*, ou avec interrogation *quel?* ܒܡܬܠܐ ܐܝܟ ܗܠܝܢ *par de telles paraboles*, Marc 4, 33; ܒܡܠܐ ܐܝܟ ܗܠܝܢ *par de tels mots*, Jul. 8, 12; ܥܘܬܪܐ ܐܝܟ ܗܢܐ *cette richesse si grande (qui est telle que cela)*, Apoc. 18, 16; ܐܝܟ ܕܠܐ ܗܘܐ ܐܝܟ ܕܗܘ ܐܝܟ ܕܗܘ *il y eut un tremblement tel qu'il n'y en eut*....., *id.* 16, 18; ܐܝܟ ܐܢܬܘܢ ܕܢܗܘܘܢ *quels devez-vous être?* 2 Petr. 3, 11.

Les locutions ܐܝܟ ܕܐܝܟ, ܐܝܟ ܕܐܝܟ *comme*, ܐܝܟ ܕܗܢܐ, ܐܝܟ ܗܢܐ *ainsi* sont également usitées, au lieu de ܐܝܟ, ܐܝܟ, ܗܢܐ, ܗܢܐ, v. *De Hermeneut. Aristot.*, p. 155 et 156.

c) ܕ devant un pronom interrogatif, ܐܝܟ, ܐܝ, ܐܢܘ, donne à

1. Ainsi s'explique le dâlath qui se rencontre en tête de quelques mots importés en araméen, comme דיוקן = εἰκών, corrigez en ce sens p. 23, note 2 ci-dessus.

2. L'éthiopien forme également un adjectif d'un substantif, en lui préposant ዘ, *Aethiop. Gramm.*, p. 368.

celui-ci le sens du génitif, *de qui? duquel?* : ܕܐܢܬܝ ܗܘܬ ܠܗ . ܕܡܢ ܕܢܗܘܐ ܐܢܬܬܐ *duquel d'entre eux sera-t-elle la femme?* Marc 12, 23; ܕܥܝܢܘܗܝ ܡܫܚܪܬܐ . ܕܥܝܢܘܗܝ *qui a les yeux cernés? (de qui sont les yeux cernés?)*, Prov. 23, 29; aj. Gen. 32, 17; Matth. 22, 20.

Le dâlath du génitif serait également possible devant le dâlath du relatif *qui, lequel*, pour en former le génitif *duquel, dont;* mais, dans ce cas, on indique le genre et le nombre au moyen d'un démonstratif, placé entre les deux dâlath; cette tournure est une imitation servile du grec οὗ, ἧς, comp. § 405 : ܕܩܕܡ . ܕܗܘ ܗܘܐ *dont le premier fut....*, Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 403, l. 5; ܕܩܛܝܢ ... ܕܩܛܝܢ ... ܩܛܝܢ *le verbe .... dont une partie;* ܕܠܐ ܡܕܡ ܕܩܛܝܢ .... ܫܡܐ *le nom .... dont aucune partie, De Hermeneut. Aristot.*, p. 25, l. 15, 27, 10.

d) Le verbe ܡܛܠ *avoir soin* se construit souvent avec le dâlath, comme en latin, par exemple, quelques verbes neutres prennent leur régime au génitif : ܠܐ ܬܗܘܘ ܡܬܪܥܝܢ . ܕܠܡܚܪ ܡܛܠ ܠܗ *ne vous occupez pas du lendemain, car le lendemain aura soin de lui,* Matth. 6, 34, comp. Rom. 13, 14, 1 Timot. 5, 8, Tit. 2, 5; ܡܛܠ ܕܝܠܝ ܗܘܝܬ *tu avais soin de moi,* Josué le Styl. 3, 5; ܕܢ qui a un sens pareil, est construit de même dans un vers de Saint-Ephrem, cité par Barhébræus, I, p. 188, l. 1 : ܚܕ ܕܡܛܠ ܡܛܠ ܕܝܘܡܐ ܚܕ ܕܢ ܕܪܚܩ ܙܒܢܐ *l'un s'occupait du jour, un autre songeait à un temps éloigné.*

e) ܕܝ et ܚܕ étaient suivis de ܕ dans le sens de *avoir, être de, appartenir à :* ܕܠܝ ܚܕ ܥܝܢܐ ܕܝ *qui n'aurait qu'un œil,* comp. § 304 *b*: ܚܕ ܕܡܠܐܟܐ ܕܥܠܡܐ ἀρχὴ εἶναι, *Anal. syr.*, p. 31, l. 27; ܚܕ ܕܡܠܐܟܐ ܕܫܡܗ *elles ont des myriades de noms, id.* 44, 8; ܕܢܫܐ ܕܫܡܗ ܗܘ *c'est le propre des hommes de bien,* Ined. syr. 5, 9, comp. 5. 16. 17, 9. 1; Matth. 3, 4, ajout. §§ 339 *d* et 340 [1].

318. Le passage de ܕ démonstratif en relatif se comprend aisément si l'on compare une phrase telle que celle-ci : ܕܥܠ ܕܠܐ ܚܕ ܡܢܗܘܢ ܡܫܬܘܝ ܥܡ ܕܐܚܪܢܐ *la volonté d'aucun d'eux ne concorde avec celle des autres,* Anal. syr., p. 49, l. 3 et 6, où le dâlath devant ܐܚܪܢܐ est plutôt démonstratif, avec cette autre, où ܕ devant ܡܠܐ est relatif : ܕܡܠܐ ܠܒܐ ܕܡܬܬܡܗ ܕܡܬܬܡܗ ܠܒܐ *qui remplit d'admira-*

1. Le sens propre est : *être celui de, celle de*, etc., § 317 *a*.

tion dans l'univers quiconque le regarderait, poème d'Alexandre, *Chrest. Knös* 82, vers 6.

ܕ signifie souvent *celui qui, celle qui, ce qui, ceux qui* etc. : ܒܕܝܠܗ ܕܠܐ ܡܬܥܣܩ *en s'occupant de ce qui n'est pas son affaire,* Kalil. et Damn. 2, 11 et 16; ܕܢܚܬܘ *et ceux qui entraient,* Gen. 7, 16; ܘܝܠ ܠܕܝ ܕܐܡܪ *malheur à celui qui dit!* Is. 45, 10; ܕܥܡܗ *et ceux qui étaient avec lui,* Matth. 27, 51.

Mais il est plus usuel de le faire précéder d'un démonstratif ou d'un interrogatif, § 177 : ܐܠܝܢ ܕܠܥܠ ܡܢܝ *ces choses qui sont au-dessus de moi,* Josué le Styl. 3, 3; ܗܘ ܕܐܬܝܗܒ ܡܢ ܐܠܗܐ *celle qui a été proprement donnée par Dieu, id.* 15, 16; ܗܢܘܢ ܕܐܝܬܝܢ ܗܘܘ *ceux qui assiégeaient Amid, id.* 66, 17, v. § 399 et suiv.

Pour préciser le relatif, on le fait suivre du pronom personnel: ܕܗܘ ܪܫܐ ܕܐܝܠܢܐ *qui était le chef de l'île,* Act. 28, 7; ܕܢܬܚܝܘ ܠܗܘܢ *qui se sont faits croyants,* Matth. 19, 12.

Chapitre IV.

Des pronoms interrogatifs et indéfinis.

319. *a)* Les pronoms ܡܢ *qui?,* ܡܢܘ *qui est-ce?* sont les interrogatifs indéfinis pour les personnes et ne s'emploient jamais adjectivement devant un substantif. ܡܢ sert pour tous les genres et tous les nombres : ܡܢ ܐܢܘܢ ܕܫܡܥܘ *quels sont ceux qui entendirent?* Hébr. 3, 16; ܡܢ ܗܝ ܐܡܝ ܘܡܢ ܐܢܘܢ ܐܚܝ *quelle est ma mère et quels sont mes frères?* Matth. 12, 48.

ܡܢܘ a aussi le sens simple de ܡܢ : ܡܢܘ ܕܢܣܥܪ *qui suffirait?* Josué le Styl. 4, 1, 29 ult.

b) Pour les choses, l'interrogatif est ܡܕܡ *quoi?* devenu assez rare; plus fréquents sont ܡܢ, ܡܕܡ, ܡܢ, § 176; ܡܢܘ *qu'est-ce?* ܡܢܘ ܡܠܬܐ ܕܒܪܝ *que signifient, mon fils, tes paroles?* Jul. 11, 25; ܡܢ ܕܢܬܥܠܡ ܡܢ ܕܨܒܐ ܛܡܐ *et que nous apprenions ce que veut l'impur, id.* 13, 12.

c) Quelquefois cependant, ܡܢ et ܡܢܘ sont pris dans un sens impersonnel[1] : ܡܢ ܫܡܗ *quel est son nom?* Exod. 3, 13; ܡܢܘ ܫܡܟ *quel est ton nom?* Jug. 13, 17; ܡܢ ܛܥܡܐ *à cause de quoi?* Lex. Bernstein, p. 284.

1. En néo-hébraïque, מי est très-souvent impersonnel, מי־הוא *(quoi que ce soit) pour le moins.*

d) ܡܢܘ et . ܡܢ peuvent se mettre, comme un adjectif, en apposition avec un substantif : ܡܢܘ ܕܝܢܐ *quelle différence?* ܡܢܘ ܕܣܕܪܐ *quel ordre?* v. *Neusyr. Gramm.*, p. 279: ܡܢܘ ܕܝܢ ܠܒܟ ܣܛܢ *quel satan a rempli ton cœur?* Barhébræus, I, p. 184, l. 24.

Ils se disaient aussi des personnes : ܡܢܘ ܐܠܝܢ . ܡܠܟܐ *quels sont ces rois?* poème d'Alexandre, *Chrest. Knös*, p. 80, vers 10.

e) A l'inverse de ܡܢ, ܡܢܘ est surtout adjectif et forme un féminin, ܡܢܝ, et un pluriel com. ܡܢܝܢ : ܒܡܢܝ ܚܝܠܐ ܗܢܐ ܥܒܕܬ *par quelle puissance fais-tu cela?* Matth. 21, 23; ܡܢܝ ܕܢܚܙܘ ܗܘܝܘ *ils regardent quel membre est nu,* Ined. syr. 7, 16; ܡܢܝ ܕܠܐ ܝܕܥܬ *tu ne sais même pas quelle est ma mesure,* Josué le Styl. 3, 3; ܡܢܝ ܕܠܐ ܬܕܥ ܐܬܐ ܠܟ *et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai à toi,* Apoc. 3, 3; sur ces constructions v. § 383.

Mais il est aussi pronom : ܡܢ ܕܢܣܬܐ *de qui s'est-il dégoûté?* Hébr. 3, 17; ܡܢ ܕܢܡܘܠ *pour qui a-t-il juré? id.* 3, 18; ܡܢܝ ܕܬܪܝܗܘܢ *lequel des deux?* πότερον, *Anal. syr.*, p. 43, l. 11 et 24; ܡܢܝ ܕܢܚܙܐ *et on verra laquelle est plus juste . .,* Ined. syr. 6, 2; ܡܢ ܕܢܦܩ ܩܕܡ . ܡܢ ܕܢܦܩ ܒܗܕܐ *dans cette lutte, à qui sortirait le premier,* Josué le Styl. 24, 1; ܡܢܘ *quel est?* ܡܢܘ ܕܨܠܒܐ ܕܡܫܝܚܐ *quelle est la croix du Messie?* Addai the Apost. 13, 18.

f) Suivis du relatif ܕ, les interrogatifs deviennent des corrélatifs, § 177. Ils sont précédés quelquefois d'un démonstratif: ܗܢܘ ܕܚܛܐ *celui qui l'avait commise,* Josué le Styl. 68, 19; 78, 16; ܗܢܘ ܕ ܡܢ ܕܢܝܢ ܘܛܘܪܢܐ *Julien le pervers et le tyran, celui-là qui . . .,* Jul. 5, 11; ܗܢܘ ܕ ܡܢ ܕܨܒܥ τὸν Βαραββᾶν · ὅστις, Luc. 23, 18 à 19; ܡܢ . ܡܢ ܕ ܢܣܒܘ τοὺς ἀνθρώπους οἵτινες, Apoc. 9, 4; ܗܢ ܕ ܡܢ ἥτις, *id.* 11, 8; 12, 13; 19, 2. On voit que, dans ces exemples, l'interrogatif répond à la particule grecque τις après le relatif.

g) ܡܢ, adjectif corrélatif, suit généralement le nom : ܓܒܪܐ ܗܢܐ ܕ ܡܢ *cet homme-là qui,* quelquefois il le précède : ܡܢ ܕ ܥܒܕܬ ܛܒܬܐ *la bonne œuvre qui,* Anal. syr., 20, 21.

320. Les pronoms indéfinis comprennent une liste de locutions variées :

a) ܐܝܢ *on, quelqu'un,* ܐܝܢܝ *quelques-uns :* ܐܝܢ ܕܡܪ ܠܗ ܐܝܢ *quelqu'un lui dit,* Matth. 12, 47; ܐ . ܐܝܢ ܕܐܡܪ *si quelqu'un disait,*

locution fréquente; ܥܠ ܡܢܝܢ *à l'égard de certains individus,* Anal. syr., 67, 11; ܠܐ ܐܢܫ ou ܠܐ ܐܢܫ *personne, aucun :* ܠܐ ܐܢܫ ܕܥܒܕ ܠܐ ܐܬܐ ܠܡܫܡܥ *personne ne faisait attention,* Josué le Styl. 23, 4; ܐܢܫ ܠܐ ܐܥܒܕ *elles ne blessèrent personne là, id.* 23, 14, comp. 54, 17; ܠܐ ܥܒܕ ܐܢܫ *il ne resta personne, id.* 26, 14, comp. § 380*a* et *c*; en apposition, après un substantif : ܚܕ ܐܡܪܐ ܐܢܫ *un passant, id.* 27, 10; ܐܢܬܬܐ ܐܢܫ *une certaine femme,* Jacques d'Edesse, éd. Wright, p. 25; répété, ܐܢܫ ܐܢܫ *chacun,* comp. § 368 *a* : ܠܐܢܫ ܐܢܫ ܐܢܫ ܐܢܫ ܐܢܫ ܐܢܫ *récompenser chacun selon ses œuvres,* Matth. 16, 27.

b) ܡܢ, en apposition avant ou après un substantif, était plus usité dans le même sens : ܢܒܝܐ ܡܢ *un prophète,* ܐܢܬܬܐ ܡܢ *une femme,* Luc. 9, 19; 11, 27, où l'héraqléenne a ܢܒܝܐ ܐܢܫ, ܐܢܬܬܐ ܐܢܫ; ܡܢ ܐܢܫ *quelqu'un,* Josué le Styl. 26, 18, ou ܐܢܫ ܡܢ, *id.* 55, 12; ܠܐ ܡܢ ܐܢܫ *personne, id.* 54, 19; ἰῶτα ἓν ἢ μία κεραία, Matth. 5, 18. Répété, ܡܢ ܡܢ signifie *l'un l'autre, chaque, chacun :* ܡܢ ܡܢ ܐܢܫ *chaque homme,* Josué le Styl. 71, 20; ܡܢ ܡܢ ܕܥܒܕ ܡܢ ܡܢ ܕܡܗܝܢܐ ܗܘ ܡܫܝܚܐ ܕܝܠܗ *est-ce qu'à chaque croyant il revient un Messie propre?* Aphraat. 120 ult.; ܡܢ ܡܢ ܕܒܟܠ ܐܒܪܝܗܘܢ *dans chacun de leurs membres,* Josué le Styl. 20, 5; ܨܒܝܢܬܗ ܕܡܢ ܡܢ ܕܒܢܝܢܫܐ *la volonté de chacun d'eux,* Anal. syr., p. 49, l. 3. Dans le sens de *l'un l'autre,* la préposition se met au milieu : ܡܢ ܡܢ, ܡܢ ܡܢ ܡܢ *l'un de l'autre,* ܡܢ ܡܢ *l'un à l'autre,* ܡܢ ܥܠ ܡܢ *l'un sur l'autre* etc., parce qu'elle ne porte que sur le second membre du pronom composé : ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ *joints l'un à l'autre,* Anal. syr., p. 139, l. 21; ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ *et il les séparera l'un de l'autre,* Matth. 25, 32; ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ *que vous vous laviez les pieds les uns des autres,* Jean 13, 14. On disait aussi ܡܢ *quelqu'un,* ܠܐ ܡܢ *personne,* Josué le Styl. 56, 10.

c) Mais au pluriel contracté ܡܢܝܢ, § 109 *fin,* la préposition se met nécessairement en tête : ܡܢܝܢ ܐܬܩܪܒܘ *ils se présentèrent en face l'un de l'autre,* 2 Rois 14, 11; ܡܢܝܢ ܡܠܠܘ *ils s'entretuèrent les uns les autres,* Josué le Styl. 78, 11; ܠܐ ܡܢܝܢ ܕܠܐ ܐܬܟܢܥܘ *par ce qu'ils ne s'étaient pas obéis entre eux,* ܡܢܝܢ ܐܬܚܠܛܘ *ils se mêlèrent les uns aux autres, id.* 43 ult., 58, 2; ܡܢܝܢ ܠܘܬ *les uns près des autres, id.* 58, 15.

d) Un nouveau pluriel de ܡܶܢܝܳܢܳܐ, formé avec le suffixe *âné*, v. § 265, est ܡܶܢܝܳܢܳܢܳܐ, fém. ܡܶܢܝܳܢܳܢܬܳܐ *quelques-uns, quelques-unes :* ܡܶܢ ܡܶܢܝܳܢܳܢܬܳܐ ܥܒܶܕ ܩܠܺܝܠܳܬܳܐ *il changea quelques-uns des mots,* Jacq. d'Edesse, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 489, l. 19; ܡܶܢܝܳܢܳܢܳܐ ܗܘܳ ܡܶܬܝܗܒ *il a été donné à quelques-uns,* Anal. syr., p. 175, l. 19; ܡܶܢܝܳܢܳܢܳܐ ܢܦܩܘ *quelques-uns sortirent,* Josué le Styl. 54, 18[1].

e) ܡܶܢ devant un substantif, ou suivi d'un suffixe pluriel, était parfois partitif et signifiait *quelques-uns :* ܐܶܠܳܐ ܡܶܢ ܩܠܳܕܶܐ ܐܶܬܦܪܣܘ . ܐܶܠܳܐ τινὲς τῶν κλάδων ἐξεκλάσθησαν, Rom. 11, 17; ܐܶܠܳܐ ܡܶܢܗܘܢ . ܐܶܠܳܐ ἠπίστησάν τινες, *id.* 3, 3; ܐܶܠܳܐ ܡܶܢ ܒܪܝ *ou quelqu'un de mes fils,* Martyr. homerit., *Chrest. Knös,* p. 44, l. 2.

f) On se servait aussi de ܐܝܬ *il y en a qui, quelqu'un, quelques-uns :* ܐܝܬ ܐܝܬ, ܐܝܬ ܐܡܪ *quelqu'un dit, quelques-uns disent,* sont des locutions très-usuelles; ܐܝܬ ܠܐ ܡܕܡ ܢܦܩ *personne ne pouvait sortir,* Josué le Styl. 5, 16.

g) L'un dans un premier membre de phrase, *l'autre* dans le membre suivant, étaient exprimés par un pronom démonstratif ou un pronom indéfini, répété dans chaque membre; dans le second, cependant, apparaît souvent ܐܚܪܢܳܐ ou ܐܚܪܝܢ *un autre,* au plur. ܐܚܪܢܳܐ ou ܐܚܪܢܝܢ : ܐܝܬ ܠܗܘܢ ܕܨܠܘܬܳܐ ܐܝܬ ܠܗܘܢ ܕܡܫܬܪܬܳܐ *les uns pour la prière, les autres pour le commerce,* Josué le Stylite 27, 18; ܐܝܬ ܠܗ ܐܚܪܢܳܐ ..... "ܠܗ ܐ ... ὃ μὲν ἔπεσε .... ἄλλα δὲ ἔπεσε, Matth. 13, 4 à 5, aj. ex. ci-dessus § 317 *d;* ܐܝܬ ܒܗܘܢ ܕܪܒܘܬܐ ܕܐܚܪܢ ܕܙܥܘܪܝܢ *il y en a qui sont plus grandes qu'elle, d'autres, qui sont plus petites,* Anal. syr., p. 138, l. 20, comp. Josué le Styl. 29, 18; ..... ܕܙܥܘܪܝܢ ܐܚܪܢܳܐ *quelques-unes .... et les autres,* Josué le Styl. 19, 9.

h) Sous l'influence du grec, le premier pronom est quelquefois suivi de ܡܶܢ = μὲν, et le second, de ܕܶܐ = δὲ. Dans la P'šiṭtâ, ܡܶܢ n'a jamais ce sens.

i) Pour le pronom de réciprocité, on se sert encore de ܐܚܳܕ, ܒܚܕ, ܒܚܕ : ܒܚܕ ܠܐܚܝܗ ܡܚܘܗ *ils se jurèrent l'un à l'autre,* Gen. 26, 31, ܒܚܕ ܒܚܕ ܗܘܳ *chez chacun à son tour,* Job 1, 4, ܐܚܕ ܒܚܕ ܐܚܝܗ Gen. 11, 3. Ces constructions si hébraïques se rencontrent en syriaque, en dehors de la version de l'ancien Testament : ܐܚܕ

1. ܡܶܢܝܳܢܳܐ dans ܐܝܬ ܐܚܪܢܝܢ ܡܶܢܝܳܢܳܐ, Jos. le Styl. 12 ult., est sans doute une faute de copiste.

ܐܝܟܢܐ ܕܠܐ ܡܬܩܢܐ *quelle est celle qui est plus juste que l'autre,* Ined. syr. 6, 2; ܠܐ ܡܬܚܙܝܢ ܠܗ ne *s'accorde pas avec celle de l'autre,* Anal. syr. 49, 4; ܒܝܬ ܕܡܬܩܢܐ *d'une maison à une autre,* Jos. le Styl. 77, 4.

j) ܐܠܢ *un tel,* fém. ܐܠܢܬܐ, répond à l'hébreu פַּלְמוֹנִי פְּלוֹנִי, mais ne se rencontre dans l'ancien testament que dans un passage, 2 Rois 6, 8, ܒܐܬܪ ܐܠܢ *dans tel endroit.* Cette locution se dit ordinairement des personnes : ܙܠܘ ܠܡܕܝܢܬܐ ܠܘܬ ܐܠܢ *allez à la ville chez un tel,* Matth. 26, 18. Pour les quantités indéterminées, on se sert de ܐܠܢ, placé devant ou derrière le substantif : ܢܬܠ ܐܠܢ ܟܪܝܢ *donne tant de talents,* Joh. Ephes. 48, 4; ܐܠܢ ܐܠܢ ܕܐܠܢ *dans telles et telles choses, id.* 375, 17. Les Syriens occidentaux prononçaient ܐܠܢ, targ. זְכָלָן[1].

321. *a)* ܡܕܡ[2] sert de pronom et d'adjectif indéfinis pour les choses. Il est pronom dans les exemples suivants : ܕܨܒܐ ܡܕܡ *qui veut faire connaître quelque chose,* Josué le Styl. 22, 8; ܘܠܐ ܗܘܐ ܡܕܡ ܕܩܐܡ *et il n'y eut rien qui restât debout, id.* 27, 10; ܘܠܐ ܡܕܡ ܡܕܡ ܐܝܬ ܠܝ ὁ καὶ μέρος τι πιστεύω, 1 Corinth. 11, 18; ܡܕܡ ܠܐ et ܠܐ ܡܕܡ *rien du tout :* ܠܐ ܡܕܡ ܚܛܝܬܝ *je n'ai nullement péché,* Act. 25, 10; ܡܕܡ ܕܡܕܡ ܗܘ ܠܗ *il avait quelques effets,* Josué le Styl. 50, 20; ܠܐ ܡܕܡ ܕܠܐ ܡܫܚܐ *sans aucun médicament,* Addai 7, 10; ܡܕܡ *quelque chose qui,* très-fréquent.

b) Comme adjectif, ܡܕܡ se place avant ou après le nom : ܡܕܡ ܗܢܐ, ܗܢܐ ܡܕܡ, *cette certaine chose, ces certaines choses ;* ܚܕ ܡܕܡ *une unité quelconque,* Anal. syr., p. 48, l. 24; ܠܚܕܐ ܡܕܡ *à un port quelconque, id.* 139, 20; ܠܐ ܐܝܬ ܠܗ ܡܕܡ ܕܥܒܕ ὁ οὐδεμίαν αἰτίαν ἔφερον, Act. 25, 18; ܢܬܝܠܘ ܠܝ ܡܕܡ ܡܕܡ ἐγκλήματα δὲ τινα, *id.* 25, 19; ܡܕܡ ܒܥܠ ܡܕܡ ܕܒܥܠ ܥܕܝܐ *à cause d'une inimitié quelconque,* Josué le

1. Nous avons considéré le zaïn en tête de ce mot comme un élément démonstratif, v. p. 26, note 2 ci-dessus. M. Nœldeke y voit une contraction de ܙ̇ ou ܙ̈ avec ܐܠܢ, *Syr. Gramm.*, p. 86, quoique le pé ne soit pas prononcé dur.

2. Ce mot est abrégé d'une forme plus étendue, comme le montre le targoumique מִדְּדָעַם (par dissimilation מִנְּדָעַם); il est contracté de מִדַּע, infinitif de ידע, et de la particule מה, dans le sens de : *une notion quelconque,* v. *Nachträgl.* de Fleischer, p. 1, dans le *Chaldäisches Wörterbuch* de Lévy.

Styl. 40 ult.; ܡܢܝܢ ܐܚܪܝܬܐ *par quelqu'autre chose, id.* 45, 8; comp.: ܐܚܪܝܢ ܕܠܐ ܢܗܘܘܢ ܠܗܘܢ ܕܠܐ ܡܕܡ ܐܚܪܝܬܐ. *qu'ils n'aient, en dehors du service, aucun autre travail,* Addai the Apost. 32, 15, où ܐܚܪܝ est éloigné du nom auquel il se rapporte.

322. *a)* ܟܠ, emphatique ܟܠܐ ou ܟܠܗ, est un abstrait signifiant *totalité :* ܟܠ ܡܠܟܐ ܕܟܠܗ *roi de l'univers.* Il s'emploie comme pronom indéfini : ܟܠ ܕܢܫܡܥ ܠܗ πᾶς οὖν ὅστις ἀκούει, Matth. 7, 24; ܟܠ ܕܢܫܐܠ *quiconque peut,* Spicil. syr. 4, 2; souvent, il est suivi, dans ce sens, d'un autre pronom indéfini : ؟ ܟܠ ܡܢ, ؟ ܟܠ ܕܐܝܟ, ؟ ܟܠ ܕܐܢܫ, *quiconque;* ؟ ܟܠ ܕܡܕܡ, ؟ ܟܠ ܕܡܕܡ, *tout ce qui :* ܟܠ ܕܗܘܐ *tout ce qu'il y avait,* Jos. le Styl. 26, 13; comme partitif : ܟܠ ܚܕ ܡܢܗܘܢ *chacun d'eux,* Anal. syr., 49, 6; ܟܠ ܚܕ ܡܢ ܥܠܡܐ *chacun des animaux,* Anecd. syr., IV, 33, 2. Il se rencontre également devant une conjonction : ؟ ܟܠ ܕܐܝܟ *toutes les fois que,* ؟ ܟܠ ܕܐܝܟ *tout selon que,* ؟ ܟܠ ܕܟܡܐ *tout autant que,* ؟ ܟܠ ܕܐܝܟܐ *partout où.*

b) A l'état construit devant un substantif, il a le sens de *chaque :* ܟܠ ܝܘܡܐ *chaque jour,* Matth. 26, 55; ܟܠ ܫܢܬܐ *chaque année,* Josué le Styl. 24, 15. Si le nom a un sens déterminé, ܟܠ prend le suffixe et se met en apposition; il signifie, dans ce cas, *tout, tout entier :* ܟܠܗ ܝܘܡܐ *tout le jour,* ܟܠܗ ܫܢܬܐ *toute l'année,* § 304*c*; ainsi avec les pronoms des autres personnes : ܟܠܟ *toi tout entier,* ܟܠܢ *nous tous* etc.; comme adverbe, ܟܠ ܟܠܗ *tout à fait,* ܠܐ ܟܠ ܟܠܗ *nullement* ou ܠܐ ܟܠ ܟܠܗ, Josué le Styl. 38, 18; 39, 6; ܟܠ ܟܠܗ ܠܝܬ *rien du tout n'est, id.* 65, 2; ܡܕܡ ܟܠܗ ou ܡܕܡ ܟܠܗ *tellement, à ce point,* ܟܠ ܗܢܐ, ܟܠ ܗܢ *id.* Sur ؟ ܟܠܗ, v. § 395 ci-après.

323. *a)* Un pronom indéfini est généralisé au moyen de ܡܢ, ܡܕ, qui suit : ܡܢ ܕܒܥܕܢ ܐܚܪܢ *en quelque temps que ce soit,* Joh. Eph. 22, 20; ܡܕ ܕܥܒܕ ܐܝܟ ܕܢܫܬܟܚ *une œuvre quelle qu'elle soit, id.* 235, 11; ܡܕ ܕܥܒܕ ܐܝܟ ܕܢܫܬܟܚ *sous un prétexte quelconque,* Jos. le Styl. 72, 7; ܡܕ ܕܐܚܪܢ ܐܝܟ ܕܢܫܬܟܚ *d'autres quels qu'ils soient,* Clement. Rom. Recogn. 63, 17; ܡܢ ܕܥܡ ܕܐܝܟ *chez qui que ce soit,* Jacques d'Edesse, *Lettre sur l'orthogr.,* éd. Martin, p. ٥, l. 9; ܡܢ ܕܥܠ ܕܐܝܟ *sur quoi que ce soit,* Jacq. d'Edesse, *Zeitschr. d. D. M. G.,* p. 481, l. 13 et 21; ܡܢ ܕܐܝܟ ܕܥܒܕ ܡܢ *celui-là, qui, si grand qu'il soit,* Anal. syr., p. 54, l. 17; ܡܢ ܕܐܝܟ ܕܥܒܕ ܡܢ ܩܕܡ ܩܒܪܐ *tout ancien tombeau quel qu'il fût,* Josué le Styl. 35, 17. Après un pluriel neutre, ܡܢ est

quelquefois invariable, ܡܕܡ ܕܢܗܘܢ ܐܝܟܡܐ *des choses quelles qu'elles soient,* Anal. syr., p. 135, l. 22.

b) ܡܢ après le pronom, en précise le sens interrogatif : ܗܘ ܡܢ ܗܘ *quel est donc celui . . .?* Gen. 27, 33, ܡܢ ܗܘ ܕܢܗܘܐ ܠܟ τί ἄρα ἔσται ἡμῖν, Matth. 19, 27, comp. Luc. 12, 42; ܡܢ ܗܘ ܡܢ *ce qu'il était advenu,* Jul. 27, 2.

Chapitre V.

Des verbes. — Des personnes dans les verbes.

324. *a)* Les personnes étant distinguées dans les principaux temps du verbe, les pronoms ne sont ajoutés que pour rehausser le sujet, § 298. Mais tel n'est plus le cas, lorsque le participe, actif ou passif, est employé comme troisième temps, à côté du parfait et de l'imparfait, § 183. Suivant le principe que le radical nu représente la troisième personne, celle-ci n'est pas exprimée par un pronom : ܗܘ ܕܢܦܫܗ ܕܚܝܐ ܘܡܝܬ ܠܐ ܕܝܥ ܗܘ. ܠܗ *par le* χαρα-ὁριός *lui-même, on sait s'il vivra ou s'il mourra,* Physiol. Tychsen, p. 10; mais la première et la seconde doivent l'être par le pronom personnel, placé après le participe, § 183 : ܡܫܬܠ . . . . . ܐܢܬ ܠܐ ܬܚܐ *renie . . . . et tu vivras,* Martyr. homerit. *Chrest. Knös,* 39, 8; ܕܠܡܕܡܪ ܠܐ ܢܡܘܬ ܘܠܐ ܐܢܗܠܟ *de peur qu'elle ne meure et que je ne la voie pas, id.* 48, 7.

b) Lorsque plusieurs participes se suivent, le pronom est répété après chacun d'eux, mais il peut être aussi omis après un second ou un troisième participe : ܡܢܐ ܡܬܚܙܝܢ ܠܫܡܝܐ ܡܬܚܙܝܢ *pourquoi restez-vous à regarder au ciel?* Apôt. 1, 11 ; ܡܢ ܫܠܝܡ ܐܘ ܡܢ ܥܠܝܠ ܐܢܬ *pendant que tu es boîteux ou manchot,* Matth. 18, 8.

c) Les formes, où le pronom est contracté avec le participe, sont, en général, moins usuelles que les autres : ܡܦܠܬ *tu t'occupais,* Josué le Styl. 2, 3 ; ܡܝܕܥ *je sais,* Aphraat. 25, 14; elles sont ordinaires avec ܠܐ : ܡܠܠ ܢܡܠܠ ܕܢܬܟܠܢ ܠܡܠܠ *nous parlerons comme nous pourrons, id.* 39, 15.

d) Le pronom de la troisième personne est mis après le participe, lorsque celui-ci est pris comme un adjectif, et la phrase est construite comme une phrase nominale : ܫܘܦܝ ܐܠܝܢ ܡܬܩܢܐ ܗܢܘܢ *ces corrections sont suffisantes,* Josué le Styl. 5, 10; ܗܘ ܡܬܩܢ

ܐܝܟ ܕܢܬܝܢ ܠܗ ; *je pensais qu'elles étaient dignes, id.* 3, 12 ; ܐܦ ܕܢܬܟܣܝܢ ܠܡܠܐܟܐ *elle est même cachée aux anges, id.* 4, 3 ; ܐܢ ܗܟܝܠ ܕܢܬܟܬܒܘܢ ܗܠܝܢ ; *si donc les choses . . . sont écrites,* Addai the Apost. 20, 23 ; ܕܡܬܚܦܙܝܢ ܠܡܐܟܘܠ *parce qu'ils sont pressés de manger,* Aphraat. 226, 3 ; ܕܡܬܛܥܝܢ *ils s'égarent,* ܕܡܬܦܚܕܝܢ *ils sont effrayés,* Spicil. syr. 3, 1 et 3. Ces constructions se rencontrent surtout avec un participe passif ou un participe de verbes neutres.

325. *a)* Un verbe impersonnel, ou pris impersonnellement, est tantôt au masculin, tantôt au féminin, comme le neutre des noms, § 355 : ܐܬܐ *il arriva,* Luc. 10, 31, ou ܐܬܝܗܒ, *Anal. syr.,* p. 86, l. 18 ; ܒܝܕܗ ܕܗܘܐ ou ܒܝܕܗ ܕܗܘܐ *il est en son pouvoir,* Spicil. syr. 5, 13 ; Lév. 12, 8 ; Act. 5, 39 ; Hébr. 11, 19. Les verbes du sentiment, dont le sujet logique est *âme* ܢܦܫܐ, sont généralement au féminin : ܟܝܐܒ ܠܗ *il lui fut pénible,* ܟܝܐܒ ܠܝ *il m'est pénible ;* ܨܒܐ ܠܝ *il m'a déplu,* ܠܐ ܨܒܝܐ ܠܢ *il ne nous déplaira pas,* ܠܐ ܨܒܝܢ ܠܢ *il ne nous déplaît pas,* Ps. 95, 10 ; 2 Cor. 4, 1 ; Gal. 6, 9. Le masculin, cependant, est possible : ܐܬܟܝܐܒܘ ܠܟܘܢ *et vous fûtes affligés,* Hébr. 10, 34 ; ܕܢܗܘܐ ܠܢ *et que nous soyons heureux,* Deut. 6, 24.

b) Les verbes de la lumière ou de l'obscurité, des couleurs, ont plus souvent le féminin : ܟܕ ܡܛܠܠ *lorsqu'il fit sombre,* ܟܕ ܢܗܝܪ *lorsqu'il fit jour,* Matth. 14, 24 ; Luc. 6, 13.

c) Les adjectifs et les participes les plus usités sont : ܡܬܚܙܐ *il convient,* ܙܕܩ *il est juste,* ܫܦܝܪ ou ܫܦܝܪ *il est beau,* ܛܒ *il est utile, il vaut mieux,* ܒܝܫ *il est mauvais,* ܣܝܡ *il est à cœur,* ܡܫܟܚ *il est possible,* ܣܝܡ ou ܣܝܡ *il est facile,* ܩܫܐ ou ܩܫܐ *il est difficile,* ܛܒ *il est bon* etc. Le féminin se rencontre moins fréquemment que le masculin : ܠܐ ܡܫܟܚ ܠܡܕܥܟ *il n'échappe pas à ta science,* Josué le Styl. 14, 17, comp. Jul. 16, 8 ; ܛܒ ܠܡܡܬ *il vaut mieux mourir,* Anal. syr., p. 7, l. 2 ; ܠܐ ܡܫܟܚ *il ne se peut pas,* Josué le Styl. 42, 1.

d) Les tournures impersonnelles et passives sont aimées en syriaque [1] : ܐܢܬ ܦܩܕܬ ܠܝ *tu m'as ordonné,* Josué le Styl. 3, 15 ; ܠܐ ܐܬܝܗܒ ܠܗ ܫܠܡܐ ܥܠ ܪܘܡܝܐ *les Romains ne lui avaient pas répondu pacifiquement, id.* 16, 6 ; ܐܝܟ ܕܐܬܝܬܝܗ *comme on l'a*

1. Comp. en arabe قِيلَ *on a dit,* يُرْوَى *on raconte,* أُتِيَ بِهِ *on l'amena* etc.

dit précédemment, Anal. syr., p. 35, l. 18; ܠܐ ܡܬܝܗܒ ܗܘܐ ܕܢܬܐܡܪ ܠܗ ܡܢ ܪܘܚܐ ܩܕܝܫܐ *il n'était pas possible qu'il lui fût dit par le Saint-Esprit, id.* 129, 7; ܐܝܟ ܕܐܫܬܡܥܢ ܠܢ *comme nous l'avons appris,* Spicil. syr. 16, 22; Addai the Apost. 44, 3; ܐܢܘܢ ܕܨܒܝܢ ܠܗ *s'ils le désiraient,* Josué le Styl. 13, 5.

e) Plus rarement, on emploie impersonnellement l'actif à la troisième personne du pluriel : ܫܡܥܘ ܠܝܥܩܘܒ ܘܐܡܪܘ ܠܗ *on annonça à Jacob et on lui dit,* Gen. 48, 2; ܗܐ ܡܢܐ ܕܡܬܠܝܢ ܠܝ *voici pourquoi on me suspend aux oreilles,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX., p. 241, l. 8; ܕܢܟܬܘܒ ܠܝ ܐܓܪܬܐ *qu'on m'écrive une lettre,* Néhém. 2, 7. On se sert plus volontiers d'un pronom indéfini comme sujet, § 320; une phrase telle que : ܕܪܡܘܗܝ ܠܪܓܠܘܗܝ *on les a foulés aux pieds,* Nah. 2, 3, répondant à l'arabe قال قايل, était évitée en syriaque.

Chapitre VI.

Des temps et des modes.

326. Outre les temps simples : le parfait, l'imparfait, l'impératif, le participe et l'infinitif, le syriaque forme des temps composés avec l'auxiliaire ܗܘܐ et rend ainsi les diverses modalités temporelles. Nous examinerons d'abord les temps simples et nous parlerons des temps composés sous le chapitre suivant, en traitant de ܗܘܐ.

Du Parfait.

327. *a)* Le parfait indique un temps passé, d'une manière absolue : ܚܛܝܬܝ ܕܡܐܪܬܝ ܕܕܡܐ ܙܕܝܩܐ *j'ai péché, car j'ai livré un sang innocent,* Matth. 27, 4. Dans ce sens, il répond à notre passé indéfini; il traduit aussi le passé historique, ou passé défini : ܫܡܥܬ ܠܩܠܟܘܢ ܡܢ ܒܪܬܐ ܕܢܦܩ ܠܒܪ *j'entendis votre voix du dehors, en entrant,* Spicil. syr. 1, 3; ܩܡ ܘܨܠܝ ܘܢܕܪ ܢܕܪܐ *il se leva, pria et fit un vœu,* Sindban 1, 3; le plus-que-parfait : ܡܢ ܗܠܝܢ ܕܫܡܥܬ *après qu'elle eut entendu cela, id.* 3, 16; ܘܥܒܕ ܝܘܣܦ ܐܝܟ ܕܦܩܕ ܠܗ ܡܠܐܟܐ ܕܡܪܝܐ *il fit selon ce que lui avait ordonné l'ange du Seigneur,* Matth. 1, 24. Comme passé historique et plus-que-parfait, il est souvent suivi de ܗܘܐ, § 335 *a.*

b) Les verbes qui indiquent une action subie mais continue, ont quelquefois le parfait pour le présent, comme ܝܕܥ ܠܐ, § 344 *b*, ܝܕܥ *savoir*. Les exemples abondent surtout dans la version de l'ancien testament, sous l'influence de l'hébreu, où cet usage est fréquent, v. Ewald, *Lehrb.*, § 135 *b* : ܘܠܐ ܝܕܥܘ ܒܢܝܟܘܢ ܕܠܐ ܝܕܥܘ. *et vos fils qui ne connaissent pas aujourd'hui,* לֹא יָדְעוּ, Deut. 1, 39; ܕܟܪܢ ܢܢܬܢ *nous nous souvenons des poissons,* זָכַרְנוּ, Nomb. 11, 5; ܥܝܦܝܬ ܐܢܐ *je suis épuisé,* מָאַסְתִּי, Job. 7, 16; ܒܣܪܝ ܘܒܒܣܪܝ ܡܛܪܦܝܢ ܥܨܡܝ *ma peau et ma chair sont collées sur mes os,* דָּבְקָה, *id.* 19, 20; ܠܡܢܐ ܐܢܬ ܡܬܪܓܙ ܘܠܡܢܐ ܐܬܟܣܝܬ ܦܪܨܘܦܟ *pourquoi es-tu irrité et pourquoi ta face s'est-elle assombrie?* Gen. 4, 6; ܐܬܦܪܨ ܢܦܫܝ *mon âme est déchirée,* Ps. 118, 28.

En dehors de l'ancien testament, cet échange de temps est plus rare : ܡܛܥܐ *tu te trompes,* Jul. 48, 25; ܡܠܟܘܬܢ ܡܬܬܩܢ. *notre Royauté ordonne, id.* 65, 1; avec un verbe de la couleur : ܫܡܝܐ ܡܫܬܢ *le ciel est rouge (est devenu rouge)* πυρράζει, Matth. 16, 2 et 3; ܚܩܠܐ ܕܚܘܪܝܢ *les champs qui sont blancs (qui ont blanchi)* λευκαί εἰσι, Jean 4, 35.

c) Comme en hébreu également, le parfait exprime un temps présent ou futur, lorsque l'action est envisagée comme certaine et déjà réalisée : ܡܝܗܒ *je donne,* נָתַתִּי, Gen. 1, 29; 23, 11 et 13; ܐܒܪܟ ܘܐܪܒܐ ܘܐܣܓܐ ܐܢܐ *je le bénirai, je le ferai multiplier et grandir,* Gen. 17, 20; ܠܐ ܐܬܐ ܠܕܝܢܐ ܐܠܐ ܥܒܪ ܡܢ ܡܘܬܐ ܠܚܝܐ. *il ne viendra pas au jugement, mais il passera* (μεταβέβηκεν) *de la mort à la vie,* Jean 5, 24; ܡܚܪ ܢܬܒܛܠ ܘܠܐ ܢܗܘܐ ܘܕܟܪܢܗ ܢܐܒܕ *demain il disparaîtra et ne sera plus et sa mémoire périra et sera effacée,* Jul. 9, 6, comp. Ps. 37, 35. Ces phrases qui appartiennent surtout au style prophétique et élevé (comp. Ewald, *Lehrb.*, § 135 *c*), ne sont guère du domaine du syriaque.

d) Dans les phrases hypothétiques et conditionnelles, au contraire, ce parfait est très-commun : ܟܬܒܬ ܐܢܐ ܠܗ *j'aurais voulu écrire,* Josué le Styl. 1 ult., comp. Ps. 118, 30 et 40; ܠܐ ܡܠܬܢ ܗܢܐ. ܕܡܠܬܢ ܠܐ ܡܫܬܪ *comme notre parole ne suffirait pas maintenant,* Jul. 4, 2; ܡܕܡ ܕܨܒܝܢ ܡܠܟܐ ܢܬܥܒܕ *quand la volonté du roi aura été exécutée, id.* 24, 23; ܡܕܡ ܕܐܡܘܬ *quand je serai mort,* 1 Rois 13, 31; ܡܕܡ ܕܢܩܘܡܘܢ ܡܢ ܡܝܬܐ *quand ils seront ressuscités d'entre les morts,* Marc 12, 5; ܡܕܡ ܕܗܘܐ *quand ce sera,* ὅταν γένηται, Jean 14, 29, où

l'Héraqléenne a ܐܬܩܛܠ; les locutions ܡܢ ܕܝܗܒ ܠܝ, ܡܢ ܕܢܬܠ ܠܝ permutent avec ܡܢ ܕܢܩܛܠ, ܡܢ ܕܢܩܛܠ, pour traduire l'hébreu מִי יִתֵּן, v. Job 13, 5; 14, 13; 29, 2; 31, 31 et 33; ܐܘ ܡܩܛܠܬ ܐܘ ܡܩܛܠ *ou tu m'aurais tué, ou je t'aurais tué,* Martyr. homerit., *Chrest. Knös,* 39 ult.; ܠܘ ܕܢܗܘܐ ܡܝܬܝܢ *puissions-nous être morts!* Nomb. 14, 2; 20, 3; ܐܢ ܠܡ ܩܛܠܬܘܢ ܐܢܘܢ *si vous les aviez laissés en vie, je ne vous tuerais pas,* Jug. 8, 19; ܐܢ ܢܩܕܪ *si nous pouvons,* Spicil. syr. 13, 2; ܥܕ ܕܝܠܕܬ *jusqu'à ce qu'elle l'eût enfanté,* Matth. 1, 25. Après ܐܢ, l'apodose a quelquefois le parfait, mais moins régulièrement qu'en arabe : ... ܐܢ ܬܫܡܘ ܠܐܠܗܐ ... ܬܗܘܐ *si tu te consacres à Dieu ... tu portes témoignage,* Anal. syr., p. 19, l. 9, v. § 410*b*.

L'imparfait et le participe sont également possibles avec quelques nuances du sens, §§ 328 *e* et 329 *e*, comp. aussi § 335 *c*.

De l'Imparfait.

328. *a)* L'imparfait se rencontre à peine pour le présent absolu ou présent de l'indicatif, qu'exprime le participe, § 330 *a:* ܠܐ ܚܙܝܢ ܣܝܦܐ ܘܠܐ ܪܡܚܐ *on ne voit ni glaive ni lance,* Jug. 5, 8; ܗܘ ܠܐ ܡܗܝܡܢ ܒܥܒܕܘܗܝ ܘܡܬܚܝܒ ܠܡܠܐܟܝܗ ܒܫܘܠܡܐ *il ne croit pas ses serviteurs et il accuse de corruption ses anges,* Job. 4, 18.

b) Il exprime, au futur, le désir, la volonté, le commandement, l'obligation : ܐܫܒܚ *je vais louer,* ܐܙܡܪ *je vais chanter,* ܐܚܘܐ *je vais montrer,* Jug. 5, 3, Isaïe 5, 5; ܡܢ ܟܠ ܐܝܠܢܐ ... ܬܐܟܘܠ *de tous les arbres ... tu peux certainement manger,* Gen. 2, 16; ܡܢ ܐܝܠܢܐ ܕܝܕܥܬܐ ... ܠܐ ܬܐܟܘܠ *mais de l'arbre de la science ... tu ne dois pas manger, id.* 2, 17; ܬܐ ܒܪܝ ܢܡܘܬ *viens, mon fils, allons mourir,* Martyr. homer., *Chrest. Knös,* p. 48, l. 6; ܬܩܢܐ ܣܓܝܐܐ ܒܡܬܢܐ *tu acquerras des trésors précieux, en donnant ...,* Anal. syr., p. 22, l. 26; ܬܗܘܢ ܠܟ ܐܟܝܒܐ ܕܥܠ ܟܠܗ *que les douleurs reçues pour Dieu te soient agréables, id.* 5, 26; ܠܐ ܬܨܠܐ *tu dois prier, id.* 22, 11; ܠܐ ܚܫܒ ܠܟ ܐܠܐ ܚܕܐ *n'estime comme bonne qu'une seule chose, id.* 3, 17.

c) Comme dans les autres langues sémitiques, le prohibitif est traduit par l'imparfait, l'impératif ne se mettant pas avec une négation : ... ܠܐ ܬܗܘܐ ܡܬܚܡܐ ܡܬܚܡܐ ܟܠ *ne te hasarde pas à*

appeler maître quiconque . . . , Anal. syr., p. 28, l. 20; ܠܐ ܡܨܒܐ *ne désire pas, id.* 20, 7; ܠܐ ܡܬܝܥܐ ܕܢܬܝܒ *ne veuille pas habiter, id.* 8, 8.

d) Comme subjonctif, l'imparfait est d'un usage régulier : ܕܝܕܥ ܐܠܗܐ ܕܐܢܬ ܢܬܝܕܥ ܢܦܫܟ *connais donc Dieu, afin que tu te connaisses toi-même*, Anal. syr., p. 30, l. 7; ܕܢܬܡܠܐ ܕܟܬܒܐ ܕܢܬܩܝܡ *afin que ce qui est écrit s'accomplisse*, Jean 15, 25; ܚܙܝ ܕܠܐ ܢܬܚܠܫ *voyez à ne pas vous laisser affaiblir*, Jul. 8, 23; ܕܟܬܒ ܠܢ *qu'il nous a été imposé d'écrire*, Josué le Styl. 6, 5; ܕܠܐ ܢܬܫܦܟ ܕܡܐ *pour qu'il ne fût pas répandu, id.* 42, 8; ܕܟܠ ܥܡܐ ܗܘܐ *la cause que tout le peuple se trouvait, id.* 44, 8, Eusèbe, *Chrest. Rödiger*, p. 109, l. 2; ܗܐ ܕܢܡܠܟ ܥܠܢ *le loup est prêt à régner sur nous*, Jul. 8, 22; même, lorsque la conjonction n'est pas exprimée : ܡܛܠ ܕܟܬܒ ܠܝ *tu m'as mandé d'écrire*, Josué le Styl. 4, 16; ܕܨܒܐ ܠܡܨܪ ܨܘܪܗ *parce qu'il voulait former ses types*, Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 241, l. 16; après le waw de la copule : ܕܦܩܕ ܠܥܡܐ ܕܒܢܝ ܐܣܪܝܠ *prescris au peuple des Israélites de prendre*, Aphraat. 217, 2; ܠܐ ܕܢܡܠܠ ܘܠܐ ܕܢܡܠܠ *et non pas qu'il ose parler*, Anal. syr., p. 26, l. 20; ܠܐ ܡܫܬܩܠ ܗܘܐ *il força les Juifs d'apostasier, id.* 82, 9; ܠܐ ܐܝܬܝܗܘ ܠܡܫܡܥ *et mes compagnons ne crurent pas devoir m'écouter*, Martyr. homer., *Chrest. Knös*, p. 40, l. 14, comp. § 389 *d.*

e) Il est également fréquent dans les phrases conditionnelles, hypothétiques ou interrogatives, où le participe est aussi possible : ܕܢܬܠ ܟܣܦܐ ܘܕܗܒܐ ܕܥܠܡܐ ܟܠܗ *quand tu donnerais l'argent et l'or du monde tout entier*, Anal. syr., p. 20, l. 17; ܕܢܬܠ *quand tu donnes, id.* 22, 26; ܐܦ ܕܢܫܬܠ ܠܡܢܝܢ *quand même on l'ornerait beaucoup*, Jacques d'Edesse, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 383, l. 3; ܕܢ ܕܨܒܐ ܐܢܫ *car si l'on voulait, id.* XXXII, 484, 14; ܕܢ ܬܬܐ ܠܡܚܩܪ *si tu viens à scruter*, Aphraat. 24, 7; ܕܢ ܐܢܫ ܡܪܚܡ ܠܡܪܝܐ *lorsqu'on aime le Seigneur, id.* 24, 4 et 5; ܕܢ ܗܘܐ ܡܬܩܪܒ ܠܬܪܥܐ ܕܩܒܪܐ *et comme il arrivait à la porte du tombeau*, Jacq. de Saroug., *Mœsinger Mon. syr.*, II, p. 52, vers 6; ܐܦ ܕܢ ܢܬܬܩܠ ܟܠ ܥܠܡܐ ܒܟ *quand même tout le monde serait scandalisé par toi*, Matth. 26, 33; ܐܝܟܡܐ ܐܥܒܕ ܗܕܐ ܥܒܝܕܬܐ *comment ferais-je cette grande faute?* Aphraat. 25, 17; ܐܢܘܢ ܕܢܨܚܘܢ ܠܙܝܢܘܢ *s'ils pouvaient vaincre Zénon*, Josué le Styl. 13, 1; ܕܢ ܐܡܪ ܐܢܫ *si l'on disait*,

ܐܝܟܡܐ ܕܢܐܡܪ *peut-être dira-t-on,* ܡܢ ܕܢܐܡܪ ou ܡܢܘ ܕܢܐܡܪ *qui dirait?* sont des tournures usuelles; ܡܢ ܕܢܐܡܪ ܒܟܠܗ ܕܐܠܗܐ *si quelqu'un dit la parole de Dieu,* Anal. syr., p. 7, l. 9; ܡܢܘ ܢܣܩ ܒܛܘܪܐ ܕܡܪܝܐ ܘܢܩܘܡ ܒܐܬܪ ܩܕܝܫܘܗܝ *qui montera sur la montagne du Seigneur et qui se tiendra . . .?* Ps. 24, 3; ܗܫܐ ܕܫܕܪ ܐܝܕܗ ܘܢܣܒ ܡܢ ܐܝܠܢܐ *maintenant peut-être qu'il tendra la main et prendra,* Gen. 3, 22; ܐܝܟ ܕܢܫܟܚ ܫܘܪܐ *peut-être trouverai-je un espoir,* Addai the Apost. 5 ult.

f) Il se met aussi après une conjonction, pour exprimer un temps non encore écoulé, au moment où l'on parle : ܥܕܡܐ ܕܠܐ ܐܬܬܬܩܢ ܢܡܘܣܐ *avant que la loi n'ait été établie,* Aphraat. 25, 5; ܥܕܡܐ ܕܠܐ ܗܘܐ *avant que ce soit,* Jean 14, 29, aj. 1 Rois 18, 44, Jérém. 1, 5; ܐܬܘܢ ... ܕܡܛܘ ... ܕܐܬܘ *quand ils viennent . . .,* Anecd. syr., IV, p. 60, l. 1; ܥܕܡܐ ܕܢܫܬܐ ܕܡܝܐ ܕܫܬܐ *jusqu'à qu'ils aient fini de boire,* Gen. 24, 19; ܥܠ ܕܐܬܐ ... ܕܐܬܐ ܗܘ ... ܥܠ ܗܘ *bref est le temps où viendra celui qui doit venir,* Jacq. d'Edesse, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXXI, p. 384, l. 12; ܕܢܬܥܒܕܘܢ ܕܠܐ ܢܬܩܛܘܢ ܘܠܐ ܢܬܩܛܘܢ, Ὀφέλον καὶ ἀποκόψονται, Gal. 5, 12.

Le participe, dans ces cas, est aussi usuel, v. § 330 *e.*

De l'Impératif.

329. L'impératif ne peut être accompagné d'une négation, § 328 *c*; il est quelquefois employé d'une manière indirecte : ܕܐܝܟ ܕܬܬܒܪ ܡܢ ܬܪܬܝܢ ܡܕܡ ܚܕ *pour que des deux côtés tu choisisses l'un,* Jul. 18, 1; ܥܠ ܡܕܡ ܕܬܬܝܗܒ ܠܗܘܢ ܣܗܕܘܬܐ *bientôt tu donneras la preuve de leur vérité, id.* 48, 6; ܢܒܥܝܢ ܠܟ ܕܬܫܬܠܡ *nous te supplions de calmer, id.* 65, 1.

Du Participe.

330. *a)* Le participe actif exprime, outre l'attribut, l'existence de cet attribut, non pas d'une manière déterminée et pour un temps fixe, mais d'une manière absolue. Il indique donc non-seulement le présent, par opposition au passé, mais aussi l'état: ܢܕܝܥܝܠܟܘܢ ... ܒܕܝܥܝܠܟ ܢܕܝܥܝܠܟ ܠܢܦܫܢ *nous vous faisons connaître . . . et en vous le faisant connaître, nous nous rappelons nous-mêmes,* Aphraat. 245, 9. Cet état peut être envisagé dans le passé : ܘܚܙܐ ܠܡܠܐܟܐ ܕܐܠܗܐ *et il vit l'ange du*

Seigneur qui se tenait dans la voie, Nomb. 22, 31, comp. Luc. 1, 11; ou dans le futur : ܟܕ ܚܙܝܬܘܢ ܗܘ . ܡܛܠ ܕܗܢܘܢ ܚܝܠܬܐ ܕܡܠܐܟܐ ܡܬܚܙܝܢ *quand vous le verrez... pendant que des armées d'anges courront devant lui*, Jacq. de Sarouq, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 384, l. 13.

De cette manière, il s'emploie pour le futur et le subjonctif et souvent, se distingue peu, dans ce sens, de l'imparfait, comp. § 328. En néo-syriaque, même, ce dernier temps a fini par disparaître, complètement évincé par les participes, v. *Neusyr. Gramm.*, §§ 122 et 145.

b) Pour le futur absolu : ܟܠ ܓܦܬܐ ܕܠܐ ܡܦܪܝ ܢܣܒܪ ܗܝ *tout rameau qui chez moi ne donnera pas de fruit, il l'enlèvera*, Jean 15, 2; ܐܢܐ ܠܐ ܐܟܦܪ ܐܢܐ ܡܫܝܚܐ *moi, je ne renierai pas le Messie*, Martyr. homerit., *Chrest. Knös*, 48, 11; ܐܢ ܠܐ ܬܡܘܬ ܬܡܘܬ ܐܢܬ *si tu ne jures pas, tu mourras, id.* 39, 9, comp. ܠܡܢܐ dans une phrase analogue, Gen. 2, 17; ܐܢܐ ܩܛܠ ܠܐܒܟ . ܘܐܢܬ ܬܗܘܐ ܡܠܟܐ ܬܚܬ ܐܒܟ ܘܬܣܒܪܢܝ *je tuerai ton père, tu seras roi à sa place et tu me prendras*, Sindban 3, 12; ܠܐ ܢܫܠܝ ܢܥܠ ܡܢ ܪܓܠܝ ܕܡܪܝ ܐܢܬ ܗܘ ܕܐܬܐ μὴ νίψῃς τοὺς πόδας μου εἰς τὸν αἰῶνα, Jean 13, 8; ܐܢܬ ܗܘ ܕܐܬܐ *es-tu celui qui doit venir?* Matth. 11, 3, comp. *Z. d. D. M. G.*, XXXI, p. 384, l. 12.

c) Comme subjonctif ou temps en dépendance d'un autre verbe : ܠܐ ܡܫܟ ܕܠܐ ܢܬܪܥܐ ܒܗ ܚܕ *il n'est personne qui ne se réjouisse...*, Spicil. syr. 5, 25; ܕܠܐ ܢܬܒܪܘܢ ܚܡܪܐ ܕܚܕܬܐ ܠܐ ܢܬܒܪܘܢ *afin que le vin ne rompe pas les outres*, Marc 2, 22; ܡܝܕܥ ܐܢܐ ܕܦܩܚ ܠܒܢܘܗܝ ܥܠ ܒܬܪܗ *je sais qu'il commandera à ses fils après lui*, Aphraat. 25, 14; ܕܡܬܚܙܝܢ ܕܢܬܝܪܝܢ ܠܗ ܕܗܒܐ *pensant qu'ils auraient peur et lui enverraient de l'or*, Jos. le Styl. 17, 9; ܐܬܚܘܝ ܒܟ ܠܟܘܢ ܕܠܐ ܬܚܛܐ ܬܬܝܪ *tu témoignes contre toi-même que tu ne pécheras plus*, Anal. syr., p. 19, l. 9; ܐܡܬܝ ܕܢܬܚܛܦ ܢܚܛܦ *celui qui est pris à voler*, Proverb. 6, 30 et 31; sans conjonction : ܕܬܚܙܐ ܠܐܠܗܐ ܕܪܚܡ ܠܢܦܫܗ ܘܡܬܥܢܓ ܒܥܘܬܪܗ *que tu te représentes Dieu s'aimant lui-même et jouissant de son opulence*, Anal. syr., p. 62, 22; ܡܢ ܐܝܟ ܕܢܬܝܕܥ *on peut connaître*, Jul. 4, 4; ܐܫܒܩ ܠܗ ܕܢܦܩ *je le laisserai sortir*, Sindban 8, 13; ܡܢܝܢ ܕܢܕܝܢ ܠܗ *ils commencèrent à le juger*, Aphraat. 220, 14; ܗܘ ܕܡܬܦܫܛ ܠܟܠ ܥܠܡܐ ܠܐ ܡܬܬܪ *celui-là qui se répand sur tout le monde, sans cesser ni diminuer*, Josué le Styl. 2, 8; après le waw de la copule, v. exemp.

ci-dessus *a;* après un impératif : ܡܫܕܪܘ ܬܪܝܨܝܢ ܬܪܝܨܝܢ *laissez-les croître tous deux,* Matth. 13, 30, comp. Luc. 10, 40; 12, 13; Jug. 16, 25; ܡܫܕܪ ܠܦܪܣܝܐ ܕܢܦܩܘܢ *laisse sortir les Perses,* Josué le Styl. 69, 7.

d) Dans ces derniers cas, l'arabe met le participe à l'accusatif et les grammairiens distinguent l'accusatif *de la distinction,* للتمييز, et l'accusatif *de l'état,* الحال. En syriaque, l'état ou l'action concomitante à une autre est généralement exprimée par le participe précédé de ܒ *pendant que :* ܒܙܠܝܠ ܒܫܘܠܗ ܕܢܟܣ ܒܚܕܘܬܐ *il dissipa sa fortune en vivant joyeusement,* Luc. 15, 13; ܒܡܐܡܪ *en disant,* fréquent; ... ܕܢܫܪܐ ܡܢܗ ܒܫܘܠܐ ܕܢܪ ܕܡܫܬܐ ܕܒܢܝ ܕܡܫܬܐ ܕܒܢܝ ܕܡܫܬܐ ܕܒܢܝ

présent, le participe passif indique un état subi et est pris comme passé : ܐܢܬܬܐ ... ܥܒܝܐ ܗܘܬ ܒܝܘܡܐ ܕܫܘܪܝܗ ܗܘܬ ܒܟܝܐ *une femme ... a éprouvé du chagrin, parceque le jour de sa délivrance était arrivé,* . ܐܦ ܐܢܬܘܢ ܗܫܐ ܥܒܝܐ ܗܘܬܘܢ *vous aussi maintenant, vous éprouvez du chagrin,* Jean 16, 21 à 22; ܡܪܥܐ ܗܘܝܬ *tu t'occupais,* ܡܪܥܝܢ *ils s'occupent,* Josué le Styl. 5 et 6; ܕܐܟܠ *qui paît,* ܕܐܟܝܠ *repu;* ܕܡܝܬ *qui meurt,* ܕܡܝܬ *qui est mort;* ܕܐܬܪܡܝ ܗܘ ὁ λελουμένος, Jean 13, 10. ܐܢܫܐ ܕܡܝܬܐ ܐܘ ܕܡܬܚܒܠܝܢ ܗܢܘܢ *ceux qui étaient morts ou blessés,* Josué le Styl. 63, 3.

Nous avons vu, § 239, que les adjectifs verbaux, de la forme ܦܥܝܠ, avaient aussi ce sens : ܐܬܐ *qui est venu* (ܐܬܐ *qui vient*); ܩܝܡ *qui est stable* (ܩܝܡ *qui se tient debout*); ܩܕܡ *qui précédait, antérieur;* ܣܓܝ *qui a multiplié, nombreux* (ܣܓܝ *qui multiplie*); ܐܙܠ *qui allait,* Anal. syr., p. 82, l. 12; Addai the Apost. 45, 6; ܒܛܚ *qui a confiance,* Ps. 56, 3, etc.

b) En dehors des verbes neutres, cette distinction temporelle s'est fait valoir dans un certain nombre de verbes actifs et a prévalu sur le sens passif de ce participe, qui prend un complément direct, v. § 234 : ܐܝܟ ܕܥܒܕ ܥܠ ܟܠܗ ܕܥܒܕ *je me suis souvenu de tout ce qu'a fait ...,* 1 Sam. 15, 2; ܐܝܟ ܕܐܡܪܬ ܐܢܐ . ܐܢܬܘܢ ܡܬܕܟܪܝܢ *vous vous souvenez de ce que j'ai dit,* Spicileg. syr. 18, 17; ܕܟܪ ܠܐܠܗܐ *souviens-toi de Dieu,* Anal. syr., p. 13, l. 25; ܕܥܒܕ ܠܗ ܕܢܚܠܘܢ ܕܢܚܠܘܢ *tout ce qu'ils possèdent ou posséderont,* Anecd. syr., I, p. 48, l. 26; ܕܢܚܠܘܢ ܐܢܬܘܢ *que vous possédez,* Jul. 9, 23; ܕܡܛܠ ܕܗܘ ܕܡܢܗܓ ܠܗ *parce que celui qui la conduisait,* Anal. syr., p. 82, l. 2; ܡܪܝ ܟܠ ܕܝܢܐ παντοκράτωρ, fréquent; ܡܦܬܚܐ ܕܡܫܟܚ *qui porte les clefs,* Jul. 11, 10; ܡܬܢܝܢ ܗܘܘ ܠܗ *ils le menaçaient, id.* 19, 4, comp. Marc 6, 19; ܡܫܬܢܝ ܕܡܫܟܚ *portant des bâtons,* Jul. 25 ult.; ܕܢܫܩܠ ܨܠܒܐ *portant des croix,* Addai the Apost. 8, 21.

c) Sauf ces exceptions, le participe des verbes transitifs a encore son sens actif ou passif parfaitement distinct et le passif s'emploie pour les mêmes temps que l'actif : ܐܝܟ ܕܟܬܝܒ ܕܢܡܘܣܐ ܠܐ ܡܬܬܩܢ ܠܨܕܝܩܐ *comme il est écrit : la loi n'est pas faite pour les justes,* Aphraat. 24, 12; 1 Tim. 1, 9; ܗܠܝܢ ܕܡܛܠ ܦܩܕܢܢ ܥܒܝܕܝܢ *ceux-ci ont reçu l'ordre de notre part,* Jul. 16, 25; ܐܝܟ ܕܐܬܦܩܕ ܠܢ

ܐܝܟܕܐ *quand vous serez réunis,* Aphr. 221 ult.; ܥܕܡܐ ܕܠܐ ܡܬܚܙܐ *jusqu'à ce qu'il soit montré,* Josué le Styl. 42, 1; ܗܫܐ ܕܠܡܐ ܡܬܚܙܐ ܠܟܘܢ ܕܕܚܠܬܐ ܢܬܚܙܐ *peut-être que maintenant la crainte vous aurait pénétrés,* Jul. 19, 26.

d) Parfois il est pris comme adjectif : ܐܬܘܬܐ ... ܫܦܝܪܐ ܕܡܬܚܙܝܢ *des lettres belles et lisibles,* Josué le Styl. 59, 20; dans le sens d'un gérondif : ܥܘܬܪܐ ܕܠܐ ܡܫܬܒܥܝܢ ܠܗ ܠܡܬܚܙܐ *les richesses divines, dont on ne peut être rassasié,* Jul. 6, 24; ܡܫܬܟܚ ܕܐܝܟ ܕܚܘܫܐ ܕܡܬܚܙܝܢ *on doit croire, en effet, que les douleurs* . . . , Anal. syr., p. 59, l. 18; ܠܝܬ ܡܕܡ ܕܡܬܚܙܐ *rien de répréhensible,* 1 Timot. 4, 4.

e) Il est volontiers construit avec le lâmadh du sujet logique : ܠܐ ܡܫܬܡܥ ܫܡܗ ܕܐܬܠܝܛܐ *l'athlète ne célèbre pas le nom,* Jul. 9, 15; ܡܛܠ ܕܠܗܘܢ ܡܬܚܘܝܢ ܗܘܘ ܫܡܗ *parce qu'elles leur étaient nécessaires,* Josué le Styl. 64, 21; ܠܐ ܡܫܬܡܥ ܫܡܗ ܕܟܠܗ ܐܠܝܢ *qui n'ait entendu toutes ces choses, id.* 65, 11; de même, impersonnellement, v. § 325 *a* : ܡܫܬܡܥ ܫܡܗ *on doit le renier,* Martyr. homerit., *Chrest. Knös,* 44, 4; *Michaelis* 35, 13.

De l'Infinitif.

332. L'infinitif est usité comme temps ou comme objet. C'est comme temps que nous l'envisageons ici; sur l'infinitif absolu, v. § 353.

a) Comme temps, en dépendance d'un verbe, l'infinitif est toujours précédé du lâmadh de la direction qui établit le rapport entre les deux verbes : ܐܝܠܝܢܐ ܡܬܟܘܢ ܠܡܐܙܠ ܠܪܘܡܐ *Julien . . . avait l'intention de se rendre à Rome,* Jul. 7, 23; ܕܢܟܬܘܒ ܠܡܟܬܒ *que nous devons écrire,* Josué le Styl. 7, 11; ܐܬܬܟܢ ܠܡܢܩܡ *il se préparait à se venger, id.* 47, 7; ܫܪܐ ܠܡܫܩܥ *il commença à enfoncer,* Matth. 14, 30; ܠܐ ܡܬܚܙܐ ܠܗ ܕܢܚܐ *il ne faut pas qu'il vive,* Act. 22, 22; ܠܐ ܬܫܬܚܘܐ ܠܡܪܝܐ *tu ne peux adorer,* Anal. syr., p. 4, l. 30; ܛܒܐ ܡܘܬܐ ܡܢ ܠܡܬܐ *il vaut mieux mourir de faim, id.* 7, 2; ܐܝܟ ܕܢܡܠܠ ܢܬܡܠܠ *quand il convient de parler, id.* 16, 7; ܠܐܢܫܐ ܕܡܫܬܡܥܝܢ ܠܐ ܡܫܟܚܝܢ ܠܗ ܠܐ ܡܬܚܙܝܢ ܠܗ *pour les gens sains d'esprit, ces choses ne sont pas difficiles à connaître,* Aphraat. 228, 16; ܡܛܠ ܕܠܐ ܡܬܚܙܐ ܠܗ ܠܡܬܐ ܡܗܝܢ *rendait la chose croyable,* Josué le Styl. 9, 17; comme gérondif : ܐܬܘ ܠܡܫܬܡܥ ܠܗ ܕܢܬܚܙܐ *ils s'en-*

levèrent tout espoir de salut en péchant, id. 20, 15; après une locution de temps et de lieu : ܠܐ ܗܘܐ ܗܕܐ ܡܬܟܢܫܘܬܐ ܕܥܡܐ *ce n'est pas le temps de réunir le troupeau,* Gen. 27, 9; ܘܥܕܢܗ ܡܛܐ ܠܡܝܠܕ *et son époque d'enfanter était arrivée, id.* 25, 24 (note karkaph. ܕܝܠܕ).

Dans toutes ces phrases, l'imparfait et le participe sont également possibles, v. § 390 *a*.

b) Lorsque l'infinitif est précédé d'une préposition, notamment ܒܠܝ, le dâlath conjonctif se place après elle, une préposition ne pouvant pas régir un verbe, comp. § 296 *b* : ܐܬܚܙܘ ܒܠܝ ܕܢܥܠܘܢ *ils renoncèrent à entrer,* Josué le Styl. 45, 13; ܐܬܟܒܕ ... ܕܥܝܢܘܗܝ ܕܟܒܝܕܝܢ ܒܠܝ ܕܚܙܝܢ *quand leurs yeux sont trop pesants pour voir,* Anecd. syr., IV, p. 60, l. 2; ܕܠܐ ܒܠܝ ܕܢܥܠ *qu'il reste sans entrer,* Hébr. 4, 1; aj. Gen. 11, 8; Ruth 1, 12; même, dans les constructions impersonnelles : ܐܝܟܐ ܗܘ ܥܬܝܕ ܒܠܝ ܕܢܫܬܘܩ *ma faute est trop grande, pour qu'on pardonne,* Gen. 4, 13; ܡܢܘ ܡܬܬܠ ܐܝܬ ܠܡܬܠ *quel conseil donner?* Jul. 34, 5.

c) Les verbes ܐܝܬ, ܐܝܬ *il est,* ܠܝܬ *il n'est pas,* sont suivis du nom de l'agent avec le lâmadh du datif et de l'infinitif, dans le sens de : *il a, il n'a pas :* ܠܐ ... ܐܝܬ ܠܗܘܢ ܠܡܬܣܥ *ils n'avaient pas à se rassasier,* Josué le Styl. 33, 10; ܐ. ܐܝܬ ܠܝ ܠܡܬܢ ܥܡܟ *quand même j'aurais à mourir avec toi,* Matth. 26, 25; ܣܓܝܐܐ ܐܝܬ ܠܝ ܠܡܟܬܒ ܠܟ *j'avais beaucoup de choses à t'écrire,* 2 Ep. Jean 12; ܟܠ ܝܘܡܐ ܐܝܬ ܠܢ ܠܡܥܒܕ ܛܒܘܬܐ *tous les jours, nous avons à bien agir,* Aphraat. 230, 3; ܠܝܬ ܠܗ ܠܡܬܠ ܕܢܬܠ *il n'avait pas de quoi payer,* Matth. 18, 25.

Dans les constructions impersonnelles, ܐܝܬ est parfois omis : ܡܬܬܡܗ *il y a à s'étonner,* Josué le Styl. 2, 7; ܡܬܬܡܗ ܘܡܬܬܡܗ *il y a lieu d'admirer et de s'étonner,* Jul. 4, 10; 6, 22; 23, 11; 61, 5; ܡܬܬܡܗ ܕܚܕܘܬܐ ܗܘ *c'est un sujet de joie et de transport, id.* 9, 7 [1].

1. Comp. les tournures analogues en grec : μὴ πολλὰ λέγειν, πίστιν ἐν πᾶσι φυλάσσειν. Ces locutions se rencontrent également en néo-hébreu, notamment celle si usuelle de ת"ל *l'enseignement (est qu'il faut) dire.*

Chapitre VII.

Du verbe ܗܘܐ et des temps composés avec ce verbe.

333. *a)* La première radicale de ܗܘܐ conserve sa prononciation intacte et est articulée, lorsque ce verbe signifie *devenir, exister,* et renferme l'attribut, ou lorsque, ayant le sens de *être,* il précède l'attribut[1]. Elle est marquée d'un point inférieur par les Occidentaux et de deux points par les Orientaux, § 151 : ܗܘܐ ܠܝ ܩܕܡ *et il existait avant moi,* Jean 1, 15; ܕܗܘܐ ܨܦܪܐ *lorsqu'il fut matin, id.* 21, 4[2]; ܗܘܐ ܒܗܢܝܢ ܝܘܡܝܢ *et il arriva en ces jours,* Marc 1, 9; ܗܘܐ ܠܗ ܚܝܐ *en lui était la vie,* Jean 1, 4; ܗܘܬ ܕܝܠܕܬܗ ܕܝܫܘܥ ܡܫܝܚܐ *la naissance de Jésus le Messie fut ainsi,* Matth. 1, 18; ܗܘܘ ܬܪܝܗܘܢ ܥܪܛܠܝܢ *et ils étaient nus, tous deux,* Gen. 2, 25; ܗܘܐ ܠܟ ܚܡܫܐ ܒܥܠܝܢ *tu avais cinq maris,* Jean 4, 18.

Suivant Barhébræus, I, p. 107, l. 11 et suiv., hé était articulé dans les phrases suivantes : ܠܐ ܗܘܐ ܐܠܗܐ ܕܡܝܬܐ *Dieu n'est pas le dieu des morts,* Matth. 22, 32; ܠܐ ܗܘܐ ܡܘܬܐ ܗܕܐ *cette maladie n'est pas de la mort,* Jean 11, 4. C'est à tort que dans l'édition de S. Lee le hé de ces phrases a la ligne occultante, comp. : ܗܘܐ ܚܕ ܡܢܗܘܢ ܫܡܥܘܢ ܟܐܦܐ *et l'une d'elles était celle de Simon Pierre,* Luc. 5, 3.

b) ܗܘܐ est enclitique et marqué de la ligne occultante (dans les anciens manuscrits, il n'a pas de signe diacritique chez les Occidentaux, chez les Orientaux il a un point inférieur), quand il suit l'attribut : ܕܗܘܐ ܥܡܝܐ ܡܢ ܙܒܢܐ *qui depuis longtemps était aveugle,* Jean 9, 13; tel est notamment le cas, quand il est verbe auxiliaire, § 335, ou lorsqu'il est au milieu de l'attribut : ܟܕ ܗܘܝܬܘܢ ܥܒܕܐ ܕܚܛܝܐ *lorsque vous étiez esclaves du péché,* ܗܘܝܬܘܢ ܚܪܝܪܐ ܠܨܕܩܬܐ *vous étiez libres pour la justice* (suivant S. Lee; ܗܘܝܬܘܢ suivant Barhébræus, I, p. 107, l. 8), Rom. 6, 20; ܐܢܬ ܗܘܝܬ ܐܡܬ

1. V. Barhébræus, I, p. 106 pénult. et suiv.; G. Hoffmann, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXII, p. 750; Nœldeke, *Syr. Gramm.*, p. 209.

2. Dans ces deux exemples, la version héraqléenne de Bernstein a le hé quiescent; il est vrai que la place des attributs est à l'inverse de la P'šiṭtâ.

ܐܚܘܗܝ *le frère de celle-ci était Lazare,* Jean 11, 2; au milieu d'un nom de nombre : ܐܒܪܗܡ ܗܘܐ ܫܢܝܢ ܬܫܥܝܢ ܫܢܝܢ *Abraham était âgé de 99 ans,* Gen. 17, 24; après ܠܐ, quand il est un simple renforcement de la négation, § 334 *b* : ܠܐ ܗܘܐ ܠܐ ܠܐ οὐκ ἦν, Jean 20, 24.

Il est encore enclitique après un adverbe ou une locution de temps ou de lieu, envisagée comme attribut : ܐܢ ܗܘܝܬ ܬܡܢ *si tu avais été là,* Jean 11, 21 et 32; ܗܘܐ ܒܥܠܡܐ ܗܘܐ ܒܝܕܗ *il était dans le monde et le monde était dans sa main, id.* 1, 10 (suivant Barhébræus, I, 106 ult. et 107, 4; S. Lee a le hé articulé du premier et du second ܗܘܐ).

On voit par ces exemples que les ponctuateurs n'étaient pas toujours d'accord; un même texte offre parfois aussi des variantes, comp. éd. Lee : ܐܝܟ ܗܘܐ, Jean 2, 12; ܗܘܐ ܐܝܟ, *id.* 20, 24.

334. *a)* Le parfait ܗܘܐ a le sens du passé, ܐܝܬ servant pour le présent. Souvent, il s'emploie impersonnellement : ܗܘܐ ܐܚܪܝ ܕܡܝܬ *et il arriva après que mourut,* Jul. 7, 22; auquel cas, le féminin est également usuel, v. § 325 *a* : ܠܐ ܗܘܬ ܛܒܬܐ οὐ γὰρ καλόν ἔστι, Marc 7, 27; ܕܗܘܐ ܠܗ *lorsqu'il lui fut arrivé,* Josué le Styl. 18, 2.

b) Après ܠܐ, il n'est pas rare qu'il ait le sens d'un présent : ܠܐ ܐܝܬ ܐܢܐ ܒܠܚܕܝ καὶ οὐκ εἰμὶ μόνος, Jean 16, 32; ܠܐ ܗܘܐ ܠܐ ܕܥܠܡܐ οὐκ εἰσὶ τοῦ κόσμου, *id.* 17, 14; ܠܐ ܐܝܬ ܐܢܐ ܒܝܢܟܘܢ. *et je ne suis pas un homme parmi vous,* Hosée 11, 9. En fait, ce verbe n'était guère considéré que comme renforcement de la négation, ce qui explique la *linea occultans* du hé dans ces exemples; on pouvait donc, au lieu de ܠܐ ܐܝܬ ܐܢܐ ܒܝܢܟܘܢ, dire aussi bien ܠܐ ܗܘܐ ܒܝܢܟܘܢ. *et non pas un homme parmi vous,* Anal. syr., p. 72, l. 8 et 11. ܠܐ ܗܘܐ est donc une négation, qui se met invariablement en tête d'une proposition, quels que soient le nombre et le genre du sujet; elle ne se rencontre que lorsque la négation est séparée du verbe par un ou plusieurs mots : ܠܐ ܗܘܐ ܒܫܘܬܗ ܕܠܐ ܗܘܐ ܐܬܪܝܢ. *parce que la victoire ne consistait pas dans leur extermination,* Josué le Styl. 62 ult.; ܠܐ ܗܘܐ ܫܘܬܦܐ ܕܐܢܫܐ ܕܡܗܝܡܢܝܢ ܠܐ ܗܘܐ ܫܘܬܦܐ *il n'y a pas beaucoup de personnes qui se trouvent être des croyants,* Anal. syr. p. 19, l. 11; ܠܐ ܗܘܐ ܠܢ ܕܢܬܪܥܐ ܒܦܓܪܐ ܕܢܚܝܐ *vivre corporellement n'est pas notre condition, id.* 19, 23. Avec

un féminin cependant, on met aussi ܐܘܢ : ܗܕܐ ܠܐ ܐܘܢ ܕܪܚܡܐ ܕܚܒܪܟ ܗܘܝ ܗܢܐ *ceci n'est pas de l'amour du prochain, id.* 21, 22; ܠܐ ܐܘܢ ܗܘܐ ܕܨܒܝܢܐ *elle ne fut pas volontaire,* Josué le Styl. 38, 17. ܐܘܢ apparaît ainsi dans la locution ܠܐ ܒܠܚܘܕ *non-seulement;* ܠܐ ܐܘܢ ܠܐ ܒܠܚܘܕ ܕܥܒܝܕܐ ܠܐ ܨܒܐ ܕܗܝܡܢܘܬܐ *non-seulement Avida ne veut pas croire,* Spicileg. syr. 2, 16; ܠܐ ܐܘܢ ܠܐ ܒܠܚܘܕ ܐܬܐ ܐܘܢ ܗܢܐ ܕܐܕܥܐ ܠܐ ܐܘܢ *ce ne fut pas seulement à Edesse que vint cet ordre;* ܠܐ ܐܘܢ ܒܠܚܘܕ ܠܐ ܬܨܒܝܢ *non-seulement tu ne dois pas l'acquérir,* Anal. syr. p. 23, l. 6.

c) Devant un adjectif ou un participe, il exprime le désir, comparez § 327 *d,* et se traduit par l'impératif ou le subjonctif : ܐܘܢ ܐܬܪܦܐ ܡܢܬܟ *sois guérie,* Marc 5, 34; ܐܘܢ ܕܝܢܐ ܕܚܝܐ *veillez, id.* 13, 37; ܐܘܢ ܗܟܢܐ ܕܥܒܕܝܢ *faites ainsi,* Aphraat. 221, 22; ܐܘܢ ܡܬܝܥܬܐ ܘܥܒܕ ܐܚܪܝ ܕܢܬ *prends conseil et agis ensuite,* Anal. syr., 13, 23; ܐܘܢ ܪܘܚܟ ܕܪܝܐ *que ta pensée soit grande, id.* 8, 7; ܐܘܢ ܐܢܬܬܐ ܕܬܬܠܦ ܒܫܬܩܐ *qu'une femme apprenne dans le silence,* 1 Timot. 2, 11; ܐܘܢ ܦܓܪܝܟܘܢ ܕܢܗܘܘܢ ܕܟܝܐ *que vos corps soient purs,* Addai the Apost. 35, 12.

L'impératif de ܐܘܢ était aussi usuel pour la seconde personne : ܐܘܢ ܕܟܪ *souviens-toi,* ܐܘܢ ܡܬܢ *sois tempérant,* Anal. syr., p. 13, l. 25; 20, 25; ܐܘܢ ܬܬܩܘܢ ܘܬܬܚܙܩܘܢ *soyez courageux et forts,* Jul. 8, 12.

d) En dépendance d'un autre verbe, ܐܘܢ suivi d'un adjectif ou d'un participe, avait également le sens d'un subjonctif : ܐܘܢ ܐܬܬܚܝܪ ܕܗܘܐ ܡܬܬܪܥ *efforce-toi d'être humble,* Anal. syr. p. 8, l. 6; ܐܘܢ ܗܘܝ ܗܝ ܕܨܠܘ ܓܒܪܐ ܒܟܠ ܐܬܪ *je veux donc que les hommes prient,* 1 Timot. 2, 8; ܐܘܢ ܢܚܒ ܕܢܬܚܙܐ ܒܟܠ ܝܪܚܐ ܕܪܒܥܝܢ *que nous aimions à observer le quatorze de chaque mois,* Aphraat. 230, 1.

335. ܐܘܢ enclitique est mis après un verbe, pour former un temps secondaire.

a) Après un parfait, il exprime le plus-que-parfait : ܗܪܘܕܝܣ ܐܚܕ ܠܝܘܚܢܢ ܐܘܢ ܕܐܬܝܪ ܠܗ *Hérode avait saisi Jean,* Matth. 14, 3; ܐܘܢ ܕܫܡܥ ܠܗ ܐܘܢ *il avait appris la nouvelle,* Jul. 8, 2.

Mais très-souvent aussi, il a le sens du *passé défini,* par oppo-

sition au *passé indéfini* que rend le parfait seul, § 327 *a*, ou par opposition à *l'imparfait*, *c* ci-après : ܟܕ ܡܛܘ ܠܝܪܘܫܠܡ ܚܙܘ ܡܫܝܚܐ ܕܐܝܬܝܗ *et lorsqu'ils furent entrés dans Jérusalem, ils virent le Messie,* Addai the Apost. 2, 10 (dans ce livre, ce parfait se rencontre presque à chaque ligne); ܙܟܘ ܠܟܠܝܠܗܘܢ *ils gagnèrent leur couronne,* Jul. 4, 1; ܗܘܐ ܗܘܐ ou ܗܘܐ ܗܘܐ ἐγένετο, Luc. 1, 8; Jean 3, 25; Josué le Styl. 31, 19. Lorsque plusieurs parfaits se suivent, il suffit de mettre l'auxiliaire ܗܘܐ après le premier seulement : ܢܣܒ ܗܘܐ ܟܢܝܫܬܐ ܘܒܙܙ ܠܢܟܣܝܗܘܢ *il prit les églises et pilla leurs trésors,* Jul. 3, 7; ܐܠܐ ܐܝܬܝܗ ܗܘܘ ... ܘܫܪܪܘ ܠܫܪܪܐ *mais ils firent briller la vérité . . . et s'imposèrent, id.* 3, 23; souvent aussi, il est répété après chacun d'eux.

Le suffixe objectif est reçu par le verbe principal : ܟܕ ܚܙܐ ܗܘܐ ܠܗ ܩܒܠ ܗܘܐ ܠܗ *lorsqu'elle le vit, elle l'accueillit,* Addai the Apost. 11, 8.

b) Après l'imparfait, il forme le passé du subjonctif : ܕܠܡܐ ܢܗܘܐ ܗܘܐ ܗܢܐ ܕܢܬܥܪ ܗܘܐ ܠܥܠܬܐ ܕܢܗܘܐ ܗܘܐ *de peur que cette cause ne suscitât l'inimitié,* Addai the Apost. 3, 9; ܗܘܐ ܡܬܚܙܐ ܗܘܐ ܠܗ ܠܡܢܬ ܗܘܐ *(Abgar aurait voulu) se rendre lui-même et voir, id.* 3, 6; ܕܢܬܬܩܢ ܗܘܐ *(il ordonna) que les vaisseaux fussent préparés,* Poème d'Alexandre, *Chrest. Knös,* p. 70, vers 8; ܗܘܐ . ܠܐ ܢܫܟܚ ܠܡܐܟܠ ܠܚܡܐ *au point de ne pas trouver de pain à manger,* Marc 3, 20; ܕܢܗܘܐ ܗܘܐ ܠܗ ܠܡܬܠܐ *pour qu'il fût un modèle,* Jul. 6, 13; ܡܢ ܗܘܐ ܢܬܠ *qui aurait donné? id.* 77, 21.

c) Après un participle, il compose l'imparfait de l'indicatif : ܗܘܘ ... ܗܘܘ ܡܬܚܙܝܢ ܗܘܘ ܠܝܗܘܕܝܐ ... ܗܘܘ ܡܬܚܙܝܢ ... ܗܘܘ ܡܬܚܙܝܢ *et ils voyaient les Juifs qui se tenaient . . . . et songeaient à . . . ,* Addai 2, 12; ܕܐܝܟ ܗܘܐ ܟܬܝܒ ܗܘܐ ܠܗ *laquelle était rédigée en ces termes, id.* 3, 16; ܕܒܗ ܗܘܐ ܗܘܐ *dans lequel il était,* Josué le Styl. 27, 17; ܗܘܘ ܡܐܐ ܕܐܠܦ ܗܘܘ *qui étaient environ vingt mille, id.* 66 ult.

Quand plusieurs verbes se suivent, l'auxiliaire ܗܘܐ est, en général, répété après chacun d'eux, mais il peut aussi n'être mis qu'après le premier : ܗܘܘ ... ܗܘܘ ܡܫܬܠܡܝܢ ... ܗܘܘ ܡܫܠܝܢ ... ܗܘܘ ܡܣܩܝܢ *ils étaient en sécurité . . . descendaient, pillaient, ravageaient et remontaient,* Josué le Styl. 16, 23; aj. 43, 4; 51 ult.; 66, 18;

ܡܢܕܥܡܗ ܕܗܘܐ ܡܬܚܡܐ ܘܡܨܠܚ *tellement il était avide et réussissait,* Jul. 6, 24.

Dans les phrases hypothétiques, il exprime le conditionnel: ܐܢܐ ܡܫܟܒ ܐܢܐ ܗܘܝܬ ܡܫܟܒ *je serais couché,* Job. 3, 12; ܟܡܗ ܠܝ ܕܢܐܒܕܘܢܝ *peu s'en fault qu'ils ne m'aient fait périr,* Ps. 118, 87; ܐܦܠܘ ܠܐ ܡܕܥܢܢ ܗܘܝܢ ܠܢ . ܐܦ ܠܐ ܡܫܬܡܥ ܗܘܝܢ *quand même elles ne nous auraient pas appris cela, elles n'auraient pas été sans utilité,* Josué le Styl. 5, 13; ܐܦܠܘ ܠܐ ܢܬܬܝܗ ܢܡܘܣܐ ܠܐ ܗܘܬ ܚܝܠܐ ܕܐܠܗܐ ܠܐ ܗܘܬ *si la loi n'avait pas été instituée, la puissance de Dieu n'aurait pas été connue,* Aphraat. 24 pénult.; ܐܦ ܠܐ ܐܢܬܘܢ ܝܕܥܬܘܢ ܠܝ ܘܐܒܝ ܝܕܥܬܘܢ εἰ ἐγνώκειτέ με, καὶ τὸν πατέρα μου ἐγνώκειτε ἄν, Jean 14, 7; ܡܢ ܗܘܐ ܕܢܬܠ *qui donnerait?* Jul. 81, 25.

336. L'imparfait s'emploie aussi comme temps simple et comme temps composé.

a) Comme temps simple, il se construit comme l'imparfait de tout autre verbe, § 328 : ܐܢܬ ܥܘܪܐ ܘܠܐ ܬܚܙܐ *tu seras aveugle et tu ne verras pas,* Act. 13, 11; ܡܘܬܐ ܠܐ ܢܗܘܐ ܬܘܕ *la mort ne sera plus,* Apoc. 21, 4; ܓܒܪܐ ܕܠܗ ܐܝܬ ܠܗ ܢܗܘܐ *l'homme doit être un chef pour sa femme,* Anal. syr., p. 8, l. 26; ܡܫܬܥܐ ܗܘܐ ܕܢܗܘܐ ܡܫܬܡܥ *il persuade qu'elle soit comme lui, id.* 8, 29; ܐܦ ܕܢܗܘܐ ܥܡ ܡܪܗ *quand même il serait chez son maître,* Sindban 1, 6; ܐܦ ܕܢܗܘܐ *quand même il serait que,* Jul. 8, 27, etc.

b) Comme auxiliaire, ܢܗܘܐ devant un participe ou un adjectif exprime le subjonctif ou le conditionnel : ܢܗܘܐ ܡܬܝܪܝܢ *veillons,* Jul. 10, 14; ܢܗܘܐ ܪܚܝܡ ܠܐܠܗ ܐܢܬ *sois aimé de Dieu,* Anal. syr., p. 10, l. 11; ܐܠܐ ܕܢܗܘܐ ܩܪܒܐ ܒܝܢܗܘܢ ܕܢܗܘܐ *sinon, que la guerre continuerait entre eux,* Josué le Styl. 69, 11; ܐܝܬܝܗܘ ܕܢܗܘܘܢ ܥܒܕܝܢ *ils instituèrent qu'ils feraient . . . , id.* 24, 15; ܡܢ ܕܢܗܘ ܫܚܠܐ ܐܢܫ ܕܢܗܘ ܥܡ ܣܓܝܐܐ *si un homme s'égare avec beaucoup d'autres,* Spicil. syr. 22, 12; ܠܐ ܢܬܚܒܠܘܢ ܕܢܗܘܘܢ ܠܚܡ ܠܐ ܢܬܚܒܠܘܢ ܕܢܗܘܘܢ ܒܚܡܐ *pour qu'ils ne nuisent pas entièrement et ne soient pas entièrement endommagés, id.* 21, 4; ܐܝܠܝܢ ܡܠܬܐ ܕܐܡܪܝܢ ܒܗܕܐ ܥܠܡܐ ܕܢܗܘܢ ܡܬܚܢܢ ܠܡܠܝܢ *ces paroles qui ont été dites sur la fin du monde ici-bas, pourraient s'appliquer aux choses . . . ,* Josué le Styl. 41, 8; ܕܢܗܘܢ ܢܛܪܝܢ ܐܢܘܢ *qu'ils le conservent,* Aphraat. 217, 7. ܢܗܘܐ peut ne pas être répété

devant chaque participe, quand plusieurs se suivent : ܕܢܦܩܢ ܠܢ ܡܠܦܢܐ ܘܡܫܪܝܢ ܠܢ *qu'elles enseignent les vertus et rendent tempérantes*, Ep. Tit. 2, 3 à 4, comp. versets 2 à 5.

337. Le participe ܐܝܬ s'emploie dans le sens du présent *est :* ܗܘ ܩܕܡܝܐ ܐܝܬ ܒܪܐ ܒܟܪܐ *lui le premier est le fils aîné . . .*, Jul. 4, 7 : comme subjonctif ou en dépendance d'une conjonction, v. § 330*c* : ܕܐܝܬ ܒܗ ܡܘܡܐ . ܐ *s'il y avait un serment*, Josué le Styl. 68, 14 ; ܥܕܡܐ ܕܐܝܬ ܒܗ ܫܘܚܠܦܐ *jusqu'où va l'étendue . . .*, Poème d'Alexandre, *Chrest. Knös*, 80, vers 4 : ܘܐܝܬ ܠܝ ܒܥܠ ܫܠܡܐ ܥܡ ܦܪܣܝܐ *et que je devienne un allié des Perses*, Josué le Styl. 17, 12 ; devant l'auxiliaire ܗܘܐ, comme imparfait, v. § 335*c*.

338. Le verbe ܐܝܬ suivi du lâmadh du datif marque le rapport de la possession, comp. § 332*c* : ܘܒܟܠ ܚܝܘܗܝ ܠܝܬ ܠܗ ܒܪܐ *et de toute sa vie, il n'avait pas eu de fils*, Sindban 1, 2 ; ܠܐ ܢܗܘܐ ܠܗܘܢ ܢܗܝܪܘܬܐ . ܠܝܬ *ils n'auront pas besoin de lumière*, Apoc. 22, 5. Sur ܐܝܬ suivi du dâlath du génitif, v. § 317*e*.

Chapitre VIII.

ܐܝܬ *et* ܠܝܬ.

339. *a)* ܐܝܬ *il est* s'emploie surtout impersonnellement, car c'est un ancien nom qui n'a pas les caractères du verbe, § 220 fin : ܐܝܟܢܐ ܐܝܬ ܠܟ *comment cela va-t-il chez toi?* Sindban 2, 8 ; ܟܠ ܕܐܝܬ ܠܗ *tout ce qu'il y avait*, Josué le Styl. 26, 13 ; quelquefois, cependant, il a un nom pour sujet : ܩܒܪܐ ܕܐܝܬ ܠܗ ܩܕܡ ܡܪܝ ܩܘܢܐ *les anciens tombeaux qu'il y avait près de Mâr Qounâ, id.* 35, 15 ; . ܟܡܐ ܠܚܡܐ ܐܝܬ ܠܟܘܢ *combien de pains avez-vous?* Matth. 15, 34. Il prend les pronoms suffixes personnels, comme un nom, pour former les personnes du verbe *être*, § 220 fin : ܕܗܘܐ ܓܠܝܠܝܐ ܐܝܬ ܠܗ *qui était galiléen d'origine*, Josué le Styl. 62, 6. Dans l'Hexapla et l'Heraqléenne, cette locution est très-usuelle et se rencontre dans les passages où la P'šiṭtâ a ܐܝܬ comme présent, 334*b* : ܐܝܬ ܠܝ, ܐܝܬ ܠܝ etc., au lieu de ܐܝܬ ܠܝ, ܐܝܬ ܠܝ[1].

1. Suivant Bar'ali, n° 650, éd. Hoffmann, on disait aussi ܐܝܬ ܠܗ, au lieu de ܐܝܬ ܠܗ *c'est un tel*, en considérant le suffixe et ܠܗ comme le régime direct de ܐܝܬ, par analogie de ܡܫܟܚ, v. § 348.

b) ܐܝܬ est, comme un participe, § 335 *c*, suivi de l'auxiliaire ܗܘܐ avec le sens de l'imparfait : ܗܘܐ ܐܝܬ *il y avait* est fréquent dans les fables et les contes (v. Kalil. et Damn., Sindban etc.); avec un nom, comme sujet : ܘܠܡܢܝ ܗܘܐ ܐܝܬ ܥܡܗ *et ceux qui étaient avec lui,* Josué le Styl. 68, 17; auquel cas ܐܝܬ prend généralement le suffixe du sujet, avec lequel ܗܘܐ s'accorde : ܐܝܬܝܢ ܗܘܝܢ ܒܚܛܝܐ *car c'étaient des pécheurs,* Matth. 4, 18; ܐܝܬܝ ܗܘܝܬ *j'étais,* Act. 22, 3. L'accord de ܗܘܐ avec le sujet a même lieu, quand ܐܝܬ n'a pas le suffixe : ܐܝܬ ܗܘܬ ܬܡܢ ܢܫܐ *il y avait là des femmes,* Matth. 27, 55 ; ܐܝܬ ܗܘܐ ܒܝܢ ܚܘܬܢ ܫܒܥܐ *il y avait chez nous sept frères, id.* 22, 25; on trouve aussi le féminin comme neutre, § 325 : ܐܝܬ ܗܘܐ ܠܥܠܡܐ ܐܦ ܐܓܪܐ *aussi les étrangers qu'il y avait là,* Josué le Styl. 26, 11.

c) Devant ܐܝܬ, on met ܬܗܘܐ pour exprimer le subjonctif ou le conditionnel, comme devant un participe, § 336 *b* : ܬܗܘܐ ܒܝܬ ܐܝܬ ܠܡܦܪܫ *sache distinguer,* Anal. syr., p. 20, l. 21; ܠܡܐ ܐܢܬ ܐܝܬ ܬܗܘܐ ܐܝܬ ܬܗܘܐ ܐܝܬ ܕܠܐ ܐܝܬ ܬܗܘܐ *il faut nécessairement qu'il soit ou qu'il ne soit pas,* de Hermen. Aristot. 33, 10; ܬܗܘܐ ܐܝܬ ܠܗ ܫܘܠܛܢܐ *qu'ils en aient le pouvoir,* Josué le Styl. 81, 3.

d) ܐܝܬ et ܗܘܐ ܐܝܬ suivis du lâmadh du datif expriment, pour le présent et l'imparfait, le même rapport de propriété que ܗܘܐ et ܬܗܘܐ pour le passé et le future, § 338 : ܗܘܐ ܐܝܬ ܠܗ ܫܒܥ ܢܫܐ *il avait sept femmes,* ܕܥܠܡ ܗܘܐ ܐܝܬ ܠܟ ܐܦ ܕܐܢ ܬܗܘܐ ܐܝܬ ܠܟ ܕܥܠ *sache que, quand même tu aurais cent fils,* Sindban 1, 2 et 6, 11; ܐܝܬ ܠܗ ܠܡܢ ܕܠܐ ܗܘܐ

conjonctif, il forme une locution adverbiale : ܐܝܬ ܐܝܬ ܕ, ܐܝܬ ܕ, ܐܝܬ ܕ, ܐܝܬ ܕ *parfois, par places, par endroits.*

340. ܠܝܬ *il n'est pas*, contracté de ܐܝܬ ܠ, suit les mêmes constructions que ܐܝܬ : ܠܝܬ ܬܠܡܝܕܐ ܡܢ ܡܪܝܗ *il n'y a pas de disciple plus grand que son maître,* Matth. 10, 24; ܠܝܬ ܠܗܘܢ ܡܕܡ. *ils n'avaient rien du tout,* Josué le Styl. 65, 2; ܠܝܬ ܠܗ ܡܕܡ. ἁμαρτίαν οὐκ εἶχον, Jean 15, 24; ܠܝܬ ܠܗܘܢ ܫܘܠܛܢܐ. *ils n'ont pas de pouvoir,* Aphraat. 219, 1.

Il se rencontre plus rarement avec les suffixes que ܐܝܬ : ܠܡܚܪ ܠܝܬ ܗܘܐ *demain, il disparaîtra et ne sera plus,* Jul. 9, 6, comp. Ps. 37, 36; il est quelquefois suivi des pronoms isolés, ܠܝܬ ܐܢܐ *je ne suis plus,* ܠܝܬ ܗܢܘܢ *ils ne sont plus,* Jérém. 31, 15; Job. 24, 24. ܐܝܬ, au contraire, prenant les pronoms suffixes très-facilement, a rarement un pronom isolé après lui.

La construction de ܠܝܬ avec un infinitif est très-usuelle, v. § 332c : ܠܝܬ ܡܕܥ ܠܐܠܗܐ *on ne peut connaître Dieu,* Anal. syr., p. 7, l. 2; ܠܝܬ ܡܕܡ ܡܫܬܡܥ ܐܠܐ *on n'entendait rien que,* Josué le Styl. 35, 20; avec ܕ : ܠܝܬ ܡܕܡ ܕܢܐܡܪ *personne ne dira,* Addai the Apost. 23, 13.

341. Le pronom est construit comme régime, suivant le rapport logique mais non grammatical, dans la phrase suivante : ܐܢܐ ܠܝ ܠܐ ܬܚܙܘܢܢܝ ܟܠ ܙܒܢܐ. *moi, vous ne m'aurez pas toujours,* Matth. 26, 11; Jean 12, 8.

Chapitre IX.

Des compléments des verbes.

342. Le syriaque jouit d'une grande liberté pour la construction du verbe avec son objet. Lorsque celui-ci est déterminé, il est souvent précédé du lâmadh de la direction : ܩܪܐ ܠܥܡܡܐ *il appela les peuples,* Aphraat. 220, 21; ܡܪܝ ܠܥܙܪܬܝ ܕܠܐ ܡܗܝܡܢܘܬܝ *secours mon incrédulité,* Marc 9, 24; surtout, si c'est un nom propre : ܠܝܫܥܝܐ ܢܒܝܐ ܩܪܐ *écoute le prophète Jérémie,* Aphraat. 219, 18; ܐܝܬ ܕܝܠܗ ܠܡܪܬܐ ܘܠܡܪܝܡ ܘܠܥܙܪ ܐܪܝܡ ܝܫܘܥ *Jésus aimait Marthe, Marie et Lazare,* Jean 11, 5; quelquefois l'objet est en apposition sans

lâmadh : ܗܒ ܠܝ ܚܠܩܐ ܕܢܟܣܐ *donne la moitié qui me revient,* Luc. 15, 12; ܫܕܪ ܐܝܕܗ *il plaça sa main,* Marc 8, 24.

Un nom indéterminé n'a pas le lâmadh : ܕܢܦܠ ܦܘܪܩܢܐ *qu'il rende réponse,* Aphraat. 222, 9; ܕܒܬܗ ܢܦܠ ܐܝܕܐ ὅτε ἐκτύλιον εἰς τὴν χεῖρα αὐτοῦ, Luc. 15, 22. Mais cette règle n'est pas très-constante, les Syriens, à défaut d'article, n'ayant pas une idée très-nette de la détermination; on rencontre notamment le lâmadh devant un objet indéterminé mais qualifié : ܕܠܡܐ ܢܗܘܐ ܡܕܝܢܐ ܕܠܐ ܢܬܥܪ ܥܪܒܐ *de peur que cette cause ne suscitât une affreuse inimitié,* Addai the Apost. 3, 9; devant un nom, usité comme pronom indéfini ou devant un nom de nombre : ܕܢܡܪ ܠܐܢܫ *qui blâmerait quelqu'un,* Spicil. syr. 6, 1; ܫܕܪ ܠܐܢܫ ܡܢܗܘܢ *il envoya quelqu'un d'eux,* Josué le Styl. 13, 13; ܠܐ ܢܩܪܐ ܠܡܪܝܐ ܠܐܢܫ *n'appelle pas maître quiconque . . . ,* Anal. syr., p. 28, l. 20; ܐܩܝܡ ܠܗ ܣܓܝܐܐ *il ressuscita avec lui beaucoup de gens,* Addai the Apost. 12, 19; ܠܚܘܢ ܣܓܝܐܐ *forçait beaucoup de personnes, id.* 35, 2; ܐܫܕܪ ܠܟ ܚܕ ܡܢ ܬܠܡܝܕܝ *je t'enverrai un de mes disciples, id.* 4, 17; 5, 22.

Les pronoms personnels, objets d'un verbe, sont suffixes du verbe ou du lâmadh, on dit : ܡܚܝܗ ou ܠܗ ܡܚܝ, et avec les suffixes de la troisième personne du pluriel, ܡܚܝ ܠܗܘܢ, ܡܚܝ ܠܗܝܢ, § 220, ou ܡܚܝ ܠܗܘܢ, ܡܚܝ ܠܗܝܢ. Quand l'objet est exprimé par un nom, le suffixe du verbe ou du lâmadh sert à rehausser ce nom, que lui-même ait ou n'ait pas le lâmadh, v. ci-dessus § 305*a*.

Lorsque l'objet est précédé d'un adjectif, comme ܠ suivi du suffixe, § 304*c*, le lâmadh est omis ou placé devant l'adjectif: ܡܪܝܪܘܬܐ ܟܠܗ ܢܣܒ *et il prit toute l'amertume,* Aphraat. 223, 18; ܟܢܫ ܠܘܬܗ ܟܠ ܟܢܘܫܬܐ *il rassembla près de lui tout le collège,* Josué le Styl. 8, 19; ܡܚܐ ܠܟܠܗ ܦܓܪܢ *un ulcère frappa tout notre corps, id.* 19, 16.

343. L'objet peut précéder le verbe, auquel cas il suit les mêmes règles que lorsqu'il est placé après lui; déterminé, il a ou n'a pas le lâmadh : ܐܢ ܕܠܐ ܢܦܠܚܘܢ ܠܡܪܝܐ *tels que s'ils devaient servir Dieu,* Anal. syr., 9, 2, comp. ܠܐ ܚܙܐ ܐܢܫ ܠܐܠܗܐ *personne n'a vu Dieu,* Jean 1, 18; ܠܐ ܢܫܬܘܢ ܐܝܕܝܢ ܕܠܐ ܡܫܬܘܢ ܡܝܐ

qui aiment cette science de la magie, Spicil. syr. 9, 1; ܡܛܝܐ ܕܐܝܬܝ ܠܗ ܕܐܝܬ ܠܗ *il pensa qu'il avait trouvé le moment opportun,* Josué le Styl. 17, 8; indéterminé, il n'a pas le lâmadh : ܕܠܐ ܢܬܒܪܘܢ ܠܗ *qu'ils ne lui brisent pas d'os,* Aphraat. 217, 16; ܠܐ ܡܚܐ ܠܗ *il ne répondit pas, id.* 222, 8; Exod. 12, 46; mais on rencontre ici également, pourvus du lâmadh, des noms que nous considérons comme indéterminés : ܘܒܪ ܬܠܬܐ ܡܢ ܐܠܝܢ ܦܪܣܝܐ . *et il transperça trois de ces Persans,* Josué le Styl. 61, 10; ܘܟܠ ܕܥܡܗ ܠܘܬ ܐܢܬ ܗܦܟ ܠܗ . *et tous ceux qui sont auprès de toi, qu'il les convertisse,* Addai the Apost. 4, 18.

Quand l'objet déterminé précède, il peut être repris, avec une certaine intensité, par le suffixe du verbe ou du lâmadh : ܡܬܩܢܝܢܘܢ ܩܛܝܢܐ ܠܪܫ ܚܝܠܐ *il nomma Constantin chef de l'armée,* Josué le Styl. 41, 3.

344. *a)* Un verbe peut avoir un double objet ou deux régimes directs. Tels sont notamment les causatifs, § 198, comp. § 192: ܠܡܠܦܬܟܘܢ ܡܫܦܛܐ . ܘܦܩܕܬܐ *je vous ai enseigné les lois et les décrets,* Deut. 4, 5; ܐܦܩܕ ܠܗ ܬܥܢܝܬܐ ܐܚܪܢܝܬܐ ܠܗ ܠܗܢܐ ܣܒܐ *il fit souffrir à ce vieillard des tourments variés,* Jul. 6, 4; ܐܡܪ ܠܗ ܠܐܘܕܩܝܐ *il répondit à Eudocète, id.* 20, 8, comp. Luc. 23, 9; ܠܒܫܗ ܠܐܪܓܘܢܐ *il l'habilla de vêtements de pourpre,* Luc. 15, 22; . ܢܚܘܐ ܠܗ . ܠܗ ܥܒܕܘܗܝ *il leur fera connaître leurs œuvres,* Job. 36, 9 Hex.; ܠܡܠܦ ܠܗ ܐܘܪܚܐ ܕܡܫܦܛܐ ܘܠܡܠܦ ܠܗ ܡܕܥܐ *il lui a appris la voie du jugement et lui a enseigné la science,* Isaïe 40, 14; ܐܚܘܐ ܠܗ . ܐܝܟ ܕܡܥܡܕܐ *il leur montra le mystère du baptême,* Aphraat. 226, 11; ܚܘܐ ܠܝ ܡܕܡ ܕܦܩܕ ܠܟ ܡܪܝܟ *fais-moi voir ce qui t'a été commandé par ton maître,* Jul. 20, 8; . ܠܝܗܒ ܠܝ ܬܠܬ ܚܠܝܢ *prête-moi trois galettes,* Luc. 11, 5; ܡܗܝܢ ܠܗ ܡܕܥܬܗ *il lui confia sa pensée,* Jul. 107, 1, comp. 86, 8; Overb. 175, 14.

b) Quelques verbes prennent au p''al un double objet; ce sont ceux qui signifient *emplir, payer, couvrir, demander :* ܡܠܘ ܠܐܢܝܐ ܡܝܐ *emplissez d'eau les cruches,* Jean 2, 7; ܦܪܥ ܠܗ ܠܐܠܗܐ ܚܛܝܗ *Dieu lui a payé ses mauvaises actions,* Jul. 5, 27; . ܢܬܠ ܠܗ ܐܢܘܢ ܢܬܠ ܠܗ ܢܝܡܐ *que nous leur payions des hommages,* Anecd. syr., IV, p. 60, l. 21; ܐܢܐ ܫܐܠܬ ܠܗ ܡܠܬܐ ܡܢ ܢܡܘܣܐ *je lui ai demandé des paroles de la loi,* Aphraat. 395, 2; ܡܟܣ ܠܗ ܒܢܚܐ *couvre-le d'airain,* Exod. 27, 2.

c) Dans les constructions du passif, le premier objet de ces verbes devient sujet et le second, régime : ܘܐܬܡܠܝܬ ܣܥܕܐ ܕܡܫܬܐ ܣܥܘܪܐ *et la salle du festin fut remplie de convives,* Matth. 22, 10; ܗܢܘܢ ܕܐܬܝܠܦ ܒܐܘܪܚܐ ܕܡܪܝܐ *celui-ci avait été instruit de la voie du Seigneur,* Act. 18, 25.

Parmi les participes passifs qui prennent un régime direct, § 331 *b*, il en est quelques-uns chez lesquels ce régime s'explique comme un second objet de l'actif, quand même l'actif aurait la forme d'un causatif (pa'el ou aph'el) : ܠܒܫܐ θεόφορος, fréquent; ܠܒܝܫܝܢ ܙܝܪܝܢ *vêtus d'une cuirasse,* Jul. 9, 27; ܡܬܟܣܝܢ ܟܘܬܠܐ *couverts de tiares,* Josué le Styl. 23, 2; ܙܝܪ ܒܚܪܒܗ *ceint de son glaive, id.* 32, 8, comp. ar. مُتَقَلِّدًا سَيْفًا; ܡܠܝܐ ܗܘܬ ܚܠܝܐ *elle était pleine de malades, id.* 35, 7. Ces participes se distinguent de ceux énoncés sous le § 331 *b*, en ce qu'ils ont un sens passif.

345. *a)* Les verbes qui signifient *considérer comme, tenir pour,* افعال القَلْب, ont souvent deux compléments, dont le second est à considérer comme l'attribut du premier (dans les phrases passives, comme l'attribut du sujet) : ܐܦ ܡܬܚܫܒ ܠܝ ܟܠܗܝܢ ܐܝܟ ܕܢܩܐ *et je les considère toutes comme un dommage,* Ep. aux Philipp. 3, 7; ܚܕ ܡܬܚܫܒ ܠܗ ܠܛܒܐ *considère une seule chose comme bonne,* Anal. syr., p. 3, l. 17; ܐܢܬܬܐ ܡܬܚܫܒ ܠܗ ܠܒܥܠܗ ܐܝܟ ܢܡܘܣܐ *qu'une femme considère son mari comme une loi, id.* 8, 28.

De même, ceux qui ont le sens de *faire, proclamer, instituer, prendre,* etc. : ܐܥܒܕ ܠܟ ܡܪܝܐ ܘܡܠܟܐ ܕܥܠܡܐ . ܘܐܩܝܡ ܠܟ ܟܗܢܐ ܕܥܠܡܐ *je te ferai prince et maître à vie et t'établirai prêtre . . . ,* Jul. 16, 15; ܡܠܟܐ ܩܪܝܬ ܠܗ ܠܚܝܘܬܐ *tu appelles roi le monstre, id.* 18, 7; ܕܢܬܒܠܘܢ ܠܡܠܟ ܕܡܬܚܙܐ ܠܗܘܢ *qu'ils prissent pour roi qui bon leur semblerait,* Josué le Styl. 17, 7; ܗܢܐ ܕܒܢܐ ܐܒܢܐ ܠܡܕܒܚܐ *il bâtit les pierres en autel,* 1 Rois 18, 32; ܢܚܙܐ ܠܗ ܠܦܛܝܪܐ ܕܡܪܢ *nous observons les azymes comme une fête de notre sauveur,* Aphraat. 223, 16; ܕܩܪܝܢ ܠܗ ܠܚܡܐ ܕܥܘܠܐ *on les appelle ivraies,* Spicil. syr., p. 5 ult.; ܕܩܪܝܢ ܠܗ ܠܡܫܐ ܕܙܥܦܐ *qui est appelé le bâton de la colère,* Josué le Styl. 6, 10; "וַיִּקַּח אִשָּׁה אֶת־אִיזֶבֶל לְאִשָּׁה", 1 Rois 16, 31, aj. Spicil. syr., 14, 17.

346. *a)* L'attribut verbal peut être complété par un ou plusieurs

mots qui se construisent comme l'objet, sans le secours d'une préposition ; telles sont notamment : les locutions adverbiales de temps et de lieu, اسماء الظرف : ܡܩܕܡܝܢ ܥܡܐ ܐܝܬܘܗܝ ܠܬܪܥ ܝܘܡܝܢ *de longs jours, les Israélites demeureront*, Aphraat. 219, 2 ; Hosée 3, 4 ; ܐܬܪܒܝ ܬܠܬܐ ܝܪܚܐ ܒܒܝܬ ܐܒܘܗܝ *il fut élevé pendant trois mois dans la maison de son père*, Act. 7, 20 ; ܒܕ ܐܙܠܬ ܒܐܘܪܚܬܐ ܕܙܕܩܬܐ *pendant que tu marches dans la voie de la justice*, Anced. syr., I, p. 34, l. 17, comp. § 371 *b* ; les locutions qui indiquent un état, الحال : ܗܠܟܝܢ ܥܪܛܠܝܢ *ils allaient nus*, Job 24, 10 ; ܘܩܪܒܘ ܬܠܡܝܕܘܗܝ ܠܘܬܗ ܡܚܘܝܢ ܠܗ ܬܪܝܨܘܬܐ *et ses disciples s'approchèrent lui montrant la construction...*, Matth. 24, 1, comp. § 330 *d* ; les locutions qui précisent et déterminent l'attribut, للتمييز : ܘܝܘܣܦ ܗܘܐ ܫܦܝܪ ܘܫܦܝܪ ܬܪܝܨ *et Joseph était de belle prestance et de jolie figure*, Gen. 39, 6, comp. 29, 17 ; ܚܪܝܪܝܢ ܡܫܪܝܢ *les reins libres (délié quant à leurs reins)*, Josué le Styl. 23, 2.

b) Il n'est pas rare qu'un abstrait verbal soit choisi dans ce cas, ٱلْمَفْعُول ٱلْمُطْلَق, soit seul : ܢܕܪ ܢܕܪ *il fit un vœu*, Sindban 1, 3 ; ܥܒܕܘ ܚܦܪܐ *ils firent un trou*, Josué le Styl. 42, 19 ; ܩܒܠ ܦܩܕܢܐ *il reçut un ordre, id.* 44, 14 ; ܕܥܒܕܝܢ ܥܒܕܐ *pendant qu'ils travaillaient, id.* 30, 12 ; ܐܬܪܦܐ ܐܬܪܦܐ *il faisait des cures*, Addai 19, 1 ; soit accompagné d'un ou plusieurs adjectifs : ܥܒܕ ܠܗܘܢ ܥܢܝܢܘܬܐ . *il leur fit subir un grand tourment*, Josué le Styl. 32, 2 ; ܐܬܟܢܫ ܟܢܫܐ *ils les entassèrent en deux tas, id.* 46, 9 ; ܐܬܥܩܪ ܥܩܪܐ *il éprouva une grande angoisse*, Sindban 3, 14 ; ܬܡܘܬ ܡܘܬܐ ܡܪܝܪܬܐ *tu mourras d'une mort amère*, Martyr. homer., *Chrest. Knös*, 39, 10.

347. Un certain nombre de réfléchis de verbes dérivés sont actifs et se construisent avec un régime direct, §§ 193 à 200 ; tels sont : ܐܬܕܟܪ *se souvenir*, ܐܬܬܡܠܠ *méditer*, ܐܬܝܕܥ *comprendre*, ܐܬܝܕܥ *connaître*, ܐܬܝܗܒ *promettre*, ܐܬܬܪܥܐ *désirer*, ܐܬܬܨܒܪ *se représenter, concevoir*, Anal. syr., p. 33, l. 28, etc.

348. Les verbes neutres signifiant *arriver à* se construisent souvent sans préposition : ܡܛܬ ܠܗ ܫܡܥܬܐ *la nouvelle lui arriva*, comme en hébreu מצא et en arabe اتى بلغ : ܠܐ ܐܫܬܪ ܐܢܫ ܠܡܬܝܐ ܠܘܬ ܡܫܬܪ ܐܢܫ *et il ne resta personne à qui il n'arrivât du mal*, Josué le Styl. 72, 16 ; ܘܡܛܝܐ ܠܘܬ ܡܕܝܢܬܐ *et lorsqu'il arrive à*

la porte du tombeau, Jacq. de Saroug, *Monum. syr. de Mösinger,* II, p. 52 vers 6; ܡܛܠܗ ou ܡܛܠܬܗ *il lui arriva,* ܡܛܠܢ *il m'arriva,* fréquent; ܠܐ ܡܕܥܢܢ ܡܢܘ ܕܡܛܠ *nous ne savons pas ce qui lui arriva,* Act. 7, 40; ܕܠܐ ܡܛܠ ܒܝܫܬܐ *et rien de fâcheux ne lui arriva, id.* 28, 5 et 6; ܡܛܠ ܕܡܛܠ ܠܗܘܢ *parce que cela leur arriva,* Luc. 13, 2; ܟܠ ܕܡܛܠ ܠܗ *tout ce qui lui arriva (à elle),* Addai the Apost. 12. pénult.; ܨܒܐ *le désir est venu à,* se construit de même: ܨܒܐ *je désirai,* Rabb. Overb. 164, 23; Poème d'Alexandre, *Chrest. Knös,* p. 75, vers 12[1].

349. Le régime indirect des verbs est précédé de la préposition régie par le verbe, v. § 373. Le lâmadh du datif se rencontre souvent dans une même phrase à côté de celui du régime direct: ܐܫܕܪ ܚܕ ܡܢ ܬܠܡܝܕܝ *je t'enverrai un de mes disciples,* Addai the Apost. 5, 22; ܐܫܠܡ ... ܠܓܘܠܬܐ *livrez le Golgotâ à Jacques, id.* 12, 1.

Le régime indirect que l'on veut accentuer, est mis en tête de la phrase et peut être, dans ce cas, repris par le suffixe: ܠܛܝܒܘܬܗ ܠܝܬ ܠܗ ܣܦ *et à ses faveurs, il n'y a pas de terme,* Spicil. syr. 4, 16; ܠܬ ܣܥܪ ... ܦܩܕ *au sujet des nones, il commanda,* Jul. 61 ult.

Chapitre X.

De la construction des participes et des adjectifs verbaux.

350. *a)* Le participe, faisant fonction de verbe, se construit avec son régime, suivant les règles énoncées sous le chapitre précédent: ܡܪܓܙܐ ܡܫܚܬ ܠܒ ܒܦܓܪܐ *la colère trouble les pensées, en frappant le corps,* Anal. syr., p. 8, l. 19; ܕܥܒܪ ܥܠ ܦܩܕܢܐ *celui qui la fait, transgresse l'ordre,* Aphraat. 228, 1.

1. Le régime direct avec un verbe neutre paraissait d'autant plus naturel à un syrien que le lâmadh de l'accusatif se confond avec le lâmadh du datif, comp. ܫܒܩ ܠܗ *il leur échappa,* Jul. 79 ult., ܡܠܠ ܠܗ *il leur répondit, id.* 73, 22, pour ܫܒܩ ܠܗ, ܡܠܠ ܠܗ. L'éthiopien a des constructions analogues, v. *Gramm. d. äthiop. Spr.,* § 151; mais ܢܬܠܢ = ܢܬܠܝ Josué 15, 19; Jug. 1, 15, ne signifie pas *tu m'as donné (à moi),* mais *tu m'as placé,* v. Ewald, *Lehrb.,* p. 712, note 1; *Mand. Gramm.,* p. 397, note 1. L'arabe وهب se construit quelquefois avec un double accusatif, mais par analogie du causatif اعطى. Comp. sur cette confusion des lâmadh, Barh., II, v. 135.

b) Les adjectifs, dérivés des participes, peuvent être aussi construits comme des verbes : ܕܠܐ ܡܬܩܢܝܢ ܠܗܘܢ ܠܚܡܐ ܕܝܘܡܐ *qui seraient dépourvus de la nourriture du jour,* Jacq., 2, 15; ܚܕ ܡܢ ܕܚܝܒ ܠܗ ܚܡܫ ܡܐܐ ܕܝܢܪܐ *l'un lui devait cinq cents dinars,* Luc. 7, 41; ܕܗܘ ܡܫܠܡ ܠܗܝܡܢܘܬܢ *qui fut le perfectionneur de notre foi,* Hébr. 12, 2; ܕܢܗܘܘܢ ܡܬܬܪܥܝܢ ܠܡܚܕܐ *que nous soyons les perturbateurs de notre lutte,* Jul. 27, 8; ܕܢܗܘܘܢ ܡܨܥܪܝܢ ܠܥܢܝܢܐ *que nous obscurcissions la tâche, id.* 7, 20.

351. *a)* Comme nom, le participe est un adjectif qui se met à l'état construit avec son complément et prend les suffixes possessifs, v. § 357*c*; l'état construit demeure devant la préposition du complément : ܗܢܐ ܣܒܐ ܕܫܘܒܚܗ *ce vieillard admirable par ses victoires,* Jul. 6, 4; ܡܠܟܐ ܡܗܝܡܢܐ ܘܚܒܝܒ ܠܡܫܝܚܐ *un roi fidèle et ami du Messie, id.* 5, 8; ܩܫܝܫܐ ܕܐܠܗܐ ܩܫܝܫܐ ܕܫܘܒܚܗ *un évêque ami de Dieu, un évêque pieux,* Rabboula, ap. Overbeck, 222, 4 et 13; ܐܘܪܫܠܡ ܕܩܛܠܬ ܢܒܝܐ ܘܪܓܡܬ ܠܫܕܝܚܐ ܕܐܬܝܠܝܢ ܠܘܬܟ *Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui sont envoyés!* Matth. 23, 37; Luc. 13, 34; ܥܕܬܐ ܕܡܪܝܐ ܕܐܝܬ ܒܗ ܕܡܐ *troupeau sauvé par le sang de Dieu,* Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXX, p. 258, l. 8; ܐܢܫܐ ܕܡܫܬܡܥܢ ܠܗ *hérétiques, id.* 258, 10; ܚܢܦܐ ὑποκριταί, Matth. 16, 3; ܐܝܬܝܬ ܐܠܗܐ θεοτόκος, fréquent; ܡܪܟܒܐ ܕܚܡܪܐ ἱππολάβους, Act. 23, 23; ܡܬܚܕܝܢ ܠܗܘܢ *s'entre-tuant,* Sindban 9 ult.; ܕܪܟܒܝܢ ܥܠ ܐܬܢܐ ܚܘܪܬܐ ܘܝܬܒܝܢ ܒܒܝܬܐ ܘܡܗܠܟܝܢ ܒܫܘܩܐ *qui montent des ânesses blanches, sont assis dans des maisons et se promènent sur les chemins,* Jug. 5, 10; pris substantivement : ܚܕܝܢ ܕܥܒܪܝܢ *des passants,* Lament. 1, 12; ܐܢܫܐ ܡܬܬܪܥܝܢ ܕܣܕܪܐ ܛܒܐ *ces perturbateurs du bon ordre,* Jul. 15, 27; ܐܢܫܐ ܕܡܬܬܡܗܝܢ ܠܥܠܡܐ *ces hommes qui émerveillent l'univers, id.* 15, 25; ܠܝܬ ܚܕ ܕܠܒܫ ܐܦܘܕ ܘܡܣܡ ܪܝܚܐ *sans personne qui revêtisse l'éphode et place les parfums,* Aphraat. 219, 3; ܟܠ ܡܢ ܕܚܙܝܢ ܠܟ *tous ceux qui te voient,* Isaïe 14, 16; ܠܡܢ ܕܢܚܙܝ *pour ceux que nous verront,* Rabb. Overb. 173, 21.

b) Un participe passif, suivi d'un régime direct, est également à l'état construit avec celui-ci, quand il est adjectif : ܐܝܬܝ ܠܟ ܦܢܛܟܪܛܘܪ, ܡܫܡܫ ܠܐܠܗܐ θεόφορος, v. §§ 331 *b* et 344*c*.

c) Un participe pris substantivement peut être construit avec le dâlath du génitif, § 317*a* : ܠܐ ܡܫܡܗܝܢ ܠܗ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ *ne l'appelle jamais un homme pieux,* Anal. syr., p. 28, l. 21.

Chapitre XI.

De la construction de l'infinitif; de l'infinitif absolu.

352. *a)* L'infinitif se construit avec son régime, comme le verbe; le régime direct suit ou précède, avec ou sans lâmadh, quand il est déterminé : ܠܐ ܥܒܝܕܐ ܕܚܕܬܐ ܠܡܫܟܚܐ *il n'est pas possible de craindre Dieu,* Anal. syr., p. 7, l. 12; ܠܐ ܬܢܕܚܐ ... ܕܚܕܝܐ ܠܡܫܝܚ ܡܠܟܐ ܕܡܬܝܗܒ ܫܘܠܛܢܐ *ne t'abaisse pas à accuser le roi investi du pouvoir,* Josué le Styl. 8, 1; ܡܢܝܢ ܠܡܚܙܐ ܪܓܠܝܗ ܕܬܠܡܝܕܘܗܝ *il se mit à laver les pieds de ses disciples,* Jean 13, 5; indéterminé, il n'a pas le lâmadh : ܕܠܐ ܢܬܚܙܘܢ ܡܢ ܐܣܝܪܘܬܐ ܣܓܝܐܐ *qu'ils ne pussent supporter un emprisonnement,* Josué le Styl. 13, 10; ܕܗܘܐ ܡܨܝܐ ܠܡܫܕܪ ܩܪܒܐ *qu'il était sur le point de livrer bataille, id.* 18, 10; mais ܠܡܫܠܡܘܬܗ ܠܣܓܝܐܐ *pour perfectionner un grand nombre,* Overb. 170, 20, comp. § 342.

L'infinitif prend les suffixes objectifs : ܘܐܪܝܡ ܠܡܚܘܗ *il le leva (le glaive) pour le frapper, id.* 11, 17; ܐܢ ܢܬܡܢܥ ܠܡܢܥܘܗ . *s'il s'oppose à ce qu'il l'amène, id.* 12, 10. Il peut, comme un nom, s'adjoindre les suffixes de la troisième personne du pluriel, mais plus souvent les pronoms de cette personne demeurent isolés, comme avec un verbe : ܠܐ ܡܨܝܢ ... ܠܡܩܒܪܘܗ ܐܢܘܢ *ils ne parvenaient pas à les ensevelir, id.* 25, 6; ܣܓܝ ܗܘ ܠܡܩܛܠܘܗ ܐܢܘܢ *il est facile de les tuer, id.* 68, 10; ܡܢܝ ܒܥܐ ܐܢܬ ܠܡܠܦܘܗ ܐܢܘܢ *tu veux les apprendre de moi, id.* 3, 9.

b) L'infinitif étant très-usuel, le syriaque évite les constructions, si fréquentes en arabe, d'un ou plusieurs compléments avec un abstrait ou un nom d'action, ex. : ܡܢ ܚܕ ܡܢ ܐܦܣܩܦܐ ܦܩܕ ܠܡܫܡܠܝܗ ܐܝܟ ܕܢܣܝܡ ܠܗ ܩܫܝܫܘܬܐ *il ordonna à l'un des évêques de lui conférer l'ordination de la prêtrise,* Josué le Styl. 63, 12; ajout. § 390 *b.*

353. L'infinitif se met souvent, d'une manière absolue, auprès d'un verbe fini, pour le rehausser et l'accentuer. Il précède généralement : ܐܢ ܡܕܡ ܕܡܬܦܠܚ ܠܡܦܠܚܘܬܗ ܠܡܦܠܚ *si toute chose était servie,* Spicil. syr., 3, 24; ܠܐ ܡܬܪܓܡܘܗ ܠܡܬܪܓܡ *en ne le traduisant pas du tout,* Jacq. d'Edesse, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXXII, p. 489, l. 8: ܠܐ ܚܙܐ ܐܝܟܡܐ ܡܢ ܨܪ ܕܢܗܘܐ *il n'avait jamais vu Tyr,*

Ined. syr. 2, 14; devant un imparfait : ܕܟܕ ܢܨܚܘܢ ܢܨܚܘ *lorsqu'ils sont victorieux,* Josué le Styl. 14, 18; ܐܠ ܬܚܙܐ ܠܗ *tu ne dois pas y regarder,* Anal. syr., p. 15, l. 3; ܡܣܬܠܝܢ ܠܟ ܒܟ *tu portes témoignage sur toi-même, id.* 19, 9; ܐܠ ܬܨܒܐ ܠܡܫܒܩ *tu ne dois même pas vouloir, id.* 23, 8; devant un participe : ܐܢ ܡܫܬܡܥ ܡܫܬܡܥ ܐܢ ܡܫܬܡܥ *si tout servait,* Spicil. syr. 3, 23; ܐܦ ܠܐ ܡܫܬܡܥ ܡܫܬܡܥ *ils doutent même de Dieu, id.* 2, 25; ܕܡܬܬܝܪܝܢ ܡܢ ܡܪܢ ܡܬܬܝܪܝܢ *nous sommes corrigés par notre Seigneur,* Josué le Styl. 5, 17; 1 Cor. 11, 32; ܐܠܐ ܕܡܪܕܦܝܢ ܠܢ *mais de plus, ils nous poursuivent,* Addai the Apost. 11, 19; devant un adjectif attributif : ܡܣܬܝܢ ܣܓܝܐ *ils étaient très-nombreux,* Josué le Styl. 35, 4; séparé du verbe fini : ܐܠܐ ܡܣܬܠܝ ܕܐܢܬ ܡܨܒ *mais j'ai reçu l'ordre de prendre ton témoignage,* Jul. 18, 16; ܡܬܩܪܒܢ ܐܢܐ ܡܬܩܪܒ *je me suis présenté, id.* 11 ult.

Il se met aussi après le verbe fini, sans une différence de sens bien notable[1]; dans ce cas, il est plus rare : ܡܬܝܡܢ ܐܢܐ ܡܬܝܡܢ *crois bien,* Spicil. syr. 2, 13; ܐܠܐ ܬܬܪܥܐ ܒܟ ܒܠܚܘܕ *mais tu dois seulement te réjouir,* Anal. syr., p. 20, l. 29; ܛܒ ܠܡܫܬܩܠ ܡܢ ܕܡܠܠ *il vaut mieux qu'on se taise, id.* 26, 19; ܐܝܟ ܕܢܬܥ ܢܨܒ *alors on planta,* Chroniq. d'Edesse, *Chrest. Michaelis,* 63, 12.

On comprendra, par ces exemples que l'on pourrait multiplier à l'infini, que ces tournures sont bien dans le génie de la langue et que dans la version de l'ancien testament, elles ne sont pas dues à l'influence de l'hébreu. Elles sont, d'ailleurs, également usuelles dans d'autres dialectes araméens, v. *Mand. Gramm.* § 271.

Un infinitif absolu ne peut avoir de complément; si l'attribut verbal doit être développé, on se sert d'un abstrait ou d'un nom d'action, v. § 346 *b*.

Chapitre XII.

Des noms : du genre et du nombre des noms.

354. *a)* La forme des substantifs n'indique pas toujours leur genre; nous renvoyons aux paragraphes 262 à 270, au sujet

1. Barhébræus, I, p. 58, l. 21 et 81, 20, ne fait aucune distinction au sujet de la position de l'infinitif absolu, qu'il explique comme un renforcement du verbe.

des anomalies que présente le syriaque; nous n'ajouterons ici qu'une observation, c'est que les pluriels irréguliers n'ont aucune influence sur le genre : ܟܠܝܠܐ, ܡܠܐܟܐ, ܟܪܟܐ, ܫܢܝܢܐ, ܐܝܠܢܐ, quoique désignant des choses, sont masculins, parce que le singulier est de ce genre; ܟܠܠܐ, ܫܢܐ, ܡܠܐܟܐ etc., sont, au contraire, féminins, parce que tel est leur genre au singulier : ܟܠܝܠܐ, ܫܢܝܐ, ܡܠܐܟܐ.

b) Les titres qui servent à qualifier les personnes, gardent leur genre propre, tels sont notamment les abstraits de dignité: ܪܒܘܬܐ *grandeur,* ܐܚܘܬܐ *fraternité,* ܐܒܘܬܐ *paternité,* ܫܘܪܝܐ ou ܩܕܝܫܘܬܐ *sainteté :* ܫܠܡܘܬܟ ܕܝܢ ܕܡܠܟܘܬܟ *ta Perfection suffit,* Overb. 228, 18; ܕܝܕܥ ܕܡܠܟܘܬܟ *que ta Royauté sache,* Jul. 34, 24; ܡܠܠ ܐܠܗܘܬܟ *ta Divinité a donné, id.* 35, 7. Mais ܡܠܬܐ *verbe,* ܪܘܚܐ *esprit,* sont masculins quand ils désignent la seconde et la troisième personnes de la Trinité; ܫܘܪܐ θηρίον est masculin, comme nom de l'Antéchrist, Apoc. chap. 13, 16 et 17; de même, ܪܒܘܬܐ *myriades,* ܢܦܫܬܐ *âmes,* désignant des individus.

c) Dans les noms composés, § 256, le genre et le nombre sont indiqués par le second nom : ܐܡܪ ܕܢܦܬܚ ܒܬܐ ܕܐܠܗܐ *il ordonna de rouvrir les temples païens,* Jul. 3, 5; 5, 17; ܘܠܡܫܪܝ ܒܬܐ ܕܣܦܪܐ *et de restaurer les salles d'école, id.* 5, 18; ܐܬܦܪܨ ܦܪܟܬܐ ܕܗܝܟܠܐ *la portière du temple se fendit,* Matth. 27, 51; Luc. 23, 45, comp. Héb. 10, 20. Il faut excepter ܒܬ ܢܗܪܝܢ ou ܒܬ ܢܗܪܝܢ *Mésopotamie,* qui, comme nom de lieu est féminin sing. : ܟܠܗ ܒܬ ܢܗܪܝܢ *toute la Mésopotamie,* Josué le Styl. 58, 5.

d) Un collectif peut être construit suivant le genre et le nombre qui lui appartiennent, ou suivant les individus qu'il renferme, comp. § 275 : ܐܠ ܬܫܕܘ ܠܟܘܢ ܒܫܡܝܐ ܕܠܐ ܡܟܠܝܢ ܘܠܐ ܡܫܕܝܢ ἐμβλέψατε εἰς τὰ πετεινὰ τοῦ οὐρανοῦ, ὅτι οὐ σπείρουσιν οὐδὲ θερίζουσιν . . . Matth. 6, 26; cependant cette construction est blâmée par les grammairiens, v. Barhébræus I, p. 241, l. 11.

ܥܕܬܐ est fém. sing. : ܡܪܝܡ ܩܠܐ ܒܥܕܬܐ ܘܡܬܟܢܫ ܗܢܘܢ *il jette un cri au troupeau et celui-ci se rassemble,* Jul. 8, 17; ܡܫܒܩ ܥܕܬܐ *il laisse le troupeau,* Aphraat. 225, 2, comp. Jean 10, 12; rarement il est construit avec le féminin pluriel.

ܫܘܪܐ *une quantité,* ܥܕܬܐ *une foule,* ܫܪܝܪܐ *le reste,* et autres collectifs de cette espèce, se rencontrent souvent avec le pluriel masc. : ܡܝܬ ܥܕܬܐ ܣܓܝܐܐ *il mourut un grand nombre . . .,* Jul. 26, 11; ܥܠ

. ܡܬܚܙܐ ܗܘܐ ... ܟܠܗ ܡܕܝܢܬܐ *chaque ville . . . se pressait pour voir,* Addai the Apost. 16, 12, v. §§ 275, 276 et 378 *c*.

355. Le manque du neutre, que ne possèdent pas les langues sémitiques, ne se fait guère sentir que dans les noms qui n'ont pas de genre propre, comme les adjectifs et les pronoms. Le syriaque se sert indifféremment, dans ce cas, du masculin et du féminin, comme dans les constructions impersonnelles des verbes, § 325 *a* : ܡܕܡ ܕܥܒܕ ܠܗ ܠܡܥܒܕ ὃ γὰρ κακὸν ἐποίησεν, Matth. 27, 23; ܡܕܡ ܕܥܒܕ ܠܗ ܠܡܥܒܕ *ce qu'il avait à faire,* Jul. 14, 20; ܡܕܡ ܕܥܒܕ ܠܗ ܠܡܥܒܕ . ܛܒ ܐܘ ܒܝܫ . *ce qu'il fait, soit en bien, soit en mal,* 2 Cor. 5, 10; ܐܢ ܬܥܒܕ ܛܒܬܐ . *si tu fais une bonne œuvre,* Anal. syr., p. 6, l. 28; ܟܠ ܝܘܡܐ ܕܝܗܒ ܠܗ ܛܪܚܗ *à chaque jour suffit sa peine,* Matth. 6, 34; ܗܢܐ ou ܗܢܢ *ceci,* ܗܘ ou ܗܝ *cela;* ܒܗܢܐ ou ܒܗܢܢ *à cause de ceci,* ; ܗܘ ܐܝܟ ou ; ܗܝ ܐܝܟ *de même que;* ܡܢ ܕܙܥܘܪ ܐܝܟ ܕܙܪܥ *un peu moins que ce qui avait été semé,* Josué le Styl. 37, 14; ܠܐ ܐܬܥܒܕ ܡܢ ܐܝܟ ܕܚܝܒܗ ܠܗ *il ne négligea pas ce qui était son devoir, id.* 46 ult.; ܐܝܟܡܐ *lequel des deux?* fréquent; ܬܪܝܢܝܬ, ܬܠܝܬܝܬ *en second lieu, en troisième lieu,* etc.

On trouve même comme neutre, le masculin uni au féminin: ܐܚܪܢܐ ܣܓܝܐܐ ἄλλα πολλά, Jean 21, 25.

Chapitre XIII.

De l'état emphatique et de l'état absolu.

356. L'état emphatique s'étant généralisé au point d'évincer en partie l'état absolu, § 259 *a* et 299, celui-ci n'est plus usité que dans quelques cas spéciaux, que nous allons passer en revue:

a) Il est de règle pour les adjectifs et participes attributifs: ܐܝܟ ܗܘ *il est juste,* ܐܝܟ ܗܝ *elle est juste,* ܐܢܬ ܩܛܠ *tu tues,* ܐܢܬ ܩܛܠ *tu tues* (fém.); de même, dans les courtes phrases relatives qui remplacent un adjectif qualificatif: ܐܠܗܐ ܕܠܥܠܡ *les Dieux immortels,* Jul. 16, 22; ܐܠܗܐ ܕܥܠܡ, ܐܠܗܐ ܕܥܠܡ pour ܐܠܗܐ ܕܥܠܡ, ܐܠܗܐ ܕܥܠܡ.

Cependant, si l'adjectif ou le participe, bien qu'attribut, est

pris substantivement, il a l'état emphatique : ܐܢܬܘܢ ܕܒܝܫܐ ܐܢܬܘܢ *vous, qui êtes des méchants,* Matth. 7, 11; 12, 34; Luc. 11, 13; ܐܝܟ ܕܡܠܠ ܡܠܝܗܝ ܚܟܝܡ ܗܘ *celui qui modère ses paroles est un sage,* Anal. syr., p. 3, l. 30; ܗܢܐ ܕܥܠ ܗܢܐ ܡܥܛܝܢ ܗܘܘ ܡܗܝܡܢܐ *c'est pourquoi les croyants sont peu nombreux,* Addai the Apost. 9, 17; ܐܢܬ ܒܪܟܬ ܒܢܫܐ *tu es une femme bénie entre les femmes,* Luc. 1, 42; cette construction est fréquente avec ܗܘܐ et ܐܝܬ : ܐܢܐ ܗܘܝܢ ܥܪܛܠܝܢ *j'étais nu,* Matth. 25, 36 et 43; ܗܘܘ ܡܙܕܡܢܝܢ *soyez prêts,* Luc. 12, 40; Matth. 24, 44; ܗܘܐ ܥܘܪܐ ܡܢ ܥܠܡܐ *qui était aveugle depuis longtemps,* Jean 9, 13; ܠܐ ܡܬܚܙܐ ܕܗܘܐ ܒܗ ܓܒܪܐ ܕܥܒܝܕ ܐܘ ܡܬܓܐܐ ܕܠܥܠܡ ܕܠܥܠܡ ܚܝܠܐ *un homme qui est violent ou orgueilleux, il n'est pas possible* (neutre) *qu'il soit véridique en tout temps,* Anal. syr., p. 4, l. 9; ܐܢ ܠܐ ܗܘܝܬܘܢ ܡܗܝܡܢܝܢ ܒܥܘܠܬܐ ܕܥܘܠܬܐ. *si vous n'étiez pas fidèles au Mammon injuste,* Luc. 16, 11; avec les verbes, dont le second objet forme l'attribut du premier, § 345.

b) Dans les substantifs, l'état absolu est encore fréquent dans les cas nécessairement indéterminés, où l'état emphatique avait peu de prise.

De ce nombre sont notamment les locutions adverbiales : ܡܢ ܫܘܬܐ *de suite,* ܥܠ ܗܢܐ *c'est pourquoi,* ܡܢ ܩܕܡ ܙܡܢ *autrefois,* ܕܪ ܕܪܝܢ *de siècles en siècles ;* ܒܟܠܗܝܢ ܕܟܝܢ *en maints endroits,* Jacq. d'Édesse, *Lettre sur l'orthogr.,* éd. Martin, p. ܟܒ, l. 24; ܐܝܟ ܕܟܝ ܫܢܬܐ. *beaucoup de fois,* Marc 9, 22; Rom. 1, 13; ܒܚܕ ܝܘܡܐ *certain jour,* Josué le Styl. 62, 1; ܠܠܝܐ ܘܝܘܡܐ *nuit et jour, id.* 63, 8, mais ܠܠܝܐ ܘܝܘܡܐ, *id.* 42, 15.[1]

c) Un nom répété dans un sens distributif est généralement à l'état absolu : ܕܢܪ ܕܢܪ *à chacun un dinar,* ܒܟܪ ܒܟܪ *par places,* v. § 386 *a*.

d) De même, après un nom de nombre : ܒܪܘܚ ܚܕ ܘܒܪܢܫܐ ܚܕ *dans une même âme et un même esprit,* Jul. 13, 23; 25, 24; Spicil. syr. 7, 5; ܬܠܬܝܢ ܦܪܕܐ. *trente mules,* ܥܣܪܝܢ ܛܥܢܐ *vingt charges,* Josué le Styl. 10, 7 et 8; ܐܪܒܥܝܢ ܝܘܡܐ ܘܐܪܒܥܝܢ ܠܠܝܐ *quarante jours et quarante nuits,* Matth. 4, 2; ܐܪܒܥ ܫܢܝܢ ܘܫܬܐ *des quan-*

1. La construction avec le masculin dans le sens de *fois* est plus rare, on la trouve dans Josué le Styl. 45, 9.

tités de méfaits et de crimes, Jul. 34, 4 (*id.* 81, 21, ܥܘܠܬܐ), v. ci-après § 369 *a*.

e) Après la négation ܠܐ : ܠܐ ܡܢܝܢ *sans nombre*, ܠܐ ܡܚܝܠ *sans obstacle*, ܠܐ ܡܚܫܒ *sans réflexion*, ܠܐ ܚܛܝܐ *sans péché*, ܠܐ ܡܬܠܐ *sans blâme*; etc., comp. Act. 28, 31; 1 Cor. 1, 8; Héb. 9, 28; ܠܐ ܡܡܢܐ *sans compter*, Addai the Apost. 32, 17; ܠܐ ܥܠܬܐ *sans raison*, Jul. 73 ult.

f) Après ܟܠ : ܟܠ ܐܝܟܢܐ *de toutes sortes*, Jul. 6, 4; Josué le Styl. 42, 15; ܟܠ ܛܪܦܝ *de tous côtés*, Josué le Styl. 27, 18; ܟܠ ܐܬܪܐ *en tout lieu*, *id.* 41, 2.

Dans tous ces cas, l'état emphatique est également usuel.

g) Après un adjectif indéfini, autre que ܟܠ, l'état absolu est plus rare : ܒܚܝܠܐ ܡܢܐ *par quelle puissance*, Matth. 21, 23; ܡܕܡ ܐܚܪܢܐ *quelqu'autre chose*, Josué le Styl. 65, 2; ܟܡܐ ܥܒܝܢ *combien de fois, souvent*, Jul. 10, 17; Matth. 17, 15.

h) Dans d'autres constructions indéterminées, il forme l'exception : ܡܕܡ ܕܢܦܠ ܫܢܬܐ *quand tombe un sommeil profond*, Job 4, 13 (expliqué dans les scolies de Barhébræus par ܫܢܬܐ ܕܢܦܠ); ܕܥܒܕ ܡܠܐܟܘܗܝ ܘܫܪܝܬܐ ܕܢܘܪܐ *il fit ses anges d'esprit et ses serviteurs de feu ardent*, Ps. 104, 4; ܕܠܗ ܫܒܚܐ ܘܬܫܒܚܬܐ ܕܥܠܡܝܢ *à qui appartiennent les louanges et les bénédictions de siècles en siècles*, Rom. 11, 36; dans une phrase négative : ܠܐ ܡܕܡ ܥܠ *il n'a pas de raison*, Spicil. syr. 3 pénult.; ܠܐ ܡܬܝܒ ܠܗ *il ne répondit point*, Aphraat. 222, 8; comp. ܠܐ ܡܕܡ, lig. suiv. et Matth. 27, 12 et 13; après la préposition ܒ, si usitée dans les locutions adverbiales, comp. ci-dessus *b* : ܒܦܓܪܐ *corporellement*, Spicil. syr. 5, 14; ܐܢܬܘܢ ܠܐ ܒܦܓܪܐ ܐܠܐ ܒܪܘܚܐ *vous n'êtes pas en chair mais en esprit*, Rom. 8, 9; comp. *Anal. syr.*, p. 36, l. 17; 38, 27; ܡܣܟܢܐ ܒܪܘܚܐ *pauvres d'esprit*, Matth. 5, 3; ܒܚܝܠ *par force*, Josué le Styl. 12, 18; ܒܥܪܘܬܐ *avec pureté*, ܒܥܝܢܝܢ *avec soin*, Aphraat. 229, 17 et 18.

i) Quelques substantifs seulement ne sont usités qu'à l'état absolu, §§ 253 et 278; ils gardent cet état même quand ils sont déterminés.

L'infinitif a toujours la forme indéterminée : ܡܫܬܐ, ܡܫܬܝܢ, etc.

j) Ont encore l'état absolu : les noms des mois : ܢܝܣܢ ܝܪܚ, ܐܝܪ . ܥܠܘ . ܐܝܪ . ܥܠܘ . ܡܫܪ . ܬܫܪܝ etc.; ܫܒܬܐ, de ܫܒܬܐ *semaine*, dans la composition des jours de la semaine : ܒܫܒܬܐ

dimanche, ܚܕܬܐ ܫܒܐ *lundi,* etc.; des noms propres de lieu ou d'individus, ܕܡܫܩܐ *Damas,* ܚܡܨ *Emesse,* ܚܪܢ *Harran,* ܛܘܪ ܥܒܕܝܢ *Tour 'Abdin,* ܢܨܝܒܝܢ *Nisibis,* ܦܪܬ *Euphrate,* ܐܒܓܪ *Abgar,* ܝܘܦܝܛܪ *Jupiter* etc.

Les mots étrangers, noms propres ou communs, ne sont pas susceptibles de plusieurs états : ܝܥܩܘܒ *Jacob,* ܝܫܪܐܝܠ *Israël,* ܝܘܚܢܢ *Jean,* ܐܘܪܫܠܡ *Jérusalem* etc. Il faut excepter ceux qui ont passé dans la langue vulgaire, comme ܐܢܛܘܢܝܐ abs. ܐܢܛܘܢܝܐ, ܦܪܝܣܝܐ abs. ܦܪܝܣܝ, comp. § 280.

Chapitre XIV.

Subordination des noms entre eux : état construit et expressions du génitif.

357. L'état construit, ce vieux procédé du sémitisme pour subordonner un nom à un autre, est encore régulièrement usité entre deux noms qu'unit un rapport étroit.

a) Il forme le lien des noms composés : ܒܪ ܐܢܫܐ, ܡܠܟܝܨܕܩ, ܒܝܬ ܡܫܝܚܐ etc., v. 256; une préposition ne détruit pas ce lien : ܥܠܬܐ ܕܡܘܬܐ *peine capitale,* ܥܠܬ ܕܚܝܐ *excuse,* ܥܠܬ ܕܚܝܐ *hypocrisie.*

b) Il est fréquent entre deux mots qui traduisent un seul mot grec : ܗܝܡܢܘܬܐ ἀπιστία, ܩܫܝܐ ܠܒܐ σκληροκαρδία, ܡܪܝܐ ܕܬܪܬܝܢ ὀρθοδοξία, ܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ ὁ βασιλικός, ܒܝܬ ܓܢܙܐ θηρίον.

c) Un adjectif ou un participe se construit avec son complément, v. § 351 : ܡܣܟܢܝܢ ܪܘܚܐ *pauvres d'esprit,* Gal. 3, 1; ܣܚܝܡܝܢ ܪܘܚܐ *sains d'esprit,* Aphraat. 228, 16; ܪܚܝܡ ܐܦܝܡ *longanime,* fréquent, ܣܒܝܢ ܝܘܡܝܢ *avancés en âge,* Luc. 1, 7 et 18; 1 Timoth. 1, 10; 2 *id.* 3, 3; ܡܛܠܝܬܐ ܕܡܪܝܡ[1] κεχαριτωμένη, Luc. 1, 28; ܡܪܝܐ ܕܬܪܝܨܘܬܐ *orthodoxe* (fém.), ܟܠܗ ܩܢܝܢ ܕܟܠ παντοκράτωρ, fréquent; ܥܒܕ ܕܟܣܦܐ *un esclave acquis à prix d'argent,* Aphraat. 218, 9; Exod. 12, 44; ܣܦܪܐ ܕܚܝܐ ܕܟܬܒܐ βιβλία ἀναγεγραμμένα, Jacques d'Edesse, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXXII, p. 488, l. 9; ܒܥܝܪܐ ܕܪܓܠܝܢ *animal à deux pattes,* de Hermeneut. 28, 1; devant ܡܢ du comparatif, v. § 366 *e.*

1. La prononciation dure du taw, indiquée dans l'édition S. Lee par qouššâi, est occasionnée par l'assimilation avec le ṭeth qui suit, v. § 111.

d) Un nom prend l'état construit dans les tournures où il a surtout la valeur d'une préposition : ܥܠܬܐ *par la force de*, ܥܡ *par le moyen de*, ܫܡܗ *au nom de*, ܩܕܡ *en présence de*, etc. Nous avons énoncé, § 246, 1°*a*, quelques noms qui n'étaient plus usités que dans ce sens et étaient toujours à l'état construit; on peut ajouter ceux qui marquent les divisions de temps ou de lieu : ܦܠܓܐ *demi*, ܩܕܡ ܫܒܬܐ *le matin du dimanche*, Aphraat. 229, 2; Josué le Styl. 22, 17; ܥܠ ܡܥܪܒܐ *au coucher du soleil*, Marc 1, 32; Luc. 4, 40; ܩܕܡ ܦܪܕܝܣܐ ܕܥܕܢܐ *à l'orient du Paradis terrestre*, Gen. 3, 24, comp. § 246, 2°*a*.

e) L'état construit est encore usuel, mais d'une manière moins constante, dans les autres cas : souvent encore, quand le nom déterminant sert à qualifier le premier nom : ܡܕܝܢܬܐ ܡܠܟܘܬܐ *la ville royale, la capitale*, Josué le Styl. 11, 12; ܗܝܟܠ ܡܠܟܘܬܐ *le palais royal, id.* 13, 14; ܪܒ ܡܠܟܐ *un prince*, Sindban, *passim*, ܫܘܚܠܐ ܕܐܠܗܐ *le culte divin, la vraie religion*, comp. ܕܚܠܬ ܐܠܗܐ, ܕܚܠܬ ܐܠܗܐ *la crainte de Dieu, la religion de Dieu*, Act. 9, 31; 2 Cor. 7, 1; Rom. 3, 18; ܫܘܚܠܐ ܕܫܐܕܐ ܕܥܒܕܐ *le culte des démons et la religion idolâtre*, Jul. 5, 15; devant un nom de nombre, v. § 369 *a*. On voit par ces exemples que l'état construit est possible entre des noms indéterminés.

f) Il est possible devant un pronom : ܪܘܡܝ ܐܢܬܬܗ ܕܡܠܟܐ *Roumi, la femme de ce roi*, Martyr. homerit., B. O. I, 365; ܥܠ ܕܢܢ ܕܐܢܘܢ *à cause de ceux qui . . .*, Josué le Styl. 63, 3; ܫܡܗ ܕܡܢ *au nom de qui . . .*, Addai the Apost. 18, 6.

g) Par un mélange des diverses constructions, l'état construit se rencontre, mais très-rarement, devant le dâlath du génitif : ܡܢܐ ܕܡܣܐ ܕܝܠܗ *la vaisselle de sa table*, Josué le Styl. 69, 15; ܝܘܡܝ ܕܥܘܪܢܐ *les jours de ma jeunesse*, Saint-Ephrem, III, 429; mais dans ܝܘܡܝ ܕܒܢܝ ܕܒܝܬ ܕܩܠܝܛܘܢ *aux jours de ceux de la maison de Dioclétien*, Jul. 24, 9, le dâlath a un autre sens, voyez § 317 *a*.

h) Un nom à l'état construit peut se subordonner plusieurs noms : ܒܝܪܚ ܬܡܘܙ ܕܝܘܡܝ *aux mois de Haziran et de Tamouz*, Josué le Styl. 36, 16.

L'état construit n'est rompu ni par une préposition, § 351 *a*, ni par une particule enclitique : ܐܠܗ ܫܡܝܐ *le Dieu du ciel*, Jul. 54 ult.

358. Un second procédé pour exprimer le rapport du génitif, consiste à préposer le relatif ܕ au second nom, § 317*a*, absolument comme le relatif ܠ en éthiopien : ܕܡܣܬܪܐ ܕܡܠܟܘܬܐ ܕܫܡܝܐ *les secrets de la royauté des cieux*, Matth. 13, 11; ܒܐܘܪܚܐ ܕܫܩܪܐ *dans la voie des pervers, id.* 10, 5; ψευδοπροφῆται, *id.* 24, 24; ܕܚܠܐ ܕܦܠܚܢܗ *le fardeau de son service*, Jul. 7, 13; ܕܚܠܐ ܕܒܪܝܢܗ *la masse de son ballot, id.* 7, 6; ܕܠܐ ܠܒܫܐ ܕܡܠܟܬܐ *sans le voile d'honneur des reines*, Addai the Apost. 15, 20; ܡܒܪܐ ܕܟܠܗ *créateur de toutes (choses)*, Anal. syr., p. 149, l. 29; ܡܩܕܫܐ ܕܡܠܝܐ *sanctificateur de ceux, id.* 40, 22; ܡܬܢܗܠܐ ܕܥܒܝܕܬܐ *directeur des affaires*, Josué le Styl. 12 ult.

Cette tournure est de rigueur avec un nom qui n'est pas susceptible de flexion, comme quelques noms syriaques et les mots étrangers, v. §§ 224*a*, 253*a*, 278 : ܥܠܡܐ ܕܗܢܐ ܘܡܢܝܢܘܬܐ ܕܥܬܪܐ *le souci de ce monde et l'illusion de la richesse*, Matth. 13, 22; avec un nom indéterminé qui demeure à l'état absolu, § 356 : ܟܠ ܫܘܠܛܢܐ ܕܪܘܡܝܐ *tout pouvoir des Romains*, Didasc. 75, 6; ܟܠ ܒܣܪܐ ܕܒܥܝܪܐ *toute chair d'animal*, Spicil. syr. 7, 26.

359. *a)* Lorsque le deuxième nom est déterminé, le premier prend souvent le suffixe possessif, § 304*a*. Cette tournure très-usuelle se rencontre, sans aucune différence de sens, à côté de celle sans suffixe : ܐܓܪܗ ܕܦܥܠܬܟ *la récompense de votre travail*, Jul. 8, 11, comp. ܐܓܪܗ ܕܦܥܠܬܗ *id.* 7, 15; ܥܡܘܕܝܗ ܕܗܝܡܢܘܬܢ *les fondateurs de notre foi, id.* 8, 6; ܥܩܬܗ ܕܡܫܬܪܢܘܬܗ *l'épreuve de sa fermeté, id.* 9, 17; devant un pronom : ܪܫܝܬܗ ܕܗܢܐ *le commencement de ceci*, ܣܘܦܗ ܕܗܢܐ *la fin de ceci*, Addai the Apost. 15 ult.; 16, 1; même dans les traductions du grec, où celui-ci n'a pas l'article : ܣܦܪܐ ܕܝܠܕܘܬܗ ܕܝܫܘܥ ܡܫܝܚܐ ܒܪܗ ܕܕܘܝܕ ܒܪܗ ܕܐܒܪܗܡ βίβλος γενέσεως Ἰησοῦ Χριστοῦ, υἱοῦ Δαυίδ, υἱοῦ Αβραάμ, Matth. 1, 1.

Quand plusieurs noms sont joints par le waw de la copule, le suffixe est répété après chacun d'eux : ܥܢܝܘܬܗ ܘܥܠܒܘܢܗ ܕܥܡܢ *l'oppression et l'humiliation de notre peuple*, Jul. 101, 24, comp. sans suffixe : ܚܣܪܐ ܘܙܘܥܪܐ ܕܥܡܗ *l'opprobre et le mépris de sa confrérie, id.*

b) Une préposition étant dans un rapport d'état construit avec le nom qui suit, nous avons vu, § 306*a*, que ce rapport peut être remplacé par celui établi par le dâlath relatif; au lieu de ܥܠ ܗܢܐ *à cause de ceci*, on peut dire, par exemple, ܥܠܕܟܝ

ܒܝܬܗ, Josué le Styl. 11, 9. Si l'on excepte ܡܢ ܚܕܬܐ *de nouveau (de rechef)*, cette construction ne se rencontre qu'avec un nom déterminé et la préposition a généralement le suffixe.

c) Un adjectif est également susceptible de cette construction, quoique l'état construit soit plus ordinaire, § 357 *c* : ܚܘܒܐ ܡܠܝܢܬܗ ܕܢܡܘܣܐ *un amour rempli de la loi*, Josué le Styl. 2, 2.

360. *a)* Le lien établi par le dâlath, étant beaucoup plus lâche que celui de l'état construit, est bien dans le goût de l'araméen, qui aime les constructions libres; on s'explique ainsi que ce second procédé ait tendu à se généraliser, au détriment du premier, devenu relativement rare. On desserre volontiers ce lien, en intercalant un ou deux mots entre les termes du rapport; l'adjectif qui qualifie le premier nom peut être placé après lui ou après le second : ܒܪܐ ܫܪܝܪܐ ܕܐܠܗܐ ou ܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܫܪܝܪܐ *le vrai fils de Dieu*, Anal. syr., p. 39, l. 14; 65, 21; ܕܪܓܬܐ ܡܪܝܡܬܐ ܕܡܘܕܝܬܐ *le degré le plus haut de la confession*, Jul. 10, 24; ܫܗܝܕܐ ܕܢܦܫ ܗܕܐ ܕܒܪܢܫܐ *le noble martyre de cet homme, id.* 7, 19; ܟܠ ܡܕܡ ܕܡܘܬܐ *une cause quelconque de mort*, Addai the Apost. 12, 13; dans les phrases nominales, § 375 *g*, le mot traduisant le verbe *être* occupe souvent la place intermédiaire : ܠܐ ܗܘܝܢ ܐܢܐ ܕܐܣܝܐ ܕܣܡܐ *je ne suis pas un médecin de médicaments*, Addai the Apost. 9, 4; ܐܕܬܐ ܩܕܝܫܬܐ ܕܡܫܝܚܐ ܗܝ ܕܐܕܐܣܐ *Edesse est la sainte fiancée du Messie*, Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXX, p. 270; ܒܐܡܬܐ ܗܢܐ ܗܘܐ ܒܪܗ ܕܐܠܗܐ *en vérité, celui-ci était le fils de Dieu*, Matth. 27, 55; ܡܕܥ ܐܢܐ ܕܙܪܥ ܐܒܪܗܡ ܐܢܬܘܢ *je sais que vous êtes la race d'Abraham*, Jean 8, 37; quelquefois aussi, un autre mot : ܕܡ ܕܡܘܬܐ ܕܐܠܗܘܬܐ *serait dit de même nature que la divinité*, Anal. syr., p. 67, l. 3; ܐܝܬ ܠܢ ܒܐܪܥܬܐ ܕܚܨܝܪܐ ܕܚܛܬܐ *nous avons dans les champs des magasins de froment*, Jérém. 41, 8.

b) Plusieurs noms peuvent être subordonnés à un autre, au moyen du dâlath répété devant chacun d'eux : ܥܡܠܐ ܕܫܪܒܐ ܕܝܘܡܐ *la fatigue de la chaleur du jour*, Jul. 7, 11; ܡܢ ܩܫܝܘܬܐ ܕܒܝܬ ܐܬܪܐ *à cause de la difficulté naturelle de la position du fort*, Josué le Styl. 14, 6. Un mélange des deux procédés a quelque chose d'étrange : ܘܚܙܝܢ ܥܩܪܒܐ ܕܪܓܠܐ ܘܫܢܐ ܕܟܠܒܐ ܘܐܦܝ ܕܐܢܬܬܐ *et nous vîmes des scorpions aux pieds et aux dents de chien et au visage de femme*, Lettre d'Alexandre, *Chrest. Rödiger*, 116, 10.

c) Suivant Barhébræus, I, p. 52, l. 24, l'inversion des deux termes est possible et se rencontre quelquefois; il cite en exemple: ܝܗܘܕܐ ܥܒܕܗ ܕܝܫܘܥ ܡܫܝܚܐ *Juda, le serviteur de Jésus le Messie,* Ep. Jud. 1, 1 (l'édition S. Lee a ܝܗܘܕܐ ܥܒܕ ܝܫܘܥ ܡܫܝܚܐ)[1]. En éthiopien, l'inversion avec ዘ est régulière, v. *Aethiop. Gramm.,* p. 259.

361. Le rapport exprimé par ces diverses constructions n'est pas nécessairement un rapport de possession; ainsi le second nom sert parfois de complément au premier, comme qualificatif: ܪܘܚܐ ܩܕܝܫܐ est, en fait, synonyme de ܪܘܚܐ ܕܩܘܕܫܐ *le Saint-Esprit;* ܕܚܠܬܐ ܕܐܠܗܐ (ou ܕܚܠܬܐ ou ܕܚܠܬܐ, § 357 *e*) *la crainte de Dieu, la crainte que Dieu inspire;* ܗܝܡܢܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ *la foi au Messie,* Addai the Apost. 16 ult., comp. Marc 11, 22; ܩܢܝܢܘܬܟ ܕܒܝܬܟ *ton zèle pour ta maison,* ὁ ζῆλος τοῦ οἴκου σου, Jean 2, 17; קִנְאַת בֵּיתֶךָ, Ps. 69, 10; ܩܢܝܢܘܬܐ ܕܥܡܐ *le zèle pour le peuple,* Isaïe 26, 11.

Nous avons vu, § 308, que le pronom suffixe a quelquefois aussi un sens objectif.

362. Le rapport de possession est rarement exprimé en syriaque par le lâmadh du datif : ܗܘܬ ܠܡܢܝܢ ܕܢܫܐ ܕܗܘܢܐ *elle était au nombre des femmes du roi des Huns,* Josué le Styl. 18, 1; ܕܪܓܠܝܟ ὑποπόδιον τῶν ποδῶν σου, Act. 2, 35, s'explique par le psaume 110, 1, où ܕܪܓܠܝܟ traduit l'hébreu לְרַגְלֶיךָ; ܠܡܢܗܓܘܬ ܠܥܡܐ ὁδηγοῦ τοῖς . . . , Act. 1, 16, comp. § 350 *b*.

Chapitre XV.

Coordination des noms; apposition.

363. Le cas le plus fréquent d'apposition est celui de l'adjectif avec le substantif. Les adjectifs démonstratifs se placent devant ou derrière le substantif, § 307 et 319 *g*; de même, la plupart des adjectifs indéfinis, §§ 320 et suivants; les noms de nombre précèdent généralement, mais ils peuvent suivre, § 369 *a*. Quant aux qualificatifs, parmi lesquels se classent les nombres ordinaux, leur place régulière est derrière le substantif. Exceptionnellement, on les rencontre devant lui, dans les poésies principalement, v. Barhébræus, II, p. 18 *comment.* : ܫܢܐ ܪܘܚܢܐ ܕܩܘܕܫܐ

1. M. Nœldeke dans sa *Syr. Gramm.,* p. 148, en cite deux autres exemples, empruntés l'un à Aphraates (6, 16) et l'autre à Siméon le Stylite *(Acta Martyr.* 346); aj. ܥܒܕ ܫܡܥܘܢ ܥܡܕܐ, Jul. 125, 24.

dans le premier jour, Hexaméron de Jacq. d'Edesse, cité par Barhébræus, *ibid.*; ܗܘ ܕܫܪܐ ܩܕܡܝܬܐ ܕܐܬܬܝܣܕ *celui qui posa la première fondation*, Spicil. syr. 49, 20; ܨܠܡܐ *des idoles sculptées*, Addai the Apost. 23 pénult.; ܣܓܝܐ *nombreux* et ܐܚܪܢܐ *autre*, considérés comme indéfinis, ne sont pas très-rares à cette place: ܣܓܝܐ ܐܚܪܢܐ ܕܡܫܝܚܝܐ *beaucoup d'autres chrétiens*, Anal. syr., p. 114, l. 15; ܣܓܝܐ ܐܚܪܢܐ ܕܬܡܗܐ *beaucoup d'autres prodiges*, Jean 30, 20; ܣܓܝܐ ܕܡܣܐ *beaucoup de lépreux*, Luc. 4, 27; ܣܓܝܐ ܢܒܝܐ *beaucoup de prophètes*, Matth. 13, 17; ܐܚܪܢ ܣܓܝܐ ܕܢܒܝܐ ἄλλα θαύματα, Apoc. 13, 11, comp. § 354*b*.

Les qualificatifs qui servent de titres honorifiques sont généralement mis devant le nom de l'individu; tels sont notamment: ܩܕܝܫܐ *saint*, ܢܝܚܐ *défunt*, ܝܩܝܪܐ *excellent*, ܫܦܝܪܐ *pieux*, ܚܝܒܐ *cher*, ܒܪܝܟܐ *béni* etc.; de même les qualificatifs de malédiction: ܡܚܝܐ *maudit*, ܥܩܝܡܐ *pervers*: ܩܕܝܫܐ ܕܫܝܛܢܐ, ܢܝܚܐ ܕܫܝܛܢܐ, ܫܦܝܪܐ ܕܫܝܛܢܐ, *Anal. syr.*, pp. 31, 66, 70, 75, 79, 90 passim; ܝܥܩܘܒ ܩܕܝܫܐ *l'illustre Jacques*, ܝܘܚܢܢ ܝܩܝܪܐ *l'excellent Jean*, ܡܪܝ ܦܠܒܝܢܘܣ ܓܒܪܐ ܩܕܝܫܐ *le vaillant et illustre Mar Flavien*, Josué le Styl. 46, 19; 69, 20; 70, 2; ܥܠ ܡܪܝ ܩܘܪܝܠܘܣ ܩܕܝܫܐ *par le pieux évêque Cyrille*, Rabboulâ, ap. Overbeck 222, 13; ܐܒܗܬܗ ܕܢܝܚܐ *leurs pères décédés*, Overbeck 173, 6; ܝܘܠܝܢܘܣ ܩܕܝܫܐ *le pervers Julien, id.* 160, 14; ܐܦܝܐ ܡܚܝܐ *maudite vipère*, Jul. 115, 21.

364. *a)* L'adjectif s'accorde en genre et en nombre avec le substantif, dont il suit également l'état, emphatique ou absolu. L'adjectif a l'état emphatique avec un nom invariable à l'état absolu, quand celui-ci est déterminé: ܛܥܝܘܬܐ ܕܫܚܝܬܐ *l'erreur corruptrice*, Addai the Apost. 22, 5; ܛܥܝܘܬܐ ܬܢܝܬܐ *la seconde erreur*, Matth. 27, 64. Il l'a aussi, par exception, avec un nom indéterminé: ܬܠܬ ܢܫܐ ܚܪܝܪܬܐ *trois femmes nobles*, Josué le Styl. 63, 6. Le contraire est aussi possible: un substantif indéterminé peut avoir l'état emphatique, l'adjectif demeurant à l'état absolu: ܐܠܗ ܐܚܪܝ *un autre dieu*, 1 Cor. 8, 4; ܫܒܥܐ ܪܘܚܐ ܐܚܪܢܐ *sept autres esprits*, Matth. 12, 45 (plus correct, ܫܒܥܐ ܪܘܚܐ ܐܚܪܢܐ, Luc. 11, 26).

L'adjectif a encore l'état absolu, le substantif étant à l'état emphatique, quand il est seul sous l'influence d'une négation,

§ 356 *e* : ܝܘܡܝܢ ܠܐ ܙܥܘܪܝܢ *des jours nombreux (pas petits),* Act. 9, 43; ܟܣܦܐ ܠܐ ܙܥܘܪܐ *beaucoup d'argent (pas peu),* Matth. 23, 12, comp. Jul. 111, 18.

ܚܪܒܐ ܕܚܝܠܐ *une faux acérée,* Apoc. 14, 14; ܚܝܠܐ ܪܒܐ *une grande armée,* Josué le Styl. 48, 6, sont, à la rigueur, possibles, quoique ܢ pour ܐ puisse être le résultat d'une confusion facile; en aucun cas, il ne faudrait voir là un état construit.

b) L'accord d'un féminin avec un masculin est incorrect: ܒܨܦܐ ܣܓܝܐ *à grands frais,* Josué le Styl. 48, 13.

c) ܣܓܝ *beaucoup,* ܙܥܘܪ *peu* sont usités comme des adjectifs indéfinis invariables et se mettent devant ou derrière un substantif : ܣܓܝ ܡܠܬܐ *beaucoup de choses,* Spicil. syr. 6, 6; ܣܓܝ ܐܪܡܠܬܐ *beaucoup de veuves,* Luc. 4, 25; ܣܓܝ ܥܨܐ *beaucoup de bois,* 2 Chron. 2, 9; ܙܥܘܪ ܢܘܗܪܐ *un léger crépuscule,* Josué le Styl. 28, 18; ܙܥܘܪ ܝܘܡܐ *peu de jours,* Jean 2, 12; ܙܥܘܪ ܝܘܡܐ, Addai the Apost. 31, 11; ܙܥܘܪ ܢܚܡܐ *un peu de consolation,* Josué le Styl. 28, 18; ܙܥܘܪ ܙܥܘܪ ܕܟܬܒܬ *dans ce peu (de pages) que j'ai écrites, id.* 71, 17; ܙܥܘܪ ܡܠܐ ܗܠܝܢ *ces quelques paroles,* Aphraat. 227, 16; ܙܥܘܪ ܡܢ ܙܥܘܪ *quelques-uns en petit nombre,* Jul. 26, 12. On dit de même : ܟܬܬܐ ܠܐ ܙܥܘܪ *des groupes pas peu nombreux, id.* 111, 18.

ܙܥܘܪ semble être devenu de bonne heure invariable, l'adjectif ܙܥܘܪܐ ayant surtout le sens de *léger;* il signifie encore *court* dans la locution fréquente : ܙܥܘܪ ܗܘ ܙܒܢܐ *le temps est proche.* ܣܓܝ s'accorde souvent en genre et en nombre avec le substantif; c'est donc par analogie de ܙܥܘܪ qu'il est invariable. Dans un sens partitif, ܙܥܘܪ est suivi de ܡܢ : ܙܥܘܪ ܡܢ ܦܠܚܐ *quelques paysans,* comp. ܣܓܝܐ ܡܢ ܓܒܪܐ *beaucoup d'hommes armés,* Josué le Styl. 56, 8 et 9; ܙܥܘܪ ܡܢ ܦܪܫܐ *quelques cavaliers, id.* 57, 9.

d) ܣܓܝܐ *foule,* se met aussi en apposition avec un substantif, avant ou après lui, dans le sens de ܣܓܝܐ : ܓܒܪܐ ܣܓܝܐ πολλῆς ἐρήνης, Act. 24, 3; ܣܓܝ ܡܠܬܐ *beaucoup de grandeur d'âme,* Rabboula, ap. Overbeck, 191, 14.

e) L'adjectif peut être séparé du substantif : ܗܘ ܒܪܗ ܕܡܪܝܐ ... ܗܘ ܐܠܗ ܕܡܪܝܐ ܗܘ ܡܠܟ ܢܨܚܐ *il est le fils adoré, il est le Dieu béni, il est le roi victorieux,* Addai the Apost. 28 ult., 29, 1.

365. L'apposition de deux substantifs a lieu dans certains cas déterminés, où le second forme l'attribut ou le complément du premier.

a) Elle est la règle après les noms de mesure, de poids, de quantité, de monnaie : ܡܐܐ ܟܘܪܐ ܡܫܚܐ *cent mesures d'huile,* Luc. 16, 6; ܡܐܐ ܟܘܪ ܚܛܐ *cent kors de froment, id.* 16, 7; ܬܪܬܝܢ ܡܐܐ ܠܚܡܐ *deux cents dinars de pain,* Jean 6, 7; ܬܠܬܝܢ ܟܘܪ ܚܛܐ *trente boisseaux de froment,* Josué le Styl. 20, 10; 30, 15; ܬܪܬܝܢ ܐܠܦܝܢ ܕܗܒܐ *deux mille livres d'or, id.* 55, 11 et 13; ܬܪܬܝܢ ܡܐܐ ܕܥܨܐ *deux cents livres de bois, id.* 76, 8.

Ces constructions sont assez lâches pour que le nom déterminant puisse précéder : ܡܙܒܢܝܢ ܩܒ *(on vendait) le qab de pois* (litt. *les pois, le qab*), Josué le Styl. 31, 15; ܬܠܬܥܣܪ ܩܒ *(on vendait) les treize qabs de froment (le froment, les treize qabs), id.* 36, 3, comp. Barhébræus, I, 44 ult.

Il est également très-usuel de subordonner le nom déterminant au premier au moyen du dâlath, § 358 : ܩܒ ܕܦܘܠܐ *un qab de fèves,* Josué le Styl. 31, 16; ܡܐܐ ܐܪܒܥܝܢ ܕܗܒܐ *cent quarante livres d'or, id.* 24, 10.

b) L'abstrait ܪܒܘܬܐ prend le sens de *myriade* ou *dix mille* et se met en apposition, à l'état absolu, comme tout nom de nombre, v. § 369*c* : ܪܒܘܬ ܫܡܗܬ *une myriade de noms,* Anal. syr., p. 44, l. 8; ܪܒܘܬ ܡܪܝܐ ܕܝܠܕ *μυρίους παιδαγωγούς,* 1 Cor. 4, 15.

c) Un substantif se met en apposition avec un autre pour l'expliquer ou le compléter : ܐܠܦܝ ܕܥܫܢܐ *ces queues, des tisons fumeux,* Isaïe 7, 4; ܐܠܗ ܒܪܝܬܟ *Dieu, ton créateur,* Jul. 5, 12; ܐܚܐ ܕܡܠܬ *les frères, tes coreligionnaires,* Aphraat. 228, 15.

d) Les titres et les épithètes suivent généralement un nom propre : ܡܬܝ ܓܒܝܐ *Matthieu le Publicain,* ܫܡܥܘܢ ܩܢܢܝܐ *Siméon le Cananéen,* Matth. 10, 3 et 4; ܪܘܦܝܢ ܦܪܣܝܐ *Rufin l'Hyparque.* ܐܕܕܐ ܣܛܪܛܠܘܛܐ *Addée le Stratélate,* Josué le Styl. 9, 20 et 21; quelquefois, ils précèdent : ܐܢܕܪܐ ܡܪܒܘܠܐ ܩܫܝܫܐ *l'évêque André Rabboula,* Overbeck, 222, 4.

e) ܪܘܚܐ *vent* se mettait en apposition devant les noms des points cardinaux : ܪܘܚ ܡܥܪܒܐ *vent d'ouest,* Exod. 10, 19; ܪܘܚ ܨܦܘܢܐ *vent du nord,* Prov. 25, 23; 27, 16; plus rarement, derrière eux : ܡܕܢܚܐ ܪܘܚܐ *vent d'est,* Saint-Ephrem, cité par Barhébræus, I, p. 59, l. 10.

f) Les noms génériques de lieu ou de temps se mettent à l'état construit avec le nom propre qu'ils spécifient; souvent l'état construit est remplacé par le dâlath de la relation, § 358 : ܛܘܪܘܬܐ *montagnes des Kourdes,* Gen. 8, 4; ܛܘܪܐ ܕܙܝܬܐ *la montagne des Oliviers,* Matth. 26, 30, ou ܛܘܪܐ ܕܙܝܬܐ *id.* 21, 1; ܐܪܥܐ ܗܕܐ ܕܥܡܪ ܛܘܪܝܐ *ce pays de la Mésopotamie,* Addai the Apost. 35, 4; ܩܪܝܬܐ ܕܐܕܬܐ *la ville d'Edesse, id.* 31, 12; ܢܗܪܐ ܕܓܠܒ *le fleuve de Galab,* Josué le Styl. 52, 11; ܒܪܝܫ ܐܕܪ *au mois d'Adar, id.* 59, 9; ܒܪܝܫ ܐܝܪ *au mois d'Yiar, id.* 60, 20; ܒܪܝܫ ܚܙܝܪܢ *au mois de Ḥaziran, id.* 63, 5.

Mais l'apposition est également usuelle : ܢܗܪܐ ܕܦܪܬ *le fleuve de l'Euphrate,* Josué le Styl. 13, 12, 53 ult.; 54, 9; 57, 6, 14, 22; Judith 1, 6; ܢܗܪܐ ܕܕܩܠܬ *le fleuve du Tigre,* Josué le Styl. 66, 19; ܢܨܝܒܝܢ ܩܪܬܐ *Nisibe la ville, id.* 47, 10; ܐܬܪ ܩܪܝܬܐ, ܢܨܝܒܝܢ ܩܪܝܬܐ, ܒܝܬ ܢܨܝܒܝܢ ܩܪܝܬܐ, *id.* 42, 5; 43, 3; 60, 18; 63, 13; ܒܘܟܝܢ ܩܪܝܬܐ *Bokhëm le bourg,* ܒܘܟܝܢ ܩܪܝܬܐ, ܒܘܟܝܢ ܩܪܝܬܐ, ܒܘܟܝܢ ܩܪܝܬܐ *id.* 43, 13; 54, 11; 55, 2; 73, 7; ܩܪܝܬ ܒܪܬܐ *la citadelle de Birtha, id.* 75, 14; ܩܢܥܪܝܢ ܩܪܝܬܗܘܢ *leur ville Qénéšrin,* Overb. 160 ult.

Chapitre XVI.

Des élatifs et des distributifs.

366. Le syriaque, ne possédant pas de forme propre pour le comparatif et le superlatif, se sert de divers moyens pour remédier à ce manque.

a) Un adjectif peut par lui-même avoir le sens d'un élatif, comme ܪܒܐ *le plus grand,* ܩܕܡܝܐ *l'aîné,* ܙܥܘܪܐ *le plus petit,* quand plusieurs individus sont mis en parallèle ou quand un seul est considéré comme ayant au plus haut degré une qualité ou un défaut : ܚܟܝܡܐ, ܪܒܐ ou ܩܕܡܝܐ ὕψιστος, Marc 5, 7; Luc. 1, 32. 35, 76; Act. 7, 48. Quand le sens n'est pas suffisamment clair, on subordonne à l'adjectif un nom déterminant, soit au moyen de l'état construit, soit au moyen du dâlath qui remplace ce rapport, § 358 : ܒܪܝܬܐ ܕܒܢܝܢܫܐ *le plus vil des hommes,* B. O. III, pars II, 386, ou ܒܪܝܬܐ ܕܒܢܝܢܫܐ, *Zeitschr. d. D. M. G.,* XXX, p. 261, l. 4; ܙܥܘܪܐ ܕܬܠܡܝܕܝܗܘܢ ܕܡܫܝܚܐ *le plus humble des disciples du Messie,* Jul. 14, 8; ܙܥܘܪܐ ܕܫܠܝܚܐ *le plus humble des apôtres,* 1 Cor. 15, 9.

b) L'adjectif peut être aussi suivi de la préposition ܥܠ : ܠܐ ܡܨܥܘܪ ܥܠ ܡܢ ܥܫܝܢܐ ܘܡܨܥܘܪ ܥܠ ܡܢ ܥܫܝܢܐ ὀλιγίστη εἶ ἐν τοῖς ἡγεμόσιν Ἰούδα, Matth. 2, 6; ܥܠ ܡܢ ܥܫܝܢܐ ܘܥܠ ܡܢ ܚܛܝܐ *le plus petit parmi les moines et le plus grand parmi les pécheurs*, B. O. I, 306.

c) L'adjectif seul suffit, dans certains cas, pour exprimer le comparatif : ܐܢܬܬ ܙܥܘܪܬ ܠܡܗܘܬ ܒܐܠܦܝ ܝܗܘܕܐ *tu es trop petite pour être parmi les Mille de Juda*, Micha 5, 1; ܗܐ ܩܪܝܬܐ ܗܝ ܩܪܝܒܬܐ ܠܡܗܪܐ ܠܡܬܪܥ ܠܬܡ *cette ville est trop près pour y fuir*, Gen. 19, 20.

d) Plus souvent, il est suivi de ܡܢ : ܐܦ ܟܕ ܐܝܬ ܒܒܪܝܬܐ ܡܢ ܫܪܝܢ ܐܝܬ ܠܗ ܫܪܝܢ ܡܢ ܫܪܝܢܐ *bien que parmi les créatures, il y en ait certaines de plus grandes que les autres*, Addai the Apost. 24, 22; ܐܦ ܠܐ ܡܢ ܕܝܠܝ ܐܝܬ ܠܟ ܕܬܬܚܙܐ ܡܢ ܕܥܠ ܡܢ ܫܡܝܐ *mais tu t'imagines à mon sujet des choses qui sont au-dessus de moi*, Josué le Styl. 3, 3; ܕܥܒܕܬ ܕܐܝܬ ܠܝ ܡܢ ܕܣܦܪ ܠܝ ܡܢ ܕܟܬܒ ܠܝ *(les faits) que j'ai omis sont plus nombreux que ceux que j'ai décrits*, *id.* 71, 18; ܕܡܢ ܩܕܡ ܗܘܐ ܠܝ *parce qu'il est avant moi*, Jean 1, 30; ܕܢܚܙܐ ܡܢ ܐܝܟ ܕܡܬܩܢ ܐܘ ܕܚܛܝܐ *et qu'on voie laquelle est plus juste que l'autre ou plus coupable*, Ined. syr. 6, 2. Après ܡܢ du comparatif, le verbe se met au subjonctif (imparfait) ou à l'infinitif avec le dâlath conjonctif: ܐܢܬܬ ܡܢ ܕܥܒܕ ܡܢ ܕܢܬܚܙܐ ܠܡܦܠܓ ܩܪܝܐ *la condition d'un peintre est trop humble, pour qu'il puisse livrer une ville*, Ined. syr. 3, 7; ܚܠܝܢ ܡܢ ܕܢܫܬܘܠܘܢ *elles sont trop vieilles pour enfanter*, Spicil. syr. 11, 8, comp. § 332 *b*. Quand la comparaison est développée dans plusieurs membres de phrase, la préposition se répète devant chaque membre : ܡܢܘ ܓܒܪܐ ܕܡܣܟܢ ܡܢ ܕܠܐ ܢܓܢܘܒ ܐܘ ܡܢ ܕܠܐ ܢܟܕܒ ܐܘ ܡܢ ܕܠܐ ܢܙܢܐ ... ? *quel est l'homme trop faible pour ne pas voler, ou mentir, ou être adultère* ... ? Spicil. syr. 5, 7.

e) Au lieu de ܡܢ, la seconde proposition peut être introduite par ܐܘ, comme en grec par ἤ : ܛܒܬ ܠܝ ܡܘܬܐ ܡܢ ܕܢܬܚܙܐ ܠܡܠܬܐ ܕܢܫܬܘܫ ܠܢܦܫܝ ܡܢ ܕܢܬܚܙܐ ܠܡܠܬܐ ܕܢܬܚܫܟ ܠܢܦܫ *il vaut mieux mourir de faim, que par une nourriture abondante obscurcir l'âme*, Anal. syr. 7, 2, comp. 9, 2; ܡܛܠ ܕܐܢܐ ܨܒܝܢ ܠܡܣܒܠ ܟܠ ܡܕܡ ܐܘ ܕܐܬܚܙܐ ܠܡܬܚܒܪ ܥܡ ܫܡܐ *attendu que j'accepterais avec joie de tout souffrir, plutôt que de m'associer à un blasphème*, Rabboula, ap. Overbeck 223, 7; ܘܠܘܬ ܨܘܪ ܘܨܝܕܘܢ ܕܢܗܘܢ ܠܟܝܢ ܡܢ ܕܒܝܘܡ ܕܕܝܢܐ ἀνεκτότερον ἔσται ἐν ἡμέρᾳ κρίσεως, ἢ ὑμῖν, Matth. 11, 22 et 24; Luc. 10, 14, comp. Matth.

9, 5; Luc. 15, 7; ou encore, par le waw suivi de la négation: ܥܦܝܨ ܟܬܝܒܐ ܕܥܦܝܨ ܡܘܬܐ ܒܣܝܦܐ ܘܠܐ ܕܢܬܒܥܪ ܐܝܟ ܚܫܝܠܐ *il vaut mieux mourir à la pointe de l'épée, plutôt que de périr comme des lâches,* Josué le Styl. 59, 2; ... ܘܠܐ ܕܢܗܘܘܢ ... ܟܝܢܐ ܕܡܫܝܚܝܐ ܪܚܡܝܢ ܠܡܗܘܐ *les Chrétiens aiment mieux ... que d'être,* Jul. 67, 23.

f) Le sens de ܛܒ est aussi précisé par un adverbe ou un adjectif qualificatif, comme ܛܒ : ܛܒ, ܡܛܝܒ : ܥܦܝܨ ܠܡܢܣܒ ܐܢܬܬܐ ܛܒ ܡܢ ܕܢܬܒܥܪ ܒܢܘܪܐ *il vaut mieux prendre une femme que de brûler de désir,* 1 Cor. 7, 9; ܛܒ ܡܢ ܟܢܫܐ ܕܡܪܝܐ ܥܠ ܡܠܬܐ ܕܟܠܗ ܛܒ ܠܡܬܩܢ ܠܥܬܪܐ ܕܚܛܝܐ ܘܠܐ ܡܫܬܐ *mieux sied à la crainte du Seigneur peu de chose, que les grands trésors des pervers,* Prov. 15, 16 [1]; ܛܒ ܡܢ ܐܒܐ ܐܘ ܐܡܐ ܡܛܝܒ ܛܒ ܡܢܝ *celui qui aime son père ou sa mère plus que moi,* Matth. 10, 37; ܡܢ ܡܛܝܒ ܛܒ ܡܢ ܗܢܐ ܐܝܟ *qu'y a-t-il de mieux à faire?* Jul. 23, 9; ܡܛܝܒ ܛܒ ܡܢ ܗܘ *un châtiment plus fort que celui-là,* Jos. le Styl. 16, 15; ܠܝܬ ܬܠܡܝܕܐ ܡܛܝܒ ܛܒ ܡܢ ܡܪܝܗ *il n'y a pas de disciple supérieur à son maître,* Matth. 10, 24; ܡܛܝܒ ܛܒ ܡܢ ܕܢܚܢܢ *plus que nous ne le pensions,* Rom. 13, 11.

g) L'adjectif est quelquefois à l'état construit avec le nom déterminant, précédé de ܛܒ : ܫܘܬܦܝܗܘܢ ܣܓܝܐܝܢ ܛܒ ܡܢ ܡܢܝܢܐ *ses serviteurs sont innombrables (supérieurs à un nombre),* Saint-Ephrem in Daniel 7, 10; ܐܢܬ ܗܘ ܪܫܝܥܐ ܘܚܝܒܐ ܛܒ ܡܢ ܟܠܗܘܢ ܒܢܝܢܫܐ *toi donc, le plus pervers et le plus méchant de tous les hommes,* Act. Martyr. 223.

h) Diverses locutions adverbiales marquaient la gradation des idées : ܥܠ ܡܐ *à plus forte raison,* Anal. syr., p. 5, l. 20; 25, 9; 56, 13; 61, 2; v. § 370 *j* ci-après; ܡܛܝܒ ܥܠ ou ܡܛܝܒ ܠܥܠ, *id.* 8, 11; *Chrest. Rœdiger,* 98, 3; ܡܛܝܒ ܡܢ, *id.*, Matth. 6, 30; ܐܝ avait aussi ce sens, Job. 4, 19. ܡܛܝܒ *au point que,* ܡܛܝܒ *id.,* Josué le Styl. 33, 2, v. § 387 *c.* ܐܡܛܝܒ *tellement que,* Josué le Styl. 30, 1 et 8. ܥܠ *d'autant plus, si fort que :* ܥܠ ܡܢ ܕܢܫܝܡܐ ܐܣܘܪܐ ܕܢܗܘܢ ܡܛܝܒ ܫܝܡܐ ܕܢܫܝܡܐ ܥܠ ܢܗܘܢ *plus nombreux seront les liens de l'âme, plus nombreux seront ses maîtres cruels,* Anal. syr., p. 5, l. 12; ܥܠ ܡܛܝܒ ܐܢܬ ܡܫܬܠܛ ܥܠ ܡܢ ܕܐܝܟ ܕܢܗܘܢ *plus tu aggraveras contre moi*

1. Ce mauvais sens vient de ce que la P'šiṭtâ a mal compris l'hébreu בְּיִרְאַת qu'elle traduit *pour la crainte,* au lieu de *avec la crainte.*

les supplices, plus ma récompense croîtra, Act. Martyr. 224; ܐܝܟܡܐ ܕܬܬܚܒܘܢ ܦܓܪܐ *si fort que vous lacériez le corps*, Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 384, l. 2; ܐܦܠܘ ܕܬܬܚܒܘܢ ܦܓܪܐ *quand bien même vous fendriez le corps, id.*; ܐܦܠܘ ܕܢܬܩܘܡ *quelque résistance qu'il fasse*, Jul. 9 ult.[1]; ܐܝܟ ܕܢ *autant que*, Overb. 170, 12.

ܐܦ *lorsque*, suivi de ܕܢ avait le sens de *bien que, quoique;* quelquefois aussi, suivi de ܐܦ : ܐܦ ܕܢܬܚܡܐ ܡܝܐ ܒܢܘܪܐ *bien qu'on chauffe l'eau sur le feu*, Kalil. et Damn. 37, 16.

i) Dans les comparaisons d'égalité, le premier membre est précédé d'une des locutions suivantes, qui se traduisent par *comme, de même que, tel*, etc. : ܐܝܟ, ܐܝܟ ܕ (plus rarement séparé ܐܝܟ ܕ, Jul. 66. 18, 26, ou même ܐܝܟ ܕ Anal. syr., p. 8, l. 30), ܐܝܟ ܕ[2], ܐܝܟ ou ܐܝܟ ; ܐܝܟ ou ܐܝܟ ; ; on trouve aussi ܐܝܟ ܕ *selon que (dans la mesure que)*, Anal. syr., p. 19, l. 10; ܐܝܟ *à l'instar de*, Jul. 60, 2. Le second membre a en tête ܗܟܢܐ *ainsi*, ou ܗܟܢ *de même;* quelquefois, ܐܝܟ ܕ *de la même manière*, Jul. 58, 14; 59, 16; 60, 3, ou ܐ, *id.* 66, 18. Sur les expressions ܐܝܟ ; et ܐܝܟ ; v. § 317 *b* fin.

367. *a)* Pour distinguer l'individu de l'espèce, on subordonne un nom singulier au même nom pluriel; cette construction a un sens élatif : ܥܒܕ ܥܒܕܐ *le dernier esclave*, ܐܠܗ ܐܠܗܐ *le Dieu suprême*, ܡܠܟ ܡܠܟܐ *le roi des rois*, ܚܟܡܬܐ ܚܟܡܬܐ *la sagesse des sagesses*, ܫܝܪܬܐ ܫܝܪܬܐ *le cantique des cantiques*, ܫܡܝܐ ܫܡܝܐ *les cieux supérieurs*, ܒܝܫܬܟ ܒܝܫܬܟ *votre extrême méchanceté*, v. Gen. 9, 25; 1 Rois 8, 27; Hosée 10, 15; Cant. 1, 1; Dan. 2, 37; 11, 36.

Dans le même sens, on joint au nom un participe de la même racine : ܚܪܝܪܘܬܐ ܚܪܝܪܬܐ *une liberté parfaite*, Anal. syr., p. 49, l. 21; ou un autre nom de même sens, mais de forme différente, ܟܠܗ ܙܝܢܐ ܕܙܝܢܐ *toutes sortes d'armées*, Poème d'Alexandre, *Chrest. Knös*, 94 v. 14, comp. Ewald, *Lehrb.*, § 313.

b) Un adverbe est répété également pour acquérir plus de force, ܒܝܫ ܒܝܫ *très-mal*, ܛܒ ܛܒ *très-bien*, ܡܪܝܪ ܡܪܝܪ *très-amer*.

1. Dans le sens simple, ܐܦ se traduit par *puisque :* ܐܦ ܕܐܬܚܙܝܬ ܒܝܫܐ ܨܒܝܢܘܬܟ *puisque vous avez montré ce mauvais vouloir*, Jul. 122, 18; 123, 28.

2. Séparé, ܐܝܟ ܕ a ordinairement le sens de *attendu que*, v. § 395 *b*.

368. *a)* Mais la répétition appositionnelle est bien plus usuelle pour exprimer le distributif; un substantif demeure, d'une manière régulière, à l'état absolu, § 356 *c* : ܚܕ ܚܕ *un par un*, Josué le Styl. 69, 2; Jean 8, 9; 1 Cor. 14, 27; ܬܪܝܢ ܬܪܝܢ *deux par deux*, Marc 6, 7; ܚܡܫܝܢ ܚܡܫܝܢ *cinquante par cinquante*, 1 Rois 18, 4; ܕܝܢܐ ܕܝܢܐ *chacun un dinar*, Matth. 20, 9 et 10, mais ܕܝܢܐ ܕܝܢܐ, Josué le Styl. 70, 18; ܚܡܫܡܐܐ ܡܐܬܝܢ ܦܪܫܐ *chacun avec cinq cents cavaliers, id.* 79, 5; ܚܘܪܬܐ ܚܘܪܬܐ *par tables*, Marc 6, 39; ܟܠ ܫܢܬܐ *chaque année*, Josué le Styl. 24, 15; ܚܕ ܚܕ *chacun*, v. § 320 *b*; ܐܝܟܢܐ ܐܝܟܢܐ *de différentes formes*, Jul. 3 ult.; ܐܒܪܐ ܐܒܪܐ *membre par membre*, Jul. 79, 2; 87, 17.

Une préposition se met en tête du premier nom : ܒܐܬܪ ܐܬܪ *en divers lieux*, Aphraat. 219, 16; 245, 2 et 7; Josué le Styl. 37, 12; ܒܐܬܪ ܐܬܪ, ou ܒܐܬܪ ܐܬܪ *par place*, Matth. 24, 7; Luc. 21, 11; mais elle peut aussi être au milieu, devant le second nom : ܟܠ ܝܘܡܐ ܝܘܡܐ *chaque jour*, Addai the Apost. 36, 15; ܝܘܡ ܡܢ ܝܘܡ *de jour en jour*, 2 Cor. 4, 16; 2 Ep. Petr. 28; Jul. 58, 23; ܕܝܘܡܐ ܕܝܘܡܐ ܕܝܘܡܐ *chaque jour, jour par jour*, Overb. 176, 19.

b) Un adverbe est répété de la même manière : ܡܥܛ ܡܥܛ *peu à peu*, ܡܢܝܢ ܟܠ ܡܢܝܢ *id.*, Jul. 65, 27; ܚܕܐ ܚܕܐ *successivement*, fréquent, ou ܚܡܝܐ ܚܡܝܐ, Josué le Styl. 19, 3.

c) Dans certains cas, le distributif peut être indiqué par un nom, qu'il n'est pas nécessaire de répéter : ܕܢܫܬܘܢ ܐܫܬܐ ܕܡܫܚܐ ܕܝܪܚܐ *qu'ils reçussent un èspâdh d'huile par mois (pour un mois)*, Josué le Styl. 76, 8; le nom peut être aussi précédé de ܚܕ : ܘܡܪܘܕܐ ܚܕ ܬܪܝܢ ܕܒܝܬܐ ܚܕ *et un matelas pour deux (pour une famille de deux), id.* 76, 9; voyez aussi § 370 *i*.

Chapitre XVII.

De la construction des noms de nombre.

369. *a)* Les noms de nombre se mettent en apposition avec les substantifs, comme des adjectifs; comme les adjectifs indéfinis, ils précèdent, plus rarement ils suivent; précédé du nom de nombre, le substantif demeure généralement à l'état absolu, mais il peut prendre aussi l'état emphatique, § 356 *d*; quand il le précède, il a plutôt l'état emphatique : ܬܪܝܢ ܐܢܫܐ ou

ܬܪܬܝܢ ܐܚܝܢ *deux frères*, Matth. 4, 18 et 21; ܬܠܬܐ ܝܘܡܝܢ ou ܝܘܡܝܢ ܬܠܬܐ *trois jours*, Luc. 1, 56; Act. 20, 3; ܫܬܐ ܡܫܚܐ *six mesures*, Josué le Styl. 33, 7; ܫܒܥܐ ou ܫܒܥ ܪܘܚܐ *sept esprits*, Matth. 12, 45; Luc. 11, 26; ܚܕ ܫܥܬܐ ou ܚܕ ܫܥܬܐ *une heure*, Matth. 12, 20; 26, 40; Marc 14, 37; Apoc. 17, 12; ܥܣܪܐ ܠܝܛܪܐ ܕܦܪܙܠܐ *dix livres de fer*, Josué le Styl. 44, 15; ܐܪܒܥ ܡܐܐ ܓܒܪܐ *quatre cents hommes d'élite, id.* 48, 18; ܘܥܒܕܘ ܠܢܫܐ ܘܛܦܠܐ ܠܫܬܝܢ ܐܠܦ *et ils firent prisonniers trente mille femmes et enfants, id.* 64, 5; ܬܪܬܝܢ ܐܠܦ *deux milles*, Jul. 26, 21; ܬܪܬܝܢ ܝܘܡܝܢ *deux jours, id.* 24 ult.; ܡܐܐ ܕܢܪܐ *cent dinars*, Josué le Styl. 22, 3; ܬܠܬܐ ܐܬܘܬܐ *trois phénomènes, id.* 29, 13; ܬܠܬ ܫܢܝܢ ܘܫܬܐ ܝܪܚܐ *trois ans et six mois*, Luc. 4, 25, comp. Marc 5, 25; Luc. 2, 42; Act. 9, 33; ܐܪܒܥܝܢ ܝܘܡܐ *pendant quarante jours*, Act. 1, 3.

b) On voit, par ces exemples, que non-seulement les noms de nombre 3 à 10 ont la forme masculine avec les substantifs féminins et réciproquement, § 285 *a*, mais, de plus, que le substantif se met au pluriel avec tout nombre supérieur à ܚܕ *un*. Cependant, dans les nombres composés avec ܚܕ, le substantif qui suit immédiatement l'unité peut s'accorder avec elle seulement et demeurer au singulier : ܥܣܪܝܢ ܘܚܕ ܝܘܡ *vingt-et-un jours*, Aphr. 57, 1, comp. *Mand. Gramm.*, p. 348.

c) ܐܠܦ *mille* et ܪܒܘܬܐ *dix mille* suivaient l'analogie des substantifs : devant un nom de nombre, ils avaient l'état emphatique; derrière, l'état absolu, v. § 285 *c*. L'objet pouvait être construit avec ܕ, au lieu de la forme appositionnelle : ܫܬ ܐܠܦ ܫܢܝܢ *six mille ans*, Aphraat. 36, 21; ܡܬܬܐ ܐܠܦ ܕܡܫܝܚܝܐ *deux cent mille chrétiens*, Jul. 83, 9.

d) La juxtaposition des nombres entre eux et avec les substantifs est assez lâche pour qu'un mot se glisse au milieu du nombre, notamment un mot traduisant le verbe *être* : ܘܡܘܫܐ ܗܘܐ ܒܪ ܫܡܢܝܢ ܫܢܝܢ *Moïse était âgé de quatre-vingts ans*, Exod. 7, 7; ܘܐܒܪܗܡ ܒܪ ܬܫܥ ܫܢܝܢ ... ܘܐܫܡܥܝܠ ܒܪ ܬܠܬ ܫܢܝܢ *et Abraham était âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans et Ismaël, son fils, de treize ans*, Gen. 17, 24 et 25.

370. *a)* Les nombres ordinaux sont traités comme des adjectifs qualificatifs, § 286 *a*. C'est un procédé très-usuel que de

remplacer l'adjectif ordinal par le nombre cardinal subordonné au substantif, au moyen de l'état construit ou du dâlath : ܫܢܬܐ ܬܫܥܝܢܐ ܘܫܬܝܢ *la quatre-vingt-sixième année,* Josué le Styl. 19, 6; ܝܘܡܐ ܬܠܝܢܝܐ *le dix-septième jour, id.* 20, 12; ܫܢܬܐ ܬܢܝܬܐ *la seconde année, Chrest. Michaelis,* 66, 6; ܝܘܡܐ ܬܠܝܬܝܐ *le troisième jour,* Marc 9, 31; Jean 2, 1, comp. Luc. 1, 59. Plus rare est l'apposition : ܝܘܡܐ ܬܠܝܬܝܐ ἡμέρᾳ τῇ τρίτῃ, Luc. 24, 7 et 46.

Quand le substantif précède, à l'état construit, on le répète quelquefois après le nombre : ܫܢܬܐ ܫܬܡܐܐ ܫܢܬܐ *l'année six cent,* Gen. 7, 11; ܫܢܬܐ ܚܡܫܝܢܝܐ ܫܢܬܐ *la cinquantième année,* Lév. 25, 10.

b) Nous avons dit, § 285 *a*, que les noms de nombre ne se mettaient pas à l'état construit avec un autre nom. En effet, ceux qui suivent cette construction sont des abstraits, qui ont le sens d'un collectif déterminé et qui sont susceptibles des flexions ordinaires des noms : ܫܬܬܐ ܡܠܐܟܐ *l'Hexaméron (la sizaine des jours),* B. O., I, p. 46; III, p. 277; ܪܘܚܬܐ ܐܪܒܥܬܐ ܪܘܚܬܐ *des quatre points cardinaux,* Matth. 24, 31; ܒܥܝܪܐ ܐܪܒܥܬܐ ܒܥܝܪܐ *les quadrupèdes,* Act. 10, 12; ܕܩܪܝܘܢ ܥܣܪܬܐ *la Décapole,* Matth. 4, 25.

c) Les quantièmes du mois sont exprimés par le nombre et la préposition ܒ devant le nom du mois : ܒܫܒܥܬܥܣܪ ܝܪܚܐ ܕܐܕܪ *le dix-sept du mois Adar,* Josué le Styl. 20, 12; ܒܥܣܪ ܝܘܡܝܢ ܒܚܙܝܪܢ *dans le mois de Haziran, le cinq, id.* 24, 18; ܒܥܣܪ ܘܬܪܬܝܢ ܝܘܡܐ ܕܗܢܐ ܝܪܚܐ *le vingt-six de ce même mois, id.* 44, 3; ܒܥܣܪ ܘܚܡܫܐ ܝܘܡܐ ܕܩܢܘܢ ܩܕܡܝܐ *le vingt-cinq de Kanoun premier, id.* 58, 4, ajoutez § 285 *a* et *b*.

d) On dit de même pour les jours de la semaine, ܚܕ ܒܫܒܐ *(le premier de la semaine) le dimanche,* ܬܪܝܢ ܒܫܒܐ *le lundi,* etc., § 356 *j*, jusqu'au *vendredi,* qui s'appelait ܥܪܘܒܬܐ ou ܥܪܘܒܬܐ ; עֲרוּבָתָא néo-hébr., le jour où l'on faisait le mélange עֵרוּבִין, pour se préparer au sabbat); *le samedi* était ܝܘܡܐ ܕܫܒܬܐ *(le jour du sabbat).*

e) Suivant Barhébræus, I, p. 53, 7, une certaine concision était permise dans ces locutions; on disait : ܫܒܥ ܙܒܢܝܢ ܒܝܘܡܐ, ܫܒܥܬ ܟܣܦܐ, ܥܣܪ ܟܘܠܝ ܠܚܡܐ, pour : ܫܒܥ ܙܒܢܝܢ ܒܝܘܡܐ *sept fois par jour,* ܫܒܥ ܟܣܦܐ *sept pièces d'argent,* ܥܣܪ ܟܘܠܝ ܠܚܡܐ *dix gâteaux de pain.*

f) Le waw de la copule réunissait les nombres les plus faibles aux plus forts, § 285 *c*. ܐܘ indiquait le choix : ܬܪܝܢ ܐܘ ܬܠܬܐ *deux*

ou trois; comme en hébreu, cette conjonction manque quelquefois : ܫܬܝܢ ܫܠܬܐ, 2 Rois 9, 32; Amos 4, 8, comp. ܡܢܝܢ ܡܫܬܝܢ *plus ou moins,* Anal. syr., p. 140, l. 22.

g) ܐܡܐ se mettait devant un nombre que l'on ne voulait pas préciser, avec le sens de *environ :* ܐܡܐ ܐܦܝܬܐ ܡܐ *environ une coudée,* Josué le Styl. 21, 7; ܐܡܐ ܬܪܝܢ ܐܠܦܝܢ ܘܐܪܒܥܡܐܐ *environ mille quatre cents hommes,* Jul. 25, 23; de même, ܐܦܩ : ܡܢܝܢ ܠܫܥܐ ܬܫܥܐ *jusque vers neuf heures,* Josué le Styl. 54, 17.

h) ܥܕܬܐ *une certaine quantité* servait comme nombre indéfini : ܥܕ ܡܢܝܢ ܥܕܬܐ ܕܥܒܕܝ ܠܝ *quelques hommes de mes armées désiraient . . .* Lettre d'Alexandre, *Chrest. Rœdiger,* 119, 23.

Les fractions étaient exprimées par des abstraits, § 287; quelquefois aussi, au moyen de ܥܕ : ܡܫܪܐ ܥܕ ܬܠܬܐ ܕܡܬܢܬܐ *il fit remise d'un tiers des contributions,* Josué le Styl. 66, 16; ܡܢ ܥܕ ܬܠܬܐ ܕܡܬܘܗܝ *un tiers de ses habitants,* Jul. 38, 25; ܡܢ ܥܕ ܬܠܬܐ ܕܡܬܘܗܝ *plus du tiers, id.* 67, 3.

i) Le syriaque n'a pas de forme définie pour les multiples : *deux fois, trois fois,* etc. Le nombre cardinal peut être suivi de ܥܕܬܐ, pl. ܥܕܢܐ *fois :* ܥܕܢܐ ܫܒܥ ܠܥܡܐ *jusqu'à sept fois,* Matth. 18, 21; ܫܒܥ ܥܕܢܐ ܒܝܘܡܐ *sept fois par jour,* Luc. 17, 4; mais il se rencontre aussi seul : ܬܪܝܢ *deux fois,* ܫܒܥܝܢ ܘܫܒܥܐ *soixante-dix-sept fois,* Gen. 4, 24 : ܡܢ ܠܐܪܒܥ ܫܢܝܢ *tous les quatre ans (une fois pour quatre ans),* Josué le Styl. 24, 7; ܡܢ ܙܒܢܐ *parfois (une fois pour un certain nombre).*

j) Le double, le triple, le quadruple, etc., s'expriment par le cardinal précédé de ܠ : ܠܫܒܥܬܐ *au septuple,* Gen. 4, 24; Prov. 6, 31; Dan. 3, 19; ܠܡܐܐ *au centuple,* Luc. 8, 8; ܠܐܪܒܥܬܐ *au quadruple, id.* 19, 8; ou sans la préposition ܠ : ܠܬܪܝܢ *au double,* Exod. 22, 7, comp. ܠܬܪܝܢ, *id.* 22, 4; ܠܬܪܝܢ ܫܒܪܐ *une double brisure,* Jérém. 17, 18, comp. חֲרֹשֶׁבַע, Dan. 3, 9; ܠܥܕ *à plus forte raison (combien plus),* v. § 366 *h* ci-dessus [1].

1. L'éthiopien exprime les multiples par le cardinal, mais à la seconde forme féminine des unités : ሰብዕ *sept fois,* v. *Æthiop. Gramm.,* § 159*c*; il est précédé quelquefois de ሀሪንተ ፡ አሐዲ *pour une fois,* Gen. 4, 24. La même tournure est usuelle en judéo-araméen et en mandéen : על חד תרין, v. *Mand. Gramm.,* p. 319 et Luzzatto, *Elem.,* § 117, p. 47. Ainsi en néo-hébraïque, la locution על אחת כמה וכמה répond au syriaque ܠܥܕ.

Du reste, *multiplier* c'est *doubler,* en sémitique, comp. ܐܬܬܪܝܢ

Chapitre XVIII.

De la construction des adverbes et des particules.

371. *a)* Les adverbes occupent dans la phrase une place aussi peu fixe que celle de tout autre complément. Ils suivent, en principe, le mot, verbe ou nom, qu'ils modifient ou qu'ils complètent: ܐܬܪܥܝܗ ܥܠܝܗ ܡܛܠ ܕܢܦܫܗ *l'arrêt l'atteignit bientôt,* Jul. 5, 22; ܕܢܝܚ ܢܦܫܗ ܘܟܕ ܐܬܝܗܒ ܠܗ ܫܠܝܐ *et lorsqu'il eut un peu calmé son esprit, id.* 8, 15; ܠܐ ܡܫܒܩ ܠܗ ܡܢܗ ܡܫܒܩ *il ne l'abandonne pas complètement, id.* 8, 27; ܡܢ ܗܠܝܢ ܡܠܝܢ ܗܘܘ ܡܬܚܫܚܝܢ ܒܗܘܢ ܝܗܘܕܝܐ *de ces paroles, les Juifs s'en serraient ouvertement, id.* 24, 1; ܡܢ ܕܠܡܐ ܢܬܪܚܩ ܠܗ *de peur qu'elle ne se prolongeât beaucoup, id.* 5, 25; ܐܬܪܥܫ ܣܓܝܐܬ *elle trembla beaucoup,* ܚܕܐ ܣܓܝ *il se réjouit beaucoup,* Addai the Apost. 15, 4; 31, 17; ܢܚܬ ܒܩܪܒܐ ܠܩܪܒܐ *il descendit raillamment au combat,* Jul. 4, 26; ܕܢܚܬܝܢ ܗܘܘ ܡܢ ܚܛܐ ܕܬܡܢ *qui faisaient descendre là du froment,* ܕܙܒܢܝܢ ܗܘܘ ܡܢ ܙܒܢܐ ܕܬܡܢ *qui achetaient des choses de là,* Josué le Styl. 58, 11 et 12; ܕܡܬܩܛܪܝܢ ܠܗ ܒܫܪܪܐ *qui lui sont attachés sincèrement,* Addai the Apost. 17, 1. Mais si l'accent de la phrase porte plutôt sur l'adverbe que sur le mot qu'il modifie, il précède celui-ci : ܗܘ ܠܐ ܡܛܠ ܗܘ *lui, ne cessa pas tout-à-fait,* comp. ܡܛܠ ܕܠܐ ܢܦܫܗ ܣܦܩܬ ܠܡܣܥ *puisque son âme n'était pas complètement rassasiée,* Jul. 6, 25 et 28; ܕܫܡܥ ܒܪܗ ܫܦܝܪܐ ܘܩܫܝܛܐ ܘܡܬܩܢܐ ܗܘܐ *que son fils avait parlé sagement, justement et raisonnablement,* Addai the Apost. 13, 21; ܡܫܝܚܐ ܗܘ ܬܠܡܝܕ ܕܡܪܝ ܗܢܐ *vraiment, il est le disciple de ce maître, id.* 34, 8, comp. 5, 12 et Matth. 27, 55; Marc 15, 40; ܕܬܗܘܐ ܠܟ ܡܫܝܚܐ ܕܒܗ ܡܬܩܢ ܕܥܬܐ *afin que tu aies une conviction éclairée,* Josué le Styl. 7 ult.; ܡܢ ܬܡܢ ܐܙܠ *de là il se rendit, id.* 39, 19; ܕܬܡܢ ܗܘܐ ܛܒܪܝܐ *là où était Tibère, id.* 39, 20; ܕܗܘܘ ܡܬܚܫܚܝܢ ܒܪܚܡ *ils pillaient ouvertement, id.* 72, 10; ܗܢܘܢ ܕܢܦܩܘ ܩܕܡܝܐ ܗܢܘܢ *et ceux-ci se montrèrent d'abord, id.* 51, 5; ܕܐܬܪܚܩܘ ܡܢ ܗܢܐ *qui, au contraire, apostasièrent,* Jul. 3, 19.

ܡܬܬܪܥܦ *celui qui est multiplié trois fois,* Anal. syr., p. 32, l. 5; ar. مُضَاعَف ثَلَاث مرار. On s'explique par là que l'hébreu donne aux nombres la forme du duel pour exprimer les multiples : שְׁנַיִם *deux fois,* אַרְבַּעְתַּיִם *quatre fois,* שִׁבְעָתַיִם *sept fois.*

b) Les locutions adverbiales de temps et de lieu suivent la même construction; elles sont précédées de la préposition ܒ, § 373 *a*; souvent aussi, elles sont mises en apposition, sans préposition, comp. § 346 *a* : ܒ̈ ܟܠ ܝܘܡܝ ܚܝܝܗ̈ *tous les jours de leur vie,* Addai the Apost. 33, 11; 46, 4; 47, 24; ܠܘܬ ܦܠܓܘܬܗ ܕܠܠܝܐ *vers le milieu de la nuit,* Josué le Styl. 26, 10; ܒܫܒܬܐ ܕܩܪܝܢ *au crépuscule du dimanche,* Aphraat. 229, 2; ܒ̈ ܟܠ ܫܥܬܐ *à toute heure,* Jul. 7, 18; ܕܗܘ ܡܢ ܩܕܡ ܙܒܢܐ *qu'il avait depuis longtemps,* Addai the Apost. 7, 7; ܘܗܘܐ ܡܢ ܬܠܬ ܫܢܝܢ *et il fut pendant trois ans chez son maître,* Sindban 1, 5; ܟܠ ܗܠܝܢ ܙܒܢܐ *tout ce temps,* Addai the Apost. 47, 23.

372. Les adverbes interrogatifs, comme ܟܡܐ *combien?* ܐܝܟܢܐ *comment?* etc., se mettent en tête de la phrase. De même, ceux du raisonnement, comme ܐܝ, ܐܝܟܢܐ *comme,* ܗܟܢܐ *ainsi.* Ceux qui sont enclitiques, suivent le premier ou les premiers mots de la phrase; parmi ces derniers, ܕ̈ ܗ̈ traduisent les particules grecques μέν δέ γάρ. ܕ̈, comme antithèse de ܗ̈, ne se rencontre pas encore dans la P'šiṭtâ, v. § 320 *h*; cependant, il apparaît dans des textes originaux anciens, comme celui de Josué le Stylite : ܒ̈ ܠܒ̈ ܐܢ̈ ... ܒ̈ ܠܒ̈ ܐܢ̈ *à contre-cœur d'une part, ... volontiers d'autre part,* p. 82, 3 et 5; ܕ̈ ... ܕ̈ ܗ̈ *tantôt ... tantôt,* Rabboula, ap. Overbeck 222, 6 et 7. Dans les traductions postérieures du grec, ces deux particules sont opposées très-fréquemment, notamment dans l'Héraqléenne. Suivant son sens primitif d'ancien démonstratif, § 173, 3°, ܗ̈ se met souvent dans une proposition antérieure et a quelquefois ܗ̈ pour conséquent dans la proposition suivante. C'est pourquoi les grammairiens disent que ܗ̈ élève le rythme et que ܗ̈ l'abaisse, v. *Abrah. Echell.,* p. 236. ܗ̈ suit toujours l'exclamation ܐܝܬܘܬ *puisse!* Barhébræus, I, p. 173, l. 5.

Sur ܠܐ et les négations, v. §§ 380 et 381 ci-après.

373. Bien qu'une préposition soit à considérer comme à l'état construit avec le nom qui lui est subordonné, elle peut, cependant, en être séparée par un mot court, généralement une particule enclitique : ܒ̈ ܟܕ̈ ܗ̈ ܙܒܢܐ ܣܓܝܐ *après un long temps,* Josué le Styl. 14, 9; ܡܢ ܗ̈ ܕܗܒܐ *au lieu d'or,* Addai the Apost. 50, 7, comp. § 357 *h* ci-dessus.

Il n'en est pas ainsi avec les proclitiques ܒ et ܠ qui ne sauraient être disjointes.

a) ܒ non-seulement n'est pas nécessaire devant les locutions de temps et de lieu, § 371*b*, mais il est parfois omis devant le mot ܒܝܬܐ, à l'état construit, même quand celui-ci a le sens de *maison*. Cette omission provient de la confusion qui s'est établie entre ce cas et celui où ܒܝܬܐ signifie *à l'intérieur de*, § 290; c'est ce qui ressort notamment des exemples suivants : ܒܒܝܬ ܐܒܝܗܝ ܣܓܝܐܐ . ܐܢܐ ἐν τῇ οἰκίᾳ τοῦ πατρός μου μοναὶ πολλαί εἰσιν, Jean 14, 2; ܐܬܦܓܪ ܒܬܪܝܢ ܫܢܝܢ ܒܒܝܬ ܐܒܝܗܝ ἀνεστράφη μῆνας τρεῖς ἐν τῷ οἴκῳ τοῦ πατρὸς αὐτοῦ, Act. 7, 20; comp. ܐܬܬܝܗܘ ܒܒܝܬ ܬܪܥܐ ἔθηκαν εἰς μνημεῖον, *id.* 13, 30: ܘܦܛܪ ܠܝܘܚܢܢ ܒܒܝܬ ܣܗܪܐ καὶ κατέκλεισε τὸν Ἰωάννην ἐν τῇ φυλακῇ, Luc. 3, 20, etc. En sens inverse, ܒ se met pléonastiquement devant ܒܝܬ *à l'intérieur de :* ܐܬܬܝܗܘ ܒܒܝܬ ܩܒܪܐ ἐν τοῖς μνήμασιν, Luc. 8, 27. Quand la préposition est omise devant ܒܝܬ, elle reparaît devant un autre nom qui suit : ܘܐܫܪܘ ܠܢܘܪܐ ܒܒܝܬ ܡܪܝ ܣܪܓܝ . ܘܒܒܝܬ ܩܕܝܫܐ ܘܒܒܝܬ ܟܠ ܡܢܝܢܐ *ils mirent le feu au martyrium de Mâr Sergis, à celui des Confesseurs et à tous les couvents,* Josué le Styl. 57, 1.

La préposition ܒ a des sens multiples; elle indique : 1° *le temps et le lieu*[1] : ܒܟܠ ܝܘܡܐ *chaque jour,* Addai the Apost. 46, 9; Josué le Styl. 18, 3, plus fréquent ܒܫܥܬܐ ܬܠܬ; ܒܫܥܬܐ ܬܠܬ *à trois heures,* Aphraat. 229, 5: ܒܠܠܝܐ *pendant la nuit, id.* 229, 6; ܒܐܪܚܐ ܕܗܠܟܝܢ *qui marchaient dans la voie, id.* 229, 10; 2° *le moyen ou l'instrument :* ܠܐ ܒܠܚܡܐ ܒܠܚܡ ܠܒܕܗ ܢܚܐ ܒܪܢܫܐ *l'homme ne vit pas seulement de pain,* Matth. 4, 4; Deut. 8, 3: . ܒܗ ܡܣܗܕ ܥܠܝܗܘܢ ܒܢܒܝܐ *il a ainsi témoigné sur eux par le prophète,* Aphraat. 219, 1; de là, *la cause :* ܒܟܠ ܕ, ܒܟܠ ou ܒ, § 296*b*, *parce que, à cause que;* 3° *le prix :* ܒܬܪܬܝܢ ܡܐܐ ܒܫܪܐ ܕܒܣܪ *une livre de viande (coûtait) cent sesterces (nummus),* ܒܚܕ ܒܝܥܐ ܒܐܪܒܥܝܢ ܕܒܣܪ *un œuf, quarante sesterces,* ܒܫܪܐ ܕܒܣܪ ܒܫܪܐ ܕܒܣܪ *le plus vil comestible (se vendait) cher,* Josué le Styl. 36, 4 à 6; ܬܠܬܝܢ ܟܝܠܐ ܕܚܛܐ ܒܕܝܢܪ *trente boisseaux de blé pour un dinar, id.* 20, 10; 4° *le serment :* ܒܚܝ

1. ܒܪܫܝܬ *au commencement* est pris quelquefois, comme en néo-hébreu, dans le sens de *création :* ܕܗܘܐ ܒܪܫܝܬ *qui existait depuis la création,* Aphraat. 19, 9.

ܒܝܡܝܢܟ *jure-moi par Dieu*, Gen. 21, 23; ܠܐ ܬܫܒܥ ܒܫܡܗ *tu ne jureras pas par le nom du Seigneur*, Exod. 20, 7; 5° *l'état dans un même lieu, la concomitance :* ܢܚܬܘܢ ܥܡ ܡܪܥܝܐ *ils descendaient avec des fourrageurs*, Josué le Styl. 66, 18; ܢܐܙܠ ܥܡ ܒܢܝܢ ܘܥܡ ܒܢܬܝܢ *allons avec nos fils et nos filles*, Exod. 10, 9, comp. les expressions, ܒܕܚܠܬܐ *avec crainte*, ܒܚܕܘܬܐ *avec joie*, ܒܫܬܩܐ *en silence*, ܒܠܐ ܝܕܥܬܐ *sans savoir*, ܒܠܐ ܡܬܬܐ *sans profit;* répétée : ܥܠ ܥܡ ܨܒܝܢܗ *contre leur volonté*, Jul. 69, 18; 6° de là, *entre, parmi :* ܒܪܝܟ ܐܢܬ ܒܢܫܐ *bénie entre les femmes*, Luc. 1, 28; ܢܣܒ ܐܢܬ ܢܣܒ ܠܝ *tu me prendras parmi tes femmes*, Sindban 3, 12.

Elle se met devant le complément de certains verbes, comme ܡܛܐ *se rencontrer avec quelqu'un*, ܥܒܪ *passer par*, etc. Avec un verbe actif, elle se rencontre non-seulement devant un complément indirect, mais aussi devant l'objet, pour indiquer la fixité et la tenacité de l'action; ainsi se construisent notamment les verbes ܚܙܐ ܐܡܬ ܥܝܢ *regarder, examiner*, ܣܒܪ *espérer*, ܐܚܙ *tenir*, ܡܫ *toucher, atteindre;* ܢܣܒ *élever*, Jul. 61, 23; 123, 10; 134, 22; 139, 4; ܨܒܐ *vouloir, id.* 68, 22; ܐܬܪ *tromper, id.* 74, 17, etc.

b) ܠ, la préposition de la direction § 290, a également divers sens : elle se construit avec un verbe pour indiquer le mouvement vers un objet : ܐܙܠ ܠܐܪܥܐ ܕܝܣܪܐܝܠ *va au pays d'Israël*, Matth. 2, 20; ܢܚܬ ܠܫܐܘܠ *il descendit chez les morts*, Aphraat. 229, 6; ܢܣܒ ܐܝܕܗ ܠܘܬܗܘܢ *le tyran leva la main vers eux*, Jul. 38, 20; ܡܬܟܢܫܝܢ ܠܘܬ ܡܪܝ ܐܘܣܒܝܘܣ *ils se réunirent vers le bienheureux Eusèbe*, Jul. 27, 4. De cette manière, elle exprime le but: ܡܢ ܫܬ ܥܕܡܢ ܫܒܥ *de six à sept heures*, Aphraat. 222, 11; ܡܢ ܙܒܢܐ ܠܙܒܢܐ *de temps en temps*, ܡܢ ܫܢܬܐ ܠܫܢܬܐ *d'année en année*, ܡܢ ܫܪܝܬܐ ܠܣܘܦܐ *du commencement à la fin*, Addai the Apost. 49, 16 et 18; 53, 2; ܘܡܢ ܫܒܥܬ ܝܘܡܐ *et après sept jours*, Gen. 7, 10; ܘܒܢܐ ܠܗ ܒܫܒܥ ܫܢܝܢ *et il le construisit en sept ans*, 1 Rois 6, 38.

Elle apparaît en tête d'adverbes ou de locutions adverbiales: ܠܥܠ *en haut*, ܠܬܚܬ *en bas*, ܠܬܡܢ *par là*, ܠܥܒܪ *au-delà*, §§ 291 et 294; ܠܣܘܦܐ *à la fin*, Josué le Styl. 12, 8; ܠܙܒܢ *après un long temps*, Jul. 23, 22; ܠܒܬܪ *après nous, id.* 31, 25; ܠܥܠܡ *pour toujours*, ܠܓܡܪ *complètement*, ܠܥܒܝܩ *à peine;* après ܡܢ, § 290:

ܥܕܡܐ ܠܬܫܥ ܫܥܝܢ *jusque vers neuf heures,* Josué le Styl. 54, 17.

Elle indique le passage à un nouvel état : ܕܢܦܫܟ ܡܢ ܐܒܘܗܝ ܕܥܒܕܬܗ ܕܡܫܝܚܐ *qu'il passât du paganisme de son père à la foi du Messie,* Rabb. Overb. 161, 2; ܫܩܠܗ ܡܢ ܡܕܝܢܬܐ ܠܡܫܝܚܐ *il l'enleva au judaïsme (pour le faire passer) au vrai culte, id.* 161, 23.

Elle a, en outre, les sens de : *sur, à cause de, selon,* par lesquels elle se rapproche de la préposition ܠܘܬ[1] : ܢܦܠ ܠܘܬ ܚܠܝܢܐ *tomber malade,* נָפַל לְמִשְׁכָּב, Exod. 21, 18, plus souvent ܢܦܠ ܠܘܬ ; ܡܘܬ ܒܟܦܢܐ ou ܡܘܬ ܒܟܦܢܐ *mourir de faim,* Jérém. 38, 9; Luc. 15, 17; ܐܡܪ ܠ pour ܐܡܪ ܠܘܬ *dire de quelqu'un :* ܐܢ ܡܢ ܕܐܡܪ ܠܘܬ ܝܫܘܥ ܕܐܝܬ ܒܗ ܡܪܝܡ ܕܗܘܐ ܓܒܪܐ ܕܐܬܬܦܣ ܒܗ ܐܠܗܐ *si quelqu'un dit de Jésus engendré par Marie, que c'était un homme qui fut pris par Dieu,* Anal. syr., p. 71, l. 7[2]; ܚܝܒ ܠܘܬ ܡܘܬܐ *coupable de mort,* Matth. 5, 21 et 22; ܡܕܡ ܕܢܦܩ ܡܘܬܐ ܠܘܬ ܦܓܪܐ ܕܒܢܝܢܫܐ *lorsque la mort l'eut ravi (Jésus) suivant la nature humaine,* Land, *Anecd. syr.,* IV, p. 42, l. 6; ܠܛܒܬܐ *pour le bien,* Jul. 9, 3; ܛܒ ܐܘ ܒܝܫ *en bien ou en mal,* Spicil. syr., 3, 7; ܠܡܢܐ ܗܢܐ *pour quelle raison . . . ,* Jul. 30, 17; 36, 18.

Comme particule du datif, elle se met parfois devant le nom de l'agent : ܕܝܠܝ ܕܝܘܢܝܣ *composée par Jean, Zeitschr. d. D. M. G.,* XXXI, p. 402; ܕܝܠܝ ܠܐܪܝܣܛܘ *écrite par Aristote,* Anal. syr., p. 134, l. 14; ܕܝܠܗ ܕܥܒܝܕ *composés par lui,* Josué le Styl. 46, 19 et 20; ܕܝܠܝ ... ܠܐܢܫܐ ܚܟܝܡܐ *décrite par des hommes intelligents,* Jul. 4, 19; ܕܝܠܗ . ܡܫܬܐ . *elles avaient été rangées par eux,* Josué le Styl. 21, 2; ܕܝܠܝ ܐܡܪ *il a été dit par moi,* Spicil. syr. 9, 2.

Elle se construit ainsi avec un verbe impersonnel ou passif, aussi bien qu'avec un verbe actif, v. §§ 325 *d,* 331 *e.*

Comme particule de la direction, elle était préposée au régime direct, dans certains cas, §§ 342 et 343; devant l'infinitif, § 332.

c) ܡܢ, § 290, indique *l'éloignement* et se construit avec tout

1. إِلَى אֶל se confondent quelquefois en hébreu et en arabe avec עַל عَلَى, mais la confusion de עַל et לְ a surtout lieu dans les dialectes araméens, où les gutturales étaient usées; v. *d* ci-après, pour l'usage de ܠܘܬ, au lieu de ܠ.

2. Comp. en hébreu Jérém. 29, 21.

verbe qui exprime *le départ d'un lieu, l'écart, le dégoût, la honte, la crainte, l'empêchement, le refus, la cessation, l'extraction*, comp. les locutions : ܡܢ ܠܒܫܐ *sans voile*, ܡܢ ܡܕܝܢܬܐ *contre le vœu de chasteté*, Overb. 177, 8; 180, 13; de là, *l'origine, la cause :* elle se met devant le nom de l'agent dans les constructions passives ou réfléchies : ܐܬܟܬܒ ܡܢܗ *il a été écrit par lui*, ܡܢܗ *par lui même*, § 315; *la partie*, ܡܢ ܡܕܝܢܬܐ *certain jour*, Anal. syr., p. 46, l. 16; ܡܢ ܟܬܒܐ ܡܢ ܟܬܒܐ *passages choisis du livre, id.* 79, 27, comp. §§ 320 *e* et 370 *h*; elle suit un élatif, § 366 *d*.

Elle marque encore le passage par un endroit, comp. ci-dessus *b* : ܡܢ ܐܕܢܐ *entrer par l'oreille*, Jacq. de Saroug, *Zeitschr. d. D. M. G.*, XXXI, p. 377, l. 17; ܡܢ ܕܠܐ ܢܥܠܘܢ ܒܗ *de peur qu'on n'entrât par elles (les portes)*, Josué le Styl. 44, 13, comp. دخل من الباب; *le côté :* ܡܢ ܝܡܝܢܗ ܫܒ *assieds-toi à ma droite*, Ps. 110, 1; ܡܢ ܝܡܝܢܗ ܘܡܢ ܣܡܐܠܗ *à sa droite et à sa gauche*, Jul. 42, 9.

Elle entre dans la composition de différents adverbes : ܡܢܝܢ *de suite*, ܡܢ ܚܕܬܐ *de nouveau*, ܡܢ ܒܬܪ *après*, ܡܢ ܥܠܡܐ *à jamais*, ܡܢ ܕ *depuis que*, Jul. 111, 4, etc. v. § 291.

d) ܠ a des sens multiples, § 290; il est à noter qu'il se construit avec un verbe du sentiment : ܡܨܒܐ ܠܗ *agréé par lui*, Jul. 33, 22; ܡܣܢܐ ܠܗ *qui lui était odieux*, Rabb. Overb. 161, 20; quelquefois il a le sens de ܒ : ܕܝܕܥ ܠܗ ܠܒ ܒܝܫܬ ܡܘܗܝ *lorsqu'il connut ses mauvaises mœurs*, Josué le Styl. 15, 18; ܐܙܠ ܠܘܬ ܬܠܡܝܕܘܗܝ *il alla vers ses disciples*, Aphraat. 222, 2; ܐܩܝܡܬ ܠܟ ܩܝܡܐ *tu as maintenu le pacte*, Sindban 13, 18; ܠܟ ܒܬܪ ܬܪܬܥܣܪ ܝܘܡܐ *au bout du douzième jour*, Josué le Styl. 55, 11 : ܠܟ ܒܕܡܗ *pendant son sommeil*, Jul. 92, 3, comp. ci-dessus *b*.

e) Les autres prépositions ne présentent pas autant d'acceptions différentes; on trouvera dans les lexiques leurs diverses applications.

Quelques noms étaient construits comme des prépositions : ܒܫܘܬܐ ܕܐܠܗܐ *grâce aux Dieux*, Jul. 48, 19; 135, 9; ܒܫ ܨܒܝܢܗ *grâce à sa volonté*, Rabb. Overb. 160, 18 et 20, comp. § 290 fin.

Quant aux conjonctions qui commandent toute une phrase, leur syntaxe est liée à celle des phrases dont il sera traité chap. XXIII et suivants.

374. *a)* Les interjections précèdent un nom ou une phrase : ܐܝ ܐܢܬܬܐ *ô femme!* Matth. 15, 28; ܐܝ ܡܣܟܢܐ ܪܘܚܐ *ô pauvres d'esprit!* Gal. 3, 1 : ܘܝܠܝ ܕܚܛܝܢܢ ܐܬܡܠܟ *Malheur! car nos péchés ont fait régner . . .*, Jul. 25, 20; ou elles sont mises d'une manière absolue : ܘܐܡܪܝܢ ܘܐܝܠܝ ܘܐܝܠܝ *et ils diront : heu! heu!* Jérém. 51, 14.

b) Les exclamations d'admiration ou de mépris, de félicitation ou d'imprécation, sont souvent suivies de lâmadh : ܐܝ ܕܡܬܠܐ ܠܡܪܝ ὦ τῆς μεγαλοφυΐας. Grégoire de Naz., cité par Barhébræus, I, p. 64, l. 5 ; ܘܝܠܝ ܕܡܐܡܪ *malheur à celui qui dit . . .!* הוֹי אֹמֵר, Isaïe 45, 10; ܐܘܝ ܐܘܝ ܠܝܘܡܐ *hélas! hélas! le jour . . .*, אֲהָהּ לַיּוֹם, Joël 1, 15; rarement, on rencontre une autre préposition, comme ܒ ou ܠ Barhébræus, I, p. 42, l. 21 et 182, 5.

c) Quelques mots qui n'étaient pas de vraies interjections, s'employaient de la même manière : ܛܘܒܐ *bonheur* avait toujours, dans ce sens, les suffixes possessifs qu'il s'annexait avec la forme d'un pluriel, comme certaines prépositions, § 292 : ܛܘܒܘܗܝ ܓܒܪܐ *heureux l'homme . . .!* אַשְׁרֵי הָאִישׁ, fréquent dans les psaumes; ܛܘܒܘܗܝ ܕܡܣܟܢܐ *heureux les pauvres . . .!* Matth. 5, 3 et vers. suiv.; ܘܝܠ se construisait de même et signifiait *malheur à . . .!* ܘܝܠܝ ܠܡܠܟܘܬܢ *malheur à notre royaume!* Jul. 8, 6; 79, 19; ܘܝܠܝ *malheur à moi!* v. Barhébræus, I, p. 85, l. 14.

d) Les interjections étaient aussi prises objectivement avec le verbe ܛܒ : ܛܒ ܠܡܪܝ *féliciter quelqu'un*, ܛܒ ܠ *dire à quelqu'un : malheur!* fréquent : ܕܐܡܪܝܢ ܠܗ ܠܚܝܝܗܘܢ *disant pfui! à leur lâcheté*. Jul. 10, 6 et 11; 32, 4; ܠܡܐ ܛܒ ou ܠܡܐ ܛܒ *recevoir une marque de mépris, id.* 100, 23; 117, 9.

e) ܚܘܣ était vraisemblablement un parfait, pris impersonnellement comme précatif, *que Dieu épargne!* hébr. חָס, ar. حَاشَ, éth. ሐሰ et ሐሰ : il s'employait comme une interjection, d'une manière absolue : ܚܘܣ μὴ γένοιτο. Rom. 3, 4, 31; 6, 2, 15, etc.; plus souvent, il était suivi du lâmadh devant un nom : ܚܘܣ ܠܟ ܡܪܝ *loin de toi, Seigneur!* Matth. 16, 22; ܗܢܐ ܕܚܘܣ ܠܟܘܢ *ceci, gardez-vous en bien!* Addai the Apost. 44, 16; ܚܘܣ ܠܢ ܠܚܕܘܬܢ *loin de notre joie, qu'elle décline!* Jul. 23, 23; ܚܘܣ ܠܢ ܠܡܠܟܘܬܟ *loin de votre Royauté qu'elle transgresse . . .! id.* 35, 3; ܚܘܣ ܠܗ ܠܗܢܐ *que cela ne soit pas!* Didasc. Apost. 49, 13.

ܐܝܬܝ et ܠܝܬ, § 294, étaient construits comme des conjonctions, comp. §§ 328 *f* et 330 *e*.

Chapitre XIX.

Des phrases nominales et des propositions absolues.

375. Le sujet et son attribut forment par eux-mêmes une phrase complète, en dehors de tout complément. La phrase est verbale, quand l'attribut est exprimé par un verbe; elle est nominale, quand il est formé par un nom.

a) Dans les phrases nominales, le lien entre le sujet et l'attribut n'est pas nécessairement indiqué, comme il l'est dans nos langues par le verbe substantif : ܐܬܘܗܝ ܕܥܒܕܐ ܗܢܐ ܣܓܝܐܐ . *nombreux étaient les miracles qui avaient lieu*, Addai the Apost. 16, 3; ܡܕܝܢܬܐ ܗܕܐ ܕܡܬܪܒܐ ܒܗ ܦܓܪܢܘܬܐ *cette ville, où pullule le paganisme, id.* 24, 14; ܛܒ ܥܒܕܝ ܥܡܠܬ ܡܠܟܐ *ton conseil me semble très-bon*, Jul. 36, 5; . ܐܢܫܐ ܕܚܝܠܐ ܕܫܪܪܐ *comme des hommes qui possèdent le vrai, id.* 9, 20; . ܕܡܣܗܕܢܝܢ ܥܠ ܢܦܫܗܘܢ *qui témoignent sur elles, qu'elles sont vraies*, Josué le Styl. 5, 7; ܟܠ ܡܕܝ ܕܡܬܚܙܐ ܠܡܥܒܕ *toutes choses qu'il est d'usage d'accomplir*, Aphraat. 229, 20.

Cette construction est surtout usuelle dans les courtes phrases incidentes, comme ܚܝ ܐܝܟ *en vie* ou *cru*, fréquent : ܕܡܥܐ ܥܝܢܝܗܘܢ *les larmes aux yeux*, Jul. 30, 23; cependant on la rencontre aussi dans les phrases étendues : ܟܠܝܠܟ ܘܟܠ ܡܠܟܘܬܟ ܗܢܘܢ ܕܡܠܟܐ ܒܪܝܪܝܢ ܐܢܘܢ ܕܡܠܟܐ *ta couronne et ta pourpre sont bien celles des rois, mais ton esprit et ta science sont d'une bête*, Jul. 53, 5; ܐܠܐ ܕܟܠ ܙܒܢܐ ܥܝܢܝܗ ܥܠ ܡܕܝ ܛܒܘܬܗ *mais en tout temps, ses yeux sont sur elle pour son bien, id.* 9, 2; ܡܫܝܚܐ ܗܢܐ ܕܢܗܘܐ ܬܠܡܝܕ ܕܡܪܝ ܥܝܢܐ ܘܡܫܒܚ *en vérité, celui-ci est le disciple de ce maître vigilant et digne d'éloges*, Addai the Apost. 34, 8.

b) Quand le sujet est un pronom personnel, il précède l'attribut, s'il est accentué; sinon, il le suit ou se place au milieu de lui, auquel cas le pronom de la troisième personne devient enclitique : ܐܢܐ ܥܪܛܢܐ, ܐܢܬ ܥܪܛܢܐ *je suis nu, tu es nu*, Gen. 3, 10 et 11 : ῥαββί· ἐγώ εἰμι, κύριε: Matth. 26, 22, Marc 14, 19: ܗܐ ܚܢܢ ܥܒܕܝܟ *voici que nous sommes tes sujets*, Jul. 38, 15; ܐܢܐ ܣܒܪ ܕܐܢܬ ܡܠܟ ܡܫܝܚܝܐ *je pensais que tu étais le roi des Chrétiens*, Martyr. homerit., *Chrest. Knös*, 49, 8; ܗܝܟܠܗ ܕܡܪܝܐ ܐܢܬܘܢ *vous êtes le temple du Seigneur*, Jérém. 7, 5; ܗܘ ܡܫܝܚܐ *il est le*

trône de Dieu, ܥܠܬܐ ܗܝ ܕܪܓܠܝܗ ܕܐܠܗܐ *elle est l'escabeau qui est sous ses pieds,* Matth. 5, 34 et 35; ܕܢܗܘܘܢ ܐܢܘܢ *qu'ils étaient Chrétiens,* Jul. 31, 14.

c) Le pronom personnel sert souvent de copule entre le sujet et l'attribut; il est alors enclitique, § 174 : ܐܘܪܚܐ ܕܫܪܪܐ ܗܝ ܕܐܡܬܐ ܘܥܩܬܐ ܐܢܘܢ . ܥܠ ܗܢܐ ܡܫܬܟܚܝܢ ܠܐ ܣܓܝܐܝܢ *la voie de la vérité est pénible et c'est pourquoi les croyants sont rares,* Addai the Apost. 9, 17; ܐܪܚܬܐ ܕܡܪܝܐ ܐܝܟ ܕܫܪܝܢ ܗܢ . *parce que les voies du Seigneur sont droites, id.* 44, 16; ܒܬܪ ܦܨܚܐ ܫܒܥܐ ܝܘܡܝ ܦܛܝܪܐ ܐܢܘܢ . *après la Pâque, il y a sept jours d'azymes,* Aphraat. 228, 19; ܐܦ ܥܠ ܡܠܬܐ ܘܡܠܠܐ ܕܡܪܝܐ ܗܢܘ *c'est également la parole et le discours du Seigneur le Messie, id.* 13, 9; ܐܝܟ ܐܒܢܐ ܫܪܝܪܬܐ ܗܝ ܕܒܗ ܐܬܬܝܗ ܗܢ *sa base est une pierre véritable,* Aphraat. 6, 17; ܡܬܝ ܢܚܙܐ ܝܘܡܐ ܕܢܗܘܐ *quand sera le jour où nous verrons?* Jul. 24, 8.

d) Le pronom de la troisième personne sert également de copule, lorsque le sujet est la première ou la seconde personne : ܐܢܬ ܗܘ ܕܐܬܐ ܠܡܐ ἐγώ εἰμι, ῥαββί; Matth. 26, 25, comp. ci-dessus *b*; ܐܢܬ ܗܘ ܕܐܬܐ *es-tu celui qui doit venir?* Matth. 11, 3; ܐ . ܐܢܬ ܗܘ ܡܠܟܐ ܕܝܗܘܕܝܐ *si tu es le roi des Juifs,* Luc. 23, 37; ܐܢܘܢ ܢܗܘܝܢ ܢܗܝܪܐ ܕܥܠܡܐ *vous êtes la lumière du monde,* Aphraat. 286, 19 (comp. p. 285 à 287, où . ܐܢܘܢ est constamment opposé à . ܐܢܘܢ .).

e) Mais la copule peut être aussi formée par le même pronom que celui du sujet, sur lequel il s'appuie, comme enclitique; dans cette tournure, le sujet est plus accentué que dans les précédentes, § 298 *f* : ܐܢܐ ܐܢܐ ἐγώ εἰμι, Marc 14, 61; ܐܢܬ ܐܢܬ ܗܘ ܐܘܕܘܟܣ *tu es bien Eudoxe?* Jul. 43, 10; de même, quand le sujet est le pronom de la troisième personne : ܐܝܟ ܐܒܢܐ ܗܝ ܗܘ ܗܘ ܪܫܝܬܐ *la base, elle est le commencement...,* Aphraat. 7, 2. ܗܘ ܗܘ se contracte généralement en ܗܘܗ, quelquefois aussi ܗܘ ܗܘ, en ܗܘ, § 109 1° : ܠܐ ܡܗܝܢ ܗܘ ܕܗܘ ܐܝܟ ܕܗܘ ܗܘ *car il ne croyait pas que c'était lui,* Jul. 57, 26; ܗܘ ܗܘ ܐܒܢܐ *il est la base,* Aphraat. 10, 6.

f) ܗܘ enclitique se contracte encore avec un mot court qu'il suit, comme une particule ou un pronom : ܗܢܐ *ceci est,* ܡܢܘ *qu'est-ce?* ܡܢ *qui est-ce?* ܐܝܟܐ *où est?* ܐܝܢܘ *quel est?* ܠܐ *non pas,* § 380 *b,* ܣܓܝ *assez,* § 294, 3°, comp. § 109, 1°; plus rarement, avec un autre nom : ܚܛܝܐ *il est coupable,* Gal. 5, 3.

g) ܐܝܬ et ܗܘܐ servent également de copule, v. §§ 334 *b* et 339 *a*.

376. Un membre de phrase reçoit une accentuation particulière, quand il est mis, d'une manière absolue, en tête d'une phrase : " ܕܢܬܠ ܗܘ ܕܢܬܠ ܐܝܟ ܕܢܬܠ ܗܘ " *celui qui reçoit par faveur, il faut aussi qu'il donne par faveur*, Aphraat. 6, 5: ܗܘܠܝܢ ܕܐܡܪܬ ܠܟܘܢ . . ܗܟܢܐ ܐܙܠܬ *tout ce que je vous ai prêché, ainsi je me suis conduit*, Addai the Apost. 41, 3: ܐܝܬ ܠܗ ܠܐܘܣܒܝܘܣ . . . ܕܡܠܟܘܬܢ ܐܝܬ ܠܗ ܠܐܘܣܒܝܘܣ *Eusèbe, celui qui* (longue phrase incidente), *notre royauté a ordonné à son égard...*, Jul. 50, 12; ܐܒܢܐ ܕܒܢܝܐ ܐܝܬ ܠܗ ܠܪܫܐ ... *la pierre que les fils ont rejetée, elle était à la tête ...*, Ps. 117, 22, comp. § 298 *e*. Quelquefois, au lieu du pronom, le nom lui-même est répété : ܛܘܪܢܐ ܕܐܝܟ ܗܢܐ ... ܛܘܪܢܐ ܗܢܐ ܐܝܟ ܗܢܐ ... : *le tyran, parce que* (longue phrase incidente), *de cette manière le tyran négligea ...*, Jul. 44, 1. Quand il y a antithèse, la proposition absolue peut être précédée de lâmadh : . ܐܢܐ ܗܘܝܬ ... ܐܢܐ ... ܠܟܗܢܐ ܕܫܘܐ ... ܠܟܗܢܐ ܕܫܘܐ ... ܠܟܗܢܐ ... *mais, quant aux prêtres du faux culte ... j'avoue que je fus l'auteur de leur trépas, id.* 43, 14. Il est rare que le nom, mis ainsi en tête de la phrase, ne soit pas repris par le suffixe : ܐܢܐ ܕܐܝܬ ܠܝ ܒܪܝܬܐ ... ܐܢܐ ܕܐܝܬ ܠܝ ܒܪܝܬܐ . ܐܢܬ ܐܝܟ ... *et moi, dans la pensée que tu es un homme intelligent qui ..., la première lettre de notre Royauté t'a été envoyée, id.* 16, 5, où le rapport de ܐܢܐ avec la phrase principale n'est indiqué que par le suffixe de ܒܪܝܬܐ.

Chapitre XX.

Construction de la phrase; accord du sujet et du verbe.

377. *a)* Le syriaque jouit de la plus grande liberté pour la construction de la phrase : les membres dont elle se compose, sujet, verbe, compléments directs ou indirects, adverbes et locutions adverbiales, forment une chaîne à anneaux mobiles, qui se suivent, se précèdent et s'enchevêtrent, selon que, dans le rythme de la phrase, les uns ou les autres doivent occuper une place élevée ou basse. Les membres les plus accentués passent en tête et les autres viennent ensuite, dans l'ordre de leur importance. Grâce à cette mobilité, le syriaque suit pas à pas, avec la plus grande aisance, les textes étrangers, que l'hébreu et l'arabe ont tant de peine à traduire; il n'a de rival sur

ce terrain que l'éthiopien, dont les constructions sont aussi lâches, comp. *Aethiop. Gramm.*, § 196. On se rendra compte de quelles inversions et de quels enchevêtrements la phrase est susceptible, en comparant des constructions telles que les suivantes : ܐܬܬܟܦ ܡܢ ܫܢܐ ܕܐܠܗܐ ܠܒ ܓܒܪܐ ܩܕܝܫܐ ܕܐܠܗܐ *la tristesse s'empara fortement du saint homme de Dieu*, Jul. 8, 3 : ܚܠܝܢ ܠܟ ܡܢ ܟܗܢܐ ܕܐܠܗܐ ܠܐ ܢܗܘܐ ܠܢ ܐܠܐ ܢܫܬܚܘܐ ܘܢܝܩܪܘܢ *loin de nous! que nous soyons traîtres aux prêtres de la divinité, mais nous les vénérons et les honorons, id.* 43, 23.

b) Il n'y a pas de différence aussi tranchée, entre les phrases nominales et les phrases verbales, qu'en arabe, par exemple. Nous avons vu plus haut, §§ 342, 343 et 371, que les compléments et les adverbes suivent, en principe, le verbe, mais qu'ils le précèdent, dès qu'ils reçoivent une accentuation, si légère qu'elle soit. De même, le sujet précède l'attribut ou le suit, suivant l'importance qu'il a : *dans les phrases verbales*, le verbe précède ou suit : il précède dans les exemples suivants : ܐܬܬܝ ܒܐܢܛܝܟܝܐ ܕܐܢܛܝܟܝܐ ܕܐܢܛܝܟܝܐ *Léontius régna dans Antioche en nom*, Josué le Styl. 12, 19 : ܐܬܝ ܐܘܕܘܟܣ . ܐܡܪ ܠܗ *Eudoxe leur dit*. Jul. 26, 24 : ܢܗܘܐ ܫܘܬܦܘܬܟ ܣܓܝܐܐ ܥܠ ܐܪܚܐ . ܟܕ ܐܬܐ *que votre sollicitude soit grande pour les agneaux*, Addai the Apost. 42, 17 : ܥܩܬ ܠܗ . ܒܝܡ ܕܒܝܐ ܥܡܐ ܕܡܣܟܢܘܬܐ *le tourment cruel de la misère leur suffit*, Addai the Apost. 43, 6 : après une conjonction : ܠܐ ܡܫܟܚ ܠܟ ܕܥܒܕܝܟ . ܢܡܘܬܘ ܒܟܦܢܐ *il ne te sied pas que tes serviteurs meurent de faim*, Josué le Styl. 68, 9 ; ܒܝܘܡܐ ܕܚܡܐ ܗܘܐ *lorsque le jour était brûlant, id.* 63 ult. ; ܕܠܡܐ ܢܬܚܠܠ ܫܡܗ ܒܓܠܝܢ ܠܟ *de peur que son nom ne soit blasphémé à cause de vous, id.* 37, 7 ; ܡܢ ܐܪܥ ܕܢܦܩ ܝܘܪܕܢܐ *d'où sort le Jourdain, id.* 21 pénult. ; après un relatif : ܕܡܠܝܐ ܗܘܬ ܡܕܝܢܬܐ *dont la ville était pleine*, Josué le Styl. 32, 11.

Il suit dans d'autres phrases analogues : ܐܬܟܢܫܘ ܠܓܝܪ ܥܡ ܚܝܠܐ ܪܒܐ ܪܘܡܝܐ *les Romains réunirent une grande armée*, Josué le Styl. 60, 11 ; ܐܡܪ ܫܠܝܚܐ *l'apôtre a dit*, ܐܡܪ . ܡܪܢ *notre Seigneur a dit*, Aphraat. 10, 3 et 4 ; ܢܬܒܠܥ ܡܕܝܢܬܢ *que notre ville périsse!* Jul. 28, 14 ; ܘܟܠ ܥܡܐ ܕܡܕܝܢܬܐ ܗܘ ܡܬܪܓܙ *et toute la population de la ville était tumultueuse et criait, id.* 28, 5 ; ... ܠܐ ܐܝܬ ܕܢܩܛܠ ܠܢ ... ܡܘܬ ܠܝ *jure-moi que personne ne les tuera*, Josué le Styl. 68, 11 ; ܠܐ ܐܝܬ ܕܡܫܟܚ ܠܗ ܕܢܡܘܬ ܠܗ . *pendant que personne ne les reconnaissait nulle-*

ment, Jul. 26, 5; [illegible] *de peur que, à cause de ceux qui étaient morts, la masse de l'armée ne se dispersât*, Josué le Styl. 63, 3; [illegible] *quand les épreuves fondent sur nous*, Jul. 32, 26; [illegible] *quelque chose que ne vit jamais un œil, ni n'entendit une oreille*, Jul. 11, 17.

Dans les phrases nominales, il en est de même : l'attribut précède le sujet : [illegible] *autre chose est la passion, autre chose est l'amour*, Spicil. syr. 6 pénult.; [illegible] *nombreux sont les hommes qui ...*, *id.* 2, 21; [illegible] *parce que la sagesse de Dieu est plus riche qu'eux*, *id.* 9, 17; ou il le suit : [illegible] *le Seigneur est l'objet de votre service*, Addai the Apost. 36, 2; [illegible] *le songe de Pharaon est un*, Gen. 41, 25; [illegible] *parce que cela même est la règle de conduite*, Spicil. syr. 10, 23; comp. les exemples cités § 375.

Sur la place des pronoms, v. §§ 298, 307 et 319*g*; sur celle des adjectifs, § 363.

378. *a)* L'accord du sujet et du verbe, ou de l'attribut, a lieu d'une manière régulière, quelle que soit la place qu'ils occupent. Les exceptions que l'on rencontre, sont trop rares pour ne pas être considérées comme des fautes de copiste, plutôt que comme des négligences de style [1].

Il ne faut pas perdre de vue, que la troisième personne du pluriel du parfait ne se distinguait de la même personne du singulier masculin, que par des lettres quiescentes qui étaient parfois omises, § 180. Quoique cette omission porte surtout sur des pluriels féminins (ܥܒܕܘ pour ܥܒܕܬܘ), elle n'est pas rare, non plus, pour les masculins (ܥܒܕ pour ܥܒܕܘ). Elle se remarque dans certains manuscrits où l'on affecte de rendre la prononciation plutôt que de suivre les règles de l'orthographe [2].

1. Comp. [illegible], Jacq. de Sarouq, *Zeitschr. der D. M. G.*, XXX, p. 241, l. 13, avec [illegible] qui précède de deux lignes.

2. Comme dans la Chronique de Josué le Stylite, v. préface p. VII. Mais cette confusion ne saurait être étendue aux lâmadh-aleph, où l'oreille distinguait le pluriel du singulier; dans la phrase suivante de cette chronique, p. 60, l. 11, au lieu de : [illegible]

b) Le goût du syriaque pour les constructions impersonnelles, § 325*d*, explique comment un passif demeure invariable : ܘܟܬܒܝܢ ܒܝܘܢܝܐ ܘܡܬܩܪܝܢ *et il y avait écrits des caractères grecs,* Josué le Styl. 59, 20; ܕܢܬܠܘܢ ܐܢܘܢܝܐ ܕܡܩܕܫܐ ܘܟܠ ܫܘܒܚܗ ܕܢܗܘܢ *qu'on donnât les vases affectés à leur service et tous leurs ornements aux temples des idoles, qu'ils fussent . . .,* Jul. 61, 21; comp. ܘܠܐ ܢܗܘܐ ܠܒܢܝ ܐܝܬܪܝܐ ܡܪܝܪܘܬܐ *et il n'y aura plus pour les Israélites d'absinthe amère,* Ezech. 28, 24 (construction blâmée par Barhébræus, I, p. 241, l. 11). Dans la phrase suivante, ܗܘܝܘ s'accorde avec le complément qui précède le sujet : ܘܟܠܝܢ ܡܬܒܥܝܢ ܕܠܐ ܡܕܥܝܢ ܗܘܘ *et des objets privés de sens furent des êtres obéissants,* Aphraat. 19, 5.

c) Nous avons dit, § 354*d*, qu'un collectif, ayant la forme du singulier, se construisait souvent comme un pluriel : ܟܠܗ ܩܪܬܐ ܡܬܒܟܝܢ *tout le peuple de la ville pleurait,* Jul. 39, 27; 41, 1, etc.; ܙܝܢܗ ܡܫܚܢܝܢ ܠܗ *ses armes l'échauffaient,* Josué le Styl. 63 ult.; de même, les noms de ville et de pays, pris pour les habitants : ܐܕܘܡܝܐ ܩܡܘ ܘܦܬܚܘ ܬܪܥܝܗܘܢ *les Edesséniens se levèrent et fermèrent les portes contre eux, id.* 13, 15, comp. Overb. 172, 7.

Une double construction n'est pas rare : ܘܐܬܦܚܕ ܐܢܫܐ ܕܩܪܬܐ ܟܕ ܚܙܘ ܠܗ ܐܬܪܥܘ ܘܐܬܟܣܝܘ *et la population de la ville fut effrayée, à sa vue, elle s'enfuit et se cacha,* Jul. 37, 19; ܘܫܪܝܐ ܡܢ ܐܢܫܐ ܕܐܬܪܝܠܘ ܒܚܕܘܬܐ *et le peu d'habitants qui y restait, se livra à la joie,* Josué le Styl. 73, 4; ܘܐܬܟܢܫܘ . . . ܕܢܫܡܥ ܐܢܫ ܕܩܪܬܐ *et que la population se réunît . . . pour qu'elle entendît,* Addai the Apost. 18, 2; ܘܟܕ ܐܬܟܢܫ ܟܠ ܩܪܬܐ . . . ܩܡܘ ܒܗ *et lorsque toute la ville fût réunie . . . elle se tenait, id.* 18, 14.

d) Sont encore construits avec le pluriel, les pronoms indéfinis ou interrogatives qui se rapportent à plusieurs individus, §§ 319 et 320 : ܕܐܙܠܘ ܐܢܫ ܠܒܝܬܗ . *qu'ils s'en aillent chacun chez soi,* Jul. 33, 13 (comp. ܕܐܙܠܘ ܐܢܫ ܠܒܝܬܗ *id.* 32, 19); ܐܢܫ ܒܗ ܩܝܡ . *chacun d'eux demeura dans sa (foi),* Rabb. Overb. 160, 21; ܐܝܬܝܗ ܕܢܬܚܪܛܘ . *quelques-uns se repentaient,* Jul.

ܗܘܘ, il faut lire ܟܠܫ ܚܝܠܐ et traduire : *Les Romains avaient réuni une armée nombreuse; elle alla camper.*

30, 26; ܥܡܟܘܢ ܟܠܗ ܕܡܫܡܥܝܢ ܠܝ *vous tous qui m'entendez,* Addai the Apost. 41, 2; ܡܢܘ ܐܢܘܢ ܕܩܢܝܐ *quels sont les fils?* Aphraat. 10, 18, v. § 319 *a*; même, après ܠܐ ܚܕ ܡܢܗܘܢ ܕܓܒܪܐ ܗܠܝܢ ܕܢܚܙܐ *qu'aucun de ces hommes ne voie,* Deut. 1, 35.

379. *a)* Lorsque le sujet se compose de plusieurs noms au singulier, l'attribut prend le pluriel; si les noms sont de genre différent, c'est le genre masculin qui l'emporte : ܦܛܪܝܩܘܣ ܘܗܝܦܛܝܘܣ ܕܐܡܝܕ *Patricius et Hypatius assiégèrent Amid,* Josué le Styl. 47, 10; ܗܘܐ ܬܡܢ ܥܒܝܕܐ ܠܒܒܝ ܘܗܦܣܝ *il y avait là Avida, Labbai et Haphsai,* Addai the Apost. 18, 15; ܕܒܝܕܗ ܕܪܘܡܐ ܘܥܡܩܐ *au pouvoir duquel sont la hauteur et la profondeur,* poème d'Alex., *Chrest. Knös,* 107, v. 3; ܡܬܚܝܒܝܢ ܗܘܘ ܐܢܬܬܗ ܘܐܡܗ *sa compagne et sa mère l'engageaient constamment . . .,* Rabb. Overb. 161, 1; ܟܠ ܚܒܪܬܐ ܕܓܒܪܐ ܘܢܫܐ ܕܟܝܐ ܗܘܬ *toute la confrérie d'hommes et de femmes était pure,* Addai the Apost. 50, 9; ܓܒܪܐ ܘܢܫܐ ܕܡܬܥܡܕܝܢ *des hommes et des femmes se faisaient baptiser,* Act. 8, 12, comp. Matth. 21, 31 et 32; ܠܐ ܐܬܝܢ ܥܒܝܪܬܐ ܘܚܛܝܬܐ *les crimes et les méfaits n'étaient pas peu nombreux,* Jul. 38, 22.

b) Cependant le verbe ne s'accorde qu'avec le premier nom, lorsque celui-ci forme le sujet principal[1] : ܡܢ ܐܡܝܕ . . . ܗܘ ܘܚܝܠܗ ܕܥܡܗ *il assiégea Amid, lui et toute son armée,* Josué le Styl. 42, 5 et 14; ܢܚܬ . . . ܗܘ ܘܬܪܬܝܗ ܕܒܢܝܗ *elle descendit, elle et ses deux fils,* Addai the Apost. 10, 22; ܐܝܟܕ ܗܘܐ ܐܡܬܐ ܕܪܥܝܕܬܐ ܕܟܦܢܐ ܕܡܘܬܐ ܕܩܪܒܐ *quand eut lieu le tremblement de terre, la disette, l'épidémie, la guerre,* Josué le Styl. 1, 3; ܛܒ ܗܘ ܕܩܘܪܒܢܐ ܘܕܒܚܐ ܡܢ ܚܛܝܬܐ *l'holocauste et le sacrifice sont bien supérieurs aux fautes,* Jacq. de Saroug, cité par Barhébræus, I, p. 63, l. 16; quand les sujets sont séparés par une négation : ܠܐ ܐܒܓܪ ܘܠܐ ܐܒܕܐ ܫܠܝܚܐ ܗܘ *ni Abgar, ni Addée l'Apôtre ne forçaient personne,* Addai the Apost. 34 ult.

La position du verbe n'influe guère sur son accord avec le sujet; comp. cependant ܟܠ ܥܡܐ ܕܡܬܩܪܒܝܢ ܠܟܘܪܒܢ avec ܟܠ ܥܡܐ ܕܩܪܒܝܢ ܠܟܘܪܒܢ, Aphraat. 24, 1 et 4.

c) Quand le sujet comprend des personnes différentes, l'ac-

1. Dans les exemples qui suivent, nous évitons un parfait à la troisième personne du masc. sing., en dehors des lamadh-aleph, qui seuls distinguent par la prononciation le singulier du pluriel, v. § 378 *a*.

cord a lieu avec la première de préférence aux deux autres, et avec la deuxième de préférence à la troisième : ܥܠܝܢ ܒܬܟܬܐ ܕܐܢܐ ܘܐܢܬ *nous étions à l'abri à l'intérieur d'elle, moi et un autre*, Josué le Styl. 26, 19; ܥܡܝܩܝܢ ܗܘܝܢ ܒܟܢܫܐ ܕܐܢܐ ܘܐܢܬܬܝ *nous étions dans un grand souci, ma femme et moi*, Sindban 17, 12; ܡܠܟܘܬܝ ܘܐܢܐ ܢܩܝܢ ܡܢ ܕܡܐ ܕܢܘܢ *mon royaume et moi, nous sommes innocents de leur sang*, Jul. 70, 13; ܒܝܢ ܐܢܬ ܘܟܠ ܒܝܬ ܐܒܝܟ *entre, toi et toute ta famille*, Gen. 7, 1: ܬܚܝܐ ܐܢܬ ܘܒܝܬ ܐܒܝܟ *tu vivras, toi et ta famille*, Jérém. 38, 17. Suivant Barhébræus, I, p. 62, l. 20, on disait: ܦܛܪܘܣ ܐܢܬ ܝܬܒܝܢ *Pierre et toi, vous êtes assis.*

La personne qui parle d'elle-même, emploie souvent le pluriel pour le singulier : ܡܠܬܐ ܕܢܬܡܠܠ ܥܠܝܗ ܠܡܠܬܐ *le sujet que nous devons traiter*, Josué le Styl. 7, 11; ܗܢܐ ܠܐ ܢܦܠ ܡܢ ܕܥܬܝ ܠܒܢ *ceci n'échappait pas à notre esprit*, Jul. 34, 15.

Il est plus rare qu'en s'adressant à une personne unique, on emploie le pluriel par respect : ܡܠܟܘܬܟ *votre Majesté*, ܦܓܪܟ *votre personne divine*, ܦܓܪܟ *votre personne royale*, Jul. 34, 35, 36 passim.

Une phrase relative est construite quelquefois à la troisième personne, quoique se rapportant à la première ou à la seconde, v. § 408.

Chapitre XXI.

Des phrases négatives.

380. *a)* La négation ܠܐ précède le verbe sur lequel elle porte: ܒܓܠܠ ܚܛܝܬܢ ܠܐ ܢܣܒ ܢܩܡܬܐ *à cause de nos péchés, il ne tira pas vengeance d'eux*, Josué le Styl. 6, 13; ܠܐ ܐܬܝܕܥ ܕܠܐ ܢܦܠ ܒܗ ܒܝܫܐ *il ne resta personne, à qui il ne fût arrivé du mal, id.* 72, 16; ܠܐ ܚܘܣܘ ܥܠ ܐܢܫ *ils n'épargnaient personne, id.* 72, 19; ܠܐ ܐܬܢܩܡ ܕܡܗ *son sang ne fut pas vengé, id.* 78, 7. Souvent, elle en est séparée par une particule enclitique : ܠܐ ܡܨܝܐ ܓܝܪ *car il n'est pas possible, id.* 80, 11; ܠܐ ܢܦܠ ܡܢ ܕܚܣܝܕܟ *il n'échappe pas à ta pieuse personne*, Jul. 29, 13; ܠܐ ܫܪܐ ܠܗ *il ne convient pas, id.* 40, 12; ܠܐ ܡܫܟܚ ܠܢ ܢܣ *le miracle ne nous suffit pas*, Josué le Styl. 21, 12; plus rarement, par plusieurs mots : ܠܐ ܢܩܪܒ ܠܢ ܒܢܝ *ne nous pressons donc pas, mes enfants*, Jul. 28, 23; ܠܐ ܢܬܟܠ

ܐܠܐ . ܡܬܩܠܝܢ ܠܗ ܠܡܠܟܘܬܗ . ܕܠܐ ܢܫܬܟܚܘܢ ܠܗ *afin que, lorsque le gouverneur de leur royaume les pésera, ils ne soient point trouvés...*, Aphraat. 90, 3.

b) Dans ce cas, il est plus usuel, que la négation, séparée du verbe qu'elle modifie, soit renforcée d'une copule, soit ܗܘ avec lequel elle se contracte en ܠܐ, § 375*f*, soit avec ܐܝܬܝܗ, § 334*b*; il n'y a, au surplus, aucune différence de sens entre ܠܐ et ܠܝܬ ܗܘ: ܠܐ ܐܡܬ ܕܡܬܡܠܝܠ ܠܗ ܠܥܡܐ . ܥܠܡܐ *ce n'est pas en vain et inutilement que les foules les menaçaient*, Jul. 29, 15; ܠܐ ܡܢ ܕܢܬܡ ܗܘܐ ܠܐ ܡܢ ܕܢܬܠ *car ceci n'échappait pas à notre esprit, id.* 34, 15; ܠܐ ܕܢܬܠ ܠܡܘܬܐ ... ܕܢܬܩܪܒ ܠܡܘܬܐ *de ce que tu n'es pas offert en sacrifice au mortel..., id.* 51, 5; ܠܐ ܐܡܪ ܐܢܐ ܡܢ ܡܬܪܥܐ *ce n'est pas que je craigne sa colère, id.* 30, 18; ܠܝܬ ܗܘ ܡܢ ܒܪܢܫܐ ܕܢܥܒܕ ܒܝܫܐ *ce n'est pas par nature que l'homme agit mal*, Spicil. syr. 12, 21; ܠܝܬ ܗܘ ܡܢ ܕܢܡܠܠ ܐܢܐ ܒܪܝܫܝ *je n'ai pas parlé d'après moi-même*, Aphraat. 7, 7. La copule ܐܝܬܝܗ demeure invariable : ... ܠܝܬ ܗܘ ܕܡܬܦܪܫܝܢ ... ܕܡܬܬ . *les choses ... ne sont pas complètement privées*, Spicil. syr. 4, 17; ܠܝܬ ܗܘ ܕܢܫܟܚ ܫܒܥ ܢܡܘܣܐ *on ne trouve pas sept lois, id.* 18, 14; ou elle s'accorde avec le sujet: ܠܝܬ ܗܘܝܢ ܕܠܐ ܐܝܬ ܠܗܘܢ ܐܪܥܐ . ܐܠܐ *des pays qui ne leur appartenaient pas, id.* 19, 3, ajoutez les exemples cités § 334*b*.

ܠܐ et ܠܝܬ ܗܘ se rencontrent également dans les phrases nominales : ܠܐ ܐܝܬ ܠܗ ܡܬܩܠ ܠܐ ܐܝܬ ܠܗ ܡܬܩܠ *ils ne sont pas peu, ni en petit nombre*, Jul. 67, 1; ܠܐ ܐܝܬ ܠܗ ܐܠܗܘܬ ܠܐ ܐܝܬ ܠܗ ܐܠܗܘܬ *alors qu'ils ne sont pas des dieux par leur nature*, Addai the Apost. 27, 3; 44, 1, comparez § 334*b* pour ܠܝܬ ܗܘ.

c) Lorsque la négation est spécifiée ou complétée par un nom ou un adverbe, elle peut se mettre devant ce nom ou cet adverbe, au lieu de précéder le verbe : ܠܝܬ ܐܝܢܐ ܕܢܫܟܚ ܒܪܥܝܗ ܕܠܐ ܐܝܢܐ ܕܢܫܟܚ ܒܪܥܝܗ *que personne n'ait de doutes dans son esprit*, Josué le Styl. 72, 16; ܠܝܬ ܠܗ ܠܐ ܐܝܢܐ ܕܢܬܚܙܐ ܠܐ ܐܝܢܐ ܕܢܬܚܙܐ *il ne lui plaît pas d'être vu par quelqu'un*, Spicil. syr. 6, 19; ܠܝܬ ܠܢ ܠܐ ܐܝܢܐ ܠܐ ܐܝܢܐ *nous ne sommes pas encore arrivés*, Jul. 46, 16; ܠܝܬ ܠܟܘܢ ܠܐ ܐܝܢܐ ܕܢܚܙܘܢ ܠܐ ܐܝܢܐ ܕܢܚܙܘܢ *que jamais vous ne vîtes*, Addai the Apost. 29, 18; elle est séparée du verbe, alors même que le nom ou l'adverbe est rejeté à la fin de la phrase : ܠܝܬ ܠܝ ܡܕܡ ܠܐ ܐܝܬ ܠܝ ܡܕܡ ܡܢ ܚܝܝ ܕܝܠܟ *je n'ai rien reçu de ma vie de toi*, Addai the Apost. 48, 11.

En pareille circonstance, la négation peut être aussi ܟܠܡܐ ou ܠܐ ܡܬܠ : ܟܠܡܐ ܕܠܐ ܒܥܠܝܢ ܒܠܚܡܐ ܢܦܩܘ *non-seulement les paysans sortaient*, Josué le Styl. 44, 9; ܟܠܡܐ ܕܠܐ ܚܢܢ ܒܥܠܝܢ ܠܟܠ ܡܕܡܐ *et non-seulement nous devons être associés à ses douleurs*, Jul. 11, 2; ܠܐ ܡܬܠ ܗܠܝܢ ܠܚܘܕܝ *et non pas seulement ces choses-là*, Addai the Apost. 10, 4; ajout. les exemples § 334 *b*.

d) En dehors de ces cas, une négation qui porte sur une phrase entière, peut ne pas précéder immédiatement le verbe, quand elle est répétée et qu'elle a le sens de *ni . . . ni* : ܠܐ ܓܒܪܐ ܠܐ ܐܝܬ ܐܒܐ . . . ܠܐ ܐܢܬܬܐ ܠܐ ܐܝܬ ܐܡܐ *ni un homme n'est père, ni une femme n'est mère . . .*, Spicil. syr. 11, 3; ܠܐ ܟܘܟܒܐ ܒܝܫܐ . . . ܠܐ ܟܘܟܒܐ ܛܒܐ ܠܐ ܐܫܬܘܢܘ *ni les mauvais astres n'ont forcé . . . ni les bons astres n'ont persuadé . . .*, *id.* 14, 12; ܠܐ ܡܪܝܪܐ ܠܐ ܡܫܚܠܦ ܠܚܡܐ . ܠܐ ܡܪܝܪܘܬܐ ܠܐ ܡܫܬܢܝ ܠܡܬܩܢܐ *ni le vinaigre ne se change en vin, ni l'amertume ne peut se changer en une chose douce*, Aphraat. 97, 4.

e) La négation doit être répétée devant chaque nom : ܠܐ ܣܗܪܐ . . . ܠܐ ܫܡܫܐ . . . ܠܐ ܟܘܟܒܐ *ni la lune . . . ni une étoile . . . ni la mer . . .*, Spicil. syr. 3, 17, comp. Rom. 8, 38 et 39, cité ci-dessus p. 153. Mais devant chacun des verbes qui se suivent, la répétition n'est pas nécessaire : ܠܐ ܐܫܒܩ ܐܢܐ ܠܦܘܠܚܢܝ . . . ܠܐ ܐܥܒܕ ܠܟܠܝܠܐ *je n'abandonnerai point son culte et ne ferai point des tiares*, Addai the Apost. 51, 19 et 21; ܠܐ ܡܫܬܠ ܠܐ ܡܥܒܕ *qui ne cesse, ni ne fait défaut*, Josué le Styl. 2, 8; ܠܐ ܢܫܩܠ ܠܫܡܗܝ . . . ܠܐ ܢܪܕܦ *ne déshonorons pas notre race . . . et ne fuyons pas, id.* 58 ult.; ܠܐ ܐܬܬܝܩܪܬܘܢ . ܠܐ ܐܬܬܝܩܪܬܘܢ . ܠܐ ܐܬܬܝܩܪܬܘܢ *et vous ne vous êtes pas indignés en vous-mêmes, vous n'avez pas été attristés et n'avez pas vengé*, Jul. 19, 15.

381. *a)* La négation précède immédiatement le mot sur lequel elle porte exlusivement : ܡܬܬܢ . . . ܠܐ ܐܟܠ ܥܫܒܐ ܐܟܠ ܒܣܪܐ ܠܐ ܐܟܠ ܒܣܪܐ ܐܟܠ ܥܫܒܐ *les animaux . . . , les non-carnivores mangent de l'herbe et les non-herbivores mangent de la chair*, Spicil. syr. 7, 21; ܠܐ ܒܠܝ ܚܢܢܐ *une charité abondante, non trompeuse (qui n'est pas celle de la ruse*, § 317 *b*); ainsi ܠܐ se met devant un substantif, avec le sens de *sans*, § 294, 3° : ܠܐ ܕܥܬܐ *sans intelligence*, ܠܐ ܣܕܪܐ *sans ordre*, etc.; ou devant une locution adverbiale : ܠܐ ܚܩܐ *injustement*, Jul. 31, 2, comp. ܚܩܐ *avec raison*; ܠܐ ܙܥܘܪܐ *pas peu*, Josué le Styl. 7, 8: . ܠܐ ܡܝܬܝܢ *qui meurent*

prématurément (comp. תְּמוּת בְּלֹא עִתֶּךָ, Eccles. 7, 17: גְּזוּלַת בְּל עִתִּי, Inscr. d'Eschmoun., l. 3); ou, en répétant la préposition devant la négation : ܥܠ ܟܝܢܐ ܕܠܐ ܨܒܝܢܗܘܢ *contre leur volonté*, Jul. 69, 18; de même, ܠܐ devant un adjectif donne à celui-ci un sens privatif: ܠܐ ܡܝܬܝܐ *immortel*, v. ci-dessus p. 159, l. 2.

b) On trouve aussi ܠܐ isolé, avec le sens de *rien, néant :* ܡܢ ܠܐ ܗܘܐ ܗܫܐ ܠܐ ܥܒܝܕ ܒ *aujourd'hui sera déjà le néant dans . . .*, Jul. 50, 10; ou, comme phrase elliptique, *non,* ܠܐ ܠܐ *sinon, non :* ܐܢ ܐܝܬ ܠܐ ܐܝܟ ܕܐܚܙܐ ܠܐ *que je voie s'il y a ici un chemin, ou non,* Sindban 11, 10; ܠܐ ܡܪܝ ܠܐ ܡܪܝ ܕܐܢܐ ܡܫܝܚܐ *mais non! Seigneur, car je ne renierai pas le Christ*, Martyr. homer. *Chrest. Knös*, 48, 10.

Chapitre XXII.

Des phrases interrogatives.

382. *a)* Il n'existe pas de particule syriaque pour l'interrogation; ce n'est que chez les auteurs grécisants que l'on trouve ܗܲܝ, § 297; la phrase interrogative ne se distingue donc que par le sens général : ܐܝܬ ܠܟ ܚܝܠܐ ܕܢܩܘܡ *peux-tu avoir la force de résister?* Jul. 49, 9; ܡܢܘ ܕܐܢ ܐܬܝ ܠܟ ܕܐܦܣܝܟ *crois-tu que je puisse te guérir?* Aphraat. 20, 16. L'interrogation n'est donc manifeste que dans les phrases en tête desquelles se trouve un pronom ou un adverbe interrogatif, § 176 et 294, 4° : ܡܢܘ ܥܒܝܕ ܐܝܬ ܠܗ ܥܠ ܗܕܐ *quel conseil peut-on donner sur cela?* Jul. 34, 5; ܡܢܘ ܢܗܘܐ ܠܢ ܒܥܠܡܐ *quel profit aurions-nous du monde? id.* 32, 6; ܡܢ ܕܢܬܩܦ ܒܥܠܡܐ ܕܥܠܡܐ *qui parmi les enfants oserait . . .? id.* 34, 12; ܡܢܘ ܐܢܘܢ ܫܒܥܐ ܫܢܝܢ *que sont les sept yeux?* Aphraat. 12, 18; ܐܝܟ ܕܡܫܝܚܐ ܢܬܒ *comment donc le Christ habiterait-il . . .? id.* 9, 15; ܡܬܝ ܕܟܗܢ ܕܫܘܩܪܐ ܩܪܒ ܐܢܬ *quand donc, prêtre du faux culte, offriras-tu . . .?* Jul. 50, 9.

b) Le pronom ou l'adverbe interrogatif peut ne pas être en tête de la phrase, mais il doit toujours précéder le verbe ou la copule des phrases nominales : ܡܢ ܗܘܐ ܒܪܗ *de qui est-il fils?* Matth. 22, 42; ܡܢ ܐܢܬ ܒܪܬܐ *de qui es-tu la fille?* Gen. 24, 47; ܡܢ ܢܫܬܟܚ ܕܗܝܡܢ ܒܪܢܫܐ *qui peut être un homme croyant?* Aphraat. 20.

11; ܡܠܟܐ ܕܐܪܥܐ ܡܢ ܡܢܐ ܡܬܩܒܠܝܢ ܡܟܣܐ *les rois de la terre, de qui reçoivent-ils l'impôt?* Matth. 17, 25.

383. *a)* Une interrogation indirecte est souvent précédée de la conjonction ܕ, comp. § 397 : ܐܝܟܡܐ ܡܫܟܚܬ ܠܡܢܐ ܒܥܝܬܝ ܡܫܟܚ *tu as scruté mes pensées, pour quelle raison j'ai cherché,* Jul. 30, 17; ܡܬܚܙܐ ܕܠܡܢܐ ܒܥܝܢܝܗܘܢ ܐܫܬܘܕܥ *il est évident, pour quelle raison ils ont négligé, id.* 36, 18; ܠܐ ܢܫܡܛ ܡܢ ܚܣܝܕܘܬܟ ܒܥܐܡܐ ܕܡܢܐ ܡܫܬܘܬܐ *il n'échappe pas à ta pieuse personne, par quelle sollicitude, id.* 29, 14; ܡܨܒܐ ܕܡܢܐ ܨܒܝܢܗ. *et connaît quelle est leur volonté, id.* 36, 11; ܠܐ ܢܫܡܛ ܡܢ ܡܕܥܬܟ ܕܟܡܐ ܡܫܬܘܬܐ ܕܐܬܪܥܘ *il n'échappe pas à ta connaissance, combien de pertes et de frais eurent lieu,* Josué le Styl. 14, 17; ... ܐܝܟ ܕܐܡܪ ܠܗܘܢ ܕܐܝܟܢܐ ܕܩܒܠܘ *il raconta ... comment ils avaient reçu,* Addai the Apost. 9, 2 à 8; ... ܕܐܬܕܡܪ ܠܝ ... ܕܐܝܟ ܕܣܒܪ ܒܢܦܫܗ *j'ai admiré comment il a supporté en lui-même,* Jul. 12, 13; ܕܐܬܪܨܕ ܠܕܡܗ. ܕܐܝܟ ܕܢܫܬܘܢ ܠܕܡܗ. *épiant quand ils lécheraient son sang, id.* 18 ult.; ܕܐܬܚܙܝ ܠܕܝܢܐ ܕܥܡܐ *et ils attendaient le châtiment, quand le peuple ...,* Aphraat. 19, 6; ܕܐܝܟ ܕܐܬܝܠܕ ܡܫܝܚܐ ܒܒܝܬ ܠܚܡ. ܕܐܝܟ ܕܐܬܝܠܕ ܡܫܝܚܐ ܒܒܝܬ ܠܚܡ *et il leur demandait où le Messie était né,* Matth. 2, 4.

On le rencontre même, par confusion, avec une interrogation directe : ܡܢܐ ܢܬܪܒܚ ܡܢ ܗܕܐ ; *quel profit aurions-nous par là?* Jul. 81, 22; comp. cependant § 396 *a.*

b) Mais le dâlath conjonctif n'est pas nécessaire : ܕܢܚܘܐ ܠܢ. ܕܢܚܘܐ ܠܢ. *et qu'ils nous montrent quelle est leur conviction,* Addai the Apost. 21, 4 : ܕܠܐ ܡܕܥܝܢ ܠܐ ܢܚܙܝܢ ܠܐ ܢܟܬܒܝܢ *ne sachant, ni ce qu'ils voient, ni ce qu'ils écrivent,* Jacq. d'Edesse, *A letter on Syr. Orth.* 4, 7; ajout. les exemples cités § 319 *e.*

Après le waw de la conjonction, il peut être répété ou omis : ... ܕܐܝܟ ܕܐܬܝܠܕ ܡܫܝܚܐ ܒܫܡ ܕܡܢ ܕܐܝܬ ܠܗ ܫܘܠܛܢܐ ܕܢܫܡܥܘܢ *pour qu'ils entendissent, comment il enseignait, au nom de qui il guérissait, et par quelle force ...,* Addai the Apost. 18, 5; ... ܕܐܟܬܒ ܠܟ ... ܕܐܬܐ ܐܪܒܐ ... ܕܐܬܟܣܝ ܠܫܡܫܐ ... ܕܐܬܟܣܝ ܠܪܝܚܐ *je vais écrire ... quand vinrent les sauterelles, et quand le soleil s'éclipsa,* Josué le Styl. 1, 3; mais ... ܕܐܬܟܣܝ ... ܕܐܬܟܣܝ ... ܕܐܬܟܣܝ, Addai the Apost. 1, 1.

c) Dans ces constructions, la préposition gouvernée par le verbe se met en tête du pronom ou de l'adverbe : ܠܐ ܡܕܥ ܠܡܢܐ ܐܙܠ *il ne sait où il va,* Jean 12, 35; ܟܠܝܠܗ ܕܟܠܝܠ ܠܝ ܠܡܢܐ ܕܐܬܟܣܝ ܠܝ ܠܡܢܐ ܕܐܬܟܣܝ *ma couronne de fiançailles, je vois à quel moment je*

m'en parerai, Jul. 55, 18; ܐܠܐ ܕܥܠܬܐ ܕܬܥܠܘܢ ܬܬܩܢܘܢ ܗܘܝܘ *dans quelque maison que vous entriez, demeurez-y,* Luc. 9, 4.

384. *a)* ܠܐ exprimait avec l'interrogation le doute ou la négation, μή μήτι, § 294, 3° : ܡܢܐ ܠܐ ܐܢܐ ܗܘܝܢ μήτι ἐγώ ἐιμι κύριε; Matth. 26, 22 : ܠܐ ܐܢܬ ܐܒܗ ܕܡܪܝܢ ܗܘܐ . ܐܦܠܐ ܡܢ ܪܒܐ ܐܢܬ ܡܢ ܐܒܗ ܕܡܪܝܢ μή σὺ μείζων εἶ τοῦ πατρὸς ἡμῶν Ἀβραάμ, Jean 8, 53; ܠܐ ܐܢܫ ܡܫܬܘܢܝܗ ܠܡܫܘ *que personne ne te persuade* (μή πείθῃ) *jamais de faire . . .,* Anal. syr. 13, 19.

ܠܐ se distingue donc de ܠܒܠܝ, comme μή de οὐ, comp. cependant : ܠܐ ܬܬܠܘܢ ܠܒܢܝ . ܕܠܐ ܠܐ ܬܬܠܘܢ ܠܒܢܝ μὴ δῶτε τὸ ἅγιον τοῖς κυσί. Matth. 7, 6. L'impératif, comme après toute négation, § 328 *c.* était exprimé par la seconde personne de l'imparfait : ܠܐ ܬܥܒܕܘܢ ܗܫܐ ܠܝ ܠܐ ܬܬܬܥܒܕ *ne me fatigue donc pas outre mesure,* Jul. 16, 3; ܠܐ ܬܥܒܕ ܠܒܗ ܕܠܒܗ ܠܐ ܬܫܒܥ *ne satisfais pas au désir de son cœur, id.* 121, 8; ܠܐ ܬܥܒܕ ܨܒܝܢܗ ܠܐ ܬܫܠܡ *n'accomplis pas sa volonté, id.* 121, 11.

Cette particule prend souvent le sens de *peut-être,* comme μή *ne:* ܠܐ ܡܛܠ ܕܠܐ ܡܛܠ ܕܠܐ ܡܛܠ ܕܠܐ ܡܛܠ ܕܠܐ ܡܛܠ ܕܠܐ ܡܛܠ *peut-être s'approchaient-ils avec irrévérence et négligence . . .,* Jul. 36, 12.

b) Comme interrogation indirecte, elle prend en tête le dâlath conjonctif : ܕܠܐ, ou par contraction ܕܠ[1]; ainsi, après le dernier exemple cité ci-dessus, viennent les mots suivants : ܐܘ ܕܠܐ ܡܛܠ ܕܠܐ ܡܛܠ ܕܠܐ ܡܛܠ ܕܠܐ ܡܛܠ ܕܠܐ ܡܛܠ ou *peut-être encore s'approchaient-ils en état d'impureté et de souillure;* ܕܠܐ ܢܬܠ ܠܒܢ ܕܠܐ ܢܬܠ ܠܒܢ μὴ ἐρεῖ τὸ πλάσμα τῷ πλάσαντι, Rom. 9, 20; ܕܠܐ ܢܬܬܩܢ ܕܠܐ ܢܬܬܩܢ *veillez à ne pas vous laisser affaiblir,* Jul. 8, 23 (comp. ܕܠܐ ܢܬܬܩܢ ܕܠܐ ܢܬܬܩܢ *veillez à ce que personne ne refuse, id.* 53, 19); ܠܐ ܡܛܠ ܕܠܐ ܡܛܠ ܕܠܐ ܡܛܠ ܕܠܐ ܡܛܠ ܕܠܐ ܡܛܠ *nous ne sommes pas encore arrivés à l'épreuve, ne craignez pas, id.* 46, 17, comp. 139, 16; 140, 9; ܕܠ ܡܛܠ ܕܠ ou ܕܠ ܡܛܠ ܕܠ *peut-être t'imagines-tu . . ., id.* 47, 1 et 52, 12; ܕܠ ܡܛܠ ܕܠ ܡܛܠ μήπως εἰς κενὸν τρέχω, Ep. Gal. 2, 2.

c) ܕܠ et ܕܠ, étant devenus très-usités dans le sens de *peut-être, de peur que,* sont considérés comme des mots simples, susceptibles de prendre le dâlath conjonctif : ܕܠ ܡܛܠ ܕܠ ܡܛܠ ܕܠ ܡܛܠ ܕܠ ܡܛܠ ܕܠ ܡܛܠ *comme il craignait qu'il n'y eût peut-être quelque*

1. Il n'existe pas de différence entre ces deux mots, v. § 294, 3°; ainsi le lâmadh qui n'existe pas en néo-hébraïque, שֶׁמָּא, apparaît dans שֶׁלָּמָא, Cantiq. 1, 7, אֲשֶׁר לָמָּא, Dan. 1, 10, דִּלְמָא, targ.

ruse, Josué le Styl. 79, 8; ܕܚܫܐ ܐܢܫ ܢܥܠ *de crainte que quelqu'un n'entrât, id.* 44, 13; ܕܚܫܐ ܕܠܐ ܢܬܚܠܠ ܫܡܗ ܒܟܘܢ *de peur que son nom ne soit blasphémé à cause de vous,* Addai the Apost. 36, 7; ܕܚܫܐ ܕܠܐ ܢܬܡܢܥܘܢ *de peur que vous ne soyez empêchés, id.* 45, 21; ܕܚܫܐ ܕܢܬܩܪܐ ܥܠܝܢ ܥܠܬܐ *de peur que nous ne soyons appelés ennemis,* Jul. 35, 20; ܕܠܐ ܢܬܚܫܒ ܟܕ ܬܪܥܐ *de peur que nous ne soyons considérés comme tyrans, id.* 35, 22; ܕܠܐ ܢܬܪܓܙ ܐܠܗܐ *de peur que les dieux ne soient irrités, id.* 36, 7.

Chapitre XXIII.

De la coordination des phrases et des membres de phrases.

385. *a)* La copule waw sert de lien entre les parties d'un membre de phrase ou entre plusieurs phrases. Lorsqu'une pause forte sépare une phrase de celle qui précède, le lien n'existe pas; il en est de même dans un membre de phrase composé, lorsque la marche, au lieu de suivre son cours naturel, est interrompue par de légères pauses : ܫܡܥܬܝ ܒܫܘܡܥܬܐ ... ܘܒܒܠܒܠܐ ... ܐܬܬܙܥܬ ܒܪܥܫܐ ܕܪܥܝܢܐ . ܘܡܪܥܐ ܕܡܪܥܝܢ . ܚܪܒܐ ܕܚܪܒܬܐ . ܘܫܒܝܐ ܕܫܒܝܬܐ . ܘܓܠܘܬܐ ܕܓܠܘܬܐ . ܘܫܬܝܬܐ ܕܫܬܝܬܐ . ܘܚܪܒܢܐ ܕܥܕܬܐ . ܘܚܪܒܢܐ ܕܡܕܝܢܬܐ . ܘܫܒܝܐ ܕܫܒܝܬܐ . ܘܓܠܘܬܐ ܕܓܠܘ

fermeté, de la sagesse et de la crainte du Seigneur, Aphraat. 12 ult.; ܐܢܬܪܝܢ ܕܥܘܪܒܐ ܘܕܪܥܒܐ ܘܕܡܘܬܐ *les calamités des sauterelles, de la famine et de l'épidémie,* Josué le Styl. 36, 20.

c) Lorsque plusieurs verbes sont joints par la copule, ils peuvent n'avoir qu'un complément : ܐܬܝܩܪܘ ܘܐܫܒܝܘ ܘܐܫܪܘ ܘܐܚܪܒܘ ܠܟܠ ܕܐܫܬܟܚܘ *ils pillèrent, ravagèrent, capturèrent et brûlèrent tout ce qu'ils trouvèrent,* Josué le Styl. 57, 8; ܐܣܡ ܘܚܬܡ ܐܢܘܢ *il les ferma et y mit les scellés,* Jul. 5, 21; ܘܐܚܪܒܘ ܟܪܝܐ ܣܓܝܐܐ ܕܩܪܝܐ *ils pillèrent et brûlèrent beaucoup de villages,* Josué le Styl. 57, 8; ܕܩܢܘ ܘܡܟܠܘ ܕܠܐ ܡܬܩܢܐ ; ܕܐܝܬ ܠܗ *elles ramassaient des choses abjectes et les mangeaient, id.* 65 ult. Lorsque le complément est indéterminé, il peut être mis après le premier verbe : ܒܢܐ ܘܫܠܡ ܘܫܘܐ ܕܥܕܬܐ *il construisit, acheva ou embellit des églises,* Addai the Apost. 40, 12; ܕܡܘܣܦܝܢ ܐܘ ܡܦܩܝܢ ܐܬܘܬܐ *ils ajoutent ou retranchent des lettres,* Jacq. d'Edesse, *A letter on Syr. Orth.* 4, 18; comp. Deut. 7, 25[1].

386. Deux verbes, en dépendance l'un de l'autre, peuvent, au lieu de se subordonner, être joints ensemble, au moyen de la copule; ils ont alors, tous deux, le même temps; l'un d'eux forme le complément de l'autre et remplace souvent un adverbe : ܗܘܐ ܡܚܘܐ ܠܗ ܡܩܕܡ ܠܗ *il avait démontré cela précédemment au sujet du Messie,* Aphraat. 12, 3; ܐܡܪܘ ܠܡܪܝܐ ܕܢܗܘܐ ܡܪܝܗ ܕܥܡܗ *les clercs persuadèrent le patriarche de le nommer leur évêque,* Josué le Styl. 70, 6; mais la copule n'est pas nécessaire et souvent elle manque : ܡܠܠ ܡܘܫܐ *Moïse avait déjà dit,* Aphraat. 219, 9; ܡܘܬ ܐܦܩܗ ܡܢ ܚܝܐ *il le retira bientôt de la vie,* Jul. 5, 24; ܐܬܪܒܝܬ ܐܦ *elle s'est étendue également, id.* 118, 6; ܕܢܬܩܝܡ ܠܡܐܬܪ *pour qu'il aille s'établir,* Josué le Styl. 57, 15; ܠܐ ܡܬܩܝܡܝܢ *elles ne peuvent exister,* Addai the Apost. 25, 2. La copule se rencontre aussi entre deux verbes subordonnés l'un à l'autre, § 389 *c*.

387. *a)* Waw réunit des membres de phrase, de constructions différentes, mais subordonnés à un même mot : ܒܝܘܡ ܨܠܒܘܬܐ ܕܡܪܢ ܘܕܐܬܚܢ ܒܗ *le jour de la crucifixion de notre Seigneur et où il souffrit la passion,* Aphraat. 228 ult.; ܟܕ ܚܙܐ ܠܗ ܠܐ ܡܬܚܢܢ . ܕܦܠܚܐ ܘܡܬܚܙܝܢ ܠܗ *lorsqu'il vit l'empressement des paysans, qu'ils n'avaient*

1. Quand le complément est déterminé, le second verbe prend le suffixe objectif en pareil cas.

pas eu peur, et le secours..., Josué le Styl. 57, 3; ܕܝܠܗ ܕܠܐ ܐܬܝܪܐ ܕܢܨܪܘܬܗ ܕܢܨܪ *lorsqu'il sut ses mauvaises mœurs et qu'il avait rétabli l'hérésie, id.* 15, 18; ܕܢܣܡ ܚܕ ܡܢ ܐܦܣܩܘܦܐ ܕܢܣܡܘܢ ܠܟܗܢܐ ܘܢܐܙܠ *il ordonna à l'un des évêques de l'ordonner prêtre et qu'il allât..., id.* 63, 12. Ces phrases elliptiques présentent une grande variété : ainsi une proposition négative est reliée à une proposition affirmative : ܐܢܐ ܐܙܠ ܩܕܡܝܟ ܠܐ ܠܡܢ ܕܠܡܠܟ *je passe pour un fou à tes yeux et non plus, pour un roi,* Jul. 53, 3.

b) Il est assez rare que le waw soit mis aussi devant la première des propositions reliées; il exprime alors une accentuation particulière : ܗܢܐ ܢܣܒܪ ܕܢܩܛܠ ܘܢܬܩܛܠ *nous considérons ceci : et que nous tuerons et que nous serons tués,* Jul. 45, 22; ... ܐܢܐ ܐܡܪ ܕܒܚܝܠ ܕܐܠܗܢ ܡܪܝܢ ܢܫܒܪ ܠܟ ܢܢܨܚ ܘܢܬܩܛܠ ܠܟ *je proclame que par la puissance inébranlable de notre Dieu, et nous vaincrons ton feu et nous foulerons aux pieds tes menaces, id.* 47 ult., aj. 85, 1; ܐܓܪܐ ܕܐܒܓܪ ... ܕܐܫܕܪ ܗܘ ... ܕܐܫܕܪ ܠܗ *lettre d'Abgar... et quand il l'envoya... et quand vint...,* Addai the Apost. 1, 1; ܐܡܪܝܢ ܗܘܝܢ ܢܬܒܛܠ ܩܪܬܢ ܘܢܡܘܬ ܢܚܢܢ *ils disaient : et que notre ville périsse! et que nous, nous mourions!* Jul. 28, 14, comp. 45, 13, où la même phrase se retrouve avec ܘ au lieu de ܐ après ܐܡܪܝܢ.

c) On le rencontre en tête d'une phrase, qui n'est jointe à la première que d'une manière incidente; il se traduct par *aussi, encore, or,* comme en grec καί : ܐܝܟ ܕܗܘ ܐܦ ܗܘ ܡܫܕܪ ܐܓܪ *il fallait aussi qu'il envoyât lui-même un otage,* Josué le Styl. 79, 3; ܐܦ ܐܢܐ ܨܒܐ ܕܐܬܝܕܥ ܠܟ *je veux aussi te l'apprendre, id.* 7, 15; ... ܗܘ ܡܕܡܐ ܕܐܬܝܠ ܗܘܬ ܠܗ ܠܒܢܝ ܐܢܫܐ ܕܥܠܘ *la disette était telle que des hommes osèrent entrer, id.* 33, 2 (plus fréquent ܘ ܗܘܬ, Addai the Apost. 37, 2: 38, 9; Jul. 14, 3, etc.); ܕܐܡܪ ܐܢܐ ܕܐܡܪ ܠܗ ܡܢ ܗܢܐ ܕܐܡܪ *disant : et quand donc...?* Jul. 50, 9; ܐܡܪ ܠܗ ܕܐܢܐ ܐܙܠ ܩܕܡܝܟ ܠܡܢ ܕܠܐ ܠܡܠܟ ܩܕܡܝܟ *il lui dit, en le menaçant : or donc, je passe pour un sot à tes yeux, id.* 53, 2; ... ܕܨܘܡ ܗܘ ܕܒܗ ܩܝܡܐ ܕܐܝܡܢܘܬܐ ܗܘ *on exige un jeûne austère, or c'est dans la foi qu'il consiste,* Aphraat. 8, 17, où suivent plusieurs phrases construites de même; en tête d'une phrase d'état[1] : ܕܢܩܛܠ ܢܫܒܪ *pendant que tes yeux regardaient,* Jul. 52, 11; ܕܢܩܛܠ ܠܟ ܥܝܢܝܟ ܕܚܙܝܢ ܕܢܫܒܪ ܠܟ ܩܛܠܐ ܕܠܐ ܡܬܩܛܠ

1. Dans la version de l'ancien testament, le syriaque suit l'hébreu, où ces constructions sont fréquentes : ܩܛܠܐ ܕܠܐ ܡܬܩܛܠ *le glaive nu,* Nomb. 22, 23.

ils louaient Dieu au sujet de la délivrance manifeste qu'il avait montrée envers son serviteur, alors qu'il le sauva, id. 51 ult.; ܟܝܢܐ ... ܕܥܠܗ ܟܬܒ ܐܝܟ ܕܒܝܥܐ ܚܕܐ ... *une oie pondit un œuf, sur lequel était écrit,* Josué le Styl. 59, 19; ܡܢ ܡܚܢܗ ... ܠܟܠ ܚܕ ܘܚܕ ... *les Romains quittèrent leur camp, chacun emportant, id.* 69, 2; ܕܟܠ ܡܕܡ ܕܐܫܟܚܘ ... *pillant tout ce qu'ils trouvaient, id.* 53 ult.; ܟܠ ܥܡܐ ܕܩܪܬܐ ܕܗܘ ܒܪܥܝܢ ... *toute la foule de la ville étant tumultueuse et criant,* Jul. 28, 5; plus usuel est ܕ, § 330 *d.*

388. *a)* ܐܘ unit des constructions semblables : ܡܢ ܕܚܙܐ ܐܘ ܕܫܡܥ ܠܗ̈ *qui vit ou entendit pareille chose?* Jul. 23, 5; ܐܘ ܫܕܪ ܠܝ ܕܗܒ ܠܝ ܕܩܪܒ ܠܝ *(il lui manda) : envoie-moi de l'or ou accepte le combat,* Josué le Styl. 47, 5; ou, par ellipse, des propositions dissemblables : ܡܛܝ ܗܘ ܕܢܡܘܬ ܥܡܗ ܐܘ ܕܢܦܪܩ ܠܗ *leur intention était arrêtée de mourir avec lui ou de le sauver,* Jul. 41, 19; ܕܒܥܐ ... ܐܘ ... ܕܐܡܪ ܠܗ *qu'il demandât de l'or ... ou qu'il dît ...,* Josué le Styl. 15, 13.

b) Cette conjonction peut se mettre en tête de chaque proposition : ܐܘ ܥܒܕ ܫܠܡܐ ... ܐܘ ܩܒܠ ܡܠܚܡܬܐ *ou fais la paix, ou accepte le combat,* Josué le Styl. 69, 6.

c) Dans le nouveau testament, ܐܘ traduit la particule ἢ, en tête d'une phrase interrogative qui exprime le doute : ܐܘ ܠܐ ܡܬܚܙܐ ... ἢ δοκεῖς ..., Matth. 26, 53; ܐܘ ܠܐ ܝܕܥܝܬܘܢ ... ἢ ἀγνοεῖτε ..., Rom. 6, 3; 7, 1; devant ܟܕ, ܐܘ accentue le sens de cet adverbe : ܐܘ ܟܕ ܠܐ ܢܬܦܠܓ ܠܢ ܡܢ ܡܘܬܐ ܕܚܝܐ ܠܥܠܡ ἢ μὴ πάλιν θεμέλιον καταβαλλόμενοι, Hébr. 6, 1.

d) Analogue à ܐܘ ... ܐܘ, est ܐ ... ܐ *soit ... soit :* ܐ ܒܨܦܘܢ ܐ ܕܬܝܡܢ *soit au nord, soit au sud,* Spicil. syr. 19, 15; ܐ ܕܢܚܙܐ ܐ ܕܠܐ ܢܚܙܐ *soit visible, soit invisible,* Addai the Apost. 25, 13; ܐ ܕܛܒ ܐ ܕܒܝܫ *soit en bien, soit en mal,* Aphraat. 156 ult.

Chapitre XXIV.

De la subordination des phrases.

389. *a)* Une phrase se subordonne une autre phrase au moyen de la conjonction ܕ, § 296 *b.* La phrase subordonnée forme généralement le complément de la phrase principale : ܫܠܝ ܠܟ ܕܢܚܫܒ ܕܗܢܐ *tu as bien tort, misérable! de penser cela,* Jul. 48, 25;

ܘܠܡܚܘܝܗܘܢ ܕܥܠܘ ܠܗ ܒܨܒܝܢܗ ܕܢܣܒܘܗܝ *et pour leur montrer qu'ils l'avaient saisi de son gré, id.* 27, 13; ܠܐ ܡܬܚܙܝܢ ܕܢܣܒܘܗܝ ... ܗܘ ܕܝܢ ܕܠܐ ܡܬܚܙܝܢ ܕܢܣܒܘܗܝ *cela même ... ils ne sont pas sûrs qu'ils ont raison de ne pas le croire,* Spicil. syr. 3, 1; mais elle peut être l'attribut d'une phrase nominale ou son sujet logique : ܗܘ ܕܥܒܕܬܟ ܡܪܝ ܕܬܨܒܐ ܕܬܥܒܕ *or, c'est affaire de votre Majesté, que vous vouliez agir ...,* Jul. 68, 13; ܗܘ ܕܝܢ ܕܬܡܢ ܕܬܥܒܕ ܗܫܐ ܕܬܬܝ ܒܝܕܥܬܐ *tu peux maintenant agir en connaissance de cause, id.* 88, 23; dans des constructions telles que ܐܢ ... ܐ̇ : ..., § 339 *d* : ܐܢ ܗܘܝܬ ܠܟ ܕܐܬܥܢܝ ܗܘܝܬ *j'aurais pu te faire souffrir,* Jul. 48, 18; ܕܡܢ ܒܢܝ ܒܢܝܢܫܐ ... ܐܢ ܗܘܐ ܠܗ ܕܢܚܐ *qui parmi les mortels oserait ... et pourrait vivre, id.* 34, 12; ou dans les phrases elliptiques, comme : ܐ̇ ... *s'il est que ...,* § 414; ܐ̇ ܡܢܐ ܠܐ *comment se fait-il que ...?* Aphraat. 26, 20.

b) A défaut de mode propre, c'est l'imparfait, simple ou composé, qui sert à exprimer le subjonctif, v. § 328 *d* : ܐܢ ܗܘܝܬ ܒܟܬܒ ܠܟ ܕܐܟܬܘܒ *je voudrais écrire,* Josué le Styl. 1 ult.; ܕܐܬܐ ܕܐܪܝܐ ܠܡܐܟܘܠ *quand le loup est sur le point de dévorer,* Jul. 8, 16; ܐܢ ܗܘܝܬ ܝܕܥ ܠܟ *tu peux savoir,* Josué le Styl. 71 ult.

c) Le participe, qui forme également un temps non défini et qui marque l'état, est employé dans le même sens : ܡܫܟܚ ܠܬܠܡܝܕܐ ܕܢܣܒܘܢ ܒܢܦܫܗܘܢ *il sied aux élèves de recevoir en eux-mêmes,* Jul. 11, 4; ܕܥ ... ܕܢܘܪܟ ܠܐ ܢܡܚܐ ܠܢ ܗܫܐ *sache que ton feu ne nous frappera pas aujourd'hui, id.* 48, 12; sans le dâlath : ܢܫܒܘܩ ܠܐܠܗܬܐ ܕܢܫܬܘܠܘܢ ܠܐܠܗܝܗܘܢ *laissons les religions implorer leurs dieux, id.* 159, 18, ajout. les exemples du § 330 *c.*

d) Le dâlath peut être omis et le second verbe, directement subordonné au premier : ܥܠ ܡܠܬܐ ܕܫܐܠܬܢ ܡܪܝ ܕܢܟܬܘܒ *au sujet de la disette, sur laquelle tu m'as prié, Seigneur, de t'écrire,* Josué le Styl. 31, 12; ܢܐܙܠ ܢܦܠܓ ܗܠܐ ܐܢ ܨܒܐ *veux-tu que nous allions trier? id.* 4, 5; ܕܚܠܘ ܠܡܬܪܥܕ *ils se mirent à trembler,* Jul. 26, 28; ܢܗܘܐ ܨܒܝܢܐ ܕܡܪܝܐ ܒܝ ܕܢܬܬܠܝ *laissez s'accomplir en moi la volonté du Seigneur, id.* 46, 15; ܩܘܡ ܢܦܩܘ ܠܠܝܠܐ ܒܪܐ *lève-toi, que nous sortions pour passer la nuit dehors,* Josué le Styl. 26 ult., comp. §§ 328 *d* et 330 *c.*

e) Dans ce cas, les deux verbes peuvent être reliés par la

copule : ܕܢܫܕܪ ܠܗܘܢ ܕܢܬܠܘܢ ܠܗ ܕܢܬܩܘܡ ܠܡܬܒܥ ܠܗ ܕܢܬܩܘܡ *persuadons aux habitants de notre pays qu'ils leur vendent,* Jul. 192, 2; ܐܝܟ ܕܢܦܩ ܠܡܩܒܠ ܡܠܟܘܬܐ ܕܢܬܩܘܡ ܠܡܥܒܕ ܩܝܡܬܐ *il est allé recevoir la royauté et il reviendra faire la résurrection,* Addai the Apost. 42, 5, comp. : ܐܝܟ ܕܢܦܩ ܠܡܩܒܠ ܡܠܟܘܬܐ ܕܢܬܩܘܡ, Aphraat. 10, 13; ajout. les exemples cités §§ 328 *d* et 330 *c* et comp. en hébreu ל devant l'imparfait.

390. *a)* Le second verb, au lieu d'être subordonné au premier, peut aussi en former le complément, et être à l'infinitif avec le lâmadh préposé, § 332 *a*. Que l'on compare les exemples suivants avec ceux cités plus haut : ܡܕ ܕܨܒܐ ܕܬܠܦܢ *ce que tu veux apprendre,* Josué le Styl. 7, 14; ܡܢܝܢ ܠܡܢܣ *ils se mirent à fuir,* Jul. 26, 9; ܠܝܬ ܕܡܢ ܠܡܫܩܠ *personne ne peut poser,* Aphraat. 17 ult.; ܠܝܬ ܠܗ ܠܡܬܕܗܪ *n'y a-t-il pas à s'étonner?* Jul. 49, 12; ܠܐ ܡܢ ܕܠܝܬ ܠܗ ܠܡܣܒܪ ܠܟܠ ܡܢ *il n'appartient pas à tout le monde de supporter les douleurs, id.* 88, 17.

b) Un abstrait tient parfois lieu d'infinitif, v. § 352 *b*; de cette manière, une phrase incidente devient le complément d'un verbe : ܡܕܡ ܕܥܒܪ ܐܒܐ ܠܦܩܕܢܐ *lorsque la famille d'Adam transgressa l'ordre,* Aphraat. 25 ult. On se sert notamment d'un abstrait après une préposition autre que le lâmadh, qui seul précède l'infinitif, § 332 *a*.

391. Si l'on joint à ces diverses constructions celle du § 386, on verra de quelle variété la phrase syriaque est susceptible. Il est même élégant de se servir de tournures différentes : ܡܨܠܒܘܬ ܠܟ ܡܬܒܥܝܢ ܠܡܩܛܠ *ils veulent te crucifier et ils cherchent à te perdre,* Addai the Apost. 4, 6; ܠܐ ... ܠܡܩܪܒ ܠܢ ܐܠܗܐ ܠܩܪܒܐ *c'est au martyre que Dieu nous a appelés, non pour faire la guerre,* Jul. 27, 9; ... ܠܩܒܠ ... ܠܡܣܬܟܠ ... ܠܡܣܬܟܠ ... ܠܡܣܬܟ

empêché d'en appeler au glaive contre eux, Jul. 45, 24; ܠܐ ܡܫܬܠܛܢ ܠܡܥܒܕ ܛܒܬܐ ܘܠܐ ܠܡܥܒܕ ܒܝܫܬܐ *ils ne peuvent ni faire du bien ni faire du mal, id.* 52, 7; deux dâlath conjonctifs se rencontrent ensemble, l'un se rapportant à la phrase rejetée à la fin, l'autre à celle qui est préposée : ܕܝܕܥ ܠܟ ܒܪܝ ܕܫܦܝܪ ܗܘܐ ܕܡܫܒܚ ܘܡܒܪܟ ܠܪܚܡܗ *sache, mon fils, que c'est chose facile qu'on loue et bénisse son ami,* Spicil. syr. 5, 13.

393. Quand la phrase subordonnée est séparée du dâlath conjonctif, celui-ci est quelquefois répété devant elle par pléonasme : ܠܐ ܡܢ ܟܝܢ ܕܬܠܬܗ ܙܒܢܐ . ܕܥܠܡܐ ܘܕܫܘܛܐ ܘܕܚܝܪܘܬܐ . ܕܢܩܘܡܘܢ . *il faut, en effet, que les trois espèces (celles de la nature, du sort et du libre-arbitre) soient conservées,* Spicil. syr. 12, 17; ܫܦܝܪ ܡܢ ܟܝܢ ܕܒܟܠܗ ܫܘܠܛܢܟ ܠܡܬܩܢ ܠܐܪܚܬܐ ܕܡܫܪܪܐ ܒܬܪ ܐܪܥܟ *ta perfection omniscience suffit à diriger dans la voie droite les pays qui sont dans ton voisinage,* Rab. Overb. 228, 18.

394. *a)* Le dâlath étant une conjonction relative, la phrase qu'il régit peut être le complément d'un nom : ܡܛܠ ܕܟܠ ܥܡܐ ܗܘܐ ܒܚܩܠܐ ܕܗܘ ܙܒܢ ܚܨܕܐ *la cause que tout ce peuple se trouvait dans les campagnes, était le temps de la moisson,* Josué le Styl. 44, 8; Eusèbe ap. Rödiger, 100, 2; ܕܐܢ ܗܘܐ ܐܦܠ ܕܢܗܘܐ ܠܗ *s'il y avait moyen que cela fût possible,* Jul. 48, 15; ܫܪܐ ܠܥܒܕܘܗܝ ܕܢܬܦܣܘܢ . *il permit à ses exécuteurs de le saisir, id.* 27, 12, comp. 192, 28; ܗܢܐ ܢܗܘܐ ܠܡܗܝܢܐ ܕܢܬܡܠܠܘܢ ܠܫܢܝܢ ܚܕܬܐ . *ceci sera un signe pour les croyants, qu'ils parleront de nouvelles langues,* Aphraat. 21, 19; ou d'un pronom neutre, § 355 : ܠܐ ܡܛܠ ܕܩܝܡܝܢ ... ܐܠܐ ܡܛܠ ܕܚܝܠܐ ܐܝܬܘܗܝ *ce n'est pas parce qu'ils sont fixes, mais parce qu'ils ont de la puissance,* Spicil. syr. 4, 21; ܡܢ ܗܢܐ ܕܠܐ ܗܘܘ ܒܪܢܫܐ ܫܘܝܝܢ ܒܫܘܝܘܬܐ ܐܢܬ ܚܙܐ ܕܐܢ ܢܗܘܢ *de là que les hommes ne sont pas gouvernés d'une manière égale, tu crois que . . . , id.* 12 ult.; ܐܝܟ ܕܠܐ ܗܘܘ ܝܕܥܝܢ ܠܪܡܝܘܬܐ ܕܝܗܘܕܝܐ *comme s'ils n'avaient pas conscience de la ruse des Juifs,* Josué le Styl. 51, 8; on dit également : ܡܛܠ ܕ ou ܡܛܠ ܕ *à cause de cela que,* ܬܚܬ ܕ *au lieu que,* ܥܠ ܕ ou ܥܠ ܕ *au sujet de ce que,* etc.

b) Le pronom est souvent omis et on dit aussi : ܕ, ܡܛܠ ܕ, ܬܚܬ ܕ, ܥܠ ܕ, ܥܠ, § 296*b*. Nous avons vu, § 330*d*, que ܥܠ se mettait souvent en tête d'une phrase d'état.

ܕ devant une phrase se traduit par *ne... que,* comme إنّما en arabe : ܡܪܝܐ ܠܐ ܐܬܐ ܐܠܐ ܠܡܬܚܙܝܘܬܐ ܕܠܐ ܢܫܬܚܘܢ *le Seigneur n'est venu au monde que pour que des créatures ne soient pas adorées,* Addai the Apost. 44, 3; ܡܢܝ ܕܢܬܝ ... ܕܫܠܝܐ ܗܘܬ ܠܝ ... *je n'ai été pris de l'envie de ... que parce que ton glaive s'était reposé et avait cessé,* Jul. 102, 27, comp. 199, 22.

395. *a)* Quelques substantifs, prenant la forme d'une préposition, sont à l'état construit devant la phrase régie par le dâlath : ܕܥܠ ܕ *afin que,* ܕܒܬܪ ܕ *à cause que,* ܕܐܬܪ ܕ *à l'endroit où,* ܕܒܙܡܢ ܕ *au temps où* (ou ܕܒܙܡܢ, ܕܒܙܡܢ).

b) Un adverbe peut également modifier une phrase entière, au moyen du dâlath conjonctif : ܗܘܐ ܕܚܙܐ ܐܘܕܘܩܣ ܬܡܗ ܗܘܐ *au point que, lorsque Eudocte le vit, il fut stupéfait,* Jul. 14, 3; ܐܝܟ ܕܢܚܙܐ ܠܥܝܢܝܢ ܡܢ ܩܕܡ ܕܠܐ ܗܘܬ ܩܪܒܐ *afin que, même avant que la guerre eût lieu, nous vissions de nos yeux,* Josué le Styl. 30, 8; ܡܛܠ ܕܡܛܠ ܕܝܘܡܬܐ ܕܚܬܢܐ ܡܫܬܠܡܝܢ *attendu que les jours de noces doivent être accomplis, id.* 80, 12; ܡܛܠ ܕܐܢܘܢ ܥܒܕܘܗܝ ܗܢܐ . ܡܛܠ ܕܐܢܘܢ *attendu que ceux-ci avaient été aidés par cette remise, id.* 76, 2; sur d'autres adverbes, v. §§ 296 *b* et 366 *h* et *i*.

c) Un adverbe de lieu est, parfois, précédé de la préposition gouvernée par le verbe qui suit : ܕܠܐ ܕ, ܕܠܐ ܕ, ܕܟܡܐ ܕ *quò,* ܡܢ ܕ *undè,* comp. § 383 *c*.

d) ܕ ܡܢ se rencontre fréquemment, d'une manière elliptique, devant un nom précédé d'une préposition : ܩܒܠܘܗ ... ܡܢ ܕܒܢܝܢ *ils la reçurent, comme (on reçoit) la reine,* Addai the Apost. 11, 2; ܩܒܠܗ ܫܡܥܘܢ ܟܐܦܐ ܡܢ ܕܒܢܝܢ . ܩܒܠ *elle le reçut, comme (elle avait reçu) Simon Pierre, id.* 11, 9; ܡܢ ܕܒܥܘܬ ܫܡܝܗ *comme pour dissimuler son action,* Jul. 17, 24; ܡܢ ܕܒܚܟܡܬܐ ܡܢ ܕܒܢ ܡܢ ܕܒܢ ܕ *comme d'un homme de science, id.* 61, 4; . ܡܢ ܕܒܢ ܕ *comme si c'était de notre part, id.* 39, 8; ܡܢ ܕܒܢ ܡܢ ܕܩܝܡ *(eaux) comprimées comme (si c'était) dans des outres,* Aphraat. 19, 3; ܡܢ ܕܒܢ ܡܢ ܕܒܢ ܡܢ ܕܩܝܡ *et serrées au sommet comme dans un fond, id.;* ... ܠܐ ܡܢ ܕܒܢ ܡܢ ܕܩܝܡ ܠܐ οὐ λέγει, ὡς ἐπὶ πολλῶν, ἀλλ' ὡς ἑνός, Galat. 3, 16; comp. d'autres locutions, § 293 *fin.*

396. *a)* Le dâlath se met encore en tête d'une phrase qui n'est subordonnée à une autre que d'une manière indirecte; il exprime alors la conséquence et se traduit par *de sorte que, pour que, puisque, car :* ܡܢ ܕܢܚܙܘ ܥܝܢܝܢ . ܡܬܬܚܙܝܢ ܡܢ ܕ

ܡܫܡܝܢ *ils t'ont prédestiné comme holocauste pour leur autel, de sorte que tu recevras promptement la fin de ta vie,* Jul. 48, 20; ܕܥܠܬܗ ܕܢܬܠ ܡܘܬܐ ܕܠܡܢ ܐܝܟ ܕܢܬܠ ܡܘܬܐ *de sorte que, à cause de cela, il fut plus haï,* Josué le Styl. 11, 9; ܕܥܠ ܗܢܐ ܕܐܢܐ ܫܕܝܬ ܠܗܢܐ *car c'est pour cela que j'ai été envoyé ici,* Addai the Apost. 8, 1; ܕܠܐ ܡܬܬܠ ܠܗ ܠܗ ܕܠܐ ܗܘܐ *car aujourd'hui ne sera déjà plus,* Jul. 50, 10; ܕܠܐ ܡܫܬܠܬܘܢ *puisque vous ne l'avez pas fait, id.* 158, 13.

b) Dans les transitions d'un sujet à un autre, il a le sens de *quant à :* ܕܐܡܪ ܠܗ ܕܐܝܕܐ ܕܠܡܢܐ ܠܐ ܢܫܝܢ ܚܛܝܐ ܘܠܐ ܢܗܘܝܢ ܚܛܝܐ *quant à ce qu'a dit Avida : « pourquoi Dieu ne nous a-t-il pas faits de telle sorte que nous ne péchions ni ne soyions coupables? » S'il en avait été ainsi,* Spicil. syr. 3, 3.

397. *a)* La conjonction ܕ relie souvent une allocution, directe ou indirecte, au verbe ܐܡܪ qui l'introduit (hébr. אֲשֶׁר, ar. أن, gr. ὅτι) : ܕܐܡܪ ܠܗ ܠܐ ܡܬܚܙܐ ܠܡܬܝܩܪܢ *lui disant : « tu ne cherches pas assurément à nous honorer »,* Jul. 17, 20; ܕܐܡܪ ܕܐܝܟ ܕܐܬܪܡܝ ܗܘܬ ܐܒܢܐ *il dit, en effet, que la pierre avait été arrachée,* Aphraat. 12, 1; ܕܐܡܪܝܢ ܕܛܒ ܡܪܝܐ *et disons : « le Seigneur est bon... »,* Josué le Styl. 28, 10; ܕܐܡܪ ܠܢ ܕܗܐ ܒܪ ܐܢܫܐ ܐܬܝܩܪ *comme il nous a dit : « voici que le fils de l'homme a été glorifié »,* Addai the Apost. 20, 5. Souvent aussi, elle fait défaut : ܐܡܪ ܠܗ ܕܢ ܡܬܬܠ ܕܢ ܬܪܬܝܢ ܕܒܥܐ ܡܠܟܘܬܟ ... *Jacques lui dit : « ces trois choses que ta Royauté désire ... », id.* 11, 14; ܐܡܪܬ ܠܗ ܕܢ *elle lui dit : « montre-moi ... », id.* 11, 11; ܐܡܪ ܠܗ ܕܛܥܝܬ ܟܠܗ *Julien dit : « tu te trompes beaucoup »,* Jul. 48, 25; ܐܡܪ ܠܗ ܕܢ ܬܗܝ ܘܒܪܟ ܚܝ *il lui dit : « crois et ton fils vivra »,* Aphraat. 20, 18.

b) Une citation peut être également précédée du dâlath : ܕܐܡܪ ܕܐܝܕܝܗܘܢ ܩܝܡܘ ܒܗܝܡܢܘܬܐ *comme il est écrit : « ses mains demeurèrent avec foi »,* Aphraat. 18, 17; ܕܐܡܪ ... ܕܢܬܒܪܟܘ ... ܗܢܐ ܡܠܬܐ ܕܐܡܪ ... *ceci est la parole ... « que les peuples seront bénis en sa postérité », id.* 26, 9 à 12.

398. Il y a ellipse, quand le verbe ܐܡܪ est omis, le dâlath demeurant : ܕܫܕܪ ܐܢܫܐ ܠܘܬ ܡܠܟܐ ܕܐܡܪ ܠܗ ܕܗܒ ܠܝ ܕܗܒܐ *il envoya des députés vers le roi (dire) : « envoie-moi de l'or »,* Josué le Styl. 47, 5; ܩܘܕ ܐܡܪ ܠܗ ܕܗܒ ܠܝ ܐܪܒܘܢ *Qawad lui manda : « donne moi un otage », id.* 55, 7, comp. 55, 20; 69, 6, etc.; ܕܐܡܪ ܠܗ ܕܢ ܡܬܬܠ ܠܝ ܡܠܟܘܬܟ

ܕܥܠܘܗܝ ܕܝܫܘܥ ܐܡܪ ܠܗ *celui au sujet duquel Jésus t'avait mandé : « je t'enverrai... »*, Addai the Apost. 5, 16; ܗܘ ܕܡܩܕܡ ܠܗ ... ܐܝܟ ܕܡܫܟܚ ܠܗ *il l'avait auparavant averti ... « autant que tu le pourras ... »*, Jul. 54, 24.

Nous avons vu, § 383 *a*, qu'une interrogation indirecte était souvent rattachée à la phrase principale par le dālath conjonctif.

Chapitre XXV.

Des phrases relatives.

399. Le pronom relatif se met en tête d'une phrase en corrélation avec une autre phrase; il y est sujet ou régime.

a) Comme sujet, il peut être précisé et rehaussé par le pronom personnel, § 318 *fin*, soit dans une phrase verbale, soit dans une phrase nominale; dans une phrase verbale : ܡܫܝܚܐ ܕܗܘ ܢܫܕܪܟ *le Christ, qui te congédiera*, Jul. 47, 11; ܐܢܐ ܕܐܢܐ ܡܬܟܢܝ ܠܝ ܕܗܘ *moi, qui me prépare ...*, *id.* 47, 14; dans une phrase nominale, sans copule, § 375 *a* : ܝܪܚܐ ܩܕܡܝܐ ܕܗܘ ܢܝܣܢ *le premier mois, qui est Nisan*, Aphraat. 217 ult.; ܕܗܢܘܢ ܗܘ ܗܘܢܐ *qui sont les Huns*, Josué le Styl. 9, 14; ܩܪܝܬܐ ܕܗܘ ܩܝܣܪܝܐ *une ville, qui est Saint-Jean d'Acre*, *id.* 40, 4; ou avec la copule, § 375 *e* : ܡܫܝܚܐ ܕܗܘ ܝܫܘܥ *qui est Jésus-Christ*, Aphraat. 17 ult.; ܡܠܬܐ ܕܗܘ ܕܝܬܝܩܐ *la parole, qui est le Testament*, *id.* 26, 9; ܩܪܝܬܐ ܗܕܐ ܕܗܘ ܩܪܝܬ ܡܠܟܘܬܢ *cette ville qui est la capitale de notre royaume*, Jul. 35, 13.

b) Quand il est régime direct, il peut être précisé par le suffixe objectif : ܗܘ ܕܩܝܡ ܗܘ ܛܒܪܝܘܣ ܠܡܠܟܘܬܗ *lui, que Tibère avait créé lieutenant de son royaume*, Addai the Apost. 10, 9; ܗܘ ܕܫܕܪ ܠܗ *et celui qu'il avait envoyé*, Josué le Styl. 81, 20; ܠܐ ܐܫܬܟܚ ܠܗ ܠܐ ܕܢܡܛܐ ܠܗ ܒܝܫܘܬܗ ܕܡܢ ܕܢܡܛܐ ܠܗ *et il ne demeura personne, que n'atteignît point quelqu'un de leurs mauvais traitements*, *id.* 72, 16; ܢܣܝܬܐ ... ܕܚܙܝܬ ܐܢܬ *les miracles que tu as vus*, Addai the Apost. 7, 21; ou par le suffixe et le lâmadh, qui se mettent avant ou après le verbe, comme dans toute autre phrase, v. §§ 342 et 343; ܐܦ ܐܢܐ ܕܚܙܝܢ ܠܟ *moi aussi, que vous voyez*, Addai the Apost. 21, 18; ܠܗܘܢ ܐܠܗܐ ܕܢܦܠܚ ܠܗ *les dieux qu'elle adorait*, *id.* 12 ult.;

ܗܝܡܢܘܬܐ ܕܥܒܕ ܗܘܐ *la vraie religion qu'il possédait,* Jul. 5, 12; ܗܘܝܡܢܘܬܐ ܕܨܒܐ ܗܘܐ *la confession à laquelle il aspirait, id.* 7, 5.

c) Mais plus souvent le suffixe manque, sans qu'il y ait aucune distinction à faire entre les cas où le corrélatif est déterminé et ceux où il est indéterminé : ܒܫܪܪܐ ܕܐܝܬܘܢ ܒܗ ܘܒܬܪܥܝܬܐ ܕܐܝܬܘܢ ܒܗ *dans le vrai que vous possédez et dans la doctrine de la vérité que vous avez reçue,* Addai the Apost. 41, 21; ܡܕܒܚܐ ܕܥܒܕܘ *l'autel qu'ils avaient construit,* Jul. 28, 4 et 5; ܨܠܡܐ ܕܥܒܕ *l'idole qu'il avait faite,* Aphraat. 17, 2; ܥܠ ܡܐ ܕܐܡܪܢ *sur ce que nous avons dit,* Josué le Styl. 38, 8; ܠܐ ... ܥܠ ܡܐ ܕܥܒܕܬ ܠܗ *il ne se fâcha pas de ce que je lui avais fait,* Jul. 12, 10; ܕܡܐ ܕܡܫܝܚܐ ܕܐܝܕܝܗܘܢ ܡܠܝܢ *le sang du Christ, dont leurs mains sont pleines,* Addai the Apost. 43, 13; Josué le Styl. 32, 11.

d) Lorsque le rapport exprimé par le relatif, est celui d'un génitif ou d'un régime indirect, le suffixe du corrélatif ne peut être omis; dans les constructions du génitif, il est reçu par le *nomen regens;* dans celles du régime indirect, par la préposition: ܐܝܠܘܕ ܕܫܡܗ ܗܘܐ *un Goth, dont le nom était Ellod,* Josué le Styl. 61, 9; ܒܡܕܥܐ ܕܠܐ ܡܗܝܡܢ ܗܘܐ *dans l'intelligence duquel il avait confiance,* Jul. 61, 4; δι' ὧν τὰ μέγιστα καὶ τίμια ἡμῖν (ὑμῖν) ἐπαγγέλματα δεδώρηται, 2 Ep. Petr. 1, 4; ܚܓܐ ܕܒܗ ܡܙܡܪܝܢ ܗܘܘ *la fête dans laquelle on chantait des chansons païennes,* Josué le Styl. 22, 20; ܡܪܥܐ ܕܢܦܩ ܡܢ ܗܢܐ ܥܠܡܐ ܗܢܐ *la maladie par laquelle il devait sortir de ce monde,* Addai the Apost. 40, 16; ܥܡܡܐ ܕܐܫܕܪ ܐܢܐ ܠܘܬܗܘܢ ܕܐܙܠ ܐܢܐ *les autres peuples vers lesquels je t'enverrai,* Act. 26, 17; ܗܝ ܕܐܬܝܠܕ ܠܥܠܡܐ ܗܢܐ *elle, pour laquelle il était venu au monde,* Jul. 27, 12; ܡܕܒܚܐ ܕܥܒܕܘ ܒܗ *les autels sur lesquels ils sacrifiaient,* Addai the Apost. 34, 6.

e) Ces distinctions s'appliquent aux phrases dont le relatif forme le complément du verbe subordonné à un autre, § 389: ܕܐܫܡܥ ܠܟ ܕܐܡܪ ܠܟ *que je te fasse entendre ce que j'ai été chargé de te dire,* Jul. 13, 11; ܥܠ ܡܐ ܕܫܐܠ ܡܪܝ ܠܡܟܬܒ ܠܟ *au sujet de la disette que tu me pries, Seigneur, de te décrire,* Josué le Styl. 31, 12.

400. Lorsque le corrélatif est un pronom, celui-ci peut ne pas être exprimé, § 318 : ܕܠܐ ܡܒܥܐ *qu'il sollicite ce qui est bien,* Spicil.

syr. 5, 12; ܕܥܒܕܬ ܡܠܬܐ ܪܒܬܐ ܘܬܩܝܦܬܐ ܠܟ *lorsque tu promets des choses qui sont trop grandes et trop fortes pour toi*, Jul. 49, 10; ܘܡܠܦ ܠܗܘܢ ܕܩܪܝܢ ܟܬܒܐ ܕܩܕܫܐ *et il y instruisait ceux qui devaient lire les Ecritures*, Addai the Apost. 40, 13.

401. *a)* Quand plusieurs phrases relatives sont jointes par le waw de la copule, le pronom relatif suffit en tête de la première, alors même qu'il ne remplirait pas le même office dans chacune d'elles : ܕܥܝܢ ܠܐ ܚܙܬ ܘܠܐ ܫܡܥ ܕܠܐ ܥܠ ܠܒܐ ܕܒܪܢܫܐ ܠܐ ܐܬܐ *quelque chose que nul œil ne vit, nulle oreille n'entendit et qui n'est venu à l'esprit de personne*, Jul. 11, 17; ܘܠܐ ܗܘܐ ܠܢܨܪܝܐ ܘܠܝܗܘܕܝܐ ܕܢܚܘܐ ܗܢܐ ܢܣܬ ܦܘܡܗ ܕܫܒܚ *et il n'y avait ni un chrétien ni un juif qui vît ce miracle et dont la bouche tarît d'éloges*, Josué le Styl. 60, 6; ܒܗܘܢ ܐܢܬܘܢ ܡܗܝܡܢܝܢ ܘܡܪܚܡܝܢ *dans lesquels vous avez confiance et que vous adorez*, Addai the Apost. 23 ult.; ܓܘܬܝܐ ܕܫܡܗ ܐܠܕܘܕ ܕܗܘܐ ܡܬܬܥܒܕ ܠܬܪܝܢ *un Goth, dont le nom était Ellod et qui avait été fait tribun*, Josué le Styl. 61, 9.

b) Mais il peut être aussi répété, surtout après une négation : ܘܠܐ ܗܘܐ ܕܢܨܒ ܘܠܐ ܕܢܬܪ *et il n'y avait personne qui retînt, réprimât, ni qui corrigeât*, Josué le Styl. 23, 8.

402. Il est rare que le relatif soit omis en tête de la phrase. La P'šiṭṭâ de l'ancien Testament traduit quelquefois servilement les passages où l'hébreu n'a pas le relatif, plus souvent elle le rétablit : ܘܚܙܐ ܠܡܠܐܟܐ ܕܡܪܝܐ ܕܩܐܡ ܒܐܪܚܐ *et il vit l'ange du Seigneur, qui se tenait sur le chemin*, Nomb. 22, 31, comp. ܩܐܡ, *id.* 22, 24; ܘܦܝܠܓܬܗ ܕܫܡܗ ܪܘܡܐ *et sa concubine, dont le nom est Rouma*, Gen. 22, 24; ܐܚܐ ܕܫܡܗ ܠܒܢ *un frère, dont le nom est Laban, id.* 24, 28; comp. avec le dâlath : Exod. 18, 20; Deut. 7, 25; Job 3, 3 et 15; Proverb. 12, 9; Isaïe 10, 3; 51, 18, etc., où le relatif manque en hébreu.

En dehors de l'ancien Testament, on en trouve aussi quelques exemples : ἀνήρ τις . . . ὑπάρχων . . . καὶ ἐτιθοῦν, Act. 3, 2; ܠܐ ܡܫܬܟܚܝܢ ܕܢܒܢܘܢ ܥܠ ܫܘܪܐ ܕܗܝܡܢܘܬܐ *ils n'ont pas le fondement de la foi sur lequel ils puissent bâtir*, Spicil. syr. 2, 23 (comp. la phrase qui vient ensuite : ܠܐ ܐܝܬ ܠܗܘܢ ܕܢܬܟܠܘܢ ܒܗ *et ils n'ont aucune assurance, en laquelle ils puissent espérer*).

403. Nous avons vu, § 371 *b*, que les locutions adverbiales de

temps et de lieu se construisent avec ou sans la préposition ܒ; une phrase relative qui forme le complément d'un nom de temps ou de lieu peut également avoir ou ne pas avoir cette préposition : ܡܢ ܩܕܡܬܐ ܕܝܘܡܐ ܕܥܠܬܢ ܒܗ ܐܦ̈ܝܣܛܘܠܐ, ἀπὸ πρώτης ἡμέρας, ἀφ' ἧς ἐπέβην, Act. 20, 18; comp. : ܒܝܘܡܐ ܕܥܒܕܘܗܝ ܗܘ ܕܥܒܕܘ *dans le jour où ils furent faits*, Josué le Styl. 39, 18; ܒܫܢ̈ܝܢ ܡܢܝܢ ܕܒܢܐ ܐܦܣܐ *quelques années après qu'Addée eut construit...*, Addai the Apost. 40, 7; ܡܢ ܫܥܬܐ ܕܩܪܐ ܬܪܢܓܠܐ *depuis le moment où le coq chanta*, Aphraat. 229, 12; ܒܠܠܝܐ ܕܥܠ ܡܢ ܣܗܪܐ ܕܫܒܬܐ *dans la nuit où paraît le quinze, où paraît le samedi, id.* 222, 12 et 18; ܡܢ ܙܒܢܐ ܕܝܗܒ ܦܓܪܗ ܠܡܐܟܠ *depuis le temps où il donna son corps à manger, id.* 223, 1; ܬܠܬ ܫܥܬ̈ܝܢ ܕܚܫܘܟܐ *trois heures qu'il y eut de l'obscurité, id.* 223, 6; ܥܕ ܕܬܚܙܐ ܠܘܬܝ *jusqu'à l'endroit où tu enverras vers moi*, 1 Rois 5, 9; ܠܐܬܪܐ ܕܗܘܐ ܡܗܠܟ ܪܝܫܗܘܢ *à la place où passait leur tête*, Ezéch. 10, 11; comp. ܐܬܪܐ ܕܐܢܬ ܐܢܬ *l'endroit où tu es*, Gen. 13, 14; ܐܬܪܐ ܕܗܘܐ ܥܩܪ *l'endroit où il avait été arrêté*, Aphraat. 222, 3.

404. Après un nom de lieu, il est très-usuel de préciser le relatif, au moyen de l'adverbe ܬܡܢ *là* : ܒܐܬܪܐ ܕܗܘܘ ܡܬܝܡܝܢ ܬܡܢ *dans le lieu où ils habitaient*, Luc. 2, 8; ܒܐܬܪܐ ܕܐܢܬ ܡܛܡܪ ܬܡܢ *à l'endroit où tu t'es caché*, 1 Sam. 20, 19; ܒܥܡܡܐ ܕܐܦܝܨ ܐܢܐ ܬܡܢ . ܐܦܝܨ ܠܗܘܢ *parmi les peuples, où je les disperserai*, Aphraat. 218, 20; ܐܙܠ ܠܐܪܛܝܩܝܐ ܕܗܘܐ ܡܬܝܡܝܢ ܬܡܢ *il alla à Artica où était Tibère*, Addai the Apost. 39, 19; ܡܢ ܡܝܠܝܛܝܢܝ ܕܗܘܐ ܡܬܝܡܝܢ ܬܡܢ *de Mélitène où il hivernait*, Josué le Styl. 58, 10; ܢܦܩܘ ܠܢܨܝܒܝܢ ܕܢܢܝܚܘܢ ܬܡܢ . *ils campèrent à Nisibe pour s'y reposer, id.* 60, 13; comp. en hébreu אֲשֶׁר שָׁם.

405. Dans les traductions du grec, notamment dans la version de l'Hexapla, où l'article ὁ, ἡ, τό, est rendu par ܗܘ, ܗܝ, § 301 *b*, ce pronom est suivi de ܕ pour exprimer le relatif ὅς, ἥ, ὅ; les cas obliques sont formés par une préposition : ܕ ܗܘ, ܕ ܗܝ, οὗ, ἧς; ܕ ܒܗ, ܕ ܒܗ, ᾧ, ᾗ, ou ὅν, ἥν; ܕ ܡܢ ܗܘ, ܕ ܡܢ ܗܝ, ἐξ οὗ, ἐξ ἧς, comp. § 317 *c*.

406. Le complément d'un nom se construit comme une phrase relative nominale : ܕܠܗܝܢ ܕܠܐ ܡܫܬܡܥܢܘܬܗܘܢ . *leur mépris pour les dieux*, Jul. 62, 26; . ܕܢܩܡܬܢ ܕܠܗܘܢ . *notre vengeance d'eux, id.* 62, 27; ܕܡܪܕܦܝܢ ܕܡܫܝܚܐ ܒܢܝܫܐ *les persécutés à cause du Christ, id.* 240, 7;

ܐܚܘܗܝܢ ܕܡܫܝܚܐ *leurs frères selon le Christ, id.* 140, 14; ܡܢ ܫܪܝܬܐ ܕܥܠܡܐ *les fondations depuis les siècles du monde,* Aphraat. 19, 8; ܡܨܠܒܘܬܗ ܕܡܫܝܚܐ *son ascension sur la croix, id.* 15, 15; ܫܒܝܒܬܐ ܕܢܘܗܪܐ ܡܢܘܗ *une légère étincelle de lui,* Jul. 49, 8; comp. § 318.

407. Une phrase relative qui se rapporte à la première ou à la seconde personne se construit avec cette personne : ܐܢܬܘܢ ܕܡܝܬܝܢ ܠܚܛܝܬܐ *nous qui sommes morts pour le péché,* Rom. 6, 2; ܐܢܢ ܕܩܪܝܢ ܠܟܬܒܐ *nous qui lisons,* Jacq. d'Edesse, *A letter on syr. Orth.,* 4, 13 et 20; ܐܢܬܘܢ ܟܠܗܘܢ ܕܩܪܝܬܘܢ ܗܢܐ *vous tous, qui lisez ceci, id.* 2, 7; ܐܢܬ ܕܡܬܝܕܥ ܠܡܠܟܘܬܐ *comme à un homme intelligent, toi qui as été fait prince,* Jul. 16, 5; ܐܢܬ ܗܘ ܐܠܗܐ ܕܢܚܬ ܡܢ ܫܡܝܐ ܘܥܒܕ ܗܢܐ *ou tu es Dieu qui est descendu du ciel et a fait cela,* Addai the Apost. 3 ult.; ܐܓܪܦܐ ܡܠܟܐ ܘܟܠܗܘܢ ܒܢܝܢܫܐ ܕܥܡܝ ܗܘܘܢ *Roi Agrippa et vous tous hommes, qui êtes avec moi,* Act. 25, 24; ܘܐܢܬ ܟܦܪܢܚܘܡ ܕܐܬܪܡܝܬ ܥܕ ܫܡܝܐ ܬܬܪܡܝ *et toi, Kapharnaüm, qui t'es élevée jusqu'au ciel,* Matth. 11, 23.

408. Mais souvent aussi elle est construite à la troisième personne : ܘܐܢܬܘܢ ܕܨܒܝܢ ܕܬܬܦܪܩܘܢ ܕܝܕܥܝܢ ܠܡܫܝܚܐ *et vous qui voulez être convertis, vous connaissez le Messie,* Addai the Apost. 30, 7; ܐܢܬܘܢ ܕܨܒܝܢ ܕܬܗܘܘܢ *vous qui voulez être . . . ,* Galat. 4, 21; ὦ ἄνθρωπε πᾶς ὁ κρίνων . ἐν ᾧ γὰρ κρίνεις τὸν ἕτερον, Rom. 2, 1, comp. Luc. 13, 34; ܝܫܘܥ ܢܗܝܪܐ ܕܒܨܠܒܘܬܗ ܦܪܩ ܒܪܝܬܐ ܒܟ *Jésus, lumière qui par sa crucifixion sauva les créatures, en toi . . . ,* poème d'Alexandre, *Chrest. Knös,* 67, v. 6, comp. 107, v. 3; ܠܐ ܥܒܕܝܢ ܠܢ ܕܨܒܘܬܢ *nous sommes des subalternes et non des maîtres de leur volonté,* Jul. 106, 6, comp. *id.* 73, 13.

409. Ces différentes constructions sont à comparer avec celles des phrases nominales, où le pronom de la troisième personne permute, comme copule, avec celui de la première ou de la seconde, § 375 *d.*

Chapitre XXVI.

Des phrases conditionnelles.

410. *a)* La condition possible est exprimée par ܐܢ, avec la négation ܠܐ, ܐ ou ܠܝܬ.

Le participe est le temps qui suit le plus souvent cette conjonction, la condition possible étant généralement posée dans un temps non révolu, v. § 296 *a*. Cependant elle peut être aussi envisagée dans le passé, ou comme une hypothèse problématique, auxquels cas le verbe est au parfait ou à l'imparfait ou encore à un temps composé avec ܐܝܟ, v. §§ 328 *e*, 330 *e*.

b) Le verbe de la phrase principale qui forme l'apodose, ne correspond pas nécessairement à celui de la condition, mais il varie avec le sens : voici des exemples de différentes constructions avec chacun des temps de la phrase conditionnelle : *avec le passé :* ܐ. ܗܢܐ ܐܝܟܢܐ ܕܐܬܬܝܗܒ ܗܘܐ ܒܪܫܐ ܕܟܠܗ ܐܝܟ ܕܡܐ ܐܝܟܢܐ ܗܘܐ ܒܟܠܗ *si cette pierre a été posée comme base, comment était-elle aussi au faîte du mur?* Aphraat. 11, 13; ܐ. ܗܘܐ ܟܝܐ. ܗܘܝܢܢܢ ܐܝ ܕܢܐܡܪ ܠܛܘܪܐ ܕܢܬܥܩܪ ܩܕܡܟܘܢ. *si vous aviez la foi, une montagne même s'écarterait devant vous, id.* 21, 15; ܐܢ ܗܘܘ ܠܐ ܡܬܚܢܢܝܢ. ܢܣܒܘ ܥܠܘܗܝ ܕܚܪܒܐ ܕܢܣܒܘܢ ܚܛܝܬܐ. *s'ils ne renonçaient pas à leur faux culte, ils devraient subir le châtiment du glaive,* Jul. 63, 8; ܐ. ܡܢ ܕܪܕܘܗ ܐܢܘܢ ܠܐ ܢܪܕܘܢ ܠܢ ܐܝܟ ܕܠܐ ܢܪܕܘܢ ܠܢ. *s'ils l'ont poursuivi, comment ne nous poursuivraient-ils pas?* Rabboula, Overb. 228, 14; ܐ. ܐܢ ܒܥܘܕܢ ܕܐܢܬ ܡܗܝܡܢ ܗܘܝܬ ܒܐܪܥܐ. ܗܘܝܢ ... ܡܢ ... ܠܐ ܐܝܬ ܕܢܬܕܚܠ. ܗܫܐ *si, lorsqu'il était sur la terre, vous eussiez pu croire, maintenant . . . que personne de vous ne doute,* Addai the Apost. 28, 10; *avec l'imparfait :* ܐ. ܐܢ ܠܐ ܬܬܚܫܘ. ܬܐܒܕܘ ... ܐܒܕܘ. ܬܬܐܒܕܘ. *si vous ne vous modérez pas . . . vous périrez,* Jul. 45, 11; ... ܡܢ ... ܐ. ܢܫܡܥ ... ܡܢ ܐܢ ܬܫܡܥ ܠܡܠܬܟ ܢܗܠܟ ܟܠ ܥܡܐ. *si tu obéis, tout le peuple marchera à ta suite, id.* 16, 9; ܐ. ܐܢ ܢܬܚܝܒ ܠܗܘܢ ܕܢܦܪܩܘܢ ܡܢ ܚܝܐ ܘܢܣܒܪܘ ܥܠ ܢܦܫܬܗܘܢ. *si la nécessité d'apostasier s'imposait à eux, ils avaient fait abnégation de la vie et ils supporteraient . . . , id.* 31, 16; *avec le participe :* ܐ. ܐܢ ܡܢ ܡܚܫܒܬܟ ܢܦܪܩ ܢܦܪܩ ܡܢ ܥܠ ܥܠ ܕܐܝܬ ܠܗ ܢܦܪܩ *si elle s'éloigne de votre pensée, elle ne s'éloigne pas de la vertu,* Addai the Apost. 23, 17; ܐ. ܐܢ ܐܡܪ ܐܢܐ ܡܕܡ ܕܠܐ ܟܬܝܒ ܒܢܒܝܐ ܠܐ ܢܩܒܠܘܢ. ܡܕܡ ܕܠܐ ܟܬܝܒ ܒܢܒܝܐ *si je disais quelque chose qui ne soit pas écrit dans les prophètes, les Juifs ne l'accepteraient pas, id.* 20, 17; ܐܢ ܠܐ ܡܬܦܝܣ ܢܩܪܐ. *s'ils ne suffisent pas, ils devront appeler,* Rabb. Overb. 214, 17; ܐ. ܐܢ ܡܬܥܘܠ. ܗܘܝܢ. ܡܬܩܢ. ܡܬܩܢ ܐܢ. ܡܢ. *s'ils font mal, reprenez-les,* Addai the Apost. 45 ult.; *avec* ܐܝܬ *ou une phrase nominale :* ܐ. ܐܝܬ ܐܝܟ ܕܠܐ ܨܒܝܢ ܠܡܩܪܒ ... ܢܩܪܒ ܠܝ ܐܢ ܨܒܝܢ. *s'il y en a qui ne veulent pas croire, qu'ils s'approchent de moi, id.* 21, 2; ܐ. ܐܝܬ ܐܢ ... ܢܬܩܢ ܡܢ. ܗܘ ܡܬܩܢ ܢܬܩܢ. *s'il*

y a des nécessiteux, que les presbytères prennent soin d'eux, Rabb. Overb. 217, 12; ܐܢ ... ܐܝ ܕܢܗ ܗܘ ܡܪܝ ܐ. ܗܘ ... *si cette croix est la tienne, Seigneur, montre...,* Addai the Apost. 14, 2; ... ܕܢܥܒܪ ܒܝܬܐ ܐ. ܩܪܝܒܐ *qu'il passe la nuit dans un monastère, s'il y en a un à proximité,* Rabb. Overb. 212, 10.

La phrase principale peut également être nominale : ܐ. ܩܪܝܪ ܠܐ ܡܠܟܐ ܗܘ *s'il ment, ce n'est pas un roi,* Josué le Styl. 55 ult.; ܐ. ܐܢ ܗܠܝܢ. ܢܬܚܠܦ. ܛܒ ܠܢ ܕܢܡܘܬ *si ceux-ci l'emportent sur nous, il vaut mieux mourir, id.* 59, 2.

c) Le changement de temps dans la même phrase n'est pas très-anormal : ... ܐ. ܐܢ ܠܐ ܒܗܝܡܢܘܬܗ ܕܛܥܝܬ ... ܕܢܬܛܪ ... *s'il persiste dans le même esprit d'erreur, et s'il méprisait ... et dédaignait ... que celui-ci soit réservé...,* Jul. 22, 5.

d) La conjonction ܐ se rencontre rarement au milieu de la phrase conditionnelle : ܐ. ܐܦ ܟܕ ܢܣܩ ܩܠܗܘܢ ... ܠܫܡܝܐ ... ܠܐ ܬܦܠܛ *quand même leurs cris monteraient jusqu'au ciel, tu n'échapperas pas,* Jul. 47, 4.

411. *a)* Après une négation ou une interrogation, ܐܠܐ a le sens de *sinon, si ce n'est, mais :* ܠܐ ܗܘ ܒܪܝܬܐ ... ܐܠܐ ܡܠܟ ܡܪܝ ܕܒܪܝܬܐ ... ܒܪܝܬܐ *ce ne sont pas des créatures que nous annonçons, mais le Seigneur des créatures,* Addai the Apost. 25, 16; ܕܡܢܘ ܐܝܟ ܕܢܥܒܕ ܐܠܐ ܕܢܫܢܐ ܐܪܥܐ *et qu'y a-t-il de mieux à faire, si ce n'est de changer de pays?* Jul. 23, 9; . ܐ ܐܠܐ est également très-usité au lieu de ܐܠܐ : ܠܐ ܐ. ܐܝܬ ܕܢܩܝܡ ܠܡܝܬܐ ܐܠܐ ܐܠܗܐ ܒܠܚܘܕ *il n'est personne qui ressuscite les morts, si ce n'est Dieu seul,* Addai the Apost. 3, 4; ܐ. ܐ. ܐ.

ܟܬܒܐ ܕܝܠܗ ܗܘܐ *dans la lettre qu'il lui adressa, cependant, il la louait,* Jul. 219, 27. Suivi de ܐܢ, ܐܢ signifie, dans ce cas, *mais si :* ܐܢ ܐܢ ܕܬܨܒܐ ܐܢܬ ܗܘܝܢ ܕܫܘܬܐ ܕܛܥܝܬܟ ܗܘܝܢ *mais si tu peux,* Jul. 55, 2; ܐܢ ܕܐܝܬ ܒܗ ܟܚܐ ܕܛܥܝܬܟ ܗܘܝܢ *ce sont de sottes illusions de votre erreur, mais s'il y avait de la force . . . , id.* 48, 4.

412. *a)* ܐܢ a encore le sens d'une interrogation indirecte : ܐܬܐ ܠܘܬܗ ܐܢ ܐܝܬ ܡܕܡ ܒܗ ܚܙܐ ܠܗ *il alla vers lui (voir), s'il y avait quelque chose,* Marc 11, 13; ܘܒܥܝܬܝ ܕܐܢ ܨܒܬ ܠܘ ܢܛܪܬ ܠܟ *et j'ai voulu voir si tu as observé le pacte,* Sindban 13, 18; ܐܡܪ ܐܢ ... ܐܢ ܐܝܬ ܗܘܝܢ ܠܟ *disant . . . est-ce une illusion de ta part?* Rabb. Overb. 162, 8; ainsi, pour exprimer le doute, on dit ܐܢ ܐܦܠܘ *quand bien même,* au lieu de ܐܦܠܘ, v. § 366 *i*, comp. les phrases dubitatives, construites avec ܐܢ, comme : ܐܢ ܢܗܘܐ ܗܢܐ ܕܝܘܣܦ ܐܢ ܢܫܬܪ ܠܗ *un second Josias, si cette figure peut suffire,* Rabb. Overb. 160, 23.

b) ܐܦܠܘ *quand même, bien que,* avec la négation ܠܐ ܐܦܠܘ ou ܐܦ ܠܐ, exprime également une condition ou le doute : ܐܦܠܘ ܒܗ ܠܐ ܡܬܪܥܝܢ ܗܘܝܬܘܢ *bien que vous ne fussiez pas présents,* Addai the Apost. 21, 6.

413. *a)* La condition impossible ܟܕ, avec la négation ܠܐ ܟܕ, a lieu, en principe, dans un temps révolu ou considéré comme tel. Elle est donc suivie, dans la phrase conditionnelle, du parfait simple ou composé avec ܗܘܐ, auquel correspond dans la phrase principale le participe avec ܗܘܐ, ou quelquefois sans auxiliaire : ܐܦܠܘ ܟܕ ܨܒܝܬ ܗܘܝܬ ܢܬܪ ܡܢܗ ܗܢܐ *combien vous voudriez qu'elle eût déjà décliné!* Jul. 23, 22, comp. § 296 *a*; ܡܛܠ ܕܗܘܐ ܟܕ ܠܐ ܗܘܐ ܡܛܠ ܕܠܐ ܗܘܐ *vous auriez été bien aise que cela ne fût pas arrivé,* Addai the Apost. 16, 1; ܐܦ ܟܕ ܨܒܘ ܗܘܘ ܠܗ ܡܛܠ ܕܠܐ ܢܗܘܐ ܡܛܠ ܕܠܐ ܢܬܪܥܘ ܠܗ ܠܗܢܐ ܕܗܝܢ ܢܬܪܥܘ *alors même qu'ils auraient voulu être indifférents à cette religion, les terribles commotions ne le leur auraient pas permis, id.* 28, 2; avec ܐܝ : ܟܕ ܐܝ ܗܘܐ ܥܩܠ ܘܡܕܥܐ ... ܢܗܘܢ ܗܘ ܐܝ ܗܘܐ ܠܗ ܡܕܥ ܘܥܩܠ ... ܢܗܘܢ ܗܘ ܐܝ ܗܘܐ ܠܗ ܡܕܥ ܘܥܩܠ ... ܢܗܘܢ *s'ils avaient des sens et de la raison . . . ils devraient . . . , id.* 24, 1; ܟܕ ܐܝ ܐܬܪ ܠܡܗܘ ... ܢܗܘܐ ܗܘ ܐܝ ܐܬܪ ܠܡܗܘ ... ܢܗܘܐ ܗܘ *s'il y avait moyen que ce fût possible, ça aurait été fait,* Jul. 48, 15; dans une phrase nominale : ܟܕ ܠܐ ܡܛܠ ܕܡܠܬܐ ܕܡܪܢ ... ܢܬܐ ܠܡܡܠܠ ܥܡܢ ... ܟܕ ܠܐ ܡܛܠ ܕܡܠܬܐ ܕܡܪܢ ... ܢܬܐ ܠܡܡܠܠ ܥܡܢ *si ce n'avait été à cause des paroles de notre Seigneur, . . . nous en serions venus à dire,* Josué le Styl. 41, 13.

b) Quand ܐܢ pose la condition dans un temps non écoulé, il est suivi du participe : ܐܢ ܠܐ ܡܨܥܢܝܢ ܗܘܝܢ ܛܒܐ . ܐܦܠܐ ܗܘܝܢ ܛܒܐ *il vaudrait mieux pour eux qu'ils ne vécussent point,* Aphraat. 169, 13, comp. ܐܢ ܠܐ ܐܝܬ ܠܝ ܡܢ ܢܫܬܘܠ ܗܘܝܢ ܛܒܐ ܐܦܠܐ, Matth. 26, 21; ܐܢ ܡܨܐ ܗܘܐ ܐܢ ܡܨܐ ܗܘܐ *il eût voulu, si ce fût possible,* Jul. 55, 22; ܐܢ ܬܗܘܘܢ ܡܬܒܨܪܝܢ ܐܢܬܘܢ *si vous étiez perspicaces, id.* 80, 2, comp. 183, 11.

Dans ce sens, ܐ permute quelquefois avec ܐܢ : ܐ . ܡܨܐ ܗܘܐ ܡܠܟܘܬܢ ܢܬܩܢ ܠܡܥܒܕ ܒܝܫܝܬܟܘܢ *si notre Royauté se mettait à poursuivre vos méfaits,* Jul. 38, 23; ܐ . ܐܦܠܘ ... ܐܝܬ ܠܟ ܣܦܪܐ ܕܚܟܡܬܐ ܕܥܠܡܐ *quand même tu posséderais les livres de la science du monde,* Jul. 148, 10; comp. cet autre passage, *id.* 48, 26 : ܐܦܠܐ ܐܢ ܐܝܬ ܠܟ ܣܦܪܐ ܕܡܓܘܬܐ *pas même, si tu possédais les livres de la magie,* aj. l'exemple cité § 410*d*.

414. ܐ . ܗܢ ou ܐ . ܐܢ *s'il est que,* ܐ . ܐܦܠܘ *quoique, quand même,* ajoutent à l'incertitude de la condition et répondent au grec ἐάν, comp. § 323 : ܐ . ܗܢ ܕܢܣܒ ܠܟ ܐܦܠܘ ἐὰν δὲ τὸ ἅλας μωρανθῇ, Matth. 5, 13; ܐ . ܗܢ ܕܡܛܐ ou ܐ . ܐܢ ܕܡܛܐ *s'il arrivait,* Aphraat. 68, 12 et 13; ܐ . ܐܦܠܘ ܕܣܓܝ ܚܝܠܗ ܡܢ ܚܢܢ *quand même son armée serait plus nombreuse que la nôtre,* Jul. 204, 24, comp. 77, 13, 15; 212, 6; très-rarement, ܐ : ܐ ܕܬܠܦ *si tu enseignes,* Spicil. syr. 1, 16; de même, ܐ : ܐܢ ܠܐ ܕܝܕܥ *s'ils n'avaient pas su,* Addai the Apost. 27, 21; ܐ ܐܦܠܘ *quand même,* Jul. 84, 7; 214, 21.

Chapitre XXVII.

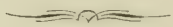
Des constructions irrégulières et des changements de construction.

415. Les ellipses ne sont pas rares; elles forment les constructions brèves que nous avons déja signalées, en partie, dans les chapitres précédents, comme les phrases nominales sans copule, § 375*a*. On en rencontre dans les phrases négatives : ܡܬܚܕܝܢ ܒܚܕܐ ܡܢ ܡܬܚܕܝܢ ܠܐ *nous nous réjouissons des unes et pas des autres,* Spicil. syr. 10, 19; ajout. les exemples cités § 381*b*; ܐܢܐ ܡܬܚܙܐ ܠܟ ܐܝܟ ܡܠܟܐ ܠܐ ܐܝܟ ܡܠܟ *je passe pour un sot à tes yeux et non plus pour un roi,* Jul. 53, 3; dans les phrases hypothétiques : ܐ . ܢܬܠ ܦܐܪܐ *(pour voir) s'il donnera des fruits,* Luc. 13, 9, comp. Marc 11, 13, cité § 412*a*; ܐ . ܣܝܡ ܐܝܢ *tira l'horoscope*

(pour voir) s'il réussirait, Jul. 71, 26. Parfois elles ne portent que sur un membre de la phrase : ܕܡܢ ܚܙܐ ܐܘ ܫܡܥ ܗܠܝܢ *qui a vu ou entendu (une chose) comme ceci,* Jul. 23, 5; v. autres exemples §§ 385 *c*, 395 *d*, 398.

416. Les changements de construction ou anacoluthes sont communs dans une langue vulgaire; nous en avons des exemples §§ 329, 376, 378 *c*, 387 *a*, 388 *a*, 391, 410 *c* : les espèces en sont variées, comp. les passages suivants : ܐܝܬ ܠܗ ... ܕܡܬܚܣܝܢ ܠܗ *s'il y a quelqu'un ... qui ait besoin,* Rabb. Overb. 217, 12; avec ellipse de la phrase principale : ܗܘ ܕܡܬܚܙܝܢ ܠܬܪܝܢ ܦܩܕܢܐ ... ܐܢ ܠܐ ܢܗܘܢ ... *lorsque vous venez à scruter ces deux commandements, or si ils ...,* Aphraat. 24, 7, aj. Spicil. syr. 3, 3, cité § 396 *b*. Il y a ellipse et enallage dans cette phrase : ܚܝܐ ܡܪܝܐ ܕܐܠܗܐ ܕܠܐ ܬܥܒܕ ܥܡܝ ܕܝܢܐ ܕܠܐ ܐܫܬܐ ܡܝܬܐ ܕܠܐ ܐܡܘܬ *je jure par le Dieu vivant que si tu ne me rends pas justice contre mon fils, or (tu verras) si je ne bois pas (le poison) et si je ne meurs pas,* Sindban 14, 5.

417. Les parenthèses se rencontrent principalement dans les phrases étendues, en voici un exemple entre autres : ܗܫܬܐ ܕܡܢ ܕܐܡܪܬ ܠܝ ܕܬܫܪܐ ܠܝ ܕܠܐ ܐܟܬܒ ܠܟ ܡܕܡ ܕܐܢܐ ܠܐ ܨܒܝܬܝ ܠܡܫܪܝ ܠܟ ܐܢܐ ܡܫܬܥܒܕ ܠܟ *maintenant, au sujet de la disette que tu me pries de te dépeindre (c'est un sujet sur lequel je n'aurais voulu rien écrire), je me fais violence,* Josué le Styl. 31, 12.



Liste des principaux termes techniques et des divisions en usage chez les grammairiens syriaques.

ܐܝܕܐ εἶδος, *espèce, mode ;* ܐܝܕܝ *les espèces des noms d'origine,* v. ܥܕܝܕܐ, B. H. I, 16, 20; *les espèces des noms, en général,* v. ܥܕܐ, B. H. I, 5, 26; ܐܝܕܝ ܕܡܠܬܐ *les modes du discours, id.* I, 90, 11; 91, 19; ci-dessus p. 139, ce sont : ܡܐܡܪܐ *l'énonciation,* ܫܐܠܬܐ *l'interrogation,* ܦܩܕܐ *l'ordre,* ܬܚܢܢܐ *la supplication,* ܩܪܝܢܐ *l'interpellation;* ܐܝܕܝ ܦܥܠܐ *les modes du verbe,* suivant la même division: ܡܐܡܪܐ *l'énonciatif* ou *l'indicatif,* ܫܐܠܬܢܐ *l'interrogatif,* ܦܩܘܕܐ *l'impératif,* ܬܚܢܢܐ *le précatif,* ܩܪܝܢܐ *le vocatif;* une sous-division comprend : ܨܒܝܢܐ *le désidératif,* ܣܒܪܐ *l'expectatif,* ܬܡܗܐ *l'admiratif,* B. H. I, 92, 1 et suiv.; comp. ܐܬܬܐ, ܬܬܡܐ, ܩܪܝܢܐ ci-après.

ܐܝܢ groupe des préformantes des verbes dérivés, B. H. 140, 3.

ܐܝܡܐ *solidifié,* nom qui ne forme pas de verbe, v. ܥܕܐ, B. H. I, 46, 9; ces noms sont dits aussi ܐܝܡܬܐ ܥܕܬܐ, *id.* II, vers 128.

ܐܝܟܝܦܘܬܐ, الكيفية, *la manière d'être,* B. H. I, 196, 5.

ܐܝܬܐ *qualificatif,* v. ܥܕܐ.

ܐܝܬܘܬܐ *qualité* des noms et des verbes, actifs ou passifs, B. H. I, p. 36, chap. 6; on distingue quatre qualités des noms : ܦܥܘܠܬܐ *celle de l'actif,* ܡܦܥܠܬܐ *celle du passif,* ܐܝܬܘܬ ܦܥܠܬܐ *l'indication d'un état acquis,* ܐܝܬܘܬ ܥܒܝܕܬܐ *l'indication d'un caractère,* B. H. I, 36, chap. 6, et 40, sect. 6.

ܐܝܬܘܗܝ *est,* est dit ܡܫܠܡܐ *parfait,* كان التامة, quand il est verbe et renferme l'attribut; il est ܡܩܝܡܐ, كان الناقصة, quand il est copule, et ܡܫܬܡܠܬܐ, quand il n'est pas exprimé; verbe, il est encore appelé ܐܝ ὤν; copule, ܐܝܬܝ ἐστίν, B. H. 159, 9 et suiv.

ܐܝܬܝܠܬܐ particule servant de copule entre le sujet et l'attribut dans les phrases nominales : ܐܝܬܝܠܬܐ ܕܗܘܝܐ = ܗܘ; ܐܝܬܝܠܬܐ ܕܩܝܡܐ ܕܗ particule féminine de l'être avec hé quiescent = ܗܝ, B. H. I, 230, 5 et 10.

ܐܠܦ aleph, ܐܠܦ ܕܥܩܡܐ aleph réfréné, articulé comme consonne, همزة, B. H. I, 197, 9, v. ܥܩܡ; ܐܠܦܐ qui a un aleph, v. ܦܥܠܐ.

ܐܘܬܪܐ groupe des affixes des verbes; ܦܥܠܐ ܐܘܬܪܐ verbe qui a un préfixe ou un suffixe; ܦܥܠܐ ܠܐ ܐܘܬܪܐ verbe sans affixe, B. H. I, 89, 17; 90, 13; Elias de Tirhan, 40, 8; 41, 2. On appelle ces lettres analogues, ܐܬܘܬ ܕܡܬܡܢ, parce qu'elles forment des temps analogues, ܦܥܠܐ ܕܡܬܡܢ, le présent et l'imparfait qui permutent entre eux, B. H. 89, 17; 90, 14.

ܐܣܛܘܟܝܐ στοιχεῖα, *éléments;* ܐܣܛܘܟܝܐ, ܐܣܛܘܟܝܐ, ܐܣܛܘܟܝܐ, *élémentaire,* B. H. I, 157, 10, 13; 158, 2; 167, 15; 193, 8.

ܐܣܟܡܐ *espèce,* σχῆμα; ܐܣܟܡܐ les espèces des noms d'origine, suivant Jacques d'Edesse, B. H. I, 16, 27, v. ܨܕܡܐ.

ܐܝܬܐ *particule,* lien entre le nom et le verbe : ܐܝܬܐ ܫܡܫܐ *particule utile* ou ܐܝܬܐ ܫܚܠܐ *particule d'ornement;* ܐܝܬܐ ܟܝܡܐ *particule nécessaire;* ܐܝܬܐ ܐܣܛܘܟܝܐ *particule formée d'un élément,* les proclitiques ܐ ; ܘ ; ܕ, B. H. I, 157, 10 et suiv. Les particules nécessaires sont divisées en celles : *du temps,* ܐܙܡܢ; *du lieu,* ܐܬܪ; *de la cause,* ܥܠܬ; *de la confirmation,* ܡܬܝܡܢ; *de l'interrogation,* ܡܢܝ; *du doute,* ܐܦܠܐ; *du désir,* ܡܢܝ; *de l'explication,* ܐܦܠܐ; *de la comparaison,* ܐܝܟ; *de la négation,* ܠܝܬ; *de l'admiration,* ܡܢܘ; *de la plainte,* ܐܝܟܐ; *du vocatif,* ܡܪܝ; *de la diminution ou de l'augmentation,* ܡܢ ܫܘܝܐ; *du dégoût,* ܡܢܝ; *de l'hypothèse,* ܐܢ.

ܐܦܘܬܐ *énonciation,* ἀπόφανσις; ܐܦܘܬܝܐ *énonciatif,* ἀποφαντικός, B. H. I, 14, 22; 78, 26, v. ܦܘܡ et ܦܘܡ.

ܐܘܬܐ *particule, lettre,* γράμμα; ܐܘܬܐ ܡܠܝܐ *voyelle* ou *semi-voyelle,* ܐܘܬܐ ܠܐ ܡܠܝܐ *consonne,* B. H. 193, 16; 194, 7; Elias de Tirhan, chap. 17 et 26; ܐ ܕܡܠܐ *consonne,* Jacques d'Edesse, *Lettre sur l'orthogr.,* éd. Martin, 1, 2, 9 et 11. B. H. I, 196, 5 et suiv. divise les consonnes en : ܦܘܡܝܐ *gutturales* (ou ܦܘܡܝ, *id.* 111 pénult., ܦܘܡܝ, Elias de Tirh., chap. 26), ܦܫܝܩܐ *sifflantes* (aj. ܦܫܝܩܐ *labiales,* B. H. 185, 10); ܩܫܝܐ *fortes* ou *explosives,* ܩܫܝܐ *dures* (comme les lettres redoublées), ܪܘܟܐ *molles* ou *aspirées,* ܡܨܥܬܐ *moyennes,* ܡܨܥܬܐ *fermées (sourdes),* ܦܬܝܚܐ *ouvertes (sonores),* ܦܬܝܚܐ

supérieures, ܬܚܬܝܐ *inférieures,* ܡܦܚܡܢܝܐ *emphatiques,* ܪܟܝܟܐ *douces,* ܫܘܝܝܐ et ܫܘܝܝܐ *concordantes* ou *disparates,* selon qu'elles forment ensemble un groupe harmonieux ou choquant; ܐܬܘܬܐ ܕܥܠܬܐ *lettres faibles* (les semi-voyelles ܐ ܘ ܝ), B. H. 240, 24; ܐ ܡܫܬܡܠܬܐ ou ܐ ܡܫܬܡܠܬܐ, *lettres assimilées* (cachées dans une autre), B. H. I, 197, 23, v. ci-dessus p. 105; ܐ ܡܫܬܠܝܬܐ ou ܡܫܬܠܝܬܐ *lettres dérobées,* B. H. 202, 13, v. ci-dessus p. 100; ܐ ܡܫܬܠܝܬܐ ou ܡܫܬܠܝܬܐ *lettres factices,* supposées par la prononciation, mais non écrites (ܐ ܘ ܝ), B. H. 203, sect. 7; ܐ ܡܫܬܢܝܬܐ *lettres qui permutent* euphoniquement, B. H. 205, sect. 10, v. ci-dessus § 39; ܐ ܡܫܬܘܣܦܬܐ *lettres ajoutées* à un mot pour le distinguer d'un autre, B. H. 208, sect. 11, v. ci-après ܐܠܦ ܕܟܝܠ; ܐ ܡܦܨܩܬܐ *lettre articulée,* ܐ ܡܫܬܡܬܐ *lettre absorbée, inarticulée,* B. H. I, 229, 21; 242, 24; ܐ ܡܫܬܡܬܐ ܕܡܬܝܠܐ *consonne mue par une voyelle* (elle est dite aussi ܡܫܬܡܬܐ et ܡܫܬܡܬܐ, B. H. I, 197, 24; 205 ult.; 206, 12 etc.); ܐ ܡܫܬܡܬܐ *lettre quiescente,* prononcée sans voyelle; ܐ ܡܫܬܡܬܐ *lettre affixe* (qui entre dans un mot comme préfixe ou suffixe), v. ܡܫܬܡܬܐ; ܐ ܡܫܬܡܬܐ *lettre qui attire un p'thâḥâ* (gutturale ou riš); ܐ ܡܫܬܡܬܐ *lettre prononcée avec la voyelle a;* ܐ ܡܫܬܡܬܐ *avec la voyelle à;* ܐ ܡܫܬܡܬܐ *avec la voyelle i;* ܐ ܡܫܬܡܬܐ ou ܐ ܡܫܬܡܬܐ *avec é;* ܐ ܡܫܬܡܬܐ ou ܡܫܬܡܬܐ *avec ou,* etc., v. ci-dessus p. 74 et 75.

ܡܫܬܡܬܐ groupe des lettres aspirables, v. ci-dessus p. 112, § 119.

ܡܫܬܡܬܐ groupe des proclitiques, v. p. 275, § 289; ܡܫܬܡܬܐ mot composé avec une proclitique.

ܡܫܬܡܬܐ groupe des labiales, v. p. 29, § 25.

ܡܫܬܡܬܐ *virtuellement,* opposé à ܡܫܬܡܬܐ *effectivement, réellement,* B. H. I, 79, 23, 188 passim; Elias de Tirhan, 25, 13.

ܡܫܬܡܬܐ espèce des noms d'affinité et d'origine, spécifiés par les suffixes ܝ, ܝܐ, نِسْبَة, v. §§ 250 et 254, comp. ܐ, ܐ, ܐ, ܐ, ܐ. On distingue *l'affinité de caractère,* ܡܫܬܡܬܐ ܕ, et *l'affinité d'origine,* ܡܫܬܡܬܐ ܕ; la première est dite ܡܫܬܡܬܐ ou ܡܫܬܡܬܐ *naturelle* ou *substantielle* (ex. ܡܫܬܡܬܐ *fait d'esprit*), ou ܡܫܬܡܬܐ ܡܫܬܡܬܐ *analogue à l'affinité naturelle* (ex. ܡܫܬܡܬܐ *spirituel*); la seconde est *l'affinité de famille et de race,* ܡܫܬܡܬܐ ܕ ou ܡܫܬܡܬܐ ܕ et *l'affinité de pays,* ܡܫܬܡܬܐ ܕ, v. B. H. I, 16, 19; 17, 1 et suiv.; II, vers 210 et suiv. On appelle ܡܫܬܡܬܐ ܕ *la corrélation entre les temps des verbes,* B. H. I, 116, 23; ܡܫܬܡܬܐ ܕ *les nombres ordinaux, id.* I, 71, 4; ܡܫܬܡܬܐ ܕ *les suffixes des noms d'origine.*

ܥܡܡܐ et ܥܡܡܝܐ v. ܐܡܐ.

ܩܠܐ pl. ܩܠܬܐ, φωνή, *voix, vocable, mot;* ܩܠܐ ܥܡܡܝܐ *voix intelligible,* B. H. I, 2, 17.

ܩܠܐ ܥܡܡܝܐ *gutturale,* v. ܐܡܐ.

ܩܛܥܐ, الجزم ou الترخيم, *apocope,* aphérèse d'une ou de deux lettres finales ou initiales; dans les noms, retranchement du suffixe de l'état emphatique pour former l'état absolu ou l'état construit, B. H. I, 66, chap. 17; dans les verbes, suppression des préformantes de l'imparfait pour former l'impératif, etc., B. H. II, v. 460 et suiv. Les Syriens orientaux emploient le mot ܡܫܚܐ dans le même sens, v. ܡܫܚ.

ܩܕܡܝܐ *le radical,* opposé à ܦܫܝܛܐ, B. H. I, 111, 6; ܩܕܡܝܐ *radical, id.* I, 111, 8.

ܓܢܣܐ *genre,* γένος: ܓ ܕܓܢܣܐ ܕܕܟܪܐ *genre masculin,* ܓ ܕܓܢܣܐ ܕܢܩܒܬܐ *genre féminin;* ܓܢܣܝܐ *générique,* v. ܓܢܣ, *génitif,* Elias de Tirhan, chap. 16.

ܦܘܩܐ nom d'accent, v. p. 147 ci-dessus.

ܩܪܝܢܐ ܕܡܠܬܐ *grammaire,* γραμματική.

ܕܝܢܐ *relatif,* v. ܣܝܡ ܕܝܢ; *intransitif,* v. ܠܐ ܕܝܢ.

ܕܝܢܐ *phrase relative,* B. H. 79, 5; ܕܝܢܐ *affixes, suffixes,* comp. ܠܚܝܢܐ.

ܣܝܡܐ *propriété;* ܣܝܡܐ ܕܡܠܬܐ *propriété caractéristique.*

ܕܟܪܐ, ܕܟܪܢܐ, ܕܟܪܢܝܐ, *le masculin;* ܕܟܪ, ܕܟܪ, ܕܟܪ, *masculin,* v. ܓܢܣ.

ܕܠܬ *dalath,* ܕܠܬ ܕ dalath ayant le sens de *afin que,* ܕ ܕ, B. H. I, 188, 10.

ܩܘܫܝܬܐ, ܩܘܫܝܬ ܫܘܝܬܐ, ܩܘܫ ܩܛܝܢܐ, ܩܘܫ ܦܫܝܛܐ, désignation de voyelles, v. ci-dessus p. 74.

ܡܫܚܓܝܢܐ *syllabe.* Chez les Syriens orientaux, le nom du m'hagg'yânâ (la syllabe étant appelée ܡܫܚ), v. Elias de Tirhan, chap. 28.

ܡܫܚ *flexion, conjugaison* des verbes, B. H. I, 89, 6, 9; 136, 1; syn. ܥܠ, ܡܫܚ.

ܡܫܚ groupe des quatre gutturales, Elias de Tirhan, 32, 7.

ܡܫܚ ܕܥ groupe des lettres qui, suivant les grammairiens, servent à distinguer un mot d'un autre mot analogue, B. H. I, 209, 2.

ܘ *waw,* ܘ ܫܘܝܬܐ, ܘ ܦܫܝܛܐ, v. ci-dessus p. 75.

ܙܒܢܐ *temps;* il y a trois temps principaux : ܙܒܢܐ ܕܥܒܪ *passé,* appelé aussi ܙܒܢܐ ܕܡܚܘܝܐ ou ܙܒܢܐ ܕܡܚܘܝܐ *le narratif* ou *la narration* par opposition à l'impératif, B. H. I, 148, 10; 228, 2; II, 55, 3 *comm.*, 57, vers 578, 58, 1 *comm.;* ܙܒܢܐ ܕܗܘܐ *le présent;* ܙܒܢܐ ܕܢܗܘܐ *le futur;* v. aussi ܙܒܢܐ ܕܡܬܝ et ܙܒܢܐ ܕܡܚܘܝܐ.

ܙܘܝܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 146.

ܙܘܝܐ *motions* ou *voyelles;* plus explicitement, ܙܘܝܐ ܕܩܠܝܢ *motions des sons,* v. ܩܠܐ, ou ܙܘܝܐ ܕܦܪܘܩܐ *motions distinctives,* B. H. I, 38, v. ci-dessus p. 43, § 42; ܙܘܝܐ nom d'un accent, v. p. 147.

ܙܘܝܐ *diminutif;* on distingue ܙܘܝܐ ܕܡܦܫܩ *le diminutif manifeste,* terminé en ܝ, et ܙܘܝܐ ܕܠܐ ܡܦܫܩ *le diminutif non manifeste,* qui comprend les autres espèces; ܙܘܝܐ ܕܠܐ ܙܘܝܐ *nom qui n'est pas susceptible de diminutif,* B. H. I, 64, chap. 16.

ܙܘܝܐ nom de la voyelle *é,* se divise en ܙܘܝܐ ܕܦܫܩ et ܙܘܝܐ ܕܦܫܩ, v. ci-dessus p. 75; ܙܘܝܐ *affecté d'un z'lâmâ,* v. ܙܘܝܐ, ou *oblique,* v. ܙܘܝܐ ܕܡܬܝ.

ܙܘܝܐ *les modes du discours,* suivant Jacques d'Edesse, B. H. I, 90, 11, et Elias de Tirhan, chap. 13 et 19, syn. ܙܘܝܐ; ܙܘܝܐ *spécifique,* B. H. I, 5, 23 et 25.

ܙܘܝܐ nom de la voyelle *â,* v. p. 74 ci-dessus; ܙܘܝܐ *qui a un z'qâphâ,* v. ܙܘܝܐ et ܙܘܝܐ.

ܙܘܝܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܙܘܝܐ nom de la voyelle *i,* v. p. 74; on distingue ܙܘܝܐ ܕܦܫܩ *l'i long,* et ܙܘܝܐ ܕܦܫܩ *l'i bref;* ܙܘܝܐ *marqué d'un l'wâzâ,* v. ܙܘܝܐ.

ܙܘܝܐ *singulier.* v. ܙܘܝܐ; ܙܘܝܐ *le singulier.*

ܙܘܝܐ *le redoublement d'une lettre,* تشديد, v. § 116 ci-dessus.

ܙܘܝܐ *l'apposition,* البَدَل. B. H. I, 61, chap. 14, et 62, chap. 15, suit la division des grammairiens arabes : 1° ܙܘܝܐ ܕܟܠ ܟܠ, بدل الكل من الكل; 2° ܙܘܝܐ ܕܡܢ ܟܠ, بدل البعض من الكل; 3° ܙܘܝܐ ܕܡܢ ܟܠ, بدل الاشتمال; 4° ܙܘܝܐ ܕܡܚܘܝ, بدل الغلط. Les conjugaisons des verbes sont dites aussi ܙܘܝܐ ܕܦܥܠ, B. H. I, 116, 23, v. ܙܘܝܐ.

ܙܘܝܐ *occultation* d'une lettre, B. H. I, 89, 17.

ܙܘܝܐ *action de sous-entendre,* B. H. I, 79, 19 et suiv.; ܙܘܝܐ *sous-entendu,* opposé à ܙܘܝܐ, B. H. I, 51 ult.; 52, 6 et 8; v. ܙܘܝܐ ܕܡܬܝ et ܙܘܝܐ.

ܙܘܝܐ *coordination* des noms, B. H. I, 51 pénult.

ܙܘܝܐ *redoublé,* v. ܙܘܝܐ.

ܫܡܗܐ ܕܐܢܘܢܝܡܝܐ. ou ܐܠܨܡܝܪ ܕܫܡܗܐ, *le pronom.* Il se divise en : ܦܪܘܣܦ ou ܦܪܘܣܦ *isolé,* ܦܨܝܡ ou ܦܨܝܡ *affixe.* Le pronom isolé est *simple* ܦܫܝܛ, comme ܐܢܐ ܗܘ, ou *composé* ܦܪܘܣܦ, comme ܐܢܐ. Le pronom affixe est *manifeste* ܐܝܬ, comme dans ܡܠܟܗ, ܡܠܟܬ, ܡܠܟܢ, ou *célé* ܠܝܬ, comme à l'imparfait ܢܩܛܠ, ܢܩܛܠ; il est *actif* ܦܥܘܠ, comme dans les préformantes ou adformantes des verbes, ou *passif* ܡܫܬܡܥ, comme dans les suffixes objectifs, ܡܠܟܢ. Il est dit ܡܬܩܛܠ, quand il est suffixe des noms, comme ܡܠܟܢ ܡܠܟܢ, v. B. H. I, 72, chap. 17. On distingue encore les pronoms *démonstratifs,* ܫܡܝܐ ܕܐܪܝܐ, et les pronoms *relatifs* et *corrélatifs,* ܕ ܘ ܕܝܢ, B. H. I, 78, sect. 9.

ܫܡܗܐ *leçon usuelle, Opusc. Nestoriana,* éd. G. Hoffmann, p. XIII.

ܫܡ *former* un nom, un verbe suivant ses conjugaisons.

ܫܡܗܐ *le patient, l'objet* du verbe, B. H. I, 36, chap. 6; *passif,* participe ou adjectif dérivé du verbe, *id.* I, 38, sect. 3, comp. ܦܥܘܠ; ܫܡܗܘܬܐ *le passif, id.* I, 36, 3, *forme passive* des verbes, *id.* I, 237, 1.

ܚܒܪ, *l'attribut,* opposé à ܡܬܪܓܡ, B. H. I, 43, chap. 8; 159, 4, v. aussi ܡܬܪܓܡ.

ܢܩܛܐ les deux points du pluriel, v. ci-dessus § 136.

ܛܘܦܣ τύπος, *forme,* B. H. I, 36, sect. 2.

ܢܩܝܛ, v. ci-dessus p. 24.

ܡܦܫܩ *déterminé,* ܠܐ ܡܦܫܩ *indéterminé,* B. H. 61, 19; Elias de Tirhan, chap. 11.

ܡܪܫܡ *signe,* ܡܪܫܡ ܕܢܩܝܛܐ, ܡܪܫܡ ܕܐܬܘܝܬ ou ܡܪܫܡ ܕܢܩܝܛܐ *points-voyelles,* B. H. I, 3, 6 et 8; 229, 5.

ܡܫܩ ܢܩܛ nom d'un accent, v. p. 148 ci-dessus.

ܡܬܝܗܒܐ *le datif,* Elias de Tirhan, chap. 3 et 16.

ܝܘܕ *youdh,* ܡ ܡܫܝܚܐ, ܡ ܡܫܬܡܥ, v. p. 75; ܝܘܕܝܐ *qui a un youdh,* v. ܡܫܝܚܐ.

ܡܐܝܡ *emprunté, impropre,* syn. ܡܐܝܡ, B. H. II, 15 *comm.*

ܫܡܐ *nom appellatif,* كُنْيَة; ܫܡ ܕܙܒܢ ܘܕܐܬܪ *nom de temps et de lieu,* B. H. I, 52, 19.

ܫܡܐ *conclusion,* B. H. I, 170, 9, syn. ܫܡܗܝܡܬܐ; chez Elias de Tirhan, chap. 20 et 21, il a le sens de ܫܡܗܝܡ *pluriel.*

ܫܡ *paradigme,* ميزان, B. H. II, 50 et suiv.

ܫܡܐ v. ܫܡ.

ܫܡܐ v. ܫܡܝܐ.

ܟܬܝܒܘܬܐ *le pluriel*, جَمْع. On distingue : ܟ ܫܠܡܐ *le pluriel sain*, جَ سالِم; ܟ ܡܟܣܪܐ *le pluriel brisé*, جَ مكسّر; ܟ ܡܥܛܝܬܐ *le pluriel de paucité*, جَ القِلّة; ܟ ܡܣܬܟܠܬܐ *le pluriel de quantité*, جَ الكثرة, B. H. I, 27, 25 et suiv., et § 273 ci-dessus; ܟܬܘܒܘܬܐ v. ܟܬܒܐ; comp. ܟܬܝܒܐ.

ܟܬܝܒܘܬܐ *le pluriel*, B. H. I, 40, 11.

ܡܠܬܐ λόγος, *discours, phrase;* divisé en sept parties, ܡܠܬܐ, dont trois radicales ܫܡܗܬܐ : *le nom* ܫܡܐ, *le verbe* ܦܥܠܐ et *la particule* ܐܝܬܝܐ; et quatre dérivées ܡܫܬܡܫܢܐ : *le pronom* ܫܡܗ ܦܥܠܐ, *l'adverbe* ܦܥܠܐ ܕ, *l'infinitif* ou *l'adjectif attributif* ܦܥܠ ܫܡܐ, et la *préposition* ܡܬܡܨܥܢ ܫܡܐ, B. H. I, 2, sect. 2; II, vers 14 et suiv., et le *Commentaire*, p. 4. Aux trois parties principales on ajoute une quatrième, celle des *propriétés communes* aux trois premières, ܡܫܬܪܟܬܐ, B. H. I, 1 ult.; 193, 2; cette division répond à celle arabe : الاسْم, الفِعْل, الحَرْف, المُشْتَرَك, Almoufassal, 4, 6, 1re éd.

Quelquefois, comme ῥῆμα, il signifie *verbe*, v. G. Hoffmann, *De hermeneut.* p. 158. Dans un autre sens, *traité, livre, division d'un livre*, etc.

ܡܨܝܚܬܐ nom d'un accent, v. p. 147.
ܡܨܥܬܐ nom d'un accent, v. p. 148.
ܡܢܝܚܬܐ, v. ci-dessus § 143.
ܡܢܥܬܐ nom d'un accent, p. 148.
ܡܢܗܬܐ nom de l'accent ܡܨܝܚܬܐ, v. Elias de Tirhan, chap. 29.
ܡܢܡܬܐ nom d'un accent, p. 147.
ܡܢܝܢܘܬܐ *le diminutif*, B. H. II, p. 22, v. ܐܝܢ.
ܡܣܡܬܐ nom d'un accent, p. 148.
ܡܣܝܬܐ nom d'un accent, p. 148.
ܡܢܥܬܐ, v. § 152 ci-dessus.

ܦܥܠܐ *verbe*, ῥῆμα; il est *neutre* ܦܥܠ, ou *transitif* ܡܫܬܡܫܢܐ : dans le premier cas, il est dit aussi ܦܥܠ ܦܫܝܛܐ *simple*, comme ܦܥ, et dans le second, *composé* ܡܬܦܥܠ, comme ܐܦܥ, B. H. I, 92, chap. 2; ܦܥܠ ܕܡܬܡܢ ܐܬܘܬ *verbes bilittères*, se divisant en : ܐܦܥ ܕܡܢ *avec z'qâphâ en tête* (verbes ê-waw); et ܦܥ ܕܡܬܡ *avec p'thâhâ en tête* (verbes géminés ou double-ê), B. H. I, 95, chap. 3; ܦܥܠ ܕܬܠܬܐ ܐܬܘܬ *verbes trilittères*, se divisant en : 1° ܦܥ ܕܠܝܬ ܠܗ ܡܬܩܛܥ *qui n'ont pas de voyelle en tête et ont une lettre forte à la fin*, (verbes forts); 2° ܦܥ ܕܠܗ ܡܬܩܛܥ *qui*

n'ont pas de voyelle en tête et ont une lettre faible à la fin, comme les pé-youdh, ܦܥܝܠܐ ܕܝܘܕܝܢ, et les pé-aleph, ܦܥܝܠܐ ܕܐܠܦܝܢ; 3° ܡܢܝܢ ܕܠܝܬܝܗܘܢ ܩܠܝܢ *ceux qui ont une voyelle en tête;* ils sont ou ܩܠܝܢ ܕܪܝܫܐ *faibles par la tête,* ce sont ceux qui ont un aleph en tête, ܩܠܝܢ ܕܐܠܦ, ou un youdh, ܩܠܝܢ ܕܝܘܕ; ou ܩܠܝܢ ܕܬܩܝܢ *sains par la tête,* comme les verbes forts à la forme pa'el; 4° ܩܠܝܢ ܕܦܢܘܢ *les pénoun.* On distingue, en outre, *les quadrilittères,* ܪܒܥܝܢ ܕܐܦܥܠ, parmi lesquels rentrent les formes aph'el; *les quinquilittères,* ܚܡܫܝܢ ܕܐܬܦܥܠ, comme les formes passives, etc.; ܪܒܥܝܢ ܕܡܫܬܢܝܢ *verbes qui changent de voyelles,* suivant le sens, B. H. I, 118, 1; ܪܒܥܝܢ ܕܡܬܦܥܠ ܥܡ ܐܪܝܬܐ ܕܦܥܠ *verbes qui ont un p'thâḥâ occasionné par une gutturale.*

ܡܨܕܪܐ verbal, B. H. I, 91, 24.

ܫܡܐ ܕܡܝܬܐ. Sous ce nom, on confond *l'infinitif* et *l'adjectif attributif;* ce dernier est dit ܫܡܐ ܕܡܝܬܐ ܡܫܡܫܢܐ, parce qu'il forme l'état absolu des adjectifs qualificatifs (ܫܡܫ, ܢܨ de ܫܡܫܐ, ܢܨܐ); l'infinitif est dit ܫܡܐ ܕܡܝܬܐ ܡܬܡܫܡܢܐ, parce qu'il a un mim pour préformante. L'adjectif attributif est aussi appelé ܡܫܡܫܢܐ *oblique,* par opposition à l'adjectif qualificatif qui est ܫܘܝܐ *droit,* B. H. I, 80, chap. 20.

ܡܨܝܦܐ *annexé,* مُضاف; ܡܨܝܦܐ ܕܡܢ *celui qui est annexé,* المضاف, (nom à l'état construit ou suivi du dâlath du génitif); ܡܨܝܦܐ ܕܠܗ ܕܡܢ *celui auquel un nom est annexé,* nom déterminant, المضاف اليه, B. H. I, 51, chap. 11.

ܡܨܝܦܘܬܐ, الاضافة, *l'annexion* comprend l'état construit et le rapport exprimé par le dâlath du génitif. Elle est divisée en: 1° ܫܘܝܝܬܐ ou ܡܨܝܦܘܬܐ ܫܪܝܪܬܐ, *annexion exacte ou logique,* حقيقية ou معنوية; 2° ܡܢܝܬܐ ou ܡܨܝܦܘܬܐ ܠܐ ܫܪܝܪܬܐ, *annexion impropre ou grammaticale,* غير حقيقية ou لفظية. Cette dernière s'entend de l'annexion d'un adjectif avec un nom qui le détermine, v. ci-dessus § 357 c.

Le mot ܡܨܝܦܘܬܐ s'applique également à l'annexion des suffixes possessifs; on dit alors que le nom déterminant, ܡܨܝܦܐ ܕܠܗ ܕܡܢ, est ܡܫܡܫܐ *sous-entendu,* v. ܡܢ ܕܠܐ, et l'annexion est appelée ܡܨܝܦܘܬܐ ܡܫܡܫܬܐ; par opposition, quand le nom déterminant est un substantif, l'annexion est dite *exprimée,* ܡܨܝܦܘܬܐ ܡܦܪܫܬܐ, B. H. I, 166, 16.

ܠܫܢܐ *langue, dialecte, locution,* v. ܠܫܢܐ et ܫܢ.

ܫܘܝܬܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܩܢܘܡܐ *caractère (quiditas)*, B. H. 4, 17; 16, 18; 36, 3; 89, 3.

ܡܢܝܢܐ *nombre :* ܠܘܬ ܚܕܐ *le singulier* (ܠܘܬ ܬܪܝܢ *le duel*), ܠܘܬ ܬܪܝܢܐ ou ܠܘܬ ܣܓܝܐܐ *le pluriel*. ܡܢܝܢܐ ou ܡܢܝܢܐ ܕܡܢܝܢܐ *les noms de nombre;* on les divise en *simples*, ܦܫܝܛܐ, et *composés*, ܡܪܟܒܐ; ܡܢܝܢܐ ܕܣܕܪܐ *nombres ordinaux*, v. ܣܕܪܐ.

ܡܢܝܢܐ groupe des préformantes des verbes, B. H. I, 70, chap. 18.

ܡܫܬܡܫܢܐ v. ܐܬܦܥܠ.

ܡܫܬܡܫܢܐ *la demande*, B. H. I, 91, 27; II, 50, *comm.* 4.

ܡܫܬܡܫܢܐ *l'objet*, Elias de Tirhan, chap. 1, 2 et suiv.

ܡܫܬܡܫ, v. § 67 ci-dessus, p. 64 et p. 113, note 2.

ܡܫܬܡܫ pl. ܡܫܬܡܫ *cas*, πτώσις; ܡܫܬܡܫ ܕܡܫܬܡܫ *cas exprimés par une des lettres* ܐܝܢ, B. H. I, 40 ult.

ܡܫܬܡܫ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܡܫܬܡܫ *prononciation*, B. H. 198, 8; Jacques d'Edesse, *Fragm.*, p. 2 et 3; Elias de Tirhan, chap. 27.

ܡܫܬܡܫ *flexion*, κλίσις, Elias de Tirhan, chap. 2.

ܡܫܬܡܫ nom d'un accent, v. p. 148 ci-dessus.

ܡܫܬܡܫ ܕܡܫܬܡܫ *interjections*, v. ci-dessus p. 162.

ܡܫܬܡܫ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܡܫܬܡܫ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܡܫܬܡܫ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܡܫܬܡܫ *(lettre) prononcée avec qouššâi*, v. § 119 ci-dessus.

ܡܫܬܡܫ, v. ci-dessus § 148.

ܡܫܬܡܫ *négatif*, B. H. I, 51, 9, 14.

ܡܫܬܡܫ *suppression, négation*, B. H. I, 51, 11, 12.

ܡܫܬܡܫ *(lettre) prononcée avec roukkâkh*, v. § 119 ci-dessus.

ܡܫܬܡܫ v. ܡܫ.

ܡܫܬܡܫ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148; un des modes du verbe, v. ܐܬܦܥܠ.

ܡܫܬܡܫ *tradition, massore*, v. Abbé Martin, *La Massore chez les Syriens; dialecte*, B. H. I, 206, 22.

ܡܫܬܡܫ v. ܡܫܬܡܫ.

ܡܫܬܡܫ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148; un des modes du verbe, v. ܐܬܦܥܠ.

ܡܫܬܡܫ un des modes du verbe, v. ܐܬܦܥܠ.

ܡܫܬܡܫ *abstrait, intellectuel*, opposé à ܡܫܬܡܫ, B. H. II, 100 *comm.* 1.

ܩܘܦܝܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148; un des modes du verbe, v. ܐܡܪ.

ܩܘܡܬܐ v. ܩܘܡ.

ܩܘܢܝܐ *l'objet*, Elias de Tirhan, chap. 1, syn. ܩܢܘܡܐ.

ܩܘܢܝܢܐ v. ܩܢܘܡ.

ܩܘܢܝܡܐ *matériel, tangible*, B. H. II, 100, *comm.* 1, v. ܩܘܡܝܢ.

ܩܘܢܝܐ ou ܩܘܢܝܐ ܡܠܬܐ, ܩܘܢܝܐ ܡܠܬܐ *accents de la phrase*, v. ci-dessus § 170.

ܩܝܡܐ *dérivé*, v. ܩܝܡ.

ܩܝܡܐ *qui forme des dérivés*, v. ܩܝܡ, et B. H. I, 48, sect. 3, 49, sect. 4.

ܩܠܝܐ, v. § 152 ci-dessus.

ܩܘܝܐ *points, voyelles*, v. § 75 ci-dessus; ܩܘܝܐ ܕܫܘܪܝܐ *points du pluriel*, v. § 136; sur la division des points v. § 162.

ܪܫܡ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147; ܪܫܡܐ *modes*, v. p. 139, note 4; *notes, accents*, ܪܫܡ ܕܦܪܝܩܐ *accents des propositions* ou *accents de la phrase*, B. H. 248, 5; 249, 7; Elias de Tirhan, chap. 29, v. leur division § 170.

ܬܐܢܝܬܐ *féminin*, v. ܬܐܢ.

ܬܐܢܝܬܐ *le féminin*.

ܬܝܡܘܬܐ *affixe* (préfixe ou suffixe); ܬܝܡܘܬ ܡܫܬܐ *désinences des noms*, B. H. I, 7, 17; ܬܝܡܘܬ ܩܕܡܝܐ *les préformantes* ou *adformantes des verbes*, *id.* I, 90, chap. 3; ܬܝܡܘܬ ܫܡܗ ܡܫܬܐ *les désinences des pronoms*, *id.* p. 79, sect. 10.

ܬܝܡܘܬ ܫܡܘܗܝܐ *annexion des suffixes pronominaux*, *id.* 102, sect. 7; 112, sect. 7, etc.

ܬܝܡܐ *son, voyelle*, B. H. I, 229, 5; ܬܝܡܐ, ܐܬܝܐ *id.*, v. ci-dessus § 42.

ܫܡܫܘܬܐ *liaison* de deux particules écrites en un seul mot, B. H. I, 184, sect. 18; ܫܡܫ *affixe*, v. ܫܡ ܡܫ.

ܫܘܪܝܐ *les points du pluriel*, § 136.

ܫܘܪܝܐ *pluriel*, v. ܩܘܡܝܐ.

ܫܘܪܝܐ et ܫܘܪܝܐ ܕܫܘܪܝܐ *le pluriel*, B. H. II, 18, 19 et 20 *comm.*

ܫܘܝܐ *le parler, langage, dialecte*, B. H. II, 5 fin.

ܫܘܫܝܐ v. ܫܘܝ.

ܫܘܫܝܐ *conclusion*, συμπεράσματα, B. H. II, v. 661, v. ܫܘܝ.

ܫܘܝܐ *action* ou *objet*, v. Elias de Tirhan, 44, 11, syn. ܥܒܝܐ.

ܫܘܝܐ v. ܫܘ.

ܬܨܪܝܦܐ, تصريف?, *conjugaison* des verbes, Elias de Tirhan, chap. 24, syn. ܡܫܟܠܐ, ܥܡܠܐ.

ܫܘܬܦܐ *voyelles*, v. ci-dessus § 75.

ܫܘܡܬܐ *affirmatif*, B. H. I, 51, 10 et 14.

ܫܡܬܐ *le sujet*, ὑποκείμενον, opposé à ܡܢܝܢܐ, B. H. II, 72; Barzu'bi, 10, 2.

ܫܘܦܐ nom d'un accent, v. p. 147.

ܫܘܬܦܐ *l'agent*, Elias de Tirhan, chap. 1, syn. ܥܒܕܐ.

ܫܘܬܦܢܐ *l'action*, B. H. I, 4, 22; ܫܘܬܦܢܐ ܕܦܥܠܐ *noms d'action*, Elias de Tirhan, 34, 22, v. ܥܒܕܢܐ.

ܫܘܬܦܐ v. ܦܥܠ.

ܫܘܬܦ *dériver, conjuguer*, صرّف?

ܥܒܝܕܐ *l'action*, B. H. II, vers 813.

ܥܒܕܐ *l'agent*, le sujet des phrases verbales, B. H. I, 36, chap. 6; II, 73; *actif*, substantif dérivé du verbe, *id.* I, 37, comp. ܡܫܡܫܐ. ܥܒܕܢܐ *qualité d'agent* ou *d'actif; forme active des verbes*, comme l'aph'el, I, 236 ult.

ܥܘܡܡܐ *étranger;* ܫܡܐ ܥܘܡܡܐ *nom étranger*, B. H. I, 25, 16, comp. 20, 18; *dissemblable, id.* 8, 25 et 26; 205, 17; comp. 57, 19; 93 ult.

ܥܦܦܐ *redoublement*, action d'écrire deux fois la même lettre, comp. ܫܡܝܐ.

ܥܩܦܐ *jonction* d'un mot à un autre, العَطْف. On distingue : *la jonction au moyen d'une particule*, ܥܩܦܐ ܕܐܬܪܬܐ, عَطْف الحروف, et *la jonction de l'explication*, ܥܩܦܐ ܕܦܫܪܐ, عَطْف البيان. *Le conséquent* qui est joint au premier nom, est dit ܥܩܦܐ, المعطوف, et *l'antécédent*, ܡܥܩܦܐ ܥܠܘܗܝ, المعطوف عليه, v. B. H. I, 62, chap. 15, où les règles des grammairiens arabes sont appliquées au syriaque.

ܥܩܡܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 146.

ܥܒܕܐ ܕܠܐ *adverbe*, ἐπίῤῥημα; quelquefois aussi l'adverbe est appelé ܡܠܬܐ ܕܠܐ, ܡܠܬܐ pouvant prendre le sens de verbe, v. Elias de Tirhan, chap. 16 et 30.

ܥܩܪܐ, ܥܩܪܐ ܕܬܪ ; désignation des noms terminés par les suffixes ܬܪ, dont le radical est dit ܫܘܫܒܐ, Jacques d'Edesse, *Catalog. of the syr. manusc.* 1169 et 1170; B. H. 16, 19, comp. ܥܩܪܢܐ. Dans Elias de Tirhan, chap. 16, ܥܩܪܐ est pris dans le sens d'*accusatif*, αἰτιατική.

ܥܩܦܐ nom de la voyelle *ou*, v. ci-dessus p. 75, l. 2; ܐܘܬܐ ܕܥܩܦܐ lettre prononcée avec cette voyelle.

ܟܘܡܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܟܘܡܝܐ nom d'un accent = ܡܫܬܬܐ ܡܫܬܬܐ, Elias de Tirhan, chap. 29.

ܟܘܢܐ nom de la voyelle *ou*, v. ci-dessus p. 74.

ܟܘܡܝܐ *le futur;* ܟܘܡܝܐ v. ܐܬܐ.

ܡܘܢܝܐ ܡܘܢܝܐ παροξύτονος, B. H. I, 255, 4, v. ci-dessus p. 141.

ܡܘܢܝܐ, v. ci-dessus p. 64, note 2 et 75, 1.

ܡܫܬܬܐ *ponctuation, points-voyelles; interponction,* Elias de Tirhan, chap. 29; *accents, id.* chap. 28; *collation d'un manuscrit,* v. *Opuscul. Nestoriana,* G. Hoffmann, VII et suiv.

ܡܫܬܬܐ et ܡܫܬܬܐ *impératif,* v. ܐܡܪ; ܠܐ ܡܫܬܬܐ *impératif prohibitif,* B. H. 148, 19; 151, 5; ܡܫܬܬܐ *relatif à l'impératif,* Elias de Tirhan, chap. 15.

ܡܫܬܬܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܡܘܢܝܐ, v. ci-dessus p. 150.

ܡܬܬܐ πτῶσις, *cas,* v. ܡܬܬܐ, B. H. I, 20, 15; 41, 19; 159, 25; 185, 10; 208, 26; ܡܬܬܐ πτωτικός, *casuel, id.* I, 167, 10; 221, 25.

ܡܫܬܬܐ et ܡܫܬܬܐ, v. ܐܡܪ; ܡܫܬܬܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 146; sur ses divisions, v. p. 152; ce mot signifie encore *section,* division d'un chapitre; ܡܫܬܬܐ chez les Syriens orientaux est pris dans le sens de ܡܐܡܪܐ, v. ce mot, Elias de Tirhan, chap. 4, 6 et suiv.

ܡܬܬܐ πρότασις, *proposition antérieure, prémisse,* B. H. I, 170, 8.

ܡܬܬܐ ou ܡܬܬܐ πρόθεσις, *préposition,* B. H. I, 84, 11; 86, 10; 255, 13; v. ܡܐܡܪ ܡܫܬܬܐ.

ܡܬܬܐ *le dérivé,* opposé à ܡܫܪܐ, B. H. I, 111, 6; ܡܬܬܐ v. ܡܫܬܬܐ.

ܡܬܬܐ *figure, forme; la personne* dans les verbs, ܡܬܬܐ *qui concerne les personnes,* B. H. I, 125, 18; 136, 19; 255, 13; II, v. 865.

ܡܬܬܐ *mot, expression,* v. Elias de Tirhan, p. 40 passim; *proposition, phrase,* v. ci-dessus p. 149 et Elias de Tirhan chap. 14.

ܡܬܬܐ, v. p. 74 et 75 ci-dessus; ܡܬܬܐ *(lettre) prononcée avec p'thâḥâ,* v. ܐܬܬܐ.

ܡܬܬܐ ܡܐܡܪ ܡܫܬܬܐ πρόθεσις, *préposition,* B. H. I, 84, chap. 22.

ܡܬܬܐ κατηγορία, s'entend du nom qualificatif et de l'attribut, Elias de Tirhan, chap. 13 et 19; B. H. II, p. 72.

ܡܬܬܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܡܬܬܐ, v. ci-dessus § 119.

ܡܬܬܐ *voyelle,* v. ܐܬܬܐ.

ܟܢܘܢܐ *κανών, règle.*

ܟܝܢܘܬܐ *propriété,* B. H. I, 40, 17.

ܡܠܦܢܐ et ܡܠܦܢܐ *le vocatif,* v. ܐܝܡܐ; ܡܠܦܢܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 148.

ܡܠܦܢܐ *les modes du verbe* suivant quelques grammairiens, B. H. I, 90, 12, v. ܐܝܡܐ; *leçons, manières de lire,* B. H. I, 237, sect. 5; II, v. 865, v. ܡܫܡܪܐ; *les massores ou traditions* (jacobite et nestorienne), *id.* I, 151, 25; 155, 1; 184, 23, v. ܡܢܗܘܢܐ; *leçons métriques, mètres; noms appellatifs,* v. *Opuscul. Nestoriana,* G. Hoffmann, p. VI.

ܢܩܘܛ nom des points du pluriel, v. ci-dessus § 136.

ܡܪܒܥܝܬܐ *quadrilittérité,* B. H. I, 22, 2.

ܡܨܝܬܐ nom de la voyelle *é,* v. p. 74 et 75 ci-dessus.

ܡܥܝܢܐ *(lettre) marquée d'un r'wâṣâ,* v. ܐܢܝܢܐ.

ܡܫܝܢܐ nom d'un accent, qui comprend trois espèces, v. ci-dessus p. 147.

ܡܫܠܡ *dilaté* se dit du waw prononcé *ou,* v. p. 75 ci-dessus.

ܢܚܘܬܐ, ܢܚܘ ܬܫܠܝܬܐ, *syntaxe,* B. H. II, 72, 2; Elias de Tirhan, chap. 30.

ܢܚܘܬܐ, v. ci-dessus § 119.

ܢܚܬܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܡܐܡܪܐ v. ܐܝܡܐ.

ܡܚܘܝܬܐ *proposition antécédente,* v. ci-dessus p. 150.

ܡܚܘܝܬܐ *indication* du rapport entre le sujet et l'attribut, l'attribut lui-même, B. H. I, 44, sect. 2; II, 72, vers 804, comp. ܡܚܘܝܐ.

ܡܫܢܐ *changement, variation;* devant certains accents, il indique une variété de ces accents : ܡܫܢܐ ܐܝܟܐ, ܡܫܢܐ ܡܬܬܐ, ܡܫܢܐ ܬܪܝܢ, ܡܫܢܐ ܬܪܝܢ, ܡܫܢܐ ܡܬܬܐ, v. ci-dessus p. 147; ܡܫܢܐ ܕܝܡܐ, ܡܫܢܐ ܒܝܬܐ, ܡܫܢܐ ܡܫܝܚܐ, p. 148.

ܡܬܬܐ nom d'un accent, v. p. 146.

ܡܬܬܢܐ *le qualificatif,* الصفة; ܡܬܬܢܝܢܐ *le qualifié,* الموصوف; on distingue : ܡܬܬܢܐ ܕܠܐ ܡܠܬܐ *le qualificatif impropre,* et ܡܬܬܢܐ ܕܡܬܡܐ *le qualificatif par analogie,* B. H. I, 60, sect. 4, et II, 17.

ܡܬܠܡ qualité du verbe transitif, v. ܡܬܥܒܪ, B. H. I, 92, 6.

ܡܬܡܐ, مبتدا, *le sujet,* opposé à ܡܫܡ et à ܡܚܘܝܬܐ, B. H. I, 43, chap. 8; II, 72, vers 804.

ܬܩܢܐ *confirmation,* B. H. I, 57, chap. 12; ܫܡܗܬܐ ܕܫܡܗ noms qui servent à confirmer un autre nom, v. B. H. II, 28.

ܦܫܝܛܐ *simple,* nom d'un accent, v. ci-dessus p. 153.

ܡܫܬܘܦܐ *accord,* B. H. I, 59, sect. 3.

ܫܡܐ *le nom;* ܫܡܐ ܕܝܠܝܗ ou ܫܡ ܥܠܡܐ, *nom propre* ou *nom de personne,* κύριον; il peut être *dérivé* ܫܡܐ ܡܫܬܩܐ, ou *figuré* (surnom), ܫܡܐ ܕܡܬܩܢܐ; ܫܡܐ ܕܟܠܝܠܐ ou ܫܡ ܟܠܝܠܐ *nom générique* ou *commun;* il est divisé en : ܫܡܐ *substantif concret,* ܫܘܬܦܐ *substantif abstrait,* ܐܝܠܝܐ *qualificatif* ou *adjectif,* ܐܝܠܝܐ ܕܡܫܡܫܢܐ *qualificatif concret* (nom d'agent : *médecin, géomètre,* etc.), ܐܝܠܝܐ ܕܡܬܩܢܐ *qualificatif abstrait* (adjectif qualificatif : *difficile, simple*). Le substantif abstrait est dit ܡܫܬܘܦܐ *originaire,* qui forme des dérivés, ou ܐܝܬܝܐ *solidifié,* qui ne forme pas de dérivés. Le nom est dit ܫܠܡܐ *sain,* quand il est composé de consonnes fortes, ܚܠܫܐ ou ܚܠܫܐ *faible* ou *malade,* quand il renferme une semi-voyelle; il est ܦܫܝܛܐ *simple,* ou ܡܪܟܒܐ *composé;* ܩܕܡܝܐ *primitif,* ou ܡܫܬܘܦܐ *dérivé.*

Il est pris quelquefois dans le sens de *sujet,* Elias de Tirhan, chap. 13.

ܢܩܘܛܐ *noms ponctués,* syn. ܨܘܪܬܐ, ܢܩܘܛ ܨܘܪܬܐ *points-voyelles,* ܢܩܘܛ ܬܩܢܐ *points d'accentuation,* v. ci-dessus p. 69; ܢܩܘܛ ܬܩܢܐ, *id.* voy. Jacques d'Edesse, *Lettre sur l'orthogr.,* éd. Martin, ٥, 24; éd. Philipps, ٣٠, 5, où on lit : « les Syriens appellent š'mâhé les points qui s'appliquent aux propositions (ܐܝܟ ܕܢܩܘܛ ܬܩܢܐ ܕܫܡܗ) (ܫܡܗ »; comp. quelques lignes après, ܢܩܘܛ ܐܝܟ ܕܫܡܗ.

ܡܫܬܐ *syllabe,* συλλαβή, *Opusc. Nestoriana,* G. Hoffmann, p. XVII.

ܡܬܩܠ ou ܡܬܩܠ ܕܡܫܬܐ nom d'un accent, v. p. 146 ci-dessus, Elias de Tirhan, chap. 29.

ܡܬܩܠ ἄρθρον, *article,* s'entend des prépositions qui forment les cas, ܕ ; ܒ, Elias de Tirhan, chap. 2, 4 et suiv.

ܡܫܬܘܦܐ *radical,* v. ܫܡܐ et ܐܝܠܝܐ.

ܫܘܐ nom de la voyelle *é,* chez Bar'Ali et Elias de Tirhan, chap. 25, 26 et 27.

ܡܠܬܐ v. ܐܝܠܝܐ.

ܡܠܬܐ ܕܡܠܬܐ ὀρθοέπεια, *grammaire.*

ܡܬܠܐ *exemple.*

ܡܬܩܠ nom d'un accent, v. p. 147.

ܐܠܦܐ ܗܡܙܐ, همزة, aleph ayant la valeur d'une consonne, B. H. sur Jérémie 13, 9, v. ܐܠܦ.

ܐܠܦܐ nom d'un accent, v. ci-dessus p. 147.

ܐܠܦܐ v. ܐܠܦ.

ܐܠܬܐ ou ܐܠܬܐ ܕܡܬܐ *l'exception, l'exclusion;* ܐܠܬܐ ܕܡܬܐ ou ܐ ܕ *les particules d'exception,* حروف الاستثناء, B. H. I, 51, chap. 10 et II, v. 759 et suiv.

ܐܠܦܐ *type;* ܐܠܦܐ ܕܐܠܦܐ *nom d'origine,* suivant quelques grammairiens, B. H. I, 16, 24, comp. ܐܠܦܐ; ܐܠܦܐ ܕܐܠܦܐ *verbe-type* servant de paradigme, B. H. I, 159, 26.

ܐܠܦܐ *attribut,* syn. ܐܠܦ, Elias de Tirhan, chap. 13 et 19; *mode indicatif,* syn. ܐܠܦ, *id.* chap. 15 et 23.

Index des mots expliqués.

(Les nombres renvoient aux pages.)

ܐܳܬܳܐ 204, 205.

ܐܳܬܳܬܳܐ 251, 254.

ܐܳܬܳܬܳܐ, ܐܳܬܳܬܳܐ 20, 94, 252, 261.

ܐܳܬܳܐ, ܐܳܬܳܐ 88, 204, 270.

ܐܳܬܳܕܳܐ 37.

ܐܳܬܳܐ 37, 40, 218.

ܐܳܒܳܕܳܫ 90.

ܐܳܬܳܐ, ܐܳܬܳܕܳܐ 261.

ܐܳܐ 34.

ܐܳܒܳܐ 285.

ܐܳܒܳܬܳܐ 90.

ܐܳܬܳܐ 264.

ܐܳܬܳܥܳܡ 165, 166.

ܐܳܬܳܬܳܐ 85.

ܐܳܬܳܕܳܐ 206.

ܐܳܬܳܠ 188.

ܐܳܬܳܐ 82, 216.

ܐܳܬܳܒܳܐ 90.

ܐܳܬܳܡ 90.

ܐܳܬܳܘܳܬܳܐ 252.

ܐܳܬܳܕܳܐ 90.

ܐܳܬܳܕܳܡ 90.

ܐܳܬܳ 103, 197.

ܐܳܬܳܡ ܐܳܬܳܡ 88, 204, 270.

ܐܳܬܳܬܳܐ 252.

ܐܳܬܳܡܳܐ 205.

ܐܳܒ 283.

ܐܳܒܳܬܳ, ܐܳܒܳܬܳ ܐܳܒܳܬܳ ܐܳܒܳܬܳ ܐܳܒܳ 58, 82, 98, 102, 234, 241.

ܐܳܒܳ 164, 169, 301.

ܐܳܒܳ ܐܳܒܳ ܐܳܒܳ ܐܳܒܳ 252, 261, 262.

ܐܳܒܳ 286.

ܐܳܒ 285.

ܐܳܒ 120, 165.

ܐܳܒ 282, 381.

ܐܳܒܳ 165, 282, 349.

ܐܳ 58.

ܐܳ ܐܳ ܐܳ ܐܳ 120, 222, 250.

ܐܡܝܢ 96.

ܐܡܝܢ 83, 169.

ܐܡܬܐ 235.

ܐܡܐ 301, 164, 169.

ܐܡܐ 101.

ܐܡܗܝܡ 241.

ܐܡܐ 285.

ܐܡ 202, 299, 303, 323 à 325.

ܐܡܐ 187.

ܐܚܐ 165, 280.

ܐܚܐ ܐܚ. 279.

ܐܚ 196.

ܐܚ 39.

ܐܚܬܐ 89.

ܐܚܐ ܐܚ 261.

ܐܠ, ܟܠ, ܟܠ 103, 284, 389, 390.

ܟܐ 27.

ܟܬ ܟܬ ܟܬ ܟ 86, 264, 273.

ܟܬ 235.

ܐܬ ܐܬ ܐ 205, 206, 252.

ܐܬ 252.

ܐܬ 252.

ܐܬ 243.

ܐܬ 216.

ܐܬ 258.

ܐܬ 222.

ܐ 59, 85, 92, 282.

ܐ, ܐ 63, 168.

ܐ, ܐ. 168.

ܐ 166, 168.

ܐ 39, 189.

ܐ ܐ ܐ 98, 263, 301.

ܐ ܐ. ܐ ܐ 168.

ܐ 102, 106.

ܐ 105.

ܐ 252.

ܐ 253.

ܐ 235.

ܐ 7.

ܐ, ܐ 255.

ܐ 103, 197.

ܐ 221.

ܐ 207.

ܐ 27.

ܐ 206.

ܐ, ܐ, ܐ, ܐ 279, 353.

ܐ 284.

ܐ 284.

ܐ 27, 229.

ܐ 206.

ܐ 229.

ܐ 272, 352.

ܐ ܐ 101, 272.

ܐ 98.

ܐ 252.

ܐ 38.

ܐ, ܐ 241, IV.

ܐ 228.

ܐܘ 285.

ܐܘ 27.

ܐܘ 208.

ܐܡܥܢܐ 234.

ܐܡܥܢ 91.

ܐܡܢܝܐ 39.

ܐܡܐ 38.

ܐܡܐ 91, 207.

ܐܡܬܘܬܐ 252.

ܐܡܐ 38, 91, 194.

ܐܡܐܝܬ 283.

ܐܡܐܝ, ܐܡܐܝܢ 59, 283.

ܐܠܐ 38, 196.

ܐܠܐܝܬ 196.

ܐܠܐ 194.

ܐܠܐܬ 57.

ܐܠܐܬ 188.

ܐܠܥܘܢ 185.

ܐܠܥܢ 185.

ܐܠܥܢ 185.

ܐܠܥܢ 185.

ܐܠܬܘܬܐ 252.

ܐܠܫ 184.

ܐܠܫܢ 185.

ܐܠܥܢ, ܐܠܥܢ 59, 282.

ܐܠܦ 194.

ܐܠܦܝ 81.

ܐܠܦܢ 185.

ܐܠܬܘܬܐ ܐܠܬ 208, 253.

ܐܠܠܫ, ܐܠܠܫ 187.

ܐܠܦܫ ܐܠܦܫ 30, 190.

ܐܝܢ, ܐܝܢ 286.

ܐܝ 285.

ܐܝ 286.

ܐܝ, ܐܝ 104.

ܐ 285.

ܐܝܬܘܬܐ 252.

ܐܝܡܢܐ 238.

ܐܝܡܢ 238.

ܐ 58, 102.

ܐ, ܐ 58, 211.

ܐ ܐ 261.

ܐ 99.

ܐ ܐ ܐ 264, 278, 356.

ܐ, ܐ 52.

ܐ 227.

ܐ 235.

ܐ 40, 238.

ܐ ܐ 253.

ܐ 81.

ܐ, ܐ ܐ 254, 261.

ܐ 227.

ܐ 243.

ܐ 227.

ܐ, ܐ, ܐ 206, 264.

ܐ ܐ 88, 206, 270.

ܐ 282.

ܐ 254.

ܥܘܡܐ 215.
ܥܘ 49.
ܥܘܪ 283.
ܥܘܠܡܐ, ܥܘܠܡܐ 137, 263.
ܥܠܡ ܥܠܡܐ 53, 264.
ܥܠ 80, 81, 99.
ܐܘ 58.
ܐܬܐ, ܐܬ 263, 264.
ܒܨ ܒܨܐ 102.
ܒܨܐ 102, 214.
ܒܥܕܐ 104.
ܒܠ 104.
ܒܢܐ 104.
ܒܪ 222, 251.
ܒܪܨ 26.
ܒܥ ܒܥ 34, 238.
ܒܢܐ 104.
ܒܐ 81.
ܒܐܐ 224.
ܒܥܬ 85.
ܒܕ, ܒ, ܒ 262.
ܒܥܕܐ, ܒܥܕܐ 211.
ܒܪ 33.
ܒܪ, ܒ 285.
ܒܥܕܐ 81.
ܒܚ 251.
ܒܥܘܡܐ 254.
ܒܨܐ 110.
ܒܥܡܐ 30.
ܒܥ 102, 214.
ܒܥ 116.
ܒܥ 238.
ܒ 186.
ܒܡ 86.
ܐܡ, ܐܡ 46.
ܐܡ, ܐܡ, ܐܡ, ܐܡ 298.
ܐܡ, ܐܡ, ܐܡ 298.
ܐܚܕ 25.
ܐܥ, ܐܥܡ, ܐܥ 224, 254.
ܐܥ 80.
ܐܥܡ 218.
ܐܥܡ 254.
ܐܠ et ܐܠ 210.
ܐܠܥ 254.
ܐ 1, 262.
ܐ 170, 295.
ܐ 82, 303.
ܐ ܐ 120, 222, 250.
ܐ, ܐ 261.
ܐ, ܐ 167, 283, 373.
ܐ, ܐ 103, 167, 283, 373.
ܐ, ܐ, ܐ, ܐ 205, 262, 270.
ܐ 86.
ܐ 38.
ܐ 96, 188.
ܐ, ܐ 262.
ܐ 254.
ܐ 96, 197.

ܡܥܕܡܝܬܐ ܡܥܕܡܝܬܐ 201.

ܡܥܕܡܐ 37.

ܡܙܐ 82, 168.

ܡܙܡܐ 225.

ܡܐ ܡܐ 100, 168.

ܡܐ 101, 169.

ܡܐ 100.

ܡܐ 101, 299, 318 à 323.

ܡܐ, ܡܐ 285.

ܡܠܬܐ 37.

ܡ 82, 100.

ܡ 169.

ܡܡܡܡܡܡ 94.

ܡܡ 187.

ܡܡܡ 219.

ܡ 165, 349.

ܡ 283.

ܡ ܡ 282, 284, 349.

ܡ 169.

ܡ 282.

ܡ 83, 169.

ܡ 86.

ܡ, ܡ 164, 168.

ܡ 169.

ܡ 101, 137.

ܡ, ܡ 168.

ܡ, ܡ 169.

ܡ, ܡ 238.

ܡ 42, 103.

ܡ, ܡ 167.

ܡ 102, 282.

ܡ 286.

ܡ 96, 187, 197.

ܡ 262.

ܡ, ܡ 98, 187.

ܡ 262.

ܡ 262.

ܡ 262.

ܐ 46, 214.

ܐ 102.

ܐ 102, 235.

ܐ, ܐ 261.

ܐ 37, 223.

ܐ 39.

ܐ 214.

ܐ 227.

ܐ 227.

ܐ 42, 85, 220.

ܐ 104, 224.

ܐ 98.

ܐ 238.

ܐ 221.

ܐ 34.

ܐ 98, 186.

ܐ, ܐ 37.

ܐ 111, 186.

ܐ, ܐ, ܐ 207.

ܐ 26, 304.

ܐܬܥܡܕܐ 254.

ܐܪܥܐ 227.

ܐܥܡܕܐ 216.

ܐܥܡܕܐ 254.

ܐܡܐ 228.

ܐܡܕܐ 216.

ܐܬܐ, ܐܬܐ 215, 263.

ܐܬܬܐ 227.

ܒܝ, ܒܐ 98, 271.

ܒܝ ܒܝ, ܒܝܬܐ 81, 102, 302.

ܒܝܬܝܬܐ 303.

ܒܝ ܥܕܐ 348, 353.

ܒܝ ܟܥܕܐ 353.

ܒܝܕܐ ܒܝܕܐ 86, 123, 212.

ܒܝܡ, ܒܝܬܐ, ܒܝܬ 252, 263.

ܒܝܡܐ 225.

ܒܝܢ, ܒܝܢ, ܒܝܢܐ 105, 264.

ܒܝܬܐ 254.

ܒܬܐ 263.

ܒܥܕܐ 85.

ܒܥܕܬܐ, ܒܥܕܬܐ 261.

ܒܥܕ 85, 116, 215.

ܒܥܕܐ, ܒܥܕ 37.

ܒܪ 212.

ܒܪܬܐ 254.

ܒܪܬܐ 110, 219.

ܒܪܥܡܐ 57.

ܒܫܥܐ 104.

ܒܫܥܐ, ܒܫ 212.

ܒܫ 196.

ܒܬܐ, ܒܬܬܐ 253, 262, 349.

ܒܬܢ, ܒܬܢ 92, 94.

ܒܬ 104.

ܒܥܕ, ܒܥܕ 86, 89.

ܒܪܥ 223.

ܒܥ, ܒܥ 38.

ܒܥ, ܒܥ 204.

ܒܥ ܒܥ 88, 205, 270.

ܒܥ 252.

ܒܥܕ 223.

ܒܥ 110.

ܒܥ, ܒܥ 62, 262.

ܒܥ 254.

ܒܥ 235.

ܒܥ 217.

ܒܥ 220.

ܒ 102, 168.

ܒ 39.

ܒ 283.

ܒ 21.

ܒ 103.

ܒ 222.

ܒ, ܒ 42, 208.

ܒ, ܒ 128, 130, 235.

ܒ, ܒ 37.

ܒ, ܒ 215, 254.

ܒ 39.

ܒ, ܒ 130, 222.

ܫܢܐ 98.

ܫܦܝܪܘܬܐ 219.

ܫܢܐ 98, 204.

ܬܠܬ 39, 99.

ܬܠܬ 215.

ܬܠܬܝܢ 216.

ܬܠܬܝܢ 238.

ܬܠܬܝܢ 238.

ܬܠܬ 282.

ܬܡܢ 82.

ܬܡܢ, ܬܡܢ 248.

ܬܠ 285.

ܬܠܬܐ 228.

ܬܠܬ 263.

ܬܠܬܐ, ܬܠܬܐ 264.

ܬܠܝܢ, ܬܠܝܢ 37.

ܬܠܬܐ 234.

ܬܐ 197.

ܬ 205.

ܬܐܡܐ 57, 94.

ܬܝܡ 101.

ܬܝܡܐ 101.

ܬܡܢ, ܬܡܢ 282.

ܬܩܦܐ, ܬܩܦܐ 262.

ܬܫܥܐ 228.

ܬܫܥܐ 228.

ܬܡܢ 82, 194.

ܬܡܢ 251.

ܬܡ 194.

ܬܫܥܐ 228.

ܐ 82.

ܐܠܐ ܐܠܐ 46, 215.

ܐܐܐ 47, 58, 82, 85, 87, 92, 165, 349.

ܐܐ 46, 215.

ܐܠܐ ܐܠܐ 216.

ܐܝ 283.

ܐܝܡܐ 37, 40.

ܐ 285, 314.

ܐ 101.

ܐܘܠܐ 253.

ܐܘܐ 104.

ܐܘܐ 238.

ܐܘܠܐ, ܐܘܠܐ 243.

ܐܘܡ 238.

ܐܘܐ 253.

ܐܘܐ 252.

ܐܘܡ, ܐܘܡ 238.

ܐܘ 30.

ܐ 278, 283.

ܐ 82.

ܐ 165, 166.

ܐܟܐ, ܐܟܐ 227.

ܐܟܐ 254.

ܐ 104.

ܐܝܡܐ 104.

ܐ, ܐ, ܐ 48, 270, 291, 305.

ܐ 381.

ܐ 227.

ܥܠܬܐ, ܥܠܬܐ 252.
ܥܠܬܐ 38.
ܥ 282.
ܥܠܡܬܐ 254.
ܥܠܡܬܐ 254.
ܥܠܩܐ 254.
ܥܠܘ 186.
ܥܠܩܐ, ܥܠܩܐ 262.
ܥܠܡܐ 243.
ܥܠܐ 215, 236.
ܥ 167.
ܥܝܥܐ 252.
ܥܡܐ 216.
ܥ, ܥ 34, 186.
ܥܗ 80.
ܥܐ 215.
ܥܐ, ܥܐ, ܥܐ 171.
ܥܐ, ܥܐ 171.
ܠܐ, ܠܐ 263, 264.
ܚܩܐ, ܚܩ 253, 262.
ܚܐ 102, 214.
ܚ 101, 283.
ܚ 283.
ܚܡܐ 90.
ܚܡܐ 90, 91.
ܚ 278.
ܚ ܚ 38, 42.
ܚ 286.
ܚܚܐ 252.
ܚ, ܚ, ܚ 58, 228, 246.
ܚ 283.
ܚ 283.
ܚ, ܚ, ܚ 283.
ܚ 37.
ܚ 218.
ܚ 58.
ܚ 274.
ܚ 284.
ܚ 284.
ܚ 227.
ܥ 167, 169, 300.
ܥ, ܥ, ܥ 59, 99, 206, 252, 273, 276.
ܥ 57.
ܥ 57.
ܥ 57.
ܥ 254.
ܥ 282.
ܥ, ܥ 253.
ܥ 102.
ܥ 304.
ܥ 252.
ܥ 197.
ܥ 254.
ܥ 236.
ܥ 282.
ܥ 81, 169, 300.
ܥ 235.

ܥܢܡܢܐ 230.

ܥܢܝܐ 231.

ܥܢܐ 196.

ܥܢܝܐ 103, 282.

ܥܢܐ, ܥܢܐ ܥܢܐ 213.

ܥܢܐ 231.

ܥܢܐ 218.

ܥܢܥܢܐ 236.

ܥܢܥܢܐ 231.

ܥܢ 48, 279, 280.

ܥܢܥܢܐ 254.

ܥܢ 206.

ܥܢܥܢ 57.

ܥܢܐ 255.

ܥܢ, ܥܢ ܥܢ 231.

ܥܢ 216.

ܥܢܥܢ 254.

ܥܢ, ܥܢ 222.

ܥܢ, ܥܢ 57, 221.

ܥܢ 57.

ܥܢ 285.

ܥܢ 285.

ܥܢ 103.

ܥܢ 231.

ܥܢ 231.

ܥ, ܥ, ܥ 81, 164, 169, 300.

ܥ 280, 303, 347.

ܥ 285.

ܥ 137, 341.

ܥ 101, 300.

ܥ 101, 300.

ܥ 254.

ܥ, ܥ 59, 283.

ܥ, ܥ 215.

ܥ 108.

ܥ 137.

ܥ ܥ 40, 99, 230.

ܥ 197.

ܥ 234.

ܥ 229.

ܥ 229.

ܥ 234.

ܥ 231.

ܥ 48.

ܥ 231.

ܥ 231.

ܥ 23.

ܥ 252.

ܥ 38.

ܥ 86.

ܥ, ܥ 252, 264.

ܥ 227.

ܥ, ܥ, ܥ, ܥ 264, 270.

ܥ 86, 230.

ܥ 254.

ܥ 252.

ܥ 252.

ܥ 197.

ܐܬܪܥܝܬܐ 251.
ܐܬܪܡܛܘܬܐ 106.
ܐܬܪܢܣܝ 106.
ܒܝܬ 57.
ܒܝܥ 57.
ܒܝܫ 233.
ܓܐ 196.
ܓܘܫ 197.
ܓܘ . 196.
ܓܘܪܬܐ 253.
ܓܘܫܬܐ 48.
ܓܘܫܥ 233.
ܓܘܪܬܐ 253.
ܓܐ 196.
ܓܘܫܥ 233.
ܕܡܐ 211.
ܕܡܝ 39.
ܕܫܡܐ 81.
ܕܫܝ 197.
ܗܐܡܐ 46, 214.
ܗܒܐ 235.
ܗܕܐ 107, 260.
ܗܘܪܬܐ 252.
ܗܢ 26, 252.
ܗܢܐ 194.
ܗܢ 197.
ܗܢܬ 106.
ܗܢܬ 106.
ܗܐ, ܗܐ, ܗ 211, 247, 256, 260.
ܗܐ 220.
ܗܝ 99, 215.
ܗܝܗ 201.
ܗܝܟܐ 222.
ܗܝ 34.
ܗ, ܗ, ܗ, ܗ 59, 184, 344.
ܗ 39.
ܗ 81, 182.
ܗ 1, 224.
ܗ 99, 224.
ܗ 101.
ܗ 252.
ܗ 104.
ܗ 82, 184.
ܗ 34, 238.
ܗ 235.
ܗ, ܗ 215.
ܗ 215.
ܗ 81, 182.
ܗ 222.
ܗ 238.
ܗ 39.
ܗ 235.
ܗ 1.
ܗ 251, 254.
ܗ 235.
ܗ, ܗ, ܗ 59, 130, 269.
ܗ 59, 99, 212.

ܫܠܝܢܐ, ܫܠܝܢܐ 220.

ܫܠܝܡܐ 221.

ܫܡܫ 34.

ܫܡܫܘܢ 243.

ܫܢܝܐ 218.

ܫܩܢܐ 252.

ܫܡܠ 38.

ܫܘܟܡܐ 227.

ܫܘܩܝܐ 225.

ܫܡ 2, 42.

ܫܡܐ 256.

ܫܡܥ 39.

ܫܡܨ 2, 39, 42.

ܫܡܨ 184.

ܬܐܘ 214.

ܬܘܒܐ 225.

ܬܝܒܐ 222.

ܬܥܒ 136, 282.

ܬܠ 136.

ܬܥܐ 136, 137.

ܬܥܒ 92, 102, 136.

ܬܘܬܐ 227.

ܬܢܐ 105, 214.

ܬܗ 37, 276.

ܬܗ. 37.

ܬܗ 37.

ܬܐܡܐ 84, 86, 220.

ܬܡܢ 222.

ܬܫܬܐ 37.

ܬܩܝܩܐ 37, 41, 85, 228.

ܬܘܐ 227.

ܬܬ, ܬܬ 261.

ܬܬܐ 34.

ܬܡ 39.

ܬܩܢܐ 254.

ܬܩܝܩ 86, 220.

ܬܬܐ 104.

ܬܩܝܩ 251.

ܬܐ 27, 80, 81, 99, 211.

ܬ 19.

ܬܩܝܐ 238.

ܬܫܘܢ 234.

ܬܢ, ܬܢ 271, 272, 352.

ܬܩܩ 8.

ܬܩ 24.

ܬܩ, ܬܩ 262.

ܬܩ 85, 86, 89, 91, 228.

ܬܩ 215.

ܬܩܐ 238.

ܬܢ 109, 235.

ܬܩ 109.

ܬܩ 85.

ܬܢ 215.

ܬ 38, 107.

ܬ 39.

ܬ, ܬ 263, 264.

ܬ 61.

ܬ 88, 212.

ܐܬܐ, ܐܬܐ 211, 247.

ܐܕܡ, ܐܕܡܐ 40, 206.

ܐܕܡܢܐ 40, 42, 238.

ܐܗܝܢܐ 26.

ܐܗܕܡܐ 254.

ܐܡܢܡܐ 90.

ܐܠܦܐ 99, 212.

ܐܢܫܐ 111.

ܐܣܟܘܠܐ 253.

ܐܦ 14.

ܐܪܡ, ܐܪܡ 39.

ܐܬܬܐ 216.

ܐܬܐ 40.

ܐܬܪܐ 227.

ܐܬܪܡܬܐ 235.

ܐܬܪܐ, ܐܬܪܐ 118, 130.

ܐܬܪܡ 101.

ܐܬܪ, ܐܬܪ 40, 235.

ܐܬܪܡ, ܐܬܪܡ 61.

ܐܬܡܐ 253.

ܐܬܪ, ܐܬܪ 227.

ܐܬܪܬܐ 235.

ܐܬܪܐ 111.

ܐܡܡ 7.

ܐܬ, ܐܬ 263, 264.

ܐܒ 47, 58.

ܐܒ 58.

ܐܒ, ܐܒ, ܐܒ 216.

ܐܓ, ܐܓ 262.

ܐܕܡ 110.

ܐܕ 227.

ܐܕ 212.

ܐܕ, ܐܕ 215, 254.

ܐܕ, ܐܕ 222.

ܐܕ 254.

ܐܕ 96, 214.

ܐܕ, ܐܕ 110, 222.

ܐ 34.

ܐ 104.

ܐ 228.

ܐ 221.

ܐܗ, ܐܗ 61.

ܐܗ 227.

ܐ 38.

ܐ 253.

ܐ ܐ 37, 224.

ܐ 235.

ܐ 222.

ܐ 254.

ܐ 111.

ܐ 228.

ܐ 89.

ܐ 39, 262.

ܐ 23, 39.

ܐ 23.

ܐ 235.

ܐ 33.

ܐ 263.

ܥܕܡܐ 344.

ܥܕܥܬܐ 42.

ܥܬܝܢܐ 99, 212.

ܥܦܘ 176.

ܥܪܝܢܐ 218.

ܥܪܬܐ 263.

ܥܪܥܐ 23, 39.

ܥܦܐ 34.

ܥܦܕܐ 104.

ܥܪܐ 37, 59.

ܥܪܐܘܬܐ 57, 202, 203.

ܥܪܨ 49.

ܥܪܨܬܐ 92.

ܥܪܘܣ 111.

ܥܪܬܐ, ܥܪܕܐ 261.

ܥܪܨܐ 228.

ܥܪܥܬܐ 111.

ܥܪܨ 111.

ܥܡܡ 24.

ܥܡܕܐ 85, 211.

ܥܢܐ 211.

ܥܨ 261.

ܥܕܐ 238.

ܥܥ, ܥܥ 273, 345, 351.

ܥܨܕܐ 107.

ܥܕܐ 222.

ܥܬܐ 254.

ܦܨ 27.

ܦܘܨܬ 101.

ܦܐܡܬܐ 216.

ܦܣ, ܦܣܐ 261.

ܦܘܨ 104.

ܦܘܨ 186.

ܦܘܥܬܐ 261.

ܦܣܬܐ 254.

ܦܡ 80, 99, 211.

ܦܥܬܐ 215.

ܦܚ 27.

ܦܚܬܐ 252.

ܦܡ 58, 211.

ܦܡܐ 214.

ܦܐ 215.

ܦܐ 58.

ܨܕܐ 104.

ܨܕܬܐ 254.

ܨܨ 32.

ܨܕܐ 222.

ܨܕܬ, ܨܕܬܐ 101, 272.

ܨܕܐ 272.

ܨܕܬ 81, 101, 273.

ܨܠ 25, 110.

ܨܒ, ܨܒ 184.

ܨܦ 39.

ܨܒ 81.

ܨܘܡ 95, 120, 224.

ܨܘܚ 120, 224.

ܨܐ 82.

ܨܨ 40.

ܡܘܩܕܢܐ 231.

ܡܘܩܕܢܐ 227.

ܡܘܩܕܨ 82, 101, 231.

ܡܘܩܕܥ 101.

ܡܘܩܕܢ 101.

ܡܘܩܕܬ 101.

ܡܘܩܥ 101.

ܡܘܩܨ 81.

ܡܫܬܐ, ܡܫܐ 213, 215.

ܡܫܬܐ 213, 215, 254.

ܡܫܪ 39.

ܡܫܚܬܐ 254.

ܡܫܝܐ 39.

ܡܘܩܕܐ ܡܘܩܕܐ 82, 216.

ܡܕ 42.

ܡܟܝܐ 26, 257.

ܡܟܐ 212.

ܡܟܬܐ 254.

ܡܪ, ܡܪܐ 69, 206.

ܡܪܢ ܡܪܢ 270.

ܡܪܬܐ, ܡܪܬܐ 20, 94, 207, 252, 261.

ܡܪܢܐ 57, 94.

ܡܪܢ 34.

ܡܪܢ 34.

ܡܬܐ, ܡܬܐ 261.

ܡܬ 39.

ܡܬܐ 96, 211.

ܡܬܐ 102, 207.

ܡܬܬܐ 213.

ܡܬܢܐ 227.

ܡܩܕܬܐ, ܡܩ 252.

ܡܪܝܐ 227.

ܡܪܥܢܐ, ܡܪܥܢܐ 231.

ܡܪܬܐ 217.

ܡܪܬܢ 284.

ܡܪ 39.

ܡܬܬܐ 104.

ܢ 207.

ܢܢ ܢ 91, 128, 271, 276.

ܢܐܫ 207, 213.

ܢܢ 352.

ܢ 98, 194.

ܢܐܡܐ, ܢܐܡܐ 25, 61, 81.

ܢܐ 57.

ܢܐ 57.

ܢܐ 102, 211.

ܢ 96, 188.

ܢ 184.

ܢܝܡ 25, 80.

ܢܝܡܬ 232.

ܢ 207, 212.

ܢܝܡܬ, ܢܝܡ 86.

ܢ 196.

ܢ 40.

ܢ 38.

ܢܢ, ܢ 82, 123, 209.

ܢ 82, 216.

ܐܘܡܬܐ, ܐܘܡܬܐ 211.
ܐܘܡܬܐ 34.
ܐܘܡܬܐ 232.
ܐܘܡܬܐ 232.
ܐܫܬܐ, ܐܫܬܐ, ܐܫܬܐ 84, 279.
ܐܡܬܐ 228, 232.
ܐܡܬܐ, ܐܡܬܐ 241.
ܐܦ 184.
ܐܦ 184.
ܐܦ 166.
ܐܬܪܝ 57.
ܐܬܐ 238.
ܐܬ 166.
ܐܬܬܐ 252.
ܐ 278.
ܐܢܬܐ, ܐܢܬܐ 274.
ܐܢܫܬܐ, ܐܢܫܬܐ 101, 272.
ܐܢܬܐ 272.
ܐܢܫܬܐ 273.
ܐܐ 102.

Additions et corrections.

Page 6, note. — ܚܢܢ *gracieux* est exact et se rencontre souvent dans les grammaires de Barhébræus.

Page 23, note 2. — Sur דיקון voy. p. 298, note 1.

Page 26 *c*. — La triple prononciation du taw et du dâlath est également usuelle dans le néo-syriaque du Ṭour ʿAbdin dont MM. Prym et Socin viennent de publier des textes. Comp. aussi pour le palestinien, Barhébræus, I, 206, 24.

Page 27, note 1. — Sur ܐܘܟܢ voy. p. 229, note 1.

Page 33, ligne 11. — L'explication du ܟ de ܢܚܟ par ܢ trouve un appui dans les dialectes araméens où, l'aïn tombant, la racine נחך est devenue חוך targ. et talm.

Page 33, note 2. — Dans le néo-syriaque du Ṭour ʿAbdin ܩܝܣܐ se prononce avec *s* emphatique : *qaiṣo*.

Page 37, ligne 13. — ܒܝܫ est à comparer avec l'hébreu בוש, באש répondant à une racine syriaque ܒܐܫ.

Page 40, ligne 7. — Avec ܫܝܚ comp. aussi l'hébreu שיח.

Page 42, § 41. — Aj. ܩܛܓܪܝ de κατηγορέω; les anciens manuscrits avaient ܩܛܓܪܝ, Barhébræus, I, 46, 21.

Page 46, note 1. — ο est écrit quelquefois pour ε prononcé *eu*, comme ܦܪܘܬܝܣܝܣ, Barhébræus, I, 84, 11 pour πρόθεσις.

Page 48. — Sur la prononciation de *ou, u* comme *i*, comp. ܡܢܨܦܐ, ar. مَنْبِج *Mabong*; ܐܘܪܫܠܡ de *Ourešlem*, p. 90.

Page 48, note 2. — ܒܝ avec les suffixes se prononçait ܒܘ v. § 284 *fin*.

Page 54, note 1. — Comp. la forme ܦܪܘܣܝܣ § 232.

Page 58, note 2. — Barhébræus, I, 20, 25, pose comme règle que l'*i* de riš ne doit pas être écrit par youdh, parce qu'il est bref.

Page 69, note 2. — La désignation de ܡܘܢܝܐ appliquée aux points dérive des noms ponctués qui servaient d'exemples, v. G. Hoffmann, *Opuscula nestoriana*, VI.

Page 98, § 107 *a*. — Quelquefois ܐ s'articule avec *a* : "ܐܟܠ *mangé*, forme "ܐܟܠ; "ܐܪܥܐ *terre*, ܐܬܪܐ *lieu*, forme "ܐܪܥ, ܐܬܪ. La voyelle *é*, plus ordinaire dans ce cas, peut donc être considérée comme affaiblie de la voyelle naturelle *a*, v. § 83.

Page 103, note 1. — ܐܘܕܝܐ vient bien de la racine ܐܒܝ et a le sens de *tristesse*, v. Barhébræus, I, 215, 21.

Page 107, ligne 9. — ܚܘܠܐ peut être rapporté à une racine ܚܘܠ, v. Nœldeke, *Syr. Gramm.*, § 28. ܢܘܦܐ avec roukkâkh, v. p. 260, note 1, appartient à une racine inusitée ܢܦ et signifie les ordures que l'on vanne, propr. *le vannage*, ܢܦܐ.

Page 126, note 3. — הגה a aussi le sens de *prononcer distinctement* dans la Mišna, Sanhéd., 10, 1 *fin* : ההוגה את השם באותיותיו *celui qui prononce en toutes lettres le tétragramme*, comp. aussi *Mand. Gramm.*, 1, note 1. Les Syriens orientaux désignent le m'haggyânâ sous le nom de ܡܗܓܝܢܐ *l'articulation distincte;* ils se servent de celui de ܡܘܢܝܐ pour *la syllabe*, v. ces noms ci-dessus p. 396 et 406.

Page 137, § 161. — Comp. ܛܘܪܢܐ et τύραννος.

Page 171, ligne 15. — M. G. Hoffmann dans la *Zeitschr. der D. M. G.*, XXXII, p. 757, considère comme secondaires les terminaisons ܘ et ܝ de la 3e personne du pluriel du parfait. Dans cette hypothèse, elles se seraient formées par analogie de la deuxième personne du pluriel; appliquées d'abord à l'impératif où elles sont le plus usuelles (ܫܠܚܘ ܫܠܚܝ par analogie de ܫܠܚܢ ܫܠܚܢ), elles auraient été ensuite étendues au parfait. Mais on ne doit pas voir là une contraction de ܫܠܚ ou ܫܠܚ + ܗ ou ܗ, car ܗ et ܗ n'existent en syriaque que comme suffixes possessifs des noms.

Page 172, ligne 25. — Dans le vol. XI qui vient d'être publié des *Variae lectiones* de Rabbinovicz, se trouve la variante נימא au lieu de לימא.

Page 188, ligne 32. — ܢܫܠܚ *Spicileg. syr.* 5, 20 est un pa'el

qui se rencontre souvent avec le sens de *rebâtir* v. *Thesaur. syr.* de Payne Smith sous ܒܢܐ.

Page 215, ligne 17. ܩܕܡܐ et ܣܝܡܐ appartiennent à la forme فَعْل, comme le montrent l'hébreu et l'arabe.

Page 216, ligne 30. Le mot ܒܨܡܘܬܐ se rencontre dans les livres syriaques anciens, v. *Thesaur. syr.* et *Julianos der Abtrünnige*, 78, 12; 190, 26. Comp. sur cette forme ܣܝܡܬܐ = חֹרֵב le mont Horeb, Julianos, 113, 5.

Page 220, ligne 21. Les mots ܓܘܙܪܘܬ et ܓܘܙܪ qui doivent être lus ܓܘܕܪܘܬ et ܓܘܕܪ, n'appartiennent pas à cette forme; ils signifient des animaux *parqués*.

Page 230, note 1. — Le pluriel dans les noms indiquant le lever ou le coucher des astres venait sans doute d'un duel, comp. צָהֳרַיִם עֲרָבַיִם.

Page 241, note 1. — La forme ܐܝܬܡܐ sans voyelle du noun est confirmée par Barhébræus, I. 81, 7; les Syriens occidentaux prononçaient ܐܝܬܡܐ avec z'qâphâ du riš, les orientaux ܐܝܬܡܐ avec ḥ'wâṣâ. On formait de ce mot un nouvel adjectif, ܐܝܬܡܝܐ *étranger*, v. *Reliquiae juris*, éd. Lagarde, 4, 19 et 20, et l'adverbe ܐܝܬܡܝܐ *au contraire*.

Page 244, ligne 21. — ܐܚܐ ܕܐܡܐ signifie simplement *l'oncle maternel*, comp. אבדימי *l'aïeul maternel*, Sanhéd. 96*b*. Ces appellations sont fréquentes dans les Talmuds.

Page 250, ligne 15. — ܡܫܡܫܢܐ est le fém. du part. passif ܡܫܡܫ.

Page 259. — Aj. ܫܡܫܐ *clou*, pl. ܫܡܫܐ, ܫܡܝܢܐ *mors*, pl. ܫܡܝܢܐ.

Page 286. — Aj. ܒܟܠܗ *absolument* πάντως. ܠܐ ܐܠܐ ou ܠܐ ܐܠܐ *au moins, sinon*, usité seulement par les Syriens occidentaux, Barhébr. I, 183 et suiv.; les orientaux employaient dans le même sens la particule ܐܠܐ. Cette particule entre dans la composition du talmudique אִלְמָלֵי *si, si non*, qui par le sens répond au syriaque ܐܠ ܕ et ܐܠ ܕ, targ. אלו, אלולי; ܐܠܐ ܡܠܝ paraît lui-même composé de מָא, ܐܠ et de ܠܝ.

Page 294, § 308. — Supprimez le dernier exemple.

Page 296, ligne 13. — Aj. ܟܠܗ, ex.: ܕܠܐ ܢܛܥܐ ܟܠܗ *qu'il ne se méprise pas lui-même*, Overb. 171, 20: ܡܢ ܟܠܗ *de nous-mêmes*, id. 173, 16; ܒܟܠܗ *en eux-mêmes*, Luc. 1, 66.

Page 329. — Dans les deux derniers exemples du § 346 *a* les mots ܫܘܪܐ, ܕܐܬܪܬܐ, ܫܘܝܐ doivent être pris comme sujets, comp.: ܕܐܬܪܬܐ ܕܐܬܪܬܐ ܫܘܪܐ ܗܘܬ ܫܘܝܐ ܗܘܬ ܕܐܬܪܬܐ *et la jeune fille, son aspect était beau et son visage joli,* Julianos 148, 21.

Page 317, ligne 4. — Le dernier exemple de *b* appartient à *c*.

Page 330, ligne 7. — Dans le dernier exemple du § 350*b*, il faut lire ܢܟܬܘܒܐ au lieu de ܢܟܬܘܒ d'après Julianos 226, 11.

Page 344. — L'exemple de la ligne 20 est à placer ligne 3.

Page 352, ligne 29. — ערובתא est généralement dérivé de ערב *le soir (du Sabbat).*

Page 369, ligne 5. — Biffez le mot *avec.*

Page 371, ligne 1. — La citation est du *Spicilegium syr.* p. 11, l. 21, comp. מיית ... בלא זמניה Sanhéd. 97*a*.

Errata.

Page	3, note 2	lisez	1872	au lieu de	1782.
»	9, » 1	»	XXII	»	XVI.
»	10, ligne 19	»	carré	»	cassé.
»	12, note 2	»	אט"בח	»	את"בח.
»	30, ligne 7	»	§ 110, 3° *f.*	»	§ 110 *e.*
»	31, » 9	»	un type	»	une type.
»	31, » 14	»	syriac	»	syriæ.
»	32, dernière ligne	»	ܐܝ" et ܕܝ"	»	ܐܝ" ܕܝ".
»	38, ligne 18	»	avec جاء اتى	»	avec جى.
»	38, » 21	»	§ 173, 4°	»	§ 172, 6°.
»	40, » 5	»	ܥܫܝܡܐ	»	ܥܫܝܡܐ.
»	41, » 17	»	ܠܡܥܒ	»	ܠܡܥܒ.
»	47, note 1	»	הינמונא	»	הינהונא.
»	57, ligne 16	»	§ 104	»	§ 106.

P. 57, l. 20 et 21 lis. ܐܘܢܬܐ, ܐܘܢܬܐ, ܐܘܢܬܐ au lieu de ܐܘܢܬܐ, ܐܘܢܬܐ, ܐܘܢܬܐ.

Page	58, ligne 25	lisez	ligne 27	au lieu de	ligne 11.
»	60, » 6	»	ܢܩܪܢܝܐ *nègrânâi*	»	ܢܩܪܝܐ *nèqrâi.*
»	64, lig. 3 des not.	»	ܐܘ	»	ܐܘ.

Page 66,	dernière ligne	lisez distinction	au lieu de	distinctif.
» 68,	» »	ܩܛܘܠܐ *qáṭolá*	»	ܩܛܛܠܐ *qaṭṭálá.*
» 80,	ligne 6	ܬܥܫ	»	ܬܥܫ.
» 80,	» 11	ܐܝܡ	»	ܐܝܡ.
» 80,	note 2	ܢܛܪ	»	ܢܛܪ.
» 83,	ligne 13 et 20	ܢܥ ܥ"	»	ܢܥ ܥ".
» 86,	» 19	ܥ	»	ܥ.
» 86,	» 22	ܢܥܡܥ	»	ܢܥܡܥ.
» 91,	note 1	ܥܩܪܒ	»	ܥܩܪܒ.
» 93,	note 1	ܒܗܢܝܐ	»	ܒܗܢܝܐ.
» 94,	ligne 15	ܫܘܢܕܝܢ	»	ܫܘܢܕܝܢ.
» 95,	» 11	*šoudayà, šonidâyà*	»	*šoudhâyà, šonidhâyâ.*
» 99,	» 2	*jalousie*	»	*acquisition.*
» 101,	» 2	ܥ	»	ܥ.
» 102,	» 27	ܒܥܩܒ	»	2° ܒܥܩܒ.
» 102,	dernière ligne	ܐܥܡܕܐ	»	ܐܥܡܕܐ.
» 104,	note 3	forné de	»	formé.
» 116,	ligne 2	ܡܥܨܐ	»	ܡܥܨܐ.
» 116,	» 13	ܒܥܨܐ	»	ܒܥܨܐ.
» 116,	» 14	ܢܨܐ	»	ܢܨܐ.
» 125,	» 2	ܐܫܡ	»	ܐܫܡ.
» 136,	» 28	*hérita*	»	*hésita.*
» 137,	» 20	ܒܥܐ	»	ܒܥܐ.
» 149,	» 32	ܡܥܩܢ	»	ܡܥܩܢ.
» 169,	ligne 15	ܡܠܬܐ	»	ܡܠܬܐ.
» 189,	av. dern. ligne	préfixe	»	suffixe.
» 192,	» 22	aleph	»	lâmadh.
» 192,	» 26	ܠ	»	ܠ.
» 195,	» 18	la	»	les.
» 196,	» 16	ܠܗ ܠܗ . ܠܗ	»	ܠܗ ܠܗ . ܠܗ.
» 207,	» 12	ሰማያት	»	ሰማየት.
» 210,	» 17	ܥܓܠܐ	»	ܥܓܠܐ.
» 211,	» 9	ܝܨܪ	»	ܝܨܪ.
» 211,	» 24	ܥܡܕ ܥ	»	ܥܡܕ ܥ.
» 212,	» 9	*butin*	»	*toison.*
» 213,	» 20	ܥܓܐ	»	ܥܓܐ.
» 230,	» 9	*lien*	»	*lieu.*

Page	232,	ligne	10	lisez	[illegible]	au lieu de	[illegible].
»	239,	»	7	»	[illegible]	»	[illegible].
»	241,	»	23	»	[illegible]	»	[illegible].
»	241,	»	24	»	vers 965	»	ligne 65.
»	252,	»	9	»	[illegible]	»	[illegible].
»	256,	»	9	»	[illegible]	»	[illegible].
»	258,	»	19	»	[illegible]	»	[illegible].
»	262,	»	3	»	[illegible]	»	[illegible].
»	263,	»	11	»	[illegible]	»	[illegible].
	265,	»	26	»	προτάσ[illegible]	»	προτάξεις.
	265,	»	29	»	[illegible]	»	[illegible].
	269,	»	14	»	[illegible]	»	[illegible].
»	269,	»	33 et 34	»	[illegible]	»	[illegible].
»	274,	»	9	»	§ 317 *b*	»	§ 316.
»	279,	»	31	»	[illegible]	»	[illegible].
»	282,	»	3	»	[illegible]	»	[illegible].
»	283,	»	15	»	§ 173 9°	»	§ 172 9°.
»	287,	»	6	»	XVIII	»	XIII.
»	288,	»	17	»	[illegible]	»	[illegible].
»	289,	»	6	»	[illegible]	»	[illegible].
»	293,	»	23	»	[illegible]	»	[illegible].
»	299,	»	27	[illegible] doit être mis devant [illegible].			
»	300,	»	27	lisez [illegible]		au lieu de	[illegible]
»	309,	»	17	»	[illegible]	»	[illegible].
»	330,	»	19	»	*nonnes*	»	*nones.*
»	336,	»	28	»	§ 368 *a*	»	§ 386 *a*.
»	351,	»	2	»	*mois*	»	*jours.*
»	352,	»	23	»	[illegible]	»	[illegible].
»	370,	»	23	»	[illegible]	»	[illegible].
»	378,	»	23	»	[illegible]	»	[illegible].
»	380,	»	13	»	[illegible]	»	[illegible].
»	380,	»	21	»	[illegible]	»	[illegible].
»	383,	»	21	»	[illegible]	»	[illegible].
»	389,	»	35	»	[illegible]	»	[illegible].

Abréviations des titres des livres syriaques cités dans la syntaxe.

Addai the Apost.: *The doctrine of Addai the apostle,* by George Philipps, London 1876.

Anal. syr. : *P. Lagardii Analecta syriaca,* Leipzig 1858.

Anecd. syr. : *Anecdota syriaca,* ed. J. P. N. Land, Lugduni Batavorum, 1862—1875.

Aphraat. : *The Homilies of Aphraates, the persian sage,* ed. by W. Wright, vol. I the syriac text, London 1869.

Barhéb. : Barhébræus; sans désignation spéciale, il est question de ses œuvres grammaticales publiées par M. l'Abbé Martin.

B. O. : *J. S. Assemani bibliotheca orientalis.* Romae 1719.

Carm. nisib.: *S. Ephraemi syri carmina nisibena,* ed. Gustavus Bickell, Lipsiae 1866.

Clement. Rom. Recogn.: *Clementis Romani recognitiones syriace,* ed. Paulus Antonius de Lagarde 1861, Lipsiae et Londinii.

De hermen. Aristot.: *De hermeneuticis apud syros aristoteleis,* ed. Jo. Georgius Ern. Hoffmann, Leipzig 1873.

Did. Apost.: *Didascalia Apostolorum syriace,* Lipsiae 1854 (Lagarde).

Ined. Syr.: *Inedita syriaca,* herausgegeben von Ed. Sachau, Wien 1870.

Joh. Ephes.: *The third part of the ecclesiastical history of John bishop of Ephesus,* by William Cureton, Oxford 1853.

Josué le Styl. : *Chronique de Josué le Stylite,* éd. par M. l'Abbé Martin, Leipzig 1876, aus den Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, VI. Band.

Jul.: *Julianos der Abtrünnige, syrische Erzählungen,* herausgegeben von Johann Georg Hoffmann, Leiden 1880.

Kalil. et Damn.: *Kalilag und Damnag,* ed. Gustav Bickell, Leipzig 1876.

Overb.: *S. Ephraemi syri, Rabulae episcopi edesseni, Balaei aliorumque opera selecta,* ed. J. Josephus Overbeck, Oxonii 1865.

Sindban: *Sindban oder die sieben weisen Meister*, von Friedrich Baethgen, Leipzig 1879.

Spic. syr.: *Spicilegium syriacum, containing remains of Bardesan, etc.*, ed. William Cureton, London 1855.

Zeitschr. der D. M. G.: *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.*

Les citations des livres de l'ancien et du nouveau Testament se réfèrent à l'édition de la Pšiṭtâ de Samuel Lee, à moins d'une autre indication.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

Préface, Introduction, Planches, Tables grammaticales.

Livre premier, l'écriture, la phonétique et l'orthographe.

Chapitre I. Objets employés par les Syriens pour écrire, manière d'écrire.

page

§. 1. De l'encre 1

§. 2. Du parchemin et du papier 2

§. 3. Du roseau et des plumes 2

§. 4. Manière d'écrire 3

Chapitre II. De l'écriture en général.

§. 5. Historique de l'alphabet syriaque 4

§. 6. Forme des lettres 4

§. 7. Différence des caractères jacobites et des caractères nestoriens . 5

§. 8. Cursif jacobite 6

§. 9. Estrangélâ, caractère double 7

§. 10. Cursif nestorien 8

§. 11. Caractères syro-palestiniens 8

§. 12. Écriture Karšounique 11

§. 13. Ligatures des lettres 12

§. 14. Alphabet de chiffres; alphabet de Bardesanes 12

§. 15. Noms des lettres 13

Chapitre III. Des signes de numération.

page
§. 16. Ancien système de signes 14
§. 17. Valeur numérique des lettres. 15

Chapitre IV. Des consonnes.

§. 18. Classement des consonnes 16
§. 19. Division des consonnes 17
§. 20. Des gutturales 18
§. 21. Des palatales. 21
§. 22. Des palatales-linguales 23
§. 23. Des dentales 25
§. 24. Des sifflantes. 27
§. 25. Des labiales 29

Chapitre V. Des consonnes dans la composition des racines.

§. 26. Valeur des muettes, des aspirées et des sifflantes. 32
§. 27. Permutation par affaiblissement. 33
§. 28. Permutation par renforcement 33
§. 29. Association des consonnes 33
§. 30. Déformation des racines 34
§. 31. Suite. 34

Chapitre VI. Des permutations euphoniques des consonnes.

§. 32. Altérations euphoniques 36
§. 33. Permutations des gutturales 37
§. 34. Permutations des palatales 37
§. 35. Permutations des liquides 38
§. 36. Permutations des dentales 39
§. 37. Permutations des sifflantes 39
§. 38. Permutations des labiales 39
§. 39. Prononciations euphoniques 40
§. 40. Des consonnes assombrissantes 42

Chapitre VII. Des transpositions ou métathèses.

§. 41. Des différents cas de métathèse 42

Chapitre VIII. Des voyelles, des dipthongues et des voyelles furtives.

§. 42. Des voyelles primitives 43
§. 43. Obscurcissement des voyelles. 44

page

§. 44. Différences des voyelles des Syriens orientaux et de celles des Syriens occidentaux 44
§. 45. Distinction de *á* et *o* dans le dialecte occidental 45
§. 46. Distinction de *é* et *i* dans ce dialecte 46
§. 47. Distinction de *oú* et *où* 47
§. 48. Des nuances des voyelles dans le dialecte nestorien 49
§. 49. Distinction de *é* et *è* 50
§. 50. Distinction de *u* et *ou*. 50
§. 51. Des diphthongues *âi, ai, au* 51
§. 52. Des autres diphthongues 54
§. 53. De la prononciation des diphthongues *ew, iw* 54
§. 54. Des demi-voyelles ou voyelles furtives 55

Chapitre IX. De la désignation des voyelles au moyen des consonnes ܐ ܘ ܝ.

§. 55. De l'emploi des *Matres lectionis* 55
§. 56. Pour *à* et *â* 56
§. 57. Pour *i*. 57
§. 58. Pour *é* et *è* 58
§. 59. Pour *o* et *ou* 59
§. 60. Pour les diphthongues. 59
§. 61. Semi-voyelles devenues quiescentes 59
§. 62. *Matres lectionis* dans les noms étrangers 60

Chapitre X. Du point distinctif des voyelles.

§. 63. Historique de ce point 61
§. 64. Ses applications 62
§. 65. Ses extensions 63
§. 66. Du double-point 64
§. 67. Du m'pagg'dhânâ. 64
§. 68. Des extensions du m'pagg'dhânâ 65
§. 69. De l'usage du point chez les Nestoriens. 67

Chapitre XI. Des points-voyelles chez les Nestoriens.

§. 70. Système des points-voyelles 67
§. 71. Son historique 69

Chapitre XII. Des voyelles grecques dans l'écriture des Syriens occidentaux.

§. 72. Historique de ce système 71
§. 73. Ses applications 72
§. 74. Nouvel essai d'intercaler les voyelles 73

Chapitre XIII. Les voyelles suivant les grammairiens syriaques.

page

§. 75. Noms des voyelles chez les Occidentaux 73
§. 76. Noms des voyelles chez les Orientaux 74
§. 77. Noms des voyelles dans les écoles mixtes 74
§. 78. Divisions des voyelles 75
§. 79. Comment on distinguait *a* bref de *e* long. 76
§. 80. Comment on distinguait *e* bref de *e* long. 77
§. 81. Comment on distinguait *i* bref de *i* long 78
§. 82. Comment on distinguait *ou* bref de *ou* long. 78

Chapitre XIV. Des modifications des voyelles.

§. 83. Affaiblissement de *a* en *è*. 79
§. 84. Obscurcissement de *a* en *å* 81
§. 85. Changement de *å* en *o, ou* 81
§. 86. Changement de *å* en *au, ai*. 81
§. 87. Changement de *å* en *é, i* 82
§. 88. Passage de *i* bref en *e* 83
§. 89. Maintien de *i* long. 84
§. 90. Modification de *é* dans le dialecte jacobite 84
§. 91. Modification de *ou* 84
§. 92. Modifications des diphthongues 84
§. 93. Influence des consonnes sur les voyelles 85

Chapitre XV. De la syllabe.

§. 94. Chute d'une voyelle aiguë dans une syllabe ouverte 85
§. 95. Maintien d'une voyelle aiguë par allongement ou par redoublement 86
§. 96. Passage d'une voyelle aiguë dans une syllabe qui précède ou qui suit 87
§. 97. Chute d'une voyelle finale 87
§. 98. Des voyelles adjuvantes 88
§. 99. De l'aleph prosthétique 89
§. 100. Des différentes syllabes 91
§. 101. Syllabe close par deux consonnes 92
§. 102. De la voyelle dans une syllabe fermée. 92
§. 103. Modifications occasionnelles de la syllabe. 93

Chapitre XVI. Du concours des voyelles.

§. 104. Phénomènes produits par le concours des voyelles 93
§. 105. Distinction des racines faibles 95

Chapitre XVII. De la syllabe dans les racines qui ont une semi-voyelle comme radicale.

page
§. 106. Semi-voyelle en tête ou à la fin de la syllabe 95

Chapitre XVIII. Des racines qui ont un aleph radical.

§. 107. Aleph au commencement ou à la fin de la syllabe 98

Chapitre XIX. De la chute d'une gutturale ou d'une liquide.

§. 108. Gutturales et liquides sujettes à tomber 100
§. 109. Gutturales. 100
§. 110. Liquides 102

Chapitre XX. De l'assimilation des consonnes.

§. 111. Cas d'assimilation 105

Chapitre XXI. Du redoublement et de la dissimilation des consonnes.

§. 112. Redoublement euphonique 107
§. 113. Redoublement formatif 108
§. 114. Redoublement corroboratif 108
§. 115. Redoublement d'une gutturale 109
§. 116. Altération du redoublement 109
§. 117. Dissimilation par ris 110
§. 118. Dissimilation par hé 111

Chapitre XXII. Du roukkakh et du qoussâi.

§. 119. Historique du système 112
§. 120. Ponctuation du roukkhakh et du qoussâi 114
§. 121. Leur application au commencement du mot. 114
§. 122. Leur application dans le corps du mot 115
§. 123. Leur application après une syllabe mi-close 115
§. 124. Leur application dans la terminaison emph. fém. sing. . . . 116
§. 125. Leur application dans les suffixes possessifs. 117
§. 126. Leur application après une gutturale. 118
§. 127. Leur application après une voyelle longue 118
§. 128. Leur application après une voyelle adjuvante 118
§. 129. Leur application sur une lettre redoublée. 118
§. 130. Leur application après une lettre redoublée. 119
§. 131. Leur application après une proclitique 119

page

§. 132. Leur application après une diphthongue 120
§. 133. Leur application dans les mots étrangers 120
§. 134. Différences entre les Jacobites et les Nestoriens. 121
§. 135. Différences de prononciation suivant le sens 122

Chapitre XXIII. Du ribboui.

§. 136. Historique et position du ribboui 123
§. 137. Ribboui avec les pluriels masculins 124
§. 138. Ribboui avec les pluriels féminins 124
§. 139. Ribboui avec les collectifs 124
§. 140. Ribboui avec les noms de nombre 125
§. 141. Ribboui avec les pronoms personnels. 125
§. 142. Ribboui avec les prépositions 125

Chapitre XXIV. Du m'hagg'yânâ et du marh'ṭânâ.

§. 143. Du m'hagg'yânâ en général. 125
§. 144. Du m'hagg'yânâ chez les Syriens orientaux 126
§. 145. Du m'hagg'yânâ chez les Syriens occidentaux. 127
§. 146. Du m'hagg'yânâ sur une lettre redoublée. 128
§. 147. Du m'hagg'yânâ sur le pronom *énâ* 128
§. 148. Du marh'ṭânâ 128
§. 149. Du marh'ṭânâ sur l'impératif éthp'èl 129
§. 150. Différences entre les Jacobites et les Nestoriens. 129

Chapitre XXV. De la ligne occultante.

§. 151. Historique et application de cette ligne 130

Chapitre XXVI. Du nâghodhâ et du m'ṭapp'yânâ.

§. 152. De l'usage de ces traits chez les Nestoriens 132
§. 153. De l'usage du trait horizontal chez les Jacobites 133

Chapitre XXVII. Du trait d'union et des autres lignes diacritiques.

§. 154. Du trait d'union chez les Nestoriens. 134
§. 155. Des différentes applications de la ligne diacritique 135

Chapitre XXVIII. De l'accent tonique.

§. 156. De l'accent tonique n'est pas noté. 135
§. 157. Sa place sur le mot 135

§. 158. Son influence sur l'ultième 136
§. 159. De l'accent tonique sur l'ultième 136
§. 160. Des enclitiques et des proclitiques 136
§. 161. Les mots importés conservent leur accent 137

Chapitre XXIX. De l'accentuation.

§. 162. Distinction des points de l'accentuation 137
§. 163. Historique du système d'accentuation. 137
§. 164. Ere florissante de ce système 141
§. 165. Sa décadence 142
§. 166. Sources d'étude pour ce système 142
§. 167. Des traités d'accentuation 142
§. 168. Suite 144
§. 169. Résumé historique 145
§. 170. Classification des accents 146
§. 171. Exposé du système d'accentuation 149

Livre deuxième. Les différentes parties du discours et les formes des mots.

Chapitre I. Les interjections.

§. 172. Les diverses interjections 162

Chapitre II. Les particules démonstratives.

§. 173. Des divers éléments de ces particules 163

Chapitre III. Des pronoms.

§. 174. Les pronoms personnels 167
§. 175. Les pronoms démonstratifs 168
§. 176. Les pronoms interrogatifs 169
§. 177. Les pronoms relatifs 169
§. 178. Les pronoms possessifs 169

Chapitre IV. Des temps et des personnes dans les verbes.

page
§. 179. Des temps 170
§. 180. Le parfait. 170
§. 181. L'imparfait 172
§. 182. L'impératif 173
§. 183. Le participe 174

Chapitre V. Du verbe simple ou radical.

§. 184. Formes internes 175
§. 185. Forme de l'actif 176
§. 186. Forme du neutre 176
§. 187. Verbes qui ont les deux formes 177
§. 188. Verbes dénominatifs 177
§. 189. Forme de l'infinitif, particularités 177

Chapitre VI. Des verbes dérivés.

§. 190. Division des verbes dérivés 178
§. 191. Ethp"èl 178
§. 192. Pa'el 179
§. 193. Ethpa'al 180
§. 194. Dénominatifs de la forme pa'el et èthpa'al 180
§. 195. Pa'li 181
§. 196. Par'el 181
§. 197. Pau'el ou pai'el 182
§. 198. Aph'el et èttaph'al. 182
§. 199. Šaph'el et èštaph'al 183
§. 199 *bis*. Saph'el et èstaph'al 184
§. 200. Pa'lel et èthpa'lal 185
§. 201. Radicaux redoublés 185

Chapitre VII. Des verbes faibles.

§. 202. Pé-aleph à la forme simple 186
§. 203. Confusion de ces verbes avec les pé-youdh 187
§. 204. Ces verbes aux formes èthp"el et èthpa'al 187
§. 205. Ces verbes à la forme pa'el 187
§. 206. Pé-youdh à la forme simple 187
§. 207. Pé-youdh aux formes dérivées. 188
§. 208. Pé-noun 188
§. 209. 'E-aleph 189

page

§. 210. 'E-waw 190
§. 211. 'E-waw forts 191
§. 212. Double-'é 191
§. 213. Lâmadh-aleph 192
§. 214. Verbes dont la troisième radicale est une gutturale 195
§. 215. Verbes doublement faibles 196
§. 216. Mélange des verbes faibles entre eux 196
§. 217. Verbes anomaux 196
§. 218. Verbes défectueux 197

Chapitre VIII. Des verbes quadrillitères.

§. 219. Conjugaison des quadrillitères 198

Chapitre IX. Des verbes avec les suffixes objectifs.

§. 220. Formes des verbes avec les suffixes 198
§. 221. Formes des lâmadh-aleph avec les suffixes 202

Chapitre X. Formation des noms; noms de racines bilittères.

§. 222. Distinction des noms suivant leur forme usuelle 203
§. 223. Distinction des noms de racines bilittères 204
§. 224. Noms masculins de cette espèce 204
§. 225. Noms féminins de cette espèce 207

Chapitre XI. Noms de racines trilittères; formes internes sans redoublement.

§. 226. Noms avec voyelle faible après la 1e radicale 207
§. 227. Noms féminins de cette espèce 210
§. 228. Noms de racines faibles de cette espèce 211
§. 229. Noms avec une voyelle faible après la 1e et la 2e radicales 213
§. 230. Noms de racines faibles de cette espèce 215
§. 231. Noms avec une voyelle forte après la 1e radicale 216
§. 232. Noms avec *â* après la 1e radicale et *o* (*ou* chez les Jacobites) après la 2e 217
§. 233. Noms avec *â* après la 2e radicale 218
§. 234. Noms avec *i* après la 2e radicale 219
§. 235. Noms avec *ai* après la 2e radicale 220
§. 236. Noms avec *ou* immuable après la 2e radicale 220

Chapitre XII. Formes internes avec redoublement de la seconde radicale.

§. 237. Formes redoublées avec une voyelle faible après la 2e radicale 221
§. 238. Formes avec *â* après la consonne redoublée 222

page

§. 239. Formes avec *i* après la consonne redoublée 224
§. 240. Formes avec *ou* après la consonne redoublée 225

Chapitre XIII. Formes internes de radicaux redoublés et de radicaux quadrilittères.

§. 241. Division des radicaux de cette espèce 226
§. 242. Radicaux formés par redoublement de la dernière radicale . 226
§. 243. Radicaux formés par redoublement de deux radicales ou d'une racine faible 227
§. 244. Radicaux par dissimilation d'une consonne redoublée . . . 228
§. 244 *bis*. Noms de racines quadrilittères 228

Chapitre XIV. Formation par préfixes.

§. 245. Noms avec aleph en tête 229
§. 246. Noms avec mim préfixe 229
§. 247. Noms avec mim préfixe, suivi de *â* 231
§. 248. Noms avec taw préfixe 232
§. 249. Noms avec noun préfixe 232

Chapitre XV. Formation par suffixes.

§. 250. Suffixes *ân, âm, èl, âr, qân* 233
§. 251. Suffixes *â, at, thân* 235
§. 252. Suffixes *ôn, ôs* et *ôl* 237
§. 253. Suffixes *ai* et *it* 238
§. 254. Suffixe *âi* 240
§. 255. Suffixe *out* 242

Chapitre XVI. Des noms composés.

§. 256. Différentes formes des noms composés 243

Chapitre XVII. Flexion des noms.

§. 257. Etat absolu 245
§. 258. Etat construit 248
§. 259. Etat emphatique 248
§. 260. Vestiges du duel 251

Chapitre XVIII. Pluriels forts et pluriels irréguliers.

§. 261. Pluriels renforcés par une voyelle 251
§. 262. Pluriels renforcés par un hé ou un waw 252

Pag.
§. 263. Terminaison forte féminine du pluriel 252
§. 264. Pluriels différents de lâmadh-aleph 253
§. 265. Terminaison forte masculine du pluriel 254
§. 266. Pluriels féminins avec youdh devant la terminaison 254
§. 267. Pluriels féminins de quelques lâmadh-aleph 255

Chapitre XIX. Noms féminins à forme masculine et noms masculins à forme féminine; noms de paucité.

§. 268. Énumération des noms féminins à forme masculine 255
§. 269. Genre des noms importés en syriaque 257
§. 270. Noms féminins avec terminaison masculine au pluriel . . . 258
§. 271. Noms où le taw du féminin est traité comme radical au pluriel 260
§. 272. Noms qui ont un double pluriel 261
§. 273. Noms qui ont un pluriel de paucité 261

Chapitre XX. Anomalies propres à des noms ou à des groupes de noms.

§. 274. Anomalies concernant l'état absolu des noms 262
§. 275. Noms qui ne forment pas de pluriel 262
§. 276. Noms qui n'ont pas de singulier 263
§. 277. Anomalies des lâmadh-aleph 263
§. 278. Noms qui n'ont que l'état absolu ou construit. 264
§. 279. Anomalies propres à certains noms 264

Chapitre XXI. Des flexions des noms grecs introduits en syriaque.

§. 280. Formes du singulier et du pluriel de ces noms 265

Chapitre XXII. Noms avec les suffixes possessifs.

§. 281. Noms singuliers avec les suffixes 266
§. 282. Noms pluriels avec les suffixes 269
§. 283. Participes et infinitifs avec les suffixes 270
§. 284. Monosyllabes avec les suffixes 270

Chapitre XXIII. Des noms de nombre.

§. 285. Nombres cardinaux 271
§. 286. Nombres ordinaux 273
§. 287. Nombres fractionnaires et multiples 274
§. 288. Suffixes avec les noms de nombre 275

Chapitre XXIV. Des particules proclitiques.

page
§. 289. Mode d'annexion de ces particules 275

Chapitre XXV. Des prépositions.

§. 290. Enumération des principales prépositions 277
§. 291. Prépositions composées 279
§. 292. Prépositions avec les suffixes des pronoms 280

Chapitre XXVI. Des adverbes.

§. 293. Formes des adverbes. 281
§. 294. Adverbes proprement dits. 282
§. 295. Adverbes formés des prépositions 284

Chapitre XXVII. Des conjonctions.

§. 296. Conjonctions simples et composées 284

Chapitre XXVIII. Des particules exotiques usitées en syriaque.

§. 297. Liste de ces particules 285

Livre troisième. Syntaxe.

Chapitre I. Des pronoms personnels et démonstratifs.

§. 298. Emploi des pronoms personnels pour rehausser le sujet . . 287
§. 299. Pour déterminer un nom 288
§. 300. Devant un pronom ou un adjectif démonstratif 289
§. 301. Devant un nom propre 289
§. 302. Pronom enclitique, avec le sens d'un adverbe 289
§. 303. Pronom suffixe 290
§. 304. Pronom suffixe déterminant des noms en rapport d'annexion 290
§. 305. Pronom suffixe déterminant l'objet énoncé 291
§. 306. Pronom suffixe joint à une préposition 292
§. 307. Sens propre et position des pronoms démonstratifs. 294

Chapitre II. Des pronoms possessifs et réfléchis.

page
§. 308. Le suffixe possessif peut être pris objectivement 294
§. 309. Cas où le suffixe possessif est pris par le second des noms en rapport d'annexion 294
§. 310. Le pronom possessif peut être pris adjectivement 295
§. 311. Même avec un substantif qui a le suffixe possessif. 295
§ 312. Pour renforcer un génitif 295
§. 313. Le suffixe avec une préposition peut avoir un sens réfléchi . 296
§. 314. Plus souvent, on se sert d'abstraits et du suffixe 296
§. 315. Ces abstraits indiquent aussi l'objet 296

Chapitre III. Du pronom relatif.

§. 316. Origine du pronom relatif 297
§. 317. Sens démonstratif de ce pronom 297
§. 318. Construction du relatif avec ou sans un autre pronom . . . 299

Chapitre IV. Des pronoms interrogatifs et indéfinis.

§. 319. Sens et construction des interrogatifs 300
§. 320. Des différentes expressions pour les pronoms indéfinis . . . 301
§. 321. Pronom et adjectif indéfinis pour les choses. 304
§. 322. De l'emploi de ܡܕܡ 305
§. 323. Généralisation d'un pronom indéfini 305

Chapitre V. Des verbes. Des personnes dans les verbes.

§. 324. Comment les personnes sont indiquées 306
§. 325. Des verbes impersonnels et de leur construction. 307

Chapitre VI. Des temps et des modes.

§. 326. Temps simples et composés 308
§. 327. Du parfait 308
§. 328. De l'imparfait 310
§. 329. De l'impératif 312
§. 330. Du participe actif 312
§. 331. Du participe passif. 314
§. 332. De l'infinitif 316

Chapitre VII. Du verbe ܗܘܐ et des temps composés avec ce verbe.

§. 333. Dans quels cas le hé de ce verbe est quiescent ou articulé 318
§. 334. Du parfait de ce verbe. 319

page

§. 335. Temps composés avec le ܗܘܐ 320
§. 336. De l'imparfait de ܗܘܐ 322
§. 337. Du participe de ܗܘܐ 323
§. 338. Le verbe ܗܘܐ suivi du lâmadh du datif 323

Chapitre VIII. ܐܝܬ *et* ܠܝܬ.

§. 339. Construction et emploi de ܐܝܬ 323
§. 340. Construction et emploi de ܠܝܬ 325
§. 341. Construction anormale de ܐܝܬ 325

Chapitre IX. Des compléments des verbes.

§. 342. Construction du verbe avec son objet 325
§. 343. Construction de l'objet, quand il précède 326
§. 344. Verbes construits avec deux objets. 327
§. 345. Verbes avec deux compléments, dont le second est l'attribut du premier 328
§. 346. Compléments de l'attribut verbal 328
§. 347. Verbes réfléchis qui ont un complément direct 329
§. 348. Verbes neutres qui ont un suffixe objectif. 329
§. 349. Du régime indirect 330

Chapitre X. De la construction des participes et des adjectifs verbaux.

§. 350. Construction du participe, comme verbe 330
§. 351. Construction du participe, comme adjectif 331

Chapitre XI. De la construction de l'infinitif; de l'infinitif absolu.

§. 352. L'infinitif a des compléments comme le verbe fini. 332
§. 353. Il est mis d'une manière absolue pour rehausser et accentuer le verbe fini. 332

Chapitre XII. Des noms; du genre et du nombre des noms.

§. 354. Construction des noms figurés et des collectifs 333
§. 355. Manière d'exprimer le neutre 335

Chapitre XIII. De l'état emphatique et de l'état absolu.

§. 356. Des cas où l'état absolu est encore usité 335

Chapitre XIV. Subordination des noms entre eux : état construit et expressions du génitif.

page

§. 357. De l'état construit 338
§. 358. Rapport du génitif exprimé par le dâlath 340
§. 359. Dans ce cas, le premier nom peut prendre le suffixe possessif 340
§. 360. Le premier nom peut être séparé du nom déterminant . . . 341
§. 361. Ce rapport n'est pas nécessairement un rapport de possession 342

Chapitre XV. Coordination des noms; apposition.

§. 363. Apposition de l'adjectif et du substantif 342
§. 364. Accord de l'adjectif et du substantif 343
§. 365. Apposition des substantifs 345

Chapitre XVI. Des élatifs et des distributifs.

§. 366. Manière d'exprimer le comparatif et le superlatif 346
§. 367. Répétition des noms dans le sens d'un élatif 349
§. 368. Dans le sens d'un distributif 350

Chapitre XVII. De la construction des noms de nombre.

§. 369. De la place des nombres cardinaux 350
§. 370. De la place des nombres ordinaux; diverses expressions numériques 351

Chapitre XVIII. De la construction des adverbes et des particules.

§. 371. De la place de l'adverbe 353
§. 372. Suite 355
§. 373. Construction des prépositions 355
§. 374. Place des interjections 360

Chapitre XIX. Des phrases nominales et des propositions absolues.

§. 375. Des différentes phrases nominales 361
§. 376. Propositions absolues 363

Chapitre XX. Construction de la phrase; accord du sujet et du verbe.

§. 377. Des différentes constructions; place du sujet 363
§. 378. Accord du sujet et de l'attribut 365
§. 379. Accord d'un sujet composé de plusieurs noms 367

Chapitre XXI. Des phrases négatives.

page
§. 380. Place de la négation; ses espèces 368
§. 381. Négation qui ne porte que sur un mot 370

Chapitre XXII. Des phrases interrogatives.

§. 382. Forme de l'interrogation 371
§. 383. Interrogation indirecte 372
§. 384. Construction de [illegible] 373

Chapitre XXIII. Coordination des phrases et des membres de phrase.

§. 385. Liaison des membres de phrase 374
§. 386. Liaison des membres de construction pareille 375
§. 387. Liaison des membres de construction différente 375
§. 388. Construction avec [illegible] et [illegible] répété 377

Chapitre XXIV. Subordination des phrases.

§. 389. Des différentes manières de subordonner une phrase à une autre 377
§. 390. Construction avec un infinitif ou un abstrait. 379
§. 391. Des différentes constructions possibles 379
§. 392. Place de la phrase subordonnée 379
§. 393. Répétition explétive du dâlath conjonctif 380
§. 394. Proposition incidente complément d'un nom ou d'un pronom 380
§. 395. Constructions différentes du dâlath conjonctif 381
§. 396. Il marque la conséquence ou la transition 381
§. 397. Il introduit l'allocution 382
§. 398. Ellipse de [illegible] 382

Chapitre XXV. Des phrases relatives.

§. 399. Du pronom relatif sujet ou régime 383
§. 400. Le pronom corrélatif peut être omis 384
§. 401. Quand le relatif doit être répété 385
§. 402. Il est rarement omis 385
§. 403. Locution de temps et de lieu suivies du relatif 385
§. 404. [illegible] dans une phrase relative. 386
§. 405. Constructions relatives imitées du grec 386
§. 406. Complément d'un nom construit comme un relatif 386
§. 407. Construction du relatif à la 1e ou à la 2e personne 387

page

§. 408. Construction à la 3e personne 387
§. 409. Phrases relatives nominales 387

Chapitre XXVI. Des phrases conditionnelles.

§. 410. Sens et construction de ܐܢ 387
§. 411. Sens et construction de ܐܠܐ 389
§. 412. Construction de ܐܢ comme interrogation indirecte; ܐܢ ܐܝ . . 390
§. 413. Sens et construction de ܡܢ 390
§. 414. ܐܢ ܡܢ ܗܘ 391

Chapitre XXVII. Des constructions irrégulières et des changements de construction.

§. 415. Des ellipses 391
§. 416. Des anacoluthes 392
§. 417. Des parenthèses 392

Liste des principaux termes techniques et des divisions en usage chez les grammairiens syriaques 393
Index des mots expliqués 408
Additions et corrections 423
Errata 426
Abréviations des titres des livres syriaques cités dans la syntaxe . . 429

VIENNE. — TYP. ADOLPHE HOLZHAUSEN,
IMPRIMEUR DE LA COUR I. & R. ET DE L'UNIVERSITÉ.

'e syriaque # 12081

12081